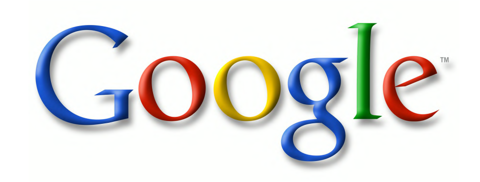
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MONITEUR DE LA MODE

1864.

I. II.

Digitized by Google

4° L.G. Germ.
16 ℒ - 1864, 1 Moniteur

Digitized by Google

<36626432240017

<36626432240017

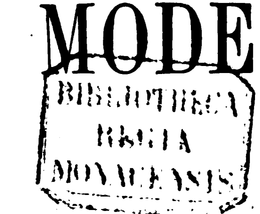
Bayer. Staatsbibliothek

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE



MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Les grandes réunions ont commencé avec l'année, nous aurons tout ce mois à nous occuper des toilettes de soirées qui sont la question à l'ordre du jour. Nos couturières produisent beaucoup de choses nouvelles, nous essayerons d'esquisser les plus intéressantes.

Madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de robes de la maison *Lhopiteau*, 11, rue Vivienne, se maintient au premier rang par ses créations. Voici le détail de quelques-unes de ses dernières robes.

Toilette de bal : Une robe de tulle composée de trois jupes ruchées et étagées, sur un dessous de satin ponceau. Le corsage est de satin bouillonné de tulle, les manches de tulle froncé sont très-courtes. Tout l'ensemble de la toilette est orné de fleurs de grenade à feuillage vert semées en bouquets.

Une autre robe est de velours noir, la jupe, le corsage et les manches sont coupés par des bandes de satin bleu sur lesquelles badinent des volants de dentelle noire. Les coupures du corsage simulent une ceinture bernoise et la dentelle est ajustée à plat sur toute la partie en satin.

Une troisième toilette est de crêpe blanc, sur satin blanc, la jupe de crêpe forme tunique, elle est entourée de volants de blonde blanche. Une garniture de fleurs de pêchers complète la décoration.

Les chapeaux sont de plus en plus gracieux ; madame *Hertz*, rue Drouot, 8, nous en a montré de charmants. Ils sont simplement faits et ravissants de forme. L'un deux est de plume blanche, entouré d'un ornement de passementerie avec franges à boules et perles de jais blanc. Sur le côté de la passe, une touffe de plumes à pointes de jais ; à l'intérieur, des anémones de velours ponceau ; le bavolet est recouvert de blonde.

Un troisième chapeau est de crêpe et satin blanc, la passe est de crêpe bouillonné de tulle à bord clair, la calotte à fond mou est de satin blanc ruché, le bavolet est de même. Sur le côté droit de la passe il y a une grosse touffe de boutons de roses mousseuses. A l'intérieur, un pouff de roses et des joues de blonde ; brides de satin blanc.

Nous avons une très-importante nouveauté à signaler à l'occasion des jupons. La maison E. *Creusy*, 133, rue Montmartre, dont le goût et l'initiative nous sont connus, s'est chargée de la fortune d'une nouvelle jupe à ressorts qui nous paraît appelée à un immense succès. Cette jupe porte le nom de son inventeur, madame V. *Vernier*, elle est brevetée. Nous allons tâcher de faire comprendre à nos lectrices en quoi consiste sa supériorité.

La *sous-jupe tunique Vernier* s'ouvre du haut en bas sur le devant, ce qui forme un tablier où les aciers sont supprimés. Lorsqu'on veut s'asseoir en voiture, au théâtre, etc., et diminuer le volume si fatigant des jupons, il suffit de réunir dans un pli de la robe les deux extrémités des ressorts, de manière à faire cesser l'intervalle qui existe entre eux pour diminuer ou plutôt faire complétement disparaître l'ampleur. Dès qu'on se relève, la jupe reprend ses proportions accoutumées, c'est un éventail plié ou déplié quant à l'effet.

Il est facile de comprendre tous les avantages de cet ingénieux système, ils sont nombreux. La jupe se quitte et se remet sans qu'il soit nécessaire de se déshabiller ; le montage des ressorts retenus à chaque bord est beaucoup plus facile que dans les autres jupons ; les dames ne craignent plus d'avoir leurs toilettes abîmées dans les réunions nombreuses où la largeur des jupes est un sujet continuel de plaintes et d'inquiétudes ; enfin, et ceci mérite considération, on pourra donner le bras sans incommoder son partner par des ressorts dont le balancement est une véritable calamité.

Nous félicitons l'intelligente maison Creusy d'avoir doté de son patronage cette nouveauté si utile, sur laquelle nous reviendrons quand l'expérience aura sanctionné un succès qui ne saurait être douteux.

On a fait depuis quelques jours dans la maison *Lhopiteau*, une quantité de sorties de bal. Ce vêtement, toujours si attrayant, emprunte de nouveaux charmes aux ornements de passementeries si riches cette année. Le velours Pékin à rayures moirées fait de très-jolies, sorties de bal, l'entourage est de chenille et franges à boules. Les franges perlées sont d'un effet charmant. Pour ce genre de confection, on adopte les nuances claires, le blanc, ponceau et or sont en grande faveur. La collection des corsages zouave s'augmente à chaque instant de modèles nouveaux, les derniers venus semblent toujours les plus jolis ; ainsi le veut cette reine fantastique que l'on nomme la mode.

Les ceintures font rage dans les toilettes de soirées, nous en avons déjà décrit une foule, elles peuvent varier à l'infini comme ornements et comme formes, celles qui sont taillées à basques derrière et lacées par devant nous paraissent les plus élégantes. Mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme, est de toutes nos lingères parisiennes, celle qui réussit le mieux les ceintures. Ses bonnets coif-

Digitized by Google

fures sont aussi admirablement réussis. Elle fait des couronnes de dentelle noire avec coiffon et bavolet derrière, auxquelles elle mêle des groupes de fleurs et des choux de velours ; ce genre est charmant pour coiffures de théâtre et soirées intimes.

Les toilettes d'enfants prennent chaque jour plus d'importance, il faudrait s'occuper exclusivement de nos chers bambins si on voulait signaler tout ce que l'on confectionne pour leurs parures. Madame *Desrez*, maison *Pauline Royer*, 186, rue de Rivoli, a trop d'imagination pour rester inactive un seul instant; à peine a-t-elle terminé ses principaux modèles d'hiver qu'elle s'occupe des travestissements et nous devons dire que dans toutes ces choses elle déploie infiniment de tact et de goût.

Parlons des vêtements de ville : pour une jeune fille de cinq à sept ans : robe de popeline écossais Stuart vert et bleu à filets rouges, rotonde assortie à la robe, entourée d'une frange de chenille, laquelle règne autour du col et forme pèlerine. La coiffure est un feutre blanc à bords courts avec aigrette de plumes et garniture de velours écossais.

Une seconde toilette est de poult de soie gros grains bleu mexico garnie de cygne, avec ceinture médicis, corsage échancré carrément entouré de cygne, manches à coudes et revers garnis. Chapeau de velours, forme *Marie-Rose*, avec plume blanche et rubans de satin bleu.

Madame *Desrez* à cette époque fait des chapeaux fermés aux petites filles, elle les trouve plus toilette, ensuite ils sont plus chauds, rien ne complète mieux une parure enfantine qu'une capote de satin blanc, rose ou bleu.

Les jeunes garçons portent pour coiffure des *caps* en feutre, des chapeaux boléro et souvent des casquettes. Le vêtement jupe et zouave convient au premier âge, la blouse courte et le pantalon matelot sont la tenue de six à huit ans. A cette époque, on commence à vêtir les enfants en petits hommes avec des paletots de draps légers à boutons de métal.

Nous serons en mesure, dans notre prochain numéro, de donner quelques renseignements sur les costumes travestis; on annonce plusieurs bals qui vont obliger nos couturières à exécuter les toilettes de déguisement ; jusqu'à ce jour on ne nous en a point montré. Dans les robes de soirée, le ponceau domine, cette couleur gagne à la lumière, elle fait valoir les bijoux et la dentelle. Les très-jeunes femmes portent du blanc.

Les tuniques de taffetas ou satin Pompadour se mettent sur des robes de tulle ou de tarlatane. On est prodigue de fleurs dans la décoration, mais seulement en toilette de bal. Les robes de velours se portent beaucoup plus que l'année dernière, on en a vu un grand nombre au théâtre Italien. Les corsages arrondis sont préférés pour les robes d'étoffe épaisse. Les manches des robes de soirées sont de plus en plus invisibles, mais en revanche les robes de ville ont toutes des manches longues jusqu'à la main et de plus en plus étroites.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 730.



TOILETTE DE BAL. — Coiffure. Cheveux ondulés. Deux bandeaux coupés, roulés en dessous; tempes découvertes. Les cheveux rejetés en bandeaux doubles. Sur le front un papillon de joaillerie retient une plume tournée. Le cachepeigne se compose de plumes qui retombent sur des frisures accompagnant le cou.

Le corsage, de taffetas blanc, recouvert de tulle froncé en haut, se termine en pointe. Les manches, de taffetas, sont recouvertes de tulle. Une petite dentelle d'or borde le corsage, trois roses le garnissent. Une écharpe de tulle, semée d'étoiles d'or et festonnée d'or, est posée en biais. Les deux pans en sont retenus sur la hanche par une rose.

La jupe, longue, est de taffetas blanc broché de bouquets. La jupe de tulle blanc qui la recouvre est relevée, à droite, par une agrafe de fleurs, et à gauche par un bouquet.

TOILETTE DE DÎNER. — Les cheveux sont disposés en bandeaux coupés doubles. Le chignon est en *catogan* Pompadour. L'ornement se compose de torsades de velours noir et de velours de couleur se terminant, derrière, par un beau nœud à coques et à pans.

Robe de taffetas, ornée de boucles, de glands et de torsades en chenille noire, ainsi que de velours noir.

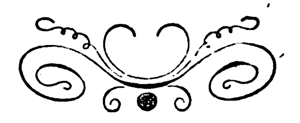
Le corsage est décolleté, le bord est garni d'une torsade en chenille, avec nœuds de velours aux épaules et devant. La manche se compose de pattes ovales de taffetas bordées de chenille avec crevés de tulle noir. Sur chaque patte de taffetas retombe une boule en chenille. Une guimpe de tulle noir, bordée d'une ruche de dentelle noire, couvre le décolleté.

Un petit corselet de velours noir, dit *ceinture parisienne*, garnit le bas du corsage et se continue en cinq longues pattes terminées en pointes qui descendent sur la jupe : deux de chaque côté et une derrière. Ces pattes et le corselet tiennent ensemble, c'est-à-dire sont d'un seul patron. Une torsade en chenille borde le haut, une autre posée à la taille la dessine en pointes, avec un gland en chenille à chaque pointe. Les bouts en pique des cinq grandes pattes, sont garnis de boules et de glands en chenille. Le bas de la jupe est terminé par un volant plissé de 10 centimètres, une boule retombe sur chaque pli.

COSTUME DE PETITE FILLE. — Coiffure avec une couronne de marguerites. Cheveux bouclés à l'anglaise.

Robe de taffetas, forme *princesse*, garnie de chevrons de velours noir encadrés dans des bandes de velours. Le corsage est décolleté, rond derrière et en cœur devant.

Chemisette et manches courtes, de mousseline blanche.




Digitized by Google



J. SCHNEIDER
MÜNCHEN

Lamoureux Imp. r. Lacépède. 38. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin, r. de Richelieu. 83 _ Modes d'Alexandrine, rue d'Antin. 14.

Plumes de Mme E. Coudré, Élève et Sr de Mme Tilman, r. de Richelieu. 104 _ Rubans et Passementerie de la Ville de Lyon, Ch. d'Antin. 6.

Corsets de la Maison Simon, r. St Honoré. 183.

Sousjupe acier E. Creusy, Rue Montmartre. N° 133. | Parfums de Violet, f. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall

LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C.

MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google

Digitized by Google

Eh bien! cette impossibilité est devenue une réalité, ce qui me surprend peu par le luxe qui court, même les rues...

Donc, cette jeune folle s'est sauvée, les uns disent pour se cacher chez des amis, les autres pour s'engloutir dans un couvent; mais tous sont d'accord que c'est pour fuir 100 000 francs de dettes faites pour sa toilette seulement. Ainsi il y aurait déjà 63 000 francs dus chez Wors.

Ses fournisseurs, effrayés, ont couru chez le mari pour présenter leurs mémoires; il a refusé de les payer et les a renvoyés chez le père de sa femme, homme très-millionnaire; mais le père refusa encore plus fort que le mari, en disant que les dettes de sa fille mariée ne le regardent pas; et les créanciers, ballotés de Caïphe à Pilate, crient comme des pies dénichées dans la peur qu'ils ont de perdre leur argent... ce qui, à mon avis, serait fort bien fait, puisque ça les guérirait de l'habitude qu'ils ont de faire d'aussi grands crédits aux femmes.

La première représentation de la *Famille de Pénarvan*, au Théâtre-Français, a été des plus brillantes comme monde; mais des plus pâles comme succès. Le public, qui garnissait les loges, semblait avoir été pris à la cour. Ainsi c'étaient le prince Napoléon, la princesse Mathilde, la princesse de Metternich, le duc et la duchesse de Morny, le duc et la duchesse de Persigny; et tout cela avec accompagnement de diamants, de décorations, de crachats, etc. On se serait cru vraiment à une représentation donnée au palais de Compiègne.

Par contre, la pièce de Jules Sandeau n'a pas paru très-goûtée du public; on a écouté assez froidement d'abord; puis, quelques exclamations de désapprobation et même de légers sifflets, dit-on, se sont fait entendre de plusieurs coins de la salle, ce qui a affligé le pauvre auteur outre mesure. Madame Plessis, à ce qu'il paraît, n'a pas su plaire tout d'abord : elle n'est pas assez jeune pour le rôle qu'elle joue; elle est mignarde outre mesure, et ses ébouriffantes toilettes, dont on avait tant parlé avant la pièce, n'ont pas su cacher assez ses défauts pour qu'elles puissent aider au succès; au contraire.

Bref, au total, c'est moins qu'un succès d'estime; mais, comme la pièce porte le nom d'un auteur aimé, elle n'en fera pas moins une longue pose sur l'affiche.

La baronne de V...



VARIÉTÉ.



La publication récente d'un livre de madame Ratazzi, (Princesse Marie de Solms) intitulé : *Mademoiselle Million* a donné l'occasion à un journal étranger de publier sur l'auteur deux lettres l'une de Lamennais, l'autre de Béranger, et dont nous ne voulons pas priver nos lectrices :

LETTRE DE LAMENNAIS.

« Je vais vous dire en deux mots ce qu'est cette jeune femme, et je vous connais assez pour être sûr que vous penserez comme moi après l'avoir vue deux fois seulement. Mes paroles vous paraîtront enthousiastes, et cependant je vous écris tout froidement, mais avec une conviction profonde et raisonnée. Eh bien! Madame de Solms — cette enfant a dix-huit ou dix-neuf ans — est tout simplement le plus beau caractère que je connaisse. En toute ma longue vie, je me rappelle n'avoir rien approché qui m'inspirât un plus affectueux respect, une plus sainte compassion; c'est l'homme d'honneur dans toute la force du terme, la jeune fille la plus candide et cependant la plus résolue, la plus honnête femme enfin qu'il soit possible d'imaginer; ses sentiments ne sont pas élevés, ils sont sublimes; ses actes, dans un âge si tendre, ne sont pas droits, ils sont héroïques; elle est patriote comme quelques-uns de nous l'ont été à vingt ans; républicaine et girondine comme Charlotte Corday, dont elle a trop lu l'histoire.

» Que vous dirai-je, mon cher Süe? c'est une nature si invraisemblable que je comprendrais jusqu'à un certain point qu'on la calomniât; la noblesse du cœur, le respect de soi-même, la fierté scrupuleuse, l'abnégation silencieuse, le devouement stoïque, tout est en elle; je vous citerai de cette jeune femme des traits antiques accomplis avec simplicité, sans effort, inconnus pour la plupart, et qui vous pénétreraient d'admiration et de respect. Vous comprendrez qu'après vous avoir dit en gros ce que j'en pense, ce n'est pas un simple accueil de politesse que je vous demande pour elle. Ne la voyez pas, ou si vous la voyez, aimez-la comme on l'aime quand on l'aime, ainsi que disait Balzac en parlant de cette attachante nature; c'est l'appui de votre nom, de votre plume, de vos amis, de votre famille, de tout ce dont vous pouvez disposer, enfin, qu'il me faut pour madame de Solms, et vous ne vous repentirez pas, croyez-moi, de lui avoir accordé cette aide, cet appui.

» Ajoutez à tout ce que je vous ai dit du cœur et du caractère, et l'envisageant plus superficiellement, que c'est une des femmes du commerce le plus séduisant que l'on puisse rencontrer. A son âge, on n'a que de l'avenir, et le génie n'est qu'une promesse; mais elle est déjà très-intelligente, d'un esprit fin et pénétrant, d'une instruction d'écolier allemand (elle parle, écrit et traduit le latin mieux que moi), et d'un rare assemblage de talents; sa candeur vous étonnera, et chez une femme qui promet d'être si supérieure dans dix ans, vous pourrez la croire


Digitized by Google

feinte. Détrompez-vous, rien n'est plus naturel, plus franc et plus loyal qu'elle; je vous expliquerai plus tard ce qui vous paraîtra incompréhensible. Avec votre tact exquis, vous comprendrez bien vite comment il faut lui parler, comment il faut la traiter. Vous ne frapperez pas certaines cordes, vous êtes trop observateur et trop homme de cœur pour ne pas deviner du premier coup d'œil...

» Pauvre chère enfant! aimez-la pour nous deux, voyez-la souvent, protégez-la contre les méchants, contre les envieux, contre elle-même surtout, et croyez à ma reconnaissance absolue. LAMENNAIS.

LETTRE DE BÉRANGER.

« C'est par l'entremise d'une fée que je me rappelle à votre souvenir, mon cher Süe ; cette fée que nous avions surnommée, Chateaubriand et moi, la fée Bonheur, va s'installer dans votre voisinage avec sa baguette, et, en vieil ami, je veux vous faire part des enchantements dont lui sont redevables ceux qui l'approchent,

» La fée Bonheur est la petite-fille d'un des hommes que j'ai le plus aimés en ce monde, de Lucien Bonaparte ; elle a hérité des principes républicains de ce grand homme, que j'ai toujours regardé comme mon bienfaiteur. J'ai connu la fée Bonheur il y a bientôt douze ans, chez son aïeule, la veuve de Lucien (elle avait sept ou huit ans); dès lors, je me suis vivement attaché à elle. C'est une des plus gracieuses figures de notre temps, une poésie faite femme, un cœur d'or, une intelligence d'élite et un caractère d'héroïne de roman; elle est très-idéale, voilà son seul défaut. Mais j'aurais beau jeu, vraiment, de continuer à faire son éloge. Vous la verrez; c'est tout dire, et on n'échappe pas à son empire. Les jeunes, les vieux, les hommes, les femmes, les enfants, les cuistres et les poëtes, tout le monde, à commencer par ma vieille Judith, qui lui réserve souvent ses plus belles tourtes et ses meilleures confitures, en raffole; c'est la séduction incarnée, le type réalisé de votre charmant marquis de Létorières. Notre bon Fély s'adoucissait en causant avec elle ; elle avait l'art de rendre Ballanche amusant, la fée! et Chateaubriand disait en extase : *C'est un enfant de génie !*

» Il faut vous dire que cette petite personne a été de bonne heure friande de toutes les gloires acquises par le talent ; elle dédaignait les jeux de son âge et jouait à la madame dans le salon de madame Récamier; comme elle vivait dans les nuages avec les savants et les poëtes, ses bons amis, peut-être aussi avec son vieux chansonnier, elle s'est laissé marier un beau jour, sans s'en apercevoir, à un monsieur dont la figure ne m'est jamais beaucoup revenue; son mariage l'a laissée petite fille, mais l'a laissée dans tout le fracas du luxe et le torrent du monde officiel, où nous autres vieux bonshommes, nous ne pouvions pas la suivre.

» Quelquefois, en revenant ou en allant à un bal, la fée tombait chez moi à Beaujon ; c'était alors jour de fête, on envoyait chercher Lamennais, et la reine se mettait à causer, laissant traîner sa robe de satin blanc dans mon taudis, et l'illuminant du feu de ses diamants. Souvent la belle toilette était oubliée, on remettait à l'année prochaine le bal où l'on était attendue, on jetait le diadème de perles, ou de brillants, dans un coin, on faisait un exécrable café avec Lamennais; on en jetait la moitié sur la belle robe qui devait éblouir l'ambassade, et puis, l'on s'en allait, laissant les pauvres vieux accablés de sommeil, mais électrisés par l'apparition resplendissante.

» Quand tout cela se passait, la fée avait de quinze à seize ans. Depuis, son esprit s'est formé ; elle a ouvert son salon à toutes les illustrations de notre époque, Philoxène Boyer y compris!!! Elle est devenue une grande artiste dans toute la force du terme ; elle peint comme madame de Mirbel et Rosa Bonheur. Gardez donc notre bel oiseau bleu, nous devions être ses amis tous les trois, Fély, vous et moi ; c'était écrit, vous le serez, je n'en doute pas. Vous l'aimerez en père comme moi je l'aimais en papa, et vous parlerez quelquefois ensemble du vieux chansonnier.

BÉRANGER. »

« J'oubliais de vous dire le nom de l'enfant, elle s'appelle Marie de Solms, née Bonaparte Wyse ; ne lui dites pas, à cette future femme supérieure, que je l'appelle enfant. »

LA VIEILLESSE D'UN LOVELACE.

NOUVELLE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Diable ! mais il est féroce, ce jeune homme, dit le marquis en souriant. Qui se serait figuré cela? Es-tu sûr cependant qu'il ne t'a pas fait une plaisanterie?

— Très-sûr malheureusement. Son ressentiment contre toi peut être mal fondé, mais il est sérieux, violent. Oh ! il ne sera pas facile de lui faire entendre raison.

— Eh bien ! mon cher, puisqu'il est si décidé, tu peux lui répondre que je me résignerai à me couper la gorge avec lui...

— Comment ! tu consentirais?...

— Sans doute ; mais à une condition, c'est qu'il voudra bien, parlant à ma personne, me remémorer les motifs si graves qui font que l'un de nous deux est de trop sur la terre. Ainsi tâche de me l'expédier sans délai.

— Tu as raison, c'est le seul moyen. Il m'attend à quelques pas d'ici : ce ne sera pas long. Mais pourvu qu'il veuille venir...

— Il le faut, dis-le lui bien. Autrement, serviteur : je me retranche sur mon âge et le sien.


Digitized by Google

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

Un Corset-ceinture. — Un Fichu carré. — Une Ceinture-corsage.

CÔTÉ N° 1.

CORSET-CEINTURE : N° 1. Devant.
Les goussets du haut et du bas sont indiqués par des lettres qui correspondent à celles marquées sur le patron.
N° 2. Dos et goussets du bas du dos.

FICHU-CARRÉ. Ce fichu, carré devant et derrière, convient pour toilette de soirée. On le couvre de petits velours *zéro* assortis à la couleur de la robe. Le fond est de *tulle-malines*. Les velours sont garnis par une petite blonde. Une blonde encadre le fichu.

Ce modèle s'exécute aussi en mousseline, dans ce cas, on remplace les velours par des entre-deux de guipure et on l'encadre de guipure.
N° 3. Devant du fichu.
N° 4. Dos.

CÔTÉ N° 2.

Patron d'une CEINTURE-CORSAGE (dessiné sur notre gravure n° 730). Cette ceinture s'exécute en taffetas ou en velours, selon le genre de la toilette.

Les pattes, qui se prolongent derrière la jupe et sur les côtés, doivent descendre presque au bas de la jupe. Elles ne sont pas cousues au corselet, elles en font partie. Une ganse avec des glands dessine les bords du corselet et en marquent les pointes devant et derrière.
N° 5. Devant.
N° 6. Dos.
N° 7. Petit côté du dos.

Courrier de Paris.

Aussi bien sera-t-il passé ce jour de joie et néfaste à la fois, quand apparaîtra au grand soleil de janvier 1864, ce courrier que j'écris au déclin du soleil de 1863 ! Et pourquoi, alors, m'attarderais-je à vous répéter les banalités que, depuis des siècles, on répète et redit et rabâche sur ce malheureux jour de l'an ! Le bénir? A quoi sert ! Le maudire? Vaut-il l'encre que j'y dépenserais! Une seule observation et j'aurai tout dit.

J'ai passé bien des jours de l'an dans toutes sortes de pays et chez toutes sortes de peuples ; eh bien! c'est encore à Paris où il est le plus commode. Vous avez le droit de quitter Paris ce jour-là ; nul ne s'en inquiète, chacun est censé l'ignorer, ou bien on vous le pardonne. Partout ailleurs, c'est impossible! Avisez-vous de passer la barrière de la ville de province où vous avez établi vos lares ? Avisez-vous de dire que vous partirez le 31 décembre, ou de faire dire que vous êtes parti ce jour-là! La ville entière vous en gardera rancune. Chacun attend votre carte ou votre visite ; manquez-y un peu et vous êtes bon, tout au plus, à jeter aux chiens. Il n'y a pas à dire, en province, il faut subir le Jour de l'an dans toute son inflexible rigueur, impossible d'y échapper ou de l'éluder. J'en ai fait la rude expérience ; croyez-moi donc !

Que me parlez-vous d'étrennes ! Je n'en connais pas de plus belles que celles qui viennent de tomber à un pauvre employé du chemin de fer du Midi, chef de gare à Pamiers, du ciel de la Caisse des dépôts et consignations où, depuis vingt-sept ans, dormaient, en entendant qu'on le trouvât, 12 millions grossis de vingt-sept années d'intérêt ! Ce qui me paraît fantastique, si les lois de l'arithmétique, en matière de progression d'intérêts, sont applicables à la Caisse des dépôts et consignations, comme aux autres caisses de ce bas monde. A ce prix donc, les 12 millions ont dû se doubler au bout de quatorze ans, puis encore se presque doubler au bout de treize autres années ; à ce compte, ledit chef de gare, qui s'est empressé, assure-t-on, de quitter son emploi, se trouverait aujourd'hui à la tête de tout près de 48 millions ! Mettons les douze seulement, et il me semble que c'est encore un assez beau denier. Vous verrez que l'on en prendra acte pour dire que l'on s'enrichit rapidement dans les chemins de fer, surtout les chemins de fer du Midi.

Que va-t-il faire de sa fortune, ce brave homme? J'entends bien des gens se le demander, surtout ceux qui n'ont ni sou ni maille, et qui sont toujours tout disposés à recueillir des héritages dont je sais bien ce qu'ils feraient.

— Si pareille chose m'arrivait, dit un spéculateur, — dans deux ans, je jouerais par dessous jambe Rothschild et Pereire !

— Si j'avais cette chance, dit une brave famille qui depuis vingt ans travaille à amasser sou par sou une retraite pour ses vieux jours, je m'achèterais tout de suite un petit coin de terre à quelques kilomètres de Paris, et nous vivrions en bons rentiers, mon mari et moi.

— S'il me tombait du ciel une pareille fortune, s'écrie l'homme modeste, je mangerais tous les jours de la viande et de la soupe grasse.

L'ambitieux se voit au faîte des honneurs ; — le poëte sans éditeur se rêve imprimé ; — celui-ci s'écrie : « Il n'y aurait plus de pauvres autour de moi! » — celui-là murmure : « Je pourrais marier ma fille qui sèche sur graine ! » — Le joueur se dit : « Je ferais sauter toutes les banques de l'Europe ! »

Voici, à propos de joueurs et de banques, l'histoire d'un jeune ménage à qui pareille fortune eût été bien souhaitable en ce moment.

Voici cette histoire :

M. et madame A... unis, il y a quelques semaines, ont voulu jouir à la fois de tous les plaisirs que leur offraient leurs vingt ans, leur position de fortune et un certain goût pour les voyages. Les fêtes de Paris ont été bientôt épuisées, et un voyage étant presque toujours le programme des nouveaux mariés, le beau soleil qui bril-



lait les a engagés à n'en pas différer l'exécution vivement désirée.

Ils choisissent les bords du Rhin. Arrivés dans une de ces villes où le jeu est en permanence, ils entrent par curiosité dans l'un de ces célèbres tripots.

M. et madame risquent d'abord, pour la forme et seulement *pour avoir eu le plaisir de jouer*, un billet de 500 fr.

L'ayant perdu, ils veulent naïvement le regagner; et, en quelques coups, la roulette leur emporte 250,000 fr. C'était tout ce qu'ils possédaient.

La stupéfaction de cette ruine subite les retenait tous les deux immobiles, pétrifiés dans leur hôtel, n'ayant pas l'idée de ce qu'ils pourraient désormais devenir, et attendant ce que le sort déciderait d'eux.

Mais l'hôtelier, homme très-peu patient, au bout de quelques jours, pendant lesquels aucune de ses notes n'était acquittée, mit brusquement le jeune et malheureux couple à la porte de sa maison. Les voilà donc sans pain, sans asile, errant dans une ville étrangère. C'était là que devait aboutir, au bout de quelques semaines, une destinée qui se présentait sous de si brillants auspices.

Avis aux joueurs! Autre avis aux mêmes. C'est la leçon sous une autre forme :

Un de nos plus habiles prestidigitateurs, M. de Caston, est devenu tout à coup l'épouvantail des *chevaliers de la coupe* et des gens qui filent la carte. Dès qu'il arrive dans une ville d'eaux, monsieur de Caston a le privilége de mettre immédiatement en fuite deux ou trois joueurs émérites. Cette réputation de *Quos ego* est parfaitement justifiée et on peut dire que M. de Caston rend de très-grands services aux jeunes gens égarés dans les établissements où le jeu est un attrait si dangereux. Voici le récit d'une des dernières aventures dont il a été le héros :

C'était aux Pyrénées. M. de Caston avait rejoint dans une ville d'eaux un de ses amis qui était sérieusement malade. A son arrivée, M. de Caston reçoit la visite de cet ami, tout préoccupé, qui lui demande à brûle-pourpoint de l'argent.

L'habile prestidigitateur flaire une aventure. Il interroge et apprend, en effet, que son innocent camarade a perdu 2000 fr. avec un joueur barbu.

M. de Caston médite aussitôt un piége. Il avance des fonds à son ami, et le prie de demander une revanche à son adversaire. La revanche est accordée.

Au milieu de la partie, M. de Caston arrive, salue et assiste indifféremment au jeu. Mais du premier coup, il fait signe à son ami qu'il est volé, et il apprête sa vengeance.

Un garçon du Casino vient une minute après demander le joueur malheureux, et, pour ne pas interrompre la partie, M. de Caston prend sa place et donne les cartes. On jouait à l'écarté.

Arrivé à la tourne, M. de Caston regarde le filou froidement et lui dit :

— Je vous annonce, monsieur, que je vais tourner un roi.

Jugez du soubresaut du chevalier d'industrie, qui depuis le commencement de la partie, tenait à sa disposition les quatre rois entre sa chemise et son gilet.

— Oui, monsieur, ajoute M. de Caston, je tourne un roi. Comme vous en avez quatre pour vous seul dans votre gilet, il est juste que je m'en réserve un petit peu pour moi.

Et d'une main intrépide, M. de Caston ouvre le gilet accusateur, en disant son nom.

Notre escroc se voit pris et rend immédiatement le gain du jour et celui de la veille. Quand on voulut le chercher pour une enquête plus approfondie, il était loin.

Comédie pour comédie, peut-être aimé-je mieux celle-là que la comédie de *Pénarvan* du théâtre Français. Aussi pourquoi vouloir, à toute force, mettre à la scène des caractères faux, des caractères purement de roman et qui n'ont rien de la vie réelle! Il n'y a pas d'esprit, et M. Jules Sandeau en a, pas de talent, et M. Jules Sandeau a du talent, qui puissent racheter des défauts inhérents à un sujet. Tel fut le sort de la comédie de M. Sandeau, tirée d'un livre un peu surfait, mais joli de détails. Le talent merveilleux de Got, de Provost, de mesdames Plessy et Emma Fleury ne sauveront pas, craignons-nous, cette œuvre mal venue, d'un insuccès. De chute, il n'y en a pas eue, mais de succès non plus. En fait de succès, parlez-moi de ceux qui se succèdent au théâtre Italien coup sur coup. C'est d'abord la *Cenerentola* avec mesdames Borghi-Mamo; puis *Ernani* avec madame de la Grange et le ténor Fraschini dont la voix fait courir tout Paris, et fera bientôt courir tout Madrid. A côté de M. Fraschini, Delle Sedie ferait oublier Graziani, si l'on pouvait oublier Graziani. Nous sommes aux théâtres, épuisons-en la courte veine : la salle Déjazet vient d'obtenir un très-franc succès avec une charmante pièce de MM. Aurélien Scholl et de Langeac, intitulée : *Singuliers effets de la foudre*, et le Palais-Royal a poussé un éclat de rire durable avec le *Pifferaro* interprêté par Berthelier. *La commode de Victorine* attendue ces jours-ci a été remise à huitaine, absolument comme un jugement, par suite d'une indisposition de Lhéritier.

Je vous donnais dernièrement la statistique des mariages en Angleterre. La statistique a cela de bon qu'on peut la citer sans en prendre absolument la responsabilité. Ainsi nous arrive t-il aujourd'hui à propos d'une statistique sur le nombre des femmes brunes, blondes ou rousses dans la Grande-Bretagne. Jusqu'ici nous nous étions volontiers figuré les dames anglaises avec une chevelure blonde ou rousse; il paraîtrait, toujours d'après une statistique, que nous étions dans l'erreur et que les brunes sont, de l'autre côté du détroit, plus nombreuses aujourd'hui que les blondes. Ainsi sur 726 femmes entrées à l'infirmerie royale de Bristol, il y avait 22 chevelures rouges, 95 blondes, 240 châtaines, 336 châtain foncé, 33 noires. Le docteur John Beddoe, l'auteur de cette statistique, a également observé que les dames à chevelure foncée trouvaient plus facilement à se marier que les autres.

C'est peut-être pour cela qu'un si grand nombre de dames anglaises se fixent en Italie, où ce sont les blondes, au contraires, qui sont les plus recherchées.

Vive la statistique! C'est l'autorité la plus commode et la plus malléable qu'on puisse trouver. Elle peut fournir une mine inépuisable aux chroniqueurs pour tout ce qui est bon, même ce qu'ils entendent dire autour d'eux,


Digitized by Google

même ce qui court les rues. C'est à ce titre que je vous rapporte ici la vieille complainte de Saint-Nicolas que je ne connaissais pas, je l'avoue, et que j'ai entendu chanter dans les rues de Paris le jour de Saint-Nicolas devenu, on sait, le patron des enfants. Voici cette complainte dans sa naïveté primitive :

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

S'en vont un soir chez un boucher :
— Boucher, voudrais-tu nous loger?
— Entrez, entrez, petits enfants ;
Y a d'la place assurément.

Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Saint Nicolas, au bout d'sept ans,
Saint Nicolas vient dans ce champ ;
Il s'en alla chez le boucher :
— Boucher, voudrais-tu me loger?

— Entrez, entrez, saint-Nicolas,
Y a d'la place, il n'en manque pas !
Il n'était pas sitôt entré
Qu'il a demandé à souper.

— Voulez-vous un morceau de jambon?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon,
— Voulez-vous un morceau de veau?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau.

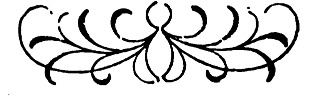
Du p'tit salé je veux avoir,
Qu'y a sept ans qu'est dans l'saloir !
Quand le boucher entendit ça,
Hors de sa porte il s'enfuya.

— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas!
Repens-toi, Dieu te pardonn'ra.
Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce salois.

Le premier dit : — J'ai bien dormi !
Le second dit : — Et moi aussi !
Et le troisième répondit :
— Je croyais être en paradis.

Au lieu de ces vers naïfs, mettez à l'idée de bons vers et dites-moi si ce n'est pas là, à tout prendre, une bien jolie légende.

X. Eyma.



LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Paris se meuble, et Paris se prépare à la joie. Nos dernières hirondelles sont de retour, et partout on n'entend parler que de projets de fêtes brillantes projetées, non-seulement à la cour, dans le monde officiel, dans nos salons parisiens; mais encore chez de riches étrangers qui accourent de toutes parts pour passer l'hiver avec nous.

Les Russes surtout viennent en foule. Est-ce pour nous faire leurs adieux et nous laisser des regrets? Allah kerim ! (Dieu est grand !) disent les Arabes. Faisons comme eux et attendons les événements sans chercher à en deviner les malheurs : ils viendront assez vite si nous sommes destinés à les voir. Pourquoi faudrait-il encore les prendre par la main pour les attirer plus tôt vers nous?

Donc, on se promet une foule de plaisirs pendant le mois présent et ceux qui vont suivre, plaisirs que nous enregistrerons fidèlement pour vous les faire connaître, si nous ne pouvons vous les faire partager.

En attendant, on joue partout la comédie ; non-seulement cette comédie, dont les représentations ont toujours lieu à la même époque et dans laquelle ont voit invariablement figurer des femmes aimables... pour leur mari, — des enfants aussi sages que des anges, — des portiers empressés et polis, — des cuisinières fidèles et des domestiques propres et attentifs ; comédie qui se joue au bénéfice des acteurs et qui s'intitule *les étrennes;* mais je veux vous dire que beaucoup de salons élégants se transforment en salles de spectacle où les dames qui y sont reçues, comme de véritables artistes, abordent les pièces les moins abordables.

Autrefois quand les femmes du monde se passaient la fantaisie de monter sur les planches dressées pour elles dans les salons ou dans les châteaux, elles se permettaient tout au plus le léger vaudeville, la petite comédie; et les bornes du possible étaient pour elles un opéra comique en un acte ; mais aujourd'hui nous faisons fi de tout cela ! un acte! mais on n'a pas le temps d'y montrer son talent, ses grâces et sa toilette !...

Il faut des pièces à grands effets, des changements de costumes, des travestissements ; des grands drames, des cris, des pleurs, une agonie et quelques assassinats.

Ainsi on vient de jouer l'*Ange de minuit* au château de Chimay, et ceci est un mélodrame pur sang de style et de sujet.

Madame la princesse de Beauffremont s'était chargée du rôle diabolique de ce faux ange qui donne

Digitized by Google

son nom à la pièce. Elle s'est faite tour à tour fantôme, clerc de procureur, médecin, jeune fille, etc., et cela absolument comme si elle eût été née pour monter sur les planches de la porte Saint-Martin ou de la Gaîté.

Et sa couronne de princesse qu'en faisait-elle pendant ce temps?... me demanderez-vous. Fi, mesdames! vous êtes bien curieuses et surtout bien arriérées de vous arrêter à un semblable détail... ceci dit et compris, passons aux autres.

Les autres rôles étaient tenus par madame la marquise de Caraman Chimay, madame la princesse de Chimay, madame la comtesse de Mercy et *tutti quanti* de même farine; en un mot, la liste des acteurs semblait une feuille arrachée à l'almanach de Gotha.

On dit, et je vous le répète tout bas, que la représentation n'a pas été à la hauteur des blasons de ces dames; mais c'est peut-être un bruit que les méchantes langues font courir; seulement, ce qu'on ajoute comme certain, — du moins à ce qu'on assure, — c'est que cet *Ange de minuit* fera publiquement cet hiver une quête pour les pauvres et que la représentation du château n'est par conséquent qu'une sorte de répétition générale.

Chez madame la marquise de Melcy Argentan, on a tout simplement joué les *Précieuses ridicules*, de Molière; mais cela, par contre, a été joué avec une perfection digne du Théâtre-Français. C'étaient les deux dames de Tournemène qui faisaient les deux sœurs, et le vicomte de Saint-Julien représentait Mascarille d'une façon si complète qu'on eût dit que le rôle avait été créé pour lui.

Donc, le mois de décembre s'est posé comme prologue des plaisirs promis ou du moins espérés. Il y a eu aussi des grands dîners : c'est le moment des repas de familles; puis les arbres de Noël se sont montrés plus brillants que jamais; car ce n'est plus seulement pour les enfants qu'ils s'allument, et beaucoup de personnes commencent à y faire figurer les cadeaux du jour de l'an destinés à la famille : ce qui fait que chacun y prend un vif intérêt. De là, toute la pompe dont on l'entoure et la fête qu'il entraîne à sa suite.

La vente, au profit des Polonais, qui a lieu tous les ans, à l'hôtel Lambert, vers la fin de décembre, a été bien plus belle encore et aussi bien plus productive ce mois dernier qu'elle ne l'avait été encore. La princesse Czartoryska, dans son inépuisable bonté, avait appelé, autour d'elle, le banc et l'arrière-banc des femmes élégantes, riches, charitables, en un mot toutes celles qui pouvaient l'aider dans cette œuvre de patriotique bienfaisance, et aucune n'a fait défaut à son appel.

Les boutiques étaient donc tenues les unes par de fort grandes dames faisant d'excellentes marchandes, tandis que les autres l'étaient par de charmants enfants tout à fait irrésistibles.

Ainsi, les petites filles des princesses Czartoryski et autres vendaient des dattes, des bouquets, des oranges; pendant que la princesse Zamparo, fille de la reine Christine, tenait les objets de fantaisie, la princesse Poniatowska les légers ouvrages; et ainsi d'une foule de dames très-blasonnées et mettant une ardeur extrême à leur commerce.

Le duc de Morny est venu faire de nombreuses emplettes qu'il payait un très-bon prix. Ainsi il a acheté 100 francs une datte à la petite Poniatowska; 100 francs un bouquet de violettes d'un sou, au petit garçon de la princesse Zamparo, et ainsi à plusieurs autres marchands lilliputiens; puis il s'est approché de la boutique tenue par la princesse Adam Czartoryska, y a choisi une babiole et a laissé 1000 francs comme payement, s'excusant si la duchesse ne l'avait pas accompagné, en rejetant la faute sur le triste état de sa santé en ce moment : ce que la princesse accepta comme s'acceptent toujours les compliments du monde; car elle savait fort bien que la duchesse de Morny, qui est Russe, ne pouvait pas se montrer à une vente pour les Polonais en l'état où en sont les choses.

Une riche dame brésilienne a acheté pour 6000 francs de futilités; et, pour ne pas faire de jaloux, elle a pris un objet à toutes les boutiques.

La baronne James de Rotschild s'est aussi montrée fort généreuse; mais personne de tous ces généreux acheteurs ne voulut prendre les belles choses qui étaient en vente, espérant qu'on en tirerait meilleur parti : ce qui a eû lieu, en effet. Car après que les jours fixés pour cette vente ont été écoulés, on a fait une loterie, à 5 francs le billet, de tout ce qui restait en *magasin*, et cette loterie a rapporté encore une somme fort importante.

Ce qui fait une triste opposition à ce dévouement charitable de femmes très-haut placées sur l'échelle sociale, dévouement dont elles ont fait le but de leur vie; car, à l'hôtel Lambert, les nobles filles ou les nobles brues de la princesse Adam ne s'occupent, durant toute l'année, que de la vente qui doit avoir lieu en décembre pour leurs compatriotes malheureux; — ce qui fait, dis-je, une triste opposition à cette vertueuse conduite, est l'aventure dont on parle trop en ce moment et que je vais vous apprendre si vous l'ignorez.

Une femme du monde, et du vrai monde, vient de prendre la fuite pour dettes... Cela s'était vu jusqu'à présent pour les jeunes fous, les hommes d'affaires imprudents ou voleurs, les boursiers malheureux ou malhonnêtes; mais, quant aux femmes, cela eût semblé impossible, il y a quelques années encore.


Digitized by Google

au moins la peine que vous y réfléchissiez. Moi-même je vais m'occuper de tirer cette intrigue à clair, et, d'ici à quelques jours, je serai peut-être en mesure de vous en fournir la pièce probante en original, je veux dire la prétendue lettre de mademoiselle de Renel. Du reste, si vous doutez encore des obligations que vous avez à la police, regardez autour de vous en sortant d'ici; vous découvrirez facilement les émissaires chargés d'éclairer vos démarches et de préjuger le succès qu'on peut s'en promettre.

Maurice resta quelques instants les yeux baissés, comme indécis.

— Monsieur le marquis, dit-il ensuite, je consens à ce que notre querelle soit ajournée. Qu'il me soit prouvé qu'elle est sans objet, ou même qu'une obligation encore plus sacrée me réclame, et j'oublierai tout. Mais, jusque-là, il est bien entendu qu'il ne peut y avoir entre nous qu'une trêve et non une réconciliation.

Il salua et sortit.

Le marquis, après son départ, haussa les épaules; puis il fit quelques tours dans la pièce en fredonnant. En approchant de la porte vitrée, son regard se porta sur le rosier décapité par Maurice. Il alla prendre le second pistolet et l'arma, dans l'intention de reproduire le coup. Une autre idée lui vint en tête. Il reposa l'arme sur une table et remonta dans sa chambre, où il se mit à écrire. Au bout de quelques minutes, il sonna son valet de chambre.

— Voici, lui dit-il, un billet pour la rue Saint-Guillaume. Il faudrait qu'il fût rendu aujourd'hui.

— Avant midi, monsieur le marquis.

— J'aurai besoin aussi de l'artiste en écriture. Pas avant demain; mais prévenez-le toujours, pour qu'il se tienne prêt.

Le marquis continua tranquillement sa correspondance. Une demi-heure après environ, le domestique revint pour le prévenir qu'une dame demandait à lui parler.

— Qu'est-ce que c'est que cette dame?

— Monsieur le marquis, elle n'a pas voulu se nommer. Elle a le visage caché sous un voile, la taille enveloppée dans un manteau : cependant je l'ai regardée pendant qu'elle traversait la cour, et, à sa démarche, il m'a bien semblé que ce devait être madame la comtesse de Renel.

— Madame de Renel! Ah diable! Est-ce que mon billet est déjà en route?

— J'allais l'envoyer, monsieur le marquis; mais, en voyant cette dame, j'ai pensé qu'il serait peut-être bon d'attendre.

— Bien, très-bien pensé, dit le marquis.

Il reprit son billet et descendit au petit salon du rez-de-chaussée où la comtesse l'attendait, debout au milieu de la pièce. En le voyant entrer, elle releva son voile, et, montrant une figure bouleversée et menaçante :

— C'est moi, monsieur, dit-elle rudement.

— Madame la comtesse! s'écria le marquis d'un air d'extase.... Est-ce bien possible?... Une telle faveur!... Comment ai-je pu mériter?...

— Trève à ces banalités! Monsieur, interrompit madame de Renel. Je suis venue ici uniquement pour vous demander les lettres que vous avez reçues de ma fille. Veuillez me les remettre, et je me retire.

— Des lettres, madame! Qui m'ont été remises par mademoiselle Cécile? Sont-ce les *Lettres édifiantes*? Les *Lettres à Emilie sur la mythologie*? Je n'ai pas souvenir.

— Monsieur, ces plaisanteries sont hors de saison. Ma fille vous a écrit plusieurs lettres. Une de ces lettres est venue entre mes mains. Je veux ravoir les autres. J'en ai le droit, je pense. Oh! ne niez pas. C'est inutile. Ma fille m'a tout avoué.

— Madame, du moment que mademoiselle Cécile vous a mis au courant de cette petite affaire, je n'ai pas de raison pour me montrer plus discret. J'espère que vous n'aurez pas été trop rude pour la pauvre enfant, que vous vous serez souvenue que vous avez été jeune aussi.

— Monsieur!... Mais il ne s'agit pas de moi... Voyons, je vous en prie, monsieur le marquis, remettez-moi ces lettres.

— Oh! madame, que me demandez-vous là? Est-il possible que vous me méconnaissiez à ce point? Qu'auriez-vous dit, je vous prie, si j'avais remis à madame votre mère les lettres qu'à une autre époque vous me fîtes la grâce de m'écrire?

— Mon Dieu! qu'il y ait un homme capable de parler de la sorte à une mère qui vient le supplier pour sa fille, le croirait-on?... Raillez-moi cependant, accablez-moi, si vous voulez... Mais, je vous en supplie, ayez pitié de ma fille. Pourquoi voudriez-vous la perdre? Pensez donc : c'est une enfant; elle n'a pas compris la portée de ce qu'elle faisait. Je ne vous adresse point de reproches. Vous êtes ainsi. C'est un penchant invincible qui vous a entraîné vis-à-vis d'elle comme vis-à-vis de tant d'autres. J'aurais dû le comprendre, ne pas m'imaginer des choses ridicules... Mais enfin, ces lettres, vous les avez reçues. Puisque je le sais, vous pouvez bien me les rendre. Qu'en feriez-vous à présent?

— Aucun mauvais usage, madame, veuillez en être certaine. Je suis sensible à votre réclamation, mais il serait contraire à mes principes d'y accéder.

— Comment, vraiment! vous me refusez?... Après m'avoir tant fait souffrir moi-même, vous voulez achever de m'écraser dans mon enfant!... Mais non, ce n'est pas sérieux!...


Digitized by Google

— Vous avez raison, madame, tout ceci n'est qu'une plaisanterie. Nous jouons simplement aux propos interrompus. Je vous réponds au hasard à des choses qui sont pour moi comme si elles tombaient des nues. Mademoiselle votre fille qui se reconnaît coupable d'une correspondance avec moi! Une lettre qu'elle m'écrit et qui va d'elle-même vous trouver! Qu'est-ce que cela veut dire? Elle vous était donc adressée, cette lettre?

— Non, monsieur, c'est à vous qu'elle est adressée.

En même temps, la comtesse tira la lettre de son manchon. Le marquis, qui s'était approché d'elle tout en parlant, se pencha comme pour regarder, et, par un mouvement rapide, il se saisit de la lettre, la mit dans sa poche, et alla en souriant s'adosser à la cheminée.

— Comtesse, dit-il, vous êtes par trop naïve. Vous n'avez donc pas lu la Fontaine? Il vous aurait appris que

.... dans cet antre,
On sait fort bien comme l'on entre,
On ne sait pas comme on en sort.

Madame de Renel était restée quelques instants comme stupéfaite, ne comprenant pas ce qui avait eu lieu.

— Monsieur, dit-elle ensuite d'une voix à demi-suffoquée par l'indignation et la fureur, ce que vous venez de faire est une infamie, l'acte d'un filou... Vous, un gentilhomme, vous abaisser à de pareils tours! contre une femme!... Un valet en rougirait... Tenez, vous n'êtes qu'un lâche! oui, entendez-vous? un lâche... sans cœur... sans honneur!...

— En vérité, reprit le marquis en ricanant toujours doucement, on n'est pas de cette jeunesse-là. Qu'est-ce donc que j'ai fait? J'ai repris mon bien où je l'ai trouvé. Il aurait été fâcheux que cette dernière pièce manquât à la collection. Vous ne l'auriez pas restituée de vous-même, n'est-ce pas? J'ai usé d'adresse pour la ravoir. C'était fort légitime. Aurait-il mieux valu que j'employasse la force? Non, sans doute. Ne craignez donc plus rien. Vous connaissez mon inviolable discrétion. Cette lettre ira dormir avec les autres dans un asile inaccessible à tous les yeux humains. Elle y sera du reste en excellente compagnie. Et maintenant, comtesse, que c'est une affaire réglée, permettez-moi de vous faire les honneurs de mon domicile. Asseyez-vous, je vous prie, que nous causions quelques instants de bonne amitié. Pourquoi me garderiez-vous rancune de ma petite ruse? Vous devriez plutôt en rire.

Mais madame de Renel ne riait pas. Pâle, frémissante, exaspérée par ce cruel et cynique persiflage, et par le ressentiment de toutes les offenses qu'elle avait reçues, elle paraissait prête à se jeter sur le marquis et à engager avec lui une lutte désespérée.

— Oh! dit-elle sourdement, pourquoi ne suis-je pas un homme?... Monsieur le marquis, ajouta-t-elle, finissons-en. Je vous en prie encore, rendez-moi cette lettre que vous m'avez prise. Remettez-moi aussi les autres que vous ne pouvez garder davantage. Ma fille, vous devez le comprendre, ne peut rien être pour vous. Armand, Armand, je vous en conjure, faites ce que je vous demande, et je vous bénirai. J'ai eu tort de m'emporter tout-à-l'heure. Mais je vous en demande pardon.

M. de Montclar ne fut pas plus touché de cette humilité que de la violence qui l'avait précédée.

— Mon Dieu! comtesse, dit-il, vous me désolez par cette insistance. Tout ce que vous voudrez, excepté cela. Il y a des gens qui font collection de boutons, d'autres de cachets ou de cartes de visite; moi, je fais collection de billets doux. Que voulez-vous, chacun a sa manie.

La comtesse, quoiqu'elle eût compris que tous ses efforts étaient inutiles, ne pouvait cependant se décider à quitter la place. Elle restait là, regardant autour d'elle avec un farouche égarement. Ses yeux se portèrent sur le pistolet laissé un peu auparavant par le marquis. Pour elle, qui était la femme d'un militaire, et qui avait aussi chassé plus d'une fois à la campagne dans ses terres, ce n'était pas là un objet étranger et dont elle ne pût rien faire. Elle le prit et le dirigea vers M. de Montclar.

— Ces lettres? dit-elle avec une violence terrible.

— Une fois, deux fois, trois fois, répliqua le marquis sans sourciller et sans quitter sa pose nonchalante contre la cheminée, non, comtesse; il faut en faire votre deuil.

Le coup partit aussitôt. Quoique tiré d'une main troublée, il n'était pas si mal ajusté. La balle effleura la tempe du marquis et brisa la glace qui était derrière lui. Sans s'occuper de sa blessure, il s'élança vers la comtesse qui chancelait sur ses pieds, épouvantée de ce qu'elle venait de faire. Il la conduisit, en la soutenant, jusqu'à un canapé où elle acheva de s'évanouir. Malgré toute la sollicitude qu'il y mit, il lui fallut près d'un quart d'heure pour la faire revenir. Quand elle ouvrit les yeux et qu'elle le vit près d'elle, elle se détourna avec horreur et fit un effort pour se lever.

— Blanche, de grâce, écoutez-moi, lui dit M. de Montclar en la retenant; voici d'abord la lettre que je vous ai prise, vous aurez les autres dans un instant. Je me rends. Vous m'avez vaincu. Je n'ai pas de honte de l'avouer. Vous êtes une vaillante femme. Mais vous avez pu le voir aussi, je ne suis pas un lâche. Pardonnez-moi, s'il est possible. J'ai été in-


Digitized by Google

digne, abominable. Que voulez-vous ? je ne croyais pas à la sincérité des sentiments des femmes. Mais vous m'avez prouvé que les vôtres du moins n'étaient pas feints, et qu'il ne s'agissait pas avec vous de jouer la comédie. Ne vous inquiétez pas outre mesure de ce qu'a fait votre fille. Comme vous le disiez, ce n'a été de sa part qu'un enfantillage : la petite vanité de l'emporter sur vous. Elle oubliera cela bien vite. Est-ce qu'elle aurait pu aimer sérieusement un vieux bonhomme comme moi ? Pure vanité aussi de ma part. Et puis le souvenir qu'elle me rappelait... Mais elle n'est plus, et elle n'aurait jamais dû être, à mes yeux, qu'une charmante enfant. La seule personne que je voudrais aimer désormais, si cela m'était permis, c'est vous, Blanche.

— A présent, cela même n'est plus possible, répondit la comtesse en secouant la tête. Mais ce serait quelque chose, je l'avoue, si je pouvais croire que ce retour est sincère.

— En doutez-vous? je vais tout de suite vous en donner la preuve.

Le marquis se dirigea vers la porte intérieure du salon.

— Mais vous êtes blessé ! lui dit la comtesse. Ce sang... Que va-t on penser ? On a dû entendre le bruit. Il m'a semblé, à moi, que la maison s'écroulait.

— Ce n'est rien, dit M. de Montclar en s'essuyant le visage avec son mouchoir. Vous l'avez vu, mes domestiques n'ont pas bronché. Ainsi, ne vous inquiétez pas.

Quelques minutes après, il revenait, tenant à deux mains une volumineuse cassette. Il l'ouvrit devant la comtesse qui la vit pleine de paquets de lettres soigneusement attachés et portant chacun une étiquette.

— Avant tout, dit le marquis, je dois vous remettre les huit lettres que j'ai reçues de mademoiselle Cécile. Vous verrez vous-même qu'elles ne sont pas bien terribles. Quant au reste, nous allons, si vous le voulez, nous donner le plaisir de le jeter au feu. Je ne vous demande grâce que pour vos propres lettres. Au moins, soyez assez bonne pour ne pas les brûler devant moi. Les voici :

La comtesse les prit sans mot dire.

— Et celles de madame d'Ozenay? demanda-t-elle.

— Comment! elle vous a donc confié?...

— Oui.

— Et lui avez-vous dit aussi?...

— Jamais.

— J'en étais sûr, dit le marquis. Mais vous pourrez écrire à votre amie qu'elle n'a plus rien à craindre de moi, qu'elle est libre de revenir à Paris, où d'ailleurs sa présence ne me gênera plus.

Les lettres de la douce et blonde Malvina furent donc les premières livrées aux flammes. Les autres paquets les suivirent sans interruption, sans examen, sans que le sacrifice parût coûter au marquis, si peu que ce fût.

Il était ainsi dans tout ce qu'il faisait. Jamais d'hésitation, ni de regret. Ce qu'il voulait, il le voulait entièrement. Bientôt, toute cette formidable collection d'originaux, conquise au prix de tant de perfides et habiles manœuvres, et si longuement, si précieusement conservée, ne fut plus qu'un frêle monceau de cendres et de débris carbonisés. C'en était fait de cet arsenal au moyen duquel son possesseur pouvait faire trembler tant de femmes au milieu de leur considération, s'imposer par elles à ce monde qui l'avait autrefois repoussé et y renouveler impunément ses anciennes menées. Toute sa force n'était pas là sans doute. A qui lui eût demandé ce qui lui restait, il aurait pu, sans forfanterie, répondre par le *moi* de Médée. Il n'en est pas moins vrai que ses sortiléges, privés de ce point d'appui, perdaient singulièrement de leur puissance et devaient finir par l'abandonner.

Madame de Renel avait contemplé cette exécution avec une sorte de stupeur effarée.

— Etes-vous persuadée maintenant, lui demanda le marquis?

— Oui, répondit-elle, ce que vous venez de faire est bien. Mais tout est-il vraiment fini? Peut-on jamais être sûre de rien avec vous?

— Laissez-moi espérer du moins que vous voudrez bien me mettre à l'épreuve; laissez-moi espérer qu'un jour...

— Oh! des épreuves, des espérances !... A quoi bon se faire illusion? Il s'est passé des choses trop terribles. Vous n'avez pas besoin de moi, et moi, je ne dois plus penser qu'à ma fille.

— Allons, je le vois, vous ne voulez pas me pardonner.

— Vous vous trompez, je n'ai pas le droit d'être si implacable. Je le reconnais, vous avez fait tout ce que vous pouviez. Mais, si je n'ai plus rien à demander, j'ai beaucoup à regretter. Oh ! le repentir, le repentir !... Que c'est difficile!

La comtesse se leva, rabaissa son voile, jeta un regard sur la glace brisée et sur la tempe sanglante du marquis.

— Adieu, Armand, dit-elle. Adieu, monsieur le marquis.

Elle lui tendit sa main, qu'il baisa avec une respectueuse effusion ; puis elle sortit.

— Allons, se dit le marquis, tout est bien qui finit bien : elle sera madame de Montclar. J'aurai un peu de peine à vaincre ses scrupules. Il faudra attendre, sans doute, que sa fille soit mariée. Mais

Digitized by Google

pourquoi aurais-je moins de persistance pour faire le bien que je n'en ai eu pour faire le mal? J'ai brûlé mes vaisseaux; il n'y a plus maintenant à reculer.

M. de Montclar se trompait-il? Ou bien la comtesse, malgré les empêchements survenus, se serait-elle laissé séduire à une union qui avait été pendant si longtemps le rêve secret de son orgueil? C'est ce qui ne devait jamais être éclairci. Dès le lendemain, le marquis apprit par le baron de la Feuillée, que madame de Renel était gravement malade. Elle avait été atteinte d'une fièvre cérébrale. Après tant de secousses et de violences, il n'y avait pas à s'en étonner. En trois jours elle fut emportée. Ce ne fut pas le seul malheur à déplorer. Mademoiselle de Renel se regardant sans doute comme coupable de la mort de sa mère, fut prise elle-même de délire. Elle ne mourut qu'un an plus tard, sans avoir recouvré la raison. La funeste influence du marquis se perpétuait ainsi malgré lui. Si le repentir est toujours difficile, la réparation est bien souvent impossible.

Quoiqu'on ne pût savoir exactement la part qu'il avait eue à ces douloureux événements, on ne l'y crut pas, sans doute, étranger; car tous ceux qui avaient habitude de venir chez lui, à l'exception du fidèle la Feuillée, cessèrent immédiatement de le visiter. Lui-même n'alla plus nulle part. On le voyait seulement, l'après-midi, sortir à cheval de son hôtel, et on le rencontrait dans le bois de Boulogne, parcourant au grand trot les allées les moins fréquentées, ne saluant et ne regardant même personne. Il vieillissait maintenant rapidement. Ses cheveux grisonnaient, son visage se ridait; mais il se tenait toujours droit et ferme, et sa mise restait irréprochable.

Après avoir eu avec lui une seconde entrevue qui n'eut point de résultat, Maurice d'Ozenay, éprouvant le besoin d'une vie active pour se remettre de ses déceptions, avait pris le parti de s'engager. Trois ans plus tard, lorsque arrivèrent les journées de juin 1848, il était sergent-major dans un des régiments qui défendirent à Paris la cause de l'ordre.

Une des barricades du boulevard du Temple venait d'être emportée par ce même régiment, appuyé d'un bataillon de la garde nationale, qui se composait justement d'habitants du faubourg Saint-Germain. Un certain nombre de personnes qui, par leur âge, ne faisaient point partie du contingent régulier, s'y étaient adjointes spontanément, et, parmi elles, le colonel d'Ozenay et le baron de la Feuillée.

Tous les deux, après avoir franchi le rempart de terre et de pierres effondré par les boulets, regardaient, avec le sang-froid de vieux militaires, les cadavres qui encombraient le terrain, et que les soldats dirigés par Maurice d'Ozenay (son père et lui s'étaient retrouvés là) étaient occupés à rejeter sur les côtés. La vue d'un de ces morts, vêtu d'un gilet et d'un pantalon de drap fin, sous une blouse en lambeaux, leur fit pousser à l'un et à l'autre une série d'exclamations.

— C'est Montclar! c'est le marquis! est-ce possible? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Il s'était donc fait socialiste! ajouta le colonel. Il ne lui manquait plus que cela.

— Non, dit le baron, il ne s'occupait pas de politique. C'est un suicide et voilà tout. Depuis la mort de madame de Renel, son cerveau était complétement dérangé.

— En effet, dit Maurice d'Ozenay, je le vis à cette époque, et il me fut impossible d'en rien tirer de raisonnable. C'est égal, si c'est moi l'auteur du coup qui a terminé ses jours, je n'en aurai pas de remords. C'était un fou, soit, mais un vilain fou.

Ce fut là toute l'oraison funèbre du brillant marquis Armand de Montclar. Son nom s'éteignit avec lui, et sa fortune passa à des collatéraux éloignés. Quant à son illustration personnelle, il n'aura pas manqué non plus de candidats pour y recueillir l'héritage. Si peu qu'ils y aient réussi, ce sera encore de trop, et nous souhaitons sincèrement qu'ils aient eu sujet de s'en repentir. De tristes dupes, en résumé, que tous ces irrésistibles héros! A moins que l'épée du colonel Mordaunt ne vienne à temps interrompre leurs exploits, il leur faut toujours finir par se faire haïr et mépriser, et, ce qui doit leur être encore plus sensible, par se détester et se renier eux-mêmes. Beau résultat de tant de savants et audacieux efforts! digne emploi de facultés souvent remarquables, mais qui, autrement, ne pouvaient peut-être que rester oisives. Les vrais Lovelaces ne sont pas en effet des ambitieux dévoyés, des Césars à qui Rome seulement a manqué; ce ne sont pas davantage des débauchés; ce sont des démons. Pour eux, richesse, honneurs, puissance ne sont rien de plus que des moyens, et tous les plaisirs du monde ne valent pas, pour leur satisfaction, l'abaissement et la ruine d'une noble et belle créature comme Ève, comme Clarisse et bien d'autres.

F. DE GRAMONT.



Digitized by Google

— Tu le pourrais certainement. J'espère pourtant que tu ne le prendras pas de trop haut avec lui, que tu y mettras toute la douceur possible. Qu'est-ce que cela te fait?

— Sois tranquille ; j'aurai la prudence du serpent et la mansuétude de l'agneau.

— Oui, n'est-ce pas? ce serait déplorable... Pense donc, son père, ce brave colonel, qui te porte dans son cœur... Et moi, dans quelle atroce position je me trouverais!... Voyons, tu ne soupçonnes pas du tout ce qui peut avoir ainsi exaspéré ce pauvre garçon?

M. de Montclar haussa les épaules en signe de profonde ignorance.

— C'est que tu avais fait un peu la cour à madame d'Ozenay, avant qu'elle fût mariée, reprit le baron.

— Tu m'étonnes, interrompit le marquis : je ne me le rappelle pas.

— Dame, on l'a dit. Ne serait-il pas possible que ce fût cela qui fût revenu à l'oreille de Maurice, envenimé par la calomnie?

— Quelque enfantillage de ce genre, probablement... Mais, mon cher, il est inutile de nous amuser à des suppositions. Tout s'arrangera entre M. Maurice et moi.

— J'en accepte l'augure, dit le baron qui sortit vivement.

Un quart-d'heure après, Maurice faisait son entrée dans un petit salon du rez-de-chaussée, donnant sur le jardin de l'hôtel, où M. de Montclar était descendu pour le recevoir. L'attitude du jeune homme était peu conciliante. Il salua gravement, et refusa le siége qui lui était offert.

— Monsieur le marquis, dit-il, cette entrevue que vous avez exigée était inutile; j'y ai consenti, pour ne vous laisser aucun prétexte de refus; mais, vous le comprenez, il ne s'agit pas entre nous de conversation.

— Ainsi, monsieur, c'est vrai, vous voulez que je me batte avec vous? (Signe d'assentiment de Maurice.) C'est beaucoup d'honneur que vous me faites. (Nouveau signe d'assentiment, dont le marquis n'eut pas l'air de remarquer la haute impertinence.) Mais, continua-t-il, encore ai-je le droit de savoir pourquoi cette tuile me tombe sur la tête.

— Soit! Monsieur le marquis, je vous le dirai. Vous avez surpris les affections d'une jeune personne que j'aimais de toutes les forces de mon âme et à la main de laquelle j'étais autorisé à aspirer...

— Pardon, monsieur, mais vous ne m'avez jamais fait confidence de vos sentiments ni de vos espérances. Quelle est donc cette jeune personne dont j'ai été assez mal avisé pour vous enlever les affections?

— C'est mademoiselle de Renel, monsieur, puisque vous voulez que je vous mette les points sur les i.

— Mademoiselle de Renel! Eh! Monsieur, y songez-vous? Ne vous a-t-on pas dit que je dois épouser sa mère?

— On se trompe, Monsieur le marquis, et vous la trompez.

— Monsieur d'Ozenay, je vous ferai observer que c'est vous ici qui m'insultez.

— Voulez-vous, Monsieur le marquis, être l'offensé?

— Que m'en reviendrait-il? Je puis encore moins vous adresser une provocation qu'en accepter de vous. Ne suis-je pas l'ami de votre père?

— C'est une question, à ce qu'il paraît, Monsieur le marquis.

— Vous avez de l'esprit, Monsieur; mais, s'il vous plaît, laissons les épigrammes, et reprenons l'explication. Je vous aurais, je suppose, supplanté auprès de quelque maîtresse, je serais peut-être tenu, malgré tout, de vous en rendre raison. Mais ce que vous alléguez fût-il exact, ce que je n'ai pas la fatuité de croire, le tort que je vous aurais fait serait de ma part involontaire, l'offense nulle, et je n'aurais à vous offrir d'autre satisfaction que l'expression de mes regrets.

— Sans doute, Monsieur, si votre intention avait été d'épouser mademoiselle de Renel, j'en aurais souffert; mais je ne me serais pas plaint et surtout je ne vous aurais pas demandé de me plaindre. La situation est toute autre, vous le savez bien. Votre but, en vous occupant de cette jeune fille, a été uniquement de troubler sa vie, de la compromettre, de la perdre, s'il vous est possible. Outrager ainsi une personne que j'ai aimée, à laquelle j'ai souhaité d'offrir mon nom, c'est m'outrager moi-même. J'ai le droit de vous en demander compte, et, en tout cas, je suis résolu à le prendre.

— Ce que vous avancez là est grave, monsieur; avant tout, il serait nécessaire d'en donner la preuve.

— Cette preuve, je l'ai eue, Monsieur le marquis, et aussi irrécusable que possible; j'ai tenu dans mes mains une lettre qui vous était adressée par mademoiselle de Renel.

— Vraiment! Et pourrai-je savoir où vous l'avez prise?

— Je ne l'ai point prise, elle m'a été apportée.

— Par un inconnu, sans doute?

— Il est vrai.

— Eh bien! la chose est éclaircie. C'est juste ce que je pensais. Comment, Monsieur d'Ozenay, vous n'avez pas vu à qui vous aviez affaire? Vous n'avez pas compris qu'il n'y avait là qu'une espiéglerie de la police?

Digitized by Google

— Pardon ; que la police fût là-dedans, je n'en ai pas douté. Mais que m'importe? la lettre n'en existe pas moins.

— Et vous avez pensé que les gens capables de la détourner et de la divulguer, ne l'étaient pas aussi bien de la fabriquer?

— Malheureusement, je n'ai pu m'y tromper. J'ai bien reconnu l'écriture ; j'ai reconnu aussi la façon de s'exprimer, et c'est là ce qui ne s'imite pas.

— Bah ! vous ne connaissez pas l'habileté de ces Messieurs du *Bureau noir*. Ce sont des génies en fait de pastiches. Ils vous imiteraient une lettre de Chateaubriand, à ce qu'il s'y méprît lui-même. Celle qu'on vous a servie n'était qu'un jeu pour eux. Maintenant vous voyez toute la machination. On devait naturellement prendre ombre de l'influence que je me trouve exercer et qu'on a pu encore s'exagérer. Afin de la ruiner, on a donc eu recours à cet ingénieux moyen d'exciter votre jalousie contre moi, de provoquer un éclat entre nous. Ce n'était pas mal imaginé en effet.

J'aurais joué là un rôle odieux. Toutes les vieilles calomnies qui ont été ressassées contre moi, et dont on n'aura pas manqué de vous faire un argument, m'auraient enveloppé de nouveau. J'étais accablé, réduit à l'impuissance, supprimé. Mais, Dieu merci, j'ai pu éventer la mèche et mettre le pied dessus. Nous ne sommes pas si bêtes non plus qu'on veut bien nous croire. On ne vous l'a pas laissée, n'est-ce pas, cette prodigieuse lettre dont on vous a magnétisé?

— Non.

— Vous voyez donc bien : on ne tenait pas à ce qu'elle pût être examinée par des yeux moins prévenus que les vôtres. Allons, allons, vous devez être à présent édifié.

— Monsieur le marquis, dit alors Maurice, il est possible à la rigueur que cette lettre fût contrefaite. Je n'ai pas la prétention de m'y connaître parfaitement. L'intérêt qu'on aurait à vous nuire n'est pas douteux. Mais je dois vous dire qu'avant d'avoir reçu cette preuve que j'ai dû regarder comme décisive, j'avais déjà été mis en défiance par beaucoup d'indices qu'elle n'a fait que confirmer. Cependant, si vous voulez me donner votre parole que je me suis trompé, qu'il n'y a rien, eh bien! je vous croirai, loyalement, entièrement ; et ce sera moi qui, en me retirant, vous prierai de vouloir bien recevoir toutes mes excuses.

III.

A la proposition si noblement ingénue du jeune d'Ozenay, la physionomie du marquis, empreinte jusque-là d'une gracieuse bonhomie, prit l'expression de la fierté blessée et d'un ironique étonnement.

— Monsieur d'Ozenay, dit-il, j'ai montré, je pense, dans cet entretien, toute la longanimité convenable. Mais je ne puis aller jusqu'à me laisser imposer ainsi des conditions. Ah ! vous me déférez le serment, et vous me feriez, dites-vous, la grâce d'être satisfait. C'est trop de bonté vraiment. Je n'en profiterai pas. Croyez ce qu'il vous plaira. Quant à avoir une rencontre avec vous, je ne saurais. Quoi! si j'y consentais, ce serait donc pour vous faire sauter votre épée des mains, ou pour tirer en l'air, après avoir essuyé votre feu? Est-ce là ce que vous voudriez ?

— Non, monsieur le marquis, je ne demande qu'un combat loyal et aucun ménagement.

— Eh! monsieur, vous êtes à votre première affaire, et je me suis battu plus de quarante fois, sans avoir jamais été ni tué ni blessé.

— Je le sais, monsieur, et je sais aussi que votre premier duel a été le dernier d'un duelliste tout aussi éprouvé que vous pouvez l'être à présent. Je ne suis pas d'ailleurs aussi inexpérimenté des armes que vous paraissez le supposer. Vous avez là des pistolets. Sont-ils chargés?

— Oui, monsieur, et à votre disposition.

— Alors, puisque vous le permettez, je vous montrerai que mon premier feu pourrait ne pas être si insignifiant.

Maurice ouvrit la boîte, prit un des pistolets et l'arma ; il ouvrit ensuite la porte du salon, et, indiquant comme but un églantier placé à l'extrémité d'une corbeille à une distance d'environ vingt-cinq pas, il fit feu. La tête de l'arbuste se renversa sur la tige brisée par le milieu.

— Ah ! très-bien ! s'écria M. de Montclar. D'autant que ce sont des armes que vous ne connaissez pas. Mes compliments sincères. Avec cela de la résolution. Vous ne seriez pas en effet un adversaire à dédaigner. Eh bien ! monsieur, et cette déclaration, dans ma bouche, n'a rien de suspect, c'est pour moi une raison péremptoire de ne pas jouer à ce jeu-là avec vous. Ce serait trop sérieux. Quel que fût l'événement, la cause à laquelle nous appartenons y perdrait. De grandes choses se préparent, pour lesquelles un homme d'énergie de plus ou de moins ne serait pas indifférent. Je ne crains pas de faire appel ici à tous vos sentiments chevaleresques. Le fils de votre père ne voudra pas, pour satisfaire un sentiment privé, risquer de devenir une pierre d'achoppement pour son parti. D'un autre côté, vous comprendrez que je n'aie pu me prêter à l'acte de soumission que vous me demandiez. J'en aurais été déconsidéré à vos propres yeux, et c'est ce que je ne voudrais pour rien au monde. Enfin, tout cela vau

Digitized by Google

LA VISION DE PAO-LY.

Quand on fait route vers le Levant, c'est avec un battement de cœur que l'on voit poindre du milieu des flots les rochers blancs de l'île de Malte et les imposantes murailles de la Cité-Valette. Si vous allez à Jérusalem, au Bosphore ou aux bords du Nil, combien de souvenirs s'éveilleront en vous à l'aspect de cet îlot fameux, que la Providence a jeté entre l'Afrique et la Sicile pour marquer le point où finit l'Occident et où l'Orient commence! L'apôtre saint Paul y prit terre après son naufrage; il bénit ce lieu, où l'Europe catholique devait établir un jour les fiers chevaliers auxquels était confiée la tâche d'arrêter les invasions de l'islamisme. Toutes les nations de l'ancien monde, tous les peuples modernes y ont laissé des traces de leur passage, depuis les Phéniciens jusqu'aux Romains, depuis les Grecs de Constantinople jusqu'aux Français de l'expédition d'Egypte. Un si glorieux passé se reflète encore assez bien dans les monuments nombreux de la Cité-Valette, vaste entassement de fortifications bâties sur le roc, de palais italiens, d'églises chargées d'ornements, et de hautes maisons décorées de grands balcons projetant leur ombre sur des rues dont quelques-unes ne sont que des escaliers sans fin, rudes à monter et effrayants à descendre. Assurément, si Malte appartient encore à l'Europe, elle ne tient par aucun point à l'Occident. Au fond des fossés de la ville, ne voyez-vous pas se dérouler les feuilles immenses du bananier? ne sentez-vous pas les rayons ardents d'un soleil presque tropical? Cette brise si fine, qui agite à peine les flots transparents de la Méditerranée, ne vous convie-t-elle pas à partir pour les régions célèbres qui furent le berceau de l'humanité?

Malte apparaît donc au touriste comme la première halte d'un voyage en Orient : de là ses rêves l'emportent vers les Pyramides, vers le Saint-Sépulcre, vers la mosquée qui fut la basilique de Sainte-Sophie; mais au retour c'est autre chose. Si quelque cas de peste a éclaté au moment où il quittait ces beaux pays d'Orient, sujets, hélas! à tant de misères, Malte offre au voyageur la triste perspective d'un séjour plus ou moins long au lazaret. Dès lors l'île a perdu tout son charme. Et d'ailleurs, quand on revient chez soi après une longue absence, quand on a réalisé ses rêves, on veut rentrer au logis avec ses souvenirs tout chauds; quand on est désenchanté, — ce qui arrive à plus d'un, — il est pénible de s'arrêter aux lieux mêmes d'où l'on s'était élancé avec l'espérance d'un vol joyeux, et surtout d'y rester captif dans la prison sanitaire qu'on nomme un lazaret. Celui de la Cité-Valette est situé au fond d'un des ports de la ville, au quartier de Marza-Muscietle, que d'anciens auteurs ont appelé souvent *Marsa-Mouchet*.

Il y a quatre ou cinq ans, le hasard avait réuni dans le lazaret de Marza-Muscietle quatre personnages qui revenaient de diverses régions de l'Orient. L'un était un peintre; ses crayons à la main, il avait parcouru le Liban pour dessiner des Maronites et des Druses dans leurs costumes pittoresques. Le second, touriste sans profession, rapportait de la Turquie d'Asie de très-longues pipes, du tabac excellent et des yatagans d'un grand prix. Le troisième appartenait à cette classe de commerçants arméniens qui parlent assez bien une foule de langues, et voyagent sans relâche, pour les intérêts de leur négoce, de Constantinople à Marseille, de Smyrne à Livourne, d'Alexandrie à Trieste. Quant au quatrième, arrivé par la mer Rouge des pays de l'extrême Asie, Allemand et cosmopolite, il prenait plus de plaisir à la lecture qu'à la conversation. Sa malle renfermait un grand nombre de livres bizarres, de manuscrits orientaux, qu'il ne se lassait point d'étudier. De temps à autre, il jetait un regard discret sur les esquisses du peintre; lorsque le touriste lui offrait un *chibouck*, il le fumait dans l'attitude recueillie d'un rêveur qui apprécie les douceurs du *far niente*. Avec l'Arménien, il échangeait quelques paroles insignifiantes pour le seul plaisir de s'exercer dans la pratique des divers idiomes qui lui étaient familiers.

De ces quatre reclus condamnés à rester sous les verrous jusqu'à ce qu'ils eussent purgé leur quarantaine, celui qui s'ennuyait le plus, c'était le touriste. Un soir qu'il avait joué tout seul une partie d'échecs, ne sachant plus que faire, il se mit à battre du tambour avec ses doigts sur une petite table placée devant lui. Cet agréable passe-temps l'occupait depuis une demi-heure. Après avoir battu toute sorte de marches, il venait d'exécuter ce finale de la retraite que l'on nomme, je crois, la *breloque*, quand une idée lumineuse traversa son esprit : — Messieurs, s'écria-t-il avec impétuosité, si nous faisions tourner cette table?

— Ah! répliqua le peintre, qui dessinait dans un coin, près de la fenêtre, il n'en coûte rien d'essayer; mais, bah! une table sur laquelle se sont accoudés tant de gens contrariés par un trop long séjour dans cette prison, une table saturée d'ennui!.. Nous n'en pourrons rien faire! Et puis, remarquez-le bien, entre nous quatre il n'existe pas cette unité de vues et de pensées qui peut agir sur un corps inanimé et le contraindre à obéir!

— Mais, mon cher, reprit le touriste, nous avons tous un désir commun, celui de sortir d'ici... D'ail-



leurs il s'agit surtout de passer une heure, de tuer le temps, rien de plus! Voyons, monsieur l'Arménien, faites-moi le plaisir de vous placer ici, à ma droite, et vous, monsieur le savant, à ma gauche, s'il vous plaît... Les mains sur la table, les doigts légèrement écartés, c'est cela...

L'Arménien souriait, tout en se prêtant par complaisance à un jeu nouveau pour lui, dont il ne comprenait qu'imparfaitement le sens. Le voyageur allemand, — ses compagnons le nommaient le savant, — remit ses lunettes dans leur étui, et s'assit à son tour; il ouvrait tout grands ses gros yeux myopes qui semblaient regarder en dedans. Sans avoir grande foi dans le succès de l'expérience, le touriste ne désespérait pas de réussir; depuis son départ d'Europe, combien d'initiés, gens du monde, érudits, curieux de toute sorte, avaient fait tourner, parler et écrire des tables et des guéridons! Enfin le peintre croyait tout de bon à l'influence de la volonté humaine sur un corps inerte : il prenait donc l'expérience au sérieux, et cherchait à communiquer à l'innocente table l'ardeur de sa pensée. Durant plus de dix minutes, il régna un silence complet, absolu. Les quatre voyageurs demeuraient dans une si parfaite immobilité, qu'on les eût pris pour ces personnages des contes orientaux changés en statues par la baguette d'un magicien. Bientôt l'artiste, cédant à une douce illusion, crut sentir la petite table tourner sous ses doigts. Pour la laisser obéir sans contrainte à ce mouvement de rotation si ardemment désiré, il se leva doucement. Sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient, ses compagnons l'imitèrent; ils se redressaient peu à peu, comme s'ils eussent été subitement galvanisés. Le front chauve de l'Allemand s'inclinait vers le turban de l'Arménien; la barbe pointue du peintre touchait presque la moustache du touriste. Ils étaient là, tous les quatre, attentifs, silencieux, l'artiste s'écria d'une voix inspirée : — Elle tourne! — A ces mots, il se mit à tourner lui-même, entraînant dans une ronde dont le mouvement s'accélérait toujours, le touriste à moitié convaincu, le savant essoufflé et l'Arménien ébahi. Les quatre statues venaient de s'animer et de se changer en de véritables fous qui pirouettaient comme des derviches tourneurs, sans pouvoir s'arrêter.

Cependant le charme se rompit lorsque le savant, haletant et à moitié étourdi, quitta la table pour aller se jeter sur un divan.

— Vraiment, dit l'Arménien, voilà un jeu fort agréable, et que je ne connaissais pas! Comment l'appelez-vous?

— Elle tournait, demanda le touriste; en êtes-vous sûr?

— Si j'en suis sûr, répliqua le peintre, elle tournait si bien qu'elle m'entraînait et vous aussi.

— Le fait est que nous avons valsé à perdre haleine et sans orchestre, dit à son tour le savant, qui s'essuyait le front. Cette ronde me rappelait les jeunes garçons qui tournent sur eux-mêmes, dans les fêtes de l'Inde, en décrivant des cercles fantastiques.

— Voyons, reprit le peintre, puisque nous sommes en veine, passons à une autre expérience. Je vais introduire ce crayon dans une corbeille, et la corbeille, sur laquelle je placerai mes deux mains, écrira ou dessinera d'elle-même tout ce que je lui commanderai.

L'artiste fit un premier essai. Le crayon avait tracé sur le papier un dédale de lignes confuses.

— Voyez, messieurs, dit le peintre, quel est cet objet?

— C'est un chameau, dit l'Arménien.

— Un chien, dit le touriste.

— Pardon, messieurs, c'est une mosquée; seulement le crayon a barbouillé en quelques endroits.

—Allons, dit l'Allemand en regardant par-dessus ses lunettes avec un sourire, je vois bien que c'est le nuage montré par Hamlet à Polonius, et dans lequel le courtisan distingue tour à tour un chameau, une belette, une baleine...

Théodore Pavie.

(*La suite au prochain numéro.*)

Album Camille Schubert 1864.

Au nombre des plus remarquables publications nouvelles de la saison d'hiver, nous devons signaler le magnifique *Album* de *Camille Schubert* dont la réputation est déjà consacrée par des succès incontestables qui l'ont placé au rang de nos compositeurs les plus en vogue.

Parmi les ravissantes inspirations que renferme ce recueil, dont les morceaux viennent d'être détachés, nous citerons tout particulièrement :

1° *Le Soupir*, valse brillante.
2° *Diavolina*, délicieuse mazurka.
3° *Les Echos du Danube*, valses.
4° *La Danse des Lutins*, polka.
5° *Imperial Vichy*, quadrille.
6° *Les Spahis*, quadrille militaire.

On trouve cet album chez M. C. Prilipp, éditeur, boulevard des Italiens, 19.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Nous avons promis de nous occuper, aujourd'hui, des toilettes de bal, et nous voici à l'œuvre avec les renseignements les plus complets.

Une première robe est de tulle blanc, bouillonné jusqu'à la hauteur des genoux ; la jupe, de tulle, est posée sur un pardessous de satin ponceau ; un volant, de dentelle noire, de 90 centimètres de hauteur, est posé au-dessus des bouillons de tulle ; il forme des festons dont les creux sont garnis par des fleurs de grenade. Le corsage, de satin, est recouvert de draperies de tulle blanc mélangées de dentelle noire ; les manches sont assorties; des bouquets de grenade sont posés au corsage et aux manches.

Une seconde robe est de velours rouge indien ; la jupe, à queue, est sans ornement ; le corsage a des draperies de tulle blanc et velours; les manches, très-courtes, sont en bouillons de tulle.

Avec cette toilette, une parure vénitienne d'or émaillé, collier, bracelet, boucles d'oreilles et peigne à galerie; sur le côté gauche des cheveux, une touffe de marabouts blancs retenue par une épingle papillon d'or émaillé.

Une troisième robe est de moire blanche, brochée de marguerites, or et violet ; la jupe, traînante, est garnie tout à fait au bord par un gros rouleau de velours violet. L'étoffe, très-riche, n'admet aucun autre ornement. Le corsage est décolleté, avec chemisette intérieure d'Angleterre ; les manches sont presque imperceptibles : un bord d'Angleterre les dépasse et tombe sur le bras.

Ces toilettes ont été exécutées dans les ateliers de la maison *Gagelin Opigez*, où nous avons admiré plusieurs nouveaux modèles de sorties de bal et des manteaux de cour en velours et satin brodés d'une magnificence tout à fait princière.

Les sorties de bal en velours, de couleurs éclatantes, entourées de haute frange et enrichies de passementeries, sont généralement adoptées.

Les coiffures de soirée, de madame *Alexandrine*, ont autant de cachet que ses chapeaux : c'est le plus bel éloge que nous puissions leur adresser.

Nous en citerons deux, pour en donner une idée :

La première est de dentelle gothique blanche tournée en chaperon ; elle est accompagnée, sur le côté, de deux touffes de roses de Noël ; une plume marabout, très-légère, pointillée de jais blanc, traverse le devant de la coiffure et retombe en arrière.

La seconde coiffure se compose d'un cintre de velours bleu, brodé d'étoiles d'acier diamanté ; des touffes de plumes frisées bleues et blanches accompagnent les côtés de la coiffure ; une demi-guirlande, de roses pompons, rattache le velours par derrière et tourne en arrière des cheveux.

Les chapeaux de visites sont généralement de velours plain ; la peluche et le velours frisé s'emploient avec un égal succès.

Un chapeau de visite, exécuté, ces jours derniers, par madame *Alexandrine*, est de velours frisé, accompagné de volants de blonde riche tournant sur la calotte et sur le bavolet ; le bord de la passe est entouré de plumes frisées qui tournent à l'intérieur où elles se trouvent mélangées de fuchsias de velours rouge à cœur violet. Cette garniture, posée avec beaucoup d'art, est d'un effet ravissant.

D'autres chapeaux moins grande toilette, sont d'une charmante originalité.

Un d'eux est de velours vert pâle, avec bavolet éclairci de dentelle noire ; la passe a une demi-couronne de velours à feuillage bronzé, avec bruyères de plumes havane ; à l'intérieur on retrouve les mêmes fleurs mélangées de graines de jais noir ; les joues sont de blonde blanche, et les brides de satin vert.

Un autre chapeau est de velours feutre, avec bavolet de velours bleu et dentelle blanche ; une torsade de velours bleu, tourne sur la passe et maintient, sur le côté, un pouff de plumes feutre et bleu ; le dessous est de dentelle blanche, avec coques de velours bleu et anémones de velours blanc ; les brides sont bleues.

Nous ne pouvons pas quitter le chapitre important de la coiffure sans dire quelques mots des nouveautés de madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve Saint-Augustin.

Ces gracieuses créations sont le complément obligé des toilettes de bal.

Voici premièrement des couronnes de belles-de-nuit de velours de teintes mélangées, montées sur bois naturel ; ensuite, des couronnes Wateau de pouff de roses coupées de bouquets de myosotis et de boutons d'or.

Nous citons aussi une coiffure de fleurs de pommier, mélangée d'épis d'or : cette dernière est destinée à un travestissement, costume bergerette.

Dans la même soirée, on verra le costume pâquerette pour lequel madame *Perrot-Petit* a fait une coiffure et une garniture de robe toute de marguerites jaspées rose et blanc ; le fond de la jupe est de gaze brillante, et les

Digitized by Google

guirlandes de fleurs sont posées en festons, depuis le bas jusqu'à la ceinture. Le corsage, de satin blanc, est pomponné des mêmes fleurs qui reviennent faire des festons aux épaules et ruche autour du corsage ; la coiffure est un nid de fleurs, dont les côtés ont des bords comme un chaperon.

Un autre costume, probablement pour la même fête, est une bergère trumeau, de satin rose et vert, coiffée, par madame *Perrot-Petit*, d'un chapeau rond tout de roses et feuillage.

Le froid, qui s'est fait vivement sentir dès les premiers jours de l'année, a amené une foule de visiteuses dans les magasins de la *Reine d'Angleterre*, maison *Bougeneaux-Lolley*, 249, rue Saint-Honoré.

Le moyen d'économiser la fourrure avec un froid de 10 à 12 degrés?

La fourrure est d'ailleurs un si bel ornement pour toutes les confections d'hiver, que nous pensons qu'on ne doit point attendre les frimas pour s'en munir.

La *Reine d'Angleterre* nous a donné, cette année, une série de confections qui nous ont paru les plus confortables de la saison. Elles ne laissent rien à désirer comme élégance de forme et richesse d'ornementation. Les manteaux Ristori ont de la richesse et beaucoup d'élégance. Les giselles sont indispensables pour sortir du spectacle et du bal.

Quant à la série, très-variée, des collets russes, berthes, manchons et pèlerines, il est impossible de la trouver plus complète que celle qui existe dans la maison *Bougeneaux-Lolley*.

La *Ville de Lyon*, maison toute spéciale pour la passementerie, la mercerie, les gants et tous les mille riens de la toilette, a établi une quantité de choses nouvelles pour l'époque des bals.

Elle a des capuchons style Louis XV, des ceintures de toutes formes, des résilles qui font coiffure habillée, des gants fourrés, des cache-nez et des cravates d'une élégance suprême.

Une femme qui tient à compléter sa toilette par tous les mille riens qui en sont le charme, doit visiter les magasins de la *Ville de Lyon* à chaque changement de saison, sous peine de se trouver distancée dans une foule d'objets de première nécessité.

Les chapeaux ronds font partie, aujourd'hui, de toutes les toilettes de voyage, des vêtements d'amazone et des costumes de chasse.

La maison *Desprez*, *aux Amazones*, boulevard des Italiens, a complété la série de ses chapeaux de fantaisie par une foule de modèles qui sont très-recherchés dans les costumes de travestissements et que nous signalons avec plaisir.

Les robes de ville n'ont pas subi de grands changements depuis notre dernière causerie. On maintient les formes montantes à manches à coude. Les étoffes préférées sont le velours, le satin damas, la faye et le cachemire.

Madame *Bernard*, 91, rue Neuve des Petits-Champs, une de nos plus habiles couturières, a fait, depuis le 1er janvier, beaucoup de robes polonaises garnies d'astrakan ou de peluche.

Elle a confectionné des petits vêtements d'intérieur, de velours, ou de casimir bleu marin, ou prune monsieur, à devants arrondis et basques par derrière. Ces vêtements se garnissent soit de fourrure, soit de peluche ou de bords piqués. Des boutons d'olive, avec ganses de passementeries, achèvent de leur donner le style confortable exigé par la saison.

A l'époque où nous sommes, nous ne pouvons donner à nos lectrices un meilleur renseignement au sujet des corsets que celui qui concerne le corset de flanelle hygiénique de la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183.

Il faut pendant l'hiver se préserver du froid, surtout sous les toilettes légères.

Rien ne peut arriver à ce résultat avec autant d'efficacité que le corset de flanelle de tissu des Gobelins, que son inventeur a su rendre élégant, afin de concilier la question hygiénique avec les lois de la mode et de la coquetterie.

Lorsqu'il fait froid, le tissu dermal se dessèche et devient extrêmement sensible. Il convient alors d'employer une parfumerie toute spéciale, qui a été recommandée par nous : c'est celle de la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, laquelle contient tous les produits Oryza destinés à protéger le fin tissu de la peau contre toutes les intempéries.

La crème Oryza, de Ninon de Lenclos, préserve des gerçures d'une manière certaine. Elle prévient et détruit les rides; elle évite les irritations, suites ordinaires des veilles trop prolongées.

Le savon Oryza convient pour les bains : c'est le plus doux des savons.

La lotion Oryza rend la peau blanche et satinée.

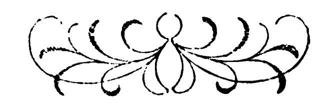
Enfin le vinaigre Oryza, employé en lotions, a des vertus bienfaisantes que l'on apprécie bien vite et dont nous constatons les excellents effets.

Toutes les femmes se servent aujourd'hui du *lait antéphélique de Candès*, 26, boulevard Saint-Denis.

Les unes lui demandent la destruction des taches de rousseur si nuisibles à la beauté; les autres veulent simplement obtenir la limpidité du teint et la disparition d'une foule de petites taches, jaunes ou brunes, qui ont le mauvais goût de s'établir autour des yeux et au front. Pour toutes ces infirmités légères, le *lait antéphélique* est un précieux talisman de beauté.

Une réputation de seize ans et des milliers de témoignages sont là pour affermir son succès et lui conserver une place sur la toilette de toutes les personnes soigneuses des avantages de leur beauté.

Marguerite DE JUSSEY.




Digitized by Google

Digitized by Google

A. SCHNEIDER
MÜNCHEN



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Travestissements

VOLUBILIS — SOUBRETTE LOUIS XV

Fleurs de Mme E. Coudré, *Élève et Succ.r de Mme* Tilman, *r. de Richelieu, 104* — *Dentelles de* G. Violard, *r. de Choiseul, 3.*

Parfums de L. Legrand, *four.r des Cours de France et d'Allemagne et d'Italie, r. St Honoré 207.*

Entered at Stationer's Hall. LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID, P. J. de la Pena

Digitized by Google



J. SCHNEIDER
MÜNCHEN

Legastelois Imp. r. Ste Elisabeth Paris
Ad. Goubaud, Editr à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue Richelieu 92.

Coiffures et Lingerie de La Balayeuse Place Vendôme, 4.

Costume d'Enfant de la Mon de St Augustin, r. Nve St Augustin, 45.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248 Strand, W.C. MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google

Digitized by Google

GRAVURE DE MODES N° 731.

TRAVESTISSEMENTS NOUVEAUX.

Volubilis.
Soubrette sous Louis XV.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. COSTUME POUR PETIT GARÇON DE QUATRE ANS. Robe de popeline blanche avec corsage décolleté carrément et fermé en biais sur le devant. Un biais de popeline écossaise ou de velours orne le haut du corsage, le devant et le bas de la jupe. Ceinture pareille au biais. Parement écossais au bas de la manche qui est coupée à coude et demi-ajustée. Toque de castor blanc entourée de velours écossais, ornée d'une aile blanche naturelle. Guimpe à plis suisses.

N° 2. Coiffure de soirée à fond tombant. La dentelle de Chantilly garnissant le devant forme pointe Marie-Stuart sur le front; d'un côté il y a une touffe de roses, de l'autre un chou de coques de ruban de taffetas n° 5. Des barbes de dentelle terminent ce bonnet.

N° 3. Bonnet-fanchon retenu derrière par un petit poignet. Ce modèle est de tulle-blonde noir, garni de guipure; au-dessus du front on pose des roses entre deux gerbes de coques de ruban n° 5 et deux gerbes de blonde blanche.

N° 4. Catalane. Coiffure d'intérieur entièrement composée de quadrillés de valenciennes. Une même dentelle encadre ce modèle qui est, vers le front, orné de quelques coques de ruban.

N° 5. Veste dite *coin de feu*, de cachemire, brodée de lacets or et noir. De petits glands assortis au lacet sont posés aux pointes du col, aux petites poches et aux manches.

N° 6. Gilet s'exécutant en velours ou en moire pour être porté sous les vestes Figaro. Ce gilet se garnit d'une dentelle noire à l'entournure, au bas et à l'encolure.

N° 7. Petite pèlerine pour sortir du bal, du spectacle ou de soirée. Ce modèle est de satin piqué, il se garnit à volonté d'une dentelle application d'Angleterre ou d'une dentelle de Chantilly.

N° 8. Col composé d'un bouillonné entouré d'une dentelle valenciennes.

N° 9. Manche demi-ajustée ornée, au bas, par des entre-deux de dentelle et des entre-deux brodés posés entre deux tuyautés de valenciennes. Une ruche de ruban n° 9 orne le bas et le côté de cette manche et forme nœud à longs bouts au coin.

N° 10. Manche pour demi-toilette. Ce modèle est de nanzouck, orné au bas par un poignet de batiste monté à plis mats très-près les uns des autres. Une petite garniture en batiste rehaussée d'une fine valenciennes très-basse complète l'ornement de cette manche.

Courrier de Paris.

Parlons un peu de livres nouveaux; non pas de ceux dont il a tombé des averses, ces jours derniers, et qui vivent ce que vivent les dragées et les marrons glacés: l'espace d'un jour de l'an.

C'était un petit débordement qu'il fallait laisser passer, en attendant le calme.

Que d'hommes de génie ont défilé dans les journaux, pendant quinze jours, et qui ne sont plus, à l'heure qu'il est, que des mystificateurs! C'est le cas de dire: *Habent sua fata libelli;* les livres ont leur destinée.

Or, celle de tant d'ouvrages gonflés de fausse science, de fausse poésie, de morale douteuse quelquefois, d'images enluminées sous prétexte d'illustrations, la destinée de tant de livres usurpateurs de bonne renommée et d'une vogue, éphémère il est vrai, qui ne s'attache pas, il s'en faut, à des ouvrages sérieux, bien écrits, réellement intéressants, est de paraître avec éclat et de disparaître honteusement dans l'ennui et le dépit des lecteurs à qui on les impose en quelque sorte.

Leur jour est passé, que la terre leur soit légère!

Il en est d'autres dont nous pouvons parler et qui, pour n'avoir pas en poupe le vent du premier de l'an, n'en arriveront pas moins au port du succès.

Un de ces livres est un charmant volume de M. Charles Deslys, de qui nos lectrices ont pu apprécier ici, plus d'une fois, et ailleurs également, le talent fin, sympathique, émouvant.

Ce volume est intitulé les *Compagnons de minuit.* On n'en pourrait avoir un plus agréable pour passer une ou deux bonnes soirées.

Voici un recueil très-intéressant dû à la plume d'une femme d'un talent éprouvé et moral: *Voyage autour du Grand-Pin*, par madame Juliette Lamber, à qui ses œuvres antérieures, *Mon village*, le *Mandarin*, les *Récits d'une paysanne*, ont acquis une réputation très-méritée de conteur aimable et de philosophe.

Ce volume, dédié à Jean Reynaud, a été écrit à Cannes où l'auteur vint passer une saison, et je garantis qu'il se ressent des bonnes tiédeurs de ces contrées et des parfums de l'oranger. J'espère donner à mes lectrices quelques fragments de ce livre plein de poésie et de récits attrayants.

Je passe à un volume signé d'un nom cher aux mères de famille, aux jeunes filles, aux jeunes garçons: madame Césarine Farrenc. Cela s'appelle *Quatre millions pour un cœur.*

C'est un bel et bon roman, non pas une boîte à surprises, à intrigues, à piéges; non pas un roman machiné, mais une histoire simple et vraie, charmante et dramatique, au bout de laquelle vous retrouvez une de ces douces morales que l'auteur s'est plu à répandre à pleines mains, pendant bien des annnées, sur toute une génération qui lit aujourd'hui des ouvrages qu'elle a honte ensuite d'avoir lus, et que madame Césarine Farrenc a amusée, intéressée, moralisée peut-être!

Digitized by Google

Ne passons pas sous silence les *Trois Babylones* de M. Chevalier, quoique dans un ordre d'idées tout différent ; les *Petites chroniques de la science* de M. S. Bertrand, que nous pouvons recommander comme un livre à la portée des esprits les plus étrangers et les plus aptes à la science.

Puis, surtout ne manquons pas de signaler une bonne satire d'enthousiasme intitulée *la Matière et l'Ame*, à l'adresse des poëtes sensualistes, par M. F. Fertiault.

Et Dieu me garde d'oublier un nouveau roman de Fernand Caballero, traduit par M. Alphonse Marchais, intitulé *Un jeune libéral et un légitimiste*.

Je n'ai pas à établir la réputation de Fernand Caballero ; mais ce que je puis affirmer, c'est que jamais écrivain étranger n'a rencontré un traducteur plus habile, plus expérimenté que M. Marchais, et ce que je dois faire, dans l'intérêt de mes lectrices, c'est de recommander de toutes mes forces cet adorable volume à toutes leurs larmes, à toutes leurs émotions, à leur bon goût en un mot. Il n'en est pas une qui ne me remercie de lui avoir recommandé ce volume charmant en tous points.

Les dragées et les pralines étant mangées, et, quoique tardivement offertes, quittons ces cornets de livres et passons à d'autres récits.

Il en est peu de bien intéressants par les jours qui courent : visites reçues, visites rendues ; boîtes acceptées, boîtes rendues ; cornets envoyés et renvoyés ; voilà à quoi se réduisent les émotions de ces jours-ci. Des baisers échangés et peu de drames ; pas de médisances ; quelques déceptions au plus ; quelques refroidissements ; quelques amitiés renouées sur un sac de chocolat praliné ! Et puis après ? Et puis après, rien ! Il nous faudra attendre quelques jours encore et, sans doute, nous aurons les contre-coups de ces déceptions, de ces bonheurs passagers, de ces amitiés renouées avec des faveurs bleues ou roses.

En attendant, faisons un bond et transportons-nous au château de Mouchy où nous avons annoncé précédemment une grande fête dramatique préparée de longue main.

Cette fête, disons-le bien vite, fera époque par le luxe de bon goût qui y a été déployé.

Deux trains spéciaux avaient été organisés, l'un à cinq heures, arrivant pour un dîner où quarante convives assistaient ; l'autre à sept heures, avec les autres invités. A la station de Heilles-Mouchy, les voitures du duc, attelées de quatre chevaux, conduites par des postillons poudrés, attendaient les voyageurs.

Vers neuf heures et demie, tout le monde étant réuni dans les salons, on commença à se diriger vers la salle de spectacle. Cette salle, admirablement installée, était adossée à l'orangerie et séparée du château par une grande pelouse éclairée d'une manière féerique par des guirlandes de verres de couleur et de lanternes vénitiennes dispersées dans les arbres ; des banquettes avaient été disposées en gradins, et les six premiers réservés aux dames, qui étaient amenées dans des chaises à porteurs roulantes, appelées vinaigrettes.

A dix heures, un premier coup de marteau retentit, et après une courte ouverture, la toile se leva. On jouait l'*Histoire d'un sou*.

De charmants couplets, composés par M. de Massa, avaient été intercalés à la fin de la pièce ; ils furent très-bien chantés. La pièce avait été jouée avec beaucoup d'entrain et les nobles acteurs furent vivement applaudis.

Un long entr'acte suivit, l'orchestre joua plusieurs morceaux, et enfin, à onze heures un quart, l'ouverture de la revue, en un acte : les *Cascades de Mouchy*.

Nous regrettons vivement que le défaut d'espace ne nous permette pas de donner le curieux programme de la revue et le nom de ses principaux interprètes, tous princes, marquis, ducs ou comtes. Disons seulement que le rôle de la Fée des Cascades était rempli par madame la comtesse de Pourtalès.

Le duc de Mouchy a chanté deux couplets avec beaucoup d'art, et dans son rôle de Jockey-Club a eu un vrai succès. Madame de Gallifet a été vivement applaudie après tous ses couplets, surtout ceux de son rôle de vivandière, qu'elle a dits d'une façon charmante. La chanson anglaise de M. Irisson, le couplet sur la Pologne, de M. Seillière, celui des tables tournantes, de M. de Saint-Maurice, celui de M. Bocher, à la fin, ont été couverts d'applaudissements.

Après la chute du rideau, M. de Gallifet est apparu et a nommé l'auteur, le marquis de Massa. Il a ajouté que les répétitions avaient été dirigées par M. Dormeuil, aidé du prince de Sagan, et que les costumes avaient été dessinés et faits par Worth et madame Mauzas. On demanda l'auteur à grands cris, et ce ne fut qu'après un long appel qu'il se décida à paraître pour recevoir une pluie de bouquets, ainsi que ses principales interprètes, mesdames de Gallifet et de Pourtalès.

Après le spectacle, les chaises à porteurs et les voitures ramenèrent les invités au château ; un premier souper fut servi, puis on se mit à danser, et vers deux heures le cotillon le plus animé commença ; malheureusement, un premier train de retour enleva, vers trois heures, bon nombre de danseuses ; à quatre heures, nouveau souper, et à sept heures et demie dernier train emmenant les derniers convives du duc, dont la fête, digne des plus beaux jours de Louis XV, laissera un éternel souvenir. Des bouquets avaient été distribués à toutes les dames, ainsi que des éventails de soie blanche portant inscrits en lettres rouges les noms des acteurs ; ce frivole joujou sera conservé comme un doux souvenir de cette fête.

Indépendamment des personnes que nous avons déjà nommées, nous avons remarqué dans l'assistance le prince et la princesse de Metternich, la princesse de Sagan, le comte de Saint-Roman, M. et Mme de Ganay, M. et Mme de Courval, M. et Mme Alphonse de Rothschild, M. et Mme Gustave de Rothschild, madame de Cazes et sa sœur, M. et Mme Contat Desfontaines, madame de Belleyme, M. Fould, M. le préfet de l'Oise, MM. le baron Finot, de Saint-Priest, de Merlemont, Reiset, Lupin de l'Aigle, Auguste de Belleyme, de Balleroy, de Talleyrand Périgord, Poniatowski, de Miramon, Hottinguer, de Belbeuf, de Montreur, etc., etc.

Voilà presque réalisé, le rêve de Talma qui demandait un parterre de rois !



Et que dire après cela des autres théâtres, des vrais, de ceux qui n'ont ni ducs ni princes pour acteurs, ni duchesses ni marquises pour simples spectatrices!

X. Eyma.

BULLETIN DES THÉATRES.

Odéon. — *Électre*, tragédie en 4 actes, imitée de Sophocle, par M. Léon Halévy. — L'Odéon, qui empruntait ce printemps *Macbeth* à Shakspeare, demande cet hiver *Électre* à Sophocle. La tragédie grecque attirera sans doute moins longtemps la foule que le drame anglais. Qu'importe! De pareilles tentatives sont toujours très-honorables, alors même que le succès reste douteux : *in magnis voluisse sat est*. Le vieux poëte grec a trouvé en M. Léon Halévy un habile traducteur; mademoiselle Karoly, madame Duguéret et M. Laute luttent vaillamment contre les préventions d'un public hostile de parti pris aux œuvres classiques. Mademoiselle Petit, l'Eros de *Diane au bois*, dit avec beaucoup de grâce les strophes du chœur. Espérons que M. de la Rounat n'a pas voué sa jeune pensionnaire au grec comme certaines mères pieuses vouent leurs filles au bleu.

Variétés. — *L'infortunée Caroline*, vaudeville en 3 actes, par MM. Th. Barrière et L. Thiboust.

Caroline a épousé le plus honnête des confiseurs : mais elle pleure, elle rêve, elle a ses nerfs; c'est la femme incomprise, la femme malheureuse et persécutée. Ses parents caressent ses chimères, dorlotent ses rancunes, et poussent par leur inintelligente tendresse sa folie au paroxysme. Le brave Jubinet, qui a oublié de dîner pour surveiller ses caramels et ses dragées, se fait enfin servir à dix heures du soir le plus modeste des soupers : c'est un glouton, un être matériel : « Mon Dieu, mon ami, quel bruit tu fais en mangeant! c'est affreux! Comme tu écartes le coude du corps en buvant! c'est ignoble! Comme tes bottines crient! c'est intolérable! » Et des reproches, et des scènes, et des larmes, et de la fureur! Elle jette l'argenterie à terre, elle brise la vaisselle; les bons parents, d'accourir et de traiter aussitôt leur gendre d'assassin. Au bout d'une minute le vent a tourné : Caroline veut adorer son mari, elle le câline, elle le gâte, elle l'étouffe de petits soins et d'oreillers; nouvelle saute de vent; nouvel orage, bientôt suivi d'une nouvelle accalmie : Caroline veut découvrir chez son mari un côté passionné et poétique, afin de pouvoir se reprendre à l'aimer; puis, elle lui fait brusquement l'aveu d'une passion encore platonique qu'elle nourrit au fond de son cœur pour un petit cousin : « Sauve-moi! protége-moi! emmène-moi chez le roi d'Araucanie! » Et les bons parents, trouvant leur gendre en costume de voyage, se récrient sur l'abomination de ce monstre qui veut leur voler leur enfant. Nouvelle tempête de soupirs, nouveaux déluges de larmes. Jubinet, furieux, sort en menaçant. Que va faire ce cannibale? T er notre pauvre fille, comme Othello? Jubinet rentre au bout d'une heure : il raconte d'une voix éteinte tout ce qu'il a souffert pendant cette longue promenade, en se rappellant ses rêves de bonheur évanouis, ses projets d'amour trompés; lui qui aime tant sa femme, il ne le lui a peut-être pas assez prouvé; c'est qu'il était inquiet : son commerce ne va pas. Un concurrent lui a enlevé ses pratiques; chaque jour il s'épuise en luttes inutiles. Il n'a rien dit à Caroline, pour ne pas l'inquiéter; mais, depuis trois mois, il n'y a plus de sommeil pour lui; il passe de longues nuits d'angoisses à regarder dans le vide le hideux fantôme de la faillite... Ce long récit, écrit avec une simplicité et une bonhomie qui le rendent poignant, a enfin remué le cœur de Caroline et fait vibrer sa corde sensible; elle se jette dans les bras de son mari; la nouvelle Gabrielle aurait le droit de s'écrier, elle aussi :

> O père de famille! ô poëte! je t'aime.

Mais elle s'en abstient sagement. Ses parents, aussi émus qu'elle, demandent pardon à leur gendre. On s'embrasse sur toute la ligne, et la toile tombe au milieu des bravos. Mademoiselle Alphonsine joue avec son esprit, sa finesse et sa verve habituelles le rôle de Caroline. M. Dupuis est excellent dans celui de Jubinet : il modère ce qu'il y a ordinairement d'excessif dans ses gestes et ses intonations; il est impossible de dire d'une façon plus simple et plus émouvante le grand récit du troisième acte. M. Charles Pottier et mademoiselle Aline Duval représentent d'une manière fort amusante les insupportables parents de la nerveuse Caroline. C'est, en somme, un grand et légitime succès, dû à l'esprit des auteurs et non aux trucs des machinistes, ou aux épaules des figurantes. C'est une aimable et vive comédie, spirituellement déguisée en vaudeville. Voilà au moins une mascarade qu'on est heureux d'applaudir.

Opéra-Comique. — *La Fiancée du roi de Garbes* finira par nous arriver. Elle a eu tant d'aventures en voyage! Demandez à Boccace ou à la Fontaine. Pourvu qu'elle n'ait pas été dépouillée pendant la route des jolis oripeaux dont les conteurs l'avaient habillée!... C'est une aimable princesse; on n'en fait plus ainsi, par malheur! Nous avons dit ce qui retardait sa venue à l'Opéra-Comique; peut-être aussi M. Auber, son illustre introducteur, n'était-il pas fâché de laisser rentrer à Paris ses amis de Compiègne.

Trilliet continue, dans *Joconde*, et madame Collas, dans plusieurs ouvrages du répertoire, des débuts sans ambition, qui sont accueillis avec faveur.

Théatre-Lyrique. — *Rigoletto* pour mademoiselle de Maësen et le baryton Ismaël, qui l'ont joué avec succès en province — succès — et *Faust* qui est le *Robert-le-Diable* de ce théâtre. — Les *Joyeuses commères*, de Nicolaï, prises, quittées et reprises, auront probablement un tour dans le courant de l'hiver.

Concerts. — La noble *Société des concerts* était dans un grave embarras : il s'agissait d'élire un chef d'orchestre. — Si peu fréquentes sont les occasions de s'exercer dans cette branche de l'art musical, si peu nombreux par


Digitized by Google

conséquent les candidats porteurs de preuves suffisantes, que cet embarras se conçoit aisément. De même qu'il y a des auteurs, des compositeurs qui attendent indéfiniment les sérieuses occasions de prouver ce qu'ils peuvent, de même il doit y avoir des chefs d'orchestre mal appréciés ou qui s'ignorent eux-mêmes; mais ce n'est point à ceux-là que se fût adressée la *Société des concerts*. Outre qu'une découverte en ce genre est difficile, pourquoi lui demanderait-on plus d'audace qu'aux directeurs de théâtre, victimes ordinaires de la juste prudence?

Le jour d'élection venu (c'était lundi dernier), toutes les candidatures dont on avait parlé d'avance, et parmi lesquelles on avait cité des noms très-connus, se sont trouvées réduites à deux : celle de M. Deldevez, second chef, musicien d'un mérite solide, et celle de M. Georges Hainl, dont nous avons constaté le succès encore récent dans la direction de la troupe instrumentale de l'Opéra.

Les voix se sont obstinément partagées entre les prétendants jusqu'au cinquième tour du scrutin, où une faible majorité a décidé la question en faveur de M. Hainl.

E. VILLETARD.

POÉSIE.

CHANSONS!

Faux amis de la raison,
Hommes de la prose,
Lorsque vient la floraison,
Le temps de la rose;
Lorsque tout semblait mourir,
Que l'on voit les prés verdir
Et les belles entr'ouvrir
Leur fenêtre close.

Quand on voit le sol en fleurs,
Le fruit plein de séve;
Quand le sang bat dans nos cœurs,
Le flot sur la grève,
Il faut bien dire au printemps
Le bonheur de ses vingt ans,
Et se réveiller contents
Comme d'un beau rêve.

Dans l'été c'est le soleil
Brillant dans la gerbe,
C'est l'étoile au feu vermeil,
Dans l'azur superbe.
Il faut bien de douces voix
Pour les chanter à la fois,
De poëtes sous les toits,
Le grillon dans l'herbe.

Tout chante et rechante encor
Lorsque vient l'automne,
Le vin dans la grappe d'or,
L'esprit dans la tonne;
Et dans l'hiver c'est toujours
L'étincelle aux gais discours,
Et pour bercer nos amours
Le vent monotone.

Ainsi dans toute saison,
Triste ou babillarde,
Notre muse à l'horizon
Écoute et regarde,
Et des rimes qu'elle unit,
Fait un chant que l'on bénit
Aussi bien dans chaque nid
Qu'en chaque mansarde.

Victor MABILLE.

LA VISION DE PAO-LY.

(Voyez le numéro précédent.)

— Dessiner ainsi est fort difficile, reprit le peintre un peu désappointé. Je vais ordonner à cette corbeille de tracer quelques mots. — Puis, parlant à sa corbeille :

— Ecris! lui cria-t-il, écris, je te le commande.

Ce que le crayon avait écrit se trouva être du turc au dire de l'Arménien, du français selon le touriste. Quant au savant, interrogé à son tour, il se contenta de lever doucement les épaules et répondit :

— Nous avons baeucoup mieux que cela en Chine! Vous voyez ce petit livre jaune, imprimé sur papier de riz, et que je tenais à la main ce matin encore? Eh bien! il renferme plus de choses merveilleuses que nous n'en pouvons accomplir et que nous n'en verrons jamais! Ah! l'Orient, l'Orient! ce n'est pas l'Asie Mineure, ni l'Égypte, ni la Syrie; non, c'est l'Inde, le Thibet, la Chine, les contrées vraiment lointaines, qui ont conservé leurs antiques croyances, leurs religions terribles, étranges, toutes pleines de merveilleux...

— Que l'Inde soit la région des merveilles, je le crois volontiers, dit le touriste. Quant au Thibet, j'en ai peu entendu parler; mais la Chine est un pays où règne le positivisme le plus absolu, si je ne me trompe, et Voltaire a rendu lui-même hommage à la saine raison de son législateur, quand il a dit de Confucius :

Il ne parla qu'en sage et jamais en prophète.
Cependant on le crut, et même en son pays!

— M. de Voltaire a parlé de beaucoup de choses qu'il ne savait guère, répondit l'Allemand. D'ailleurs, il y a dans le Céleste Empire plus d'une croyance, et nulle part on ne raconte plus d'histoires extraordinaires, nulle part il n'a été écrit plus de légendes fantastiques, depuis le recueil intitulé : *Histoires à réveiller le monde*, jusqu'aux fables inventées par ceux qui recherchent l'élixir de longue vie. Sans sortir de notre sujet, je sais une histoire qui se rapporte précisément à la tentative qui vient

Digitized by Google

d'être faite au moyen du crayon fixé à la corbeille. Elle n'est pas longue, la voici en substance.

Il y a six mois, je me trouvais à Shang-haï. Désirant connaître par moi-même jusqu'à quel point le dialecte des provinces méridionales de la Chine diffère de celui des districts du nord, je m'aventurai à une petite distance de la côte, dans la direction d'un gros village habité par des cultivateurs. Comme j'arrivais sur la place du marché, j'aperçus un bonze en robe jaune, à la figure béate, qui traversait la foule à pas comptés. Il tirait de sa longue manche de petits livres finement imprimés que les plus riches habitants du village lui achetaient avec empressement. Quand le bonze passa près de moi, je m'avançai pour faire emplète à mon tour de cette brochure, dont j'étais curieux de lire le contenu. Il va sans dire que j'étais déguisé en Chinois; de plus, je cachais la couleur bleue de mes yeux derrière une paire de grosses lunettes rondes assez semblables à celles qui chevauchent sur le nez recourbé de Polichinelle. Le bonze, ne se doutant guère qu'il eût affaire à un barbare, n'hésita pas à me vendre son petit livre. Quand je fus sorti du village, j'allai m'asseoir à l'ombre, en un lieu écarté, et je reconnus que j'avais entre les mains un de ces petits traités religieux composés par les bonzes pour l'édification des fidèles. Les ouvrages de ce genre se composent presque toujours d'histoires, de récits fort simples, rehaussés de quelques détails merveilleux.

Comme les Chinois sont des gens précis et méthodiques, leurs contes les plus invraisemblables commencent invariablement par ces mots : « En telle année, dans le district de..., dépendant de la province de... » A plus forte raison, le lieu et la date du véridique récit d'un fait surnaturel doivent-ils être soigneusement indiqués. Cependant j'omettrai d'en faire mention au début de cette histoire, et je me contenterai de dire que dans l'une des plus fertiles provinces de l'intérieur du Céleste Empire vivait un honnête Chinois, élevé dans la religion bouddhique.

— Un honnête Chinois ? interrompit le touriste avec l'accent du doute.

— Un honnête Chinois, reprit le savant, probe, vertueux et fort occupé d'acquérir des mérites pour la vie future. Bien qu'il vécût dans la corruption du siècle, comme disent les bouddhistes en leur langage mystique, il nourrissait toujours l'espoir d'embrasser un genre de vie qui lui permît d'arriver à la perfection. Il était marié et père de famille. Sa femme, encore jeune, avait le visage arrondi comme la pleine lune, une bouche petite et fraîche qui ressemblait à une cerise, une taille élégante et flexible comme la tige du saule, en un mot tous les avantages qui distinguent une beauté chinoise. Ses enfants, pleins de santé, s'ébattaient autour de lui. Il pouvait se dire heureux et passer doucement ses jours sans inquiétude du lendemain; mais, habitué à réfléchir et ne perdant jamais de vue la responsabilité qui pèse sur l'homme à tous les instants de la vie, il s'imposait souvent des jeûnes et des mortifications. C'est qu'il lui arrivait parfois d'écraser en marchant de petits insectes, et de manger certains légumes dont l'usage est défendu à ceux qui suivent rigoureusement les préceptes de la loi bouddhique. Et puis il aimait un peu le vin ; mais il en usait modérément. Oh! qu'il était petit buveur! Avec deux où trois verres, il en avait assez. Consciencieux dans toutes ses actions, sincèrement religieux, il partageait ses heures entre la culture de son petit domaine et la lecture des livres de morale. L'ordre et la paix régnaient dans sa paisible demeure. Il priait beaucoup, roulait fréquemment le rosaire entre ses doigts, invoquant le nom de la divinité objet de son culte, et cherchant à maintenir dans une tranquillité parfaite son cœur et son esprit. En attendant qu'il arrivât à la perfection, objet de ses constants désirs, il pratiquait la vertu, et gardait précieusement le trésor de la sagesse.

Notre homme, — il se nommait Pao-ly, — venait d'atteindre sa quarantième année, quand une affaire importante l'obligea de partir pour la province de Kiang-nan. Il en profita pour aller visiter le district si célèbre de Sou-tchéou... Les Chinois ont coutume de dire, en parlant de la capitale de ce district : « En haut est le paradis, en bas est Sou-tchéou. » Les Européens qui l'ont vue la comparent à Venise, avec cette différence que la reine de l'Adriatique est bâtie sur la mer, tandis que Sou-tchéou est coupée en tout sens par de simples canaux d'eau douce. Les brodeurs et les ouvriers en soie y ont plus d'habileté qu'ailleurs; les dessinateurs qui leur fournissent des modèles déploient plus d'art, de fantaisie et d'imagination que leurs confrères des provinces du nord. Nulle part on ne voit d'aussi habiles comédiens, de plus hardis danseurs de corde, de plus merveilleux joueurs de gobelets. Où trouver des femmes qui aient la taille aussi souple et les pieds aussi petits? Ajoutez à cela que, grâce à la douceur de son climat, cette ville privilégiée, qu'entoure une riante campagne, regorge de fruits savoureux.

Un pareil lieu vaut bien la peine d'être visité; les riches et les oisifs y viennent en foule, des divers points de la Chine, pour y mener la douce vie d'épicuriens. Le sage Pao-ly ne fit que traverser ce séjour dangereux; il prit un bateau qui le conduisit à un lac fameux situé au milieu de montagnes pittoresques. Sur ce lac, nommé Taï-hou, erraient gaiement une foule de gondoles dirigées par de sveltes jeunes

Digitized by Google

filles, qu'un esprit romanesque aurait volontiers comparées à des fées ou aux génies des eaux. Elles riaient et chantaient en poussant leurs barques légères; cependant leurs chants ne troublèrent point le cœur de Pao-ly. Quittant ces bords charmants, il se mit à gravir la montagne à la recherche d'un lieu solitaire où il pût méditer en silence. A mesure qu'il s'éloignait du lac, les bruits du monde se taisaient autour de lui. Aux voix humaines, aux chants joyeux célébrant le plaisir, succédaient le gazouillement des oiseaux voltigeant sur les branches des arbres. Le bruit du vent, pareil à celui de la vague qui expire sur un lointain rivage, semblait un soupir s'élevant du fond des ravins pour monter jusqu'au sommet des montagnes.

Avec quelle joie Pao-ly s'enfonça dans cette solitude! Les bras croisés sur la poitrine, les yeux à demi fermés, il marchait en méditant et en priant. Il pensait alternativement à sa femme, à ses enfants, au petit domaine qui prospérait par ses soins; mais ce bonheur terrestre ne valait pas pour lui la douce quiétude de ceux qui, ayant renoncé à tout, vivent en solitaires dans les forêts pleines d'ombre. L'automne se faisait déjà sentir; le vent, qui porte le gelée, chassait au ciel des nuées blanches et transparentes qui effleuraient dans leur vol la cime des rochers. Les arbres de la forêt se teignaient de nuances dorées et violettes qui faisaient mieux ressortir le vert foncé des sapins. Sous les pas de Pao-ly tombaient par centaines les feuilles jaunies, frappées de mort, que le plus léger souffle de la brise arrachait à la branche. Il y avait dans ce paysage une mélancolie profonde. L'année, arrivée à son déclin, a de ces tristesses indicibles qui gonflent le cœur de l'homme et remplissent de larmes ses paupières. A ces moments-là, nous sentons que les arbres robustes qui sèment sur nos têtes leurs dépouilles flétries vivront plus que nous, et nous nous prenons de pitié pour ces feuilles qui, une fois tombées sur la terre, ne reverdiront jamais. L'aspect de la nature en automne nous fait donc penser à notre dernière heure; mais chez ceux qui croient, comme notre voyageur chinois, aux existences futures et à la migration des âmes, ce spectacle éveille l'idée des innombrables morts qu'il leur faut subir jusqu'à la complète expiation de toutes leurs fautes. — Heureux les sages qui en une seule vie ont acquis assez de mérites pour ne renaître jamais! disait tout bas Pao-ly. Que ne suis-je de ceux-là! — Marchant toujours, il pénétra dans une forêt de sapins séculaires; l'ombre y était si épaisse que jamais, au plus fort de l'été, les rayons du soleil ne s'y frayaient un passage. Là, des bonzes, vivant dans la retraite, s'occupaient à lire des textes sacrés. Répétant à demi-voix les prières sacramentelles, ils erraient calmes et le visage épanoui dans un demi-jour mystérieux, pareils à des ombres. Les grands sapins qui gardent éternellement leur feuillage, que l'hiver n'altère pas, et qui semblent jouir d'un printemps perpétuel, convenaient à la méditation de ces pieux personnages, sur lesquels les saisons comme les années passent sans marquer leurs traces. Pao-ly croyait rêver : étaient-ce des hommes comme lui ou des êtres purifiés par la prière qu'il voyait passer devant ses yeux? Il regardait avec un certain effroi ces religieux au front calme, parvenus au dernier degré de l'indifférence et de la quiétude, qui, sans lui adresser la parole, se tournaient vers lui comme pour lui dire avec leur sourire bienveillant : N'est-ce pas que l'on est bien ici?

Mais sous l'ombre opaque des sapins soufflait une brise froide; Pao-ly cachait ses mains dans ses longues manches, et marchait droit devant lui en grelottant. Sans se l'avouer, il cherchait le soleil et la lumière. Peu à peu les habitants de la mystérieuse forêt disparurent dans l'ombre, et le voyageur aperçut du côté du couchant une clarté rayonnante vers laquelle il se mit à courir. A l'horizon se dressait une haute montagne, inondée de lumière et séparée de la forêt par un ruisseau profond et rapide. Des oiseaux plongeurs, au bec rouge, au plumage blanc comme la neige, se promenaient lentement sur les eaux, touchant alternativement les deux bords du ruisseau. Ils allaient d'une rive à l'autre, tantôt s'enfonçant sous les flots écumeux, tantôt s'aidant pour voguer de leurs longs pieds palmés, tantôt encore se berçant sur leurs grandes ailes.

— Oiseaux trois fois heureux, pensait Pao-ly, que ne puis-je franchir comme vous l'obstacle qui me tient éloigné de cette montagne!

Comme il se parlait ainsi à lui-même, une petite nacelle, si légère qu'elle semblait danser sur l'eau, vint de son côté en fendant le courant. Elle était montée par un vieillard à la blanche chevelure, au visage frais et doux.

— Venez, venez, dit le vieillard à Pao-ly; n'enviez à ces oiseaux ni leurs ailes, ni leurs pieds palmés...

Pao-ly hésitait à monter sur la nacelle, qui lui paraissait trop faible pour porter deux personnes. Le vieillard l'appelait par ses gestes, il lui tendait la main; mais il jaillissait de son œil, qui brillait comme le diamant, un éclat surnaturel. Pao-ly, incapable de supporter ce regard étincelant, baissait les yeux et demeurait immobile. Tout à coup le vieillard, l'attirant à lui, le fit asseoir dans la nacelle. Le courant entraîna le léger esquif avec une rapidité effrayante. De chaque côté, les flots écumeux effleuraient le bord. Épouvanté de traverser les eaux aussi vite que la flèche fend les airs, Pao-ly

Digitized by Google

voulut pousser un cri ; le son expira sur ses lèvres. Il venait de découvrir que le vieux nautonnier aux cheveux blancs ne pesait pas plus qu'une ombre. L'esquif, poussé par une force invisible, voguait comme on vogue dans les songes, et comme voguent les nuées, sans efforts, sans secousse, partant sans danger.

Toutes ces circonstances auraient dû rassurer Pao-ly, mais l'homme a toujours peur quand il est en présence d'un fait merveilleux. Il ne pouvait se décider à regarder en face son compagnon aux yeux de diamant ; encore moins osait-il se mouvoir dans la crainte d'imprimer un mouvement d'oscillation au frêle esquif, qu'il savait pourtant être insubmersible. Il inclinait la tête, et regardait en bas. Les flots bouillonnaient avec bruit, ne reflétant dans leur miroir ridé par la violence du courant rien autre chose que les nuées blanches errant à travers le ciel. Peu à peu une forme humaine se dessina confusément sous les eaux ; cette image, d'abord vague et à peine visible, devint plus nette : elle suivait la marche de la petite nacelle. Pao-ly la considérait malgré lui avec la terreur qu'inspire la vue d'un spectre. Une sueur froide coula bientôt de ses tempes, et son cœur se serra. En proie à une inexprimable angoisse, il se dressa de toute sa hauteur, en interrogeant du geste le vieillard assis à ses côtés.

— L'avez-vous reconnue? demanda tranquillement le nautonnier à la chevelure blanche.

— C'est moi, c'est moi-même, balbutia Pao-ly.

— C'était vous tout à l'heure, ce n'est plus vous maintenant, répliqua le vieillard. Vous avez dépouillé le vieil homme, l'homme de corruption... Laissez s'en aller au gré des flots et sans la regretter cette dépouille mauvaise dont le poids empêche les hommes de s'élever jusqu'à la région des esprits. Vous êtes purifié, renouvelé, digne d'aborder à cette montagne sacrée où de saints personnages, qui ont atteint à la perfection, vivent de la vie naturelle...

En achevant ces paroles, le vieillard déposa sur l'autre rive du torrent le pauvre Pao-ly, surpris et troublé. Lorsque celui-ci eut pris terre, son premier mouvement fut de se tâter ; il lui manquait quelque chose, cette dépouille que les flots emportaient avec les souillures passées... Un soupir s'échappa de sa poitrine ; il aurait voulu demander au vieillard si, en dépouillant le vieil homme, une partie de son cœur ne lui avait point été enlevée !... Mais l'esquif ne se montrait plus à ses regards. Il n'apercevait, sur les flots tourmentés du torrent, rien autre chose qu'un cygne blanc qui voguait avec fierté, le cou rejeté en arrière, l'aile entr'ouverte.

Pao-ly regretta peut-être un instant de s'être aventuré dans ces hautes régions. Lorsqu'il comprit que tout moyen de retourner en arrière lui était enlevé, il leva les yeux sur la montagne lumineuse dont l'éclat l'avait attiré et reprit courage. La montagne qui s'offrait à sa vue était en grande partie stérile. A peine si quelques arbres, au maigre feuillage, poussaient entre les rocs. Un petit sentier, bordé de plantes épineuses, s'ouvrait devant ses pas ; il le suivit et arriva bientôt à une caverne spacieuse dans laquelle les rayons du soleil pénétraient librement. Tout au fond de cette grotte, décorée à l'intérieur de colonnes et de chapiteaux, se dressait la statue de Bouddha, que les Chinois appellent Fo. Les jambes croisées, le doigt levé, la divinité au visage aplati, aux lèvres épaisses, aux oreilles pendantes, semblait trôner au milieu d'un nuage d'or. Pao-ly se prosterna devant la sainte image et fit une longue prière. Quand il se releva, il aperçut un morceau de bois, en forme de pinceau, suspendu à la muraille au moyen d'un anneau de fer. C'était comme un mince fuseau de bois, sculpté dans toute sa longueur et pareil à ceux dont se servent les Chinois pour tracer les caractères de leur écriture, mais à l'extrémité duquel on n'avait point ajouté la touffe de poils de lièvre qui doit tremper dans l'encre. Sous ce pinceau d'un nouveau genre se trouvait une planche carrée et recouverte d'une couche épaisse de sable fin. A côté de la planche, un bonze, accroupi sur une natte, se livrait à la méditation.

Ce bonze était le gardien du sanctuaire. Pao-ly le salua par trois fois en appuyant son front sur la terre, et lui demanda ce que signifiaient la table couverte de sable et le pinceau suspendu au plafond de la grotte.

— Je vais vous le dire, répondit le bonze. Quand les hommes du siècle ont quelque pensée qui les trouble, que peuvent-ils faire ? Rien autre chose que d'accomplir des actes extérieurs de piété, brûler des parfums, s'agenouiller devant les images. Mais, moi, je sais des formules magiques par lesquelles je puis obtenir pour eux, du dieu que je sers, une réponse aux doutes qui les inquiètent. J'invite le dieu à descendre ; il vient, il écrit lui-même la réponse aux questions que les fidèles lui adressent du fond de leur âme, et ceux-ci se retirent consolés et éclairés.

Quand il entendit ces paroles, Pao-ly fut transporté de joie. — Enfin, pensa-t-il, les moyens d'arriver à la perfection que je cherche vont m'être révélés aujourd'hui. Rentrant en lui-même, il se rendit cette justice, qu'aucune pensée fâcheuse ne troublait son cœur. Exempt de chagrin, à l'abri de toute inquiétude, ferme dans sa foi, ne s'était-il pas élevé au-dessus de ce monde corrompu assez haut déjà pour acquérir, en partie du moins, la grande quiétude que les bouddhistes considèrent comme le

Digitized by Google

dernier mot de la sagesse humaine? Cependant il lui restait à apprendre une chose essentielle, la manière de s'identifier par la méditation avec le Grand-Être, en qui se résument les mondes visibles et invisibles. Sans communiquer sa pensée au bonze, il forma secrètement le vœu d'apprendre à bien prier.

Pendant qu'il s'arrêtait à ce pieux désir, les parfums brûlaient dans le sanctuaire, et le bonze répétait des paroles magiques. Prosterné le front contre terre, Pao-ly priait avec ferveur : « Dans mon aveuglement stupide, je passe mes jours au milieu des folles joies du siècle et des douceurs d'une vie facile. J'élève mon esprit vers Bouddha sans savoir si mes prières sont bonnes, sans connaître si j'acquiers des mérites qui diminuent pour moi le nombre des existences à venir; je supplie donc instamment le Grand-Immortel de m'éclairer et de m'enseigner à le prier convenablement. » Relevant alors la tête, Pao-ly s'informa auprès du bonze s'il pourrait obtenir une réponse à la demande qu'il venait de formuler en son esprit.

Le bonze se contenta de lui montrer du doigt le pinceau de bois qui se mit à se mouvoir lentement de droite à gauche. Sans qu'une main humaine le dirigeât, l'instrument traçait sur le sable des caractères parfaitement visibles dont voici le sens :

» Priez Bouddha avec une entière dévotion; c'est la pierre philosophale.

» Priez le Grand-Immortel en l'invoquant par tous ses noms; c'est comme si vous épuisiez à chaque fois un jour de roue (1).

» Priez les reliques avec ferveur, et vous serez victorieux de la vie et de la mort.

» Priez toujours, vous resterez étroitement uni aux saints et aux sages.

» Priez par la pensée, vous ne serez point emporté par le torrent de la corruption.

» Priez par le cœur, et vous demeurerez pareil à une blanche nue.

» Priez, et vous découvrirez les mystères les plus subtils, vous pénétrerez ce qu'il y a de plus caché dans les secrets de la vie.

» Priez en récitant les formules sacramentelles, et vous vous préparerez à l'immortalité. »

Bien qu'elles fussent écrites sur le sable, ces paroles n'étaient point de celles qn'un bouddhiste zélé laisse passer sans en orner sa mémoire. A mesure que le pinceau magique les traçait sur la planche, le vieillard les transcrivait sur une pièce de soie. Quand la copie fut achevée, il la présenta à Pao-ly,

(1) C'est-à-dire comme si vous effaciez à chaque fois du livre de la vie et de la mort une des existences futures auxquelles vos fautes vous ont condamné.

qui en prit lecture et reconnut, après l'avoir étudiée quelques instants, que ces sentences répondaient parfaitement aux questions qu'il avait formulées dans le silence de la méditation. Il ne lui restait plus qu'à mettre en pratique ces divins préceptes; sa résolution fut aussitôt prise de quitter sa famille et de se consacrer entièrement à la prière pour arriver enfin à cette perfection tant désirée.

Cependant le jour baissait, et les ténèbres se répandaient dans le sanctuaire. Conduit par le bonze dans une petite grotte voisine de celle où venait de s'accomplir le prodige, Pao-ly réfléchissait sur le sens des paroles que le dieu avait dictées au pinceau magique. Il se promettait d'être plus attentif aux choses spirituelles, de prier à l'avenir avec plus de ferveur, de marcher avec une foi plus vive dans la voie qui conduit à la libération finale. La nuit s'avançait; la lampe allumée au fond de la grotte ne lançait plus que des lueurs douteuses. Assis près d'une table sur laquelle se trouvaient placés tous les ustensiles dont les Chinois se servent pour peindre les caractères de leur langue, le voyageur prit machinalement un pinceau. Ce pinceau paraissait n'avoir pas servi depuis longtemps, il était sec; mais à peine Pao-ly l'eut-il posé sur une feuille de papier que la touffe de poils de lièvre, imprégnée d'une encre fine et luisante, se mit en mouvement d'elle-même, Pao-ly méditait toujours; ses yeux se fermèrent, sa lampe s'éteignit... Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir le lendemain matin, quand les premières lueurs de l'aube vinrent éclairer la grotte, sept stances régulièrement tracées, et d'une écriture qui ne ressemblait en rien à la sienne! Voici ce que disaient ces stances :

« A quoi bon disputer sur les choses abstraites et parler de formules magiques? — A quoi bon s'appliquer à pénétrer les choses mystérieuses et à approfondir les secrets de l'existence? —A quoi bon abandonner ses occupations et se retirer du milieu des hommes? —A quoi bon élever la voix et lire d'un ton sonore pour se faire entendre des autres? — A quoi bon former des vœux et demander une félicité parfaite? — A quoi bon se retirer dans les couvents et se raser la tête? — A quoi bon mendier le repas maigre aux portes des maisons, et frapper le tambour (1) devant les porches des palais? — Il faut seulement avec sincérité, avec une foi parfaite, avec un vrai repentir de ses fautes, dans la solitude de son cœur, prier le Grand-Immortel. »

Ainsi donc, non-seulement la nuit avait porté conseil au voyageur, mais encore il s'éveillait plus instruit qu'il ne l'était en s'endormant. Voilà une de ces merveilles dont on ne voit des exemples que dans l'extrême Asie! Cependant un doute sérieux tenait

(1) Les bonzes chinois ont coutume de frapper un tambour pour se faire entendre des personnes auxquelles ils demandent le repas maigre qui compose leur nourriture.


Digitized by Google

en suspens l'âme du pieux Pao-ly. Obéirait-il aux paroles tracées la veille sur le sable, devant l'image et pour ainsi dire par la main du dieu, paroles solennelles qui semblaient le convier à suivre son premier dessein d'embrasser la vie religieuse pour prier toujours? Prendrait-il pour règle de conduite les autres paroles écrites d'une façon mystérieuse aussi, et qui l'invitaient visiblement à rentrer sous son toit pour y pratiquer les vertus de son état et accomplir au milieu du monde les actes de sa religion? Il flottait incertain entre ces deux partis, ne sachant auquel s'arrêter. Était-ce une inspiration d'en haut? était-ce simplement une pensée d'orgueil qui le poussait à tendre vers la perfection?

— Combien il se glisse parfois de vanité secrète et de recherche de soi-même dans nos meilleures pensées! se disait Pao-ly. Je suis heureux chez moi; n'est-ce pas tenter le sort que de vouloir à tout prix atteindre à un plus grand bonheur en ce monde?— Peu à peu il reporta ses regards vers la terre; il vint à songer à sa femme si tendre et si soumise, à ses enfants si respectueux et si gentils, à ses champs couverts de belles moissons, à sa maisonnette si bien plantée au rebord d'une rivière. Il avait coulé des jours tranquilles dans ce domaine héréditaire que ses aïeux avaient cultivé de père en fils, où ils avaient fermé les yeux. Quoique petit buveur, il savourait volontiers un verre de vieux vin, et toujours au fond du flacon il retrouvait la gaieté et la liberté d'esprit. Ces pensées amenèrent une larme dans les yeux de Pao-ly; il soupira et résolut de regagner sa maison en répétant tout bas ces mots : « A quoi bon... » Pour cette fois, disait-il, c'est une affaire manquée; à une prochaine existence, si je renais sous la forme humaine, je saurai mieux m'y prendre.

A ce moment, un profond sommeil s'empara de ses sens; il lui semblait revêtir quelque chose du vieil homme qu'il avait dépouillé en voguant vers la montagne sacrée. Sans se trouver plus alourdi, il se sentit comme doucement réchauffé. Après avoir dormi longtemps, Pao-ly s'éveilla tout de bon, fort surpris de se voir logé dans une hôtellerie située aux bords du lac Taï-hou. Il ne put jamais se rappeler quelle route il avait suivie pour atteindre la montagne habitée par les immortels, ni comment il était revenu aux lieux plus humbles qui sont la demeure des fragiles humains. Depuis lui, combien de pieux personnages ont cherché le chemin qui mène à ces demeures tranquilles, et fait le vœu d'aller en pèlerinage jusqu'à la grotte où la pinceau enchanté trace sur le sable des caractères magiques? Mais, hélas! les rameuses qui conduisent les barques du lac Taï-hou ne sont point les pilotes qui conviennent pour guider le pèlerin à ces lieux de sanctification. On peut dire que la route est à jamais perdue...

— Ma foi, dit le touriste, quand la Chine sera ouverte aux Européens, j'irai peut-être faire un petit voyage aux environs de ce lac. En attendant, je reconnais avec vous que les Chinois ne manquent pas d'une certaine imagination.

— C'est vrai, ajouta l'artiste, mais dans leurs récits comme dans leurs peintures la perspective fait toujours défaut; ils entassent les détails sans tenir compte des plans.

— Vous avouerez au moins que le crayon magique avait écrit sur le sable des lignes parfaitement lisibles, reprit le savant; les stances tracées avec de l'encre sur le papier, sans le secours d'une main humaine, ne laissent pas non plus que d'être fort intelligibles. Aussi l'histoire ajoute-t-elle que Pao-ly en fit de nombreuses copies qu'il distribua dans toutes les villes et dans tous les villages de la province. Son aventure fit grand bruit; elle lui valut la réputation d'un homme fort avancé dans les voies de la sagesse, et les bonzes l'ont fait imprimer afin d'éclairer sur leur vocation véritable ceux qui seraient tentés de se croire appelés à la perfection.

Trop sérieux pour prêter l'oreille à des histoires fantastiques, l'Arménien avait fermé les yeux pendant tout ce récit; il parut se réveiller lorsqu'on apporta le café. Alors aussi le peintre, qui n'avait cessé de dessiner, présenta triomphalement à ses compagnons une charmante esquisse représentant une mosquée avec des palmiers. — Eh bien! messieurs, dit-il avec assurance, voilà pourtant ce qu'a dessiné la corbeille: je n'ai fait que repasser les traits et jeter des ombres çà et là...

— Et l'autre papier sur lequel la même corbeille avait écrit une phrase mystérieuse? demanda le savant.

— Le voici, répliqua le touriste; à force d'application, j'ai déchiffré ces mots : « Puissions-nous sortir demain de cette maudite quarantaine! »

— *Amen, amen,* ajouta l'Arménien en savourant son café.

Théodore PAVIE.

SUR LE SABLE.

I.

Voilà ce qui se passait à New-York, en 1855, sur la fin du mois de juin.

Le jour commençait à baisser.

Dans un jardin attenant à une charmante habitation des faubourgs, un jeune homme et une jeune femme causaient ensemble à demi-voix.

Digitized by Google

L'homme pouvait avoir vingt-cinq ans; la femme en comptait vingt à peine.

— Ernest, la soirée est fraiche, rentrons, disait la belle enfant tout en effeuillant une branche de jasmin des Florides.

— Non, Margaret, encore quelques instants ; nous avons bien le temps de nous retrouver en présence de nos balles de coton.

En achevant cette réplique, il remuait le sable d'une allée avec un rateau.

Ernest Bailleul, né en France, avait quitté son pays pour venir faire fortune en Amérique.

Au moment où il débarquait à New-York, les États-Unis ne songeaient pas encore à cette guerre fratricide et si sanglante qui désole toujours la terre de Washington. Le commerce était dans une situation des plus prospères. Tout homme actif et intelligent était sûr d'y rencontrer de fécondes ressources.

Au moment où il sautait de son navire à terre, le jeune Français tirait de son portefeuille une lettre de recommandation à l'adresse d'un riche négociant du nom de Jérémie Tyler.

Il ne lui fallut pas moins d'une demi-journée pour se rendre à la demeure du personnage auquel il était recommandé.

— Repassez dans trois semaines, monsieur, lui dit très-poliment un secrétaire de la maison. Notre patron, l'honorable M. Jérémie Tyler, est en ce moment en tournée dans la Louisiane. Une lettre, qui nous parvient à l'instant même, nous annonce qu'il ne sera pas de retour avant le délai que je viens de vous indiquer.

Ernest Bailleul salua, reprit sa lettre de recommandation, la remit dans son portefeuille, salua une seconde fois et se retira.

Au fond du cœur, le jeune émigrant était consterné.

En prenant le parti de se condamner à un exil volontaire, il avait sans doute trouvé moyen de mettre dans sa bourse quelques épargnes. Hélas ! ce n'était qu'une somme très-mince. Les frais du passage payés, il ne lui restait en réalité que deux ou trois pièces d'or, c'est-à-dire presque rien.

— Admettons que j'aie pour dix jours de subsides, se dit-il aussitôt qu'il se retrouva seul dans la rue; dix jours, ce sera tout. Que devenir pendant trois semaines? Sur cette terre qu'on dit hospitalière, mais où la pitié a tant à s'exercer, je n'ai à espérer la rencontre d'aucun ami. Il faut dès à présent que je m'habitue à ne compter que sur moi. Que faire donc?

Comme c'était un garçon résolu et plein de cœur, il ne mit pas grand temps à prendre un parti.

— On m'a conté qu'à San-Francisco, capitale de l'or, des fils de millionnaires ruinés de notre Europe n'hésitaient point à adopter les professions les plus modestes pour se tirer d'affaire. Pourquoi ne ferais-je pas ce qu'ils font?

Il retourna au port, et se plaça près des parapets, où se tiennent les portefaix.

La fortune aime l'audace, sous quelque forme qu'elle se produise.

Trois heures ne s'étaient pas écoulées qu'un vieillard, rentrant en ville sur un vapeur, l'apercevait l'œil et l'oreille au guet.

— Monsieur, lui dit Ernest Bailleul, avec une politesse qui ne manquait pas d'une certaine dignité, monsieur, avez-vous des bagages à porter en ville?

Le vieillard, visiblement surpris, s'arrêta.

— Vous êtes étranger, jeune homme? demanda-t-il à son tour.

— Ce que je viens de vous dire, monsieur, vous a appris que je suis Français.

—Tant mieux, répartit le vieillard. J'ai toujours eu une vive prédilection pour les fils de la nation à laquelle nous devons la conquête de notre indépendance.

Puis, baissant un peu le ton :

— La distinction de vos manières me donne de plus à comprendre que vous n'êtes pas fait pour le métier que vous exercez. Depuis quand êtes-vous à New-York?

— Depuis ce matin, monsieur.

— Qu'y venez-vous faire?

— J'y viens chercher fortune.

— Oui, je comprends, répondit l'Américain en souriant; c'est comme tous vos compatriotes.

Sur deux ou trois autres questions faites avec délicatesse, le vieillard obtint d'autres éclaircissements. Ernest Bailleul lui raconta son histoire en quelques mots.

— Écoutez-moi, jeune homme, reprit le nouveau venu. La naïveté, ou si vous le voulez, la franchise de votre langage m'émeut. Vous m'intéressez singulièrement, foi d'Yankee. C'est très-bien de quitter la France pour venir aux Etats-Unis chercher fortune; mais, entre nous, vous avez pris un chemin bizarre pour arriver à votre but. Portefaix! vous gagnerez deux dollars au plus par jour, quand vous serez bien employé, et ce sera tout. Tenez, suivez-moi, et je vous mettrai en meilleure voie.

Ernest Bailleul s'empressa d'accepter.

II.

Ils s'avancèrent du côté des faubourgs.

— Vous voyez qu'il n'y a pas d'oisifs par ici, se


Digitized by Google

mit à dire le vieillard. C'est à New-York surtout qu'on peut répéter le mot qu'un lord appliquait jadis à la Grande-Bretagne : « Chez nous, tout travaille; l'homme travaille, la femme travaille, l'enfant travaille, l'eau travaille, le feu travaille; il n'y a que le cochon qui ne travaille pas. »

— Aussi quelle prospérité partout! s'écriait le jeune Français émerveillé.

Ils n'avaient pas fait cinq cents pas qu'ils virent deux noirs accourir au-devant d'eux.

— Voilà des gens de ma maison, reprit le vieillard. Tendez votre valise à l'un d'eux, l'autre se chargera de mes propres bagages.

Il ajouta, toujours en souriant :

— En vous voyant avec moi, ils vous prendront pour un parent ou pour un invité.

Les noirs s'approchèrent en baissant la tête en signe de soumission.

— Ruben! Dominique! y a-t-il quelque chose de nouveau à la maison?

— Maître, tout y marche comme de coutume, répondit l'un des deux noirs.

Cinq minutes après, la petite troupe arrivait devant une habitation d'une forme assez élégante, entourée de murs et d'arbres.

— Voilà ma maison, dit le vieillard au jeune Français. Aussitôt que vous en aurez dépassé le seuil, vous pourrez vous y considérer comme étant chez vous.

Ernest Bailleul, attendri, s'inclina en signe de remercîment.

Un peu avant de pousser une porte à claire-voie peinte en vert, qui menait à l'entrée de cette demeure, ils virent apparaître tout à coup, à l'une des fenêtres, une charmante silhouette de jeune fille.

— Margaret! mon enfant! me voilà! C'est moi! s'écriait l'Américain avec des larmes de contentement dans la voix.

En moins d'un instant, la vision avait disparu. Légère et bondissante comme une biche, la jeune fille descendait à la hâte et vint se jeter dans les bras de son père.

Après ces premières et chastes caresses, données avec la plus tendre effusion, le vieillard reprit, en s'adressant à sa fille :

— Magaret, je te présente un jeune Français, M. Ernest Bailleul, qui vient chercher du travail en Amérique et dont je ferai dès demain mon auxiliaire. Le peu que je connais de lui m'autorise à croire que c'est un cœur honnête. Tu lui feras certainement un bon accueil comme à tous ceux à qui j'ai serré la main.

Se tournant ensuite vers son hôte, il ajouta avec une touchante simplicité.

— Monsieur Ernest Bailleul, voici ma fille, mon trésor le plus cher. Ayant perdu sa mère, je n'ai qu'elle à aimer dans le monde et elle n'a pas d'autre appui que moi sur la terre. Vous nous pardonnerez les marques d'attachement que nous nous donnons à tous deux en présence d'un étranger.

Les larmes venaient aux yeux du jeune homme.

— La table nous attend, monsieur, reprit l'Américain, en indiquant à son invité le chemin du perron.

III.

Au bout de quelques instants, on entrait dans une pièce voisine, meublée sans tous les vains ornements du luxe européen, mais avec le confortable qui est de mise chez les peuples d'origine anglo-saxonne. Par les soins de Magaret, un repas avait été, en effet, tenu prêt à l'intention du voyageur; on y ajouta bien vite un couvert pour le jeune Français.

A table, durant près d'une heure, Ernest Bailleul eut le loisir de faire ample connaissance avec M. Tryvelian Irving et sa fille.

L'Américain était un ancien calfat de la marine militaire qui, après avoir servi cinq ans, s'était retiré de l'armée de la république pour se marier. En courant sur les mers, il avait appris les secrets du commerce. Habile dans l'art de faire des échanges, il trafiquait tour à tour avec les trappeurs et les sauvages des savanes, et aussi avec diverses maisons d'Europe. En très-peu d'années, de pauvre qu'il était au point de départ, il se trouvait déjà riche; mais ici-bas, qui ne le sait, il n'y a qu'heur et malheur. Au moment où sa femme venait de lui donner un enfant, sa fille Magaret, et où, par conséquent, rien ne paraissait plus manquer à son bonheur, l'excellent homme vit mourir la compagne de sa vie, à la suite de ses couches. On ne peut exprimer le profond chagrin qu'il éprouva après un tel malheur. Le temps et Magaret finirent ensuite sinon par lui faire oublier son infortune, du moins par en diminuer un peu l'amertume.

M. Irving voulait quitter les affaires comme autrefois il avait délaissé la marine; mais, pour assurer plus sûrement l'existence de sa fille, il se résigna à continuer quelques relations commerciales.

Magaret était une des plus jolies filles de New-York.

— Quelle charmante jeune fille! disait-on de tous côtés autour de M. Irving.

L'ancien calfat la voyait grandir avec un certain sentiment d'orgueil.

Magaret, blonde, blanche, avait un charmant visage, éclairé par deux grands yeux dans lesquels tout l'azur du ciel paraissait s'être condensé. Sans en faire une pédante, on avait cultivé son esprit; la


Digitized by Google

jolie Américaine, née pour la famille, devait être tout à la fois une femme utile et une enchanteresse. Un peu de littérature, un peu de musique, un peu de dessin, corrigeaient agréablement en elle ce que les soins du gouvernement d'une maison pouvaient avoir de prosaïque.

Il était impossible de la voir et de l'entendre sans être sous l'ascendant d'un charme souverain.

— Quelle différence avec les frivoles coquettes que j'ai entrevues à Paris! se disait *in petto* Ernest Bailleul; heureux celui qui pourra associer sa destinée à celle d'une jeune fille si accomplie!

M. Irving s'étant assuré que le Français s'entendait à la tenue des livres, le chargea de cette spécialité dès le jour même.

— Me voilà vieux, lui dit-il; je n'ai sans doute plus que trois ou quatre ans à travailler encore avant de m'asseoir sur le fauteuil du recueillement. Puisque Dieu vous a placé sur mon chemin, je vais commencer avec vous la liquidation de ma maison de commerce.

IV.

Ernest Bailleul se mit donc à l'œuvre et travailla avec une assiduité digne d'un Yankee.

Au bout de trois mois, M. Irving lui dit :

— Mon cher monsieur, vous êtes un bon sujet; je ne fais que mon devoir tout juste en vous intéressant à l'œuvre difficile de ma liquidation. Vous aurez le quart des bénéfices.

Le jeune homme voulait refuser.

— C'est une affaire de conscience sur laquelle je ne souffre pas de réplique, reprit l'Américain. Ou vous accepterez, ou j'aurai le chagrin de me séparer de vous.

En parlant ainsi, le négociant crut voir qu'une soudaine rougeur couvrait le front du teneur de livres.

Ernest Bailleul avait eu, dans son pays, une instruction supérieure à sa condition de fortune actuelle. Des revers survenus dans sa famille, à la suite de nos révolutions politiques, l'avaient réduit à demander son pain à son travail, et à aller chercher ce travail au delà des mers. Mais pour ceux qui avaient un peu de perspicacité, il n'était pas difficile de deviner que c'était un jeune homme d'une très-grande distinction. Son malheur communiquait une force de plus à la naissante sympathie que sa présence faisait naître partout où il se présentait.

Tous les amis du négociant lui enviaient un si habile auxiliaire.

— Ernest Bailleul n'est pas seulement un bon comptable, disaient-ils; c'est de plus un homme sûr et intelligent qu'une maison peut envoyer au bout du monde pour défendre ses intérêts ou pour étendre ses relations.

En effet, M. Tryvelian Irving confiait au jeune homme d'importants messages pour le Kentucky ou pour le Massachussets, et Ernest Bailleul s'en acquittait toujours à son honneur.

Une année environ avant le jour où commence cette histoire, le vieil Américain entrait dans la chambre de sa fille.

Magaret, rêveuse, était penchée sur un travail de broderie.

— Mon enfant, dit M. Irving après avoir mis la main de la brodeuse dans la sienne, je viens te parler d'une chose sérieuse.

— Cher père, tout ce que vous voulez bien me dire est toujours bien reçu par votre fille.

— J'entre dans ma soixante-dixième année, et je dois penser à ne pas te laisser seule au monde.

Magaret pâlit tout à coup et laissa reposer son aiguille.

— Tiens, ma fille, reprit le vieillard en montrant du doigt une habitation voisine, vois-tu à deux cents pas d'ici cet hôtel splendide avec son portail sculpté, ses grandes fenêtres aux vitres étincelantes, sa serre élégamment installée où répandent leurs parfums l'oranger aux fleurs de neige, les roses touffues, les rouges cactus, la grenadille des tropiques? Vois-tu cette écurie gothique, cet attelage irréprochable, ce cocher à livrée et ce carrosse antirépublicain sur les panneaux duquel on a dessiné un écusson héraldique? Tout cela est au banquier Jérémie Burdett. Dis un mot, et sous quelques jours, tout cela sera à toi.

— Que voulez-vous dire, cher père?

— Une chose bien simple.

— Mais encore, expliquez-vous, je vous prie.

— Eh bien! Samuel Burdett, le fils du banquier, notre voisin, demande ta main.

— Cher père, je ne puis et je ne veux pas accepter cet honneur, s'empressa de répondre Magaret.

M. Irving aimait sa fille par-dessus tout. Ne vivant que pour elle, il aurait mieux aimé mourir que de lui imposer un mariage qui n'aurait pas été conforme à ses goûts. L'opulence de Burdett n'était d'ailleurs à ses yeux qu'un titre de peu de valeur. On l'aurait pu comprendre en le voyant énumérer avec une emphase presque ironique les merveilles du luxueux hôtel de son voisin. Qu'importait que le prétendu fût riche à millions? Magaret avait déjà par elle-même une assez belle fortune. Ce qu'il lui fallait c'était un gendre qui, d'abord, fût pleinement agréé par la jeune fille, et qui, en second lieu, fût un homme capable de le remplacer auprès d'elle quand il ne serait plus.

Digitized by Google

Aussi M. Tryvelian Irving ne put-il se défendre de sourire quand il entendit Magaret formuler nettement un refus.

— Ne me demandez pas les motifs qui me poussent à ne pas accepter, cher père, reprit la belle enfant. Je n'aime pas M. Samuel Burdett, et cette raison renferme toutes les autres.

Le vieil Américain l'embrassa sur le front.

— Bien dit! ma fille. Il faut avoir de la franchise et du courage, notamment dans les grandes occasions. Je n'avais rien promis ; il ne me sera pas difficile de refuser.

Ils en étaient là de cette conversation, quand un des noirs se montra sur le seuil de la chambre avec des papiers à la main.

— Qu'y a-t-il? Dominique, demanda le négociant.

— Maître, ce sont des dépêches du Maryland.

— L'écriture d'Ernest Bailleul, en effet! Donne vite.

Le noir s'empressa d'obéir.

Pendant que M. Irving faisait sauter l'enveloppe de la missive, il vit ou crut voir qu'au nom de son auxiliaire les joues de Magaret s'étaient colorées d'une certaine rougeur.

— L'aimerait-elle? se demandait-il tout bas.

Il se mit ensuite à parcourir la lettre d'un regard rapide.

— Ernest Bailleul a été retardé par une révolte d'esclaves, suivie d'incendie, ajouta-t-il.

— Une révolte! un incendie! cher père?

— Rassure-toi. Il ne lui est rien arrivé de mal. Nous le verrons revenir d'ici à huit jours.

Pour la seconde fois, la jeune fille venait de changer de visage.

— Il est très-certain qu'elle l'aime, pensait l'ancien calfat en se retirant.

V.

A quinze jours de cette scène, le négociant, en homme sage et résolu, brusqua la situation. A la suite d'un long examen, il avait pu voir que les deux jeunes gens avaient, sans oser se le dire, la plus vive affection l'un pour l'autre. Un soir, sur la fin du dîner, il tendit la main à Ernest Bailleul.

—Magaret, dit-il en même temps, tu sais que j'ai une idée fixe : c'est celle de te donner un mari. Tiens, voici celui que j'ai choisi.

Il est plus facile de se figurer que d'exprimer ce qui se passa alors dans la petite famille.

Ernest et la jeune fille pleuraient, mais les pleurs qu'ils versaient étaient des larmes de bonheur.

Après le temps voulu pour les formalités légales, le mariage fut célébré.

— Il n'y a plus qu'à vous donner la peine d'être heureux, mes enfants! disait le vieillard en souriant.

Qui peut l'ignorer? Le bonheur est la chose qu'il faut le moins se promettre.

Quinze jours environ après avoir prononcé ces paroles, M. Tryvelian Irving revenait d'une promenade à cheval.

En passant près de l'hôtel Burdett, sa monture s'effraya au bruit d'un volet poussé avec force.

Le vieillard fit une chute grave.

Quand on accourut pour le relever, il avait le col du fémur brisé.

A huit jours de l'accident, il succombait.

— Mes enfants! mes chers enfants, disait-il à ses derniers moments, défiez-vous de votre voisin Samuel Burdett; c'est lui qui a poussé le volet, c'est à lui que...

Il n'eut pas le temps d'achever et mourut.

Une année de deuil succéda à cette douloureuse tournée.

Cependant Ernest Bailleul et Magaret étaient si heureux de leur amour qu'ils trouvaient presque la vie belle.

Or, un soir, sur la fin du mois de juin, en 1855, tous les deux se délassaient dans le jardin de la petite maison.

— Ernest, la soirée est fraîche; rentrons, répétait la jeune femme.

— Non, Magaret; encore quelques instants, répondait Bailleul.

Et, tout en jouant avec le rateau, il écrivait en longues lettres ces mots sur le sable d'une avenue :

J'aimerai Magaret toute la vie.

VI.

Ce que M. Tryvelian Irving avait dit, à son lit de mort, revenait de temps en temps à l'esprit des deux jeunes gens.

— Mes enfants! mes chers enfants! défiez-vous de votre voisin le banquier Burdett!

Le nom de cet homme était devenu odieux à Magaret, qui pouvait trouver dans ses refus la vraie cause du volet poussé.

Un jour qu'elle se promenait dans le jardin avec son mari, la conversation tomba sur les dispositions qu'il convenait de prendre pour l'avenir.

— Mon Ernest, dit-elle, la liquidation est terminée; nous sommes raisonnablement riches. Je t'ai souvent entendu parler avec émotion de ta belle


Digitized by Google

France. D'un autre côté, je ne tiens pas à demeurer à New-York, ici surtout où tant d'objets me rappellent des souvenirs amers. Quand tu en manifesteras le désir, nous réaliserons notre fortune et nous partirons pour ton pays, qui deviendra le mien.

Ernest Bailleul éludait la question.

— Sans doute, j'aime la France, répondit-il; mais cette hospitalière et féconde Amérique a bien aussi quelques droits à mes prédilections. Sortir d'ici est-il d'ailleurs chose si facile? Qui sait si le bonheur nous suivrait sur un autre sol? Et puis, dois-je, en joueur irréfléchi, t'exposer aux rudes fatigues d'une longue traversée en mer?

— En tout cas, Ernest, nous ne pouvons pas résider plus longtemps dans cette maison!

— Pourquoi? ma belle Magaret?

— Pour obéir à l'avertissement de mon père.

— Ah! oui, je ne l'ai pas oublié : « Défiez-vous de votre voisin le fils du banquier! » Mais d'où viendrait l'hostilité de cet homme contre nous?

— D'une chose que je ne t'ai pas encore dite, Ernest.

— Comment! Magaret, tu as un secret pour moi?

— Ton repos dépendait de ce mystère; voilà pourquoi je ne te l'ai pas révélé.

— Mais aujourd'hui, peux-tu parler?

— Sans doute.

— Eh bien! dis, Magaret; je t'écoute.

— Il faut d'abord que tu saches, mon Ernest, que, pour mon malheur, Samuel Burdett a jeté les yeux sur moi.

Ernest Bailleul devint pâle comme un suaire.

— Ne t'afflige pas. Il n'y a rien dont j'aie à rougir. Seulement, je me suis fait de notre voisin un ennemi irréconciliable.

— Comment ça?

— Pendant ton voyage dans le Maryland, le fils du banquier a fait demander ma main. Dès le premier mot, j'ai répondu non fort nettement. Mon père a dû répéter mon refus. Il paraît que cet homme a vu son amour pour moi se changer en haine. Tu sais quel drame a emporté le digne vieillard qui venait de t'adopter pour fils. Voilà déjà un grand malheur. Qui sait si le cœur envieux du voisin ne nous ménage pas un nouveau désastre?

— Bon! des idées de femme!

— Tant que tu voudras, mon Ernest; mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai peur ici et que je ne veux pas y rester.

— Nous parlerons de tout cela une autre fois, répondit le jeune mari.

New-York est une Tyr au petit pied. Tous les contrastes y règnent. On y a bâti de magnifiques greniers d'abondance; on y meurt de faim au coin des rues. La mer y apporte sans cesse les richesses de tous les climats, mais elle y dépose aussi l'écume de toutes les civilisations. La liberté y est grande, mais elle y a pour pendant la licence, cette mère de la barbarie. Tout habitant a le droit d'y porter des armes jour et nuit. La loi dit que c'est pour se défendre, et les résidants savent par expérience que c'est aussi pour attaquer.

Un soir de l'hiver qui suivit, par un temps chargé de brouillard, Ernest Bailleul s'était attardé dans les alentours du port.

Au détour d'un square qu'il avait à longer avant de regagner son domicile, il vit à vingt pas de lui quelque chose comme une ombre qui avait l'air de le suivre.

Philibert AUDEBRAND.

(*La suite au prochain numéro.*)

ALBUM HISTORIQUE

Contenant plus de cent travestissements de toutes les époques.

Cet Album, de la plus grande beauté comme art et comme curiosité, est composé des principaux costumes de travestissements qui ont été publiés dans le journal le *Progrès*, depuis dix ans, formant un ensemble de cent personnages représentant les costumes historiques de tous les pays, remontant aux époques les plus reculées, des travestissements de tous genres, ainsi que tous les costumes pittoresques, fantastiques, artistiques, pour bals et soirées.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin, sur beau papier, et colorié avec luxe, dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie. Il sera de première utilité aux gens du monde, aux couturières, aux modistes et aux costumiers, enfin à tous les organes de la mode et de la fantaisie.

Cet Album, broché, avec couverture splendide, coûte six francs pris au bureau, et sept francs expédié en province, *franco*. — Adresser un mandat de sept francs sur la poste, au nom de M. Henri Picart, 19, rue des Petites-Écuries.

Mardi, 12 janvier, au Cirque-Napoléon, deux fils du Céleste Empire, Arr Hee et Sam Hee, ont donné leur première séance de jonglerie et de prestidigitation chinoise.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.


Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

C'est vers le milieu de janvier que les grandes réceptions et les fêtes officielles sont dans toute leur splendeur ; on voit chez les couturières en vogue des toilettes tout à fait d'apparat, nous allons nous en occuper, sans toutefois négliger les vêtements moins luxueux qui sont du domaine de toutes les femmes.

Voici le détail de deux toilettes destinées aux bals de la cour. La première se compose d'une robe de satin blanc, broché de fleurs cerise et or. La traine est garnie de ruches de tulle et de petits volants en blonde. Des nœuds composés de rubans de satin blanc et touffe de marabout sont posés le long de la jupe remontants vers le corsage. Avec cette robe, un manteau de cour de velours cerise, doublé de satin blanc et orné de torsades en passementeries cerise et or.

La seconde toilette est une première jupe de moire blanche, sur laquelle est posée une tunique à traine de crêpe bleu d'azur, garnie d'un haut volant de blonde, au-dessus du volant une frange de chenille blanche à perles de jais blanc. Le corsage décolleté est orné de ruches de tulle et crêpe. Pour porter avec cette toilette, madame *Léontine Coudré* (maison Tilman), 104, rue Richelieu, a exécuté une coiffure d'anémones de velours bleu avec plumes blanches, retenue de chaque côté par des papillons de diamants.

La gracieuse fleuriste que nous venons de citer a préparé une foule de ravissantes coiffures : quelques-unes sont un mélange de fleurs d'œillets et résédas, montées sur un rouleau de velours qui forme diadème ; d'autres sont en cordons de mousse avec nids de roses, les papillons et quelques insectes brillants achèvent de donner du cachet à ces créations artistiques.

Continuons de décrire les toilettes de bal, c'est le moment, on nous les montre dans toutes nos maisons.

Une toilette de jeune femme est composée ainsi : Robe de moire rose, recouverte de bouillons de tulle rose ; les bouillons sont séparés de distance en distance par des groupes de marguerites blanches ; une tunique de blonde ouvragée retombe sur cette robe, elle est relevée sur les côtés par des bouquets de fleurs assorties enlacés dans des nœuds de satin rose et blanc. Le corsage est drapé de tulle sur moire rose ; il est entouré d'une blonde de même disposition que la tunique qui forme une berthe descendant jusqu'à la taille. Avec cette toilette, une coiffure de madame *Léontine Coudré* composée d'un *pouff* de roses monté sur velours, avec coquillages de mer en nacre de perles.

Comme vêtement d'intérieur, les dames portent beaucoup de robes de cachemire blanc ; avec des garnitures et des revers de taffetas écossais vert et bleu. Nous avons vu des toilettes de sortie du matin de draps de Lyon, bleu, vert myrte ou marron ; ces robes se font tout d'une pièce, elles sont garnies de satin piqué en couleur assortie ; pendant les grands froids on a fait ce genre de vêtement doublé et garni de fourrure en renard ou ventre de petit-gris. La maison *Bougenceaux-Lolley, à la Reine d'Angleterre*, 249, rue Saint-Honoré, qui nous a montré ces confections, a fait pour sortir en voiture des manteaux de velours doublés d'astrakhan ou d'hermine. Ces derniers ont été précieux pour aller au Bois voir les patineurs, et nous pensons que l'on doit les retrouver avec un grand plaisir pour rentrer chez soi après le bal.

La mode des casaques est loin d'avoir dit son dernier mot ; ce petit vêtement tout à fait fantaisie fera désormais partie obligée du costume féminin. Pendant le froid, les vestes *senorita* ont cédé la place à des coins de feu plus confortables ; mais les nouveautés de printemps vont nous ramener d'ici à un mois des corsages casaques qui, selon toute apparence, seront variés à l'infini. Chaque maison prépare ses modèles, nous aurons bientôt l'occasion de les indiquer.

Les vêtements masculins portés dans plusieurs réunions ne sont point assez de notre goût, pour que nous leur consacrions beaucoup de place. Il est certain que lorsqu'une femme très-élégante se présente avec un costume excentrique par lui même, mais exécuté avec beaucoup d'art et porté avec ce charme dont quelques femmes privilégiées ont seules le secret, cette exhibition a un succès d'actualité. Il ne faudrait pas en conclure que le vêtement en question va être immédiatement adopté, ce serait une grave erreur. On dit que l'on verra cette année des femmes porter l'habit d'homme exécuté en moire ou en taffetas, à pans carrés bordés de dentelle. On nous permettra d'attendre que nous ayons vu cela pour le croire et pour en parler, et nous avouons à nos lectrices que nous serons très-humiliée le jour où il nous faudra aller chercher chez un tailleur les descriptions de toilettes que les couturières les plus en renom de la capitale ont l'obligeance de nous communiquer ordinairement. Pour parler de choses plus probables, nous dirons que le foulard sera l'étoffe reprise la première lorsqu'on quittera les lainages imposés par l'hiver. Les foulards, depuis que la mode les protége, se perfectionnent d'une manière sen-

Digitized by Google

sible; déjà ils sont inaccessibles aux taches d'eau qui autrefois détruisaient leur apprêt, les tissus sont aussi plus souples et plus forts.

Quant aux dessins, on en prépare de charmants pour la saison prochaine; nous examinerons la collection de la maison du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol, dès qu'elle sera arrivée. En attendant, on a porté beaucoup de robes de foulard en toilettes de soirée et l'on emploie avec un grand succès le foulard *pongées* pour chemisettes et cache-nez. Les élégants emploient cette qualité de foulard pour mouchoirs blancs. On appelle cela les mouchoirs Jockey-Club. On fait un ourlet à jour et un petit chiffre brodé de couleur. Il faut surtout bien remarquer que cette étoffe toute spéciale doit être prise dans une maison qui ne vend que cela, autrement on risque de choisir des qualités inférieures qui sont loin de posséder les mêmes mérites que les foulards orientaux. Nos lectrices connaissent le *Comptoir des Indes*, elles ne manqueront pas de s'en souvenir au moment où le foulard deviendra important pour toilettes *demi-saison*.

Les coiffures poudrées se sont montrées en assez grand nombre, bien qu'elles ne soient pas généralement adoptées. Ce n'est pas tout à fait l'ancienne coiffure; celle-ci était ce qu'on appelle *poudrée à blanc*, la nouvelle est *poudrée à gris*, ce que l'on nommait autrefois *un œil de poudre*. Quoi qu'il en soit, il y a des femmes auxquelles cette coiffure sied à ravir; les brunes surtout gagnent beaucoup d'éclat à ce ton irisé qui fait valoir les yeux et les sourcils, mais nous ferons remarquer que la coiffure poudrée force à mettre du rouge parce qu'elle affadit la peau. C'est le moment d'avoir recours à la fameuse boîte de Jouvence dont la maison *Violet*, à la Reine des abeilles, 317, rue Saint Denis, est l'inventeur.

La boîte de Jouvence contient de la poudre à cheveux, celle que l'on nomme à la Maréchale; elle a un pot de rouge fin de la plus délicate espèce, du blanc liquide et en poudre, ainsi qu'une foule de cosmétiques précieux pour les lèvres, les sourcils, les yeux, etc. C'est tout un arsenal de coquetterie, les mouches mêmes ne sont pas oubliées.

Les femmes d'aujourd'hui sont bien plus favorisées pour la conservation de leur beauté que nos marquises de l'ancien temps, alors que la chimie était dans l'enfance. La maison Violet a fabriqué un nouveau savon de vanille blanc, qui est d'un parfum exquis; ses pommades Duchesse et son savon royal de thridace, ainsi que sa collection de parfumeries toutes à la violette, sont d'une admirable fraîcheur, et ont par-dessus tout le précieux mérite de ne contenir que des ingrédients bienfaisants et conservateurs.

Avant de terminer cette chronique, nous dirons, pour répondre à une de nos abonnées qui nous en fait la demande, que les dominos se font toujours avec grande pèlerine à capuchon. On emploie pour les garnir des ruches et de la dentelle; si l'on doit porter sous le capuchon une coiffure visible, on peut adopter la forme Marie Stuart, qui avance sur le front et évase des côtés. L'étoffe employée pour cette confection est toujours, et plus que jamais, le satin.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 732.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure relevée composée de deux bandeaux, l'un roulé au-dessus, l'autre en dessous, séparés sur le côté.

Une plume blanche, avec une aigrette, orne et garnit le côté de la raie.

Une plume accompagne le cache-peigne. Un cordon de perles se mêle aux cheveux.

Robe de taffetas blanc, garnie de dentelles de Chantilly, de cordon de roses et de rubans de taffetas.

Le corsage est à draperies plissées à plat, avec un nœud à trois bouts au milieu. Cette draperie est pareille derrière; elle est garnie d'une dentelle qui, retombant derrière en forme de berthe au bas de la draperie, tourne sur l'épaule et s'arrondit devant en forme de veste, puis retourne sur les côtés et forme derrière un nœud à bouts flottants.

Un cordon de petites roses et de feuillage accompagne cette dentelle derrière au bas de la berthe, et devant jusqu'au niveau du nœud de rubans.

Le devant du corsage est plissé à plat en éventail à partir de la pointe. Un volant de dentelle, montant des deux côtés et formant des dents rondes et d'inégales grandeur, orne la jupe. Un cordon de roses le garnit en tête et de gros nœuds remplissent le creux des ondulations.

TOILETTE DE THÉATRE OU DE GRAND DÎNER. — Coiffure ornée d'un large ruban de velours bouillonné par une torsade de crêpe-argent, avec plume sur le devant.

Robe de velours et satin, ornée de Chantilly et de passementeries de soie noire.

Le corsage, de velours, ouvre devant en pointe et laisse voir un *devant* de satin bordé à écailles par une tresse de passementerie avec un nœud et trois glands au milieu.

Une dentelle noire borde le corsage et tourne derrière. La dentelle forme un nœud sur chaque épaule, dont les bouts se croisent sur la manche.

La manche est longue et un peu à coude, le devant est ouvert tout du long et abattu en *sifflet* du bas. Elle est garnie par une dentelle et doublée de satin.

La jupe de velours est coupée, en bas, par un biais de satin formant des écailles. Au-dessus de chaque pointe des biais il y a un nœud de dentelle dont les bouts se croisent au milieu de chaque écaille. Deux glands retombent de chaque nœud.

Le bas du biais est garni d'un volant de dentelle *monté* sous une petite passementerie formant touffe à chaque pointe.

PARFUMERIE ORIENTALE.

EAU ANTIRIDE DU DOCTEUR HOMERAD.

L'*eau antiride* est une des plus précieuses découvertes de la parfumerie moderne; ce qui la distingue de tous les autres produits, c'est son efficacité sur le système nerveux et la manière dont elle active la circulation du sang. Son emploi, comme eau de toilette, présente des avantages que l'espace ne nous permet pas de consigner ici, mais qui sont désignés dans le prospectus qui accompagne chaque flacon. L'eau antiride prévient et détruit les rides, elle dissipe les maux d'yeux et rend à la vue ses forces perdues par les veilles et le travail.

Digitized by Google



Lamoureux Imp. r. Lacepède, 38, Paris — Ad. Goubaud Edit. à Paris — 732

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Couter r. Vivienne. 41 — Modes de Mme Herst et Cie r. Drouot. 8.
Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Nve St Augustin. 20 — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chée d'Antin. 6.
Corsets de la Mon Simon r. St Honoré. 183.

Tous jupons acier E. Creusy Rue Montmartre. 133. | Étoffes pour deuil A la Scabieuse r. de la Paix. 10.
Foulards du Comptoir des Indes Boulevart de Sébastopol. 129 | Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice r. St Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W.C. MADRID. P. J. de la Pena

Digitized by Google

Digitized by Google

L'élixir d'Orient, qui fait aussi partie de cette parfumerie de santé, créé par le docteur Homerad, médecin oriental, offre tous les avantages désirables pour l'entretien de la bouche et la beauté des dents; il dissipe instantanément et sans retour les maux de dents les plus opiniâtres, si l'on observe d'en faire usage suivant les prescriptions du prospectus. Aucun des dentifrices connus jusqu'à ce jour ne possède au même degré ces vertus bienfaisantes dues à la combinaison des plantes orientales qui entrent seules dans cette composition.

Le dépôt est à Paris, chez M. Pinaud, rue Richelieu, 53, et la maison d'importation, à Lyon, place des Terreaux, n° 3.

Courrier de Paris.

On raconte qu'un jour Henri IV se plaignait à Jacques Sanguin, prévôt des marchands de Paris, des vols et des crimes qui se commettaient dans les rues, surtout la nuit. Le bon roi, en reprochant ces désordres au magistrat, les attribuait aux Parisiens. Le prévôt fit au roi la réponse suivante, à laquelle une récente et odieuse tentative de crime donne un singulier à-propos :

« Syre, on vous a dit que le populaire de Paris estoit turbulent et dangereux ; ostez-vous cela de l'esprit, Syre.

» Voilà vingt années ou à peu prez que je m'occupe d'administration ; or, il m'est de source certaine qu'on insulte méchamment votre honneste ville de Paris. Elle renferme, il est vray, deux sortes de populaires bien dissemblables et d'esprit et de cœur. Le vray populaire, c'est à dire né et ellevé à Paris, est le plus laborieux du monde, voire même le plus doulx. Mais l'autre, Syre, savez vous d'où il vient? Chaque ville de vos provinces a son égout qui amène ses impuretez à Paris.

» Un homme a-t-il volé à Lyon, pour échapper à la police, il vient se cacher à Paris, et comme le mestier de voleur est le plus lucratif par le temps qui court, il coupe les bourses de plus belle. S'il est pris, voicy ce qui arrive, c'est le Parisien qui est le vollé, qui nourrit le Lyonnais qui est le voleur; puys on dit : « Il n'y a que bandits dans Paris!

» Un Marseillais a-t-il assassiné, Paris est son refuge et son impunité ; s'il tue encore quelqu'un, c'est-à-dire un Parisien, la province dit : « Ores voyez donc, il n'y a que brigands à Paris! »

» Syre, il est temps que tout cela finisse : la ville de Paris ne doit plus estre l'hôtellerie des bandits de vos provinces. Que des lois énergiques rejettent cette écume hors de la ville, à cette fin que le flot parisien reprenne sa transparence et sa pureté. »

Je n'insisterai pas davantage sur ce point : on me comprendra de reste.

Il y a des moments où tout semble d'à-propos et où les événements se chargent de remplir les feuillets d'un *Courrier*. Chacun sait toujours quelque chose à citer, à l'occasion du fait dont le public s'occupe le plus. Or une des choses dont on s'est le plus occupé ces jours derniers, c'est le froid européen. Combien de degrés à Londres? Combien à Paris? Combien à Lyon? Combien à Bruxelles, et à Saint-Pétersbourg et en Suède, et en Norvége et dans le Danemark, et à Madrid?

Partout des rivières gelées; partout des monceaux de glaces; partout de la neige par-dessus les arbres, et dans des pays où les vieillards seuls se souvenaient d'en avoir vu dans leur enfance! On cite telle ou telle ville du midi de la France, Marseille par exemple et Toulon, qui se sont éveillées enveloppées d'un suaire blanc, au grand étonnement de leurs habitants. A peine deux ou trois localités méridionales ont échappé à ce cadeau néfaste du premier de l'an 1864! Parmi les privilégiées, on cite Nice, où le thermomètre marquait, dans la journée, de 8 à 10 degrés de chaleur et où le soleil avait une force de 37 à 40 degrés, pendant que dans les villes avoisinantes on gelait. Ah! que les personnes qui ne trouvent pas cinq mois à dépenser au profit de cette bienheureuse Nice, chaude l'hiver, fraîche l'été, sont à plaindre! Ils ne savent pas ce qu'ils perdent. Que Dieu leur permette un jour de faire l'expérience de cette promenade ravissante et de ce séjour bienheureux!

Les rudes journées hivernales que l'Europe entière vient de subir ont donné lieu à des recherches tout à fait opportunes sur la matière, et voici que les savants ont trouvé la nomenclature des hivers qui ont été les plus rigoureux en Europe, depuis les temps les plus reculés. Cela ne manque pas d'à-propos.

En 358, alors que l'empereur Julien habitait Lutèce. En 763 et 801. En 822, les charrettes traversaient la Seine, couverte d'un plancher de glace. En 1067, 1210, 1305, 1354, 1358, 1361, 1364, 1408. En cette année, on coupait les rations de vin aux soldats avec une hache. En 1420, l'hiver fut très-froid. En 1433, la gelée dura trois mois. Les années 1460, 1480, 1493, 1507, 1522 sont signalées par tous les historiens comme ayant eu des hivers excessivement froids. En 1544, le vin gela dans les tonneaux. En 1600 et 1608, 1621 et 1622, les hivers furent très-rudes en Europe, ainsi qu'en 1638 et 1657. En 1662 et 1663, il y a deux siècles, la gelée dura à Paris du 5 décembre au 8 mars.

C'est en 1665 que l'on commença à employer le thermomètre pour mesurer l'intensité de la chaleur et du froid. Les thermomètres marquèrent 21 degrés 2 dixièmes au-dessous de zéro à Paris.

En 1709, il y eut 20 degrés 1 dixième de froid ; — 1716, 18 degrés 7 dixièmes; — 1729, 15 degrés 3 dixièmes ; — 1740, la Seine fut entièrement gelée ; — 1742, 17 degrés; — 1747, 13 degrés 6 dixièmes ; — 1748, 15 degrés 3 dixièmes; — 1724, 49 degrés 1 dixième ; — 1755, 15 degrés 6 dixièmes; — 1762, 15 degrés 6 dixièmes ; — 1767, 15 degrés 5 dixièmes ; 1768, 17 degrés 1 dixième ; — 1774, 13 degrés 6 dixièmes; — 1776, 19 degrés 1 dixième : la gelée dura 25 jours ; — 1783, 20 degrés : la gelée dura 69 jours ; — 1788, 22 degrés 2 dixièmes : hiver affreux ; — 1795, 23 degrés 5 dixièmes : il y eut 42 jours de gelée; —

Digitized by Google

1798, 17 degrés : 32 jours de gelée ; — 1812, campagne de Russie ; — 1819, 15 degrés ; — 1820, 14 degrés 3 dixièmes ; — 1825, 14 degrés 6 dixièmes ; — 1829-1830, 16 degrés 3 dixièmes : la Seine fut prise ; — 1836, 17 degrés ; — 1838, 19 degrés ; — 1840, le 15 décembre, jour de l'arrivée des cendres de l'Empereur, 17 degrés. Depuis lors, nous n'avons pas eu d'hivers exceptionnels. Mais sommes-nous au bout de celui-ci ?

Nous ne sommes déjà si loin du jour de l'an que je ne puisse, sans paraître tomber des nues, emprunter encore à la mémoire de quelques personnes des traits et des faits qui se rattachent à cette solennité.

Dans les contrées méridionales de la France, par exemple, il se fait encore, la veille du premier janvier, ce que l'on appelle la *guillonnée*. Le 31 décembre, au soir, des groupes d'enfants, de jeunes gens, des mendiants, vont, à la lueur d'un flambeau, aussi bien dans les campagnes que dans les villes, quêter un présent en l'honneur de l'*an nouveau*, en entonnant des complaintes ou des légendes finissant par ces mots : « Donnez-nous la guillonnée ! » Ces présents consistent quelquefois en monaie, le plus souvent en provisions de bouche, fruits, viande, etc.

Voici l'une des légendes de la *guillonnée* qui se chante dans les environs de Tonneins :

Le fils du roi s'en va chasser,
Le fils du roi s'en va chasser,
Dans la forêt d'Hongrie.
Ah ! donnez-nous la guillonnée,
Monseigneur, je vous prie !

Ayant chassé et rechassé, (*bis*)
Il n'a pas fait grand'prie.
Ah ! donnez-nous, etc.

Il n'a trouvé qu'un nid d'oiseau (*bis*)
Qu'y s'appelle la trie.
Ah ! donnez-nous, etc.

De cinq qu'y a prend le plus beau (*bis*)
Et le porte à sa mie.
Ah ! donnez-nous, etc.

Qui l'a gardé pendant sept ans (*bis*)
Dedans une gabie.
Ah ! donnez-nous, etc.

Pendant sept ans il y est resté (*bis*)
Menant bien triste vie.
Ah ! donnez-nous, etc.

Va, retourne petit oiseau, (*bis*)
Va, retourne à ta mie.
Ah ! donnez-nous, etc.

Pour revenir, ne reviens pas,
Pour revenir, ne reviens pas
Dedans cette gabie.
Ah ! donnez-nous la guillonnée,
Monseigneur, je vous prie !

Ceux-là, au moins, passent leur premier de l'an gaiement ; il ne paraît pas en être de même d'un jeune homme de 6000 francs de revenu, et qui vient de détailler de la manière suivante la brèche faite à son revenu par les cadeaux *forcés* du jour de l'an. Son mémoire s'exprime ainsi :

A mon concierge, 20 francs ; à ma femme de ménage, 15 francs ; à la petite fille de ma femme de ménage, 5 francs ; à la vieille mère de ma femme de ménage, 10 francs ; aux maîtresses de maison où je vais prendre une tasse de thé et un billet de loterie de bienfaisance, vingt-quatre livres de bonbons et de chocolat à 6 francs la livre : 144 francs ; joujoux pour les enfants, 100 fr...

Ici le *mémoire* est interrompu par la citation de ces deux strophes de Victor Hugo :

Il est si beau, l'enfant avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs merveilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Après quoi le *mémoire* reprend :

Boîtes pour les demoiselles, 160 francs ; étrennes des bonnes, 70 francs ; aux tambours de la garde nationale, 5 francs ; au porteur d'eau, 3 francs ; au facteur et au porteur des journaux, 10 francs ; au garçon de mon restaurant et au garçon de mon café, 10 francs ; au garçon coiffeur, 5 francs ; deux cents cartes de visite, 10 francs ; deux cents timbres-poste pour les affranchir, 10 francs ; deux cents enveloppes, 2 francs ; voitures pour visites et pour transporter les bonbons et les joujoux, 30 francs. Total 609 francs. C'est à faire frémir ! C'est-à-dire près du sixième du revenu de ce malheureux ! Et par le temps de loyer qui court !

Eh ! ma foi, puisque j'en suis aux calculs et aux statistiques, laissez-moi mettre sous vos yeux un autre *mémoire* curieux d'abord par son authenticité, amusant ensuite par ses détails. Il a été adressé tout récemment à un journal. Il s'agit d'un *mémoire* présenté par Jacques Caspour, peintre décorateur, en 1700, et qui, ayant travaillé dans une église de monastère, avait exigé 78 francs 10 sols de Brabant (environ 168 francs de notre monnaie). L'abbé du monastère, en trouvant la note exagérée, en demanda le détail. » Ce détail que le correspondant du journal découvrit dans les papiers de son grand-père, le voici : nous le publions, non dans un but de critique ou de moquerie, Dieu nous en garde ! mais à cause de la naïveté de la rédaction :

1° Corrigé et verni les dix commandements, 13 livres. 2° Embelli Ponce-Pilate et mis un ruban à son bonnet, 4 liv. 17 sols. 3° Remis une queue au coq de saint Pierre, raccommodé sa crête, 2 liv. 4 s. 4° Rattaché le bon larron à la croix, remis un doigt neuf, 1 liv. 8 s. 5° Remplacé et doré l'aile gauche de l'ange Gabriel, 15 liv. 19 s. 6° Lavé la servante du grand Caïphe, mis


Digitized by Google

du cramoisi à ses joues, 6 liv. 13 s. 7° Renouvelé le ciel, ajouté deux étoiles, doré le soleil, nettoyé la lune, 8 liv. 15 s. 8° Rebordé la robe d'Hérode, remis deux dents, rajusté sa perruque, 3 liv. 5 s. 9° Rapiécé la culotte d'Amas, en cuir, et mis deux boutons à sa veste, 2 liv. 5. 10° Mis des guêtres neuves à Tobie fils voyageant avec l'ange Gabriel et une courroie neuve à son sac de voyage, 2 liv. 6 s. 11° Nettoyé les oreilles de l'âne de Balaam et referré ledit, 4 liv. 7 s. 12° Mis un nouveau caillou à la fronde de David, grossi la tête de Goliath et reculé ses jambes, 3 liv. 3 s. 13° Remis des pendants d'oreille à Sara, 4 liv. 1 s. 14° Remis des dents à la mâchoire de Samson, 1 liv. 5 s. 15° Goudronné l'arche de Noé, lui avoir mis une nouvelle paire de manches, 7 liv. 16° Rapiécé la chemise de l'enfant prodigue, lavé les porcs, mis de l'eau dans leurs bacs, 3 liv. 4 s. 17° Remis une anse à la cruche de la Samaritaine, 1 liv. 5 s. Total : 78 livres 10 sols.

Pouvez-vous exiger rien de plus naïf que cela ! Et quel courrier tiré de mon propre fonds vaudrait des citations de cette sorte, si j'en pouvais fournir beaucoup. Et qu'il fait donc bon de causer quelquefois avec les savants et de fouiller dans les vieux papiers de son grand-père ! Comme j'aimerais à m'en tenir là, si je n'avais encore à vous dire que les Bouffes parisiens ont fait l'ouverture de leur nouvelle salle par les premières représentations de : la *Tradition*, prologue en 1 acte et en vers ; l'*Amour chanteur*, opérette en 1 acte ; *Lischen et Fritzchen*, conversation alsacienne en 1 acte, et par la reprise des *Deux aveugles*. Deux jeunes artistes de beaucoup de talent sont venus grossir la troupe déjà excellente des Bouffes, M[lles] Irma Marié et Zulma Bouffar.

Les *Revues* n'ont pas manqué à l'appel de la fin d'année. Aux Variétés, la *Revue au cinquième étage* ; au théâtre Déjazet, *les ballons* ; aux Délassements comiques, *Lâchez tout* ! Ajoutez à ces succès celui du *Zouave de la garde* aux Folies dramatiques, et du *Pifferaro* au Palais-Royal.

Est-ce l'heure de parler du *Moïse* à l'Opéra ? Pourquoi non ? Le couronnement des édifices est toujours ce qu'il y a de plus beau. Couronner, en signalant l'immense succès de *Moïse* et de la ravissante interprète, M[lle] Marie Battu ; couronner, dis-je, ce courrier, en parlant d'une telle œuvre, c'est, ma foi, presque de l'adresse.

X. EYMA.

TRIBUNAUX.

L'inventeur des trésors de 600 000 et de 900 000 francs !!!

Voulez-vous être riche ? Désirez-vous posséder 600 000, 900 000 francs ? Soyez crédule et allez consulter Gilbert Tissier, physicien, demeurant à Rive-de-Gier, rue Féloin, n° 10, et versez-lui cinq cents francs ; il s'extasiera, invoquera l'*esprit malin*, agitera ses cartes, et vous apprendra que vous possédez dans votre cave un trésor de 600 000 ou 900 000 fr., qu'en 1789 y cacha le seigneur de l'endroit ! Vous creuserez la terre, vous ne trouverez rien, mais le sorcier vous mettra sur la trace d'un autre trésor aussi insaisissable que le premier ; vous n'obtiendrez rien, et vous ne reverrez jamais vos cinq cents francs !

C'est là en quelques mots le résumé du procès qui amène sur les bancs de la police correctionnelle le prévenu Tissier. Il se dit physicien, et cherche à se donner un air étrange par la coupe de sa barbe, par la forme de son chapeau, par le désordre de ses vêtements et par sa démarche roide et embarrassée. Toute cette histoire est exposée par le premier témoin, M. Jean-François Piquet, soixante ans, cultivateur et propriétaire à Mornant, qui dépose ainsi :

« Messieurs, je vais vous conter la chose. Au commencement d'octobre, j'allai consulter, sur un mariage pour ma fille, M. le physicien Tissier, qui est ici ; il me fit les cartes et me dit, en ouvrant de grands yeux sur *trois rois* : Il n'y a rien à dire sur le jeune homme auquel vous destinez votre jeunesse, — s'entend ma fille.

» Au moment de le payer, et quand il vit ma bourse qui était assez rondelette, il me dit : — Ah çà, père Piquet, vous êtes riche, mais vous ne vous doutez pas que vous avez dans votre cellier un trésor de 600 000 fr. Je le vois dans les cartes. — Bah ! lui répondis-je, est-ce bien vrai ? — Bien vrai, m'affirma-t-il. — Ah ! ah ! (Hilarité générale.)

» — Comment faudrait-il m'y prendre pour l'avoir ? J'y tenais tout de même un peu à ces 600 000 francs ! C'est rare, pas vrai ? (Hilarité.)

» M. le physicien me dit : — Je suis autorisé par le gouvernement à trouver les trésors ; envoyez-moi votre fille et... 500 fr.

» Je lui envoyai ma fille et mon fils qui s'entendirent avec lui ; il leur déclara qu'il fallait conjurer, et pour ça vingt-cinq pièces de 20 fr.

» Il vint à la maison entre minuit et une heure, descendit dans la cave et le cellier, accompagné de nous tous et de mes 500 fr., fit des signes, chassa le diable. Ah ! il faisait des signes à faire peur ! (Rires prolongés.) Après avoir bien travaillé ses cartes, il s'écria : Le trésor est là, à 1 m. 90 c. de profondeur, et il s'en alla à la pointe du jour.

» Mon fils et moi, nous nous mîmes courageusement au travail ; à la profondeur indiquée, nous ne trouvâmes qu'un rocher très-dur, mais point les 600 000 fr. Ma fille revint chez M. Tissier qu'elle ramena. En voyant le rocher, il s'exclama : « Je vous défends d'aller plus loin, il vous arriverait malheur, nous sommes barrés ! » Et il jeta ses cartes dans le trou. Puis il reprit : « Il y a un autre trésor dans le village, il faut le trouver tous ensemble. Je le trouverai pourvu que j'aie mes cartes. » Mon fils et lui se mirent en route à travers le village. En passant devant la maison de M. Verney, M. Tissier dit : « Il est là ! » Ils revinrent me chercher et nous allâmes ensemble chez Verney. Là, M. Tissier dit : « M. Verney, il y a un trésor de 900 000 fr. dans votre cave, en pièces de 96 fr., avec une chaîne d'or et un médaillon représentant une dame, madame Toussaint, seigneur

Digitized by Google

de la paroisse, qui y avait caché le trésor. Et pour le trouver, je vous demande 500 francs. »

» M. Verney lui répondit : « Trouvez-le, je vous donnerai plus que vous ne me demandez ; mais, je ne veux rien donner d'avance. »

» M. Tissier insista pour avoir 500 fr. en pièces de 20 fr., mais Verney ne voulut rien donner.

» Alors, M. Tissier répliqua qu'il aurait le trésor malgré lui, qu'il était nommé par le gouvernement pour découvrir les trésors et qu'il allait écrire par le télégraphe, à Paris, à l'Empereur.

» Nous eûmes peur et mon fils alla voir au télégraphe, qui n'avait pas vu M. Tissier ; il le rencontra en revenant et il lui raconta qu'il avait télégraphié, par Saint-Étienne, à une académie dont M. Genty était président et dont il était membre. (Hilarité.)

» *M. le président.* Et vos 500 fr., vous les a-t-il rendus ? — Oh ! pour ça, non. Le malin esprit les avait emportés. (Hilarité générale.)

» Dans le village, on a ri comme rient ces messieurs qui me font l'honneur de m'écouter ; la chose est venue aux oreilles de M. Henry, brigadier de gendarmerie à Mornant, qui a voulu éclaircir la chose, et M. Tissier a été arrêté. »

Deux autres témoins déposent de faits analogues. Tissier est condamné à un an de prison, 50 fr. d'amende, et aux frais.

VARIÉTÉS.

Un effroyable naufrage, qui a coûté la vie à 500 personnes, a eu lieu, il y a quelques jours, dans la mer du Nord. Un des passagers, échappé comme par miracle à une mort presque certaine, a, dans une lettre à un ami, raconté les détails de ce drame émouvant.

« C'est dans la nuit du jeudi au vendredi, écrit-il, que la catastrophe est arrivée. 300 personnes, parmi lesquelles se trouvaient le capitaine et le médecin du bord, ont péri dans les flots. La *Wilhelmsbourg* était l'un des plus grands navires de Hambourg ; il n'en reste plus rien qu'une partie de l'arrière qui a été épargnée, grâce à sa forte construction.

» Nous avions quitté Stade, il y a quinze jours, au nombre de 315 à 320 passagers. A peine avions-nous gagné la haute mer, que le vent commença à souffler de l'ouest. Il dura sans interruption pendant plusieurs jours en augmentant constamment de violence.

» Loin d'avancer, le bâtiment se trouvait irrésistiblement poussé vers la côte. Dans la nuit du jeudi au vendredi, l'ouragan s'était élevé à une impétuosité telle, que les voiles ne tardèrent pas à être mises en lambeaux. Nous craignions à tout moment d'être écrasés par la chute des mâts qui pliaient comme des roseaux. Le navire lui-même craquait sourdement comme s'il voulait s'entr'ouvrir. Il n'était plus dirigeable, le gouvernail s'étant cassé. A une heure du matin, le capitaine fit jeter la sonde. On constata dix-sept pieds d'eau ; le navire en tirait dix-huit. Nous étions perdus. En effet, au bout de quelques minutes, nous ressentîmes un choc terrible. La *Wilhelmsbourg* venait d'échouer des deux extrémités. Il fallut abattre les mâts. Ils se brisaient comme du verre, et les débris, en tombant sur le pont, y faisaient de larges trous par lesquels les vagues s'engouffraient dans l'entrepont.

» Tout à coup on entendit un craquement formidable: le navire venait de se rompre par le milieu. Tous ceux qui se trouvaient sur l'avant furent engloutis. En moins de quelques secondes trois cents personnes avaient trouvé la mort. Je me trouvais avec d'autres passagers sur l'arrière. Le spectacle que nous avions sous les yeux est indescriptible : hommes, femmes, enfants, flottèrent un instant sur l'élément en fureur, puis disparurent à tout jamais. Nous ne pouvions rien faire.

» Dans de pareils moments on ne pense qu'à soi et aux siens. Nous étions nous-mêmes dans une situation rien moins que rassurante. La proue, à son tour, s'enfonça jusqu'à ce qu'elle eût touché le fond sablonneux, où elle se fixa. Cependant nous étions encore à la surface de la mer, et peut-être eussions-nous pu nous y maintenir sans la violence des lames qui chaque fois qu'elles déferlaient sur le bord, balayaient subtilement quelques nouvelles victimes.

» Nous nous jetâmes dans un des canots, qui se trouvait, pour ainsi dire, emprisonné par les débris de la mâture. Devant et derrière nous, nous n'apercevions que des morts et des blessés. Le capitaine se trouvait au nombre des premiers. Pressés dans le canot les uns contre les autres, nous attendions à tout moment à être précipités dans les flots. Ce fut dans cette situation que nous passâmes la nuit. A sept heures du matin, nous aperçûmes de loin une barque se dirigeant vers la côte, elle provenait d'un bâtiment échoué comme le nôtre et en contenait l'équipage. Nous suivîmes cet exemple. Malheureusement la barque était trop petite pour nous recevoir tous. Il fallut que dix de nos compagnons d'infortune restassent en arrière jusqu'à ce que le plus grand nombre fût mis en lieu de sûreté. J'étais parmi les premiers.

» La chaloupe s'éloigna, mais la mer était si basse qu'elle ne tarda pas à s'ensabler. Nous vîmes de loin les voyageurs sortir du canot et se diriger à gué vers la côte. Voyant que nous n'avions rien à attendre que de nous-mêmes, nous nous construisîmes un radeau et bientôt nous voguions également vers le rivage où les flots nous poussaient. Nous dûmes passer cette seconde nuit à la belle étoile, mais du moins étions-nous à l'abri de tout danger. Le lendemain soir, nous rencontrâmes enfin des habitants de la côte, qui nous transportèrent en voiture dans un des villages voisins.

» Nous pûmes enfin prendre quelque nourriture, ce qui ne nous était pas arrivé depuis trois jours. Nous nous trouvions dans une île nommée Terschelling. Nous y restâmes jusqu'au mercredi, jour où nous fûmes transportés à Harlingen. Demain nous partirons pour Amsterdam. »



Digitized by Google

POÉSIE.



LE POETE AUX ÉTOILES.

Comme il n'avait pas dîné,
Comme les bourgeois honnêtes
Tout le jour avaient berné
Le faiseur de chansonnettes,

Triste et pâle, sur le soir,
Prêt pour la dernière épreuve,
Loin du monde il vient s'asseoir
Et chanter au bord du fleuve.

Il chanta les longs tourments
De l'amour et de la gloire,
Et son hymne, par moments,
Faisait tressaillir l'eau noire.

Soudain, par l'ordre d'un Dieu,
Les étoiles attendries
S'arrêtèrent au milieu
De leurs blanches théories...

Puis il les vit sans efforts,
Glissant des voûtes profondes,
Comme de grands sequins d'or,
Trembler dans l'eau, toutes rondes.

Il y plonge. Il veut savoir...
O prodige ! il en prend une,
Puis deux, puis quatre... et bonsoir
Les soucis de l'infortune !

Il revint tout radieux
Vers les villes où nous sommes :
Avec le billon des dieux
On peut bien solder les hommes.

Son frac noir, aujourd'hui roux,
Fort peu payé, sans reproches,
Semblait, à travers les trous,
Porter le ciel dans ses poches.

Il va chez le boulanger:
« — Prends cet astre, et sers-moi vite.
» — Compagnon, va le changer,
» Ma galette n'est pas cuite.

A la taverne du coin
Il fait briller sa pécune :
« — Camarade, on n'ouvre point
» A ceux qui portent la lune. »

Sans chemise par-dessous,
Il sonne au marchand de toiles :
« — L'ami, je veux des gros sous ;
» Tu peux garder tes étoiles ! »

Les savants de l'Institut
Prirent de grands airs revêches ;
L'un sourit, l'autre se tut :
Ils ne les trouvaient pas fraîches.

Il mourut le lendemain,
Aiglon né chez les reptiles.
Maigre et serrant dans sa main
Ses étoiles inutiles !

Moi, j'allais je ne sais où ;
J'ai croisé ce convoi sombre ;
Deux amis qui l'ont cru fou,
En riant suivaient son ombre.

Dors, poëte, on frappe en vain
A nos tavernes immondes ;
Dors, ô mendiant divin !
Qui payais avec des mondes.

Quelque jour, les fossoyeurs
Verront, tombant en prière,
Des soleils intérieurs
Luire aux fentes de ta bière.

Et, sous leur pic effaré,
Brisant la planche sonore,
Feront du tombeau sacré
Jaillir une grande aurore !

Louis BOUILHET.

LARMES D'HOMME.

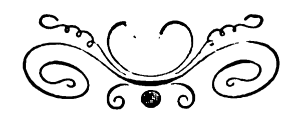
Jeune fille, pense à l'homme que tu as vu pleurer. — (Anastasius Grun.)

Que vos chagrins sont doux, femmes aux voix brisées !
Aux cœurs gros de soupirs, aux yeux voilés de pleurs !
Car ces larmes pour vous sont comme les rosées
Dont la nuit rafraîchit le sein brûlé des fleurs.

Si vous courbez un jour vos têtes épuisées,
C'est pour les relever plus belles de douleurs,
Et, comme l'arc-en-ciel, sur vos lèvres rosées
Un sourire bientôt ramène les couleurs.

Mais nos larmes à nous, hommes au front de marbre,
Sont la noble liqueur montant au cœur de l'arbre,
La résine qui bout dans le sapin du Nord.
Pour la faire couler, il faut briser l'écorce,
Et si l'arbre tari vit encor dans sa force,
La blessure du moins reste jusqu'à la mort.

Victor MABILLE.




Digitized by Google

SUR LE SABLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Par mesure de précaution, il tira le dard d'une canne à épée.

Un rire moqueur répondit à son geste.

En même temps, il entendit le bruit qu'on fait pour armer un revolver.

Une minute après, la détonation d'une arme à feu frappait ses oreilles.

Il rentra à la hâte chez lui, agité et pâle.

—Qu'as-tu, mon Ernest? lui demanda Margaret, en lui faisant un collier de ses deux bras. Quelle émotion d'épouvante je lis sur ta figure !

— Ce n'est rien, absolument rien, répondit-il d'une voix saccadée; j'aurai marché trop vite, voilà tout.

En parlant ainsi, il voulut se débarrasser de son manteau, et une balle qui se trouvait dans les plis tomba sur le parquet.

— Qu'est-ce que c'est que cela? reprit la jeune femme effrayée. Ernest, tu ne m'as pas dit la vérité! Que se passe-t-il? Que signifie cette balle ?

Il n'y avait pas moyen de dissimuler davantage. En deux mots, il lui raconta la rencontre presque fantastique qu'il avait faite à la sortie du port, près du square.

— Cette ombre, je ne la connais que trop! reprit Margaret. Ernest, c'est la même par laquelle a déjà été poussé le volet qui a amené la mort de mon père. Il ne faut pas que ce second avertissement nous soit donné en vain. Partons, quittons l'Amérique; Samuel Burdett nous y poursuivrait toute la vie. Allons cacher notre bonheur en France.

Dès ce moment, l'idée de ce départ devint une idée fixe chez la fille du calfat. Volontaire comme toutes les femmes, elle répétait sans relâche les mêmes paroles.

A la fin, Ernest Bailleul n'eut plus la force d'opposer la moindre résistance à ce projet.

Il s'occupa donc de réaliser sa fortune et de vendre la petite maison, et le jardin sur le sable duquel il avait écrit en témoignage de son amour :

J'aimerai Margaret toute la vie.

— Eh bien ! partons pour la France, dit-il à son tour.

VII.

— Voilà une belle soirée, capitaine.

— Une belle soirée, en effet, monsieur le passager.

La scène se passait sur le pont de l'*Alcyon*, élégante corvette qui venait de New-York et faisait voiles vers la France.

Le ciel était pur; le soleil, en se couchant, faisait miroiter les vagues que blanchissait le sillage du vaisseau.

Une faible brise enflait les voiles et tout était calme à bord de la corvette.

Sur le gaillard d'arrière, les matelots fumaient en se racontant ces légendes maritimes dans lesquelles Fenimore Cooper a puisé le thème de ces romans empreints de tant de poésie, et qu'on ne se lasse jamais de lire.

Ceux des passagers que la splendeur de cette belle soirée, annonçant une belle nuit d'été, ne retenait pas près des mâts et des tranquilles manœuvres, se retiraient dans la cabine du commandant où il y avait un piano et divers jeux d'agrément comme dans un salon.

Un homme de haute taille, enroulé dans une longue pelisse de tartan, paraissait, malgré le bruit, s'endormir sur un divan.

Au moment où le soleil disparaissait tout à fait, deux personnes étaient restées sur le pont : une jeune femme et un jeune homme.

Nonchalamment assise sur un banc de quart, la jeune femme appuyait sa tête sur l'épaule de son compagnon de voyage.

La lune, qui montait majestueusement sur la voûte étincelante d'étoiles, éclairait de sa lueur pâle et mélancolique le plus charmant visage qu'on eût jamais rêvé. Des lignes pures et correctes, de grands yeux d'une tendresse infinie d'expression, un front blanc et uni, de longs cheveux d'un blond doré, tout dans cette jeune femme présentait un ensemble de perfection.

Elle abandonnait, avec une naïveté d'enfant, ses mains aux mains du jeune homme.

— Vois donc, dit-elle, vois donc, mon Ernest, la belle et douce nuit d'été! Pourrait-on donc ne pas se sentir ému à un pareil spectacle?

Ernest Bailleul posa ses lèvres sur le front de Margaret; c'était répondre.

D'ordinaire quand on quitte le pays où l'on est venu au monde, un accès de tristesse indéfinissable envahit le cœur et remonte bientôt aux yeux, où elle se résout en larmes. La jeune Américaine, au contraire, éprouvait une joie folle en commençant ce voyage.

— Voir la France et Paris, disait-elle en souriant, n'est ce pas le rêve de toutes les jeunes femmes du monde entier?

Depuis quelques instants, Ernest Bailleul était devenu rêveur.

— Qui sait, Margaret, si le ciel de mon pays te

Digitized by Google

conviendra aussi bien que le climat de l'Amérique du Nord?

—Ernest! comment ne me trouverais-je pas bien de cette ville reine qu'un proverbe dit être notre paradis, à nous autres! Tiens, tu achèteras une petite maison entre cour et jardin, dans quelque endroit pittoresque, dans un lieu qui ne sera ni Paris, ni la campagne, mais qui participera des deux. Ce sera le nid de nos amours. De notre balcon nous suivrons du regard les plis de serpent de cette Seine dont tu m'as si souvent parlé. Là aussi nous aurons des haies de jasmin des Florides et des tonnelles de vigne vierge. Ainsi nous retrouverons, sous plus d'un rapport, notre habitation de New-York. Il n'y a qu'un voisinage redoutable et odieux que nous ne reverrons pas.

En achevant ces mots, Margaret, inquiète d'un bruit soudain, tourna tout d'un coup la tête.

A dix pas du banc où ils étaient assis, elle venait d'apercevoir l'homme au long manteau qui, ayant quitté son divan pour respirer quelques bouffées d'air pur, paraissait un instant sur le pont.

La jeune femme ne put s'empêcher de faire entendre un petit cri d'effroi.

— Ah! vois donc, Ernest, vois donc! Encore l'ombre qui nous poursuit!

— Petite folle! répondit Bailleul en essayant de la rassurer par des caresses et par un serrement de main, où vois-tu donc que ce passager ressemble à Samuel Burdett?

Pendant qu'il l'apaisait ainsi, l'apparition s'était évanouie.

VIII.

Peu à peu Margaret recouvra son sang-froid. Elle se mit bientôt, la première, à rire de ses ridicules frayeurs.

— Mes craintes n'avaient pas le sens commun, reprit-elle; pardonne-moi cette épouvante d'enfant, Ernest. Mais non, qu'il ne soit plus question de cela; remettons-nous à admirer les magnificences de cette belle nuit et laissons là le passé.

Jamais la jeune femme n'avait été plus séduisante; il y avait dans sa voix comme une musique qui allait à l'âme. Les tresses d'or de ses beaux cheveux, remuées par la brise, se jouaient par instants sur le front d'Ernest Bailleul.

— Tiens, reprit-elle en attirant l'attention du jeune Français du côté de la voûte céleste, tiens, là-haut, auprès des plaines d'argent de la voie lactée, vois-tu cette étoile solitaire qui brille d'un si vif éclat, comme un diamant dans le chaton d'une bague? Comme il serait doux d'y vivre à deux, n'ayant d'autre souci que de s'aimer!

— Cette solitude à deux, loin des bruits du monde, ma chère enfant, nous la trouverons, sous peu de jours, aux portes de Paris.

Cependant l'Américaine, toujours rêveuse, ne détachait pas ses grands yeux de la voûte du ciel.

Tout à coup le jeune homme la sentit tressaillir pour la seconde fois.

— Qu'as-tu donc, Margaret? lui demanda-t-il avec inquiétude.

— Rien, rien, Ernest! Tu as raison, je suis folle; mais, vois-tu, c'est une vieille superstition d'enfance, et malgré moi j'y trouvais un présage funeste.

— Un présage funeste! De quoi parles-tu, Margaret?

— Depuis que nous sommes en observation devant ces splendeurs de la nuit, je pensais à la devise que tu as écrite sur le sable du jardin, à notre bonheur, à notre amour. Tout à l'heure, au moment où tes bras se sont enlacés autour de ma tête, quittant du regard la voie lactée, j'avais vu et choisi au ciel deux autres étoiles plus brillantes que leurs sœurs, liées sans doute par quelque sympathie invisible, et, en laissant de côté la science et ce qu'il y a de positif dans l'astronomie, je me disais: « Qui sait? ces deux étoiles sont peut-être les nôtres. Les joies de notre vie auront leur éclat; comme elles, elles seront éternelles. » Hélas! au même instant, l'une d'elles a glissé là-bas, comme si elle s'abîmait dans la profondeur des flots... Oh! tiens, ami, j'ai froid au cœur; je ne sais pas dire pourquoi, mais j'ai bien peur.

Il essaya de la rassurer de nouveau.

— Enfant! disait-il en couvrant de baisers son front d'ivoire, eh! que peut faire à la destinée de notre vie une étoile qui file?

— Il y a des légendes là-dessus.

— Oui, des contes de nourrice.

— Il ne faut mépriser rien de ce qui vient des âges passés, mon Ernest. En Amérique, une tradition populaire prétend que celui qui voit filer une étoile meurt dans l'année. Ah! la vieille Sara, notre servante, me l'a dit bien souvent, ajouta-t-elle avec terreur.

— Fables faites pour endormir un baby dans son berceau! Crois-moi, Margaret, en admettant même qu'il y ait des rapports entre ce monde-ci et ceux qui sont au-dessus de nos têtes, ces deux étoiles disjointes ne peuvent être les nôtres. L'une d'elles a disparu pour aller s'ensevelir dans l'espace, dis-tu. Eh bien! quoi qu'il arrive, ma bien-aimée, nous sommes inséparables. Où tu iras, j'irai; où tu vivras, je respirerai. Si tu mourais, pourrais-je supporter le fardeau de l'existence? La vie sans toi, mon bel ange, ne vaudrait pas la mort.


Digitized by Google

Margaret releva vivement la tête, et fixant sur lui son œil plein de feu :

— Dis-tu vrai, mon Ernest? Si je mourrais à cette heure, renoncerais-tu à vivre?

— Je n'aurais plus rien à faire en ce monde.

— Les femmes sont armées de mille séductions; après quelques jours donnés à la tristesse, tu oublierais la fille du calfat, et tu en aimerais une autre.

— Ne blasphème pas ainsi, Margaret!

— Tu m'aimes donc aujourd'hui et pour toujours, Ernest?

— Pour toujours.

Margaret s'appuya sur le cœur de son mari en murmurant :

— Tu es un homme d'honneur : tu ne peux pas mentir.

Ils se tinrent longtemps embrassés, en se parlant encore à voix basse.

Pendant ce temps-là, l'homme de vigie avait crié à l'officier de quart :

— Un grain! un grain! Donnez l'éveil!

— Un grain! ce ne sera rien! avait murmuré l'homme au long manteau en jetant à la mer son cigare encore allumé.

IX.

Toute la journée avait été brûlante.

— C'est un orage qui couve, avait dit un maître timonier.

On avait espéré que la menace du dénoûment redoutable se perdrait dans la fraîcheur de la nuit.

Loin de là; quelques minutes avant que la vigie eût donné l'éveil, l'atmosphère s'était alourdie tout d'un coup. On sait avec quelle rapidité se préparent les convulsions de la tempête en mer. De noires vapeurs se condensèrent et voilèrent en un moment ce ciel si pur et si brillant d'étoiles.

Ernest Bailleul et Margaret venaient de quitter le pont.

Un coup de sifflet retentit pour appeler à la manœuvre tous les matelots de l'équipage.

Ce nouveau spectacle était magnifique et terrible.

Une violente rafale rasa les flots; la mer s'agita et bondit; les vagues mugirent et écumèrent, enlevant avec elles la corvette ou lui creusant un abîme qui menaçait de l'engloutir; les vents se déchaînèrent avec fureur; les rouges éclairs déchirèrent les vagues; la pluie tomba à flots, et ce fut bientôt une horrible scène de désordre et d'épouvante à bord du vaisseau qui luttait contre les éléments.

—Voilà une véritable tempête des tropiques, disait le capitaine. Mes amis, sachons lui tenir tête.

Après douze heures d'orage, la mer n'était pas encore calmée.

Çà et là, le ciel s'était un peu éclairci, mais il était toujours menaçant.

L'*Alcyon*, horriblement éprouvé par la tourmente, démâté, brisé, commençait à faire eau.

Pendant ces heures d'angoisse et de danger, Ernest Bailleul était resté près de Margaret éperdue.

— Il n'y a rien à redouter, lui disait-il, essayant de lui donner une conviction qu'il n'avait pas.

Il la tenait dans ses bras, il calmait ses terreurs, il essuyait ses larmes avec des baisers, oubliant lui-même l'approche du danger, ne s'occupant que d'elle, ne tremblant que pour elle.

Un caprice étrange s'empara alors de l'esprit de la jeune femme.

— S'il est vrai, dit-elle, qu'il n'y ait rien à craindre, quittons cette cabine et viens avec moi sur le pont.

— Le capitaine ne le permet pas.

— Le capitaine ne s'occupe pas de ces détails. Il se peut même que les passagers deviennent une aide pour l'équipage.

Ernest Bailleul se laissa gagner par ses instances.

Tous les passagers étaient aux pompes; ils aidaient autant qu'ils le pouvaient, mais il ne restait que peu d'espoir, et déjà on entendait des voix alarmées murmurer ces paroles :

— Il est temps de songer aux chaloupes.

— Ernest, fais comme tout le monde : aide les matelots.

Ainsi parlait Margaret.

En ce moment, une vague écumante déferla à bord; elle couvrit le pont.

— Le navire va sombrer, dit une voix.

—Tout est perdu! s'écria l'homme au long manteau.

Ernest Bailleul fut renversé; sa tête frappa contre un mât brisé.

Il s'évanouit.

— En voilà un qui a le crâne fracassé, dit un officier. N'importe. Bon courage! travaillons toujours!

— C'est juste, répondit le maître timonier, ce chien de grain a les cinq cent mille diables dans le ventre. Nous en avons encore pour deux bonnes heures à le combattre.

X.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées.

Lorsque Ernest Bailleul revint à lui, il était dans sa cabine, sur son lit, la tête enveloppée de compresses.



Plusieurs passagers l'entouraient.

Dans le premier moment, il jeta autour de lui un regard étonné.

— Que se passe-t-il? Qu'est-ce que cela signifie? avait-il l'air de se demander.

Par instinct, il porta la main à sa tête.

— Une blessure! du sang! Mon Dieu! est-ce que je rêve encore? dit-il.

Un des passagers lui présentait une tasse de tisane.

— Que m'est-il donc arrivé? demanda-t-il alors. Où est Margaret?

— Monsieur Bailleul, ne parlez pas, dit le médecin du bâtiment qui venait d'entrer. Vous avez reçu une contusion de la nature la plus grave; il vous faut un repos absolu. La tempête s'est enfin apaisée. Pendant cet orage, l'*Alcyon* a beaucoup souffert, mais nous serons bientôt au port en France, et il n'y aura plus d'inconvénient pour vous à reprendre la parole.

— Mais docteur, où est Margaret? Qu'est devenue ma femme?

— Votre femme est dans la cabine du commandant.

— Est-elle donc aussi blessée?

— Sans doute.

— Je veux la voir... Je veux qu'on me porte...

— Taisez-vous. En ce moment, vous ne devez vous occuper que de vous. Encore un coup, il vous faut un repos absolu.

— Margaret devrait être auprès de moi! s'écria le malade en faisant un effort pour se soulever.

— Ne bougez pas, je vous l'ordonne! Votre femme demandait à vous voir; c'est moi qui me suis opposé à ce qu'elle vînt. Après les angoisses de ces deux journées, je n'ai pas voulu qu'elle vous vît souffrir ni que vous la vissiez vous-même. Calmez-vous. Tout ira bien. Tâchez de dormir, c'est ce que votre femme demande.

Ernest Bailleul n'avait pas encore les idées bien nettes. La blessure qu'il s'était faite en se cognant contre le mât l'avait jeté dans un état d'affaiblissement complet.

Sur cette nouvelle injonction du docteur, il laissa retomber doucement sa tête sur l'oreiller, en murmurant :

— Pauvre Margaret!

Quelques instants après, le sommeil, cet ami de toutes les infortunes, s'empara de sa pensée. Ceux qui se tenaient près de lui l'entendaient prononcer par moments des paroles entrecoupées de soupirs de joie et de peine.

— Voilà la France, Margaret! Est-ce là le beau pays que tu avais rêvé? Demain, nous serons à Paris. Dans un mois nous aurons acheté un cottage en Normandie ou en Auvergne. Tu verras quels beaux arbres nous avons. Ce ne sont pas les géants de ton Amérique, mais ici on peut se promener ou dormir à l'aise sous l'abri de leurs branches vertes.

Ce rêve se brisait; Ernest Bailleul montrait à la jeune femme charmée tous les enchantements de la reine des villes.

— Tiens, Margaret, la magie des contes arabes a-t-elle jamais osé imaginer rien de plus merveilleux que cette soirée de l'Opéra où nous sommes? L'art, la jeunesse, la beauté, l'élégance, tout ce qui idéalise la vie dans les temps actuels brille dans cette salle. Au fond de cette loge, vois-tu ce jeune homme pâle, mais plein de distinction, qui a l'air de se cacher derrière les deux objectifs de sa lorgnette? Mon enfant, c'est un des rois de l'Europe qui vient ici incognito, en cachette de ses ministres et de son peuple, pour voir danser le ballet nouveau. Çà et là, ce sont des diplomates, des princes russes, des écrivains illustres, des millionnaires. Les plus belles femmes du monde se font assez voir avec leurs diadèmes de diamants et leurs éventails ornés de topazes et de saphirs. Ce chanteur qui s'avance du côté du public, pour ramasser les couronnes de laurier et de fleurs qu'on lui jette est un ancien ouvrier tonnelier dont on a cultivé la voix; il épouserait une duchesse, s'il le voulait bien. Tu vois, Margaret, Paris est la ville des contrastes. Mais pourquoi baisses-tu les yeux? Comment! est-ce que tu pleures? Est-ce que tu ne te trouves pas heureuse d'être à Paris avec moi?

En l'écoutant parcourir ainsi toutes les gammes d'un songe, un de ceux qui l'entouraient ne put s'empêcher de dire à demi-voix :

—Qu'on ose donc soutenir que rêver n'est pas le plus réel des bonheurs.

XI.

Ce long repos et le songe qui l'avait accompagné devaient contribuer puissamment à remettre Ernest Bailleul du choc de l'avant-veille.

Le surlendemain, en effet, sa forte constitution avait en partie vaincu le mal.

Quand le médecin vint faire sa visite et qu'il eut examiné la plaie, il montra un visage plus rassuré.

— Un certain proverbe dit : « Plaie de tête guérit vite. » Et rien n'est plus vrai. Ainsi, cette blessure promet de se cicatriser promptement, mais il faudrait que vous fussiez assez sage pour réprimer les mouvements d'une agitation désordonnée.

Ernest Bailleul se leva sur son séant.

— Mais, docteur, je serais le malade le plus pa-


Digitized by Google

tient et le plus calme du monde si l'on me donnait ce que je réclame avec tant d'insistance depuis la fin de la tempête.

— Que réclamez-vous donc?

— La présence de ma femme.

— Voilà que vous vous remettez à vous agiter. Calmez-vous.

— Où est Margaret, docteur?

— Vous le saurez quand vous serez tout à fait hors de traitement.

— Je veux le savoir tout de suite.

—Allons, pour la centième fois, soyez plus calme; résignez-vous à ne pas voir votre femme de cette journée. Ce soir, au moment où je viendrai changer votre appareil, on vous l'amènera.

— Vous me le promettez, docteur?

Le médecin fit un petit signe de tête, afin d'avoir l'air de répondre affirmativement, et aussi pour avoir le droit de ne pas tromper absolument le malade.

Mais, malade ou non, un homme qui aime est presque toujours doué d'une faculté de clairvoyance qui lui montre les choses telles qu'elles sont.

— Tout cela n'est pas net, se disait Ernest Bailleul en essayant de dormir. Voilà bientôt trois jours que la catastrophe nous a séparés, et Margaret ne paraît pas, Margaret, qui ne pouvait pas vivre sans moi, comme je ne puis vivre sans elle. Je n'y comprends rien. Ma tête s'y perd!

Au moment de la visite du soir, le malade, qui était presque un convalescent, trouvait, non sans raison, qu'on faisait tout son possible pour ne pas répondre à ses questions.

En voyant qu'un système de silence était organisé autour de lui, il voulut se lever, il demandait Margaret à grands cris; il disait qu'on la lui cachait et qu'il faudrait bien qu'on la lui rendît.

— Monsieur, dit alors à part un des passagers au docteur, il n'est plus possible de lui dissimuler plus longtemps la terrible vérité.

— Voyons, du courage, dit le médecin au malade.

En même temps, lui saisissant les mains d'un air paternel, il lui apprit comment la jeune femme avait disparu, pendant la tourmente, au moment même où il avait, de son côté, la tête fracassée contre le mât du navire.

Dès qu'il avait été renversé, Margaret s'était jetée sur lui afin de le garantir; la vague passée, l'Américaine n'avait plus été vue. Le flot venait d'emporter cette femme si heureuse et si aimée; il l'avait emportée sans qu'elle eût le temps de presser la main de son mari et de lui dire un dernier adieu.

Pauvre Margaret!

Ces révélations frappèrent Ernest Bailleul comme d'un coup de foudre.

Haletant, l'œil hagard, il avait écouté ce lamentable récit avec un tremblement convulsif.

— Margaret est morte! s'écriait-il d'une voix déchirante; Margaret est morte!

Tous les efforts qu'on fit pour le retenir ne purent l'empêcher de se lever de son lit, pareil à un pauvre insensé que poursuit une idée fixe.

— Laissez-moi! s'écriait-il. Je veux aller rejoindre Margaret! Je veux me jeter à la mer!

Il courut vers la porte de la cabine; mais, arrivé là, une terrible révolution se fit en lui.

Ernest Bailleul chancela et tomba de nouveau.

Le docteur était accouru pour le relever.

Sa blessure s'était rouverte; le sang inondait son visage.

— Cette fois, dit le médecin, il est sans connaissance, et il ne recouvrera sa raison que d'ici à trois jours.

— Quel drame que la suite de cet orage! disaient les passagers en se promenant sur le pont.

— Ce qu'il y a de plus étrange, disait une femme, c'est qu'au moment même où la vague retombait à la mer, le monsieur enveloppé d'un long manteau a été aussi emporté par elle, et que personne n'y a fait attention.

— En effet, c'est étrange! répondirent plusieurs voix.

XII.

Dans une charmante petite maison de plaisance, à Pau, en vue des Pyrénées, une jeune femme de vingt-deux ans environ, au regard doux et angélique, au visage blanc et rose, était mollement étendue sur une causeuse, suivant d'un œil un peu inquiet tous les mouvements de son mari, qui marchait lentement, les bras croisés, le front soucieux et rêveur.

La jeune femme se nommait Emma; le mari, c'était... Ernest Bailleul.

Ernest regardait un bouquet de roses jaunes qui baignait ses tiges dans une très-belle aiguière de cristal.

—Vous ne paraissez pas comprendre, monsieur, disait la jeune femme d'un ton de douce raillerie, pourquoi j'ai fait venir ce bouquet de roses de la Chine? Ernest, je n'ai pas oublié que nous sommes aujourd'hui à la date du 15 juillet.

— Ah! oui, répondit-il, c'est l'anniversaire du jour où je t'ai rencontrée pour la première fois, ma douce Emma.

— Et toi, méchant, quand tout à l'heure je t'ai rappelé cette date, tu as tressailli et pâli; tu t'es mis à marcher en long et en large comme font d'ordinaire ceux qui sont distraits.


Digitized by Google

— Pardon, mon Emma, mais tu sais bien que j'ai des moments de tristesse...

— Ah! j'oubliais : le 15 juillet vous rappelle aussi une autre date.

En parlant ainsi, la jeune femme baissait la tête. Une larme vint au bord de sa paupière.

— Tu as raison, Ernest. Je suis égoïste; j'oublie les douleurs d'autrefois.

— Je les oublie aussi, mon Emma, quand je suis près de toi; mais cette date du 15 juillet réveille en moi un souvenir si amer...

— Il te rappelle la mort de Margaret.

— Tais-toi, mon Emma, je t'en conjure.

— Elle est bien heureuse, *Elle!* tu l'aimes toujours... plus que moi

— Est-ce bien toi, mon Emma, qui pourrais me reprocher un regret donné en passant à la malheureuse Margaret? Crois-tu que mon affection puisse être diminuée pour toi parce que je me suis rappelé une catastrophe affreuse?

— Je ne dis pas cela, Ernest. Bien mieux, si je t'ai si vite aimé et pour toujours, c'est parce que j'ai vu tout de suite que tu étais un homme de cœur. A ton retour en France, lorsque tu m'as été présenté par mon père, tu étais si pâle, tu avais tant de tristesse dans le regard, que je n'ai pu me défendre d'une vive émotion. Comme tu fuyais le monde, je me suis dit qu'il y aurait pour moi un bonheur presque divin à te consoler, à te rattacher à la vie.

— En effet, c'est toi qui m'as fait renaître, Emma.

— Un soir, en présence de mon père, tu m'as tendu la main, Ernest, en me disant : « Voulez-vous m'aider à porter le fardeau de mes chagrins? Voulez-vous être ma femme? » Tu sais que ma réponse ne s'est pas fait attendre. Trois semaines après, nous étions mariés.

— Oui, Emma, et depuis lors toutes les tristesses de ma vie ont été calmées, sinon effacées tout à fait par ton amour. Mais, chère enfant, ne réveille plus, je t'en supplie, les souvenirs du passé. Laisse-moi être pensif encore quelques instants; ce ne sera qu'un éclair.

Ici Emma s'approcha de son mari et lui dit, en lui jetant ses bras autour du cou :

— Pardonne, Ernest, à cette fougue de tendresse. Mais si je t'ai tourmenté de cette sorte, c'est que ce que je viens de voir m'y a poussée.

— Eh! qu'as-tu vu, Emma?

— Il y a une heure, en traversant le parc, je me suis assise une minute sur un des bancs peints en vert. Je rapportais ce bouquet de roses de la Chine. Tout en rajustant ces fleurs mal attachées, j'inclinai les yeux à mes pieds, sur le sable. Sais-tu ce que j'y ai lu, Ernest?

Bailleul était devenu pâle d'effroi.

— Eh bien! qu'y as-tu lu?

— Ces mots, que je n'ai que trop bien retenus : *J'aimerai Margaret toute la vie.*

— Juste ciel! s'écria Ernest troublé au dernier point, qu'est-ce que cela signifie? Il y a là-dessous quelque mystère terrible.

En ce moment, un domestique ouvrit la porte.

— Monsieur, dit-il, une dame demande à vous parler sans retard.

— Une dame! Qui cela peut-il être? Comment est cette femme?

— Encore jeune, encore belle, mais très-pâle.

— Faites-la entrer.

Presque au même instant, l'étrangère entrait.

— Margaret Irving! s'écria Ernest Bailleul avec terreur.

XIII.

L'étrangère était mise avec une certaine élégance, mais comme une femme en deuil.

Après avoir fait une légère inclinaison de tête :

— Monsieur Ernest Bailleul, vous me reconnaissez donc? demanda-t-elle d'un ton d'ironie étrange.

Le jeune homme ne répondait pas.

— Au fait, reprit la nouvelle venue, je dois vous produire l'effet d'un fantôme.

— C'est bien sa voix! murmurait le malheureux en manière d'aparté.

— Oui, Ernest, c'est bien sa voix; ce sont ses yeux aussi, et son cœur, et tout son être.

Puis, jetant un coup d'œil courroucé à Emma :

— Madame, vous ne vous attendiez sans doute pas à un pareil coup de théâtre : une femme qu'on croyait morte, et qui vient arracher son mari aux bras d'une autre qui n'a pas le droit de se dire son épouse.

— Ernest, défends-moi contre de telles injures! s'écria Emma!

Bailleul était devenu livide et muet de stupeur.

— Ernest appartient avant tout, madame, à celle qu'il a épousée la première. Nie-t-il que je sois sa femme légitime? Il ne répond pas! il est atterré! Il faut qu'il vous aime bien pour avoir oublié la fille du calfat de New-York. Il faut que je produise sur son esprit l'effet d'un épouvantail! Que voulez-vous? la mer n'a pas voulu de moi. Emportée par la vague qui lui avait fracassé la tête contre un mât, je suis tombée dans l'abîme, sans avoir eu assez de bonheur pour y rester. Un homme qui s'était précipité du navire a contribué à me sauver; il m'a, en effet, rendue à la vie et ramenée sur le rivage, et je le déteste deux fois, cet odieux sauveur : d'abord parce qu'il se nomme Samuel Burdett, en second lieu

Digitized by Google

parce qu'il me poursuit en tout lieu de son dévouement, dont je n'ai que faire. Pendant trois années, Ernest, errante à travers le monde, je vous ai cherché en Europe, sans pouvoir parvenir à trouver votre trace. Vous voilà enfin. Mais dans quel état vous retrouvé-je! Je n'ai plus de mari! je n'ai plus de nom! Une autre a pris ma place, une autre est aimée!... Ah! vous pourriez dire, peut-être, que je suis folle, que je ne suis pas Margaret Irving, mariée aux États-Unis à Ernest Bailleul... Qui me connaît en France? Achevez votre œuvre, monsieur: chassez-moi... N'ayez point de pitié. Est-ce que le présent doit s'inquiéter du passé?.

Ernest avait caché sa tête dans ses deux mains.

Quant à Emma, renversée sur une causeuse, elle laissait couler ses larmes sur ses joues décolorées.

— Comment! pas un mot! reprit l'Américaine d'une voix vibrante, dans laquelle il entrait déjà du dépit. Il faut convenir, madame, ajouta-t-elle en se tournant du côté de l'autre femme, il faut convenir que votre triomphe est complet. Il vous aime au point de n'avoir pas un mot à me dire. En me voyant, il n'a éprouvé que de l'effroi. Au fond du cœur, il maudit mon retour. Il n'aime que vous, et vous pleurez!

Ici Ernest Bailleul sentit revenir son sang-froid.

—Ecoutez, Margaret, dit-il, je puis prendre Dieu à témoin que je vous ai souverainement aimée. Il n'y a pas un quart d'heure que je le disais encore. Quand je vous ai perdue, j'ai pensé que je ne m'en consolerais jamais. Un ange est venu à moi et m'a aidé à renaître. Aujourd'hui je vous retrouve, et d'autres devoirs m'enchaînent.

— Prenez garde, monsieur, car ces nouveaux liens sont un crime. Vous êtes un...

— Un bigame, dites le mot, Margaret! Mais si je crains, si j'ai peur, si je ne vois cette situation qu'avec épouvante, ce n'est pas pour moi, c'est pour Emma.

— Pour Emma! Vous voyez bien, monsieur, que c'est elle que vous préférez.

— Margaret, vous ne me comprenez pas. Regardez froidement les choses et vous verrez que la plus à plaindre dans cette sinistre aventure est cette jeune femme. Pour moi, mon bonheur est brisé pour toujours. Placé entre vous deux, que puis-je faire? Mais elle, arrivée la seconde, va être avilie aux yeux de tout le monde et rejetée comme un objet de mépris. Voilà ce que je ne me pardonnerai pas.

Ici il se mit à genoux devant Emma et lui prit les mains, qu'il couvrait de baisers et de pleurs.

— Vous voyez bien que c'est elle que vous préférez, reprit Margaret.

XIV.

En ce moment Emma, essuyant ses larmes, fit signe de la main qu'elle avait quelque chose à dire.

— Vous pouvez parler, madame, lui dit l'étrangère.

— Notre situation à tous trois est également terrible, se hasarda à dire la jeune femme. Au fond, il n'y a réellement de faute à imputer à personne.

— Où trouvez-vous une excuse pour lui, madame?

— Il vous croyait morte, puisque tout annonçait que vous aviez été submergée pendant le retour de New-York. Revenu en France, n'était-il donc pas libre de rattacher sa vie à une nouvelle destinée?

— Non, madame, il ne l'était pas!

Ernest Bailleul essaya ici d'intervenir.

— N'aviez-vous donc pas fait, monsieur, une promesse solennelle, la promesse du jardin: *J'aimerai Margaret toute la vie?* Margaret noyée ou disparue, ce serment s'en allait en l'air comme une vaine vapeur. Mais les choses jurées sont retenues par des chaînons de fer, quoiqu'ils soient invisibles. Un jour ou l'autre, la justice divine se manifeste et dit aux parjures: « Voilà ce qui a été promis. »

L'Américaine parlait avec le ton inspiré et menaçant d'une quakeresse.

— Mais, reprit Ernest, faut-il donc vous répéter mille fois que j'ai fait l'impossible pour ne pas me séparer de votre souvenir? Pendant trois années consécutives, je n'avais dans la pensée et sur les lèvres qu'un nom, celui de Margaret. La vie m'étant à charge, je ne désirais que de la voir finir pour aller rejoindre dans un autre monde celle que je ne retrouvais plus à côté de moi et que je croyais morte. C'est alors qu'une jeune fille s'est présentée à moi, en me disant: « Donnez-moi la moitié de vos peines, soyons deux à porter le faix de vos chagrins. » Elle était belle et plus douce encore que belle. J'ai écouté ce qu'elle me disait. Si c'est un crime que d'avoir aimé une noble et chaste créature, j'ai commis ce crime, j'en conviens. Mais je proteste ici, devant vous deux qui m'entendez, que la mémoire de Margaret n'avait pas cessé de m'être chère et sacrée.

— Eh bien! madame, que prétendez-vous faire maintenant! demanda Emma en s'adressant à l'étrangère.

— Ce que je veux faire, madame? Rien de plus simple. Le nom et la fortune d'Ernest Bailleul sont mon nom et ma fortune. Les lois de France me repousseront-elles quand je viendrai, devant un tribu-

Digitized by Google

nal, réclamer mes droits et chasser celle qui a usurpé mon nom?

— Ah! c'est là ce que vous voulez! Eh bien! puisque vous êtes sans pitié pour Emma, je serai sans pitié pour vous. Oui, les lois vous repousseront, car le journal de bord de la corvette l'*Alcyon* vous désigne comme morte. Cette constatation faite, j'étais libre. Quels juges oseraient me condamner?

— Bien! reprit Margaret, en jetant son châle sur un meuble comme pour prendre possession de la maison. Ainsi vous auriez, monsieur, cet horrible courage de me faire passer pour une intrigante et pour une faussaire! Insensé! vous comptez sans votre hôte; on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que l'énergie d'une femme. Vous avez, dites-vous, le journal du bord de l'*Alcyon;* eh bien! moi, j'ai des témoins, des lettres, cent preuves pour une. Allez, je n'aurai pas grand'peine à démontrer que je suis bien Margaret Irving, la femme d'Ernest Bailleul, l'ancien commis de mon père! On verra ce que dira la loi lorsque tout doute sera ainsi dissipé. Jusque-là je m'attacherai à vos pas; je vous poursuivrai comme un spectre des drames de Shakespeare. Partout où vous irez, vous me verrez apparaître, en criant : « Je suis Margaret Bailleul! » Reconnaissez-moi pour la femme de cet homme » sans foi! »

— Pas un mot de plus! s'écria alors Ernest Bailleul s'avançant vers Margaret.

Emma se jeta entre eux.

— Revenez à vous l'un et l'autre, dit-elle, cette scène est trop horrible. Pas d'esclandre. Pas de scandale. Une fatalité d'une malignité sans pareille plane en ce moment sur nos trois têtes, il faut une victime; pourquoi ne serait-ce pas moi? Il est certain que si je ne m'étais pas trouvée sur votre chemin, Ernest, ce malheur ne vous eût jamais frappé. Il est donc juste que je sois punie de préférence à vous deux. Mon ami, renoncez à moi; madame a évidemment des droits antérieurs aux miens. Si affreux que soit pour l'avenir mon état dans le monde, je le préfère encore à l'idée de savoir que vous seriez, par ma faute, malheureux et flétri. Que madame soit donc l'épouse préférée. Je me retire.

— Emma, je ne permettrai à aucun prix que tu subisses l'humiliation dont elle te menace.

— Ma résolution est irrévocablement prise, répondit Margaret!

— La mienne aussi? s'écria Ernest Bailleul.

Il fut convenu qu'il y aurait un armistice d'une heure.

— Dans une heure, dit Margaret, je me retrouverai avec vous, et nous verrons laquelle de nous deux doit céder la place à l'autre.

On lui assigna un appartement voisin dans lequel elle pourrait trouver quelque repos.

Quant à Ernest Bailleul, après avoir serré Emma entre ses bras, il passa dans son cabinet où il se mit à remuer et à ranger des papiers. Lorsqu'il eut fini, il porta la main à son front brûlant, en se disant :

— Ah! que je souffre.

Puis, il jeta sur une feuille blanche ces lignes à l'adresse d'Emma :

« Adieu, mon Emma, adieu, mon ange consola» teur. Pardonne-moi la fougue de mon désespoir. » Te perdre eût été au-dessus de mes forces. » Adieu. »

Il sortit ensuite à pas précipités, courut comme un fou.

Le gave descendait à une portée de fusil de là, grondant et terrible.

Ernest Bailleul, qu'un serviteur essayait mais en vain d'atteindre, se précipita dans l'abîme.

— Il est mort! dit l'homme en revenant à la maison.

Emma accourut tout en larmes.

— Il est mort! disait-elle. Il fallait me tuer, ô mon Dieu, et le laisser vivre!

— Il a préféré la mort à Margaret, murmura l'Américaine avec une violence concentrée. Ah! vous êtes heureuse, vous! Il s'est tué par amour pour vous et par haine pour moi.

En parlant ainsi, elle reprit son châle et partit.

XV.

Au moment où elle traversait le parc pour rentrer en ville, elle aperçut, assis sur un banc peint en vert, un homme qui, du bout de sa canne, effaçait des mots écrits sur le sable :

J'aimerai Margaret toute la vie.

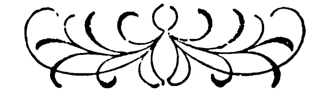
La fille du calfat reconnut le fils du banquier de New York.

— Tout bonheur d'ici-bas est écrit sur le sable, disait en riant comme un démon l'étrange personnage.

— Qu'était-ce que ce Samuel Burdett? Le diable, peut-être?

Margaret détourna la tête et disparut.

Philibert AUDEBRAN.





LES DEUX POTIERS.

I.

L'autre jour, en visitant l'Exposition des arts industriels, je m'étais arrêté, dans la salle de l'Exposition rétrospective, devant cette vitrine en rotonde qui contient des objets si précieux. Il y en a peu, c'est vrai, mais chacun d'eux est une rareté et une merveille d'une époque où l'art était dans tout, même dans un chandelier et dans une assiette, car les moindres détails étaient tenus de concourir à l'harmonie de l'ensemble.

Ah ! je faisais là plus d'un péché d'envie, je vous jure, et, s'il est vrai que voir c'est avoir, j'ai possédé une bien belle collection — pendant trois quarts d'heure.

J'avais, devant mes yeux réjouis, capturé des coffrets byzantins, des épées espagnoles, des poudrières, des ivoires et des dagues niellées comme des bijoux gothiques, des serrures aussi ouvragées que le point de Venise qui se trouve à côté d'elles, des coupes d'émail de Pénicaud et de Léonard Limousin, des vases de Lucca della Robia, et un Bernard Palissy, un seul, un grand plat rustique, avec tout un peuple vivant de sauriens, de batraciens, d'ophidiens, dont ma vue ne pouvait se détacher.

En vérité, je crois que la jolie couleuvre qui rampait sur ses bords au milieu des fougères m'avait cloué sur place et me tenait là fasciné comme l'oiseau sur le buisson.

Si ce n'était de la fascination, c'était à coup sûr quelque chose d'étrange, une sorte d'hallucination, car je vis le serpent relever fièrement sa petite tête aplatie, et j'entendis sa voix sifflante me dire : « Regarde, admire, admire encore, car bien peu de tes semblables savent ce que ce fragile objet a coûté de labeurs, de veilles, de déboires, de misères et de génie ; je veux te raconter son histoire :

II.

Le potier qui m'a donné une seconde vie, une vie immortelle, naquit, il y a trois cent soixante-trois ans, près d'Agen, dans un petit village dont vous ne savez même pas le nom, oublieux et ingrats que vous êtes !

Fils de parents pauvres et obscurs, il fut d'abord arpenteur-géomètre, puis peintre-verrier, n'ayant jamais eu d'autre professeur que lui-même ; je me trompe, il en eut deux : l'un s'appelait Patience et l'autre Misère.

Un jour on montra au peintre-vitrier une coupe de faïence italienne d'un merveilleux travail et recouverte d'un émail plus merveilleux encore. Il fut frappé, comme ébloui de cette admirable et audacieuse nouveauté, et dès ce moment Bernard « entra en dispute avec sa pensée — ce sont ses propres paroles — et voulut absolument faire des vases pareils. »

Nommé arpenteur juré, il avait, pendant les voyages auxquels sa place l'obligeait, recueilli avec soin de nombreux faits d'histoire naturelle. Il avait aussi gagné quelque argent à lever les plans des salins de la Saintonge. C'est avec cet argent et ses notions de naturaliste qu'il commença ses essais.

Il va d'abord à tâtons, au hasard, il s'égare ; tous les jours il pile et broie de nouvelles matières, fait de nouvelles combinaisons, construit de nouveaux fourneaux, perd son temps, son argent, sa peine, presque sa raison, jamais son courage. « Il est fou ! » disent les voisins. « Il est fou ! » répètent au logis sa femme et ses enfants. « Attendez ! » leur répondit-il, comme disait Christophe Colomb à ses matelots mutinés.

Pendant douze ans, les yeux creux, la figure séchée par le feu des fourneaux, hâve, maigre, enfiévré, il recommence ses désespérantes tentatives. Il s'y ruine et reprend son métier d'arpenteur ; mais il n'y a pas plutôt gagné un petit pécule que sa passion, sa rage d'émail le reprend de plus belle. Ecoute ce vaillant, car il a laissé des mémoires où il retrace sans amertume, avec une bonhomie touchante, l'enfer de sa vie dévorante.

E. Villars.

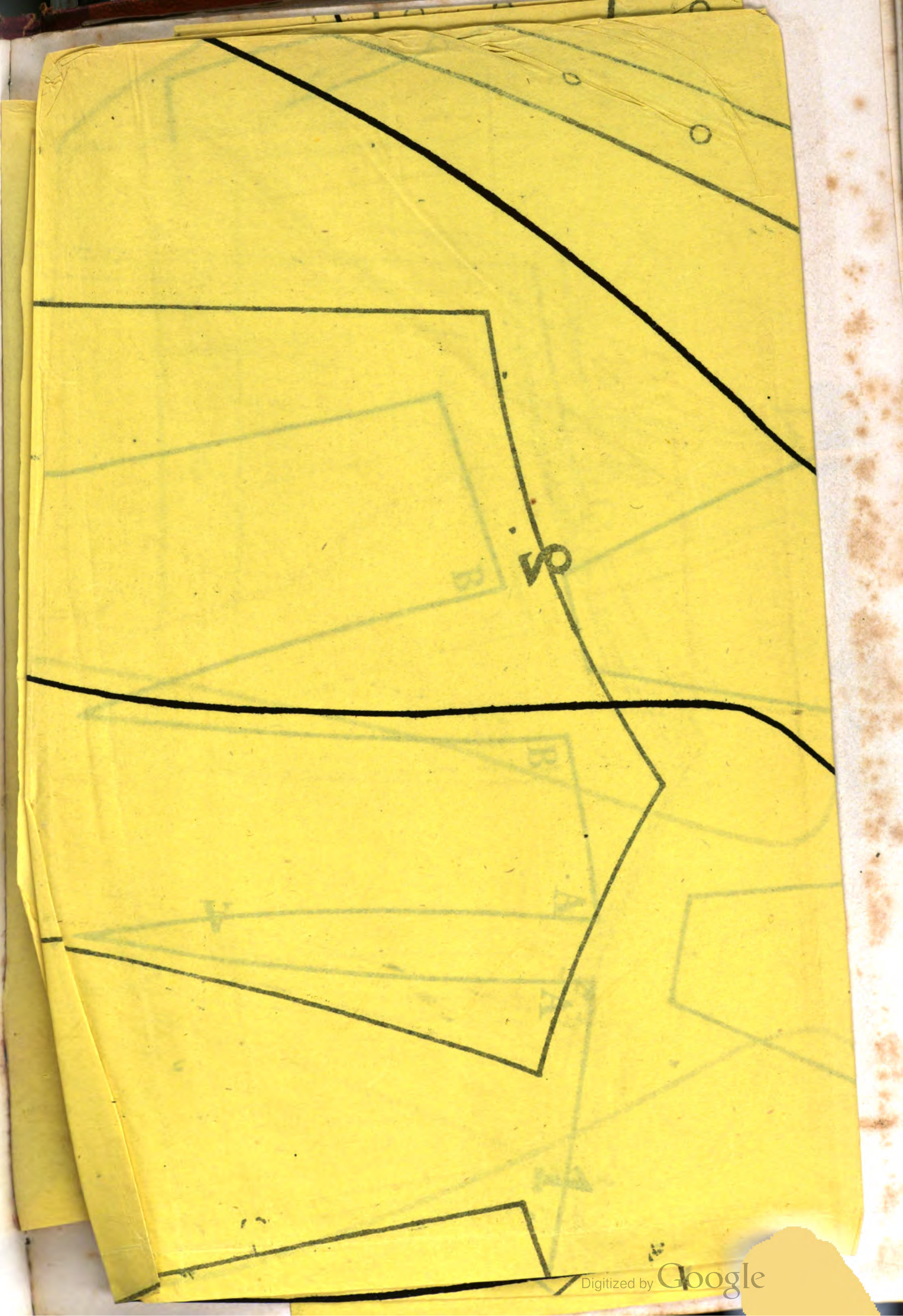
(La suite au prochain numéro.)

Deux enchanteurs chinois, Arr-hec et Sam-Ung, viennent de débuter tout récemment au Cirque-Napoléon où ils donnent des séances de jonglerie et de prestidigitation vraiment remarquables.

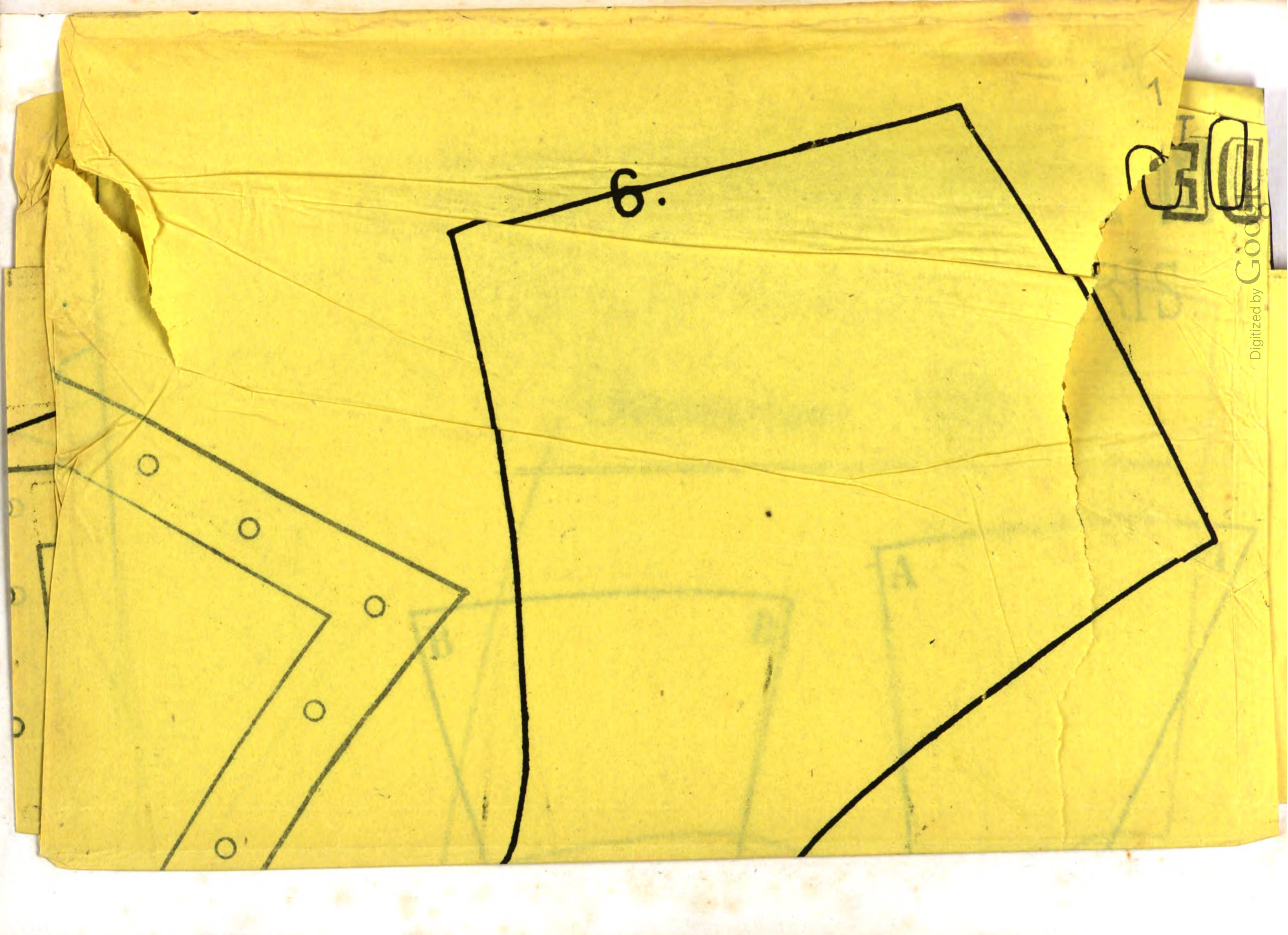
Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

On porte cet hiver beaucoup de robes de velours, et c'est surtout du velours de couleurs voyantes que nos grandes couturières se plaisent à confectionner : les nuances bleu vif, violet clair et rouge indien sont choisies de préférence. On adapte à ces robes des berthes pèlerines d'hermine : ce genre de toilette est tout à fait grande dame. Comme le velours ne supporte guère l'ornement, les jupes se font unies ; ce qui repose un peu la vue de tout cet appareil de garnitures qui a pris, depuis quelque temps, des proportions exagérées : les extrêmes se touchent, — en fait de modes surtout ; — et nous ne serions point étonnée de voir, très-prochainement, les femmes élégantes adopter, pour quelque temps du moins, des robes de belle étoffe, exécutées avec la plus grande simplicité. C'est l'ouverture de la saison de printemps qui décidera ces graves questions que l'on agite déjà dans les ateliers.

Nous avons fait cette semaine une visite aux salons de la maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne. Plusieurs nouveautés, extrêmement gracieuses, nous ont été montrées. Madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de robes de cette importante maison, a un goût épuré qui sait allier les exigences du moment avec le cachet du bon ton que les femmes du grand monde doivent conserver en tout temps.

Plusieurs robes étalées dans les salons, donneront une idée de ces élégantes créations. Les voici :

Première toilette : robe de bal en tulle jaune d'or. — La jupe, ornée de trois volants de tulle ruché, de satin assorti ; au-dessus de ces volants, une riche garniture de point d'Angleterre est posée en festons retenus par des cactus de velours rouge ; une tunique de tulle, garnie de satin, prend à la taille et fait traîne en découvrant, sur le devant, les ornements de la jupe ; le corsage, de satin jaune, est recouvert d'un châle de dentelle ; les manches, de petits bouillons de tulle, ont des épaulettes de fleurs.

Une autre toilette est composée d'un dessous de satin rouge, avec jupe de tulle de la même nuance ; une garniture de dentelle de Venise forme tablier par devant et tunique étroite en arrière ; les deux, à côtés dégagés de la dentelle, sont semés de bouquets de reines-marguerites blanches ; le tulle de la jupe est bouillonné et se termine, dans le bas, par des ruches de taffetas blanc ; le corsage est recouvert de dentelle et semé de fleurs.

Une troisième toilette de bal, d'un genre plus simple, est de poult de soie blanche ; sur les coutures de chaque lé, sont posées des bandes de taffetas bleu qui forment des rayures : ce taffetas est voilé par de la blonde blanche ; le corsage est rayé de même, et les rayures, plus petites, viennent se raccorder à celles de la jupe ; quelques fleurs de lis et roses pompons sont ajoutées aux épaules et au corsage.

Madame *Pauline Conter* a fait aussi quelques robes de ville en moire ornées de velours couleur sur couleur ; cette manière de décoration ne vise pas à l'effet et conserve beaucoup de distinction.

Payons un dernier tribut aux chapeaux, qui ne nous fourniront bientôt plus rien de nouveau jusqu'à la saison prochaine.

Des commandes nombreuses ont stimulé le zèle de madame *Hertz*. C'est dans ses salons, rue Drouot, 8, que nous avons copié les modèles que voici :

Un chapeau de velours blanc frisé ; le bavolet est recouvert de blonde : une touffe de marabouts perlés de jais blanc est posée sur le côté ; l'intérieur est un pouff de digitales ponceau entourés de petites plumes, avec joues de blonde blanche.

Un second chapeau, toilette de théâtre, est de tulle et crêpe rose ; de chaque côté de la passe, il y a un groupe d'herbes folles avec un papillon de nacre ; à l'intérieur un nid de roses voilé de tulle ; des joues de tulle, moitié rose et blanc ; un bavolet tulle et satin, et des brides de satin rose.

Plusieurs chapeaux blancs ont attiré notre attention. Ils sont ornés, avec beaucoup de légèreté, par des touffes de plumes teintées accompagnées de blonde ; les fleurs sont réservées pour l'intérieur : elles s'assortissent de nuance avec la teinte des plumes, qui est bleue, lilas, rose ou gris de Chine, nuance nouvelle, délicate et seyante.

Nous pouvons signaler quelques jolies coiffures sortant tout à fait du genre ordinaire.

Voici d'abord un diadème de coquilles de velours Nacara ; ce diadème est retenu, de chaque côté, par des épingles papillons enrichies de diamants ; en arrière des velours, une barrière d'herbes fines semées de mouches d'émeraudes ; un nœud de velours, avec traîne de feuillage, retombe par derrière.

Cette coiffure est de la composition de mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme, qui nous en a montré deux autres également réussies.

La première est une torsade de velours bleu entourée

Digitized by Google

d'une chaînette de perles ; un bavolet carré, de guipure de Venise, tombe par derrière ; à chaque pointe du bavolet, il y a un gland de passementerie bleue et perles blanches ; sur le milieu de la coiffure, trois roses mousses sont posées en chaperon.

L'autre coiffure est un bonnet résille de gaze d'or ; sur le front, il y a un pouff de fleurs de fuschias de velours ponceau, mélangé à des aigrettes de plumes blanches ; une chaîne de perles enroulées, perles blanches et or, traverse, par derrière, le bonnet qui est à fond mou et vient se rattacher, en avant, par des épingles en croissant.

Nous nous arrêterions avec plaisir à la description de toutes les séduisantes nouveautés en pèlerines, canezous et ceintures que la saison des bals a inspirées à mademoiselle *Anna Loth* ; mais nous avons à faire une revue de costumes d'enfants sur les modèles fournis par l'importante maison de *Saint-Augustin*, 45, rue Neuve Saint-Augustin.

Nous ne pouvons pas nous mettre en retard sur ce sujet intéressant, parce que la même maison nous promet, pour le mois prochain, une nouvelle série qui ouvrira gracieusement notre saison printanière. Il est bon de récolter le présent, tout en convoitant l'avenir : abondance de biens ne nuit pas.

Les petites filles portent en soirée des robes de mousseline sur transparent de taffetas bleu ou rose ; dans le bas de la jupe, il y a trois volants espacés ; entre chaque volant, un entre-deux de dentelle doublé de taffetas assorti ; les manches sont courtes, terminées par des volants ; les corsages sont décolletés carrément, avec guimpe de tulle à l'intérieur, et ruches de rubans tout autour.

Des robes de promenade, pour petites filles de sept à neuf ans, sont de popeline entourée de dents de velours ou taffetas de nuance tranchante. On emploie aussi le cachemire gris, bleu ou feutre ; on le garnit de velours écossais.

La maison de *Saint-Augustin* a créé plusieurs jolis modèles de paletots d'enfants. Ces modèles ont noms : Judith, Angèle et Galathée ; ils sont tous trois de formes à manches, mais variés de coupe et surtout d'ornements. La saison est trop avancée pour nous appesantir sur la description des confections, qui vont subir des modifications d'ici à un mois. Avant cette époque, nous publierons des gravures auxquelles nous viendrons en aide par des détails écrits. Cet ensemble de renseignements permettra à nos lectrices de profiter, en temps utile, des productions de tous genres de la maison de *Saint-Augustin*.

On prépare les étoffes de printemps, celles qui doivent remplacer les lainages. Il y aura de très-jolies nouveautés de popeline d'Irlande et de taffetas moucheté. Des mousselines de laine, légères de tissu, mais soutenues par un apprêt particulier qui leur donne du corps, prendront place parmi les fantaisies à la portée de toutes les femmes.

Les tissus de la belle saison n'ont pas besoin d'autant de luxe que ceux d'hiver, et l'on peut avoir de charmantes robes, qui font beaucoup d'honneur dans leur grâce printanière, sans être coûteuses.

La maison de *Saint-Augustin* en sera approvisionnée de manière à fournir à tous nos renseignements.

Nous ne pensons pas que l'écossais soit appelé à figurer de nouveau dans les toilettes : on en a trop abusé pour qu'il puisse fournir une nouvelle carrière. Les teintes unies, longtemps délaissées, vont reprendre faveur en se retrempant dans des nuances nouvelles où les couleurs vives et claires domineront. On portera beaucoup de taffetas glacé et énormément de soieries à très-petits carreaux.

La *sous-jupe* Vernier, dont nous avons parlé dans un précédent article, a réalisé toutes ses promesses : son succès est mérité. Elle a su réunir toutes les conditions d'élégance aux améliorations impérieusement nécessaires. Toutes les fois qu'un objet de mode réussit à son début, il s'améliore par suite de la vogue qui s'attache à son nom. Il est donc facile de prévoir que la *sous-jupe* Vernier sera en grande faveur d'ici à quelques mois.

La maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, a préparé des surjupes, d'une rare élégance, pour servir de couverture au jupon en vogue. L'étoffe de fond, jaspée ou rayée, reçoit, pour ornement, des broderies et des applications de dentelle, velours et taffetas ; les ruches de rubans, habilement distribuées, font très-bon effet. Il y a un nouveau modèle, avec un bord à dents, qui fait haute nouveauté. Ce bord, assez haut, s'exécute en taffetas ; il remonte en agréments brodés sur le jupon, et se découpe en festons sur le bord.

Bien qu'il ne soit guère permis de prévoir les caprices de la fantaisie, on doit pourtant supposer qu'une chose originale et d'un effet nouveau sera adoptée par les femmes de goût.

Les jupons de la maison *Creusy* ont été heureux jusqu'ici, et nous paraissent destinés à trôner encore longtemps.

On ne sait rien encore sur les nouveaux ornements de passementerie. Nous pensons que les franges et les boutons s'emploieront beaucoup pour garnitures de robes. On parle aussi d'une nouvelle coupe de paletot qui doit faire sensation. Sitôt que toutes ces questions seront résolues, nos lectrices en seront instruites. C'est leur droit et c'est surtout notre devoir.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 733.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure disposée en deux bandeaux ondulés et retournés faits avec les mêmes mèches. Le derrière se compose de quatre coques terminées par un catogan. Une plume blanche, partant d'une touffe de volubilis, garnit le devant.

Robe de dessous de taffetas blanc.

Corsage décolleté, garni d'une berthe à écaille. Le haut, de tulle malines, est bouillonné et capitonné par des cordons de volubilis. Le bas est terminé par deux tuyautés de tulle.

Une jupe de tulle, formant tunique, est garnie de deux volants de tulle tuyauté ; le premier ayant pour *tête* un petit bouillonné.


Digitized by Google

J. SCHNEIDER
MÜNCHEN.



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu. 92

Toilettes de la Mon Gagelin. r. de Richelieu. 83 _ Modes d'Alexandrine rue d'Antin. 14.
Plumes et Fleurs de Mme Tilman r. de Richelieu 104 _ Coiffures de Loisel Faubg Poissonnière 53
Corsets de la Mon Simon rue St Honoré 183

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin. 6. Parfums de Violet, Pr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis 317

Entered at Stationer's

LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C.

MADRID P. J. de la Pena

Digitized by Google

Digitized by Google

La jupe de dessous est de tulle malines, bouillonné, capitoné de volubilis.

Toilette de ville. — Chapeau de velours impérial, avec fond mou en crêpe. Une belle *fleur d'eau* et une barbe de dentelle blanche sont posées au-dessus du fond.

Un large ruban de satin couvre le dessus de la passe et vient former les brides. Ce ruban est accompagné sur la passe par une demi-voilette.

Le dessous est de crêpe, avec une fleur d'eau plus petite que celle de dessus.

Robe de taffetas, brochée de noir et garnie de biais de taffetas uni, de pattes de velours et de petits lisérés de velours.

Corsage montant. Taille ronde.

La manche est plate, la couture d'entournure est marquée par un liséré de velours.

Des pattes sont posées mi-partie sur le corsage, mi-partie sur la manche.

Le parement, ouvert derrière, est de taffetas uni, liséré de velours et retenu par une patte.

Chaque lé, au bas de la jupe, est fendu en écart du bas, et encadré par un biais en uni dont la couture est marquée par un liséré qui simule des revers.

Sous les ouvertures est une partie de taffetas uni.

Trois pattes graduées de grandeur sont posées sur les ouvertures.

Courrier de Paris.

Les bals et les mariages sont nombreux. L'énumération n'en sera pas fatigante, il s'en faut, mais elle sera longue. Commençons par les mariages, je parle des plus éclatants. Le bonheur se trouvera aussi bien que dans ceux-là ; mais on en cause moins ; or mon rôle et mon devoir est d'en causer :

M. de Gustedt épouse mademoiselle Renouard de Bussierre, nièce du conseiller d'État de ce nom, et appartenant à l'une des plus anciennes familles de la Franche-Comté, établie ensuite en Alsace où elle occupe un rang considérable.

M. le comte Walsh de Serrant épouse mademoiselle Geneviève de Sauvan d'Aramon, fille de M. le marquis de Sauvan d'Aramon et de mademoiselle du Bois de la Touche, remariée avec le comte Walsh. — La famille de Sauvan d'Aramon, originaire d'Italie, était établie au Comtat dès le commencement du XIVe siècle : sa filiation remonte à Joseph de Sauvan, naturalisé Français en 1527. L'aïeul de la jeune future, créé pair sous la Restauration, fut un des derniers défenseurs de Louis XVI, auprès duquel il était le 20 juin.

M. Feuilhade-Chauvin, fils d'un ancien conseiller à la cour de cassation, riche propriétaire du Bordelais, épouse mademoiselle Hubert-Delisle, dont le père, créole des Antilles, puis propriétaire dans le Bordelais, a été gouverneur de l'île de la Réunion et est actuellement sénateur.

Un mariage qui a passé inaperçu cet automne est celui du comte Maxence de Damas avec une riche et noble Anglaise. Le comte de Damas est un des membres les plus élégants du high-life français, des plus considérés et des plus considérables. La famille de Damas est une des plus illustres de France ; issue du comte du Forez, elle a formé de nombreux rameaux, dont deux ont été appelés à la pairie avec le titre ducal, duc de Damas-Crux et duc de Damas-d'Antigny. Le comte Maxence est le second fils de l'ancien gouverneur du comte de Chambord et de mademoiselle de Hautefort.

M. le comte de Gontaut Saint-Blancard épouse mademoiselle de Clérembaut, très-riche héritière, nièce du général de brigade marquis de Clérembaut. Les Gontaut, dont le nom est celui d'une petite ville du Lot, sont connus depuis le commencement du XIIe siècle à la cour du duc d'Aquitaine. Gaston II de Gontaut, baron de Biron, accompagna saint Louis en Palestine. Un de Gontaut, baron de Biron, maréchal de France, fut tué au siége d'Epernay, en 1592, d'un boulet qu'il reçut pendant que Henri IV causait avec lui la main appuyée sur son épaule. Son fils aussi fut également maréchal de France. La tante de M. de Gontaut, gouvernante des enfants de France, avait reçu après la mort de son mari le brevet de duchesse, de la gracieuseté du roi Charles X. Elle est morte il y a deux ans.

En fait de bals, l'hôtel de ville a ouvert ses riches salons dignes de la grande cité qu'ils représentent. Puis les bals officiels, chez les ministres et au sénat. Partout on danse, partout on s'amuse, et cependant quel froid ! N'en parlons plus ; cela donne le frisson jusque dans la moelle des os.

Voulez-vous, chères lectrices, me permettre une parenthèse que j'emprunte à un journal fort délicat dans les matières qui touchent au ton, au goût, aux convenances ; j'ai nommé le *Sport*. Or, mon aimable et spirituel confrère fait remarquer, avec beaucoup de raison, que l'usage a établi une foule de subtilités dans la langue française qui n'ont pas la logique pour elles. Par exemple, dit-il, on a banni dans le parlage élégant le mot d'*épouse* pour le remplacer par celui de *femme*, qui sonne si désagréablement à l'oreille. Car femme est une appellation générique qui correspond à *homme*, de même qu'*épouse* correspond à époux, tandis que *mari* n'a pas son équivalent dans l'autre sexe.

Or, il semble qu'il conviendrait de créer cet équivalent, car il est choquant de dire, par exemple : « Ces messieurs étaient avec leurs femmes, » quand on ne peut pas dire comme les paysannes : « ces dames étaient avec leurs hommes, » et qu'il faut dire : « elles étaient avec leurs maris. » Il devrait incomber à l'Académie française de remplir ces lacunes dans la phraséologie usuelle de notre langue. Le mot femme est tellement impropre, que beaucoup préfèrent encore risquer fautivement le mot dame que de l'employer dans le sens convenu.

C'est bien entre parenthèses que je réédite l'observation de mon honorable confrère ; mais il y manque une chose, c'est le remède au mal. Il y a un moyen, toutefois, d'échapper au danger que signale le *Sport* et de satisfaire le parlage élégant. » Par exemple au lieu de dire : — J'étais en tel endroit avec ma femme. Vous dites : « avec madame (votre nom). Et en parlant de la *femme* ou de l'*épouse*,

Digitized by Google

comme voudrez, de tel, dites toujours : « madame... (le nom du mari.) Est-ce entendu ?

Mais mariages, bals, parenthèses n'empêchent pas les petites aventures intimes de se produire. Tranquillisez-vous, je ne raconte jamais que celles qui se peuvent dire à haute voix. En voici une que les plus chastes oreilles peuvent entendre. C'est tout simplement une malice de petite fille. Elles en commettent tant ces petites filles.

— Je te dis, mon ami, qu'il a un nez d'argent.

— Encore !... quelle folie !

Tel était l'invariable dialogue qui s'établissait entre M. et Mme X... toutes les fois qu'ils rencontraient dans l'escalier du vieil hôtel qu'ils habitent au Marais un locataire quinquagénaire occupant sur le même palier un appartement contigu au leur.

— Je te dis qu'il en a un... répétait l'autre soir, au dîner, madame X... à son mari, qui lui répondit en souriant :

— Après tout, chère amie, si tu y tiens absolument...

— Je tiens surtout à le savoir et j'en aurai le cœur net, ajouta la jolie curieuse ; j'ai un moyen!...

Le lendemain madame X... se rendit chez son médecin, vieillard fort aimable qu'elle savait être aussi le médecin de son voisin, auquel il rendait d'assez fréquentes visites.

Elle parla d'abord d'une migraine affreuse, puis de la pluie et du beau temps, puis de la reprise de *Moïse* à l'Opéra, de *Rigoletto* au Théâtre-Lyrique, de l'arrivée de mademoiselle Patti. Le docteur est un dilettante passionné. Après avoir appuyé un peu sur cette corde sensible, madame X... se leva pour se retirer.

Le docteur l'accompagnait.

— Savez-vous, docteur, lui dit-elle à la porte que vous n'êtes guère aimable, et que mon mari a gravement à se plaindre de vous ? Vous venez au moins deux fois par semaine à la maison, sur notre palier, et vous ne vous trompez de sonnette que lorsque je suis à l'agonie. Il ne me paraît pourtant pas si malade, notre voisin ; en sortant je viens encore de me trouver avec lui, nez à nez.

Et madame X .. souligna perfidement ce « nez à nez. »

Le docteur n'eut pas l'air de comprendre.

Piquée au jeu, la jeune femme laissa là la diplomatie et lui dit à brûle-pourpoint :

— Voyons, avouez que votre client a un nez...

— Un peu long, j'en conviens, madame.

— Et qui éternue rarement, dit finiment notre curieuse aux abois.

Le docteur répondit en riant : « Dieu vous bénisse ! » Et madame X... fut obligée de convenir en descendant l'escalier qu'elle n'en savait guère plus qu'en montant, sur l'appareil nasal de son voisin

Cependant madame X... avait une jeune fille de onze ans, mademoiselle Eugénie, qui, entendant dire à chaque instant : « Il en a un, il n'en a pas, » aurait bien voulu savoir, elle aussi, à quoi s'en tenir sur ce mot énigmatique.

Mais comment faire ?

Elle se le demandait quand, la semaine dernière, les ramoneurs vinrent ramoner la cheminée du grand salon.

Mademoiselle Eugénie était là, apportant des tartines et des fruits au petit bonhomme qui, après avoir grimpé dans les tuyaux, enlevait la suie et nettoyait le foyer.

— Vous ne savez pas, mademoiselle, lui dit tout à coup le petit moricaud ? On voit chez le voisin.

— Par où ? demanda précitammcnt la jeune fille.

Par là... tenez, il y a une trappe ; on appuie là-dessus, et ça s'ouvre... comme ça, mademoiselle. Et joignant la pratique à la théorie, le petit ramoneur fit jouer la trappe.

Mademoiselle Eugénie garda pour elle ce précieux secret, se promettant bien de s'en servir aussitôt que se présenterait une circonstance favorable.

Avant-hier elle était seule à la maison, tout le monde était sorti et sa bonne était chez le concierge.

Elle traverse les appartements, gagne le salon, entre dans la cheminée, lève la trappe en tremblant, et aperçoit de l'autre côté, à l'extrémité de la pièce, posé sur un guéridon, un superbe nez d'argent émaillé qu'elle prend pour un nez de carton.

Il était orné de lunettes bleues, et le voisin, en robe de chambre de flanelle, causait tranquillement avec sa femme; une guitare était posée sur une chaise.

Jugez de la joie de la petite Nini une fois en possession de ce secret, qu'elle jura bien de garder pour elle seule.

Mais avant-hier elle s'est trahie ; on était à table :

— Pour le coup, disait à son mari madame X.., je l'ai rencontré sur le boulevard à midi, en plein soleil, il a un nez d'argent, c'est sûr !

— Certainement que c'est sûr, dit mademoiselle Eugénie, je l'ai vu.

— Comment ? mademoiselle, que voulez-vous dire ?

Il fallut bien défiler le chapelet. On l'appela : petite curieuse, petite vilaine, on l'envoya trouver sa gouvernante, puis on rit beaucoup de l'aventure.

Et voilà comme quoi mademoiselle Eugénie, qui n'avait pas l'air d'y toucher, comme on dit, découvrit que le voisin avait un nez d'argent.

Je terminerais bien sur ce récit, s'il ne me restait encore assez de place pour vous rapporter le désintéressement naïf et l'indélicatesse innocente d'un brave homme de paysan breton décédé dernièrement. Jugez ! A la mort du brave homme, l'huissier qui vint dresser l'inventaire de sa maigre succession, demeura stupéfait de voir un billet de banque collé sur la muraille. Jamais l'officier ministériel n'avait vu afficher... un tel dédain de la fortune ; il s'enquit auprès de la veuve du défunt et apprit que celui-ci avait trouvé ce billet sur la grande route et n'y ayant vu qu'une image en avait orné la muraille. Il y avait vingt ans que ce billet était là collé entre le *Juif Errant* et *Geneviève de Brabant*, sans qu'aucun des visiteurs du paysan n'en eût soupçonné la valeur ! Heureux paysans bretons ! C'est véritablement l'âge d'or !

X. Eyma.


Digitized by Google

POÉSIE.

LA TOMBE.

Nous étions tous les deux assis près d'une tombe,
On n'entendait au loin que le bruit du torrent;
Alors elle pâlit comme un beau lis qui tombe,
Et, le front sur mon cœur, cette pauvre colombe,
Se prenant à rêver, me dit en soupirant :

« Oh ! lorsque j'aurai pris mon vol loin de ce monde,
» Vers les cieux d'où jamais on ne doit revenir ;
» Lorsque sur l'oreiller de la bière profonde
» La mort aura couché ma jeune tête blonde ;
» Quand je ne vivrai plus que dans ton souvenir.

» Quand tu seras tout seul sur cette vaste terre,
» Sans n'avoir plus, ami, mon sein pour reposer;
» Quand l'amour gémira dans ton cœur sans mystère,
» Et quand tu rêveras dans la nuit solitaire
» Que je viens en esprit te reprendre un baiser.

» Alors viens visiter ma tombe parfumée,
» Sous mes saules pleureurs viens t'asseoir au soleil;
» Mais songe à m'apporter ta fleur accoutumée,
» Car ton pas bien connu, car ta voix bien-aimée
» Sauront me réveiller de mon triste sommeil.

» Et nous nous parlerons... Mais d'une voix si douce,
» Que nos cœurs seulement entendront cette voix,
» Comme parlent entre eux les ruisseaux et la mousse,
» Le bulbul amoureux et la rose qui pousse,
» Le cygne qui se meurt et la brise des bois.

» Et nous échangerons nos plus tendres pensées,
» Et toi, tu me diras comment tu vis sans moi,
» Et moi je te dirai, sous leurs robes glacées,
» Si l'amour bat encor au cœur des trépassés,
» Et si dans le cercueil on peut rêver de toi.

» Puis, quand l'instant viendra de fermer cette bière,
» Tu t'en retourneras consolé de tes pleurs :
» Je t'aurai vu remplir ta promesse dernière,
» Et joignant sur mon cœur mes deux mains en prière,
» Je me rendormirai sans regret sous mes fleurs. »

Cent fois je découvris cette tombe que j'aime,
Je remplis sans faillir ce funèbre devoir,
Et cent fois j'évoquai ce corps muet et blême;
Mais rien ne répondit... et je ne sais plus même
S'il est un autre monde où je dois la revoir!

Victor MABILLE.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Le carnaval est si court cette année que le mois de janvier semble avoir mis les plaisirs doubles pour s'amuser plus vite, et le jour et la nuit suffisaient à peine à nos Parisiennes pour employer leur temps gaiement. Ainsi, le bon Dieu nous ayant envoyé l'hiver pour nos étrennes, ces dames ont profité du froid pour faire du patinage une mode devant laquelle il fallait s'incliner.

— Savez-vous patiner? — Avez-vous été patiner? — Avez-vous vu patiner?...

Voilà les premières questions que l'on s'adressait dans les premiers jours de janvier, et « Glissez, n'appuyez pas », ces mots de Voltaire qui résument si bien l'art du patineur comme celui du diplomate, étaient les mots d'ordre du jour.

On a fait venir des maîtres patineurs de Hollande. On a fait confectionner des costumes pour la circonstance, et l'on s'est fort diverti par ce plaisir, qui est d'autant plus agréable, que le moindre changement de vent pouvait l'enlever.

Donc je suis allée, non patiner! — avec mes cheveux blancs on m'eût pris pour une folle, et l'on aurait eu raison, — mais voir patiner pour faire un peu comme tout le monde; c'est-à-dire pour pouvoir parler patinage. Ce jour-là, la cour y était. L'Empereur glissait sur la glace avec une grâce et une légèreté sans pareille; l'Impératrice paraissait moins hardie, et deux chevaliers d'honneur lui donnaient la main. Vous comprenez que ces chevaliers-là sont passés maîtres en l'art du patinage. Elle portait, comme toilette, un costume tout de velours noir; c'était une jupe relevée sur un jupon de satin gris-perle brodé d'astrakhan gris; le paletot pareil rattaché, par derrière, avec une large ceinture de taffetas noris; la toque russe, de velours noir, bordée d'astrakhan gris et ornée d'une aigrette; puis, de petites bottes russes très-hautes, faisant le cœur par devant avec des glands, puis des patins d'or.

La duchesse de Morny avait le même costume : seulement le velours était vert et le jupon rose. La marquise de Gallifet aussi, avec le velours oreille d'ours, et le jupon, de satin bleu, bordé de cygne ainsi que la toque.

Quant au petit Prince Impérial, il portait un costume polonais tout de velours noir et patinait comme un petit ange.

Puis, auprès de ces grands personnages voltigeaient une foule de jeunes et jolies femmes, de jeunes élégants qui, en rentrant chez eux devaient raconter, avec satisfaction, qu'ils venaient de frôler Leurs Majestés et que celles-ci, peut-être, les ont distingués pour leur habileté et la grâce de leur maintien; ensuite, ces femmes, et peut-être ces hommes aussi, souriaient à leur miroir en voyant leurs yeux briller d'un éclat inaccoutumé, et sur leurs joues, un peu ternies déjà par les veilles du monde, un léger incarnat, que le froid piquant de janvier, vaincu par l'exercice et le plaisir, faisait s'épanouir comme les roses d'automne, et qui leur donnait l'éclat de la jeunesse et de la santé.

C'est bien dommage, pauvres dames, que la glace ne soit pas restée solide plus longtemps!... Une foule de bals sont venus trop vite enlever cette fraîcheur

Digitized by Google

devenue presque naturelle grâce au froid. Ainsi, tous les salons officiels se sont ouverts à la fois et il n'y a eu que l'embarras du choix pour elles. Mais, comme à tout seigneur tout honneur, nous parlerons d'abord des bals intimes de l'Impératrice pour lesquels il était fort difficile d'obtenir une invitation.

Les toilettes y étaient d'une fraîcheur admirable. Au premier, la souveraine hôtesse portait une robe à trois jupes bouillonnées de tulle illusion couleur vert d'eau, avec de longues branches de plantes aquatiques blanches tombant en cascade; pour bijoux, elle n'avait mis que des perles.

La princesse de Metternich s'est fait remarquer, entre toutes, par la singularité de sa toilette qui, au total, était fort jolie. C'était une robe double de tulle blanc, dont la jupe très-ample et très-longue avait pour garniture des hirondelles semblant voler en tous sens. Ces hirondelles avaient les ailes étendues; elles étaient vues de dos; leur petite tête seule était soulevée. Cette singulière garniture montait jusqu'aux genoux. La coiffure de la princesse se composait, sur le front, de trois petites hirondelles avec les yeux et le collier de diamants; avec des gerbes de diamants tombant par derrière; puis, les draperies de son corsage étaient retenues par d'autres hirondelles semblables à celles de la coiffure, et aussi d'autres gerbes de diamants.

Deux bals militaires ont été également fort brillants. D'abord celui donné à Versailles par les zouaves et les grenadiers de la garde. La salle, ou plutôt les salles destinées à la danse et qui n'étaient autres que celles de la *mess* des officiers, étaient décorées avec des armes et des drapeaux de la façon du monde la plus pittoresque. C'étaient des baïonnettes et des sabres en faisceaux, baïonnettes portant des bougies à la pointe qui formaient les lustres et les candélabres; puis, les musiques militaires alternaient comme orchestre, et les rafraîchissements étaient aussi nombreux que choisis; enfin, rien n'y manquait, pas même le monde; car, littéralement, on s'y étouffait. Ainsi, on n'a pu danser, non à son aise, mais enfin sans étouffade, que vers trois heures du matin : moment où les fanfares ont sonné la retraite, et cela pour prévenir les personnes qui partaient pour Paris que le moment de se quitter était venu, un train spécial devant partir de Versailles à trois heures pour reconduire, à Paris, les invités.

Messieurs les officiers avaient fait trop d'invitations, pensant que la moitié seulement seraient acceptées; mais, au contraire, tout le monde s'y était rendu. De là l'encombrement, ce qui est plutôt, dit-on, une qualité qu'un défaut pour une fête. Je le veux bien!...

Le bal du ministère de la guerre est toujours superbe entre tous, grâce aux nombreux et superbes uniformes qui s'y montrent; et, cette année, il n'a point fait défaut à la réputation dont il jouit ici.

Quant aux maisons particulières, elles se sont montrées paresseuses. Elles vont aux fêtes officielles et, sans doute, attendent le carême pour ouvrir enfin leurs portes à la foule agitée qui ne demande que plaisir. Aussi, je les attends à l'œuvre pour vous parler d'elles et, pour le moment, vous prie de me suivre dans ce petit coin du monde qui, quoi qu'on dise, est devenu France, à l'isthme de Suez, s'il vous plaît; où, là aussi, il y a eu une fête intéressante qui mérite d'être citée.

A la fin de décembre, on a ouvert le canal d'eau douce qui mène les eaux du Nil, de Zagazig à la mer Rouge, canal qui réalise déjà, mais seulement en très-petite partie, le projet de M. de Lesseps, puisque les petites embarcations de 40 à 60 tonnes peuvent, grâce à lui, communiquer directement de la Méditerranée à la mer Rouge. Aussi, vous comprenez que l'ouverture de ce canal a été une grande fête toute française. D'Alexandrie, de Damiette, du Caire, enfin, de toutes les parties de l'Egypte, la colonie européenne s'était rendue en cet endroit. Ce fut la femme du consul de France qui donna le dernier coup de pioche pour délivrer les eaux prisonnières, et, quand elles s'élancèrent joyeusement dans le lit qui leur avait été préparé, les cris de : vive Napoléon! vive la France! firent retentir les échos du désert.

Ensuite, eut lieu un beau banquet pour lequel il n'a rien manqué qu'un bon cuisinier; puis on a dansé, et les toilettes des danseuses étaient si élégantes et si fraîches, qu'on se serait cru à Paris. Nous conduisons partout la civilisation avec nous : à la suite de nos soldats, ce sont les ambulances; à la suite de nos Parisiennes, ce sont les modes...

Le duc de Brunswich, si célèbre par ses diamants surtout depuis qu'on lui en a volé pour 9 millions,— qui heureusement ont été retrouvés, — a pris la manie d'en porter non-seulement sur ses habits, sur ses gilets, en chaîne, en montre, en bagues, en breloques, mais il en porte aussi dans sa poche. Ainsi, l'autre soir, dans une des maisons officielles, une jeune et jolie dame quêtant pour les pauvres et demandant la charité au duc, celui-ci sortit un diamant de sa poche et le lui offrit.

— Ce n'est pas cela que je vous demande, monseigneur, c'est de l'argent, reprit vivement la dame en retirant sa main; car, en France, il n'y a, dans le monde où je vis, qu'un mari qui puisse donner un diamant à une femme.

Le duc eut le mauvais goût d'insister; la dame se piqua, et les pauvres perdirent une offrande.

Un véritable succès de salon que je me plais à constater est celui du nouvel ouvrage de Louis Enault:

Digitized by Google

En province. On le trouve sur toutes les tables, on le voit dans toutes les mains, et ce succès, qui ne me surprend pas, m'enchante, puisque c'est celui d'un auteur qui non-seulement est plein d'esprit, de cœur et de talent, mais qui sait encore parler aux femmes de bonne compagnie le seul langage qu'elles doivent entendre, qui les conduit dans le seul monde qu'elles puissent fréquenter, et qui leur dépeint des sentiments qu'elles peuvent craindre d'éprouver.....

La mort qui ne respecte rien, pas même le carnaval, vient d'enlever madame Achille Fould, belle-fille du ministre; elle n'avait pas encore vingt-six ans et elle possédait tout ce qui pouvait faire le bonheur en ce monde. Hélas ! que toujours cette pensée du poëte, sera tristement vraie :

« La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles. »

La baronne de V...

VARIÉTÉS.

— Nous empruntons au *Corrézien* l'émouvant récit qu'on va lire :

« Dans la soirée du 27 décembre, au village de Hors, commune de Naves (Corrèze), en prenant de l'eau dans un puits, une fille, domestique des époux Ratonie, laissa tomber le seau. Le lendemain matin, à six heures et demie (il était à peine jour), au moment où François Ventéjoux, plus connu sous le prénom de Jean, se rendait dans un pré pour pratiquer des rigoles, la fille de peine lui demanda de descendre dans le puits pour saisir le seau dont on avait besoin pour porter l'eau nécessaire au ménage.

» Ventéjoux s'empressa de satisfaire à ce désir ; il saisit la corde, se mit à descendre dans le puits ; mais, comme le jour n'était pas encore venu, on lui apporta une lampe. Il descendit donc dans le puits, s'appuyant sur les murs latéraux ; arrivé à une profondeur de quinze pieds environ, il dit qu'il y avait une *renardière*, c'est-à-dire un endroit où les pierres avaient lâché et où s'était formée une cavité ; à peine avait-il prononcé ces paroles, qu'immédiatement un bruit sourd se fait entendre ; le puits est comblé jusqu'à l'orifice, le mur d'appui s'écroule, Ventéjoux est enseveli au milieu des décombres de toute nature, mais on ignore à quelle profondeur.

» Les gens du voisinage accourent; on se rend à Tulle et à Naves pour prévenir MM. Raynaud, pharmaciens, propriétaires du domaine, et informer l'autorité municipale.

» M. Marton, adjoint du maire de Naves, n'est pas au bourg même; en attendant, part immédiatement M. Treich, instituteur communal ; il arrive le premier sur les lieux, fait abattre les arbres, et, avec l'aide des habitants du village, il commence à déblayer le puits ; mais on agit avec la certitude de trouver un cadavre.

» Par les soins d'un maître charpentier, Antoine Leyrac, on pratique des bennes pour enlever les rochers. Les hommes surtout dont le dévouement mérite d'être signalé : Louis Marton, maçon et soldat de la réserve ; François Dufour, Pierre Ratonie, propriétaire, et Jean Tereygol, cultivateur, sont dans le puits et travaillent avec une ardeur particulière.

» *Onze heures*. — Il y a près de cinq heures que Ventéjoux est enseveli vivant. Les travailleurs s'arrêtent, ils croient entendre des plaintes, ils prêtent l'oreille, et alors ils distinguent la voix de Ventéjoux; il leur dit : « Venez » à mon secours, j'ai les pieds dans l'eau, mais je n'ai » pas de mal. »

» A ces paroles, le courage revient à tous ces braves gens, mais ils doutent encore, et François Dufour, son cousin, lui parle. Ventéjoux lui répond : « C'est toi, Francillon? »

» M. Vadalin, maire de Naves, et son fils surveillent les travaux ; chacun travaille avec un courage que double l'espoir.

» A midi et demi survient un éboulement ; les terres, les rochers sur lesquels sont placés les quatre cultivateurs qui piochent dans le puits se tassent sur la tête de Ventéjoux.

» On l'appelle, il ne répond plus ; on entend seulement des gémissements, des plaintes, comme le râle d'un homme qui se meurt.

» Et cependant avec la même ardeur continuent les travaux ; les quatre pionniers improvisés ne veulent pas sortir du puits, on leur fait passer du vin chaud, ils sont à douze pieds du sol. On envoie des estafettes à Tulle pour demander de la troupe. Le commandant fait partir vingt hommes.

» M. Volmeranges, ingénieur en chef; M. de Basire, ingénieur ordinaire; M. Bonneaud, chef du cabinet du préfet; M. d'Hauteville, conducteur des ponts et chaussées, se rendent aux Hors. M. de Saint-Avid, procureur impérial, est depuis longtemps sur les lieux; le curé de Naves, dont la commune entière a pu admirer la noble conduite, est toujours auprès des travailleurs. Le brigadier Capy est couché sur le bord de la fosse; il dirige l'ascension de la benne.

» Les déblais sont enlevés de une heure à cinq heures et demie, moment où l'on est obligé d'éclairer les abords du puits, l'intérieur de la cour. Un feu est allumé dans la prairie pour réchauffer les membres engourdis par le froid.

» Et toujours on appelle Ventéjoux; il ne peut répondre ; des plaintes seules, des gémissements étouffés arrivaient aux oreilles des personnes penchées sur le puits.

» Dès onze heures du matin, le docteur Bardon se trouvait aux Hors ; il organise, prépare tout avec l'aide de MM. Raynaud père et fils.

» Chacun se préoccupe de savoir quelle est la pro-

Digitized by Google

fondeur du puits; Ratonie, le colon, l'ignore; on a creusé à neuf heures et demie une profondeur de vingt et un pieds, enlevé tous les déblais qui consistaient surtout en énormes roches.

» On cherche, mais en vain, à se rendre compte à quelle profondeur peut encore être placé Ventéjoux.

» Les quatre pionniers ne cessent pas leur pénible labeur, ils sont éclairés, mais ils se plaignent d'un air lourd qui les fatigue.

» *Onze heures du soir.* — Ventéjoux a été enterré à six heures; il est au milieu des rochers depuis dix-sept heures; il n'avait pris aucune nourriture depuis dimanche soir; respire-t-il encore?

» On creuse toujours... on s'arrête, on l'appelle; il dit alors : « Je suis mort. »

» Courage! répétèrent les puisatiers, il n'est pas loin.

» *Onze heures et demie.* — La voix de Ventéjoux arrive plus distinctement; il dit à François Dufour : » Dépêchez-» vous, les pierres me serrent; enlevez les pierres, je ne » suis pas au fond du puits. »

» *Minuit et demi.* — Les pionniers veulent savoir à quel endroit est placé Ventéjoux, et si, remuées par le travail, les pierres l'atteignent; il leur répond :

« Faites vite, je suis du côté de la buge; je souffre, » j'ai une pierre qui me fait mal à l'*échine;* ne parlez pas » tant. »

» On lui fit comprendre de se tenir très-près du mur, recommandation bien inutile, car tout mouvement lui était impossible; c'est alors qu'il put dire :

« Pauvre, je fais ce que je peux, mais je n'ai pas trop » de place. »

» A ce moment un éboulement a lieu, mais presque insignifiant, il ne peut arrêter le courage des travailleurs.

» M. Bardon, médecin, fait préparer par M. Leyrat, l'habile et intelligent charpentier, une chaise pour placer Ventéjoux; tous les médicaments sont sous sa main; il descendra dans la fosse pour donner les premiers soins au malade.

» *Une heure dix minutes.* — Une pierre très-lourde est enlevée par deux pionniers.

» Alors ils voient un bonnet de coton bleu... Ventéjoux avec peine soulève sa tête.

» Le moment est palpitant d'angoisses, son corps est-il meurtri, brisé par les pierres?

» Sur la tête était un énorme bloc de pierre, devant la poitrine un second, auprès des reins un troisième : ces trois fortes pierres soutenaient les masses écroulées sur la tête; autour se trouvaient plusieurs autres rochers qui se maintenaient mutuellement.

» Ventéjoux était placé dans la position d'un homme assis, les bras étaient appuyés sur le ventre.

» Il remue un bras avec l'aide de Dufour; Marton et Ratonie soulèvent l'autre.

» On retire les pierres placées sur le côté; on dégage les jambes; elles ne sont point brisées.

» On descend le brancard improvisé; Ventéjoux est placé sur la chaise; on l'enlève, il est porté dans son lit, son corps est couvert de sang; les pierres ont blessé la tête, les jambes, l'estomac; une crise nerveuse survient, mais M. Bardon, MM. Raynaud père et fils sont auprès du malade; on ne veut pas le laisser parler; il ne croit pas à la vie; il ne pense pas être sauvé. M. l'abbé Niel est au chevet du malade, qui le reconnaît; l'espoir lui revient.

» Il est sauvé, après avoir séjourné dix-neuf heures au fond d'un puits, à une profondeur de 8 mètres 63 centimètres, recouvert de roches pesantes et de terre.

» Comment a-t-il pu respirer? On pense que les déblais se composant surtout de très-fortes pierres soutenues les unes par les autres, l'air aura pu circuler dans les interstices. »

LES DEUX POTIERS.

(Voyez le numéro précédent.)

«... Je me pris à ériger un fourneau semblable à ceux des verreries, lequel je bâtis avec un labeur indicible, car il fallait que je maçonnasse tout seul, que je détrempasse mon mortier, que je tirasse l'eau pour la détrempe d'icelui. Aussi me fallait-il moi-même aller quérir la brique sur mon dos, à cause que je n'avais le moyen d'entretenir un seul homme pour m'aider en cette affaire.

» Je fis cuire mes vaisseaux en première cuisson, mais, quand ce fut à la seconde cuisson, je reçus des tristesses et labeurs tels que nul homme ne voudrait croire : car, combien que je fusse six jours et six nuits devant mon fourneau sans cesser de brûler le bois par les deux gueules, il me fut impossible de pouvoir fondre l'émail, et j'étais comme un homme désespéré, et, combien que je fusse tout étourdi du travail, je m'avisai que dans mon émail il y avait trop peu de la matière qui faisait fondre les autres. Ce que voyant je me pris à piler et broyer de ladite matière, sans toutefois laisser refroidir mon fourneau.

» Par ainsi j'avais double peine : piler, broyer et chauffer ledit fourneau. Quand j'eus ainsi composé mon émail, je fus contraint d'aller encore acheter des pots, d'autant que j'avais perdu tous les vaisseaux que j'avais faits; et ayant couvert lesdites pièces dudit émail, je les mis dans le fourneau, continuant toujours le feu en sa grandeur.

» Mais sur cela il me survint un autre malheur, lequel me donna grande fâcherie, qui est que le bois ayant failli, je fus contraint de brûler les étapes qui soutenaient les treilles de mon jardin, lesquels étant brûlés je fus contraint de brûler les tables et les planchers de la maison, afin de faire fondre la seconde composition. »


Digitized by Google

La couleuvre fit une pose et se dressa sur sa queue comme un point d'interrogation qui semblait me dire: « Eh bien! que penses-tu d'un pareil homme? »

— C'est magnifique, superbe, sublime! m'écriai-je. Voilà bien l'artiste. Périsse la maison, mais que je sauve un tesson!

Et je pensais à Mélingue que j'avais vu la veille dans *Benvenuto Cellini*, jetant dans la fournaise plats et écuelles d'argent, coupes et statuettes, quand l'airain manque pour la fonte de son Persée.

— Pauvre Bernard! reprit le reptile en s'affaissant sur ses spires d'émail, il n'était pas à bout de ses épreuves; écoute-le encore :

« J'étais en une telle angoisse que je ne saurais dire, car j'étais tout tari et desséché à cause de la chaleur du fourneau. Il y avait plus d'un mois que ma chemise n'avait séché sur moi.

» Encore, pour me consoler, on se moquait de moi, et ceux mêmes qui devaient me secourir allaient crier par la ville que je faisais brûler le plancher; et par tel moyen on me faisait perdre mon crédit et m'estimait-on être fou. »

L'éternelle histoire de tous les chercheurs, hélas!

Le fou et le misérable ne se décourage pourtant pas. Il dit à son âme : « Qu'est-ce qui te rend triste, puisque tu as trouvé ce que tu cherchais? Travaille à présent, et tu rendras honteux tes détracteurs. »

Il travaille donc à une nouvelle fournée, et se décide à prendre à son service un ouvrier grossier auquel il fournit des moules pour qu'il confectionne des vases.

Mais il est encore une fois à bout de ressources, et il se voit presque aussitôt obligé de congédier cet aide, le seul qu'il eût eu jusqu'alors; faute d'argent, il lui donne ses vêtements pour salaire.

Obligé de tout faire lui-même, les mains coupées, incisées en tant d'endroits qu'il mange son potage ayant les mains « enveloppées de drapeaux, » cet homme, qui était à lui seul toute une fabrique, met enfin le feu au fourneau.

Les émaux étaient bons, la besogne était bonne, mais un fatal accident vint tout gâter. Le grossier mortier dont il avait maçonné son four contenait de petits cailloux qui, sous l'action du feu, éclatèrent, et dont les mille fragments s'attachèrent aux vases.

Tout est perdu encore une fois, et c'est un désespoir horrible. L'artiste, qui croyait maintenant à une réussite décisive, avait tout emprunté pour mener à bien une fournée aussi précieuse, tout, jusqu'au bois et à la nourriture.

Les créanciers devaient être payés avec cette fournée, et, dès le matin, ils étaient là, attendant un résultat qui les intéressait si vivement. Juge de la confusion du malheureux débiteur, de la rage de l'artiste et aussi des gorges-chaudes des voisins et des ricanements des créanciers. Quelques-uns de ces derniers, spéculateurs de l'époque, voulaient acheter à vil prix les pièces les moins endommagées. Bernard les brisa toutes devant eux parce que c'eût été « un décriement et rabaissement de son honneur. »

Après ce suprême effort, il succombe, il s'alite, les forces physiques trahissent l'énergie morale. Mais bientôt le lutteur reprend à bras-le-corps les obstacles, la destinée. Il n'a guère plus que la peau et les os, et voici le tableau qu'il fait de sa personne :

« Auparavant que j'ai eu rendu mes émaux fusibles à un même degré de feu, j'ai cuidé entier jusqu'à la porte du sépulcre. Aussi, en travaillant à telles affaires, je me suis trouvé l'espace de plus de dix ans si fort écoulé en ma personne, qu'il n'y avait aucune forme ni apparence de bosse aux bras ni aux jambes. Ainsi étaient mesdites jambes tout d'une venue, de sorte que les liens dont j'attachais mes bas de chausses étaient, soudain que je cheminais, sur les talons avec le résidu de mes chausses. »

Quelle misère et quelle ravissante naïveté de langage! que de bonhomie! la grande âme! l'excellent cœur!

Ce potier est plus qu'un artiste, c'est un homme. Bernard achève ce sombre tableau : « J'ai été plusieurs années que n'ayant rien de quoi faire couvrir mes fourneaux, j'étais toutes les nuits à la merci du temps sans avoir aucun secours, aide, ni consolations, sinon des chats-huants qui chantaient d'un côté et des chiens qui hurlaient de l'autre... et me suis plusieurs fois trouvé qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moi à cause des pluies qui étaient tombées, je m'en allais coucher à la minuit ou au point du jour, accoutré de telle sorte comme un homme ivre que l'on aurait traîné par tous les bourbiers de la ville; et en m'en allant ainsi retirer, j'allais bricolant sans chandelle et rempli de grandes tristesses... »

Enfin, après douze ans d'une existence pareille, la fatalité est conjurée, ou plutôt Dieu prend en pitié l'artiste et fait éclater sa découverte.

Bernard de Palissy réussit d'abord l'émail blanc, puis toute la palette y passe. Seul avec son courage et cette patience qu'on a définie « la moitié du génie », il crée un art nouveau et devient le père de la céramique française.

Ses plats, ses aiguières, ses bas-reliefs, ses figurines en ronde-bosse, se répandirent bientôt partout. Tous les seigneurs se les disputaient à l'envi. Bernard eut l'honneur d'être appelé par le duc de Montmorency pour décorer le château d'Ecouen, et il eut le brevet « d'inventeur des rustiques figurines du roi, de Madame la reine-mère et de Monseigneur le connétable de Montmorency. »

Il vint alors à Paris et s'y fixa. Il y fit beaucoup


Digitized by Google

de bruit, car Bernard de Palissy ne se contenta pas de produire d'admirables objets d'art, il professa publiquement l'histoire naturelle, la géologie et la chimie, battant en brèche les astrologues, les alchimistes, les sorciers de l'époque, perçant à jour leur charlatanisme et ramenant leurs formules abracadabrantes aux notions exactes de la science et de l'observation.

Dans ces temps de superstition et de troubles, quand un sorcier était presque aussi nécessaire à la cour qu'un bouffon, la tâche qu'avait entreprise le savant artiste n'était pas sans difficultés et même sans périls, si l'on considère surtout que Bernard de Palissy était huguenot et bon huguenot.

Plus heureux que Jean Goujon, il échappa pourtant à la Saint-Barthélemy. Mais en 1588, les ligueurs, qui avaient le dessus, s'emparèrent de lui et allaient le pendre, sans l'intervention du duc de Mayenne, qui le fit enfermer à la Bastille. Il se promettait de l'en faire sortir dans des temps meilleurs. Dix ans s'écoulèrent et il y était encore; il y mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, presque en présence de Henri III, qui l'engageait à abjurer, et auquel Bernard répondit : « Sire, je sais mourir. »

Voilà l'histoire, le génie et la foi, l'âme et le cœur du potier qui m'a pétrie et émaillée, me dit la couleuvre en se redressant comme un ressort. Regarde, regarde encore, admire l'artiste, aime l'homme.

La voix se tut. Je passai la main sur mes yeux et je regardai de nouveau le plat rustique, le charme était rompu, la couleuvre était là, immobile et rigide sous sa couche d'émail vert transparent.

III.

Tout ému de ce que je venais d'entendre ou de rêver, je descendis dans le vaste jardin où se trouve l'exposition des objets modernes. J'errais à l'aventure dans ses allées encombrées, lorsque j'aperçus devant moi le merveilleux plat que je venais de quitter dans la salle du premier étage. C'était bien les mêmes grenouilles, les mêmes lézards, la même couleuvre miroitant sur les herbes vertes sous des émaux de grand feu.

Seulement ce plat n'était pas seul, sur quatre ou cinq rangs d'étagères s'échelonnaient des assiettes dentelées à petits mascarons, des plateaux à bas-reliefs religieux ou mythologiques, des aiguières à médaillons d'une pureté de forme exquise, des écuelles, des saucières, des vases reproduisant les spécimens les plus rares de nos musées.

Étais-je au Louvre, devant ce qu'on appelle *la vaisselle de François Ier*, poterie plus précieuse que le vermeil, qui résume l'œuvre entière de l'artiste de Saintes? Je pus le croire un instant, car rien n'y manquait, ni les salières à pans coupés qu'on prendrait pour des monuments en miniature, ni le joueur de vielle si réussi.

Je regardais chacun de ces objets avec une surprise croissante et un sentiment de satisfaction très-visible probablement, car j'entendis, à côté de moi, ces paroles :

— Êtes-vous satisfait, monsieur?

Cette fois la voix n'avait rien de mystérieux ni de sifflant, néanmoins je crus rêver encore, car en me retournant je me trouvai face à face avec l'homme dont m'avait parlé la couleuvre : « les yeux creux, la figure séchée par le feu des fourneaux, les doigts coupés et incisés, » tout son portrait.

— Pendant plus de douze ans, me dit-il, j'ai cherché...

— Mais qui donc êtes-vous? dis-je à ce revenant.

— Un potier qui a commencé par être naturaliste.

— Arpenteur, vous voulez dire?

— Non, monsieur, c'eût été trop de chance et un rapprochement trop glorieux pour moi; l'arpenteur est le maître, je ne suis que l'élève.

Vous rappelez-vous, ajouta-t-il, les bruyantes baraques qui encombraient, il y a quinze ans, la place du Carrousel, à l'endroit même où s'est élevé depuis le nouveau Louvre? Elles étaient toutes habitées par des naturalistes ou des marchands de bric-à-brac, et malheur aux oreilles délicates qui s'égaraient dans ces parages assourdissants!

C'était des aboiements, des croassements, des hurlements, des sifflements, des miaulements, des piaillements, tous les cris de la faune des deux hémisphères, mêlés aux grincements stridents des ferrailles de toutes les époques, un tapage, un charivari d'enfer à mettre en branle tous vos nerfs et à briser tous les tympans moins bien organisés que ceux de MM. Vagner et Berlioz.

J'étais l'heureux propriétaire d'une de ces bicoques pourries sur les champignons desquelles s'élèvent aujourd'hui des chapiteaux corinthiens. J'y élevais, j'y soignais et j'y vendais des reptiles. Ce commerce me permettait d'étudier ces animaux que j'adorais. Je dessinais leurs élégantes volutes, leurs attitudes coquettes; je peignais leurs robes d'émail aux reflets irisés quand un rayon de soleil glissait entre les planches.

Bientôt le dessin et la couleur ne me suffirent plus : je pris de la terre glaise et je modelai les plus belles poses de mes chères couleuvres et de mes chers lézards. Cela ne me satisfit pas encore, avec le contour et le relief il me faudrait la couleur, me disais-je. Mais comment faire?

Je pensais à toutes les difficultés de ce problème, lorsque l'expropriation vint m'atteindre. Je vendis

Digitized by Google

alors mon fonds de naturaliste, et j'achetai, rue de Seine, la succession d'un marchand de curiosités.

J'y trouvai plusieurs Palissy admirables, un entre autres tout rempli de reptiles et d'herbes vertes, qui m'empêcha de manger et de dormir pendant trois jours. Le quatrième jour j'étais bien malade : j'étais possédé du démon de l'émail.

Je pris mon courage à deux mains et je me mis à l'œuvre ; j'achetai un fourneau, je broyai, je pilai, je mélangeai des matières et tâchai de devenir chimiste et faïencier comme j'étais devenu naturaliste, dessinateur et modeleur, sans autre maître qu'une patience inaltérable et une opiniâtre volonté.

Ce que j'ai éprouvé d'abord de déceptions, de déboires, de tristesses mortelles, je ne vous le dirai pas, les litanies en seraient trop longues. Un jour, après avoir brisé de dépit des montagnes de pièces non réussies, la colère me grisa, la rage me prit devant le chef-d'œuvre inimitable que j'avais sous les yeux, j'y portai une main sacrilége et d'un coup de poing je fis voler en morceaux mon plus beau Palissy.

En ce moment, un antiquaire qui s'intéressait à mes désespérants essais entra dans mon laboratoire. C'était un homme doux et grave, dont les sages conseils m'avaient plus d'une fois profité.

« Mon ami, me dit-il, la colère est mauvaise conseillère ; elle vient de vous faire casser un plat de cinq cents francs. Allez demain à la bibliothèque, demandez les mémoires de Bernard, dont je vous ai déjà parlé ; lisez-les, cela vous calmera et vous rendra patience et courage. »

Je suivis ce conseil, monsieur ; je fis mieux, j'achetai ce livre que j'ouvrais à chaque nouvelle défaillance; sa lecture était comme une tisane amère et fortifiante qui me permettait de réagir contre l'accablement du jour, ses tristesses et ses obstacles. L'effet en était souverain, et c'est certainement à lui que je dois enfin les résultats que vous avez là sous les yeux et auxquels vous paraissiez tout à l'heure vous intéresser.

— Beaucoup, beaucoup, je l'avoue, surtout après ce que je viens d'entendre, car c'est vous qui fûtes...

— Tout. Je n'ai pas un seul ouvrier ; la terre, les vases, les sujets, les émaux, la cuisson, je fais tout par moi-même.

— Combien ce plat? demanda en ce moment une jeune femme au bras de son mari.

— Il est vendu, madame.

— Et celui-ci?

— Également.

Vous le voyez, je fais aussi ma vente moi-même, me dit M. Pull, car c'est là le nom du nouveau Bernard de Palissy. Malgré la physionomie étrange de son nom, M. Pull est Français, c'est le fils d'un grognard de l'empire.

Ah ! ces vieux de la vieille, ils ont fait des enfants assez bien doués et assez bien trempés...

E. Villars.

ZERBIN LE FAROUCHE.

Conte Napolitain.

I.

Il y avait une fois à Salerne un jeune bûcheron qui s'appelait Zerbin. Orphelin et pauvre, il n'avait point d'amis; sauvage et taciturne, il ne parlait à personne, et personne ne lui parlait. Comme il ne se mêlait point des affaires d'autrui, chacun le tenait pour un sot. On l'avait surnommé *le Farouche ;* jamais titre ne fut mieux mérité. Le matin, quand tout dormait encore dans la ville, il s'en allait à la montagne, la veste et la cognée sur l'épaule, il vivait seul dans les bois, tout le long du jour, et ne rentrait qu'à la brune, traînant après lui quelque méchant fagot dont il achetait son souper. Quand il passait devant la fontaine où tous les soirs les jeunes filles du quartier allaient emplir leur cruche et vider leur gosier, chacune riait de cette sombre figure et se moquait du pauvre bûcheron. Ni la barbe noire ni les yeux brillants de Zerbin n'effrayaient cette troupe effrontée ; c'était à qui provoquerait l'innocent.

— Zerbin de mon âme, criait l'une, dis un mot, je te donne mon cœur.

— Plaisir de mes yeux, reprenait l'autre, montre-moi la couleur de tes paroles, je suis à toi.

— Zerbin, Zerbin, répétaient en chœur toutes ces têtes folles, qui de nous choisis-tu pour femme? Est-ce moi? Est-ce moi? Qui prends-tu ?

— La plus bavarde, répondait le bûcheron, en leur montrant le poing.

Et chacune de crier aussitôt : Merci, mon bon Zerbin, merci.

Poursuivi par les éclats de rire, le pauvre sauvage rentrait chez lui avec la grâce d'un sanglier qui fuit devant le chasseur. Une fois sa porte fermée, il soupait d'un morceau de pain et d'un verre d'eau, s'enveloppait dans les lambeaux d'une vieille couverture, et se couchait sur la terre battue. Sans soucis, sans regrets, sans désirs, il s'endormait vite et ne rêvait guère. Si le bonheur est de ne rien sentir, le plus heureux des hommes, c'était Zerbin.


Digitized by Google

II.

Un jour qu'il s'était fatigué à ébrancher un vieux buis aussi dur que la pierre, Zerbin voulut faire la sieste près d'un étang tout entouré de beaux arbres. A sa grande surprise, il aperçut, étendue sur le gazon, une jeune femme, d'une merveilleuse beauté, et dont la robe était faite de plumes de cygne. L'inconnue luttait contre un rêve pénible; son visage était crispé, ses mains s'agitaient; on eût dit qu'elle essayait en vain de secouer le sommeil qui l'oppressait.

— S'il y a du bon sens, dit Zerbin, de dormir à midi, avec le soleil sur la figure! Toutes les femmes sont folles.

Il enlaça quelques branches pour en ombrager la tête de l'étrangère, et sur ce berceau il plaça comme un voile sa veste de travail.

Il finissait de tresser le feuillage, quand il aperçut dans l'herbe, à deux pas de l'inconnue, une vipère qui approchait en dardant sa langue empoisonnée.

— Ah! dit Zerbin, si petite et déjà si méchante!

Et en deux coups de sa cognée Zerbin fit du serpent trois morceaux. Les tronçons tressaillaient comme s'ils voulaient encore atteindre l'étrangère; le bûcheron les poussa du pied dans l'étang; ils y tombèrent en frémissant comme un fer rouge qu'on trempe dans l'eau.

A ce bruit, la fée s'éveilla, et se levant, les yeux brillants de joie:

— Zerbin! s'écria-t-elle, Zerbin!

— C'est mon nom, je le connais, répondit le bûcheron, il n'y a pas besoin de crier si fort.

— Quoi! mon ami, dit la fée, tu ne veux pas que je te remercie du service que tu m'as rendu? Tu m'as sauvé plus que la vie.

— Je ne vous ai rien sauvé du tout, dit Zerbin, avec sa grâce ordinaire. Une autre fois ne vous couchez pas sur l'herbe sans voir s'il y a des serpents. Voilà le conseil que je vous donne. Maintenant, bonsoir; laissez-moi dormir, je n'ai pas de temps à perdre.

Il s'étendit tout de son long sur l'herbe et ferma les yeux.

— Zerbin, dit la fée, tu ne me demandes rien?

— Je vous demande la paix. Quand on ne veut rien, on a ce qu'on veut; quand on a ce qu'on veut, on est heureux. Bonsoir.

Et le vilain se mit à ronfler.

— Pauvre garçon, dit la fée, ton âme est endormie; mais, quoi que tu fasses, je ne serai pas ingrate. Sans toi j'allais tomber dans les mains d'un génie, mon ennemi cruel; sans toi j'aurais été cent ans couleuvre; je te dois cent ans de jeunesse et de beauté. Comment te payer? J'y suis, ajouta-t-elle. Quand on a ce qu'on veut, on est heureux, c'est toi qui l'as dit. Eh bien! mon bon Zerbin, tout ce que tu voudras, tout ce que tu souhaiteras, tu l'auras. Bientôt, je l'espère, tu béniras la fée des eaux.

Elle fit trois ronds en l'air avec sa baguette de coudrier, puis elle entra dans l'étang d'un pas si léger, que l'onde même n'en fut pas ridée. A l'approche de leur reine, les roseaux inclinaient leurs aigrettes, les nénuphars épanouissaient leurs fleurs les plus fraîches; les arbres, le jour, le vent même, tout souriait à la fée, tout semblait s'associer à son bonheur. Une dernière fois elle leva sa baguette; aussitôt, pour recevoir leur jeune souveraine, les eaux s'ouvrirent en s'illuminant. On eût dit qu'un rayon de soleil perçait jusqu'au fond de l'abîme. Puis tout rentra dans l'ombre et le silence; on n'entendit plus rien que Zerbin qui ronflait toujours.

III.

Le soleil commençait à baisser quand le bûcheron se réveilla. Il retourna tranquillement à sa besogne, et d'un bras vigoureux il attaqua le tronc de l'arbre qu'il avait ébranché le matin. La cognée résonnait sur le bois, mais elle ne l'entamait guère; Zerbin suait à grosses gouttes et frappait en vain cet arbre maudit, qui défiait tous ses efforts:

— Ah! dit-il en regardant sa cognée tout ébréchée, quel malheur qu'on n'ait pas inventé un outil qui coupât le bois comme du beurre! J'en voudrais un comme çà.

Il recula de deux pas, fit tourner la cognée sur sa tête et la lança d'une telle force qu'il alla tomber à dix pieds, les bras en avant, le nez par terre.

— *Per Baccho!* s'écria-t-il, j'ai la berlue; j'ai frappé à côté.

Zerbin fut bientôt rassuré, car au même instant l'arbre tomba, et si près de lui que peu s'en fallut que le pauvre garçon ne fût écrasé.

— Voilà un beau coup! s'écria-t-il, et qui avance ma journée. Comme c'est tranché! on dirait d'un trait de scie. Il n'y a pas deux bûcherons pour travailler comme le fils de ma mère.

Sur ce, il rassembla toutes les branches qu'il avait abattues le matin; puis, déliant une corde qu'il avait roulée autour de sa ceinture, il se mit à cheval sur le fagot pour le serrer davantage, et il l'attacha avec un nœud coulant.

— A présent, dit-il, il faut traîner cela à la ville. Il est fâcheux que les fagots n'aient pas quatre jambes comme les chevaux! Je m'en irais fièrement à Salerne et j'y entrerais en caracolant, à la façon d'un beau cavalier qui se promène sans rien faire. Je voudrais me voir comme ça.

Digitized by Google

A l'instant, voici le fagot qui se soulève et qui se met à trotter d'un pas allongé. Sans s'étonner de rien, le bon Zerbin se laissait emporter par cette monture d'espèce nouvelle, et tout le long du chemin il prenait en pitié ces pauvres petites gens qui marchaient à pied, faute d'un fagot.

IV.

Au temps dont nous parlons il y avait une grande place au milieu de Salerne, et sur cette place était le palais du roi. Ce roi, personne ne l'ignore, c'était le fameux Mouchamiel, dont l'histoire a immortalisé le nom.

Chaque après-midi on voyait tristement assise au balcon la fille du roi, la princesse Aléli. C'est en vain que ses esclaves essayaient de la charmer par leurs chansons, leurs contes ou leurs flatteries; Aléli n'écoutait que sa pensée. Depuis trois ans le roi son père voulait la marier à tous les barons du voisinage, depuis trois ans la princesse refusait tous les prétendants. Salerne était sa dot, et elle sentait que c'était sa dot seule qu'on voulait épouser. Sérieuse et tendre, Aléli n'avait pas d'ambition, elle n'était pas coquette, elle ne riait pas pour montrer ses dents, elle savait écouter et ne parlait jamais pour ne rien dire; cette maladie, si rare chez les femmes, faisait le désespoir des médecins.

Aléli était encore plus rêveuse que de coutume, quand tout d'un coup débouche sur la place Zerbin guidant son fagot avec la majesté d'un César empanaché. A cette vue, les deux femmes de la princesse furent prises d'un fou rire, et comme elles avaient des oranges sous la main, elles se mirent à en jeter au cavalier et de façon si adroite, qu'il en reçut deux en plein visage.

— Riez, maudites, s'écria-t-il en les montrant du doigt, et puissiez-vous rire à vous user les dents jusqu'aux gencives. Voilà ce que vous souhaite Zerbin.

Et voici les deux femmes qui rient à se tordre, sans que rien les arrête, ni les menaces du bûcheron, ni les ordres de la princesse, qui prenait en pitié le pauvre Zerbin.

— Bonne petite femme, dit Zerbin en regardant Aléli, et si douce et si triste ! Moi, je te souhaite du bien. Puisse-tu aimer le premier qui te fera rire; et l'épouser par-dessus le marché !

Sur ce, il prit sa mèche de cheveux, et salua la princesse de la façon la plus gracieuse.

Règle générale, quand on est à cheval sur un fagot, il ne faut saluer personne, fût-ce une reine. Zerbin l'oublia, et mal lui en prit. Pour saluer la princesse, il avait lâché la corde qui retenait les branches en faisceau; voici le fagot qui s'ouvre, et le bon Zerbin qui tombe en arrière, les jambes en l'air de la façon la plus grotesque et la plus ridicule. Il se releva par une culbute hardie, emportant avec lui la moitié du feuillage, et couronné comme un dieu sylvain, il s'en alla rouler dix pas plus loin.

Quand une personne tombe au risque de se tuer, pourquoi rit-on? Je l'ignore; c'est un mystère que la philosophie n'a pas encore expliqué. Ce que je sais, c'est que tout le monde rit et que la princesse Aléli fit comme tout le monde. Mais aussitôt elle se leva, regarda Zerbin avec des yeux étranges, mit la main sur son cœur, la porta à sa tête et rentra dans le palais, tout agitée d'un trouble inconnu.

Cependant Zerbin rassemblait les branches éparses et rentrait chez lui à pied, comme un simple fagotier. La prospérité ne l'avait point ébloui, la mauvaise chance ne le troubla pas davantage. La journée était bonne, c'était assez pour lui. Il acheta un beau fromage de buffle, blanc et dur comme le marbre, en coupa une longue tranche et dîna du meilleur appétit. L'innocent ne se doutait guère du mal qu'il avait fait et du désordre qu'il laissait après lui.

V.

Tandis que ces graves événements se passaient, quatre heures sonnaient à la grande tour de Salerne. La journée était brûlante, le silence régnait dans les rues. Retiré dans une chambre basse, loin de la chaleur et du bruit, le roi Mouchamiel songeait au bonheur de son peuple; il dormait.

Tout à coup il s'éveilla en sursaut : deux bras lui serraient le cou, des larmes brûlantes lui mouillaient le visage; c'était la belle Aléli qui embrassait son père, dans un accès de tendresse.

— Qu'est cela? dit le roi, surpris de ce redoublement d'amour. Tu m'embrasses et tu pleures? Ah ! fille de ta mère, tu veux me faire faire ta volonté.

— Tout au contraire, mon bon père, dit Aléli; c'est une fille obéissante qui veut faire ce que vous voulez. Ce gendre que vous souhaitez, je l'ai trouvé. Pour vous faire plaisir, je suis prête à lui donner ma main.

— Bon, reprit Mouchamiel, c'est la fin du caprice. Qui épousons-nous? le prince de la Cava? Non. C'est donc le comte de Capri? le marquis de Sorrente? Non. Qui est-ce donc?

— Je ne le connais pas, mon bon père.

— Comment, tu ne le connais pas? tu l'as vu cependant?

— Oui, tout à l'heure, sur la place du château.

— Et il t'a parlé?

— Non, mon père. Est-il besoin de parler quand les cœurs s'entendent?


Digitized by Google

Mouchamiel fit la grimace, se gratta l'oreille, et regardant sa fille entre les deux yeux :

— Au moins, dit-il, c'est un prince?

— Je ne sais, mon père, mais qu'importe?

— Il importe beaucoup, ma fille, et tu n'entends rien à la politique. Que tu choisisses librement un gendre qui me convienne; c'est à merveille. Comme roi et comme père, je ne gênerai jamais ta volonté, quand cette volonté sera la mienne. Mais autrement j'ai des devoirs à remplir envers ma famille et mes sujets, et j'entends qu'on fasse ce que je veux. Où se cache ce bel oiseau que tu ne connais pas, qui ne t'a pas parlé et qui t'adore?

— Je l'ignore, dit Aléli.

— Voilà qui est trop fort, s'écria Mouchamiel. C'est pour me conter de pareilles folies que tu viens me prendre des moments qui appartiennent à mon peuple! Holà! chambellans, qu'on appelle les femmes de la princesse et qu'on la reconduise dans ses appartements.

En entendant ces mots, Aléli leva les bras au ciel et se mit à fondre en larmes. Puis elle tomba aux genoux du roi en sanglotant. Au même moment les deux femmes entrèrent, toujours riant aux éclats.

— Silence, misérables, silence! s'écria Mouchamiel, indigné de ce manque de respect.

Mais plus le roi criait : Silence! et plus les deux femmes riaient, sans souci de l'étiquette.

— Gardes, dit le prince hors de lui, qu'on saisisse ces insolentes, et qu'on leur tranche la tête. Je leur apprendrai qu'il n'y a rien de moins plaisant qu'un roi.

— Sire, dit Aléli en joignant les mains, rappelez-vous que vous avez illustré votre règne en abolissant la peine de mort.

— Tu as raison, ma fille. Nous sommes des gens civilisés. Qu'on épargne ces femmes, et qu'on se contente de les traiter à la russe, avec tous les ménagements possibles. Bâtonnez-les jusqu'à ce qu'elles meurent naturellement.

— Grâce! mon père, dit Aléli ; c'est moi, c'est votre fille qui vous en supplie.

— Pour Dieu! qu'elles ne rient plus, et qu'on m'en débarrasse, dit le bon Mouchamiel. Emmenez ces pécores, je leur pardonne; qu'on les enferme dans une cellule jusqu'à ce qu'elles y crèvent de silence et d'ennui.

— Ah! mon père, sanglota la pauvre Aléli.

— Allons, dit le roi, qu'on les marie, et que ça finisse.

— Grâce, sire, nous ne rirons plus, crièrent les deux femmes en tombant à genoux et en ouvrant une bouche où il n'y avait plus que des gencives. Que Votre Majesté nous pardonne, et qu'elle nous venge. Nous sommes victimes d'un art infernal ; un scélérat nous a ensorcelées.

— Un sorcier dans mes États, dit le roi qui était un esprit fort, c'est impossible. Il n'y en a point, puisque je n'y crois pas.

— Sire, dit l'une des femmes, est-il naturel qu'un fagot trotte comme un cheval de manége et caracole sous la main d'un bûcheron? Voilà ce que nous venons de voir sur la place du château.

— Un fagot! reprit le roi; cela sent le sorcier. Gardes, qu'on saisisse l'homme et son fagot, et que, l'un portant l'autre, on les brûle tous les deux. Après cela j'espère qu'on me laissera dormir.

— Brûler mon bien-aimé! s'écria la princesse en remuant les bras comme une illuminée. Sire, ce noble chevalier, c'est mon époux, c'est mon bien, c'est ma vie. Si l'on touche à un seul de ses cheveux, je meurs.

— L'enfer est dans ma maison, dit le pauvre Mouchamiel. A quoi me sert-il d'être roi pour ne pouvoir pas même dormir la grasse matinée? Mais je suis bon de me tourmenter. Qu'on appelle Mistigris. Puisque j'ai un ministre, c'est bien le moins qu'il me dise ce que je pense, et qu'il sache ce que je veux.

VI.

On annonça le seigneur Mistigris. C'était un petit homme, gros, court, rond, large, qui roulait plus qu'il ne marchait. Des yeux de fouine qui regardaient de tous les côtés à la fois, un front bas, un nez crochu, de grosses joues, trois mentons, tel est le portrait du célèbre ministre qui faisait le bonheur de Salerne sous le nom du roi Mouchamiel. Il entra souriant, soufflant, minaudant, en homme qui porte gaiement le pouvoir et ses ennuis.

— Enfin vous voilà! dit le prince. Comment se fait-il qu'il se passe des choses inouïes dans mon empire, et que moi, le roi, j'en sois le dernier averti?

— Tout est dans l'ordre accoutumé, dit Mistigris d'un ton placide. J'ai là dans les mains les rapports de la police; le bonheur et la paix règnent dans l'Etat, comme toujours.

Et ouvrant de grands papiers, il lut ce qui suit :

« Port de Salerne. Tout est tranquille. On n'a pas volé à la douane plus que de coutume. Trois querelles entre matelots, six coups de couteau; cinq entrées à l'hôpital. Rien de nouveau. »

« Ville haute. Octroi doublé; prospérité et moralité toujours croissantes. Deux femmes mortes de faim; dix enfants exposés; trois maris qui ont battu leur femme, dix femmes qui ont battu leur mari; trente vols, deux assassinats, trois empoisonnements. Rien de nouveau. »



— Voilà donc tout ce que vous savez? dit Mouchamiel d'une voix irritée. Eh bien! moi, monsieur, dont ce n'est pas le métier de me mêler des affaires d'Etat, j'en sais davantage. Un homme à cheval sur un fagot a passé sur la place du château, et il a ensorcelé ma fille. La voici qui veut l'épouser.

— Sire, dit Mistigris, je n'ignorais pas ce détail; un ministre sait tout; mais pourquoi fatiguer Votre Majesté de ces niaiseries? On pendra l'homme, et tout sera dit.

— Et vous pouvez me dire où est ce misérable?

— Sans doute, sire, répondit Mistigris. Un ministre voit tout, entend tout, est partout.

— Eh bien! monsieur, dit le roi, si dans un quart d'heure ce drôle n'est pas ici, vous laisserez le ministère à des gens qui ne se contentent pas de voir, mais qui agissent. Allez.

Mistigris sortit de la chambre toujours souriant. Mais une fois dans la salle d'attente, il devint cramoisi comme un homme qui étouffe, et fut obligé de prendre le bras du premier ami qu'il rencontra. C'était le préfet de la ville qu'un hasard heureux amenait près de lui. Mistigris recula de deux pas et prit le magistrat au collet.

— Monsieur, lui dit-il en scandant chacun de ses mots, si dans dix minutes vous ne m'amenez pas l'homme qui se promène dans Salerne à cheval sur un fagot, je vous casse, entendez-vous? je vous casse. Allez!

Tout étourdi de cette menace, le préfet courut chez le chef de la police.

— Où est l'homme qui se promène sur un fagot? lui dit-il.

— Quel homme? demanda le chef de la police.

— Ne raisonnez pas avec votre supérieur; je ne le souffrirai point. En n'arrêtant pas ce scélérat, vous avez manqué à tous vos devoirs. Si dans cinq minutes cet homme n'est pas ici, je vous chasse. Allez!

Le chef de la police courut au poste du château; il y trouva ses agents qui veillaient à la tranquillité publique en jouant aux dés.

— Drôles! leur cria-t-il, si dans trois minutes vous ne m'amenez pas l'homme qui se promène à cheval sur un fagot, je vous fais bâtonner comme des galériens. Courez, et pas un mot.

La troupe sortit en blasphémant, tandis que l'habile et sage Mistigris, confiant dans les miracles de la hiérarchie, rentrait tranquillement dans la chambre du roi et remettait sur ses lèvres ce sourire perpétuel qui fait partie de la profession.

VII.

Deux mots dits par le ministre à l'oreille du roi charmèrent Mouchamiel. L'idée de brûler un sorcier ne lui déplaisait pas. C'était un joli petit événement qui honorerait son règne, une preuve de sagesse qui étonnerait la postérité.

Une seule chose gênait le roi, c'était la pauvre Aléli noyée dans les larmes et que ses femmes essayaient en vain d'entraîner dans ses appartements.

Mistigris regarda le roi en clignant de l'œil, puis, s'approchant de la princesse, il lui dit de sa voix la moins criarde :

— Madame, il va venir, il ne faut pas qu'il vous voie pleurer. Au contraire, parez-vous, soyez deux fois belle, et que votre vue seule l'assure de son bonheur.

— Je vous entends, bon Mistigris, s'écria Aléli. Merci, mon père, merci, ajouta-t-elle en se jetant sur les mains du roi, qu'elle couvrait de baisers. Soyez béni, mille et mille fois béni.

Elle sortit ivre de joie, la tête haute, les yeux brillants, et si heureuse, si heureuse, qu'elle arrêta au passage le premier chambellan pour lui annoncer elle-même son mariage.

— Bon chambellan, ajouta-t-elle, il va venir. Faites-lui vous-même les honneurs du palais et soyez sûr que vous n'obligerez pas des ingrats.

Resté seul avec Mistigris, le roi regarda son ministre d'un air furieux.

— Êtes-vous fou! lui dit-il. Quoi! sans me consulter, vous engagez ma parole? Vous croyez-vous le maître de mon empire pour disposer de ma fille et de moi sans mon aveu?

— Bah! dit tranquillement Mistigris, il fallait calmer la princesse; c'était le plus pressé. En politique on ne s'occupe jamais du lendemain. A chaque jour suffit sa peine.

— Et ma parole, reprit le roi, comment voulez-vous maintenant que je la retire sans me parjurer? Et pourtant je veux me venger de cet insolent qui m'a volé le cœur de mon enfant.

— Sire, dit Mistigris, un prince ne retire jamais sa parole; mais il y a plusieurs façons de la tenir.

— Qu'entendez-vous par là? dit Mouchamiel.

— Votre Majesté, reprit le ministre, vient de promettre à sa fille de la marier; nous la marierons. Après quoi nous prendrons la loi qui dit :

« Si un noble qui n'a pas rang de baron ose prétendre à l'amour d'une princesse de sang royal, il sera traité comme noble, c'est-à-dire décapité.

» Si le prétendant est un bourgeois, il sera traité comme un bourgeois, c'est-à-dire pendu.

» Si c'est un vilain, il sera noyé comme un chien. »



Vous voyez, sire, que rien n'est plus aisé que d'accorder votre amour paternel et votre justice royale. Nous avons tant de lois à Salerne, qu'il y a toujours moyen de s'accommoder avec elles.

— Mistigris, dit le roi, vous êtes un coquin.

— Sire, dit le gros homme en se rengorgeant, vous me flattez, je ne suis qu'un politique. On m'a enseigné qu'il y a une grande morale pour les princes et une petite pour les petites gens. J'ai profité de la leçon. C'est ce discernement qui fait le génie des hommes d'État, l'administration des habiles et le scandale des sots.

— Mon bon ami, dit le roi, avec vos phrases en trois morceaux vous êtes fatigant comme un éloge académique. Je ne vous demande pas de mots, mais des actions ; pressez le supplice de cet homme et finissons-en.

Comme il parlait ainsi, la princesse Aléli entra dans la chambre royale. Elle était si belle, il y avait tant de joie dans ses yeux, que le bon Mouchamiel soupira et se prit à désirer que le cavalier du fagot fût un prince, afin qu'on ne le pendît pas.

VIII.

C'est une belle chose que la gloire, mais elle a ses désagréments. Adieu le plaisir d'être inconnu et de défier la sotte curiosité de la foule. L'entrée triomphale de Zerbin n'était pas achevée, qu'il n'y avait pas un enfant dans Salerne qui ne connût la personne, la vie et la demeure du bûcheron. Aussi les estafiers n'eurent-ils pas grand'peine à trouver l'homme qu'ils cherchaient.

Zerbin était à deux genoux dans sa cour, tout occupé à affiler sa fameuse cognée ; il en essayait le tranchant avec l'ongle de son pouce, quand une main s'abattit sur lui, le prit au collet, et d'un effort vigoureux le remit sur ses pieds. Dix coups de poing, vingt bourrades dans le dos le poussèrent dans la rue ; c'est de cette façon qu'il apprit qu'un ministre s'intéressait à sa personne, et que le roi lui-même daignait l'appeler au palais.

Zerbin était un sage, et le sage ne s'étonne de rien. Il enfonça ces deux mains dans sa ceinture, et marcha tranquillement sans trop s'émouvoir de la grêle qui tombait sur lui. Cependant, pour être sage on n'est pas un saint. Un coup de pied reçu dans le mollet lassa la patience du bûcheron.

— Doucement, dit-il, un peu de pitié pour le pauvre monde.

— Je crois que le drôle raisonne, dit un de ceux qui le maltraitaient. Monsieur est douillet ; on va prendre des gants pour le mener par la main.

— Je voudrais vous voir à ma place, dit Zerbin ; nous verrions si vous ririez.

— Te tairas-tu, drôle ! dit le chef de la bande en lui décochant un coup de poing à décorner un bœuf.

Le coup était mal porté sans doute, car, au lieu d'atteindre Zerbin, il alla droit dans l'œil d'un estafier. Furieux et à moitié aveugle, le blessé se jeta sur le maladroit qui l'avait frappé et le prit aux cheveux. Les voilà qui se battent ; on veut les séparer ; les coups de poing pleuvent à droite, à gauche, en haut, en bas ; c'était une mêlée générale : rien n'y manquait, ni les enfants qui crient, ni les femmes qui pleurent, ni les chiens qui aboient. Il fallut envoyer une patrouille pour rétablir l'ordre, en arrêtant les battants, les battus et les curieux.

Zerbin, toujours impassible, s'en allait au château en se promenant, quand sur la grande place il fut abordé par une longue file de beaux messieurs en habits brodés et en culottes courtes. C'étaient les valets du roi, qui, sous la direction du majordome et du grand chambellan lui-même, venaient au-devant du fiancé qu'attendait la princesse. Comme ils avaient reçu l'ordre d'être polis, chacun d'eux avait le chapeau à la main et le sourire sur les lèvres. Ils saluèrent Zerbin ; le bûcheron, en homme bien élevé, leur rendit leur salut. Nouvelles révérences de la livrée, nouveau salut de Zerbin. Cela se fit huit ou dix fois de suite avec une gravité parfaite. Zerbin se fatigua le premier ; n'étant pas né dans un palais, il n'avait pas les reins souples, l'habitude lui manquait.

— Assez, s'écria-t-il, assez ; et comme dit la chanson :

Après trois refus,
La chance ;
Après trois saluts,
La danse.

— Vous ne m'avez que trop salué, dansez maintenant.

Et aussitôt voici les valets qui se mettent à danser en saluant, à saluer en dansant, et qui tous, précédant Zerbin dans un ordre admirable, lui font au château une entrée digne d'un roi.

Edouard LABOULAYE.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

Digitized by Google

LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Nous sommes dans cette saison pleine d'incertitudes qui n'est plus l'hiver et qui n'est pas encore le printemps, nous ne pouvons plus parler des toilettes d'hiver, on en est las; le carnaval est fini, le bal se repose, nos lectrices, en décachetant l'enveloppe de leur journal, croient peut-être trouver déjà tous les renseignements des costumes de printemps que leur imagination leur présente sous les couleurs les plus séduisantes; nous ne sommes pas assez riches aujourd'hui pour répondre à ce désir, le temps de la moisson n'est point encore venu. Nous choisirons pour nos descriptions des toilettes de demi-saison qui sont assez jolies pour nous permettre de prendre patience.

Voici une robe de visite, elle est de taffetas moiré, violet impérial, la jupe est simplement garnie de trois rangs de chicorées à double tête, posés en guirlande; entre chaque rang, il y a un appliqué de guipure noire; la taille toute ronde est ornée de dentelle et de petites ruches, les manches sont à coude, toujours ouvertes au poignet et ornementées de même.

Une seconde robe est de taffetas vert myrte; elle est garnie d'un volant tuyauté, au-dessus duquel sont posés des ornements de velours en fer de lance, le velours est de la même nuance que le taffetas, et ne tranche que par la différence du tissu. Le corsage est à pointe de forme très-montante, il est décoré de velours formant ceinture et bretelles, un petit volant ruché accompagne le tour des manches et suit la couture. Ces toilettes nous ont été montrées chez *Gagelin Opigès*, rue Richelieu, 83, où nous avons vu également de très-belles robes pour toilette du soir en taffetas Pékin, à bandes de velours de nuances tranchantes. Les garnitures de franges sont très en vogue en ce moment, nous pensons qu'on les portera pendant toute la belle saison.

Les créations recherchées de madame *Alexandrine* ne connaissent point de morte-saison, pour elles pas d'équinoxes, elles passent des mains qui les composent dans les salons éclatants de lumière où l'on doit les admirer, nous citerons quelques-uns des derniers modèles édités par la célèbre modiste. Premièrement, la coiffure Maintenon, espèce de capuchon de dentelle noire ou blanche, qui est garni sur le front par un petit chapeau de roses et revient nouer ses brides sur la poitrine par un nœud de roses; secondement, la coiffure duchesse de Chevreuse, celle-ci est composée de dentelle, fleurs et chaîne de perles, une torsade de velours soutient ce charmant édifice d'une grâce indescriptible. En chapeaux, madame *Alexandrine* nous fournit les types les plus variés, en voici quelques-uns:

Un chapeau de velours frisé blanc, orné à l'intérieur par des boucles assorties avec des coquillages naturels en nacre de perles; sur la passe, une touffe de plumes saules à brindilles de jais blanc; un autre chapeau est de velours plein, violet clair; la calotte est de peluche blanche à fond mou; une pointe de velours et dentelle, garnie de roses et de bruyères, orne la passe et traverse la calotte; à l'intérieur, des roses et de la bruyère; brides assorties au velours.

Deux autres chapeaux moins toilette d'hiver nous ont plu beaucoup: le premier est de crêpe vert impératrice, la calotte est bouillonnée moitié crêpe et moitié blonde, le bavolet est de velours vert doublé de blanc et bouillonné de tulle; sur la passe et à l'intérieur, il y a des touffes de roses entourées de mousse, le bord est orné d'une fine guipure en nacre de perles. Le second chapeau est de taffetas mauve tendre, la passe est coupée de tulle, elle est décorée d'une branche de velours entourée d'une frange de plumes frisées, posée comme une branch ede fleurs. A l'intérieur, des campanules lilas tombant en grelots, et des joues de tulle blanc et crêpe mauve; bavolet et brides assortis.

Si les toilettes de printemps ne sont point encore parues, nous avons, en compensation, des fleurs de printemps; c'est madame *Perrot-Petit*, rue Neuve Saint-Augustin, n° 20, qui les a fait éclore avec tout le talent que nous lui connaissons.

D'après les renseignements qui nous sont fournis par cette excellente fleuriste, nous pouvons dire à nos lectrices que les fleurs des champs et les fleurs de fruits seront les premières employées sur les chapeaux de taffetas et de crêpe du commencement de la saison.

Madame *Perrot-Petit* fait des mélanges de branches d'aubépine avec des marguerites de pré, elle prépare des touffes en saule imitant des plumes composées de lilas, muguets des bois, glycine et acacias. Nous avons remarqué aussi des touffes de fleurs pervanches et violettes environnées de mousse et brins de bruyère qui sont d'un effet charmant, non-seulement sur les chapeaux, mais dans les coiffures de dentelle qu'elles achèvent de la manière la plus gracieuse.

On paraît renoncer aux étoffes bigarrées, l'écossais est enterré sous son succès trop prodigieux. Les nuances violettes de Parme, et vert clair ou vert d'Isly, sont en grande faveur. Nous avons vu chez Gagelin une foule de

Digitized by Google

dispositions à rayures à très-petits carreaux qui nous font pressentir que les étoffes non tapageuses seront adoptées par les femmes élégantes.

Mesdames *Constance* et *Hermence*, *sœurs* de madame *Bernard*, rue Neuve des Petits-Champs, 91, nous ont montré plusieurs jolies robes destinées à des toilettes de matinées musicales. Une de ces robes est de taffetas nuance abeille, jaspée de noir; elle est ornée, dans le bas, de quatre volants tuyautés, au-dessus du dernier volant, il y a une frange mousse de chenille noire haute de 10 centimètres, avec tête de perle de jais. Le corsage uni à taille ronde est traversé par des châles d'étoffe bordés de la même frange, cet ornement se répète aux épaulettes et au bord des manches.

Une très-jolie robe de la maison *Bernard*, est en pou de soie pensée, garnie de volants de Chantilly, froncés en coquilles, et retenus par des nœuds de velours noir. Le corsage et les manches ont des ornements en rapport.

Nous sommes loin de penser que les franges de chenille disparaîtront avec les étoffes d'hiver, cependant nous avons vu à *la Ville de Lyon*, chez MM. *Ransons* et *Yves*, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 6, plusieurs nouvelles franges qui font, à leur tour, haute nouveauté; il y a la frange diamant qui tient à un filet noué de perles et qui est elle-même terminée par des perles; ensuite la frange chinoise qui décrit des festons, et s'exécute en soie de plusieurs nuances assorties à l'étoffe que l'on doit orner.

Nous aurons donc beaucoup de franges dans nos garnitures, et aussi plusieurs nouveaux genres de galons dont nous parlerons dans un prochain article. Ne quittons pas le magasin de la *Ville de Lyon*, sans apprécier une foule de nouveautés élégantes en capelines de cachemire et de satin bordées de peluche, et des garnitures Figaro en passementeries qui sont le décor le plus distingué pour les robes de nuances foncées.

Plusieurs abonnées nous ont demandé déjà des renseignements sur les chapeaux ronds. Nous ne pourrons répondre à ces demandes que le mois prochain, la maison *Despres*, aux Amazones, boulevard des Italiens, s'occupe en ce moment de préparer ses modèles de la saison, ils seront nombreux et variés, et nous en rendrons compte dès qu'il nous sera permis de les examiner avec soin.

Sans entrer dans des détails de chimie qui ne sont point de notre compétence, il nous est facile d'apprécier les parfumeries en vogue, surtout celles qui sortent des grandes maisons. La parfumerie *Oriza*, qui a pour base la poudre de riz de la Caroline, est exécutée avec des produits rafraîchissants qui inspirent la confiance et en commandent l'usage. La crème *Oriza* de Ninon de Lenclos a été la première de ses compositions, c'est le prodigieux succès de celle-ci qui a inspiré à M. *Legrand*, rue Saint-Honoré, 207, l'excellente idée d'éditer toute une série de produits avec les mêmes matériaux. De là, nous avons vu l'Oriza fluide pour les cheveux, l'Oriza lacté complément de la crème, l'Oriza Powder et l'Oriza acidulné.

La maison *L. Legrand* a fait préparer des boîtes qui contiennent un échantillon de chacun de ces articles. Ces boîtes servent à expérimenter la valeur de chaque chose, elles ont valu à leur inventeur l'approbation des personnes élégantes de tous les pays.

Il est juste que le succès s'attache aux objets utiles, surtout que les conditions du confortable s'allient encore à celles du bon goût. Le corset de flanelle hygiénique de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, est connu depuis deux ans, toutes les femmes ont voulu l'essayer, beaucoup l'ont définitivement adopté. Ce corset, qui mérite son nom d'hygiénique par ses sérieuses qualités, a reçu encore des perfectionnements depuis sa création, nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à son sujet. La maison *Simon* a aussi une brassière Créole extrêmement bien faite, que l'on peut alterner avec le corset de flanelle; cette dernière nous paraît clore la série des corsets que nous signalons à nos lectrices à chaque changement de saison.

L'usage du *lait antéphélique* doit se continuer aussi bien en hiver qu'en été. Les atteintes de la bise sont plus dangereuses pour le teint que les rayons du soleil. Le *lait antéphélique* de *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, préserve des gerçures autant que des éphélides. Ses vertus bienfaisantes en ont fait un objet de première nécessité pour toutes les personnes qui sont soigneuses de leur fraîcheur et de la pureté de leur teint.

Autant voudrait dire pour toutes les femmes, car aucune d'elles ne voudrait renoncer à ces précieux avantages sans lesquels toutes nos causeries sur la toilette n'auraient plus aucune raison d'être.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 734.

TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE. — Coiffure composée de touffes, de boutons, de roses encadrées, de dentelles blanches et d'un groupe de coques en ruban de satin *fuchsine* terminé derrière par un bout de ruban garni à l'extrémité par une dentelle qui entoure un bouton de roses.

Robe de taffetas fond blanc broché de petites rayures noires avec petits bouquets *jardinières* brochés entre les rayures, garnie de larges bandes de taffetas fuchsine bordées de dentelles noires.

Le corsage décolleté est plat, garni devant comme derrière par trois biais de taffetas se rétrécissant à la taille, avec une dentelle au bord des biais extérieurs, cette dentelle monte en tournant sur l'épaule où elle est retenue par un petit biais de taffetas. La manche bouffante est garnie dessus par une patte de taffetas garnie de dentelle noire.

Sur chaque lé de la jupe il y a une large bande de taffetas fuchsine avec une dentelle à chaque bord.

A la taille, et partant de chaque côté, il y a une ceinture de taffetas garnie de dentelles (celle du haut retombant sur la ceinture) qui s'arrondit et se croise derrière sur la jupe pour retomber en deux pans flottants s'élargissant vers le bas.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau : la passe et le bavolet sont de velours peluche blanche, le fond mou de velours saumon.

Sur la passe il y a un chou de ruban, de velours peluche blanc, encadré dans un nœud de velours noir dont les bouts descendent cousus à la passe.


Digitized by Google



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Voilettes de R. Lhopiteau, Robes de Pauline Coutet, r. Vivienne, 41 – Modes de Mme Herst et Cie, Mon Fournier r. Drouot. 8.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Ch.ée d'Antin, 6 – Corsets de la Mon Simon r. St Honoré. 183.
Parfums de Violet four. de S. M. l'Impératrice, r. St Denis. 317.

Entered at Stationer's hall LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID P. J. de la Pena

Digitized by Google



Legastelois Imp. r. Ste Elisabeth Paris

Ad. Goubaud, Editr à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue Richelieu 92.

Coiffures et Lingerie de La Balayeuse *Place Vendôme 4.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Le dessous est garni par une belle rose blanche moussue, accompagnée par des coques de velours saumon, de velours noir et de dentelles noires.

Robe de taffetas saumon. Corsage montant, demi-pointe à la taille.

Manches demi-plates et formant coude par suite de quatre plis plats qui ressèrent le poignet.

La garniture se compose de bandes de velours noir découpé dont les intervalles sont garnis de franges de chenille.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 734 *bis*.

N° 1. Capuche-Manola formant fichu.
Ce modèle est très-gracieux avec les robes décolletées.

N° 2. Bonnet *catalane* de guipure quadrillée de petits velours noirs, des roses des haies, de velours et nacre, sont posées devant; cette coiffure est entourée par deux rangs de blonde blanche, un nœud de tulle blanc quadrillé de velours est fixé entre ces dentelles, au-dessus des deux barbes flottantes sur le cou qui, derrière, terminent l'ornement du bonnet.

N° 3. Bonnet du matin composé de bouillonnés de mousseline, séparés par des entredeux de guipure blanche. Ce modèle forme résille et se trouve soutenu derrière par un ruban n° 5, une haute valenciennes vient l'encadrer sur le sommet de la tête; nœud à bouts flottants et brides de ruban n° 16.

N° 4. Coiffure pouff ornée d'une rose entourée de blonde et de petits velours découpés ; de ce *pouff* partent des brides de velours qui serpentent dans la coiffure, se croisent sous le chignon, et viennent, comme un collier, se réunir sur la poitrine.

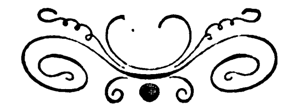
N° 5. Bonnet du matin d'organdie à fond tombant, encadré et traversé par un entredeux de guipure qui sépare le dessus du bavolet, qui est également encadré de guipure; la garniture de ce modèle est rehaussée de la même guipure ; sur les côtés il y a des touffes de coques de ruban n° 16.

N° 6. Corsage-corselet de velours à basque postillon derrière, entr'ouverte devant et garnie de dentelle et de passementerie.

N° 7. Fichu senorita en tulle malines, formant plusieurs plis, et encadrés de blonde et de petit velours ; les pattes se croisent derrière en forme de *postillon*.

N°s 8 et 9. Parure de toile brodée et rehaussée tout autour par une valenciennes à larges dents.

N°s 10 et 11. Parure dite *juge*, de toile, à coins tombants accompagnés chacun d'une sorte de rabbat de valenciennes très-haute. La manchette est accompagnée d'une dentelle semblable tombant de côté.



Courrier de Paris.



Si loin que nous cherchions dans notre mémoire, nous ne nous rappelons pas avoir rencontré mystère pareil à celui que raconte un journal. Il ne s'agit de rien moins que d'un assassinat commis à minuit dans une rue de Paris, voisine de l'Opéra, alors en plein bal. Minuit à Paris, aujourd'hui, c'est presque le plein jour. Aussi tout en ayant l'air de se perdre en conjectures sur le mobile d'un tel crime et surtout sur l'audace avec lequel il a été commis, personne ne se méprend sur ce fait étrange. Il suffit de gratter l'épiderme, croyons-nous, pour que la vérité apparaisse; mais tout le monde paraît avoir intérêt à la dissimuler, la malheureuse victime la première; nous pensons donc que mieux vaut nous taire et attendre que la justice dise le dernier mot sur une affaire aujourd'hui entre ses mains.

— Alors, pourquoi en parlez-vous? me demande-t-on à droite.

— Histoire de remplir quelques lignes de notre courrier, n'est-ce pas? me crie-t-on à gauche.

Non! Non!

Je m'adresse à droite et à gauche.

Non! Si je signale le fait, c'est afin de tranquilliser nos lecteurs et nos lectrices. Évidemment, s'il y a vingt ans, pour ne pas remonter au temps de la tour de Nesle, on avait publié dans les journaux, que rue Rossini on avait trouvé le cadavre d'un homme percé de plusieurs coups de poignard, personne n'aurait plus osé passer rue Rossini; peu de gens se seraient hasardés même à sortir le soir, tant on aurait pu craindre, non sans raison, d'apprendre « que les rues de Paris chariaient bien des cadavres! » En effet, il y a vingt ans, par une sorte d'imprévoyance qui semblait invisible, on gardait bien Paris le jour; mais, une fois la nuit venue, on l'abandonnait à tous les coupe-bourses et à tous les coupe-jarrets dont on ne se méfiait que de six heures du matin à six heures du soir.

On ne peut croire, aujourd'hui, qu'une telle contradiction ait existé jamais dans l'esprit de l'autorité, aujourd'hui que Paris est mieux, sinon tout aussi bien gardé la nuit que le jour. Cela est tellement logique qu'on s'imagine difficilement que le contraire ait pu exister. Or donc, un crime commis dans les conditions où celui dont nous parlons a été commis, est une exception qui ne doit inquiéter personne. Paris n'est pas moins sûr aujourd'hui, pendant la nuit, qu'il l'était la veille de cet assassinat. Le procès, s'il a lieu, c'est-à-dire si la justice met la main sur les coupables, révélera probablement des circonstances d'une nature telle, que l'on y retrouvera une longue préméditation ou une spontanéité si violente que l'ordre ordinaire des choses n'aura rien à y voir.

Que parlé-je de mystère? En connaissez-vous un qui ait plus préoccupé l'opinion publique et jeté plus de trouble dans la conscience des historiens que le mystère de l'homme au Masque de fer. Les romans et les drames ont eu beau jeu à s'ébattre dans ce sujet tout palpitant

Digitized by Google

d'émotions. Que d'interprétations! Que d'hypothèses! Que de crocs-en-jambe au bon sens! sous prétexte de savoir qui était ce fameux Masque de fer! Voilà bien des années qu'on fouille toutes les chroniques, tous les mémoires, sans qu'un rayon en soit sorti qui ait permis à personne de dire avec certitude : voici le mot de l'énigme.

Eh bien! voyez comme le hasard fait bien les choses, ou plutôt comment il faut que tôt ou tard la vérité se fasse jour dans l'histoire où il est dit que la lumière chasse toujours les ténèbres. Cette révélation si longtemps attendue est venue d'une lettre du célèbre Franklin, lettre retrouvée il n'y a pas longtemps et qui figure dans un *Recueil de lettres inédites* de ce grand homme et que l'on a publié, il y a peu de temps, à Baltimore. A l'époque où Franklin écrivit cette lettre adressée à John Jay, son compatriote, il était ambassadeur à Paris des colonies anglaises, depuis les États-Unis et depuis les États-Désunis. Pendant son séjour en France, l'illustre diplomate vit beaucoup le duc de Richelieu qui se montra, paraît-il, assez confiant avec lui sur bien des points. Je demande à transcrire quelques passages de cette lettre; à titre de curiosité historique, elle mérite d'être connue :

« J'ai causé hier avec le duc de Richelieu, écrit Franklin à Jay; il est bien disposé pour notre cause. Je l'ai beaucoup flatté en lui parlant du ministère de son glorieux parent, le cardinal de Richelieu. A cette occasion, je lui ai demandé s'il ignorait qui était le Masque de fer, qui évidemment était né sous le ministère du cardinal. Mon interlocuteur a pris d'abord un air de mystère, puis, me déclarant qu'il s'agissait d'un secret d'État, il m'a dévoilé ce qui suit et ce que je ne crains pas de vous confier.

» Le Masque de fer était un enfant naturel d'Anne d'Autriche, et le duc de Buckingham était vraisemblablement son père. La reine, ne sachant à qui se fier, se jeta dans les bras de son ennemi le cardinal, qui arrangea tout pour cacher la chose au roi. Ce fut cet événement qui détermina Richelieu à rapprocher le roi de la reine, qu'on avait crue jusque-là stérile. Il n'y avait pas de raison, en effet, pour que Louis XIII ne fût pas aussi heureux que Buckingham. De là, la naissance de Louis XIV et de Monsieur. L'enfant illégitime, d'abord confié à madame de Motteville, lui fut enlevé après la mort de Richelieu par Mazarin, qui le tint en prison dès qu'il eut l'âge de seize ans. La ressemblance du bâtard avec Louis XIV était surprenante : de là le masque qu'on appliqua sur le visage du captif. On voulait autant éviter des troubles possibles que cacher la faiblesse d'Anne d'Autriche.

» Voilà un point d'histoire, mon cher John, qui n'a guère de rapport avec notre révolution. Je vous la conte uniquement pour me délasser des affaires qui m'encombrent. Les galanteries d'une reine coquette peuvent servir d'amusement à des hommes qui veulent fonder un peuple libre, et il est permis, selon Horace, de *desipere in loco*. Je ne doute pas qu'on ne fasse encore en France une foule de systèmes et de romans sur le *Masque de fer*. Les gens de ce pays sont frivoles autant que braves, et les petites intrigues de cour ont un grand charme pour eux.

» Passons à des choses plus sérieuses, etc., etc. »

Revenons de si loin. Revenons aux choses actuelles, et parlons du Théâtre-Français où le *Verre d'eau* de Scribe vient d'obtenir un magnifique succès. Quand je dis: parlons du Théâtre-Français, je devrais dire : laissons parler un écrivain qui se fera plus lire que moi. Cet écrivain, c'est M. Théophile Gautier qui s'exprime ainsi, à propos du nouveau foyer que l'on prépare à la salle de la rue Richelieu. Vous en parler aujourd'hui, par l'intermédiaire de M. Théophile Gautier, c'est vous faire une révélation, puisque tout cela est encore derrière le rideau.

« Encore quelques jours, dit M. Gautier, et le foyer sera ouvert, et l'on y pourra monter par un escalier qui donne sur la place du Palais-Royal. Cet escalier, que nous avons visité aujourd'hui, nous a charmé par son élégance et son ingénieuse disposition. Deux rampes à montées douces se présentent sous le péristyle et mènent à un palier donnant sur un vestiaire. De ce palier repart une rampe unique formant une espèce de pont que supportent quatre colonnes cannelées réunies par des arcs. On passe sous ce pont pour rejoindre le péristyle circulaire, jusqu'à présent entrée unique de la Comédie-Française. La décoration n'est pas encore achevée ou mise en place, mais nous avons déjà pu admirer dans de gracieux tympans la Tragédie et la Comédie, la Musique et la Poésie lyrique, avec leurs attributs en bas-reliefs d'une forte saillie. Dans des dimensions modérées, cet escalier, dû à M. Chabrol, est vraiment monumental, et à la sortie, les toilettes s'y étageront avec une élégance pittoresque, car nous ne savons pas pourquoi l'on ne s'habillerait pas pour aller à la Comédie-Française comme on le fait pour aller à l'Opéra. La poésie est-elle moins respectable que la musique? Molière et Corneille ne méritent-ils pas autant que Gluck ou que Mozart qu'on se décollète et qu'on mette des diamants en leur honneur? Il ne manquait au costume que le cadre, et désormais il y aura une *sortie* à la rue Richelieu comme à la rue Le Peletier, où les peintres pourront admirer le ruissellement des étoffes, la scintillation des pierreries et la grâce aristocratique des types.

» Le foyer est décoré d'un ordre de seize pilastres cannelés soutenant des arcs doubleaux et où s'appliquent autant de piédouches destinés à supporter les meilleurs d'entre les bustes relégués maintenant dans le corridor. Au-dessus du buste de chaque poëte, un médaillon occupant la retombée du pendentif reproduit en camaïeu de couleur azurée une scène remarquable de son œuvre. Dans les pénétrations des arcs, des fleurs peintes, si nous ne nous trompons, par M. Chabal-Desurgy, débordent en bouquets opulents de vases de marbre et de corbeilles d'or. Le plafond offre une percée d'architecture feinte laissant apercevoir un ciel d'un bleu de turquoise à la Paul Véronèse. Des fleurs et des draperies retombent de la balustrade en perspective qui entoure cette ouverture.

» Au fond s'élève une cheminée monumentale dont la frise sera formée par un bas-relief dû au ciseau de M. Lequesne, et représentant les acteurs de la Comédie-Française couronnant l'image de Molière.

» En face de la cheminée, un piédestal attend une statue. Ce n'est pas la statue qui manque; on en a deux. Mais laquelle posera-t-on sur le socle? L'une est un Molière assez remarqué à la dernière Exposition; l'autre est le Voltaire de Houdon, un chef-d'œuvre inimitable dont tout musée serait fier. L'immortalité rayonne dans ce marbre aux rides pétillantes d'esprit, jamais le ciseau ne donna tant de vie à la sénilité et ne fit mieux

Digitized by Google

sentir le dieu sous une momie de singe. Pourtant Voltaire, quelque grand qu'il soit, n'est pas la divinité de ce temple, le saint de cette niche, le génie de ce lieu. Ce n'est pas sa tradition qu'on y suit, son culte qu'on y maintient; on ne l'y joue que de loin en loin, comme pour faire plaisir à sa statue. On n'a jamais dit de la Comédie-Française la maison de Voltaire, comme on dit la maison de Molière; il en est l'hôte, mais non le maître, et il s'était assis sous le péristyle, riant d'un rire narquois aux nouveaux venus, sans avoir la prétention de s'installer au foyer, même comme une idole et comme un modèle. Ce sont là de fort bonnes raisons littéraires et qui semblent satisfaisantes quand on les écrit. C'est Molière qu'il faut mettre; mais nous ne répondons pas d'être du même avis. La statue moderne posée, un chef-d'œuvre si rare, si parfait, que la statuaire antique nous envierait et qu'elle signerait en lettres grecques, vaut bien qu'en sa faveur on donne une petite entorse à la logique! Qui remplacera Voltaire derrière le bureau du contrôle? Un Talma de David d'Angers, qui avant d'arriver à sa destination naturelle a subi bien des vicissitudes. Sous Louis-Philippe, il a longtemps orné le parterre réservé des Tuileries, en compagnie d'autres gaillards de marbre plus ou moins nus à la mode antique; seulement alors il ne s'appelait pas Talma, mais bien Sylla, du nom d'un de ses rôles; on n'admettait pas l'homme, on tolérait le personnage; Roscius n'eût pas fait difficulté. De là, l'effigie du grand tragédien s'en alla au Conservatoire, puis nous ne savons plus à quel prytanée de statues sans ouvrage, et la voilà enfin qui revient à la Comédie-Française. Là, au moins, ce marbre ne gèlera pas, ne sera pas rayé de pluie, plaqué de mousse verte et de lèpre noire; il jouira de la tiédeur du calorifère, et son pure carrare, convenablement nettoyé, gardera sa blancheur solennelle. Une statue de la Tragédie sous les traits de mademoiselle Rachel, et une autre de la Comédie sous les traits de mademoiselle Mars, compléteront heureusement cette décoration sculpturale.»

Je vous ai souvent parlé de la beauté des fleurs du jardin d'Alphonse Karr, à Nice. Sa réputation de jardinier, je ne parle pas de sa réputation d'écrivain, a traversé la Méditerranée et se popularise à Paris, au milieu de nos neiges, de nos gelées et de nos brouillards, où l'on est stupéfait de voir de si belles roses! Tout récemment un de ces bouquets de l'illustre jardinier, qui font le désespoir des fleuristes de Paris, faisait l'admiration de tout le monde dans un de nos plus riches salons officiels. En voici la description : — de superbes roses se détachaient sur des résédas et des rameaux de troëne du Japon à feuilles panachées, de smilax, de mayanthème et d'*Eugenia Ugni;* de place en place, un gros bouquet de violettes de Parme, luttant de parfum avec les groupes de fleurs d'oranger qui les accompagnaient : tout cela disposé avec un art exquis, non moins admirable que le choix des pièces rassemblées. Tout Parisien peut recevoir en deux jours un pareil bouquet, expédié de Nice, bravant toutes les rigueurs de l'hiver et de la gelée. Ce petit chef-d'œuvre était offert à la jeune et charmante femme d'un grand poëte, appelé Francis Ponsard.

Et voyez comme tout se tient! Pendant que chacun admirait ce bouquet, un des assistants, à la vue des fleurs cueillies sur les orangers d'Alphonse Karr, récita les stances suivantes que l'auteur de *Lucrèce* avait adressées de son petit jardin des bords du Rhône à sa fiancée. Des fleurs à la poésie, il y a si près que personne ne fut surpris :

— D'où viens-tu, fleur d'oranger?
— D'un jardin que le Rhône touche :
Des flots le murmure léger
M'endormait dans ma verte couche.

Pour l'abeille qui piquorait,
Ma coupe de miel était pleine;
La jeune vierge s'enivrait
Des doux parfums de mon haleine,

Et sentait, en me contemplant,
Battre son cœur dans son corsage;
Elle rêvait au bouquet blanc
Qui met la rougeur au visage.

Pour moi chantait le rossignol,
Et pour moi scintillait l'étoile;
Le zéphir, arrêtant son vol,
Froissait la feuille qui me voile.

Mystère plus suave encor!
Sous les caresses de son aile
Déjà se formait un fruit d'or
Dans ma corolle maternelle.

— Pourquoi donc fuir le ciel heureux
Où tant de fêtes t'ont bercée?
— Un pauvre chanteur amoureux
Me cueillit pour sa fiancée.

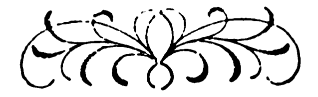
Je n'aurais pas fui mon jardin
Pour le corsage des princesses,
Et je n'aurais eu que dédain
Pour l'union de deux richesses;

Mais l'union des cœurs me plaît!
Je tiendrai lieu de perles rares.
Des présents que le bon Dieu fait
Les arbres ne sont pas avares.

Je renonce à mes longs espoirs;
J'aime mieux mon court esclavage,
Et mourir dans ses cheveux noirs
Que de vivre sur un rivage.

Après quoi, chères lectrices, vous m'excuserez de n'oser plus écrire une ligne de prose.

X. Eyma.



Digitized by Google

BULLETIN DES THÉATRES.

ODÉON : *Une Journée à Dresde*, comédie en un acte et en vers, de M. A. Manceau. — Reprise du *Testament de César Girodot*. — COMÉDIE-FRANÇAISE : Madame Madeleine Brohan dans les *Fausses confidences*. — GYMNASE : Débuts de mademoiselle Blanche Pierson dans *Madame de Cérigny*. — THÉATRE DU CHATELET : Reprise du *Naufrage de la Méduse*. — BOUFFES-PARISIENS : *Il signor Fagotto*, opérette en un acte, paroles de MM. Nuitter et Tréfeu, musique de M. J. Offenbach.

L'Odéon, qui, depuis quelque temps, ne ménage pas la besogne à la critique, vient de la convoquer pour un acte en vers d'un jeune poëte ami de madame Sand. Madame Sand, qui est à la fois un éminent écrivain et une femme de grand cœur, se fait, chose assez rare dans les lettres, un plaisir d'user de son influence pour aplanir la route aux débutants. C'est ainsi, si vous vous le rappelez, que l'an dernier elle a patronné la *Germaine*, une charmante pièce de M. Édouard Cadol, qui a été fort applaudie au Vaudeville. Il m'est revenu que M. Cadol était pour quelque chose dans celle de M. Manceau, qui n'a pas eu moins de succès à l'Odéon. Je dois cependant faire mes réserves pour *Une journée à Dresde*. Cette bluette sentimentale est loin de valoir la *Germaine;* l'idée en est vieille, et la grâce de la forme ne m'y paraît pas relever suffisamment la banalité du fond.

Quelques scènes bien faites, quoique généralement un peu longues, des vers corrects et réguliers, mais froids et incolores : bref, les procédés de George Sand, moins le charme souverain du maître.

Quant à l'interprétation, Saint-Léon a composé en vieux comédien son personnage de Freymann; Fassier joue mal un mauvais rôle; mademoiselle Debay est ravissante dans son costume de Marie-Louise. Pour M. Alhaiza, il vient du boulevard, on le voit tout de suite; mais je vous l'ai signalé quand il était à la Porte-Saint-Martin, et je suis heureux de le retrouver à l'Odéon : il a de la passion, un organe et une figure sympathiques; il ne lui manque que de régler son geste et sa voix. Il se formera en jouant le vieux répertoire.

Le vieux répertoire, grâce à la chute de la *Maison de Pénarvan*, est fêté au Théâtre-Français comme en pleine canicule. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Madame Madeleine Brohan a joué pour la première fois, l'autre jour, les *Fausses confidences*. Cette charmante comédienne, à qui la nature a tout donné, une opulente beauté, une voix d'or, le naturel et la franchise, a mis à profit les loisirs d'un repos forcé, et aborde les grands rôles avec succès. Quand elle sera tout à fait maîtresse de son jeu, il pourra être curieux de la comparer à madame Arnould-Plessy, son chef d'emploi. Madame Plessy souligne les finesses de Marivaux, madame Madeleine Brohan paraît disposée à le jouer bon jeu bon argent. Je suis de ceux à qui le précieux plaît médiocrement, et j'aime assez qu'on nous corrige Marivaux de son marivaudage.

Une autre actrice, qui se distingue également par une foule de qualités naturelles, mademoiselle Blanche Pierson, vient de passer du Vaudeville au Gymnase. Elle y a débuté dernièrement dans *Madame de Cérigny*, une agréable pièce de Bayard, et y a fort bien réussi.

Le Théâtre du Châtelet a repris le *Naufrage de la Méduse*. La foule ira applaudir deux tableaux superbes d'après deux toiles célèbres, mais d'un mérite fort inégal, le *Baptême de la ligne*, par Biard, et le *Radeau de la Méduse*, par Géricault. Je n'ai rien vu au théâtre de plus saisissant que ce dernier tableau.

Un théâtre où l'on ne s'endort pas, c'est le théâtre des Bouffes-Parisiens. Depuis la rentrée de madame Ugalde dans les *Bavards*, et en attendant les *Géorgiennes* et les débuts de mademoiselle Saint-Urbain, les Bouffes viennent de donner une amusante pochade, qui avait été déjà applaudie à Ems. Un grotesque, passionné pour la musique, attend l'illustre compositeur Fagotto, qu'il n'a jamais vu et à qui il destine sa fille. Son propre valet se déguise en signor Fagotto, et fait manquer le mariage au bénéfice d'un jeune musicien que préfère la demoiselle. Sur ce léger canevas, Offenbach a brodé quelques jolis morceaux, entre autres un charmant quatuor : *Il approche, il arrive;* un duo d'un rhythme très-dansant : *Trop bête, bête, bête;* enfin, un sextuor, où des cris d'animaux se mêlent d'une façon bizarre au développement d'une théorie drôlatique sur la valeur comparée des instruments à cordes, à vent et à peau. Désiré est superbe d'ahurissement dans le rôle du père idiot; Pradeau est très-amusant dans le signor Fagotto; mademoiselle Tostée a toujours sa voix agréable et son jeu spirituel; mademoiselle Zulma Buffar est décidement adoptée par le public des Bouffes.

Le théâtre des Bouffes a fait débuter un jeune chanteur, M. F. Simon, dans le rôle du *Violoneux*. Le début a été des plus heureux et M. Varney, l'habile directenr, a engagé ce jeune artiste. M. Simon a une très-belle voix de baryton, une méthode sage, et rendra de grands services à une administration où chaque artiste travaille avec dévouement au succès de l'entreprise.

J'aurai vidé le fond de mon sac quand je vous aurai dit que l'Odéon, en attendant le *Marquis de Villemer*, de madame Sand, a repris, pour la quatrième ou cinquième fois, le *Testament de César Girodot*, de MM. Villetard et Belot. Ce gai *testament* compose, avec les *Relais*, un des spectacles les plus désopilants qu'on puisse trouver en ce moment sur aucun théâtre.

Charles DEULIN.

POÉSIE.

LE MONT DES OLIVIERS.

M. Louis Ratisbonne, l'exécuteur testamentaire littéraire de M. Alfred de Vigny, vient de publier chez Michel Lévy un volume inédit de l'illustre poëte, intitulé les *Destinées*. Nous en extrayons la pièce suivante, sans compter celles que nous emprunterons encore à ce précieux volume. X. E.



I

Alors il était nuit et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul;
Les disciples dormaient au pied de la colline.
Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline,
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux;
Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe,
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe;
Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre;
Puis regarde le ciel en appelant : « Mon père! »
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule, il descend, il crie avec effroi :
« Ne pourriez-vous prier et veiller avec moi? »
Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
Le Fils de l'Homme alors remonte lentement;
Comme un pasteur d'Égypte il cherche au firmament
Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
« Mon père! » — Le vent seul répondit à sa voix.
Il tomba sur le sable assis, et, dans sa peine,
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
— Et la terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II

Jésus disait : « O Père, encore laisse-moi vivre!
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre!
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve
Quand meurt celui qui dit une parole neuve;
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,
Qu'il a comme enivré la famille mortelle
D'une goutte de vie et de divinité,
Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : « Fraternité.»

— Père, oh! si j'ai rempli mon douloureux message,
Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage,
Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,
Pour l'offrande des corps recevant les esprits,
Substituant partout aux choses le symbole,
La parole au combat, comme au trésor l'obole,
Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin,
Aux membres de la chair le pain blanc sans levain :
Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave
Et l'autre libre; — au nom du passé que je lave,
Par le sang de mon corps qui souffre et va finir :
Versons-en la moitié pour laver l'avenir!
Père libérateur! jette aujourd'hui, d'avance,
La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
« Il est permis pour tous de tuer l'innocent. »
Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
Des dominateurs durs escortés de faux sages
Qui troubleront l'esprit de chaque nation,
En donnant un faux sens à ma rédemption.
— Hélas! je parle encor que déjà ma parole
Est tournée en poison dans chaque parabole;
Éloigne ce calice impur et plus amer
Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.
Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,
Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
N'ont rien, mon Père, oh! rien qui m'épouvante autant!

Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes,
Ils n'y doivent laisser que des traces profondes,
Et si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet,
Dont le gémissement sans repos m'appelait,
C'était pour y laisser deux Anges à ma place
De qui la race humaine aurait baisé la trace,
La Certitude heureuse et l'Espoir confiant
Qui, dans le Paradis, marchent en souriant.
Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

Mal et Doute! En un mot je puis les mettre en poudre.
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis. — C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la création! —
Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.
Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,
Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir;
Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir,
Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,
Ce qu'elle prend et donne à toute créature,
Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,
Son amour ineffable et ses chastes liens;
Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,
Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle;
Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
Sont comme celui-ci coupables et sauvés;
Si la terre est pour eux ou s'ils sont pour la terre;
Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
D'ignorant le savoir et de faux la raison;
Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison;
Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
Et la rage sans fin des vagues passions,
Entre la léthargie et les convulsions;
Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée
Attristant la Nature à tout moment frappée;
Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
Sont de vils accidents en un cercle fatal,
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,
Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules;
Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
Des maux immérités de la mort des enfants;
Et si les Nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées,
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,
Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit;

Digitized by Google

Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,
Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines éternelles
Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes;
— Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira. »

III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
Il se prosterne encore, il attend, il espère,
Mais il remonte et dit : « Que votre volonté
Soit faite et non la mienne, et pour l'éternité.
Une terreur profonde, une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir :
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir,
La Terre, sans clartés, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

Alfred DE VIGNY.

Voici une autre pièce que nous emprunterons au nouveau volume de M. Alfred de Vigny :

I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe? Il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tout le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres,
Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod, jaloux
Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups;
Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes,
Forçant les sangliers et détruisant les loups;

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer se montrèrent,
Gens d'honneur en tout temps, comme en tous lieux, cherchant
De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant;
Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
Parfumés et blessés revenaient à Versailles
Jaser à l'Œil-de-bœuf avant de voir leur champ.

V

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs âmes,
Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,
De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,
Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons;
Simples et satisfaits si chacun de leur race
Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,
Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçons.

VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier,
Pour graver quelque page et dire en quelque livre
Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole;
Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,
Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule
» Dont le dernier vivant monte au temple et s'inscrit,
» Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles,
» Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
» Mais sur le pur tableau des livres de l'ESPRIT. »

VIII

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde!
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui c'est l'ÉCRIT,
L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traîne sur le sable,
Colombe au bec d'airain! VISIBLE SAINT-ESPRIT!

IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
L'IDÉAL du poëte et des graves penseurs,
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours, d'âge en âge encore, je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime!
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés;
Je peux en ce miroir *me connaître moi-même*,
Juge toujours nouveau de nos travaux passés!
Flots d'amis renaissants! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez!

Alfred DE VIGNY.



Digitized by Google

ZERBIN LE FAROUCHE.

Conte Napolitain.

(Voyez le numéro précédent.)

IX.

Pour se donner une attitude majestueuse, Mouchamiel regardait gravement le bout de son nez, Aléli soupirait, Mistigris taillait des plumes comme un diplomate qui cherche une idée, les courtisans, immobiles et muets avaient, l'air de réfléchir. Enfin la grande porte du salon s'ouvrit. Majordome et valets entrèrent en cadence, dansant une sarabande qui surprit fort la cour. Derrière eux marchait le bûcheron, aussi peu ému des splendeurs royales que s'il était né dans un palais. Cependant, à la vue du roi, il s'arrêta, ôta son chapeau qu'il tint à deux mains sur sa poitrine, salua trois fois en tirant la jambe droite, puis il remit son chapeau sur sa tête, s'assit paisiblement sur un fauteuil et fit danser le bout de son pied.

— Mon père, s'écria la princesse en se jetant au cou du roi, le voici l'époux que vous m'avez donné. Qu'il est beau! qu'il est noble! N'est-ce pas que vous l'aimerez!

— Mistigris, murmura Mouchamiel à demi étranglé, interrogez cet homme avec les plus grands ménagements. Songez au repos de ma fille et au mien. Quelle aventure! Ah! que les pères seraient heureux s'ils n'avaient pas d'enfants!

— Que Votre Majesté se rassure, répondit Mistigris; l'humanité est mon devoir et mon plaisir.

— Lève-toi, coquin! dit-il à Zerbin d'un ton brusque; réponds vite si tu veux sauver ta peau. Es-tu un prince déguisé? Tu te tais, misérable! Tu es un sorcier!

— Pas plus sorcier que toi, mon gros, répondit Zerbin sans quitter son fauteuil.

— Ah! brigand! s'écria le ministre; cette dénégation prouve ton crime; te voilà confondu par ton silence, triple scélérat!

— Si j'avouais, je serais donc innocent? dit Zerbin.

— Sire, dit Mistigris, qui prenait la furie pour l'éloquence, faites justice; purgez vos États, purgez la terre de ce monstre. La mort est trop douce pour un pareil sacripant.

— Va toujours, dit Zerbin; aboie, mon gros, aboie, mais ne mords pas.

— Sire, cria Mistigris en soufflant, votre justice et votre humanité sont en présence. *Oua, oua, oua.* L'humanité vous ordonne de protéger vos sujets en les délivrant de ce sorcier, *oua, oua, oua;* la justice veut qu'on pende ou qu'on brûle, *oua, oua, oua.* Vous êtes père, *oua, oua,* mais vous êtes roi, *oua, oua,* et le roi, *oua, oua,* doit effacer le père, *oua, oua, oua.*

— Mistigris, dit le roi, vous parlez bien, mais vous avez un tic insupportable. Pas tant d'affectation. Concluez.

— Sire, reprit le ministre, la mort, la corde, le feu. *Oua, oua, oua.*

Tandis que le roi soupirait, Aléli quittant brusquement son père, alla se mettre auprès de Zerbin.

— Ordonnez, Sire, dit-elle; voici mon époux; son arrêt sera le mien.

A ce scandale, toutes les dames de la cour se couvrirent la figure, et Mistigris lui-même se crut obligé de rougir.

— Malheureuse! dit le roi furieux, en te déshonorant tu as prononcé ta propre condamnation. Gardes! arrêtez ces deux créatures; qu'on les marie séance tenante; après cela, confisquez le premier bateau qui se trouvera dans le port, jetez-y ces coupables, et qu'on les abandonne à la fureur des flots.

— Ah! Sire, s'écria Mistigris tandis qu'on entraînait la princesse et Zerbin, vous êtes le plus grand roi du monde. Votre bonté, votre douceur, votre indulgence seront l'exemple et l'étonnement de la postérité. Que ne dira pas demain le *Journal officiel!* Pour nous, confondus par tant de magnanimité, il ne nous reste qu'à nous taire et à admirer.

— Ma pauvre fille, s'écria le roi, que va t-elle devenir sans son père! Gardes, saisissez Mistigris et mettez-le aussi sur le bateau. Ce sera pour moi une consolation que de savoir cet habile homme auprès de ma chère Aléli. Et puis, changer de ministre, ce sera toujours une distraction; dans ma triste situation, j'en ai besoin. Adieu, mon bon Mistigris.

Mistigris était resté la bouche ouverte; il allait reprendre haleine pour maudire les princes et leur ingratitude, quand on l'emporta hors du palais. Malgré ses cris, ses menaces, ses prières et ses pleurs, on le jeta sur la barque, et bientôt les trois amis se trouvèrent seuls au milieu des flots.

Quant au bon roi Mouchamiel, il essuya une larme et s'enferma dans la chambre basse pour achever une sieste si désagréablement interrompue.

Digitized by Google

X.

La nuit était belle et calme; la lune éclairait de sa blanche clarté la mer et ses sillons tremblants; le vent soufflait de terre et emportait au loin la barque; déjà on apercevait Capri qui se dressait au milieu des flots comme une corbeille de fleurs. Zerbin tenait la barre et murmurait je ne sais quelle chanson plaintive, chant de bûcheron ou de matelot. A ses pieds était assise Aléli, silencieuse, mais non pas triste; elle écoutait son bien-aimé. Le passé, elle l'oubliait; l'avenir, elle n'y songeait guère; rester auprès de Zerbin, c'était toute sa vie.

Mistigris, moins tendre, était moins philosophe. Inquiet et furieux, il s'agitait comme un ours dans sa cage, et faisait à Zerbin de beaux discours que le bûcheron n'écoutait pas. Insensible comme toujours, Zerbin penchait la tête. Peu habitué aux harangues officielles, les discours du ministre l'endormaient.

— Qu'allons-nous devenir? criait Mistigris. Voyons, affreux sorcier, si tu as quelque vertu, montre-le, tire-nous d'ici. Fais-toi prince ou roi quelque part, et nomme-moi ton premier ministre. Il me faut quelque chose à gouverner. A quoi te sert ta puissance, si tu ne fais pas la fortune de tes amis?

— J'ai faim, dit Zerbin, en ouvrant la moitié d'un œil.

Aléli se leva aussitôt et chercha autour d'elle.

— Mon ami, dit-elle, que voulez-vous?

— Je veux des figues et du raisin, dit le bûcheron.

Mistigris poussa un cri; un baril de figues et de raisins secs venait de sortir entre ses jambes et l'avait jeté par terre.

— Ah! pensa-t-il en se relevant, j'ai ton secret, maudit sorcier. Si tu as ce que tu souhaites, ma fortune est faite; je n'ai pas été ministre pour rien, beau prince, je te ferai vouloir ce que je voudrai.

Tandis que Zerbin mangeait ses figues, Mistigris s'approcha de lui, le dos courbé, la face souriante.

— Seigneur Zerbin, dit-il, je viens demander à Votre Excellence son incomparable amitié. Peut-être Votre Altesse n'a-t-elle pas bien compris tout ce que je cachais de dévouement sous la sévérité affectée de mes paroles; mais je puis l'assurer que tout était calculé pour brusquer son bonheur. C'est moi seul qui ai hâté son heureux mariage.

— J'ai faim, dit Zerbin. Donne-moi des figues et du raisin.

— Voici, seigneur, dit Mistigris avec toute la grâce d'un courtisan. J'espère que Son Excellence sera satisfaite de mes petits services et qu'elle me mettra souvent à même de lui témoigner tout mon zèle.

— Triple brute, murmura-t-il tout bas, tu ne m'entends point. Il faut absolument que je mette Aléli dans mes intérêts. Plaire aux dames, c'est le grand secret de la politique.

— A propos, seigneur Zerbin, reprit-il en souriant, vous oubliez que vous êtes marié de ce soir. Ne serait-il pas convenable de faire un cadeau de noces à votre royale fiancée?

— Toi, mon gros, tu m'ennuies, dit Zerbin. Un cadeau de noces, où veux-tu que je le pêche? au fond de la mer? Va le demander aux poissons, tu me le rapporteras.

A l'instant même, comme si une main invisible l'eût lancé, Mistigris sauta par-dessus le bord, et disparut sous les flots.

Zerbin se remit à éplucher et à croquer ses raisins, tandis qu'Aléli ne se lassait pas de le regarder.

—Voilà un marsouin qui sort de l'eau, dit Zerbin.

Ce n'était pas un marsouin, c'était l'heureux messager qui, remonté sur les vagues, se débattait au milieu de l'écume; Zerbin prit Mistigris par les cheveux et le tira par-dessus bord. Chose étrange, le gros homme avait dans les dents une escarboucle qui brillait comme une étoile au milieu de la nuit.

Dès qu'il put respirer:

—Voilà, dit-il, le cadeau que le roi des poissons offre à la charmante Aléli. Vous voyez, seigneur Zerbin, que vous avez en moi le plus fidèle et le plus dévoué des esclaves. Si vous avez jamais un petit ministère à confier...

— J'ai faim, dit Zerbin. Donne-moi des figues et du raisin.

— Seigneur, reprit Mistigris, ne ferez-vous rien pour la princesse votre femme? Cette barque, exposée à toutes les injures de l'air, n'est pas un séjour digne de sa naissance et de sa beauté.

— Assez! Mistigris, dit Aléli, je suis bien ici, je ne demande rien.

— Rappelez-vous, Madame, dit l'officieux ministre, que lorsque le prince de Capri vous offrit sa main, il avait envoyé à Salerne un splendide navire d'acajou, où l'or et l'ivoire brillaient de toutes parts. Et ces matelots vêtus de velours, et ces cordages de soie, et ces trois salons tout ornés de glaces! Voilà ce qu'un petit prince faisait pour vous. Le seigneur Zerbin ne voudra pas rester en arrière, lui si noble, si puissant et si bon.


Digitized by Google

— Il est sot, ce bonhomme-là, dit Zerbin, il parle toujours. Je voudrais avoir un bateau comme ça, rien que pour te clore le bec, bavard; après ça tu te tairais.

A ce moment, Aléli poussa un cri de surprise et de joie qui fit tressaillir le bûcheron.

Où était-il? Sur un magnifique navire qui fendait les vagues avec la grâce d'un cygne aux ailes gonflées. Une tente éclairée par des lampes d'albâtre formait sur le pont un salon richement meublé; Aléli, toujours assise aux pieds de son époux, le regardait toujours; Mistigris courait après l'équipage, et voulait donner des ordres à chaque matelot. Mais, sur cet étrange vaisseau, personne ne parlait; Mistigris en était pour son éloquence, et ne pouvait même trouver un mousse à gouverner.

Zerbin se leva pour regarder le sillage; Mistigris accourut aussitôt, toujours souriant.

— Votre Seigneurie, dit-il, est-elle satisfaite de mes efforts et de mon zèle?

— Tais-toi, bavard, dit le bûcheron. Je te défends de parler jusqu'à demain matin. Je rêve, laisse-moi dormir.

Mistigris resta bouche béante, en faisant les gestes les plus respectueux, puis de désespoir il descendit à la salle à manger et se mit à souper sans rien dire. Il but durant quatre heures sans pouvoir se consoler, et finit par tomber sous la table. Pendant ce temps Zerbin rêvait tout à son aise; Aléli seule ne dormait pas.

XI.

On se lasse de tout, même du bonheur, dit un proverbe; à plus forte raison se lasse-t-on d'aller en mer sur un navire où personne ne parle, et qui va je ne sais où.

Aussi dès que Mistigris eut repris ses sens et recouvré la parole, n'eut-il d'autre idée que d'amener Zerbin à souhaiter d'être à terre. La chose était difficile; l'adroit ministre craignait toujours quelque vœu indiscret qui le renverrait chez les poissons, et il tremblait par-dessus tout que Zerbin ne regrettât ses bois et sa cognée. Devenez donc le courtisan d'un bûcheron!

Par bonheur Zerbin s'était réveillé dans une humeur charmante, il s'habituait à la princesse, et, si brute qu'il fût, cette aimable figure l'égayait. Mistigris voulut saisir l'occasion; mais, hélas! les femmes sont si peu raisonnables, quand par hasard elles aiment! Aléli disait à Zerbin combien il serait doux de vivre ensemble, seuls, loin du monde et du bruit, dans quelque chaumière tranquille au milieu d'un verger, au bord d'un ruisseau. Sans rien comprendre à cette poésie, le bon Zerbin écoutait avec plaisir ces douces paroles qui le berçaient.

— Une chaumière, avec des vaches et des poules, disait-il, ce serait joli. Si...

Mistigris se sentit perdu, et frappa un grand coup.

— Ah! seigneur! s'écria-t-il, regardez donc là-bas, en face de vous. Que c'est beau!

— Quoi donc? dit la princesse, je ne vois rien.

— Ni moi non plus, dit Zerbin en se frottant les yeux.

— Est-ce possible? reprit Mistigris d'un air étonné. Quoi! vous ne voyez pas ce palais de marbre qui brille au soleil, et ce grand escalier, tout garni d'orangers, qui par cent marches descend majestueusement au bord de la mer?

— Un palais? dit Aléli. Pour être entourée de courtisans, d'égoïstes et de valets, je n'en veux pas. Fuyons.

— Oui, dit Zerbin, une chaumière vaut mieux; on y est plus tranquille.

— Ce palais là-bas ne ressemble à aucun autre, s'écria Mistigris, chez qui la peur excitait l'imagination. Dans cette demeure féerique il n'y a ni courtisans ni valets; on est servi de façon invisible, on est tout à la fois seul et entouré! Les meubles ont des mains, les murs ont des oreilles.

— Ont-ils une langue? dit Zerbin.

— Oui, reprit Mistigris; ils parlent et disent tout, mais ils se taisent quand on veut.

— Eh bien! dit le bûcheron, ils ont plus d'esprit que toi. Je voudrais bien avoir un château comme ça. Où est-il donc ce beau palais? Je ne le vois pas.

— Il est là devant vous, mon ami, dit la princesse.

Le vaisseau avait couru vers la terre, et déjà on jetait l'ancre dans un port où l'eau était assez profonde pour qu'on pût aborder à quai. Le port était à demi entouré par un grand escalier en fer à cheval; au-dessus de l'escalier, sur une plate-forme immense et qui dominait la mer, s'élevait le plus riant palais qu'on ait jamais rêvé.

Les trois amis montèrent gaîment; Mistigris allait en tête, tout en soufflant à chaque marche. Arrivé à la grille du château, il voulut sonner; pas de cloche; il appela; ce fut la grille elle-même qui répondit.

— Que veux-tu, étranger? demanda-t-elle.

— Parler au maître de ce logis, dit Mistigris, un peu intrigué de causer pour la première fois avec du fer battu.

— Le maître de ce palais est le seigneur Zerbin, répondit la grille. Quand il approchera, j'ouvrirai.

Zerbin arrivait, donnant le bras à la belle Aléli;

Digitized by Google

la grille s'écarta avec respect, et laissa passer les deux époux, suivis de Mistigris.

Une fois sur la terrasse, Aléli regarda le spectacle splendide qu'elle avait sous les yeux : la mer, la mer immense, toute brillante au soleil du matin.

— Qu'il fait bon ici! dit-elle, et qu'on serait bien, assis sur cette galerie, toute garnie de lauriers en fleur!

— Oui, dit Zerbin, mettons-nous par terre.

— Il n'y a donc pas de fauteuil ici? s'écria Mistigris.

— Nous voici, nous voici, crièrent les fauteuils; et ils arrivèrent tous, courant l'un après l'autre, aussi vite que leurs quatre pieds le permettaient.

— On déjeunerait bien ici, dit Mistigris.

— Oui, dit Zerbin; mais où est la table?

— Me voilà, me voilà, répondit une voix de contralto.

Et une belle table d'acajou, marchant avec la gravité d'une matrone, vint se placer devant les convives.

— C'est charmant, dit la princesse, mais où sont les plats?

— Nous voici, nous voici, crièrent de petites voix sèches; et trente plats, suivis des assiettes, leurs sœurs, et des couverts, leurs cousins, sans oublier leurs tantes, les salières, se rangèrent en un instant dans un ordre admirable sur la table, qui se couvrit de gibier, de fruits et de fleurs.

— Seigneur Zerbin, dit Mistigris, vous voyez ce que je fais pour vous. Tout ceci est mon œuvre.

— Tu mens! cria une voix.

Mistigris se retourna et ne vit personne; c'était une colonne de la galerie qui avait parlé.

— Seigneur, dit-il, je crois que personne ne peut m'accuser d'imposture; j'ai toujours dit la vérité.

— Tu mens! dit la voix.

— Ce palais est odieux, pensa Mistigris. Si les murs y disent la vérité, on n'y établira jamais la cour, et je ne serai jamais ministre. Il faut changer cela.

— Seigneur Zerbin, reprit-il, au lieu de vivre ici solitaire, n'aimeriez-vous pas mieux avoir un bon peuple qui payerait de bons petits impôts, qui fournirait de bons petits soldats, et qui vous entourerait d'amour et de tendresse?

— Roi, dit Zerbin, pour quoi faire?

— Mon ami, ne l'écoutez pas, dit la bonne Aléli. Restons ici, nous y sommes si bien tous les deux.

— Tous les trois, dit Mistigris; je suis ici le plus heureux des hommes, et près de vous je ne désire rien.

— Tu mens! dit la voix.

— Quoi! seigneur, y a-t-il ici quelqu'un qui ose douter de mon dévouement?

— Tu mens! reprit l'écho.

— Seigneur, ne l'écoutez pas, s'écria Mistigris. Je vous honore et je vous aime; croyez à mes serments.

— Tu mens! reprit la voix impitoyable.

— Ah! si tu mens toujours, va-t'en dans la lune, dit Zerbin, c'est le pays des menteurs.

Parole imprudente, car aussitôt Mistigris partit en l'air comme une flèche et disparut au-dessus des nuages. Est-il jamais redescendu sur la terre? on l'ignore, quoique certains chroniqueurs assurent qu'il y a reparu, mais sous un autre nom. Ce qui est certain, c'est qu'on ne l'a jamais revu dans un palais où les murs même disaient la vérité.

XII.

Restés seuls, Zerbin croisa les bras et regarda la mer, tandis qu'Aléli se laissait aller aux plus douces pensées. Vivre dans une solitude enchantée, auprès de ce qu'on aime, n'est-ce pas ce qu'on rêve dans ses beaux jours? Pour connaître son nouveau domaine, elle prit le bras de Zerbin. De droite et de gauche, le palais était entouré de belles prairies arrosées d'eaux jaillissantes. Des chênes verts, des hêtres pourpres, des mélèzes aux fines aiguilles, des platanes aux feuilles orangées allongeaient leurs grandes ombres sur le gazon. Au milieu du feuillage chantait la fauvette, dont la chanson respirait la joie et le repos. Aléli mit la main sur son cœur, et, regardant Zerbin :

— Mon ami, lui dit-elle, êtes-vous heureux ici et n'avez-vous plus rien à désirer?

— Je n'ai jamais rien désiré, dit Zerbin Qu'ai-je à demander? Demain je prendrai ma cognée et je travaillerai ferme; il y a là de beaux bois à abattre; on en peut tirer plus d'un cent de fagots.

— Ah! dit Aléli en soupirant, vous ne m'aimez pas.

— Vous aimer! dit Zerbin, qu'est-ce que c'est que ça? Je ne vous veux pas de mal assurément, bien au contraire; voilà un château qui nous vient des nues, il est à vous; écrivez à votre père, faites-le venir, ça me fera plaisir. Si je vous ai fait de la peine, ça n'est pas faute; je n'y suis pour rien. Bûcheron je suis né, bûcheron je veux mourir. Ça, c'est mon métier, et je sais me tenir à ma place. Ne pleurez pas, je ne veux rien dire qui vous afflige.

— Ah! Zerbin, s'écria la pauvre Aléli, que vous ai-je fait pour me traiter de la sorte; je suis donc bien laide et bien méchante pour que vous ne vouliez pas m'aimer?


Digitized by Google

— Vous aimer ! c'est pas mon affaire. Encore une fois, ne pleurez pas. Ça m'afflige. Calmez-vous, soyez raisonnable, mon enfant. Allons, bon! voilà de nouvelles larmes! J'ai le cœur navré. Eh bien ! oui, je veux bien vous aimer ; je vous aime, Aléli, je vous aime.

La pauvre Aléli, tout éplorée, leva les yeux ; Zerbin était transformé. Il y avait dans son regard la tendresse d'un époux, le dévouement d'un homme qui donne à tout jamais son cœur et sa vie. A cette vue, Aléli se mit à pleurer plus fort que jamais, mais en pleurant elle souriait à Zerbin, qui de son côté, pour la première fois, se mit à fondre en larmes. Pleurer sans savoir pourquoi, n'est-ce pas le plus grand plaisir de la vie?

Et alors parut la fée des eaux, tenant par la main le sage Mouchamiel. Le bon roi était bien malheureux depuis qu'il n'avait plus sa fille et son ministre. Il embrassa tendrement ses enfants, leur donna sa bénédiction, et leur dit adieu le même jour pour ménager son émotion, sa sensibilité et sa santé. La fée des eaux resta la protectrice des deux époux, qui vécurent longtemps dans leur beau palais, heureux d'oublier le monde, plus heureux d'en être oubliés.

Zerbin resta-t-il sot, comme l'était son père?
Son âme s'ouvrit-elle à la clarté des cieux?
On pouvait d'un seul mot lui dessiller les yeux ;
Ce mot, le lui dit-on tout bas? C'est un mystère ;
Je l'ignore et je dois me taire.
Mais qu'importe, après tout? Zerbin était heureux.
On l'aimait, c'est la grande affaire ;
Lui donner de l'esprit n'était pas nécessaire ;
Qu'elle soit princesse ou bergère,
Toute femme en ménage a de l'esprit pour deux.

Édouard LABOULAYE.

UNE FÊTE SUR LE FEU.

(SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.)

I.

Cette fois, la scène, comme on dit au théâtre, représente un élégant et frais appartement d'un des quartiers les plus à la mode. Tout le petit luxe en usage à Paris a été employé à parer ce nid d'une jeune femme.

Il est neuf heures du soir.

Tout le long des escaliers et jusque dans l'antichambre, éclairés de lumières douces, on a placé des myrtes, des orangers et des lauriers-roses de l'Eurotas plantés dans des caisses peintes en vert.

C'est évidemment la préface d'une fête. — Tous ces arbustes sont là pour saluer les invités au passage d'un gracieux sourire.

A l'entrée se tiennent des domestiques en costume de ville, ni trop gai, ni trop sévère. Ils ont pour charge de recevoir des mains de ceux qui arrivent les manteaux, les châles, les pelisses et les chapeaux.

Le salon est un abrégé de l'Eden.

On y est charmé dès qu'on y a mis le pied. — Fleurs, aquarelles, bougies, sofas, bronzes, rien n'y manque de ce qui est de bon ton.

— Paris serait réellement le paradis des femmes, si Paris n'avait pas tant de cheminées qui fument.

— Ce que vous venez de dire là, madame, pourrait être signé par Jean-Jacques Rousseau en personne

— Laissons le philosophe de Genève où il est, je vous prie, monsieur, et aidez-moi à faire disparaître ces nuages de vapeur noire qui s'échappent du foyer mal éteint pour envahir l'appartement.

Ici la jeune femme se saisit des pincettes à tête dorée afin d'enlever les tisons qui brûlaient encore sous la cendre. Tout en s'évertuant à éteindre ainsi la fumée et non le feu (car il n'y en avait plus, ou plutôt il paraissait ne plus en exister dans l'âtre), elle continuait à penser à ces ennuis sans nombre de la vie sociale, petites misères qui tuent les civilisés à coup d'épingle.

— Au fait, qu'est-ce que la fumée? reprenait-elle. Un lutin malfaisant ou moqueur comme le Trilby de la légende d'Écosse? Un mal presque invincible? Un ennemi insaisissable?

— Dites, Andrée, que c'est un peu de tout cela ensemble, répondit le jeune homme qui l'aidait.

— Albert, vous pourriez bien avoir raison. Mais voyez où aboutissent nos efforts. Pas moyen de chasser tout à fait cette maudite fumée. Tenez, mon ami, appelez Dominique!

Et quand le valet fut arrivé, tout effaré.

— Dominique, reprit la jeune femme, retirez ces derniers rondins calcinés et ouvrez les fenêtres! En s'y prenant de cette façon-là, il faudra bien qu'on se rende maître du mauvais génie. La fumée s'évaporera en l'air. Au reste, il fait assez chaud ici, n'est-ce pas, Albert?

— S'il fait assez chaud! Je le crois bien, chère Andrée. Nous sommes en décembre. Eh bien! dans deux heures, ce salon de la Chaussée-d'Antin aura la température des îles d'Hyères, température si propice aux femmes de Paris et aux fleurs.

Le dialogue s'arrêta un moment sur ce madrigal.

Andrée fit une révérence comme pour remercier son interlocuteur du mot qu'il venait de prononcer; puis, avec un de ces mouvements pleins d'élé-


Digitized by Google

gance et de câlinerie dans lesquels la ligne serpentine donne tant de grâce aux Parisiennes, elle dit au jeune homme :

— Albert, à présent que tout est prêt pour la fête, je vais vous quitter pour vingt minutes. Il est bien juste que je donne un dernier coup d'œil à ma toilette.

Ce fut au tour du jeune homme à s'incliner.

— Ne resterez-vous que vingt minutes dans votre boudoir, Andrée? ajouta-t-il.

Puis, en ayant l'air de se parler à lui-même, il ajouta en souriant :

— Les plus braves prennent plaisir à s'exercer dans la salle d'armes.

Andrée n'entendit pas ou fit semblant de ne pas entendre cette épigramme galante et elle se retira.

II

Il était neuf heures du soir.

Albert se dit :

— Les invités ne se présenteront sans doute pas avant une heure ou une heure et demie d'ici.

Il se laissa tomber sur un divan recouvert d'une étoffe cerise.

Tout à côté de lui se trouvait un guéridon en bois des îles sur lequel on avait placé de ces nouveautés, musique, littérature et dessins, qui servent de passe-temps aux esprits délicats.

Le jeune homme feuilleta un roman nouveau.

Dès les premières pages, le livre lui déplut.

— Depuis que Balzac est mort, se dit Albert, je ne rencontre plus une étude de mœurs qui soit à mon gré.

Et il rejeta le volume pour prendre un album.

Ces dessins, sortis d'un crayon célèbre, étaient sans aucun doute de nature à amuser sa pensée; mais il n'avait pas promené son regard sur les deux ou trois figures du commencement, qu'il faisait du recueil ce qu'il avait fait du roman.

— Depuis que Gavarni s'occupe de chemins de fer, dit-il, aucun artiste n'a d'esprit au bout des doigts.

Quant aux romances qu'il tentait de déchiffrer, il les rejetait avec le même dédain.

— Ah! pourquoi le pauvre Masini, oiseau chanteur découragé, se tait-il aujourd'hui? On n'a plus à solfier que les strophes sans mélodie des citharèdes de carrefour.

Albert était distrait.

Comment ne l'aurait-il pas été? La douce figure d'Andrée ne sortait pas de son esprit. Pour lui, amoureux et impatient, attendre la jeune femme était non un ennui, mais un supplice. De minute en minute, il tournait les yeux du côté de la portière par laquelle cette silhouette bien-aimée venait de disparaître.

— Qu'elle est donc charmante, ce soir! disait-il.

Albert reprenait, après un petit temps de silence :

— Pourquoi Andrée est-elle retournée à son boudoir? Jamais elle n'a été plus séduisante. Je sais qu'elle tient absolument à placer une branche de jonquilles dans ses magnifiques cheveux noirs. Le jaune, dit-on, est le fard des brunes. Andrée le sait, puisqu'elle est femme et femme de goût; mais en quoi aurait-elle besoin des artifices de la coquetterie pour plaire. Sa jolie tête sans parure eût suffi. Mais non. Il faut tout à la fois et qu'elle s'éloigne de moi pour aller compléter sa toilette, et qu'elle soit, ce soir, la reine du bal, pour que tous les danseurs l'encensent.

Albert se leva et se mit à marcher de long en large.

— J'ai beau chercher à lui créer des torts, reprit-il. En réalité, elle n'en a qu'un; c'est que je l'aime de toutes les forces de mon âme et que je l'aime sans partage. Par bonheur, elle veut bien ne pas repousser la demande que je lui ai faite. Andrée m'aime; c'est même pour moi qu'elle donne la fête de cette nuit; c'est pour dire à ce petit monde de la Chaussée-d'Antin dans lequel elle vit :

— Tenez, messieurs, tenez, mesdames, je vais cesser d'être veuve. Ce grand garçon que je vous présente est mon second et futur mari.

Et tout en achevant ce court monologue, le jeune homme se mit à jouer avec un kaléidoscope, absolument comme l'aurait fait un enfant.

— Andrée finira bien par venir, murmurait-il.

III

Il n'y avait rien d'exagéré dans ce que venait de dire Albert.

Andrée d'Orsigny était, en effet, une jeune femme de la Chaussée-d'Antin, qui, mariée à dix-sept ans, par convenance de fortune, à un vieux parent de cinquante-cinq ans, avait vu s'éteindre ce protecteur légal après cinq ans de mariage.

— Dois-je rester veuve? se demanda la jeune femme.

A vingt-deux ans, une femme riche, jolie, spirituelle, courtisée, ne peut guère résoudre une telle question que d'une manière négative.

A Paris, une jeune veuve est nécessairement entourée de précieux priviléges. Tous les hommages


Digitized by Google

lui sont acquis. Il n'y a pas de réunion élégante sans elle. Qui refuserait de professer pour elle un respect mêlé de courtoisie? Une veuve peut aller au théâtre seule ou en se faisant suivre d'une demoiselle de compagnie. Une veuve a le droit de voyager comme il lui convient. Si les femmes sont heureuses à Paris, du moins à ce que disent les proverbes qui, pourtant, excellent à mentir, une veuve est la plus heureuse des femmes.

Néanmoins Andrée n'avait pas voulu jouir longtemps des libertés du veuvage.

Après les neuf mois qui avaient suivi le décès de M. Hector d'Orsigny, son mari, elle avait fixé son choix.

Un auditeur au conseil d'État, un jeune homme de vingt-sept ans, avait été agréé par elle pour devenir son second mari.

C'était, au reste, ce qu'Albert du Ronceray venait de rappeler en attendant le retour de la jeune femme dans le salon.

Il n'aurait pas fallu juger Albert du Ronceray sur la petite scène muette qu'il venait de jouer. Sans doute, l'auditeur au conseil d'État était un de ces jeunes gens légers que la mobilité des mœurs modernes a rendus forcément frivoles; cependant depuis le jour où il avait reçu d'Andrée la promesse de devenir son mari, il avait compris qu'il devait cesser d'être un papillon de la mode et des caprices du jour. Quoique fort jeune encore et quoique très-jolie, la veuve était rêveuse, grave, réfléchie, et elle voulait que son mari se mît de lui-même un peu de plomb dans la tête.

Sous cette irrésistible influence d'une femme qu'il adorait, Albert était revenu à ses études. Il avait vite constaté que la jeunesse du jour avait décidément trop peu de lest dans l'esprit et au fond du cœur, et il s'était retrempé dans les vieux auteurs et dans le culte de l'art.

— Andrée m'aimera bien mieux, pensait-il, lorsqu'elle verra que mon mérite ne consiste pas seulement à bien danser une mazurka et à faire correctement le nœud d'une cravate. Son cœur m'appartiendra avec plus de sûreté quand elle verra que je sais soutenir une conversation avec le premier homme de talent venu que le hasard pourra placer à côté de moi dans le monde.

En effet, madame d'Orsigny, voyant l'heureux changement qui venait de s'opérer dans les allures du jeune homme, n'avait pas hésité à lui dire :

— Albert, je serai votre femme.

Ainsi qu'il venait de le rappeler, il n'y avait qu'un instant, c'était pour publier cette nouvelle dans son monde qu'Andrée donnait une fête.

— Cela, disait-elle, vaudra mieux et sera plus original que des lettres de faire part. Et même cela ne nous dispensera pas d'en envoyer.

IV

Ce mariage ne reposait pas que sur l'amour, ce qui aurait pourtant suffi à le faire comprendre. L'union projetée avait pris sa source à un lit de douleur et dans le dernier vœu d'un mourant.

Albert du Ronceray était l'élève et aussi l'ami du vieillard qui venait de s'éteindre, et quand M. d'Orsigny se sentit près de ses derniers moments, il fit appeler le jeune auditeur. Il voulait le voir et il le fit asseoir à son chevet près de sa femme, qui avait eu pour lui des soins admirables. Rassemblant ce qui lui restait d'énergie, il regarda alors les deux jeunes gens d'un œil tristement souriant; il prit en même temps la main d'Albert et la main d'Andrée, puis il dit d'une voix tremblante :

— Andrée, je connais mon jeune ami; il est aussi bon que je crois l'avoir été; Albert, la veuve que je vais laisser est une femme rare, accomplie, capable de répandre le bonheur dans une maison. Continuez notre heureuse union. Ma petite Laure a besoin d'un père qui l'aime et qui la protége. Mes amis, promettez-moi.....

Il n'en put dire davantage et mourut.

On trouvera cette scène étrange, on voudra voir dans ce mouvement du vieillard qui va quitter la vie un fait de générosité invraisemblable.

Rien de plus vrai pourtant.

Homme d'expérience, M. d'Orsigny avait bien compris tout ce qu'il y a de danger pour une jeune femme à être sans protection au milieu des mille et une séductions et des mensonges sans nombre de la vie parisienne. Il savait aussi que Laure, sa fille, n'aurait jamais à craindre qu'Andrée ne lui donnât pas tout ce que son cœur pouvait contenir d'affection ; mais d'abord il se disait que la jeune femme pouvait se remarier un jour, et dans ce cas, il lui semblait plus juste et plus paternel de préparer lui-même l'événement.

— Albert, pensait-il, aura pour la jeune mère et pour sa fille le cœur que je leur avais moi-même donné.

C'était alors qu'il avait imaginé de les unir à son lit de mort.

Sans doute Andrée et l'auditeur au conseil d'État n'avaient pas eu à s'enchaîner par une promesse ; ils n'avaient fait que prêter tous deux l'oreille aux paroles du vieillard; néanmoins ils regardaient comme une sorte de lien d'avoir entendu ces solennelles volontés. N'y pas obéir leur eût paru être une chose impie.

Après les jours consacrés au deuil, ils se revi-


Digitized by Google

rent, mais avec la gravité qui convenait à la circonstance.

Albert commençait à aimer la jeune femme.

— Andrée, lui dit-il un soir, vous êtes une nature d'élite. Il est impossible que vous ayez oublié la recommandation que vous a faite M. d'Orsigny à sa dernière heure.

— J'en ai gardé bonne mémoire, Albert.

— Pensez-vous donc vous y conformer un jour?

Andrée rougit, baissa la tête et murmura :

— Albert, si vous consentez, nous obéirons au vieillard. En vous, ma fille trouvera un père et, quant à moi, j'aurai un mari.

En même temps elle tendait sa main au jeune homme, qui le couvrait de larmes et de baisers.

V.

Dans les mœurs étranges de Paris, pas un acte important de la vie ne s'accomplit sans l'accompagnement du plaisir. Pour annoncer à ses amis que son veuvage était sur le point de cesser, Andrée donnait une fête, moitié bal, moitié souper.

Nous venons de voir que tout était prêt; la jolie veuve avait complétement achevé sa toilette.

— Oseriez-vous prétendre maintenant que vous ne soyez pas la plus charmante de celles qui figureront à cette soirée? lui disait Albert en fixant sur elle des yeux empreints de la plus vive tendresse.

— Ami, répondit-elle avec un ton de modestie qui la rendait plus séduisante encore, réservez ces jolies choses pour nos belles dames. Tenez, les voilà qui arrivent par petits groupes. Mon office de maîtresse de la maison est de les recevoir et de m'effacer.

En effet, le salon se remplissait déjà de jeunes femmes radieuses de pierreries, enivrantes de parfums et de beauté.

Un orchestre ni trop nombreux, ni trop court, donna le signal vers dix heures et demie, et la première contredanse n'eut point cette gravité d'entrevue diplomatique que l'on peut remarquer dans la plupart des bals, aussi bien qu'au moment solennel du potage dans les dîners d'apparat.

Andrée tenait à ce que ce fût une fête à laquelle on s'amusât.

Voilà pourquoi la danse prit, dès le premier moment, un caractère d'animation toute juvénile.

Bientôt les conversations s'engagèrent avec un décent abandon.

Il était ravissant de voir alors les bouquets et les têtes des danseuses, autres bouquets tout aussi frais et tout aussi parfumés, allant, venant, se croisant, bondissant en mesure, de manière à présenter au lorgnon de l'observateur le spectacle d'un véritable parterre dansant.

Tous les peuples dansent, le Français seul sait danser.

C'est une sorte d'aphorisme qui constate cette grande vérité.

Pendant trois heures, sans entr'acte, les valses succédèrent aux quadrilles, les galops alternèrent avec les mazurkes et les polkas.

Tout à coup madame d'Orsigny leva en l'air son éventail d'ivoire à lames d'argent, à peu près comme le ferait avec son épée le général en chef d'une armée pour donner à ses troupes l'ordre de s'arrêter.

L'orchestre se tut et la danse cessa.

— Voilà le moment de quitter le salon pour nous mettre à table, dit la jolie veuve.

On avait quelques instants pour ménager la transition.

— Allons, c'est intolérable! dit Albert à demi-voix. En dépit de nos précautions, il est toujours resté dans le salon comme une odeur de fumée qui se mêlait aux plus délicieuses senteurs des bouquets et des essences.

— Il est vrai, repartit Andrée, et voilà comment une pensée grave et sombre est toujours au fond de ce qu'il y a de plus riant et de plus suave. C'est le lacet de l'oiseleur qui attend le cou harmonieux du rossignol, c'est le Vésuve fermentant sous les folies de Naples.

— Fort bien, madame, répondit l'auditeur. Tout ce que vous dites là est très-philosophique; mais il serait bon, je crois, d'ouvrir toutes les fenêtres pendant le souper.

Madame d'Orsigny fit signe à un valet qui se présenta aussitôt.

— Dominique, ouvrez les fenêtres, dit-elle; puis elle reprit son ordre de tout à l'heure :

— Allons souper.

Philibert Audebran.

(*La suite au prochain numéro.*)

Nous recommandons encore à nos abonnées l'Album Camille Schubert, 1864, qui renferme une série de délicieux morceaux, valses, quadrilles, polkas, mazurkas. On trouve cet Album chez M. C. Prilipp, éditeur, boulevard des Italiens, 19.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.


Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

On peut bien se permettre au commencement d'une causerie de modes d'articuler quelques plaintes contre les variations de la température. Grâce à elles nous sommes dans une confusion de costume qui est désespérante; le temps était doux, les jours grandissaient, le soleil prenait de la force, nous avions déjà prononcé et écrit le mot printemps. Tout à coup tout change, on reprend la fourrure, les patineurs retournent au bois de Boulogne, ensuite vient la neige, après elle la pluie et encore le froid; tout cela est fort ennuyeux, car les bals sont finis et toutes nos espérances sont fondées sur les apprêts de la belle saison. Elle ne saurait venir trop tôt au gré de nos souhaits.

Pour que nos lectrices ne nous trouvent pas trop monotones pendant ce moment de transition, nous avons été rendre visite aux nouveautés de madame *Amélie*, successeur de madame Delatour, rue Neuve-Saint-Augustin, 47. Cette maison, dirigée maintenant par une jeune femme, nous paraît comprendre toutes les exigences des modes du moment, en conservant avec soin les traditions d'un goût épuré dont une clientèle du plus grand monde lui a fait une loi. Nous nous appliquerons à rendre fidèlement les renseignements puisés à cette source fraîche et limpide.

Voici les détails de quelques robes exécutées par madame *Amélie*, à l'occasion des dernières réunions. Les modèles ont beaucoup de distinction.

Première toilette : robe de satin bleu d'azur, garnie tout autour de la jupe par sept petits volants de tulle tuyauté, au-dessus du septième volant une ruche découpée en taffetas de nuance assortie et au-dessus de la ruche un gros bouillonné de tulle blanc. Corsage uni à pointe devant et derrière, décolleté en creux avec intérieur de chemisette de tulle, par-dessus le corsage une berthe à châle croisé, composé d'une bande de satin et de plusieurs rangs de tuyaux de tulle. Par derrière la taille, une ceinture à trois pans exécutée comme la berthe. Les manches courtes sont composées d'un mancheron de satin avec tuyautés de tulle au bord et au-dessus.

Une seconde robe est de poult de soie rose, elle est ornée de trois ruches de crêpe de même nuance, chaque ruche soutient un volant de blonde, et le bas se termine par un bouillon de crêpe; le corsage est drapé de blonde et crêpe, il est décolleté et entouré d'une ruche; les manches sont de blonde bouillonnée.

Pour compléter ces toilettes, madame *Amélie* a choisi chez madame *Léontine Coudré* (maison Tilman), rue Richelieu, 104, des coiffures très-harmonieuses. Une d'elles est un chaperon de rose, posé sur la tête en plateau, un feuillage perlé de gouttes d'eau et entouré de branches de plantain entoure la touffe de roses; une autre est en guirlandes de feuillages de crêpe vert se rattachant par des papillons de nacre à la fleur principale qui est un cactus de velours rose et or.

Pour une toilette de mariée, madame *Amélie* a fait une robe de poult de soie blanc à traîne garnie d'un effilé et de onze rangs de petits volants de tulle gauffrés; au-dessus des volants gauffrés un apprêt d'angleterre forme une tunique qui s'attache à la ceinture; la taille ronde est recouverte d'une pèlerine d'angleterre; madame *Léontine Coudré* a fait pour le corsage un bouquet de boutons d'oranger et de Sainte-Lucie, et des épaulettes en boutons d'oranger, et pour la coiffure un chapeau d'oranger retenant un voile qui tombe derrière. Les manches de la robe sont de tulle et poult de soie avec volant de dentelle assortie.

Ne quittons pas les salons de madame *Amélie* sans désigner deux très-jolies nouveautés. La première est la casaque polonaise; sa forme est carrée derrière, non ajustée, elle se fait de cachemire, rouge, bleu, pensée ou blanc, elle est entourée de deux volants de dentelle ou guipure noire étagés, les manches sont garnies de même. On double en taffetas blanc; il n'y a aucune broderie. La seconde confection est une sortie de bal ou théâtre, faite en rotonde, avec des manches; elle est de cachemire ponceau, brodée de noir et garnie de dentelle noire, doublure de taffetas blanc. Ces deux modèles, quoique saison d'hiver, pourront se porter en confections de bains de mer, nous les recommandons comme forme et comme originalité.

Il n'y a rien encore de décidé pour les vêtements de sortie de la saison d'été. Il est bien certain que les toilettes de campagne et de voyage auront des allures *cavalières*; on fait trop d'apprêts dans ce genre pour que le doute soit permis. Nous demandons encore un mois pour nous prononcer sur ce sujet, afin de protester contre les modes excentriques au profit de l'élégance raisonnable.

Les habits Louis XV, qui, à tout prendre, seront de grandes casaques, vont faire fureur à leur apparition; il y aura aussi l'habit *directoire* et le paletot *incroyable*. Le goût parisien, nous en sommes certains, saura tout arranger en faisant tourner les confections nouvelles au profit

Digitized by Google

de la grâce féminine qui ne peut pas disparaître quelque soit le nom de son par-dessus.

Les chapeaux ronds vont reprendre le cours de leurs succès, il y aura une quantité de formes nouvelles. On fait déjà des toques de velours, c'est une coiffure tout à fait jolie femme.

Mesdames *Coutot et Morizon*, rue Monsigny, 8, ont préparé de bonne heure leurs modèles printaniers et nous ont permis de décrire les principaux ; les voici :

Capote blanche de crêpe et satin, passe de crêpe ruché, sur le côté un petit saule de marabout à pointes de nacre, calotte de satin à fond mou, avec bavolet de satin recouvert de ruches; intérieur de roses mousses, montées sur bois naturel avec feuillage perlé de gouttes d'eau ; joues en tirettes de tulle ; brides de satin blanc.

Autre chapeau de tulle et crêpe rose de Chine ; sur le côté un bouquet de feuillage de crêpe vert avec fleur d'eau, retenue par une agrafe de nacre en papillon, l'intérieur est tout de crêpe et tulle ; le bavolet est recouvert d'un apprêt de blonde, les brides sont de taffetas rose.

Un troisième chapeau a la passe de tulle blanc, recouverte d'une demi-couronne de clochette mauve ; la calotte est de taffetas de même nuance avec une fanchon de dentelle noire, laquelle redescend en pointe sur le bavolet. A l'intérieur il y a des clochettes qui partent du bord de la passe ; les joues sont bouillonnées de tulle et les brides de taffetas assorti.

Nous citerons encore un chapeau charmant, il est de taffetas et tulle blanc, la passe est toute couverte de muguets des bois, disposés avec beaucoup d'art et revenant à l'intérieur. Un nœud écharpe de dentelle blanche passe dessus la calotte et retombe sur le bavolet de taffetas, les brides sont blanches. Mesdames *Coutot et Morizon* ont exécuté ce chapeau pour une jeune fille, en toilette de messe de mariage.

Les étoffes printanières commencent à se montrer dans les étalages, et les premiers rayons du soleil de mars vont les autoriser à prendre leur essor. Le foulard de l'Inde sera généralement adopté, on le taille déjà chez toutes nos couturières, et les magasins du *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, nous ont montré leurs échantillons de nouveautés. Ils sont nombreux et variés. On ne peut rien choisir de plus joli pour robes de ville pendant la belle saison que cette étoffe solide, brillante, facile à nettoyer et gracieuse d'effet. Les foulards unis ont des teintes nouvelles ; elles se nomment violet *Duchesse de Parme*, lilas de Perse, gris mode, gris nacré, tourterelle, isabelle, bleu lapis, grenade, scabieuse, puce, marron-doré, cuir de Cordoue, crème, gris Potemkin, etc. Ces robes ne veulent pour garniture que des ruches ou des volants gauffrés pareils. Les dispositions à dessins sont plus grande toilette et peuvent s'orner de mille manières différentes. Il y a des dessins jaspés, zébrés, à damiers, à mille raies, des fleurs délicates telles que : barbots, œillets de poëte, myosotis, clochettes, verveine, etc., puis enfin toutes ces fleurs de fantaisie qui n'ont pas de nom dans le règne végétal, mais qui émaillent une étoffe pour la rendre gracieuse à l'œil et harmonieuse de tons.

On portera beaucoup en camaïeux aussi bien de foulard qu'en barége et taffetas. Les petits damiers et les rayures sont toujours recherchés par les femmes de goût.

Il faut, avant de clore notre causerie de modes, tremper le bout de la plume dans l'encre parfumée et brûler un peu d'encens pour les produits embaumés. Il est assez juste de leur renvoyer une parcelle de ce qu'ils nous prodiguent. C'est surtout lorsque l'hiver est près de finir, et qu'on a essuyé la fatigue des veilles, que l'on éprouve du bien-être à se rafraîchir le teint par ces lotions composées avec art, dont l'action réparatrice efface les traces d'une agitation désastreuse à la beauté.

On voit alors avec une vive satisfaction apparaître, à l'heure de la toilette, les jolis flacons de la *Reine des Abeilles* ; on avait compté sur eux, leurs promesses ne sont pas trompeuses.

La maison *Violet*, rue Saint-Denis, 317, nous donne tous les ans des produits nouveaux; cette année, elle a le cold cream et la poudre au lis de cachemire, le savon blanc à la vanille, le savon au camphre (excellent pour les bains), la poudre de riz à la violette, la pommade fondante aux violettes de Parme, et enfin toute cette parfumerie à la violette dont on aime à s'entourer, parce qu'elle est la première brise de printemps et qu'on se sent renaître sous sa douce influence, promesse certaine de toute une série de beaux jours.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 735.

TOILETTE DE DINER (ou de théâtre). — Coiffure de velours, ornée de roses thé et de perles blanches, garnie sur les côtés par de la dentelle blanche dont les bouts retombent en arrière.

Robe de taffetas. Corsage montant formant un peu la pointe devant. Manches droites et étroites.

Une dentelle noire garnit le haut de la couture de la manche.

L'ornement de cette robe se compose de bandes de velours noir découpées de manière à former des *jours* remplis par des crevés de satin blanc formant un bouillonné. Ces crevés sont ornés d'une petite dentelle noire très-claire ; une dentelle noire moins basse borde les bandes de velours.

TOILETTE DE DINER (ou de grande soirée en supprimant la guimpe). — Coiffure résille en or, ornée de coques en ruban de velours, accompagnées de nœuds et de torsades en gaze d'or.

Robe de taffetas, ornée de dentelles noires. Le corsage est décolleté garni d'un biais de taffetas plissé posé en berthe, avec trois nœuds de dentelle : un devant et un sur chaque épaule. Manche courte, bouffante, garnie de dentelle. Un nœud de dentelle à longs bouts est posé derrière à la taille.

Des biais de taffetas plissé forment une garniture posée en *écailles*. Une dentelle, formant nœuds à chaque pointe, complète cette garniture.


Digitized by Google



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mmes Constance et Hermance, r. Nve des Petits Champs, 21 — Coiffures de Mme Plé Lorain, r. Louis le Grand, 19
Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie, r. Nve St Augustin, 20 — Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 3.
Parfums de Legrand fr des Cours de France d'Allemagne et d'Italie, r. St Honoré, 207.

Foulards du Comptoir des Indes, Bd de Sébastopol, 129 | Sous jupe Acier E. Creusy, Rue Montmartre, N. 133.

Digitized by Google

Entered at Stationer's Hall — LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248 Strand, W.C. — MADRID, P. I. de la Peña

EAU ANTIRIDE DU DOCTEUR HOMERAD.

On nous demande des renseignements sur un produit très en vogue, dont tous les journaux de modes se sont tour à tour occupés. Ce produit se nomme l'eau *Antiride*; il a été importé en France par un célèbre médecin oriental, le docteur *Homérad*. Il a été créé comme Eau de toilette, pour les femmes de l'Orient; les vertus bienfaisantes de l'eau *Antiride* sont nombreuses, et seront facilement appréciées, après quelques jours d'emploi. Cette eau est tonifiante au plus haut degré, elle active la circulation du sang, elle donne au tissu dermal de la force et de la souplesse. On l'emploie avec succès pour raffermir la vue, lorsque les yeux sont fatigués par l'âge, le travail, ou des veilles trop prolongées. Le docteur *Homérad* nous a également donné un produit d'une grande importance, c'est l'élixir d'Orient, destiné à la conservation de la beauté des dents. Une seule goutte de cet Élixir suffit pour calmer à l'instant même les douleurs de dents les plus violentes. En l'employant journellement comme eau dentifrice, les maux de dents ne sont plus à redouter, car il en préserve d'une manière certaine. Nous pouvons assurer les personnes qui voudront, d'après nos conseils, essayer de ces excellents produits, qu'elles auront à se louer immédiatement de leurs merveilleux effets. L'eau *Antiride*, composée avec un mélange des plantes balsamiques orientales, a une odeur délicieuse, laquelle n'a aucune espèce d'analogie avec les parfumeries fabriquées, soit en France, soit en Angleterre. Le dépôt est à Paris, chez M. *Pinaud*, rue Richelieu, 53, et la maison d'importation est à Lyon, place des Terreaux, 3.

Courrier de Paris.

Bon gré, mal gré, il faut bien l'enterrer ce carnaval qui renaît, tous les ans, des cendres de ses quadrilles et de ses costumes !

Cette année, il a été dignement clôturé par une série de fêtes splendides dans les hautes régions officielles et ministérielles, et dans quelques riches salons de Paris. Aussi bien est-ce un devoir pour nous de parler de ces fêtes, car elles doivent marquer dans les annales de l'élégance.

Et, d'abord, commençons par le bal de M. le ministre d'État qui a eu lieu le samedi gras, et qui a été, selon l'expression d'un des assistants, « très-bien réussi », — à l'absence près de madame Rouher qu'une indisposition, heureusement peu grave, a retenue éloignée de ses salons; les honneurs de la soirée étaient faits par M. Rouher et par madame la comtesse de la Valette, sa fille.

S. A. I. la princesse Clotilde et S. A. I. la princesse Mathilde assistaient à ce bal; Leurs Altesses occupaient deux fauteuils placés sur une petite estrade dans le salon de danse. La princesse Mathilde portait un splendide diadème de diamants. La princesse Clotilde avait une toilette bleue des plus élégantes. Avec elle étaient madame la baronne Barbier, dame de service, et M. Brunet, chambellan de service. A minuit, les princesses Murat sont arrivées, au moment de la plus grande affluence, car on est arrivé fort tard à ce bal. A dix heures et demie, il n'y avait presque personne ; à minuit, les salons étaient remplis et l'on fermait la grande galerie du buffet pour préparer le souper.

On connaît les beaux salons du ministère où l'on avait de plus construit la galerie extérieure, garnie de glaces, de fleurs et de tapisseries, avec un demi-jour très-favorable aux aparté.

On ne saurait s'imaginer de quoi sont capables les femmes en matière de bals. Le lendemain de la fête de M. Rouher, c'était le tour de M. le ministre des affaires étrangères. Ce bal de M. Drouyn de Lhuys était tout simplement féerique. Les costumes (car il s'agit d'un bal costumé) étaient très-nombreux et très-beaux, et la disposition des magnifiques salons du ministère des affaires étrangères est telle, qu'il n'y a pas eu encombrement un seul instant. Plus de neuf cents personnes s'étaient rendues à cette fête ; et dans cette foule on pouvait reconnaître (car on n'y a pas reconnu tout le monde) des ambassadeurs, des membres du Sénat, du Corps législatif, du conseil d'État, des grands dignitaires de la Cour, des illustrations de l'armée, de la marine, des lettres, des arts, et qui nommerai-je encore ?

On y voyait les costumes les plus brillants et les plus divers, empruntés à tous les siècles de l'histoire, à toutes les nationalités, à tous les pays du globe, à tout ce que la fantaisie pouvait combiner de plus imprévu et de plus gracieux. Une Marie de Médicis, fidèlement inspirée d'un des chefs-d'œuvre de Rubens, promenait avec majesté la splendeur vraiment royale d'une robe étincelante de pierreries et d'un long manteau fleurdelisé d'or, et traînait après elle toute une cour d'admirateurs. (C'était madame Say.) Non loin d'elle, comme pour reproduire le mélange allégorique familier au grand peintre flamand, se tenait une Bellone, dont le casque et l'armure lançaient au loin leurs reflets guerriers.

Une charmante hussarde polonaise portait avec désinvolture sa pimpante veste bleue. La Photographie, coquettement personnifiée, toute couverte des produits de son art, brodée de portraits de la tête aux pieds et coiffée de son magique appareil, prenait au passage les amateurs : un coup d'œil, et chacun y voyait ses traits instantanément reproduits par l'objectif d'un miroir, trop fugitive empreinte.

Des ondines, des espérances, des pluies, des vagues, une naïade promenant ses filets, des mariées, des dames de cœur et de carreau, une charmante bouquetière Louis XV distribuant des bouquets de violettes ; des colibris, des incroyables, des Circassiens et des Circassiennes, des chefs de Touaregs du désert, des paysans valaques, des Samoyèdes, des nuits étoilées, des polichinelles pleins d'esprit, des déesses de toutes les mythologies, des types de toutes les professions humaines et de tous les caprices de l'imagination, se coudoyaient, dansaient, scintillaient, et parmi cet assemblage bigarré de toutes les couleurs et

Digitized by Google

de toutes les modes, de mystérieux dominos, noirs, bleus, gris, diaprés, sombres ou brillants, mais tous indéchiffrables, allaient, venaient, intriguant les uns et les autres, disparaissant, reparaissant, et donnaient lieu à mille surprises, à mille quiproquo, à mille curiosités toujours éveillées et jamais satisfaites.

Parmi les costumes les plus originaux, et en première ligne surtout, il faut citer celui de madame de Pourtalès, toute en noir avec des ailes de même couleur, la tête poudrée et couverte de pierreries, un diable noir, sans doute! Puis madame la comtesse de Hatzfeld en amazone, rappelant certains portraits de Reynolds ; mademoiselle Maison, en Jockey Club ; la princesse Troubetskoï, en Folie Louis XV ; puis une foule de jeunes femmes et de jeunes filles : mesdemoiselles de Palikao, la vicomtesse Edgar de Brimont, mademoiselle Sala, madame Charles de Lesseps, madame Lima, etc., etc. Parmi les hommes, M. de Lutteroth était en violette, de satin blanc, le pantalon orné de chenilles blanches et tout couvert de bouquets de violettes; le prince Demidoff, époque de Charles IX, comme M. A. de Belleyme ; le marquis de Gallifet, en polichinelle ; beaucoup de bergers, de reîtres, des Arabes; deux Kabyles complétement voilées, aussi spirituelles que gaies, intriguaient bien des gens ; un domino cachait une ambassadrice ; d'autres, on assure, d'augustes personnages. Le cotillon a commencé d'assez bonne heure, mais il a duré assez longtemps. M. de Seebach le conduisait.

L'avant-veille du bal de M. Drouyn de Lhuys, la veille par conséquent de celui de M. Rouher, il y avait,— c'est à n'y pas croire pour les femmes obligées d'y assister,— bal chez madame la duchesse de Bassano ; monde de la Cour nécessairement, c'est-à-dire même monde qu'aux deux fêtes qui devaient le suivre. Madame la duchesse de Bassano occupe de magnifiques appartements au pavillon Marsan ; tous les éléments se combinaient donc pour assurer le succès de sa fête qui a eu, quelqu'un le faisait remarquer, la primeur de beaucoup de costumes. Cependant on a trouvé que les dominos y abondaient un peu trop, et que tout ce noir effaçait un peu les ravissantes conceptions de M. Worth ou de madame Roger. Madame de Bassano était en Marie-Stuart; la princesse Troubetskoï, en Sphinx ; la princesse Ypsilanti, en Soleil ; mademoiselle Errazü, en Antique, avec la devise : *Salve.*— M. de Lutteroth portait un costume oriental rehaussé de merveilleuses pierreries, et M. de Gallifet était en Coq.

M. Ferdinand Moreau donnait le même soir, dans son hôtel de la rue de Londres, un bal masqué à jamais inscrit dans les fastes du carnaval. Les costumes allemands du XVe siècle ou du temps de Guillaume Tell avaient été adoptés par le maître de la maison. MM. Moreau portaient deux costumes d'une richesse merveilleuse, se tenant à la porte de leur salon, l'un appuyé sur une épée allemande de taille gigantesque ; l'autre tenant à la main une hallebarde, véritable chef-d'œuvre de ciselure. Tous les serviteurs étaient en costumes ; les musiciens en dominos. Madame F. Moreau était en Russe ; madame A. Moreau, en bergère Watteau ; mademoiselle Manceaux était en Suzanne des *Noces de Figaro;* madame Sapia, en étoile ; madame Michelin, en Égyptienne. Parmi les hommes, deux jeunes gens attiraient l'attention autant par leur esprit que par leur tenue : M. Rémy, en sapeur de chasseurs de Vincennes (petite tenue) ; M. Arnauld, en diplomate de l'époque du Directoire. Un de nos officiers les plus distingués, en clown, rappelait Boswell à s'y méprendre ; puis MM. Lepel Cointet en fort de la halle, Vatel en turco, Manceaux en Breton, Hutchinson en rifleman, etc.

Ce que j'ai de plus regrettable à constater, c'est que tant de bals, et tant de bals costumés surtout (entre parenthèses, je n'en suis pas très-partisan et je dirai prochainement pourquoi), ne font pas négliger les représentations dramatiques à domicile, dont mes lectrices me savent, depuis longtemps, l'adversaire intraitable. A Paris, il y en a eu cinq ou six qui ont fait sensation ; mon devoir est de l'enregitsrer; mais ce qui me cause un chagrin réel, c'est de voir la passion des comédies de salon passer de Paris à la province. Il ne manquait plus que cela ! Marseille et Bordeaux ont donné l'exemple. Où s'arrêtera-t-on ? surtout avec la liberté des théâtres !

Plutôt que d'entendre parler des plus grands succès dramatiques dans les salons, j'aimerais mieux voir se confirmer la nouvelle répandue ces jours-ci que le théâtre de la Porte-Saint-Martin venait d'être autorisé à reprendre la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, et l'on ajoute : avec mademoiselle Fargueil chargée du rôle terrible de *Lucrèce*. Serait-ce l'aurore de la reprise de tout le théâtre de Victor Hugo? Acceptons-en l'augure ; ce sera une compensation à bien des reprises et à bien des nouveautés. Je ne dis point cela pour la *Maison du Baigneur*, de M. A. Maquet, dont le succès sera aussi durable que la pièce a duré d'heures le soir de la première représentation ; non plus que pour la *Madame Fernel*, de MM. Louis Ulbach et Crisafulli, détrempe d'un ravissant livre du premier des deux auteurs. La comédie de M. Ulbach est une coquetterie du romancier ; une adroite réclame pour son livre que tout le monde voudra lire, tant la critique en a dit de bien pour avoir le droit de dire du mal de la pièce à cœur joie. Il ne s'agit pas non plus de la *Maria di Rohan*, aux Italiens, et du *Barbier de Séville* où mademoiselle Patti a fait merveilles.

A propos de mademoiselle Patti et du *Barbier*, laissez-moi vous rapporter une observation, très-sérieuse et très-sensée, que faisait l'autre jour un homme très-compétent, le critique musical du *Temps :*

« Mademoiselle Patti a, disait-il, raison d'accommoder la musique de Rossini à sa guise, de changer les passages qui ne lui agréent pas, d'y ajouter à profusion les ornements et les fioritures qui lui permettent de briller de son plus vif éclat. En cela, elle agit selon les vrais principes de l'école italienne conservatrice ; son droit est inattaquable, et le public lui donne pleinement gain de cause. Croiriez-vous que j'ai vainement cherché à me procurer une partition authentique du *Barbier?* A la bibliothèque du Conservatoire, j'ai d'abord eu en mains la partition d'orchestre, arrangée par Castil-Blaze en opéra-comique en quatre actes. Je me suis hâté de la renvoyer à sa case. Puis m'est venue une partition avec traduction française de Crevel de Charlemagne ; enfin, non sans peine, j'ai obtenu une partition de piano et

Digitized by Google

chant avec texte italien, où manquaient les récitatifs; pour la leçon de chant, on avait intercalé un air de Pacini, et avant le finale on avait ajouté le rondo de la *Cenerentola*. Il y a tout lieu de croire que la musique du *Barbier* n'a jamais été exécutée comme l'avait écrite Rossini, pas même dans l'origine; il n'en existe peut-être pas deux partitions pareilles; il n'y a pas deux théâtres où elle soit chantée de la même manière; pas deux chanteurs ni deux cantatrices qui disent le moindre air de la même façon. L'œuvre vraie de Rossini est un mythe, ou le phénix dont tout le monde parle et que personne n'a jamais vu, ainsi qu'il est dit dans *Cosi fan tutte*. C'est l'absolu des philosophes allemands : « Qui perche dans la nuit où tous les chats sont gris. »

» C'est quelque chose qui n'existe pas, qui n'a jamais existé, qui n'existera jamais d'une manière réelle et complète; quelque chose qui subit des transformations incessantes, sans réussir à en épuiser la série. La musique de Rossini n'*est* pas : elle *devient* — toutes les choses possibles entre les mains des chanteurs. »

C'est sans doute pour cela que sur aucun théâtre du monde connu des modernes, vous n'entendrez interpréter le *Barbier de Séville* d'une manière uniforme, ni, ajoutons-le, d'une manière satisfaisante.

Puisque nous parlons musique, signalons la mort récente d'une femme qui portait bien dignement un nom justement célèbre, de la veuve de Nicolo Isouard, décédée à Paris, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Nos pères ont applaudi et nous applaudissons encore les œuvres toujours jeunes et toujours charmantes de ce compositeur fécond qui fut un des chefs de l'école française, un des plus brillants représentants de l'art musical dans la première partie du XIXe siècle. — *Joconde*, *Cendrillon*, *Jeannot et Colin*, les *Rendez-vous bourgeois*, sont des œuvres qui ont conservé le charme et la fraîcheur des premiers jours.

Et quand on songe que M. Auber, quelques jours après la première représentation de la *Fiancée du roi de Garbe*, réunissait ses amis en un banquet où il célébrait le quatre-vingt-troisième anniversaire de sa naissance! Qui aurait jamais cru cela de la part de ce jeune compositeur?

X. EYMA.

PETITE CHRONIQUE.

La réception de M. de Carné a eu lieu à l'Académie française. M Viennet a répondu à l'élu des 39.

*
* *

Le nouvel Opéra occupera environ 30 000 mètres de terrain, soit 3 hectares.

Sa construction durera au moins six ans.

Les devis, non compris la valeur du terrain, s'élèvent à 20 millions. Ils atteindront, s'ils ne le dépassent, le double.

Au 31 décembre 1863, on avait employé: 40 000 mètres cube de béton; 32 000 mètres cubes de pierre; 2 millions de briques; 4000 mètres cubes de plâtre; 1000 mètres de meulière; 4000 mètres de moellons; 2 millions de kilogr. de ciment.

* *
*

Le *Courrier des États-Unis* cite dans son numéro du 19 janvier, une assez curieuse disposition testamentaire.

« Le testament de M. Elias Boudinot, du New-Jersey, fait il y a plusieurs années, mais envoyé il y a seulement quelques jours au bureau de l'enregistrement à Philadelphie, contient le curieux article suivant :

« Je lègue au président et aux directeurs de la Société » biblique de New-Jersey, 200 dollars pour être consa» crés à acheter des lunettes, qui seront données aux » vieillards pauvres, car il me semble bien inutile de » mettre des bibles entre les mains de gens qui ne peu» vent pas se procurer le moyen de les lire. »

*
* *

Nous empruntons ce qui suit à l'*Italiano* de Florence:

Dans le nombre des étrangers qui se distinguent par leur bienfaisance, nous avons à Florence un riche personnage qui vient d'un pays confinant la Chine, et qui possède, au plus haut degré, la *bosse* de l'hospitalité.

Mardi dernier, ce gentilhomme, qui se distingue par son rang, son esprit, et réunissant à ces qualités une certaine dose d'excentricité comme cela se rencontre souvent, avait convié chez lui une réunion choisie: il engagea les invités à participer à un souper qu'il avait fait préparer sans les en avoir avisés. L'heure étant assez avancée, plusieurs des invités voulurent s'excuser, alléguant les exigences du sommeil. L'amphytrion les pria instamment de ne pas refuser son invitation, et quand finalement il vit que ses prières étaient inutiles, il sortit de sa poche un pistolet et le présentant à plusieurs d'entre eux, il leur dit: « Ne me contraignez pas à commettre un excès, car je veux être obéi. »

Le souper eut lieu : personne ne partit, tous cédant au puissant argument employé, car le pistolet qui était chargé, disait-on, pouvait se trouver dans une main imprudente et la crainte d'une scène tragique ne s'était pas dissipée.

On pourrait encore raconter d'autres scènes bizarres pour prouver l'hospitalité illimitée de cet amphytrion, mais celle du pistolet nous paraît assez caractéristique.

*
* *

Une découverte des plus curieuses aurait été faite, dans ces derniers temps, en Chine. Il ne s'agit de rien moins que d'une ville entièrement israélite, comprenant un million d'habitants, vivant sous la loi de Moïse, avec des privilèges spéciaux, au centre des populations chinoises. C'est un lieutenant anglais, appartenant lui-même au culte israélite, qui a trouvé cette Jérusalem inattendue, sur laquelle le principal organe de la religion juive, à Londres, donne les plus intéressants détails.


Digitized by Google

*
* *

Les sœurs gendarmes. — Arrestation d'une bande d'escrocs. — Sous ce titre le *Droit* raconte ce qui suit :

Il existe dans le faubourg Saint-Germain une maison de religieuses qui se consacrent particulièrement à la moralisation des jeunes domestiques venues de province, les préservent des dangers de la capitale, leur procurent des emplois ou leur fournissent les moyens de retourner dans leur pays.

Depuis quelque temps, la supérieure de cet établissement recevait des lettres signées par l'un ou l'autre de ses parents qui, se trouvant dans une position malheureuse, avait recours à son humanité et lui demandait, à titre de prêt, une somme de 30 francs ou de 100 francs.

Ne consultant que son bon cœur, la religieuse, sans songer à s'assurer si la lettre était bien réellement de son parent, remettait à celui qui la lui apportait la somme demandée. A la fin, pourtant, la multiplicité de ces emprunts lui inspira des soupçons, et elle prit des mesures pour éviter d'être de nouveau trompée. Bientôt un individu se présenta avec un billet soi-disant du neveu de la supérieure, qui réclamait de sa générosité un prêt de 50 francs.

— Je ne doute pas que la lettre ne soit de mon neveu, dit la religieuse au visiteur, mais je désire que l'argent lui soit remis à lui-même. Je vais, en conséquence, vous faire accompagner par deux sœurs chargées de lui donner la somme.

Le messager parut vivement contrarié, mais il n'osa élever aucune objection, et il se retira escorté de deux religieuses, jeunes et vigoureusement constituées, qui avaient leur leçon faite et qui se tinrent à ses côtés.

Cet homme chercha à se débarrasser d'elles en les conduisant dans des rues tortueuses et peu fréquentées; mais elles paraissaient n'avoir aucune crainte, et elles ne le quittaient pas des yeux.

Après avoir longtemps marché, il s'arrêta enfin devant un marchand de vin près du Palais de justice, et il dit à ses compagnes : C'est ici que m'attend le neveu de madame la supérieure.—Entrons! répondirent-elles. A sa grande stupéfaction, elles pénétrèrent avec lui dans l'établissement. — Voici la personne en question, reprit-il en montrant un individu assis à une table; remettez-lui les 50 francs. — Non ! s'écria l'une d'elles, monsieur n'est pas le neveu de notre supérieure, vous êtes des escrocs !

A ces mots, le prétendu neveu s'esquiva prestement ; son complice voulut en faire autant ; mais les religieuses se mirent à sa poursuite en criant : Au voleur ! la foule s'amassa, et des sergents de ville s'emparèrent du fuyard, qui fut conduit devant le commissaire du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois.

C'est un nommé S..., repris de justice. Les investigations ont fait découvrir qu'il appartenait à une bande de chevaliers d'industrie exploitant, à l'aide de fausses lettres, de la manière que nous avons rapportée plus haut, les personnes connues pour pratiquer la bienfaisance. Grâce à ces indices, on a arrêté non-seulement le complice de S..., mais encore trois autres individus inculpés de divers méfaits de ce genre, et qui ont été conduits à la préfecture.

*
* *

— Tout le monde à Paris a plus ou moins vu le fameux Pradier, qui, toujours correctement habillé de noir et en bras de chemise, exécutait avec des bâtons les tours d'adresse et d'équilibre les plus surprenants.

Eh bien ! ce merveilleux jongleur, ce roi des bâtonnistes, ce héros de la place publique aussi connu que Mangin, vient de mourir comme un simple mortel, et qui plus est encore il est mort à l'hôpital. Ce que c'est pourtant que de nous !

Pradier était un saltimbanque amusant, et les lazzis dont il entremêlait ses tours de bâtons n'étaient pas sans esprit. Quand il travaillait sur la place de la Bourse, il ne manquait jamais de s'écrier :

« Messieurs, je ne viens ici que le dimanche, quand la Bourse est fermée : c'est le moment d'ouvrir la vôtre. »

Et, après avoir exécuté un équilibre invraisemblable, il aimait à dire : « Eh bien ! comment trouvez-vous cela? C'est si difficile que je m'étonne moi-même... comment, il ne tombe pas plus de sous. »

Il y a trois ans, Pradier avait eu l'insigne honneur de donner une séance à Biarritz, en présence de l'Empereur et de l'Impératrice, qui récompensèrent généreusement l'incomparable bâtonniste. Malgré cette auguste consécration donnée à son talent, Pradier n'avait pas fait fortune, et bien que dans la foule il passât pour riche, il est mort dans un état voisin de la gêne.

Pradier était originaire du Midi. Il avait plusieurs imitateurs, mais aucun de ses émules n'avait atteint à son degré d'agilité et d'adresse, et bien des années s'écouleront peut-être avant qu'un bâtonniste de sa force apparaisse sur la place publique. L. L.

HISTOIRE DES BALS MASQUÉS DE L'OPÉRA.

L'origine des bals masqués de l'Opéra remonte à près d'un siècle. C'est à la fin du règne de Louis XV, sous la Dubarry, qu'ils commencèrent. Toutefois, ils prirent surtout une grande extension lorsqu'une princesse jeune, jolie, aimant le plaisir comme on l'aime à son âge, les mit en quelque sorte sous son haut patronage. L'infortunée reine Marie-Antoinette, comme tous les grands personnages qui ne peuvent faire un pas en public sans être, pour ainsi dire, drapés dans leur position officielle, aimait et recherchait l'incognito, non pour se livrer à de coupables intrigues, mais pour sortir un instant de cet apparat, de ces grandeurs qui finissent bien sans doute aussi quelquefois par fatiguer.

Une circonstance particulière, au commencement du règne du roi Louis XVI, en janvier 1776, engagea la ville de Paris à utiliser les bals masqués de l'Opéra pour sortir de la position fâcheuse où elle se trouvait depuis quelque temps à l'égard d'un établissement pour lequel elle faisait inutilement des sacrifices considérables. Au moment où la ville croyait avoir conclu un marché nouveau avec la régie de l'Opéra, ce marché vint à se rompre, et l'on fut fort embarrassé, car, malgré les soixante mille

Digitized by Google

francs (somme énorme pour cette époque) offerts à titre d'indemnités à ceux qui voudraient se charger de l'affaire, en donnant des garanties positives, personne ne se présentait pour soumissionner.

C'est alors qu'on eut l'idée d'augmenter le nombre des bals masqués de l'Opéra, et d'en donner en outre le jour, de façon à accroître considérablement les recettes et par conséquent à éteindre les dettes contractées par l'Académie royale de musique. Les bals de jour commencèrent à cinq heures du soir et finirent à minuit. Ils avaient lieu quand il n'y avait pas spectacle, c'est-à-dire quatre fois par semaine, et le nombre des bals de nuit, qui n'étaient que de deux, fut porté à quatre. Le projet soumis à la reine, qui n'aimait pas ce divertissement et la liberté de ces bals, avait été approuvé par elle. Elle promit d'y venir souvent et tint sa parole. On nomma les bals de jour les *bals de santé*, parce que, disait-on, les malades, les cacochymes, les gens au régime et n'ayant pas la permission de veiller, pouvaient jouir de ce plaisir sans danger pour la santé.

Alors commença réellement la grande vogue de ces fêtes qui produisirent des sommes considérables, puisque le jeudi gras de l'année 1776 la recette, celle du spectacle compris, s'éleva à 24 000 francs.

Ces bals étaient alors fort suivis, non-seulement par la bonne compagnie, mais par la plus haute société de Paris et par la cour. Personne ne s'y fût permis une danse légère ou des gestes inconvenants, mais, comme on pourrait dire, le diable n'y perdait rien, car les intrigues de hauts étages s'y développaient sur une grande échelle. A l'un de ces bals, dans une nuit de jeudi gras, un masque ayant reconnu la reine, s'approcha de la loge de cette princesse et se mit à lui parler avec une verve, un esprit, qui amusèrent très-fort Marie-Antoinette, et qui intriguèrent tous ceux qui pouvaient entendre leur conversation.

Ce masque était vêtu en poissarde, ayant une coiffure déchirée. Il appelait la reine : *Antoinette*, et se prit à la blâmer de ne pas être auprès de son mari, dont les ronflements s'entendaient de la salle, disait-il. Il soutint la conversation pendant fort longtemps sur ce ton, et l'on remarqua que la reine riait de très-bon cœur et se baissait vers lui de telle sorte qu'elle le touchait presque. Lorsqu'elle quitta sa loge, l'inconnu osa baiser la main de la princesse, qui ne s'offensa nullement de cette familiarité. On ne sut jamais qui avait été assez audacieux pour pousser aussi loin cette aventure. On soupçonna l'acteur Dugazon, de la Comédie-Française, mais on n'eut pas la certitude que c'était lui qui avait tant amusé la reine.

Pendant l'hiver 1778, une aventure d'un autre genre faillit faire supprimer ces fêtes et produisit un scandale des plus fâcheux. Elle eut lieu dans la nuit du mardi gras. Le comte d'Artois entra au bal, donnant la main à une fort jolie personne, madame de Canillac, qui avait quitté la maison de la duchesse de Bourbon, renvoyée par elle parce que le duc s'en était montré fort épris. Le comte d'Artois était masqué. Ils rencontrèrent la duchesse de Bourbon en domino, et madame de Canillac la fit connaître au prince. L'Altesse Royale, la tête un peu échauffée, dit à la jeune femme : — Je vais vous venger! Alors, en effet, le prince se mit à entreprendre le masque qui conduisait la princesse : or, ce masque était précisément le beau-frère de madame de Canillac.

Le comte d'Artois se permit de traiter la duchesse comme si elle eût été une fille de la plus basse classe. Madame de Bourbon, furieuse, voulant savoir à qui elle avait affaire, souleva la barbe du masque du comte. Celui-ci, exaspéré, prit le masque de la duchesse à deux mains et le lui brisa sur le visage. On se sépara, mais le comte d'Artois eut l'imprudence de se vanter de son aventure. Tous les Condés prirent fait et cause et vinrent demander satisfaction au roi de l'insulte. Le roi donna tort à son frère et le taxa d'étourdi : mais le duc de Bourbon déclara que, si Sa Majesté ne jugeait pas à propos de lui donner satisfaction, il regarderait son refus comme une permission de la prendre lui-même.

Louis XVI, craignant les suites de la vengeance dont était menacé son frère, ordonna au chevalier de Crussol, capitaine des gardes du comte d'Artois, de ne plus quitter ce prince. Ce dernier finit par comprendre ses torts et consentit à faire à la duchesse de Bourbon une réparation convenable, en déclarant qu'il n'avait jamais eu l'intention de l'insulter, et ne l'avait pas reconnue au bal.

Cette réparation faite à Versailles, en présence de toute la famille royale et des princes du sang, ne satisfit pas le duc de Bourbon, qui fit comprendre au comte d'Artois, par un geste provocateur, qu'il voulait avoir raison les armes à la main de l'affront fait à sa femme. En sortant, le chevalier de Crussol dit tout bas au prince sur lequel il était chargé de veiller : « Je ne dois pas quitter Votre Altesse d'un instant, par ordre du roi, mais, si j'avais l'honneur d'être le comte d'Artois, le chevalier de Crussol ne serait pas vingt-quatre heures mon capitaine des gardes. »

Le conseil fut entendu et suivi. Le lundi suivant, le duc de Bourbon et le frère du roi se rencontrèrent à dix heures au bois de Boulogne, s'écartèrent de leur suite et seuls mirent l'épée à la main. Au bout de quelques minutes de combat, le chevalier de Crussol intervint et leur ordonna de par le roi de se séparer. Les deux princes s'embrassèrent et le comte d'Artois vint rendre visite à la duchesse de Bourbon.

Cette aventure fut cause que les bals masqués devinrent un peu moins en vogue dans la haute société. Ils finirent comme bien d'autres choses à la révolution de 1793, qui emporta pour ainsi dire le vieux monde.

Le Consulat vit renaître ce genre de plaisir toujours fort apprécié en France. Une autre femme, jeune, aimable et jolie, comme la malheureuse reine, madame Bonaparte, mit à la mode les bals masqués de l'Opéra. Le premier consul, devenu empereur, y venait quelquefois et essayait d'intriguer quelques femmes, mais il avait beau faire, sa démarche, sa tournure, le faisaient toujours reconnaître, et il ne pouvait parvenir à tromper personne. Les mémoires du temps, ceux de son valet de chambre Constant, entre autres, racontent plusieurs aventures qui

Digitized by Google

arrivèrent à Napoléon Ier dans ces bals fort bien composés à cette époque.

Sous la Restauration, les bals de l'Opéra voyaient encore quelques personnes du monde, mais en moins grande quantité. L'élément commun y prenait le dessus, les danses y devenaient plus bruyantes dans la salle, le foyer seul se maintenait à une certaine hauteur de bon goût. On abandonnait les intrigues de bonne compagnie, les conversations piquantes et spirituelles, pour s'adonner à la trivialité d'aventures galantes avec des femmes venant recruter pour leur commerce, dans ce lieu, jadis consacré aux amours ou amourettes de haut parage, devenu petit à petit le temple consacré aux plaisirs vulgaires.

Sous le gouvernement de Juillet, les bals de l'Opéra furent complétement désertés par la bonne compagnie, ou plutôt par les femmes de bonne compagnie, car les hommes du monde, en ce siècle, vont un peu partout et sans le moindre scrupule. Aujourd'hui c'est une cohue, des déguisements, des bousculades, des galops infernaux, des danses échevelées et excentriques dont les Parisiens d'une certaine catégorie se montrent de plus en plus avides, dont les hommes d'un certain rang se montrent peu dédaigneux, que les étrangers veulent voir une fois en leur vie, et qu'ils osent à peine avouer avoir vu pendant quelques heures.

Le carnaval et ses masques, qui régnaient jadis sur les boulevards et dans nos rues, ont déserté les places publiques en y laissant seulement le bœuf gras et son escorte ; ils ont envahi les nombreux bals ouverts sur tous les points de Paris et dans toutes nos villes de province. Malheureusement, dans leur délire, ils n'ont pas même respecté la salle de l'Opéra : voilà pourquoi le monde à son tour a déserté les fêtes publiques, et s'est décidé à donner dans ses salons les magnifiques bals costumés où se sont réfugiés l'esprit et le bon goût français. Pierre de Lacour.

VARIÉTÉS.

Le théâtre impérial du Châtelet vient de reprendre le *Naufrage de la Méduse*, un des drames les plus émouvants que nous ayons vus dans notre jeunesse.

Et trois mille personnes assistent chaque soir aux péripéties du fatal radeau.

Le *Naufrage de la Méduse*, immortalisé par le pinceau de Géricault (voyez l'admirable tableau du Louvre), est peu connu dans ses détails.

Et j'en esquisse ici, lecteurs, les traits principaux, racontés par un des naufragés.

Une longue inactivité rendait nos anciens officiers inhabiles à paraître sur cet élément qui s'était enorgueilli de leurs triomphes. L'un d'eux avait le commandement en chef d'une expédition importante, la destinée de quatre cents Français.

On dit que le capitaine Chaumareys, après l'échouement de la frégate *la Méduse*, prit de mauvaises mesures pour sauver l'équipage et les passagers. Cent cinquante-deux personnes s'entassent sur un radeau mal construit. Quelques accidents survenant, le capitaine lâche sa remorque et voilà cent cinquante-deux Français luttant pendant treize jours, avec la faim et la soif, la tempête, le soleil du tropique, en proie aux horreurs de la *calenture*. De quinze qui parviendront à terre, cinq n'y trouveront qu'un tombeau.

Voici en quelques mots le programme de ce drame terrible.

Après le départ des embarcations, la consternation est extrême; matelots et soldats passent au désespoir... Pas même de boussole pour se diriger... On n'eut pour guide unique que le lever et le coucher du soleil...

Le premier repas fut de la pâte de biscuit mêlée à du vin.

On établit un ordre par numéro pour la distribution des misérables vivres.

Le biscuit faisait défaut...

On distribua trois quarts de vin par jour.....

La nuit arriva. Quelle nuit affreuse! L'idée seule de voir les embarcations le lendemain consola un peu nos hommes qui, la plupart, n'ayant pas le pied marin, à chaque coup de mer tombaient les uns sur les autres. On s'attacha au radeau avec des cordes... Au milieu de la nuit, le temps fut très-mauvais; des vagues extrêmement grosses déferlaient sur nous et nous renversaient dans l'obscurité.

Vers les sept heures du matin, la mer tomba un peu, le vent souffla avec moins de fureur, mais quel spectacle vint s'offrir à nos regards! Dix ou douze malheureux, ayant les extrémités inférieures engagées dans les séparations que laissaient entre elles les pièces du radeau, n'avaient pu se dégager et y avaient perdu la vie ; plusieurs autres avaient été enlevés par la violence de la mer. A l'heure du repas, nous prîmes de nouveaux numéros pour ne pas laisser de vide dans la série ; il nous manquait vingt hommes !...

Des montagnes d'eau nous couvraient à chaque instant et venaient se briser avec fureur au milieu de nous. Au centre, le rapprochement était tel que quelques infortunés furent étouffés par le poids de leurs camarades, qui tombaient sur eux à chaque instant.

Les soldats et matelots, effrayés par la présence d'un danger presque inévitable, ne doutèrent plus qu'ils ne fussent tous arrivés à leur dernière heure.

Croyant qu'ils allaient être engloutis, les matelots résolurent d'adoucir leurs derniers moments en buvant jusqu'à perdre la raison. Nous n'eûmes pas la force de nous opposer à ce désordre ; ils se précipitèrent sur un tonneau qui était au centre du radeau, firent un large trou à l'une de ces extrémités, et avec de petits gobelets de fer-blanc, dont ils s'étaient munis à bord de la frégate, ils en prirent chacun une assez grande quantité ; mais ils furent obligés de cesser, parce que l'eau de mer embarqua par le trou qu'ils avaient fait. Les fumées du vin ne tardèrent pas à porter le désordre dans des cerveaux déjà affaiblis par la présence du danger et le défaut d'aliments.

Ainsi excités, ces hommes, devenus sourds à la voix de

Digitized by Google

la raison, manifestèrent hautement l'intention de se défaire des chefs qui, disaient-ils, voulaient mettre obstacle à leur dessein, et de détruire ensuite le radeau en coupant les amarres qui en unissaient les différentes parties. Un instant après, ils voulurent mettre ce plan à exécution; un d'eux s'avança sur les bords du radeau avec une hache d'abordage et commença à frapper sur les liens, ce fut le signal de la révolte. Nous nous avançâmes sur le derrière pour retenir ces insensés. Celui qui était armé de la hache, dont même il menaça un officier, fut la première victime : un coup de sabre termina son existence.

Quelques hommes, jaloux de prolonger leur existence, se réunirent à ceux qui voulaient conserver le radeau.

La lutte fut terrible...

Nous ne pouvons encore concevoir comment une poignée d'individus a pu résister à un nombre aussi considérable d'insensés : nous n'étions certainement pas plus de vingt pour combattre tous ces furieux.

Le jour vint enfin éclairer cette scène d'horreur. Un grand nombre de ces aliénés s'étaient précipités à la mer; nous trouvâmes que soixante ou soixante-cinq hommes avaient péri pendant la nuit.

Un nouveau malheur nous fut encore révélé; les rebelles, pendant le tumulte, avaient jeté à la mer deux barriques de vin et les deux seules pièces à eau qu'il y eût sur le radeau.

Deux pièces de vin avaient déjà été consommées la veille. Il ne nous en restait plus qu'une, et nous étions soixante et quelques hommes.

Les infortunés que la mort avait épargnés se précipitèrent sur les cadavres, dont le radeau était couvert, les coupèrent par tranches, et quelques-uns même les dévorèrent à l'instant. Beaucoup néanmoins n'y touchèrent pas; presque tous les officiers furent de ce nombre.

Voyant que cette affreuse nourriture avait relevé les forces de ceux qui l'avaient employée, on proposa de la faire sécher pour la rendre un peu plus supportable au goût.

Nous essayâmes de manger des baudriers de sabre et des gibernes; nous parvînmes à en avaler quelques petits morceaux. Quelques-uns mangèrent du linge; d'autres des cuirs de chapeau.

Enfin le quatrième soleil, depuis notre départ, revint éclairer notre désastre, et nous montrer dix ou douze de nos compagnons gisant sans vie sur le radeau. Nous donnâmes à leurs cadavres la mer pour sépulture, n'en réservant qu'un seul, destiné à nourrir ceux qui, la veille, avaient serré ses mains tremblantes, en lui jurant une amitié éternelle.

Le jour vint enfin nous éclairer pour la cinquième fois; nous n'étions plus que trente.

Dans quatre jours, disions-nous, nous manquerons de tout, et la mort sera inévitable. Ainsi arriva le septième jour de notre abandon. Dans le courant de la journée deux militaires s'étaient glissés derrière la seule barrique de vin qui nous restât, ils l'avaient percée, et buvaient avec un chalumeau. Nous avions tous juré que celui qui emploierait de semblables moyens serait puni de mort. Les deux infracteurs furent jetés à la mer.

Un enfant s'éteignit... Nous ne restâmes donc plus que vingt-sept. De ce nombre, quinze seulement paraissaient pouvoir exister encore quelques jours; tous les autres, couverts de larges blessures, avaient presque entièrement perdu la raison. Cependant ils avaient part aux distributions, et pouvaient avant leur mort, consommer, disions-nous, trente ou quarante bouteilles de vin qui, pour nous, étaient d'un prix inestimable. On délibéra pour mettre les malades à demi-ration, c'était leur donner la mort tout de suite. Après un conseil présidé par le plus affreux désespoir, il fut décidé qu'on les jetterait à la mer. Trois matelots et un soldat se chargèrent de cette cruelle exécution.

Précipitons ce récit fait par un survivant du radeau de la *Méduse*.

Un papillon blanc se repose sur la voile... est-ce une espérance de la vue d'une terre?

Les goëlands se montrent, est-ce salut?

Erreur! On attendit la mort!

Plus d'eau! — Le lecteur devine ce qu'on en buvait! et la soif était inextinguible.

On retrouva un citron et on faillit tuer celui qui voulait l'accaparer.

On se battit pour des gousses d'ail restées au fond d'un petit sac!

Un passager avait de la liqueur alcoolique pour nettoyer les dents... Il en donnait une ou deux gouttes dans le creux de la main!

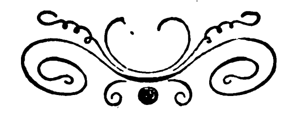
Le brick *l'Argus* parut le neuvième jour... Quinze hommes furent sauvés... après treize jours de souffrances inouïes, qui avaient fait d'hommes civilisés des révoltés et des cannibales.

Voici les noms des quinze hommes qui furent sauvés, et dont cinq sont morts en arrivant à l'île Saint-Louis :

MM. Dupont, capitaine d'infanterie; L'Heureux, lieutenant d'infanterie; Lozach, sous-lieutenant; Clairet, idem; Griffon du Bellay, ex-commis de marine; Coudin, élève de marine; Charlot, sergent-major (de Toulon); Courtade, maître canonnier; Lavillette, chef d'atelier; Coste, matelot; Thomas, pilotin; François, infirmier; Jean-Charles, soldat noir; Corréard, ingénieur-géographe; Savigny, chirurgien.

N'est-ce pas que ce récit, écrit par l'un des naufragés, est plus palpitant que le drame du théâtre du Châtelet?

Timothée TRIMM.



Digitized by Google

UNE FÊTE SUR LE FEU.

(SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.)

(Voyez le numéro précédent.)

VI.

Albert, donnant le bras à madame d'Orsigny, conduisit les danseurs au festin le plus exquis que puisse créer la fantaisie d'un gastronome.

Il n'y a qu'à Paris que le riche s'entende à multiplier ainsi les jouissances. Cela était déjà vrai du temps de Boileau, qui disait si bien :

Paris est pour le riche un pays de Cocagne.

A bien prendre les choses, il n'y a, sous ce rapport-là, que Paris au monde. On y vit maintenant comme les voluptueux des temps passés n'ont pas su vivre à Babylone, à Sybaris, à Rome et à Capoue. Les théâtres, le bal, la table, la musique, les beaux vers, les fraîches toilettes, des fleurs partout, des sourires toujours!

Comment les heureux du siècle ne tiendraient-ils pas à leur or autant qu'à leur vie?

Si l'on veut un peu méditer sur cet état de choses, on verra qu'il n'y a qu'une épine sous leurs roses, mais cette épine, à la vérité, est sanglante; on ne trouve qu'une goutte de fiel au fond de leur coupe, mais ce fiel est un poison dévorant; il n'y a qu'un songe inquiétant au milieu de leurs doux rêves, mais ce songe est terrible et donne le frisson à presque tous les contemporains. Il s'agit de l'avénement de plus en plus rapide des classes populaires. Le pauvre, à demi nu, amaigri par la faim, démoralisé par les mauvais conseils de l'infortune, secoue parfois les colonnes de l'ordre social et les jette à terre; Lazare déguenillé rôde autour des palais, en réclamant les miettes du festin et en menaçant de broyer les convives sous ses pieds si l'on ne veut pas lui donner ce qu'il demande. Nos sages étudient ce mal social. Ils prétendent qu'ils sauront le guérir. Que Dieu les exauce! Lazare suppliant a droit à toute la pitié des bons cœurs; mais le pauvre, aveuglé par la colère, n'a jamais pu réussir qu'à faire des ruines et à doubler le torrent des larmes humaines.

Ce n'est pas une raison pour ne pas obéir au divin précepte de la charité, tout au contraire.

Andrée, femme d'élite, cœur plein de noblesse, était du nombre des esprits supérieurs qui pensent qu'on doit toujours payer la dîme d'une fête à ceux qui souffrent. Par ses ordres, deux domestiques se tenaient à la porte de l'hôtel.

— Tous ceux qui passeront, ce soir, auprès de cette maison sans avoir de pain recevront une abondante aumône. Si l'on aperçoit une de ces mères désolées qui, n'ayant pas de travail, se promènent par la ville avec un pauvre enfant pâle sur les bras, on la fera entrer, on la placera près du feu et on lui servira le repas du soir.

Ainsi avait parlé la jeune femme.

Aussi Andrée, sentant sa conscience légère, ne redoutait-elle point de donner à ses convives le signal de la gaieté.

A ce souper fait en hiver, au moment où Paris sommeillait, rien ne manquait de ce qui pouvait charmer les yeux et réjouir les cœurs.

Après le premier service, l'orchestre joua une mélodie de Félicien David que compléta la voix d'un artiste; c'était une cantilène arabe, sœur des belles strophes que l'auteur du *Désert* a rapportées de l'Orient.

Cet intermède terminé, on apporta le second service.

— Pourquoi ne ferions-nous pas comme nos pères de la vieille France? s'écria tout à coup madame d'Orsigny. Un bon conte, bien dit, ou une fantaisie bien récitée, quoi de meilleur avant le dessert? Voyons, qui va nous raconter un bout de roman intime ou bien quelque impression de voyages?

A ce mot d'impression de voyages, un des danseurs, un convive joyeux, blond et frisé comme un enfant de l'Albane, demanda tout à coup la parole.

VII

C'était un grand jeune homme qui n'avait pas encore trente ans.

Il se nommait Régis d'Ormesson.

Né pour l'action, il était arrivé depuis peu de temps d'un long voyage dans le nord de l'Europe, d'où il avait apporté une brillante fortune.

Pendant ses pérégrinations, Régis d'Ormesson avait vu à loisir le pays où la neige a quatre pieds de haut pendant huit mois de l'année; il avait côtoyé les grandes mers, parcouru les magnifiques forêts de sapins et fréquenté les petits hommes de la Laponie.

Que d'épisodes à narrer!

— S'il ne s'agit que d'impressions de voyages, dit-il, pardieu, je suis le parleur qu'il faut dans la circonstance. En trois années de temps, j'ai vu plus de choses que tous nos conteurs en titre ne pourraient en consigner dans cent in-folios. Mesdames, que voulez-vous que je vous raconte? Du doux? du triste? du terrible? du langoureux? du plaisant? Voyons, parlez!

Digitized by Google

Une petite dame en robe de soie bleue, à voix tendre et effarouchée comme une élégie, s'écria :

— Eh ! monsieur, contez-nous une histoire qui nous donne un peu la chair de poule !

— Voilà bien nos Parisiennes, répondit le conteur en s'essuyant les lèvres du bout de sa serviette, elles sont ravissantes, mais elles adorent toutes ce qui donne le frisson.

Et pendant que l'on servait les entremets et la crème à la vanille, Régis d'Ormesson parla comme il suit :

— Mesdames, il y a trois ans, à la tombée de la nuit, j'avais à aller à Christiania à un petit château distant de quatre lieues environ. Il fallait que j'y portasse pour un demi-million de diamants pour un bal que donnait le châtelain, la nuit même.

— On m'avait prêté à l'hôtellerie du *Cygne d'Odin* un excellent cheval, mais en me faisant une foule de recommandations.

— En Norvége, la nuit, les chemins de traverse ne sont pas sûrs. Ne prenez pas par le bois; vous pourriez rencontrer la bande d'Oulie Hiélan le brigand, et ce ne serait pas bon, surtout si vous avez quelque chose de précieux sur vous.

— Ne prenez pas le bord de la rivière verte; il y a par là une troupe de cinquante loups qui attaquent les voyageurs, surtout quand ils sont isolés.

— Par où faut-il donc prendre?

— Par la prairie de Brohoë, le long de l'étang. Vous aurez bien soin de ne pas vous écarter de la chaussée.

— Fort bien.

— Au reste, monsieur, nous allons vous montrer la route.

Un palefrenier assez obtus m'adressa au travers de la grande prairie où il y avait une chaussée, puis il me souhaita bon voyage. Au bout de dix minutes, la neige, qui était fort épaisse, me faisait perdre de vue le dessin de la ligne droite. Prenant alors le lac pour la chaussée, je m'engageai tout au milieu. Mon cheval allait d'un train d'enfer. En ce moment, la glace étant dure comme le sol, je ne pensais pas que j'avais trente toises d'eau sous moi.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la petite élégie à la robe bleue, trente toises d'eau, la mort!

— Ah ! mon Dieu ! répétèrent les autres femmes convenablement effrayées..

— Enfin, reprit le narrateur, étant arrivé au château, je commençai, les diamants livrés, à louer la belle et grande prairie qui était à la porte.

— Monsieur, me dit le châtelain, vous faites erreur, le pays est fort étroit au lieu dont vous parlez et les prés sont assez rares.

— Comment ! m'écriai-je, la prairie de Brohoë dure plus de quatre lieues, et elle en a une pour le moins de largeur.

— Vous voulez dire le lac?

— Quel lac?

— Le lac de Kilarch, qui est pris et couvert de neige.

Comment ! c'est le lac que j'ai traversé au galop de mon cheval, au risque de noyer cent fois mes diamants, mon cheval et moi ! — Chose bizarre, je n'avais eu aucune émotion pendant le voyage. A cette révélation, j'eus peur, oui, je l'avoue, mesdames, et je m'évanouis. Il fallut un flacon de l'eau de la reine de Hongrie pour me faire revenir.

— O ciel ! j'en serais morte, moi ! s'écria l'élégie. Et toutes les dames firent comme elle.

Cependant comme le souper était fini, l'orchestre rappela les danseurs au salon.

— Allons, recommençons le bal, disait Andrée, adorable d'entrain.

Si elle avait su que sous les planches du parquet il n'y avait que des charbons ardents !

Si Andrée eût su qu'au moment même où Régis d'Ormesson achevait son récit, les langues de la flamme pouvaient soulever à la fois deux ou trois feuilles du plancher, quel cri d'angoisse et de terreur n'eût-elle pas jeté ! Le sentiment d'épouvante qui étreignait en cet instant le cœur de la jeune femme fût devenu de l'effroi au spectacle de toutes ces danseuses si charmantes, mais que l'incendie aurait enserrées dans son cercle de feu. Nous avons tous vu dans l'œuvre d'un peintre de nos jours une scène fantastique, qui se passe en Allemagne, sur les bords d'un lac. Des nymphes demi-nues, couronnées d'iris et de roseaux, planent au-dessus de l'étang au fond duquel elles attirent en dansant en rond un jeune homme enchanté ou endormi; c'est la *Danse des Elfes*, au bout de laquelle se trouve la mort. Cette image ne serait rien auprès d'un bal accompagné d'incendie.

Si Andrée eût su que le feu couvait sous le parquet de son salon et de tout son appartement, elle aurait eu devant les yeux le spectacle terrible de ce désastre qui eut lieu en 1810, rue du Mont-Blanc, à l'ambassade d'Autriche, où le prince de Schwartzenbourg donnait à Napoléon et à Marie-Louise cette fête de nuit qui a fini d'une manière si lamentable. Par bonheur, la jolie veuve ne savait rien et ne pouvait rien deviner. Toujours souriante, elle s'écriait :

— Recommençons le bal !


Digitized by Google

VIII.

On se remit donc à danser.

L'orchestre reprit avec plus de verve qu'auparavant. Comme un jeune coursier sans rênes agite sa crinière, il secoua tellement, aux accords de son harmonie frénétique, cette foule ivre de plaisir et de valses, que sorbets, sirops et glaces prodigués ne pouvaient apaiser sa soif.

On disait de tous côtés :

— Très-belle fête, mais qu'il fait chaud, quoique nous soyons en décembre!

Les bouquets s'étaient desséchés dans cette atmosphère brûlante, et les danseuses sentaient toutes comme un souffle qui flétrissait la fraîcheur de leurs parures.

N'importe, le bal continuait et ne finit qu'à l'heure indécise où la nuit va disparaître et où le jour n'est pas encore levé.

On se retira.

Combien y eut-il de froids soudains sur de beaux bras blancs et de fluxions de poitrine? Les médecins des danseuses le savent. Mais c'est là la règle. La Parisienne risque cent fois la mort pendant un hiver, rien que pour danser.

Quant à madame d'Orsigny, elle jouissait du suprême bonheur d'aller au bal chez soi, lequel bonheur consiste à n'être pas forcée d'en revenir.

Un peu avant d'aller se mettre au lit, elle voulut dire quelques mots de remercîment et d'espérance à Albert; elle voulait aussi embrasser la petite Laure, sa fille, qu'elle avait dû oublier un moment pour le monde qui demande toujours qu'on oublie tout pour lui.

— Sept heures du matin, dit Andrée en tendant la main à l'auditeur comme pour lui donner congé.

Il la prit et la porta à ses lèvres.

— Adieu, Andrée, à bientôt.

Et de concert avec la jeune veuve, s'approchant d'un beau berceau d'ébène sculpté, il embrassait tendrement la petite Laure qui appuyait sa blonde tête sur son oreiller garni de dentelles.

— A demain, Albert, ou plutôt à ce soir.

IX.

En attendant que la camériste revînt, Andrée faisait un dernier tour dans l'appartement, mais sans parler à ses domestiques d'une odeur tiède qui la tourmentait. Quand elle revint dans la chambre à coucher, sa respiration était gênée, sa tète brûlante. Elle avait mal au cœur. Elle étouffait.

Madame d'Orsigny courut vite à la fenêtre et se ranima à l'air pur et frais.

— Il est bien étrange qu'il fasse si chaud dans cette maison, murmurait-elle.

Un instant après, la camériste était occupée à préparer le lit de sa maîtresse, et de temps en temps elle venait voir si le sommeil de la petite Laure n'était pas troublé.

— Quelle chaleur! se disait la femme de chambre en allant et en venant; Dominique a pourtant bien éteint les tisons avant la fête.

— C'est que notre voisin aura fait un grand feu au-dessous de nous? répondait Andrée. La fumée monte et nous échauffe.

Cependant la suivante déshabillait Andrée; elle lui ôtait une à une ses élégantes parures, tout en parlant de cette soirée enivrante, de ces jeunes femmes et de ces brillants cavaliers qui avaient si bien pris leurs ébats toute la nuit.

Madame d'Orsigny se coucha.

— Madame n'a plus besoin de moi? demanda la caméristе.

— Non, bonsoir ou bonjour.

— Bonjour, madame.

Et, en sortant de la chambre :

— Ah! quelle maudite fumée!

Cette fille était à peine dehors qu'Andrée ouvrit de nouveau la fenêtre et resta ainsi nue, grelottant, maudissant la cheminée, le fumiste, le voisin qui l'asphyxiaient. Rien n'y faisait. La jolie veuve se résigna et revint à son lit.

Mais comment dormir?

Andrée avait le sang déjà agité par le bal. Ses petits pieds conservaient encore un ressentiment cadencé des quadrilles. Tout en cherchant à fermer les yeux, elle rêvait, mais éveillée.

— Décidement le sommeil ne veut pas venir, dit-elle; si je lisais?

Elle prit un livre au hasard sur la table de nuit; c'était un roman de madame Frédérika Bremer. Après avoir feuilleté plusieurs pages, elle tomba sur un paysage du nord de l'Europe, tout poudré de neige.

Cette neige de la Suède lui rappela M. Régis d'Ormesson et son histoire du lac glacé parcouru à cheval.

— Trois heures entre la vie et la mort, murmurait-elle.

Une sorte de somnolence lui fermait les yeux; le livre s'échappa de ses mains; c'est que la fatigue lui courbait la tête.

Andrée s'endormit, mais pour faire un rêve horrible, la plus effrayante de toutes les visions.

Ce tableau lui montrait comme présent le péril

Digitized by Google

passé de ce jeune homme dont le cheval marchait sur un abîme.

Au bout d'une heure, une heure et demie, suffoquée par l'effroi, elle se réveilla en sursaut; elle criait :

— Ah! mon Dieu! Voilà la glace qui se brise! Voilà la glace qui se brise!

X.

Au même moment, la dormeuse se frotta les yeux.

— Folle que je suis, dit-elle, je ne suis pas en Norvége, mais à Paris, seule, dans ma chambre à coucher.

Cependant comme elle éprouvait le besoin de respirer, elle souleva ses rideaux de damas rose.

— Quelle fumée! reprit-elle.

Puis, se rappelant les divers incidents de la vieille :

— Ah ça, il y a donc décidément le feu ici ?

Le sentiment de la réalité venait de faire place à la rêverie.

Andrée se jeta d'un bond hors de son lit, prenant à peine le temps de se couvrir les épaules d'un châle.

Pieds nus, l'œil fixe, les lèvres tremblantes, elle se suspendait au cordon des sonnettes.

— Justine! Nicolle! Dominique! venez vite! Est-ce que le feu est à la maison?

Les domestiques, harassés de fatigue, se reposaient aussi. Ils en étaient à ce premier sommeil qu'il est si difficile de rompre.

Voilà pourquoi ils ne répondaient pas aux cris de leur maîtresse.

— Tout annonce un incendie, s'écria Andrée. Le parquet est chaud sous mes pieds.

Elle ressembla tout ce qu'elle put de sang-froid au fond de sa poitrine et appela encore.

Personne ne paraissait.

Ici une pensée sinistre traversa tout à coup sa tête déjà en proie à la fièvre.

— Que devient Laure? Où est ma fille?

Là-dessus elle courut tout éperdue au petit berceau d'ébène.

Le bois commençait à éclater et à brûler au-dessous.

Pour le coup, elle perdit la raison.

— Au secours! au feu! au feu! s'écriait-elle.

Andrée appela en pleurant, elle sonna. Voyant qu'on ne venait toujours pas, elle s'empara d'une statuette de bronze et la jeta avec fracas dans une glace afin de faire le plus de bruit possible.

— Ma fille! qu'on sauve ma fille! répétait-elle.

Cette fois, tous les gens de la maison accoururent.

Il était temps.

Poutres et charpentes, tout était consumé, par suite de la négligence du domestique qui, le premier, avait fait le feu.

En vingt minutes, l'incendie fut éteint.

Chose bizarre, sur ce frêle plancher, on avait dansé, on avait parlé d'amour, d'espoir, de bonheur, on avait vidé des verres, on avait dormi, on avait rêvé.

N'est-ce pas ainsi que tout va en ce monde?

XI.

A quelques heures de là, Albert, prévenu par un mot au crayon, accourait à la hâte chez la belle veuve.

Andrée, étendue sur un sofa, répondait à peine deux ou trois paroles sans liaison au savant docteur N***, appelé pour lui donner des soins.

— Ce ne sera rien, disait l'homme de la science. Deux gouttes d'éther sur un morceau de sucre, et cet ébranlement du système nerveux qui cause cette prostration momentanée aura tout à fait disparu. Ce n'est qu'un peu d'épouvante, ce ne sera rien.

Puis, au moment où le jeune auditeur au conseil d'État le reconduisait jusqu'à la porte :

— Cher monsieur, cela pouvait être excessivement sérieux; madame d'Orsigny a eu dans la tête et au cœur la conjonction de deux craintes terribles : La suite d'un récit d'un cavalier qui a voyagé trois heures à cheval sur la glace, et le spectacle d'un incendie qui pouvait dévorer sa fille et brûler toutes ses invitées. Un peu plus, elle devenait folle. Mais rassurez-vous, dans dix minutes ce ne sera plus rien, je vous le répète.

Albert parcourait ainsi en un instant la gamme des impressions les plus saisissantes.

— Et moi qui riais hier de cette fumée sinistre! disait-il en se cognant le front. A propos, n'est-ce pas aussi par ma faute que ce commencement d'incendie a pu avoir lieu? Triple fou, j'ai oublié de jeter sur les tisons une assez grande quantité d'eau pour les éteindre. Mais Andrée était si séduisante que je ne songeais qu'à elle.

Il ajouta, sous forme de réflexion morale :

— Quoi qu'en dise le proverbe, il ne faut pas donner à un amoureux le soin de faire ou de défaire le feu.


Digitized by Google

XII.

Par bonheur, le docteur N***, toujours si sûr de ce qu'il avance, n'avait rien dit de trop.

Une fois que madame d'Orsigny eut mis dans sa bouche le morceau de sucre assaisonné de deux gouttes d'éther, la fièvre tomba, les nerfs s'étaient calmés ; les visions sinistres s'évanouirent. Un éclair de raison se mit à rayonner sur le front de la jolie veuve.

— Ah ! cher Albert, quel horrible roman que l'histoire de cette nuit ! dit-elle.

Et tout en se relevant pour s'asseoir sur une causeuse, elle raconta avec le charme que les jeunes femmes de Paris savent mettre en toutes choses ce qu'elle avait vu et souffert en dix minutes, en dix siècles, c'est-à-dire depuis sa course effrénée au berceau de sa fille jusqu'à ce moment où sa pensée se réveillait.

— Deux tableaux se montraient et s'entrechoquaient sans cesse dans ma pauvre tête, dit-il : tantôt je voyais Régis d'Ormesson courant à cheval sur son lac glacé ; tantôt j'apercevais des gerbes de flammes s'échappant du parquet pour consumer tout le bal, et Laure, et jusqu'aux rideaux de mon lit. Tout cela se mêlait. La musique se confondait avec les cris ; le galop du cheval retentissait dans le salon. Jamais rêve de damné ne s'est si bien échappé de l'enfer. Heureusement cet horrible cauchemar s'est évanoui, grâce à un morceau de sucre.

Et Andrée ne pleurait plus que de joie.

XIII.

Andrée n'est pas une de ces têtes frivoles pour lesquelles un fait grave n'a point d'enseignement. Tout au contraire, un rien la fait réfléchir ; à plus forte raison s'inquiète-t-elle du sens ou des conséquences d'une chose qui peut faire naître ou une ruine ou un drame.

Depuis l'alerte qui a suivi la fête qu'elle a donnée, la jeune femme se moque de paraître trop méditative. Toujours jeune, toujours jolie et parfois même coquette comme le sont toutes les Parisiennes de son âge, elle redoute néanmoins l'aventure de l'homme qui se promène sur un lac glacé ou l'histoire de la danseuse qui dort sur un plancher enflammé.

Andrée n'assiste plus à une fête, à un bal, à un concert ni à un spectacle, sans dire au moins une fois à ceux qui l'entourent :

— Êtes-vous bien sûr qu'il n'y ait pas le feu ?

XIV.

Il est bon d'ajouter un dernier chapitre pour que cette histoire soit complète.

Trois semaines environ après cette algarade, Albert du Roseray, auditeur au conseil d'État, épousait la jeune veuve à la petite église de Saint-Louis d'Antin.

La cérémonie terminée, tout le monde disait en les voyant remonter en voiture :

— Qu'elle est jolie !

— Qu'il est heureux !

Ils forment en ce moment un des meilleurs ménages de Paris.

Philibert AUDEBRAN.

MAITRE LAURENT.

En allant du golfe Juan à Vallauris j'avais plusieurs fois remarqué sur la hauteur, à droite, non loin du grand précipice qui sépare la montagne de la route, une humble maisonnette placée au milieu de belles terrasses d'orangers.

Celui qui a choisi un pareil domaine, pensai-je, doit posséder plus de courage que d'argent. Il a fallu être bien hardi pour venir chercher de la terre dans un endroit où quelques maigres pins vivent à grand'peine.

Toute cette montagne d'ailleurs passe pour dangereuse. On l'appelle la montagne du Palet-du-Diable ; et voici ce qu'à Vallauris et au golfe on raconte à son sujet :

Un jour que le bon Dieu et le Diable, dont l'un n'avait en ce moment-là rien à créer et l'autre rien à détruire, jouaient ensemble au palet, le Diable dit au bon Dieu :

— Faisons un pari.

— Lequel ? demanda le bon Dieu.

— Parions que je jetterai mon palet plus loin que le tien.

— Parions, dit complaisamment le bon Dieu.

Satan prit alors une longue pierre, étroite et mince, puis se tenant ferme sur le sommet de la montagne des Incourdoules, il la lança au loin de toutes ses forces.

La pierre alla se planter sur un escarpement et resta debout sans être soutenue par rien, sinon par quelque maléfice. C'était un véritable tour de force. Le Diable, enchanté de son adresse, se frotta les mains, dit la légende.

— A ton tour, cria-t-il au bon Dieu.


Digitized by Google

Celui-ci ramassa comme au hasard un morceau de rocher et le jeta négligemment dans la mer jusqu'en face de la pointe d'Antibes, à deux lieues au delà du palet du Diable.

Or, le bon Dieu avait fait d'une pierre deux coups. Son palet, qu'on voit encore aujourd'hui et qui s'appelle « la Fourmi », sert d'indication aux navires qui, dans les tourmentes, essayent de rentrer au port.

Le Diable, ajoute-t-on, humilié de sa défaite et ne pouvant s'en prendre au bon Dieu, vient, quand souffle le vent d'est, gronder sur la montagne où se trouve son palet. Il menace sans cesse de détruire toutes les plantations aux alentours.

Je voulus savoir comment il se pouvait faire qu'un paysan fût venu s'établir dans un pareil endroit.

J'interrogeai plusieurs personnes, surtout un voisin aimable et complaisant, le propriétaire de la villa des Fleurs, qui, après m'avoir conduit chez l'homme du Palet-du-Diable, m'apprit tout ce qu'il en savait.

Le nom de cet homme est Laurent. Il exerçait à Vallauris le métier de potier, lorsqu'il hérita d'une vieille tante de la somme ronde de douze cents francs.

Il préférait de beaucoup, disait-il, la terre vivante à la terre cuite, et il quitta la poterie pour la culture sans le moindre regret.

Laurent acheta sur la montagne du Palet-du-Diable un grand rocher, tout un mamelon, pour cinquante écus. Il y bâtit une maisonnette, et, comme il avait peu d'argent, il résolut d'être patient et de ne creuser à la mine que deux terrasses la première année.

Mais il faut que vous sachiez, mon ami, comment les Provençaux se créent des domaines. Ils s'attaquent à une montagne, creusent des mines, et, à l'aide de la poudre, ils font sauter un ou plusieurs rochers; ensuite, avec les éclats brisés de la roche ils font de la terre.

Les mineurs du village refusèrent tous de travailler sur la montagne du Palet-du-Diable. Il fallut que maître Laurent allât chercher au loin un jeune mineur connu pour son audace, et dont on parlait beaucoup en ce temps-là.

Le propriétaire et l'ouvrier s'entendirent à merveille. Les deux terrasses furent creusées; on les remplit selon l'usage avec les éclats brisés de la roche; puis maître Laurent y planta cinquante orangers.

L'ancien potier se prit bientôt d'une belle passion pour cette terre qu'il avait faite. Il ne pouvait la quitter. Elle lui tenait au cœur par des liens intimes, à tel point que lui-même s'en étonnait. Ses deux terrasses, il les chérissait comme on chérit des enfants. Pour la roche inculte, qui cependant faisait encore partie de sa propriété, il ne pouvait s'empêcher de la haïr. C'était une sorte d'ennemie, et il ne songeait, matin et soir, qu'au moment heureux où il en ferait sauter le dernier morceau.

Quelqu'un étant venu un jour voir maître Laurent, lui demanda pourquoi il ne plantait point comme tout le monde des petits pois et des choux au milieu de ses jeunes orangers.

Le nouveau propriétaire répliqua d'un ton sec, qu'il n'était pas homme à déshonorer quoi que ce soit; que sa terre, si le conseilleur voulait bien se donner la peine d'y réfléchir, était vierge, et que toute terre vierge sur le littoral aimait que son premier bouquet fût un bouquet de fleurs d'oranger.

En général, ce qui ne se rapportait pas à sa terre n'intéressait nullement le bonhomme. Il s'entretenait avec elle, l'appelait de mille noms fort tendres. Or, cette terre adorée ne se montra point ingrate et répondit comme elle le pouvait à un si grand amour. Au bout de quatre ans les orangers qu'on lui avait confiés donnèrent des fleurs magnifiques.

Laurent vivait de rien. Il consacrait tous les produits de sa récolte à sa terre. Avec l'aide de son ami, le courageux mineur, il creusait chaque printemps un petit bout de roche et plantait une douzaine d'orangers.

Lorsque par hasard l'ancien potier descendait de la montagne du Palet-du-Diable à Vallauris, on en parlait dans le bourg durant tout un mois.

Dès que les petits garçons l'apercevaient sur la place, ils couraient après lui.

— Pourquoi, criaient les uns, maître Laurent, depuis qu'il est propriétaire, marche-t-il ainsi courbé?

— C'est pour être plus à portée de sa terre, criaient les autres.

Et le bonhomme disait naïvement :

— Ils ont raison, ces petits.

S'il passait devant la fabrique de poterie où il avait travaillé autrefois, ses anciens camarades l'appelaient. Alors, tout ruisselants de sueur, ils lui montraient la grande fournaise, en lui répétant :

— Tu respires, toi, là-haut sur ta montagne. Ah! tu es bien heureux!

— C'est vrai, mes amis, répondait Laurent.

Mais si quelque vieille femme rencontrait dans les rues de Vallauris l'homme du Palet-du-Diable, elle ne manquait pas de s'écrier, en voyant l'œil noir de maître Laurent briller du feu sombre que la passion y avait mis :

— Quelque démon possède celui-là!

— Le démon serait alors plus utile que nuisible, répliquait le propriétaire.

De leur côté, les jeunes filles de Vallauris, causant


Digitized by Google

entre elles de maître Laurent et de son héritage, disaient tout bas :

— Pourquoi n'est-il plus jeune, et pourquoi n'aime-t-il pas l'une d'entre nous comme il aime sa terre ?

De son domaine Laurent avait une vue magnifique ; mais les yeux de l'heureux propriétaire n'étaient point faits pour percer les horizons lointains. C'est à peine s'il devinait les grandes lignes de la presqu'île d'Antibes, et par les plus beaux temps il n'aurait pu découvrir les Alpes. Il ne voyait rien au delà de l'étroit vallon planté d'orangers qui se trouve entre la montagne du Palet-du-Diable et le golfe.

Pendant la saison que les gens du pays appellent l'hiver et qui est encore un printemps pour les étrangers, Laurent ne désertait pas sa bastide, comme le font d'ordinaire les Provençaux. Quoique le vent d'est soufflât parfois avec violence, il tenait bon la nuit et le jour. Le pauvre homme s'inquiétait peu de lui-même, il ne souffrait que de la souffrance de ses orangers. En les entendant gémir, en les voyant se courber, instinctivement il se courbait et gémissait avec eux.

Durant huit années consécutives, on vit Laurent cultiver sa propriété avec le même amour. Chaque printemps, le mineur, son seul ami, vint abattre un bout de roche. Huit fois, le bonhomme fit de la terre avec du granit et ajouta de nouveaux arbres à sa plantation.

A mesure qu'il entamait la roche davantage, un certain mélange de béatitude et d'orgueil se montrait sur la figure de maître Laurent.

La neuvième année de son installation sur la montagne du Palet-du-Diable, les orangers donnèrent une récolte de fleurs superbe, et l'heureux propriétaire décida de faire sauter le reste de son mamelon.

Un jour que maître Laurent venait proposer sa récolte au distillateur de Vallauris et qu'il lui parlait de ses projets, celui-ci, homme intelligent, qui professe pour la ténacité de l'ancien potier une véritable admiration, lui dit :

— J'ai vu autrefois à la pointe de l'île Sainte-Marguerite un rocher énorme. Notre mer si douce le minait depuis bien des années. Elle l'a englouti ; et maintenant elle se berce calme et souriante à la place où fut le rocher. Ce matin, en revenant de la pêche, j'ai cru entendre la mer à cet endroit chanter un chant de victoire, et je suis certain, maître Laurent, de lui avoir vu la physionomie que je vous vois. Vous aussi vous avez été patient et opiniâtre, comme la mer vous avez renversé votre rocher, et comme elle aujourd'hui vous triomphez.

— Je triomphe !... répéta fièrement le bonhomme que ce mot avait enorgueilli.

Et son front courbé vers la terre parut se relever.

Lorsqu'il traversa la place du village pour retourner chez lui, les petits garçons s'entre-regardèrent et dirent :

— Ne semble-t-il pas que maître Laurent se redresse ?

Une semaine plus tard, l'ancien potier et le mineur se mettaient de nouveau à l'ouvrage.

Il ne s'agissait plus seulement, de l'avis du jeune ouvrier, de faire sauter la roche pour le plus grand profit du propriétaire, il fallait encore mener à bien l'entreprise pour confondre ceux qui citaient à tout propos la légende, et répétaient : « Cela finira mal sur la montagne du Palet-du-Diable. »

Le mineur, sa longue barre de fer à la main, frappait à coups redoublés sur la roche, en chantant la chanson des anciens mineurs :

« Résiste, résiste, la rocca,
» Je te creuserai,
» Je te minerai,
» Et tu sauteras ! »

On était au commencement de mai. Dans le vallon du golfe, les femmes et les jeunes filles cueillaient la fleur d'oranger.

Tout à coup elles entendirent le bruit d'un cornet de mineur du côté du Palet-du-Diable.

Sous le ciel de Provence on distingue au loin toutes choses. Les femmes regardèrent, et elles aperçurent le mineur dont la réputation s'étendait de Cagnes à Fréjus. Près de lui se tenait maître Laurent.

— Ils pourraient se dispenser de corner si fort, dit l'une des cueilleuses dans un champ. Il n'y a ni terres ni hommes en danger si proche du Palet-du-Diable.

On entendit une détonation. La montagne s'entr'ouvrit avec de sourds gémissements, et plusieurs quartiers de roche sautèrent au milieu d'une épaisse fumée.

Maître Laurent et le mineur poussèrent des cris de joie que répéta l'écho.

Juliette LAMBER.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.


Digitized by Google

LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Le temps marche et malgré les variations de la température nous sommes obligés de renoncer à nous occuper de costumes d'hiver. Pour un courrier de modes, il vaut mieux vivre d'espérances que de souvenirs.—Nous allons en conséquence nous occuper des toilettes que l'on prépare pour la nouvelle saison.

Voici des robes du meilleur goût; la première est de taffetas scabieuse, le bas de la jupe est orné de trois volants gaufrés, bordés de dentelle; entre chaque volant, il existe un appliqué de velours noir à doubles dents contrariées; le corsage est montant, décoré de pointes de velours; les manches sont justes, avec mancherons et revers de velours.

Une autre toilette est de pou-de-soie, couleur cendres de roses.

La jupe, le corsage et les manches sont ornés de médaillons de dentelle noire, posés en quinconce, un effilé de soie assorti à l'étoffe, sert d'entourage aux ornements de dentelle.

Madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de robes de la maison *Lhôpiteau*, nous a montré ces toilettes ainsi que plusieurs robes commandées par une jeune dame étrangère. Parmi ces dernières, nous citerons: une robe de toile de soie gros grain, de nuance tourterelle, entourée, dans le bas, d'une frange de fantaisie à grains d'épinards de cordonnet vert; au-dessus de la frange, une broderie en étoiles de même couleur; les manches, longues et ouvertes aux poignets, sont ornées de même, et tout le devant de la robe, dont le corsage est montant, reçoit une garniture de boutons de nacre ouvragée, entourés de passementerie analogue à la frange.

Une autre robe est de foulard de l'Inde, nuance violet duchesse de Parme; celle-ci a pour ornement huit rangs de petits volants tuyautés de taffetas noir avec engrelure de dentelle, le corsage qui est montant a une berthe pèlerine formée avec les mêmes tuyautés; cette garniture orne le dessus des épaules et le bord des manches; celles-ci sont à coude, ouvertes aux poignets.

Les toilettes d'enfants sont traitées d'une manière toute spéciale dans les ateliers de la maison de *Saint-Augustin*, rien n'est épargné pour donner à ces parures enfantines le charme et l'élégance. Nos lectrices pourront en juger par la description de quelques modèles :

Petite fille de huit ans : Robe de popeline d'Irlande, gris de lin, ornée d'un plissé de taffetas vert de 20 centimètres de hauteur; au-dessus du plissé, une frange à boules de même nuance espacée de manière à laisser voir l'étoffe de la jupe; gilet à poches en taffetas vert avec boutons de nacre; veste lancier arrondie par devant et garnie comme la robe. — Rotonde de cachemire blanc, entourée d'une frange *neige;* chapeau de feutre blanc, garni d'une touffe de mousse et bruyère et de velours vert.

Autre toilette : Robe de cachemire blanc entourée d'un plissé de taffetas à double vert et bleu, au-dessus, broderies en palmettes assorties; ceinture à pointe, et pèlerine ornée de même; rotonde de treillis écossais vert et bleu, à frange de chenille des mêmes nuances; chapeau rond de velours noir, orné d'une plume noire et de rubans écossais.

Les femmes se disent entre elles : on ne saura rien de nouveau, quant aux chapeaux de la saison, avant Longchamp; nous répondons à cela : 1° que Longchamp n'est plus une réalité; 2° que les chapeaux se reproduisent successivement en suivant l'impulsion du goût de nos bonnes modistes, la preuve c'est que madame *Hertz* et *Cie*, rue Drouot, 8, en a exécuté de charmants depuis quelques jours pour toilettes de soirée, théâtre et concerts. Ces modèles, qu'on ne peut classer encore parmi ceux de la saison du printemps, sortent pourtant déjà du genre des coiffures d'hiver, on va le comprendre par la description.

Un chapeau de taffetas plissé, bleu et ambre, orné sur le côté gauche de la passe par deux plumes blanches frisées qui retournent autour de la calotte et vont se perdre sur le bavolet; à l'intérieur, du crêpe bleu et des feuilles de lierre vert et doré, joues de blonde blanche, bavolet de blonde blanche, brides de taffetas bleu.

Autre chapeau de tulle blanc et satin rose, la passe de tulle a, sur le côté, un pouff de roses nichées dans de la mousse; la calotte à fond mou, de satin rose, est recouverte d'une fanchon de dentelle qui prend en arrière et retombe sur le bavolet; l'intérieur a un pouff de roses et des ruches de tulle; les brides sont roses.

Encore un chapeau de la même et gracieuse modiste, celui-ci est de tulle et crêpe blanc, un bouquet de muguets posé comme une plume garnit le côté gauche de la passe, ce bouquet est soutenu par une rose blanche dans une cocarde de tulle; le bavolet est de taffetas blanc ruché de tulle, les brides sont de taffetas; à l'intérieur, il y a des coques de taffetas avec une rose blanche au centre. Il est impossible de faire des chapeaux plus gracieux et plus coquettement ajustés.

Digitized by Google

La lingerie et la dentelle sont de toutes les saisons; la dentelle nous donnera, dans quelques jours, les moyens d'illustrer nos toilettes légères. Si l'on porte des rotondes et des mantelets, comme tout le fait présumer, c'est à la dentelle que nous devrons demander l'achèvement de ces confections. On prépare dans la maison *Violard*, des volants à dessins de fleurs dont nous reparlerons en temps utile.

Quant à la lingerie, elle crée sans cesse des nouveautés intéressantes par les mains intelligentes de mademoiselle *Anna Loth*, notre lingère de prédilection. — Par ces temps de froides matinées, les jeunes femmes ont recherché les bonnets de fine lingerie, nous pouvons en désigner plusieurs qui sont d'une grâce parfaite. Le bonnet Sévigné de guipure et broderie, entouré de ruches de ruban tuyauté; le bonnet villageoise de mousseline et valenciennes à choux de rubans ou petits velours; le bonnet Manola de dentelle noire et blanche, avec rose rouge sur le côté, et coquilles de rubans de satin noir. Mademoiselle *Anna Loth* donne à toutes ces fantaisies un cachet de simplicité élégante qui mérite d'être signalé. Nous nous réservons, dans un prochain article, de revenir en détail sur les parures de lingerie qui devront être adoptées pour la belle saison.

Un mot, en passant, sur une industrie qui intéresse au plus haut point les femmes élégantes, la teinturerie européenne, boulevard Poissonnière, 26, sous la direction de M. *Perinaud*, le maître des maîtres en sa spécialité, vient de trouver le moyen de teindre, sans les découdre ni les dégarnir, les robes de soie les plus compliquées d'ornements. Ce tour de force s'opère avec une perfection si complète et obtient des résultats tellement satisfaisants, que nous croyons rendre service à nos lectrices en leur enseignant ce moyen efficace de transformer leurs ajustements, et surtout de réparer un accident sur une toilette souvent toute fraîche, dont la perte a une valeur sérieuse.

Les jupons ne diminuent pas leur ampleur, ils s'élargissent encore dans le bas; la forme traînante est la seule acceptée aujourd'hui. — Il est pourtant nécessaire de réduire quelquefois le volume par trop gênant des jupes à ressorts; ce moyen a été trouvé par la jupe *Vernier*, dont la maison *E. Creusy*, rue Montmartre, 133, est dépositaire. Ce n'est pas que la jupe Vernier ait des prétentions moins envahissantes que ses concurrentes, elle s'étale, au contraire, d'une manière tout à fait triomphante, mais elle se rejoint et se diminue à volonté, voilà en quoi consiste son immense supériorité. Paraître et disparaître: telle est sa devise. Nous avons expliqué par quelle adroite combinaison elle est arrivée à ce résultat, nous croyons inutile de répéter des détails auxquels toutes les femmes ont dû prêter leur attention en raison de l'utilité incontestable de l'invention. Laissons donc la *jupe-tunique* Vernier, pour nous occuper des surjupes élégantes que la maison *Creusy* nous a montrées cette semaine.

La série la plus remarquable, à notre avis, est celle des jupes de toile de laine gris clair, blanc ou maïs, garnies de médaillons de dentelle et damasquinées de taffetas écossais. — Une ruche assortie forme la bordure de ces jupes d'une élégance hors ligne. Après elles, la collection des surjupes alpaga, cachemiriennes, poil de chèvre ou popeline d'Irlande, unies ou rayées, décorées de plissés à la main, de ruches ou de petits volants de fantaisie de toutes nuances. — Enfin toute une collection de jupes de couleurs unies, bleu lilas, violet, blanc, groseille, ponceau, marron, etc., avec doubles volants assortis et chaînettes de soie couleur d'or posées en tête et sur les volants. Voici bien certainement de la nouveauté de quoi contenter pour toute la saison, mais la maison *Creusy* ne s'en tiendra pas là; sa position la place aujourd'hui à la tête de l'industrie importante des jupons: créer et améliorer sans cesse est une obligation pour elle; nous la suivrons dans cette voie de progrès.

On a déjà taillé bien des patrons de confections en étoffe légère, mais il y a trop d'hésitation et de tâtonnement dans les modes pour que nous puissions nous prononcer en ce moment sur les questions sérieuses. Paraître savoir en pareille circonstance ce serait afficher des prétentions de prophéties que nous n'avons pas.

Nous sommes les premiers à proclamer la nouveauté, mais nous devons attendre qu'elle ait paru pour la signaler. Ces premiers jours de carême sont les plus indécis de toute l'année, et à plus forte raison cette année où nous les avons avec une température qui exige de la fourrure et des lainages.

En revanche, ce mois-ci est celui des primeurs, nous les servirons à nos bonnes et aimables lectrices aussitôt qu'il nous sera permis d'y toucher.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 736.

TOILETTE DE DÎNER. — Tous les cheveux sont ondulés, roulés en bandeaux coupés, et retombent en *tirebouchons* derrière. La coiffure se compose d'une dentelle noire formant voilette en arrière avec bandeau de roses devant.

Robe de taffetas, garnie de torsades et de glands de chenille noire.

Le corsage plat à pointe est décolleté arrondi. La manche courte est bouffante.

La jupe est taillée en *pointes* pour bien dégager les hanches.

TOILETTE (*habillée*) DE VILLE. — Chapeau de satin. Le bavolet est recouvert d'une blonde. Les deux côtés sont garnis chacun d'une plume blanche qui part du *pied* de la calotte et monte en biaisant former, en se réunissant, une touffe sur la passe. Un drap de satin garnit le dessous. Brides de satin.

Robe de taffetas *rubis*, brodée de soie noire. (Les broderies peuvent se remplacer par des ornements de chenille ou de passementerie.)

Le corsage est montant, il forme la pointe devant et derrière.

Les manches sont droites et plates.

La jupe est découpée à chaque lé en dent ronde, à partir de ces dents elle se termine par un volant plissé à plat. Ce volant a 20 centimètres de hauteur sous le *rond* de la dent.

PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS. — Robe de popeline,



MÜNCHEN



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de la Mon Gagelin. r. de Richelieu. 83 _ Modes d'Alexandrine. Rue d'Antin. 14.
Costume d'Enfant à St. Augustin. r. Nve. St. Augustin. 45 _ Fleurs de Mme. E. Coudré Sr. de Mme. Tilman. r. de Richelieu. 104.
Sous jupe acier E. Creusy. r. Montmartre. 133 _ Corsets de la Mon. Simon. Rue St. Honoré. No. 183.

Rubans et Passementeries A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin. 6. | Parfums de Violet four.r de S. M. l'Impératrice. r. St. Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. MADRID P. J. de la Pena

Digitized by Google

Digitized by Google

garnie de biais de taffetas, collet à pointes de taffetas, manches droites, jockeys et parement de taffetas, escarcelle de taffetas ou de velours.

Chapeau de feutre blanc, garni de velours, plume blanche, rejetée en arrière.

Courrier de Paris.

Cela a commencé comme un drame et cela a fini comme une belle comédie couronnée par un acte d'auguste bienfaisance; comme ces comédies où les dieux et les déesses apparaissent au dénoûment. Écoutez plutôt :

C'était le lundi gras. Un homme, d'une cinquantaine d'années, au teint pâle, le dos voûté, l'œil maladif et terne, le regard fauve et inquiet, suivait le cortége du bœuf gras, devant le sénat. Il semblait isolé au milieu de cette foule, ne prenant aucune part à la fête. Tout à coup, cet homme s'élança dans les groupes compactes, comme un loup au milieu de brebis, et disparut. Puis tout à coup on entendit des cris poussés par une jeune fille à qui l'on venait de voler sa bourse, et un sergent de ville arrête, comme auteur de ce vol, l'homme de tout à l'heure.

Le voici, naturellement, devant la police correctionnelle, et nous laissons la parole à son avocat, Mᵉ Blot-Lequesne :

« Je viens vous demander, messieurs, toute votre commisération pour cet homme que, comme moi, vous trouverez plus malheureux que coupable, quand je vous aurai fait connaître quelles cruelles épreuves ces dernières années lui ont infligées.

» Lamothe a travaillé toute sa vie ; il est cuisinier ; il a servi dans les maisons les plus honorables, chez M. le baron Duprat, chez M. d'Hauterive ; deux fois frappé par une grave maladie, la fièvre typhoïde, il y a vingt-six mois qu'il n'a pas repris ses forces, vingt-six mois que marié, père de famille, il ne peut gagner le pain de sa femme et de ses trois jeunes enfants.

» La misère, la misère la plus profonde, la plus poignante, la misère partagée avec des êtres chers, a achevé d'abattre son courage, et dans cette lutte incessante son intelligence s'est voilée. Je ne crains pas d'avancer qu'au moment où ce malheureux a commis sa faute, il ne savait plus discerner le bien du mal. Qui sait si, en voyant cette foule heureuse, entraînée par le plaisir, pousser des cris de joie et de bonheur, il n'a pas été saisi de vertige, en se reportant à la situation des siens, et si c'est bien son esprit qui a conduit sa main?

» Cette situation affreuse de sa famille, ce n'est pas de lui que je l'ai apprise, messieurs ; je la trouve consignée dans un document officiel du dossier ; ce document, c'est le procès-verbal de la perquisition faite à son domicile, après son arrestation, par M. le commissaire de police Bérilhon. Voici les termes de ce procès-verbal :

« Nous, commissaire de police, etc., etc.,

» Nous sommes transporté en perquisition à son domicile, rue Marcadet, 171, à Montmartre, où étant, dans une chambre au deuxième étage, nous trouvons la femme de l'inculpé et trois petits enfants, dont l'aîné a six ans, sans feu et sans pain, à peine couverts et dans un état de dénûment absolu ; nos recherches dans cette demeure restent complétement négatives, et les renseignements que nous recueillons dans le voisinage ne sont point défavorables à cette famille. Le mari est sans travail depuis plusieurs mois et cherche vainement à s'occuper; la femme travaille à la couture, et il nous est rapporté qu'elle passe des nuits entières pour gagner le pain du ménage... »

» Je n'ajoute rien à ce tableau, il n'est que trop complet.

» Voulez-vous maintenant connaître l'homme tout entier? Il se révèle dans le billet suivant, qu'il écrit à sa femme le jour de son arrestation ; voici ce qu'il lui dit :

« Ma chère Maria,

» J'ai eu le malheur de faire une mauvaise action qui m'a valu mon arrestation. Je ne sais encore quand je serai jugé ; ne fais aucune démarche, et surtout ne dis pas aux enfants où je suis. Je suis au Dépôt depuis lundi soir ; je t'écrirai jeudi pour te dire le résultat.

» Embrasse les pauvres enfants pour moi. Je te serre sur mon cœur.

» *Signé* Firmin LAMOTHE. »

» Avais-je tort, messieurs, de vous dire que cet homme a de bons sentiments? Il a le courage de la vérité et de la résignation, et en même temps la dignité du père de famille : « Ne fais pas de démarches, dit-il à sa femme, » et surtout ne dis pas aux enfants où je suis. »

» L'homme qui écrit ces choses n'est pas un homme dépravé ; ce n'est pas le voleur qui se glisse dans la foule pour y chercher l'aliment de sa paresse et de sa débauche, c'est le père de famille dont la raison s'égare aux cris de ses enfants mourants de faim. Je le recommande, messieurs, à toute votre bienveillance : Vous êtes la justice, soyez-lui miséricordieux. »

Le tribunal a tenu le délit pour établi, mais avec des circonstances atténuantes, et a condamné Lamothe à un mois de prison.

La *Gazette des tribunaux* avait terminé ce douloureux récit par ces mots : « Rue Marcadet, 171, il y a une femme et trois enfants sans feu et sans pain ». Tous les journaux à l'envi répétèrent ce cri d'alarme, et le feu, le pain et l'argent sont arrivés rue Marcadet. Mais ce n'est pas tout ; après avoir eu connaissance de cette lamentable aventure, S. M. l'Impératrice chargea son secrétaire des commandements de faire parvenir immédiatement un secours à la malheureuse famille de Lamothe.

Sa Majesté demanda aussi que le droit de grâce apportât à cette pauvre femme et à ses enfants malades une consolation de plus en faisant cesser la détention de celui dont les souffrances de la misère avaient un moment égaré


Digitized by Google

la raison et lui avaient fait commettre une action contre laquelle protestait toute sa vie passée.

Ce vœu, d'une charité si délicate, ne pouvait manquer d'être accueilli. Lamothe est sorti de prison et a été rendu à sa famille.

Conversation d'un jour de brouillard et de neige; soit! Mais il faut bien connaître un peu toutes les choses de ce monde, surtout lorsqu'elles provoquent les beaux élans du cœur. On ne saurait ni trop provoquer ceux-ci ni trop les signaler lorsqu'il s'en produit. On est presque tenté de remercier les gens qui, par leur conduite, poussent le cœur à ces grands sentiments à faire explosion. C'est l'histoire, — pardonnez-moi la comparaison, — du fumier qui aide les rosiers à fleurir!

Et, tenez, voici un de ces traits d'héroïsme et de dévouement qu'on aime à écrire. Il y a de ces jours où il vaut mieux glaner de droite et de gauche que de se borner à raconter les bruits de la ville et de la campagne.

Jean Maynard était connu partout pour un marin honnête et intelligent. Une après-midi d'été, il était pilote d'un steamer qui se rendait de Détroit à Buffalo. A cette époque il était rare que ces steamers eussent à bord des chaloupes de sauvetage. Le capitaine voit une épaisse fumée s'élevant du bas du vaisseau. Il crie tout de suite à Simpson d'aller voir ce que c'est. Simpson s'en revint pâle comme un drap et s'écrie :

— Le bâtiment est en feu! Au feu! au feu!

Tous les passagers se mettent à l'œuvre : on jette en vain des seaux d'eau sur l'incendie qu'alimente une grande quantité de résine et de goudron.

— Combien y a-t-il d'ici à Buffalo?

— Sept milles.

— Dans combien de temps serons-nous rendus?

— Dans trois quarts d'heure, si nous gardons la même vitesse.

Le capitaine conseille aux passagers de se rendre à l'avant du vaisseau : tous s'y jettent. Jean Maynard reste au gouvernail, les flammes l'entoure, la fumée le suffoque.

Le capitaine lui crie avec son porte-voix : Jean Maynard!

— Oui, oui, monsieur!

— Êtes-vous au gouvernail?

— Oui.

— De quel côté va le navire?

— Au sud-est.

— Dirigez-le vers le sud-est, et gagnez le rivage.

Quelques instants après, le capitaine lui crie de nouveau : Pouvez-vous tenir bon cinq minutes de plus?

— Oui, avec le secours de Dieu, répond Jean Maynard.

Ses cheveux blancs grillent sur son crâne; une de ses mains est mise hors de service; le genou sur l'estrade, ses dents et sa main valide sur la roue, le vieillard demeure ferme comme un roc.

Le navire accoste, tout l'équipage est sauvé, et Jean Maynard tombe mort sur le pont en flammes.

Bravo! Il n'est pas une de mes lectrices qui ne crie comme moi : — Bravo!

Restons encore dans la voie où nous sommes, je n'y vois aucun inconvénient.

Vous avez ouï parler, tout au moins, de la terrible catastrophe de Santiago du Chili, si toutefois vous n'en avez pas lu le récit.

Vous savez donc comment au milieu d'une église toute en flammes, près de 3000 femmes ont péri; vous savez sans doute que les malheureuses victimes de ce sinistre événement ne purent être reconnues par leurs familles, tant les cadavres retirés de ces décombres étaient calcinés, défigurés! Eh bien! là, comme partout, il s'est trouvé des cœurs généreux pour accomplir des actes d'héroïsme, hélas! inutiles. C'est ainsi qu'au plus fort de l'incendie, les personnes du dehors ont pu voir, par la porte de la Bandeva ouverte, un étranger, Anglais ou Nord-Américain, qui, s'étant précipité dans la grande nef, semblait chercher une personne chérie. Les flammes l'enveloppaient, le feu avait atteint sa chevelure, et cependant cet héroïque jeune homme poursuivait ses recherches. A un moment, on le vit prendre une femme dans ses bras, et l'on put espérer un instant qu'il parviendrait à sortir de cette fournaise; mais une colonne de feu l'étreignit bientôt, et il tomba avec son fardeau pour ne plus se relever.

Madame veuve Barriga, mère de cinq jeunes enfants, appartenant à une famille des plus honorables de Santiago, se dirigeait vers la grande porte. Apercevant à l'extérieur son fils aîné âgé de seize ans, qui était à sa recherche, elle lui jette ce cri plein de terreur : « Sauve-moi! mon fils! » Le jeune homme se précipite au-devant de sa mère, l'étreint dans ses bras et cherche à se frayer un passage à travers la montagne humaine qui embarrasse ses pas. Deux soldats le voyant en danger de périr, l'attirèrent de force au dehors, l'obligeant ainsi d'abandonner sa mère.

Un sexagénaire aperçoit une belle jeune fille qui le supplie, par signes, de venir à son secours. Sauter dans l'église, la mettre sur ses épaules pour parvenir à la lancer à l'extérieur, fut l'affaire d'un instant; malheureusement le vieillard avait épuisé ses forces, il a trouvé la mort en accomplissant cette belle action.

Les extrêmes se touchent, a-t-on dit bien souvent, sans que cela ait été jamais bien exactement prouvé. S'il suffit de le dire pour le laisser croire, disons-le pour justifier le saut immense que je vais faire pour vous rappeler sans transition l'histoire que voici, et que me racontait l'autre soir un de mes confrères en chronique. Si je le devance, tant pis pour lui; s'il m'a devancé, tant pis pour moi.

— Je connais bien des collectionneurs, me dit cet honorable collègue, — collectionneurs de vieux sous, de vieille ferraille, de vieux tessons, de vieilles tabatières, de boutons, de cannes, de parapluies, de timbres-poste, — mais je n'aurais jamais cru pouvoir découvrir celui-ci; c'est une trouvaille.

Je passais dernièrement rue Miromesnil, quand j'avisai sur une porte cochère une grande affiche verte annonçant la vente, après décès, d'un riche mobilier et d'une très-nombreuse collection de tableaux, gravures, eaux-fortes, dessins et estampes, formant le cabinet de feu M. B...

Très-affriandé par cette partie artistique de la vente,

Digitized by Google

je cherchai sur l'affiche l'indication du jour et de l'heure auxquels elle avait lieu. J'avais de la chance : le mobilier s'était vendu la veille, et l'on procédait, au moment même où le hasard m'en informait, à l'adjudication des tableaux, dessins, etc.

Je montai : c'était au second étage, la vente était commencée depuis une heure. Le commissaire-priseur, installé dans une vaste pièce encombrée de cadres et de cartons empilés, adjugeait, au prix de six francs cinquante centimes, un tableau, un portrait dont la bordure seule valait bien une vingtaine de francs.

Ceci, je dois bien l'avouer, ne me donna pas une haute idée des œuvres d'art collectionnées par l'amateur défunt.

« Un autre portrait! » cria d'une voix nasillarde l'appréciateur expert qui assistait le commissaire-priseur; et il présenta aux marchands et aux amateurs une nouvelle toile.

Ce fut un fou rire dans toute la salle; le commissaire lui-même se tenait les côtes.

— Qu'est-ce donc! dis-je à un marchand de ma connaissance.

— Vous ne voyez donc pas? Encore un! ajouta-t-il.

— Un... quoi?

— Un portrait à lunettes! Voilà le trente et unième qui passe, ils ont tous des lunettes, tous!

Effectivement ils en avaient tous, bésicles, lorgnons, monocles, pince-nez, verres verts, verres bleus, on vendit bien trois cents tableaux — je dis tableaux par respect pour le mort — qui auraient pu servir d'enseigne à trois cents opticiens allemands.

Après les toiles on passe aux gravures, dessins, eaux-fortes et estampes. Il y en avait des milliers qu'on adjugeait par lots de quelques centaines; toutes ces images avaient des lunettes. Pour ce collectionneur, — dois-je dire lunatique, — un Raphaël, un Titien, un Rembrandt, n'avaient de prix que s'ils étaient ornés d'une paire de lunettes; c'étaient là la signature du tableau, il n'en reconnaissait pas d'autre. Le malheureux avait dépensé soixante mille francs à sa collection; ses héritiers n'en ont peut-être pas retiré mille écus.

Ma foi! j'ai voulu posséder un souvenir de cet excentrique : j'ai acheté une affreuse croûte. Je puis appeler la chose par son nom, maintenant qu'elle m'appartient. C'est un bonhomme à nez et à menton pointus, allant au-devant l'un de l'autre, l'œil voilé par des bésicles.

En fait d'originalité, car à tout prendre, le collectionneur de portraits à bésicles n'est pas autre chose qu'un original, on m'en signale une que mon devoir est de vous signaler.

On vient de dresser l'inventaire d'un château tenu sous scellés depuis la mort du baron de F..., son propriétaire. Rien de plus curieux que le délabrement des meubles. Certaines chambres n'avaient pas été ouvertes depuis dix années; la poussière et la moisissure recouvraient le linge pourri.

Dans des tiroirs, parmi des papiers jaunes de vétusté, on a trouvé 100 000 francs en or et en billets de banque; 50 000 francs en bons au porteur dormaient dans des vêtements en désordre : 191 400 francs en actions semblaient être oubliés et voués aux rats!

Outre ces valeurs, le baron possédait une fortune évaluée à un million.

Les domestiques ne pénétraient jamais dans certaines pièces; un vieux pistolet, rouillé et chargé, menaçait, au moyen d'un fil de fer, quiconque y pénétrerait.

Le testament découvert dans son tiroir abandonné instituait son père pour légataire universel; mais comme celui-ci est mort depuis longtemps, le testament est caduc.

M. de F... sortait peu de son domaine; toujours seul, en compagnie d'une trentaine de chats, il semblait être heureux de sa solitude. Il possédait une calèche qui n'a jamais servi, un vieux cheval et un âne.

Le baron laisse plusieurs héritiers, parmi lesquels se trouvera bien certainement quelque original; il faut même le souhaiter, car la race des originaux ne doit point se perdre. Ils sont plus précieux qu'on ne croit. Quand ils ne serviraient qu'à remplir les colonnes d'une causerie au pied levé, je désire ardemment leur perpétuation. En voici un autre qui vaut bien le baron de F... et le collectionneur de bésicles.

— Il vient de mourir, rue Cuvier, à côté du Jardin des plantes, un original qui avait, à coup sûr, la bosse de la statistique. Et devinez à quoi, pendant près de cinquante ans, il l'a appliquée, cette bosse? Aux bossus! A la levée des scellés, ses héritiers ont découvert, au lieu d'un testament, un volumineux manuscrit, monographie minutieusement détaillée de la bosse, comportant deux mille feuillets environ, où il n'est absolument question que des bossus, ce qui, par parenthèse, ne les a pas fait rire comme des bossus.

Célibataire, riche, indépendant, d'une santé de fer, notre homme n'avait reculé devant aucun sacrifice, devant aucune fatigue, devant aucun danger, pour recueillir les innombrables observations consignées dans son gigantesque travail et qui lui ont fourni les données plus ou moins exactes de ses classifications et de ses calculs.

Il avait voyagé partout, d'abord en France, dont il a établi le nombre de bossus par commune; puis dans toute l'Europe, puis au delà des mers, fouillant les Amériques, l'Océanie, les Indes, la Chine, l'Indo-Chine et le Japon, la Nubie, l'Abyssinie, le Sahara, la Guinée, toute l'Afrique, depuis les sources du Nil jusqu'aux chutes du Zambèse.

C'est en Europe, dans la zone tempérée, que M. Gilbon a rencontré le plus de bossus rachitiques. Il y a une exception pour l'Espagne où ils sont extraordinairement nombreux. Dans une petite localité au pied de la Sierra-Morena, on en compte 1 sur 13 habitants.

En France, le bassin de la Loire en est peuplé; le rachitisme y règne presque à l'état endémique, et tout le monde sait que le dos des Orléanais présente des accidents nombreux et si pittoresques, qu'on est obligé, pour les expliquer, de remonter à la légende de la montagne que transportèrent leurs pères.

Une remarque singulière que fit notre original, est celle-ci : les gibbosités ont un rapport intime et secret avec la configuration et l'aspect des contrées où elles se

Digitized by Google

produisent. C'est ainsi que celles des bossus des Pyrénées affectent ordinairement la forme de pics et de pointes menaçant le ciel, tandis que celles des habitants des bords de la mer présentent, de haut en bas, des pentes successives et des déclivités accusées ; les bosses des bossus des plaines s'aplatissent et s'étalent comme des champignons écrasés.

Combinant les moyennes des chiffres rapportés de tous les pays du globe, notre statisticien arrive à ce résultat numérique qu'il n'y a pas moins de 1 bossu sur 1000 individus. Sur ce nombre il y a quelques bossus *bien faits*, c'est vrai.

Puis, établissant que la hauteur moyenne de chaque bosse est de 20 centimètres — il a fait plus de 6000 calculs à ce sujet, — et étant donnée la population du globe, soit 1 milliard d'habitants, il multiplie le million de bossus qu'elle renferme par la hauteur de la bosse, ce qui donne une élévation de 200 000 mètres, c'est-à-dire qu'en superposant toutes ces bosses, on escaladerait, par cette nouvelle et étrange échelle de Jacob dix Cordillères, surmontées de vingt-cinq Mont-Blanc, auxquels il faudrait encore ajouter comme appoint la Yung-Frau, surmontée des Pyramides, surmontées de toutes les flèches des cathédrales de l'Europe!

Peut-on abuser à ce point de la science des chiffres ! Les statisticiens, qui passent tous pour des hommes sérieux, ne font pas autre chose sinon d'abuser des chiffres !

Un mot, ou plutôt une anecdote pour finir. Elle prouve combien cela peut être utile de ne pas savoir le latin, et comment un homme, ne sachant pas le latin et chargé d'expliquer une épitaphe, peut être beaucoup plus spirituel qu'un homme connaissant à fond la langue de Cicéron et d'Horace :

Donc M*** s'était fait le cicerone (ne pas confondre par conséquent avec Cicéron) de dames étrangères qui visitaient les richesses archéologiques d'une vieille cathédrale. Arrivées devant un mausolée où on lisait cette épitaphe : *Hic jacet mortalium honor, decus pacis et amor, belli tremor*, etc., nos visiteuses demandèrent à leur cavalier servant de vouloir bien leur traduire cette inscription tombale.

Notre homme, qui ne savait pas un mot de latin, ne voulant pas toutefois trahir son ignorance, fait mine de se recueillir, et tout à coup, avec l'assurance du premier Champollion-Figeac venu :

— Mesdames, répondit-il, cette inscription est très-ancienne ; elle est même quelque peu fruste ; néanmoins j'espère bien la déchiffrer. Et d'abord *Hic jacet* veut dire : il jasait. C'était, à ce qu'il paraît, un bavard; l'inscription n'a pu le taire, on ne doit que la vérité aux morts.

— Poursuivons : *Mortalium*, mort à Lyon ; c'est clair. — *Honor*, au Nord, c'est plus précis encore, il est décédé au Nord. Maintenant : *decus pacis*, ah! le malheureux, d'écus pas six, il n'avait pas six écus — *Et amor*, et à sa mort, pas si écus vaillants. — Enfin, *belli tremor :* le bélitre est mort, qualification quelque peu injurieuse, mais qui s'explique par le désappointement des héritiers du défunt, en présence d'une si piètre succession.

Et voilà cependant ce qu'il en est des réputations, ajouta le traducteur. Quelques écus de plus et notre personnage passait aux yeux de la postérité pour avoir eu en partage toutes les vertus possibles, tandis qu'il passera éternellement pour un bavard et un bélitre. Fiez-vous donc aux jugements des hommes !

X. EYMA.

POÉSIE.

Madame de Lamartine.

Elle s'en est allée où vont les belles âmes.
O vous tous qu'elle aimait et qu'elle secourait,
Pauvres enfants du peuple ! enfants de pauvres femmes,
    Que la misère torturait.

Son corps vous a quitté, c'est dans la loi suprême,
Mais son âme chrétienne est restée avec vous ;
On n'abandonne pas les enfants que l'on aime
    Et qui vous pleurent à genoux.

Celle qui visitait et mansarde et chaumière,
Était la femme aux mains pleines d'or en deniers ;
Ce sera maintenant un ange de lumière
    Qui montera dans vos greniers.

Il montera le front cerclé d'une auréole ;
Vous le verrez en rêve et vous le bénirez.
Par d'autres, dans vos mains, vous sentirez l'obole
    Glisser, et vous espérerez.

Il viendra vous souffler l'amour et la prière,
Le devoir, le travail, avec sa charité,
Et sous les doux rayons de sa douce lumière
    Vous comprendrez l'éternité.

BARILLOT.




Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE.

La vente des tableaux d'Eugène Delacroix a eu lieu à l'hôtel Drouot, devant un concours nombreux d'amateurs. Ces toiles, tableaux achevés, esquisses, copies même de maîtres, ont été disputées à prix d'or. On évalue à plus de 300 000 francs le produit de cette vente.

***

Ces jours derniers, la plus vaste salle de l'hôtel Drouot était encombrée d'artistes et d'amateurs de tableaux, attirés là par une vente qui ne se composait pourtant que de trois toiles, trois numéros, comme disent les appréciateurs.

C'étaient deux Lancret et un Murillo.

Les deux Lancret faisaient pendant; l'un représentait mademoiselle Camargo, l'autre mademoiselle Sallé, exécutant un pas dans de frais paysages peuplés d'Amours musiciens dans le goût de l'époque.

Le portrait de la Camargo, parfaitement conservé, d'un éclat doux et charmant, touché avec une exquise délicatesse jusque dans les détails, — il y a parmi les musiciens un petit joueur de flûte qui, à lui seul, est un tableau, — a été vendu 8000 francs.

Le portrait de mademoiselle Sallé, qui a un peu plus souffert et accuse quelques retouches, n'a atteint que le prix de 2700 francs.

L'histoire de ces deux tableux est fort curieuse. Ils ont appartenu au grand Frédéric, et ont fait partie de la collection du château de Rheinsberg, qu'il habitait comme prince royal.

A son avénement au trône, il donna cette résidence à son frère, le prince Henri de Prusse; ce prince étant mort en 1802, le château passa par héritage à un troisième frère, le prince Auguste de Prusse, qui laissa en 1813 à mademoiselle de W... tout le mobilier dont faisaient partie les deux tableaux qu'on vient de vendre.

C'est M. Peireire qui les a achetés.

Quant au Murillo, un portrait d'enfant, il faut croire que l'authenticité en était contestable; il s'est vendu 500 francs.

E. Villars.

***

On fait en ce moment, dit le *Pays*, de telles folies pour les vieilles faïences, surtout pour les faïences françaises, que, séduits par les hauts prix qu'elles atteignent, beaucoup d'amateurs se transforment en spéculateurs et vendent à l'envi leurs collections.

Se déclarera-t-il sur ces objets comme sur les valeurs de Bourse poussées à outrance, une réaction plus ou moins prochaine qui permettra aux vendeurs de racheter plus bas les plats et les assiettes côtés si haut aujourd'hui?

Le doute est permis : car, si d'un côté, les prix actuels sont très-élevés, d'un autre, les amateurs de faïences deviennent chaque jour plus nombreux, et, dispersées aux enchères, les pièces d'une collection importante se classent dans les cabinets de ces nouveaux convertis au culte du Rouen et du Moustier, qui pourront bien les garder avec l'amour ardent et jaloux de néophytes.

Quoi qu'il en soit, les ventes de spéculateurs se succèdent à l'hôtel Drouot.

Il y a huit jours, celle de M. B... avait attiré sur ce nouveau turf beaucoup de membres du Jockey Club, et un agent de change, pris subitement d'une belle passion pour la faïence, avait abandonné ce jour-là la corbeille pour la table de l'hôtel des commissaires-priseurs.

Un grand plat rond, fabrique de Rouen, à bordure rouennaise, dont le milieu était décoré d'enfants, camaïeu bleu sur fond brun, a été acheté par M. B... au prix de 1040 francs.

Plusieurs petites assiettes de la même fabrique à dessins polychromes se sont vendues couramment 100 fr. pièce.

Hier, c'était M. D... qui battait monnaie avec une partie de sa collection composée surtout de faïences du Midi.

Un plat ovale en moustier, finement décoré d'arabesques, de chimères et de personnages dans le style de Bézin, a été vendu 840 francs.

Une aiguière en forme de casque, très-fine, mais restaurée, 165 francs.

Un grand plat rond représentant une chasse d'après Tempesta, très-belle pièce, mais restaurée, 250 francs.

Une écuelle et son plateau, moustier polychrome, a atteint le prix de 229 francs.

Deux grands vases à anses sur piédouche, en faïence de Marseille, ornés de médaillons et de guirlandes en couleurs variées, époque Louis XVI, spécimen du décor marseillais dans le goût italien, ont été adjugés au prix de 1200 francs à madame Durand, la marchande bien connue de la rue Saint-Lazare.

En présence des prix actuels de ces objets, il serait curieux et intéressant de connaître leur valeur primitive à l'époque de leur fabrication. Malheureusement il n'existe, que je sache, aucune donnée à ce sujet. Sans remonter si haut, bornons-nous à constater qu'il y a moins de trente ans les assiettes de Rouen qui ont été payées dernièrement 100 francs pièce n'auraient certainement pas coûté 5 francs.

***

Madame de Musset, mère du poëte Alfred de Musset, vient de mourir, à Paris, âgée de quatre-vingt-trois ans. Elle était fille de Guyot-Desherbiers, directeur du comité de législation civile sous le Directoire, membre des conseils des Cinq-Cents et des Anciens.

***

On annonce le mariage de mademoiselle Sina, fille du richissime baron Sina et sœur de la princesse Ypsilanti, avec le comte de Castries, frère de la maréchale de Magenta et héritier unique du titre de duc de Castries. La

Digitized by Google

future apporte six millions en dot. La famille de la Croix de Castries, originaire du Languedoc, remonte à Guillaume, président à la cour des aides de Montpellier en 1487 : il fit ériger en baronnie la terre de Castries, encore possédée par la famille, laquelle devint marquisat en 1647 et duché en 1784. Le futur marié est lieutenant de cavalerie.

*
* *

On annonce aussi le mariage de M. le vicomte Le Compasseur de Créquy-Montfort-Courtivron, lieutenant de vaisseau, avec mademoiselle d'Auvray, nièce du marquis d'Ango de Flers. — M. de Courtivron appartient à une des meilleures familles de Bourgogne. — La famille de Créquy, avec laquelle la sienne a eu une alliance, s'est éteinte en 1801, dans les mâles, en la personne du fils de l'auteur des célèbres *Mémoires*, — du prétendu auteur, veux-je dire, car on sait que ces *Mémoires* dont le succès a été si retentissant ont été rédigés, au moment où ils parurent, il y a une trentaine d'années, par M. le comte de Courchamps.

Plusieurs journaux ont annoncé que M. le comte Adalbert de Périgord, second fils de M. le duc de Valançay, allait être autorisé à prendre le titre de duc de Montmorency, et que le prince Gontran de Beauffremont avait obtenu de la cour d'Espagne la grandesse et le titre de prince de Rebecq.

On sait que M. Gaston de Montmorency, prince de Rebecq, est mort sans enfants, et que le duc de Montmorency, décédé l'année dernière, n'a pas laissé d'héritier de son nom.

*
* *

On nous écrit de Saint-Pétersbourg — c'est aller un peu loin chercher des chroniques, mais le bien, d'où qu'il vienne, est bon à prendre : — On nous écrit donc de Saint-Pétersbourg que M. et Mme Hitrov — un nom connu dans le monde élégant de Paris — ont inauguré de nouveaux salons fort recherchés en Russie. S. A. I. le prince Nicolas Maximilianovitch, S. A. grand-ducale le duc Georges de Mecklenbourg-Strelitz, et S. A. le prince de Nassau ont honoré de leur présence cette réunion à laquelle assistaient tous les membres du corps diplomatique et toute la société de notre capitale. La liste des absents serait la seule possible à faire, et ils ont été si rares que les absences n'ont pu être remarquées.

La disposition, l'ornementation et l'ameublement des salons de réception de l'élégante habitation de M. et de Mme Hitrov ont eu un succès général et des plus légitimes. Ils présentent les meilleurs résultats de l'alliance heureuse du luxe et du bon goût. Tout y est réussi, et nous éprouvons un véritable plaisir à constater que presque tout ce qu'ils renferment est l'œuvre de l'industrie nationale. Les plans ont été tracés et exécutés par M. l'architecte Kolmann, les tapisseries sont de Nicolay, et les bronzes de la fabrique du duc de Leuchtenberg.

P. Amey.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Le mois qui vient de s'écouler s'est divisé en deux parties bien distinctes.

L'une, la première, bruyamment joyeuse, pendant laquelle on assistait à de brillants mariages le matin, à de magnifiques bals costumés le soir, semblait dire aux gens : Dépêchez-vous de vous marier et de vous amuser, car le carnaval n'a qu'un temps très-court à passer avec vous, et je vois déjà le mercredi des cendres qui frappe à vos portes.

L'autre, plus grave, qui ouvre le carême, suspend les fêtes officielles et laisse les salons à eux-mêmes; permission dont ils n'ont pas abusé cette année, je le jure! et cela par une foule de raisons bien faciles à comprendre.

D'abord le faubourg Saint-Germain qui laissait entr'ouvrir ses portes pour donner entrée — non aux bals, on ne danse point en carême sur la rive gauche de la Seine — mais aux concerts, aux petites opérettes, voire même à quelques mignonnes comédies de salon — car les comédies de salon sont plus à la mode que jamais cette année — vient de les refermer tristement pour prendre le deuil de la duchesse de Parme, malheureuse princesse enlevée en quelques jours par une de ces affreuses fièvres typhoïdes qui n'accordent ni grâce ni merci.

Il semble, en vérité, que quelques créatures sont marquées en naissant du sceau de la fatalité; et pour ne pas murmurer contre les décrets divins, en les plaignant et en les pleurant, il faut nous rappeler cette parole du Sauveur : « Mon royaume n'est pas de ce monde », car jamais existence a-t-elle été plus malheureuse que celle de cette fille de France dont le noble faubourg porte le deuil?...

Elle marchait à peine, quand son père, le duc de Berry, périt sous le poignard d'un assassin; elle passait de l'enfance à l'adolescence, et la vie semblait s'ouvrir belle et brillante pour elle, au moment où la révolution de 1830 la jeta dans l'exil où s'écoula bien tristement ses plus belles années: car madame la dauphine, sa tante, qui avait voulu la conserver près d'elle, avait laissé son sourire et sa gaieté dans les sombres cachots du Temple. Tout était donc triste et austère autour de la jeune princesse qui espéra encore le bonheur en épousant le duc de Parme; et qui encore une fois fut trompée dans son espoir, puisque ce prince, qui était indigne de l'affection qu'elle lui portait, mourut assassiné dans un bouge. Alors sa veuve se donna tout entière à ses fils et c'était pour eux qu'elle rêvait le bonheur quand la révolution italienne lui arracha cette dernière espérance et la rejeta brisée dans l'exil où elle vient de mourir...

Digitized by Google

Ce deuil contraint madame la princesse de Beauveau à retarder la représentation théâtrale qu'elle donnera encore cette année pour les pauvres. On jouera *les Enfants d'Édouard*, et la noble directrice de cette troupe aristocratique a voulu se charger du principal rôle dans la pièce. On se demande seulement où elle sera jouée. Sera-ce encore dans la salle du Conservatoire, ce qui avait soulevé tant de critiques l'année dernière; ou bien, l'hôtel de la princesse sera-t-il l'endroit choisi? Chose, à mon avis, infiniment préférable, mais comme mon avis ne m'est point demandé, il risque fort de ne pas être écouté.

Mais si les salons ont été peu animés durant le mois qui vient de finir, par contre, les artistes ont commencé leurs concerts à grand orchestre : et c'est une anglaise, mistress Key Blunt, qui s'est chargée d'en faire l'ouverture, dans les grands salons du Louvre, par une soirée dramatique et musicale où figurait un public pouvant servir de carte d'échantillons au quatre parties du monde : il y avait des Anglais, des Allemands, des Russes, des Américains, des Égyptiens, des Chinois, enfin un représentant de tous les peuples connus sur le globe; la bénéficiaire a déclamé une longue tirade d'anglais fort bien dite sans doute pour ceux qui comprenaient la langue. Samson a dit des fragments littéraires qui ont été applaudis par tout le monde. Ernesta Grisi a chanté, Favilli a joué du violon; mademoiselle Chaudesaigues, jeune et charmante cantatrice, fille de ce bon Chaudesaigues qui chantait les chansonnettes avec tant de cœur et tant d'esprit, a joué avec le premier prix du Conservatoire, une petite opérette intitulée *Un tour de clef;* mais tout le succès de la soirée a été accordé à une jolie comédie nouvelle de madame Berton, fille de Samson, comédie intitulée *Pour être aimée*, et qui a été jouée avec un entrain et un talent parfaits par Saint-Germain et madame Armand qui s'étaient chargés des principaux rôles; et ce succès n'a surpris personne, car tous deux avaient déjà fait leurs preuves, non-seulement sur la scène, car à l'Odéon madame Armand a laissé les meilleurs souvenirs dans les comédies de George Sand surtout; et l'an dernier elle était une des étoiles du salon de madame de Solms qui attirait chez elle, on le sait, toutes les illustrations en tous genres.

Il y a eu aussi une très-belle matinée musicale chez M. Deloffre, qui étant chef d'orchestre du Théâtre-Lyrique, se trouve à la source pour choisir les artistes qui peuvent le mieux charmer ses invités. On y a entendu mademoiselle Trebelli, aujourd'hui madame Baretti, Ismaël et mademoiselle de Maësen qui attirent tout Paris dans *Rigoletto;* et comme pianiste, madame Soulé, belle personne d'un immense talent, le seul, dit-on, qui puisse faire oublier, en le remplaçant, celui de madame Pleyel; elle a eu un succès, parmi ce monde d'artistes si difficile à émouvoir, que je ne saurais dépeindre et qui a dû la rendre bien fière! Voici une nouvelle étoile qui se lève à l'horizon; saluons son brillant avenir.

Rossini a donné un grand dîner pour fêter l'anniversaire de sa naissance, anniversaire qui n'arrive que tous les quatre ans, puisqu'il est né le 29 février; ses invitations étaient écrites par lui et signées *le Singe de Pezzaro*, traduction très-libre de *Cygne de Pezzaro* dont on l'a baptisé : il aime à rire de tout, de tous et même de lui.

Le dîner était des plus brillants et comme couvert et comme convives. Rossini est très-gourmand : de même que Louis XV, il ne dédaigne pas de confectionner lui-même quelques-uns des plats qui figurent sur sa table, et si l'on veut lui faire grand plaisir, c'est d'en beaucoup manger et de les louer à outrance.

Il avait Auber à sa droite et Meyerbeer à sa gauche, puis toute la pléiade des compositeurs musicaux et de nos musiciens les plus célèbres s'épanouissait autour de lui; très-gênée pourtant par le règlement sévère que Rossini impose à ses convives : — à sa table il est défendu *de parler musique*.— C'est notre politique, dit-il pour expliquer cette défense : aussi on s'agite, on se fâche, on se dispute et l'on n'arrive à rien qu'à troubler sa digestion, ce qui peut être grave!

Après le dîner, la musique a été encore bannie des salons du maëstro. — C'est pour moi un jour de fête, disait-il, je me repose...

Et il s'est amusé à faire des tours de cartes pour montrer son adresse... mais il n'a pas osé jouer un morceau de piano, comme il devait en avoir très-bonne envie pourtant, car sa marotte en ce moment est de devenir un grand pianiste, et pour cela il fait quatre ou cinq heures de gammes tous les jours... Voilà, il faut avouer, une singulière ambition pour un homme pareil, et ne vous fait-il pas un peu l'effet de cet évêque qui voulait se faire meunier?

La réception de M. de Carné à l'Académie a fort agité les salons du faubourg Saint-Germain qui avaient travaillé à son élection de toutes leurs forces, et nos grandes dames s'y trouvaient en nombre. Le discours du nouvel élu a été simple, modeste et honnête en tous points; il s'est effacé pour laisser la gloire à son prédécesseur, ce qui a semblé de bon goût à tout le monde; mais le discours de M. Viennet, chargé de lui donner la réplique, a brillé, par contre, comme un feu d'artifice; il y avait de l'esprit, de la raillerie, de la finesse, et tout cela si petillant, si léger enfin, qu'après avoir ri et applaudi, le public demandait ce qui lui restait de toutes ces paillettes dans la mémoire : — rien... et c'était là le fâcheux de la chose...


Digitized by Google

M. Viennet, qui a quatre-vingt-cinq ans, est le dernier échantillon qui nous reste du XVIIIe siècle, et ce sera malheureux de le perdre, car c'est un échantillon taillé en pleine pièce : il est railleur, futile, voltairien ; en un mot, il semble un débris du siècle passé oublié par la mort ; et rien ne peut paraître plus bizarre que de trouver tant de jeunesse dans un vieillard ; mais, au demeurant, c'est un excellent homme fort aimé de tous ceux qui le connaissent, surtout des jeunes gens.

Puisque je vous ai parlé mariages en commençant cette lettre, je veux vous citer quelques-unes de ces unions qui ont précédé le carême.

Le comte de Leuze a épousé mademoiselle de Foix. Le marié est un charmant cavalier, la mariée une délicieuse jeune fille, et les deux familles se valent comme origine ; celle du comte de Leuze descend, prétend-on, des croisades ; et celle de mademoiselle de Foix est une ancienne maison de Picardie, d'origine anglaise, dont le premier nom est Tyrel, car les Foix descendent de ce Tyrel, favori de Guillaume le Roux, qui tua ce prince, par imprudence, à une chasse au sanglier.

S'il faut, comme dit une vieille chanson, des époux assortis pour appeler le bonheur, on ne peut pas mieux trouver que ce jeune ménage...

Le comte Henri de Chassaigne a épousé mademoiselle de Madron.

Le comte Dodun de Kérouan, mademoiselle de Lessasseur.

Le comte Lecouteux de Cautelieux, mademoiselle de Craveron... ; mais je m'arrête, car si je continuais, ma lettre ressemblerait à une affiche de la mairie. Seulement j'ajouterai, en m'éloignant de France, que miss Bradon, *liauteress* anglaise, qui a fait tant de bruit chez nous, cet été, avec son *Secret de Miss Aurore* et sa *Lady Audley*, vient d'épouser M. Max Well, son éditeur : ce qui est une bonne affaire pour tous les deux ; et en revenant à Paris, j'entends circuler tout bas un léger bruit que je vais vous dire, c'est que notre célèbre peintre Eugène Isabey se remariera après Pâques... Je n'aime pas beaucoup les secondes éditions en fait de mariage, surtout quand la première date d'une trentaine d'années ; aussi comme je désire que cette nouvelle soit fausse, je ne vous la donne que sous toutes réserves...

La baronne DE V...

MAITRE LAURENT.

(Voyez le numéro précédent.)

— Voilà une belle explosion, dirent les jeunes filles.

— Ma foi, reprit une vieille femme, si leurs autres mines partent comme celles-ci, et si toutes font autant de besogne, ils viendront vite à bout de leur rocher. Péchaire ! j'ai cependant toujours dans l'idée que cela doit finir mal.

— Cela finira bien, dit une jeune fille.

— Quelqu'un ici connaît-il le père ou la mère du mineur de maître Laurent? cria l'une des cueilleuses du haut de son échelle.

— Non, répondirent plusieurs voix.

— Alors ce garçon, avec ses mains noircies et son visage enfumé, pourrait bien être quelque bâtard de Satan.

La cueilleuse se signa dans l'espérance de faire évanouir l'apparition.

Les jeunes Provençales qui l'entouraient attendirent un peu, puis elles éclatèrent de rire.

Le surlendemain de ce jour, dans le vallon du Golfe, les cueilleuses encore s'entretenaient de maître Laurent.

Eh, eh ! répétaient les vieilles femmes, si les choses ne vont pas absolument mal là-haut, elles sont loin d'aller comme il faudrait Il est certain que chez Laurent, depuis quarante-huit heures, on n'a pu faire sauter le moindre petit quartier de roche.

Au même instant, et comme pour répondre à ce défi, le cornet du mineur annonça l'explosion d'une mine.

Les femmes dans le vallon et les passants sur la route regardèrent la montagne du Palet-du-Diable.

L'explosion ne se fit pas attendre ; mais le mineur continua de souffler dans son cornet. Une détonation succéda à la première, puis deux, puis trois, puis quatre.

— Est-ce le diable, oui ou non? répétèrent les vieilles femmes avec terreur.

Les jeunes filles ne riaient plus.

— Ce diable de mineur, disaient les gens de Vallauris, fera sauter la montagne tout entière !

Enfin le silence se rétablit.

Bientôt les cueilleuses purent voir deux hommes courir sur les ruines encore fumantes du mamelon de l'ancien potier. Ils crièrent longtemps, mais l'écho cette fois ne répéta que le mot de : « Victoire ! victoire ! »

Laurent était resté debout sur la roche encore frémissante, et contemplait son domaine avec or-


Digitized by Google

gueil. D'un mouvement brusque ayant relevé la tête :

— Aujourd'hui, s'écria-t-il, je suis véritablement un triomphateur !

Ces mots à peine prononcés, le bonhomme se redressa entièrement et son corps devint droit comme un chêne.

Le mineur considérait les ruines du mamelon avec autant de fierté que le propriétaire lui-même.

Maître Laurent s'en aperçut :

— Ah ! mon ami, dit-il, tu as pris moitié de la peine, c'est bien de prendre moitié de la joie.

Les deux travailleurs, après avoir longuement admiré leur ouvrage, entrèrent dans la bastide et burent à la destruction de toutes les roches.

Tout à coup maître Laurent, frappé d'une idée soudaine, dit au jeune mineur :

— Mon enfant, à nous deux, nous ferions de grandes choses ! Il faut nous associer. Nous achèterons la montagne du Palet-du-Diable, la montagne entière, et, petit à petit, nous la ferons sauter. Nous agrandirons notre domaine, et nous vaincrons Satan !

— Comment nous associer ? dit le mineur, je ne possède rien.

— As-tu des parents ?

— Non, j'ai été élevé à l'hospice de Nice.

— Eh bien ! tu seras mon fils.

— Quoi ! vous voudriez...

— Écoute ! J'ai un neveu; il est marin et n'aime que la mer. Il appelle la terre d'un nom si méprisant que je ne puis ni le voir ni l'entendre. Il me traite de fou, moi je le traite d'imbécile. Nous ne nous comprendrons jamais. Or, par les jours de vent d'est, quand je suis forcément à ne rien faire, je regarde mes pauvres arbres, ma pauvre terre ; je me demande qui aimera, quand je serai mort, qui soignera ce que j'aurai tant aimé, tant soigné, et je me sens pris d'une grande tristesse. Cher ami, je te donnerai mon domaine, tu me promettras de ne pas le vendre, et j'attendrai patiemment l'heure où l'on met les vieillards dans un lit de bonne terre. Mais jusque-là, si tu le veux, il en sautera encore des roches !..... Enfin, tu es mon fils, c'est convenu ; embrasse-moi... Ah ! nous allons en abattre de la besogne.

— Est-ce possible ? ne vous moquez-vous pas de moi ? s'écria le mineur ébloui.

— Mais non, mais non, dit le bonhomme. J'avais besoin d'un fils, et tu cherchais des parents ; nous nous entendons : quoi de plus naturel ? Je suis certain, ajouta-t-il plaisamment, qu'avant six mois on nous trouvera un air de famille. D'ailleurs, l'amour du travail, ça met sur la figure des hommes un je ne sais quoi qui fait que, quand deux bons travailleurs se rencontrent, ils se sentent eux-mêmes un peu parents. A l'ouvrage donc ! Je t'assure que ni mes orangers ni ma terre ne s'aviseront de blâmer mon choix.

Lorsqu'on sut à Vallauris et au Golfe que maître Laurent avait adopté le mineur, chacun répéta :

— Ils étaient faits l'un pour l'autre !

Juliette LAMBER.

LE CHEVRIER.

(Chronique italienne.)

I.

Le soleil se couchait derrière la montagne escarpée de Saint-Julien, où confine la Toscane avec la seigneurie de Lucques. Tandis que les rochers à pic se coloraient du reflet des rayons étincelants, les bois de chênes verts, de liéges et de myrtes sauvages, au fond de la vallée, prenaient une nuance de plus en plus sombre. Entre ces massifs de feuillage, se cachaient les cabanes d'un hameau, auquel conduisait un sentier sinueux. Au delà du hameau se dessinaient les clochers d'un monastère aux murailles élevées, et, enfin, Pise apparaissait dans l'éloignement. A un mille environ de la première cabane, quelques chèvres, gardées par un jeune homme de vingt ans, sautaient de roche en roche, et broutaient capricieusement les feuilles des arbustes. Le chevrier suivait nonchalamment la marche irrégulière de son troupeau. Son beau visage, à la teinte brune, aux traits antiques, portait la teinte de l'ennui : cette existence, que ne traverse aucun événement, est si uniforme, si monotone !

Voyant le soir décliner, le chevrier appela ses chèvres et les poussa devant lui en chantant un air d'une mesure lente. Comme il pénétrait sous un épais taillis, il vit déboucher du côté opposé de la plaine deux hommes à cheval et couverts d'armures à demi brisées et tachées de sang. Bientôt ces hommes furent près de lui. Ils paraissaient accablés de fatigue, et le hasard voulut qu'ils s'arrêtassent à quelques pas d'un bouquet d'arbres, derrière lequel le chevrier s'était instinctivement caché. Ils attachèrent leurs chevaux à un chêne et dénouèrent les nœuds de leurs cuirasse pour respirer plus à l'aise. A la richesse des ciselures du casque et du pommeau de l'épée que portait l'un des guerriers, il eût été facile de reconnaître en lui un chef, un riche patricien. Malgré la lassitude qu'il éprouvait, ses traits avaient conservé un air d'autorité ; évidemment, il avait commandé pendant toute sa vie.

Son compagnon offrait l'image du véritable con-

Digitized by Google

dottière : sa physionomie était rude, des cicatrices nombreuses sillonnaient ses joues et augmentaient l'expression naturellement farouche de son visage. Il témoignait d'ailleurs beaucoup de respect au chevalier qu'il escortait. Après l'avoir aidé à s'asseoir sur un tertre de gazon, il attendit que son maître rompît le silence. Celui-ci se livra d'abord à une espèce de sombre méditation; puis, relevant la tête avec énergie, il s'écria :

— Nous sommes vaincus! Pour la première fois. j'ai quitté en fuyant un champ de bataille... Honte à ma maison! La gloire des Orfani est à jamais souillée!

— Monseigneur, dit l'écuyer, calmez-vous. Une gloire telle que la vôtre ne s'éteint pas en un jour. Quel capitaine n'a jamais éprouvé d'échecs? Vos ennemis vous ont vu fuir, mais ils n'auront pas lieu de se réjouir d'un avantage dû à la supériorité de leur nombre; en nous dérobant au danger, nous avons préparé notre revanche. Vos partisans se rallieront, et cette journée désastreuse sera réparée.

— Ton zèle t'aveugle, brave Marco. Déjà, sans doute, nos éternels adversaires, Ottone, Cavallini, Horatio, sont rentrés à Pise pour y répandre eux-mêmes la nouvelle de leur triomphe. O fureur!...

— Peut-être serait-il sage à vous de signer la paix.

— Que je me soumette? que j'aille saluer les vainqueurs?... Jamais!

— A quoi vous conduira une lutte nouvelle?

— Eh bien! s'il m'est défendu de reprendre les armes, j'irai demander un asile à Lucques ou à Florence; mieux vaut l'exil que la honte.

Depuis quelques instants, Marco suivait d'un œil inquiet le déclin du soleil. Le comte Orfano remarqua cette préoccupation et dit :

— Je devine ta pensée. Tu crains que la nuit ne nous surprenne dans ce lieu désert. Remontons à cheval et partons.

— Mais de quel côté nous diriger?

— J'aperçois un troupeau de chèvres; l'homme qui les garde ne doit pas être loin. Appelle-le.

Marco porta à ses lèvres un petit cor d'ivoire dont il tira un son prolongé. Le chevrier, surmontant sa timidité, se montra aussitôt et demanda d'un air respectueux si ses services pourraient être utiles aux chevaliers. A l'aspect du jeune homme, le comte poussa une exclamation de surprise, et, sans répondre au chevrier, il pressa le bras de Marco.

— Ami, dit-il ensuite, ce lieu est-il toujours aussi solitaire? Personne n'y vient-il de Pise?

— Personne. Ma vallée est sauvage.

— Et connais-tu les détours de la montagne qui la borde?

— Si je les connais! C'est là qu'aux jours fériés je vais respirer au sein des nuages, c'est là qu'armé de l'arc j'arrête dans leur vol les oiseaux de proie.

— Bien! tu es fier, indépendant; une vie de périls et d'émotions te conviendrait mieux sans doute que tes occupations de chevrier?...

— Il est vrai, mais je ne veux pas rêver un impossible changement de sort. Le roitelet ne parcourra jamais l'espace avec les ailes de l'aigle.

— Jeune homme, je vais te parler franchement. Ton air est triste, le son de ta voix, tes discours me prouvent que tu te sens mal à l'aise dans cette vallée étroite. Comment t'appelle-t-on?

— Azzoli, fils de Clemencio.

— Azzoli, n'as-tu pas songé quelquefois que tu pourrais te mettre au service d'un riche seigneur?

— Qui donc m'accueillerait? Je ne suis bon à rien.

— Le métier des armes te ferait-il peur?

— A moi? Qu'on me donne une épée, et l'on verra si ma main ne la tient pas haut et ferme.

— Cependant l'écho de la bataille d'aujourd'hui a dû arriver jusqu'à toi, et ton ardeur ne t'a point entraîné de ce côté?

— Monseigneur, les débats des habitants de Pise ne me regardent pas.

— Tu vis avec tes parents?

— Avec Margarita, ma mère, Bianchetta, ma sœur, et une orpheline que je dois épouser bientôt, la douce Teodora.

— Tu l'aimes?

— Comme une seconde sœur.

— Et ne t'estimerais-tu pas heureux d'enrichir ta famille?

— Ce serait pour moi le bonheur suprême.

— Consens à me suivre, et je me charge de ton avenir. Un fils dévoué comme toi mérite d'être protégé.

— Quoi! vous daigneriez...

— Tu es jeune, tu es brave, c'est le métier des armes qui te convient. Si cependant l'idée d'un départ coûtait trop à ton cœur, tu es libre encore.

Un combat s'était engagé dans l'esprit d'Azzoli entre plusieurs sentiments opposés. D'un côté, sa famille, sa fiancée; — de l'autre, les aventures chevaleresques, le désir de procurer la fortune à ceux qu'il aimait, la crainte d'essuyer leurs reproches, de voir couler leurs larmes. Il s'accusait intérieurement et se défendait ensuite contre lui-même. Cette lutte n'avait pas échappé à l'observation du comte Orfano; son œil scrutateur en suivait les phases sur le visage du chevrier.

— Je n'ai, reprit-il, aucun motif pour chercher à vaincre ta répugnance; reste dans ton hameau. Peut-être plus tard regretteras-tu cette occasion, qui ne se présentera peut-être plus. Au reste, je veux te

Digitized by Google

laisser le temps de réfléchir; si tu te décides à partir avec nous, reviens en ce lieu cette nuit, vers la vingt-deuxième heure. Nous serons là.

Et, remontant à cheval, le comte et son écuyer s'éloignèrent, tandis qu'Azzoli reprenait, pensif, le chemin de sa chaumière.

Au moment où le chevrier poussa la porte, il fut frappé de l'air d'inquiétude qui se lisait sur les visages. La vieille Margarita filait sa quenouille, et son pied imprimait au rouet une rapidité inaccoutumée; Bianchetta s'occupait du souper; quant à Teodora, placée près de la fenêtre sur un escabeau de bois, elle tressait d'une main distraite une corbeille de joncs.

— Bonsoir, mère, dit le jeune homme; bonsoir, mes sœurs.

— Tu as bien tardé! s'écria Margarita d'une voix empreinte de mécontentement. Bianchetta voulait aller au-devant de toi. Teodora ne cessait de regarder à cette croisée. Depuis longtemps le jour est tombé. Quel motif t'a donc retenu aux champs?

— J'ai rencontré deux chevaliers qui m'ont demandé des renseignements sur cette vallée. Ils ont eu la bonté de s'informer de mon sort; je leur ai parlé de vous. Telle est la cause du retard que vous me reprochez.

— Allons, tout est pardonné, reprit la mère. Viens, embrasse-moi.

— Des chevaliers? répéta naïvement Bianchetta, qui était, comme toutes les jeunes filles, curieuse de nouveautés; ils devaient avoir de bien beaux habits!

— Oui, leurs armures étaient riches, mais couvertes de sang et de poussière.

— Que dites-vous! murmura la fiancée d'Azzoli en joignant les mains avec effroi.

— Ils avaient pris part à une bataille qui avait été livrée à quelques milles d'ici.

— Une bataille! s'écrièrent à la fois les trois femmes.

— Rassurez-vous, dit Azzoli, les maux de la guerre ne nous atteignent pas, nous autres dont la vie est aussi ignorée que la mort. Nous n'éprouvons pas les émotions, les joies de la victoire...

— Mais, interrompit Teodora, le simple chevrier est étranger aux douleurs de la défaite.

— Je vous reconnais bien à ces paroles; vous êtes sans désir, votre pensée n'a jamais franchi les limites de nos campagnes.

— Je l'avoue, dit la jeune fille en baissant les yeux, je n'ai rêvé le bonheur qu'ici...

— Pour moi, dit à son tour Bianchetta, je suis plus ambitieuse. Lorsque de grandes dames, montées sur leurs haquenées et suivies d'une foule de serviteurs, traversent par hasard notre vallée, je compare involontairement ma robe de serge et mon voile épais à leurs robes de soie et à leurs voiles transparents et tout brodés d'or. Qu'elles sont belles, sous leurs magnifiques atours, et comme elles doivent être aimées!

— Est-il vrai, Azzoli, demanda Teodora, aime-t-on mieux celles qui sont brillantes et bien parées?

— Non, leur éclat ne peut éblouir qu'un moment, Bianchetta, tu es une folle de penser au luxe des dames de Pise. Ne porte pas tes regards au-dessus de ta condition; tu souffrirais trop ensuite, lorsqu'il te faudrait redescendre jusqu'au rang où la naissance t'a placée.

— Est-ce un crime de faire des rêves! Toi-même, frère, ne m'as-tu pas confié mille fois les tiens?

— Il est ambitieux! s'écria Teodora en pâlissant.

— Si je l'étais, ma douce fiancée, ce serait pour vous donner les parures, une existence enviée de tous, pour vous rendre l'égale des plus nobles châtelaines.

— Azzoli, j'ignore ce que nous réserve l'avenir, mais l'avenir ne vaudra peut-être pas notre passé.

— Je suis de l'avis de Teodora, dit la vieille mère avec une gravité qui commandait le respect. Rêver, c'est dormir; dormir, c'est ne pas vivre. Garde-toi, mon fils, des projets imprudents, des conseils perfides... Et toi, Bianchetta la vaniteuse, tu as bien autre chose à faire que de songer aux perles, aux robes de brocart : tes beaux cheveux noirs, ton sayon de laine et une couronne de feuillage, voilà qui doit te suffire.

Après cette exhortation, la famille du chevrier allait s'asseoir autour de la table de chêne, quand des coups appliqués contre la porte retentirent soudain.

— Qui frappe ainsi? dit Teodora inquiète.

Le jeune homme pâlit, il pensa que l'heure du rendez-vous était écoulée, et que les inconnus, las de l'attendre, s'étaient déterminés à venir lui rappeler sa promesse.

— C'est notre vénéré fra Giuseppe, dit Bianchetta en ouvrant à un moine au visage recueilli, au regard paternel.

Celui-ci entra, le sourire aux lèvres, et se laissa tomber sur un escabeau en murmurant ces mots :

— Oui, c'est moi, mes enfants. Vous me voyez épuisé.

— Il faut, remarqua Margarita, que vous ayez supporté de grandes fatigues, car d'ordinaire vous ne vous plaignez jamais.

— Aujourd'hui, en effet, ma tâche de charité chrétienne a été un peu rude. J'ai eu bien des larmes


Digitized by Google

à essuyer, bien du sang à étancher. A la première nouvelle du combat qui avait lieu, je me suis hâté, en compagnie de quelques frères, d'aller porter sur le champ de bataille des secours et des consolations. Les vainqueurs s'étaient éloignés, laissant le sol jonché d'armes et de cadavres; çà et là, un blessé respirant encore poussait de faibles gémissements. C'était un spectacle déchirant que la vue de ces malheureux, pour la plupart jeunes et beaux, que le fer de l'ennemi avait moissonnés, malgré leur force et leur courage. Azzoli, toi qui sembles m'écouter avec attention, continue à suivre les avis que je t'ai donnés tant de fois, à vivre humblement parmi ceux qui t'aiment.

Croiriez-vous, mon père, dit Margarita, que Bianchetta voulait inspirer à Azzoli des pensées d'ambition?

— Jeune fille, dit gravement fra Guiseppe, la flamme des désirs s'allume promptement dans un cœur de vingt ans; pourquoi as-tu tenté ton frère?...

Après le départ du bon religieux, la petite famille soupa; mais la sérénité accoutumée ne présida point à ce modeste banquet. Il était tard lorsqu'on se sépara. Azzoli se jeta tout habillé sur sa couche de bruyère, et là il se prit à méditer en attendant que tout bruit eût cessé dans la chaumière. Qand Margarita eut éteint sa chandelle de résine, le jeune homme se leva doucement et gagna à pas légers la porte, qu'il entr'ouvrit. Cependant, au moment de sortir, de s'éloigner pour longtemps, pour toujours peut-être, il sentit le courage lui manquer. L'idée de la douleur qu'il allait causer aux êtres dont il était aimé, de l'abandon auquel serait réduite sa fiancée, de l'isolement dans lequel seraient plongées trois femmes sans protecteur, cette idée accablait son esprit. D'une autre part, les séductions de la fortune, l'attrait de l'inconnu, ramenaient son imagination vers le lieu où il était sans doute attendu déjà. Le vent qui soufflait du côté du monastère apporta le son des heures. Arraché par ce tintement à son hésitation, Azzoli acheva d'ouvrir la porte et sortit, le cœur plein de trouble et de remords. Voulant cependant que sa famille fût instruite en partie du motif de son départ, il s'arrêta devant la cabane d'un chevrier qu'il regardait comme un frère, et cria :

— Eppolo!

Celui-ci parut à une étroite lucarne, et demanda :

— Qui m'appelle?

— Moi, Azzoli.

— Toi? d'où vient que tu ne reposes pas encore?

— Des motifs impérieux m'obligent de quitter le toit de ma mère. Margarita ignore mon départ. Va la trouver demain matin; tâche de la consoler; dis-lui que je serai de retour le plus tôt possible, et qu'en m'éloignant je n'ai songé qu'à son bonheur futur.

Sans attendre la réponse d'Eppolo, que la brusque disparition et les paroles bizarres de son ami avaient rempli de surprise, le chevrier s'avança dans la direction du petit bois. Le comte et Marco s'y trouvaient déjà.

— Tu as bien tardé! dit Orfano d'une voix empreinte de mécontentement.

— Je l'avoue, monseigneur, jusqu'au dernier moment j'ai hésité.

— Quoi! devant la fortune?

— Maintenant, ma résolution est prise.

— C'est bien. Voici un cheval que je me suis procuré pour toi. Partons!

— O ma mère! murmura tout bas Azzoli. Pauvre fiancée, que vas-tu devenir?...

Le comte et Marco étaient placés en selle, et bientôt les trois voyageurs se dirigèrent d'un pas rapide vers la montagne de Saint-Julien.

II.

Le château où le comte Orfano s'était retiré après sa défaite, s'élevait sur le territoire de Lucques. A l'abri de ses épaisses murailles, le proscrit pouvait méditer des plans de vengeance, sans craindre les attaques de la faction ennemie qui l'avait chassé de Pise. Le vieux manoir se détachait, sombre et sévère, du sein des massifs de feuillage qui lui faisaient une verte ceinture. Au faîte des créneaux veillait constamment une sentinelle armée d'une lance et d'un cor. Mais nul péril ne menaçait ce château, entouré d'ailleurs de montagnes qui en rendaient l'accès très-difficile.

Dans une petite salle à la forme sphérique, pratiquée au milieu d'une tourelle en saillie à l'un des angles de l'édifice, deux femmes assises près du balcon brodaient une tapisserie. Leurs vêtements indiquaient bien la différence de leur rang. L'une avait sur la tête une petite couronne d'or, d'où tombait un voile; sa robe, mi-partie blanc et azur, était ornée, au-dessus des deux genoux, d'un écusson représentant les armoiries des Orfani; ses *pigaces* de velours se terminaient par une pointe extrêmement longue. L'autre portait le costume riche, mais plus simple, d'une suivante : un chaperon de drap et une tunique à manches ouvertes et pendantes par-dessus sa robe de laine fine. La première tenait de sa mère, noble Saxonne, épousée par le comte pour ses grands biens, un genre de beauté tout allemand; ses cheveux de nuance blonde s'harmonisaient avec


Digitized by Google

son teint d'une blancheur éblouissante; sa taille élancée lui donnait à la fois de la majesté et de la grâce.

Tandis que d'une main exercée elle ramenait son aiguille dans les points inégaux de la tapisserie, son regard paraissait chercher au loin quelque image agréable. Il lui arrivait d'oublier la présence de sa camériste Virginia, et de rester plongée dans sa contemplation. Virginia, en fille discrète, s'efforçait de comprimer un sourire. Cependant la belle Giulia Orfano, remarquant qu'elle était l'objet de l'attention de sa camériste, prenait alors d'ingénieux détours, afin d'expliquer ses distractions.

— Il me semble, disait-elle, que j'aperçois le chapelain de mon père, et qu'il vient par devers nous monté sur sa mule...

Ou bien :

— Ne vois-je pas des veneurs qui traversent le bois avec les pièces qu'ils ont abattues?

Ou bien encore :

— Nos pages font, je crois, une chevauchée. Comme ils vont vite!

— Dieu me pardonne, madame, répondit la camériste, je crois que vos yeux vous trompent. Ce n'est pas le digne chapelain de votre père, ce ne sont pas des chasseurs chargés de butin, ce sont encore moins de malins pages chevauchant à travers les longues allées du jardin : c'est Marco, le valeureux homme d'armes que chérit monseigneur le comte.

— Tu as raison. Il n'est pas seul?

— Il escorte ce jeune inconnu dont le nom et la présence au château sont une énigme pour nous.

— C'est vrai... Ils font leur promenade accoutumée.

— Ah! madame a remarqué...

— Tous les jours, à pareille heure, ils parcourent les jardins.

— Avouez, madame, que ce jeune homme est un habile cavalier. Les palefrois les plus rebelles sont domptés par lui avec une facilité qui tient du prodige.

— Il s'avance de ce côté, laissant son compagnon bien loin derrière lui. Viens te placer près de moi, au balcon; je suis curieuse de voir ce qu'il lui faudra de temps pour franchir la pelouse.

A peine Giulia et sa camériste s'étaient-elles mises au balcon de pierre taillée à jour, que l'inconnu arriva en quelques bonds près de la tourelle. Là, avec une adresse infinie, il sut contenir son cheval, qui s'arrêta court. Le jeune homme leva les yeux vers le balcon, et, se découvrant la tête, il salua respectueusement la fille du comte; puis, reprenant sa course impétueuse, il disparut comme une vision.

Giulia était restée dans la même position.

— Ne rentrons-nous pas, madame? lui dit Virginia.

— C'est étonnant... Un mystère que mon esprit ne peut pénétrer enveloppe cet étranger. Rappelée du couvent depuis cinq mois par mon père, je l'ai trouvé ici en compagnie de ce jeune homme, qui semble l'objet de tous ses soins, de toutes ses prévenances. Toujours ils sont ensemble; Marco seul vit en tiers avec eux. J'aurais même le droit de me plaindre, car je suis presque abandonnée.

— Et vous n'avez jamais adressé de question à monseigneur?

— Jamais. Il ne souffrirait pas que je portasse un regard curieux sur ses actions; d'ailleurs, sa gravité m'effraye. Livré aux calculs de l'ambition, avide de pouvoir, il se plaît médiocrement à mes entretiens. D'autres soins le préoccupent, et ce n'est pas pour rien qu'il passe sombre et rêveur le long des galeries du manoir. Ah! Virginia, j'ai fait une grande perte quand ma bonne mère est remontée aux cieux!

— Ne doutez point, madame, de l'affection de monseigneur. Il vous chérit tendrement; hier encore, il s'écriait, en vous pressant les mains, qu'il voulait vous donner une couronne.

— Et je tiendrai ma parole, dit le comte, qui était entré dans la salle sans être entendu des deux jeunes filles.

Giulia se retourna vivement avec une certaine expression de crainte. Orfano la contempla en souriant, et déposa un baiser sur le front de sa fille; puis, reprenant bientôt sa gravité habituelle, il congédia d'un geste impératif la camériste, s'assit dans un large fauteuil de chêne, et invita Giulia à se placer près de lui et à l'écouter attentivement.

— Ma chère enfant, dit-il, l'existence que je mène depuis quelques mois a éveillé votre curiosité, je le sais, et je ne m'étonne ni ne m'offense d'un sentiment bien naturel. Plusieurs fois, des questions que je feignais de ne point comprendre ont expiré sur vos lèvres. Il me serait agréable de satisfaire votre désir en vous expliquant les motifs d'une conduite qui peut vous paraître bizarre. Vous vous êtes sans doute demandé pourquoi le comte d'Orfano avait quitté son palais de Pise pour venir ici vivre obscur et ignoré. Apprenez que mes concitoyens m'ont proscrit...

— Vous, mon père, après tous les services que vous leur avez rendus?...

— Ce sont des enfants ingrats, qu'il faudra châtier une autre fois; l'occasion va peut-être s'offrir à moi de rentrer dans la ville qui m'a banni. Je voulais vous instruire de mes projets de départ



afin d'épargner à votre cœur toute inquiétude sur mon sort.

— Quoi! s'écria la jeune fille, les yeux remplis de larmes, vous allez affronter de nouveaux dangers? Avez-vous donc besoin de vivre à Pise, parmi des factions toujours prêtes à se soulever et à se venger du mérite par les embûches et la trahison? Tous les princes d'Italie s'estimeraient heureux de vous confier le commandement de leurs forces.

— Une position secondaire ne convient pas à mes plans d'avenir. Il faut que je domine en maître à Pise ou que je meure!

— O ciel!

— Rassurez-vous, nul péril sérieux ne menace ma tête.

— Permettez-moi, mon père, de vous demander si cet étranger que j'ai aperçu souvent en votre compagnie doit contribuer à l'exécution de vos projets?

— Il m'est indispensable. Un jour, je vous entretiendrai plus longuement à son sujet; maintenant, il est inutile que vous vous enquériez de son nom et du but de sa présence en ce lieu. Adieu, Giulia; rendez-vous à votre oratoire, et priez-y pour votre père; les vœux d'un ange comme vous ne sauraient manquer d'être entendus de Dieu.

En achevant ces mots, le comte se leva et sortit, laissant sa fille plongée dans la stupeur et l'accablement.

Quelques instants après, Orfano entrait dans un vaste réfectoire aux voûtes ogivées, où étaient dressée une table somptueusement servie. Déjà Marco et le jeune cavalier y étaient assis. En voyant le comte, ils se levèrent avec respect.

— Mes amis, leur dit Orfano, je viens prendre place à cette table entre vous deux. J'ai à vous faire une communication importante qui n'admet pas de retard. Vous, Marco, vous connaissez le fond de ma pensée; il vous reste peu de chose à apprendre. Quant à vous, Azzoli, tout un monde va s'ouvrir à vos regards. Dès que les varlets se seront retirés, je vous révélerai le secret qui me préoccupe.

Le repas fut promptement achevé. Azzoli, en proie à une vive anxiété, comptait intérieurement les instants. Enfin, le comte renvoya les serviteurs, et, tendant à Azzoli une coupe remplie de vin de Syracuse :

— Buvez, dit-il, au succès de l'entreprise la plus hardie qui jamais ait été conçue!

— De quelle entreprise voulez-vous me parler, monseigneur?

— De celle qui doit me ramener à Pise et vous y donner le premier rang.

— A moi?...

— A vous. Buvons! ce vin est généreux; on croirait boire les rayons du soleil.

— A moi le premier rang! Mais oubliez-vous, monseigneur, qui je suis?

— Dites ce que vous étiez. Il ne faut plus vous en souvenir, Azzoli : vous avez subi une transformation complète. Les six mois qui viennent de s'écouler ont élevé une barrière infranchissable entre votre passé et votre avenir. Il y avait autrefois un pâtre qui traînait languissamment ses jours sur une lande stérile, et qui, dévoré par la pensée, se voyait enfermé dans les limites de son hameau natal; de ce pâtre, j'ai voulu faire un gentilhomme; y ai-je réussi?

— Il me semble, dit Marco, que votre élève a dignement répondu à votre attente.

— Je me suis efforcé, dit à son tour Azzoli, de justifier les bontés de monseigneur.

Un éclair de satisfaction illumina le large front du comte.

— Bien, dit-il, vous êtes reconnaissant; votre nouvelle existence ne vous a point ébloui, et si vous vous trouvez porté à un rang que les plus ambitieux n'osent même pas rêver, vous ne méconnaîtrez pas les soins que j'ai donnés à votre fortune.

— Jamais, monseigneur. Au reste, n'avez-vous point fait assez pour moi? Grâce à vous, je ne suis plus ce pauvre ignorant qui n'était bon qu'à garder les chèvres. J'ai acquis la science d'un clerc; le maniement des armes m'est devenu familier, je monte les chevaux les plus fougueux. Je serais né dans un palais que je n'eusse pas acquis plus d'instruction.

— C'est que vous êtes destiné à remplacer un homme qui reçut le jour dans un palais, et fut élevé à la fois comme un savant et comme un guerrier.

— Monseigneur, daignez m'expliquer...

Alfred des Essarts.

(La suite au prochain numéro.)

∴ L'affront le plus léger est celui qu'on pardonne.

∴ Une journée d'oisiveté fatigue plus qu'une semaine d'occupations.

J. Petit-Senn.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.


Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

La mi-carême a été l'occasion de quelques brillantes réunions ; les toilettes de bal s'y sont montrées dans tout leur éclat. La maison *Gagelin Opigès* a exécuté des robes ravissantes que nous nous empressons de signaler.

Une première robe de bal est de moire rose garnie, sur une hauteur de 40 centimètres, par des bouillons de tulle recouverts d'un volant de blonde riche. Le corsage est drapé et orné d'une berthe de blonde; des fleurs de camellias blanc jaspé, posés sur la jupe et au corsage, complètent l'ornementation.

Une autre toilette est toute de tulle et tarlatane sur un transparent de taffetas ponceau ; de riches volants de dentelle accompagnent les bouillonnés de tulle dont la jupe est presque entièrement couverte, et des fleurs de géranium entremêlées de feuillage vert brillant, sont posées avec art sur la jupe et au corsage.

Mais nous voici bientôt à Pâques et la nouveauté abonde chez *Gagelin* et chez madame *Alexandrine*. Cette dernière nous a montré plusieurs chapeaux qui ne peuvent manquer de plaire à nos lectrices; les voici dans toute leur grâce attrayante :

Une capote de crêpe lisse vert d'eau, la calotte à fond mou est retenue par une croisure de crêpe et taffetas entouré de blonde blanche. La passe a, sur le bord, un bouillonné de blonde, et sur le côté gauche un bouquet de pervenche, lilas et feutre, avec feuillage de volubilis en traîne retournant sur le bavolet. A l'intérieur, des ruches de blonde et des pervenches. Brides et bavolet de taffetas vert.

Un autre chapeau est de tulle blanc, orné de gros rubans de tulle avec rubans roses coulissés; sur le côté une touffe de roses mousses sur bois naturel épineux ; à l'intérieur, un bandeau de roses et des joues de tulle. Bavolet de taffetas et tulle blanc. Brides de taffetas blanc.

Autre chapeau de crêpe lisse, couleur violette duchesse de Parme, avec bavolet composé de biais de crêpe et taffetas; autour de la passe et du bavolet un effilé de soie perlé de fines gouttes de cristal; sur la passe, des fleurs de bruyère entourées de mousse verte. A l'intérieur, les mêmes fleurs avec du crêpe et du tulle blanc. Brides et bavolet de taffetas assorti.

Enfin, un quatrième chapeau est de crêpe mauve tendre, avec branche de lilas et muguet tombant sur le côté. La calotte et la passe sont illustrées de blonde blanche. A l'intérieur, il y a du lilas et des muguets placés dans des coquilles de blonde. Les brides sont de taffetas mauve.

On a fait de très-jolies choses dans les ateliers de mesdames *Hermence* et *Louise*, maison Bernard, rue Neuve des Petits-Champs, 91. Nous désignerons surtout des confections demi-saison qui sont d'un heureux augure :

C'est d'abord un mantelet rotonde, de drap satiné gris, entouré de ruches de taffetas violet. La forme, toute nouvelle, est pleine de distinction.

Ensuite, un paletot demi-ajusté s'ouvrant en revers, et bordure de velours noir sur drap cachemire Isabelle, avec boutons de nacre de perles. Après cela une foule de jolies casaques, vestes de fantaisie et des robes de taffetas et de foulard, ornées avec un goût exquis.

Mais, pour toutes ces jolies toilettes que l'on nous montre et pour toutes celles que l'on nous cache encore, il faudrait du soleil; le soleil est la joie et l'espérance, il colore tout et les promenades au bois de Boulogne, notre Longchamps maintenant, nous révéleront mille trésors de coquetterie, dès que ce bienheureux soleil viendra les animer de ses rayons.

Les magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, achèvent leurs ornements artistiques pour la saison qui commence ; nous remarquons dans le nombre beaucoup d'illustrations en entre-deux et médaillons de dentelle, et un nouveau genre d'effilé surmonté d'une ruche de taffetas gaufrée, d'un charmant effet.

Les rubans vont aussi changer de physionomie, la *Ville de Lyon* remplace l'écossais, trop vieux d'un an,- par des rubans ombrés avec une bande mate ou moirée, ces derniers seront très en vogue pour ceinture.

Les chapeaux ronds ne se montreront qu'après Pâques. La maison *Desprey, aux Amazones*, boulevard des Italiens, nous offre, en attendant, des chapeaux-casquettes de feutre ou de velours noir; deux plumes, l'une blanche et l'autre de couleur, accompagnent ordinairement cette coiffure tout à fait fantaisiste et dont quelques jeunes femmes savent se coiffer à ravir.

La couleur à la mode, en ce moment, c'est le violet; un deuil récent a fait adopter cette nuance aux familles aristocratiques; on porte beaucoup de taffetas pou-de-soie et foulard violet, les chapeaux de crêpe gris et violet sont en haute faveur.

Madame *Perrot-Petit*, habile fleuriste dont les créations sont des types d'élégance, a composé des touffes de scabieuses en trois tons, violet, lilas et gris, pointillé de blanc. Rien de plus gracieusement mélancolique

Digitized by Google

que ces fleurs d'un aspect tout particulier. Chez la même fleuriste nous admirions des branches de lilas légères comme des plumes, des touffes de marguerites des champs, coupées de violettes, et surtout des primevères montées en pouff, dont le succès ne saurait être douteux.

En coiffures montées, modèles de haute nouveauté, nous avons remarqué chez madame *Petit-Perrot :* une coiffure diadème en épis d'argent et bluets veloutés; une couronne Louis XV de roses Trianon et branches de muguets ; un pouff de myosotis et camélias blancs avec papillons; et plusieurs compositions en fleurs mélangées, perlées de gouttes de rosée.

Le froid, qui a régné longtemps, a porté atteinte à la beauté de beaucoup de femmes, les gerçures de la peau ressemblent à des rides à s'y méprendre, et par malheur elles hâtent la venue de ces ennemies de la jeunesse.

Nous donnons un très-bon conseil à nos lectrices en les engageant à employer la crème Oriza de Ninon de Lenclos, qui détruit toutes les gerçures et toutes les rides, c'est une crème vraiment merveilleuse dont la réputation augmente chaque jour. Nous avons reçu une infinité de compliments au sujet non-seulement de la crème, mais de tous les produits Oriza de la parfumerie *L. Legrand*, rue Saint-Honoré, 207 ; le riz de la Caroline, qui sert de base à tous ces produits, leur communique des propriétés rafraîchissantes d'une suavité toute particulière. Le savon Oriza peut être employé pour les mains, il équivaut à la plus onctueuse pâte balsamique, et l'*Oriza fluide* est la pommade en vogue dans le monde élégant.

Rien n'est plus nuisible aux teints délicats que les premiers rayons du soleil de mars ; or, nous voici en contradiction avec nous-mêmes, nous avons désiré le soleil pour nos toilettes et nous l'appréhendons pour nos figures. Comment arranger cela ? Le moyen est bien simple et nos lectrices l'ont deviné en même temps que nous. Comme préservatif des taches de rousseur et du hâle, nous emploierons le lait antéphélique de Candès ; son usage en est si général aujourd'hui, que l'on ne voit presque plus de visages tachés. Le docteur Lunel, dans son *Dictionnaire des cosmétiques*, apprécie le lait antéphélique et explique ses vertus d'une manière formelle.

Les jupes à traîne continuent leur succès ; on nous assure qu'on les portera à la ville pendant toute la belle saison. Elles sont bien gracieuses dans un salon, mais bien gênantes pour sortir à pied. Enfin quand la déesse capricieuse a parlé, il faut obéir et ne point faire d'objections.

Par exemple, nous avons le droit de nous servir du *relève-jupe duchesse*, que la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183, a inventé fort à propos et qui est tellement commode que nous ne serions pas étonnée d'apprendre qu'il a fortement contribué à l'envahissement des jupes à queue ; ces dernières seraient intolérables sans lui.

Le corset de flanelle et la brassière créole de la maison *Simon*, complètent les objets de toilette élégante et utile de cette importante spécialité.

Marguerite de Jussey.

GRAVURE DE MODES N° 737.

Toilette de ville. — 1re *figure.* — Chapeau de crêpe blanc garni de petits nœuds de chenille blanche avec gouttes d'eau de cristal vert ; bavolet de tulle.

Sous la passe est un froncé de tulle avec gros nœuds de taffetas, ayant sur le lien une étoile-comète de nacre, avec rayons de brins d'aigrette ; brides de taffetas.

Robe de taffetas noir ornée de biais de taffetas avec grelots de soie de la couleur du biais.

Le corsage est plat, montant, à pointe devant et formant *basques d'habit* derrière.

Sur les pinces du corsage il y a, de chaque côté, un biais formant une passe arrondie du haut, descendant en tournant sur la hanche, et garnissant les côtés et le bas des *basques d'habit* derrière.

La manche est à deux coutures : celle du dedans est droite, celle de derrière forme trois ondulations bien marquées, l'ondulation du haut est petite, celle du milieu plus marquée, celle du bas un peu moins.

Cette manche, toute nouvelle, a besoin d'être étudiée avant de la couper, elle est plate, c'est-à-dire que les parties qui font saillie entre les biais de couleur ne sont ni froncées ni bouillonnées; c'est la manière dont le patron est taillé en dents arrondies qui produit ces bouffants (notre prochaine feuille de patrons donnera ce modèle). La jupe est garnie, aux côtés, par un biais de couleur formant un croissant très-allongé ; la pointe du haut part de la hanche, s'arrondit devant celle du bas, et s'arrête en remontant sur le bas de la jupe.

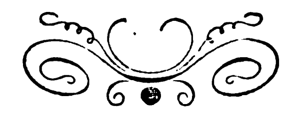
2e *figure.* — Chapeau de crêpe blanc garni d'une aigrette blanche avec houppe de plume noire partant sur le côté d'une barbe de dentelle noire nouée en haut ; bavolet de taffetas ; le dessous est garni d'une touffe de marguerites blanches posée dans un nœud de taffetas sur un bouillon de tulle ; brides de taffetas blanc.

Robe (façon *princesse*) de taffetas clair garnie de pattes de taffetas de couleur, recouvertes d'entre-deux de dentelle guipure noire, et entourées d'une petite ruche plissée de taffetas.

Le corsage est plat et demi-décolleté, Louis XV, la manche page est ouverte carrément devant, elle est demi-plate ; les ornements partent du milieu du corsage, celui du milieu monte près du bord du décolleté ; les autres des côtés montent moins haut ; ceux du dos sont disposés de même.

En descendant sur la jupe, ces pattes arrondies du bas, vont toujours en grandissant, celles de derrière descendent comme la traîne de la jupe.

Chemisette et sous-manches de tulle avec dentelles.







LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue Richelieu, 92.

Entered at Stationers Hall

LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W. C.

MADRID P. J. de la Pena.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 737 *bis*.

N° 1. Coiffure pour soirée ou bal. Ce modèle est simplement composé d'une touffe de roses vers le front et d'un nœud de velours noir; avec tulle illusion qui continue derrière où sont posés quelques boutons de rose au milieu d'un large nœud de tulle illusion terminé par de longues barbes flottantes sur les épaules.

N° 2. Coiffure-fanchon composée d'une passe de tulle garnie sur le côté par quelques fleurs et une ruche de ruban; une belle blonde blanche retombe en voilette au-dessus de ces ornements. Le fond de cette coiffure est de tulle illusion quadrillé de rubans; il est retenu à la passe simplement par le haut et sur les côtés où il est légèrement froncé, vers le bas il reste libre et laisse voir les cheveux.

N° 3. Pour jeune fille: Coiffure de bal formée d'une touffe de liserons posée sur le front et mélangée de velours; une torsade de velours cache le laiton qui soutient cette coiffure, tout en lui donnant la forme d'une couronne à laquelle derrière on ajoute quelques liserons.

N° 4. Bonnet d'intérieur à fond tombant, de mousseline claire, traversé par un large ruban, encadré de valenciennes, formant *catalanne*. Sur le devant, il y a une double garniture peu froncée et traversée par un ruban n° 9; une rose garnit le côté gauche; au côté droit, presque sur le sommet de la tête, on fixe un nœud de ruban à coques droites et à longs bouts. Les brides de ce bonnet se composent d'un ruban n° 9 encadré de dentelle.

N° 5. Bonnet d'intérieur à fond tombant, traversé par une *catalanne* simulée avec des entre-deux de valenciennes entre lesquels on fixe trois nœuds, puis, au bord de chaque côté, on ajoute un tuyauté de dentelle. Une garniture semblable, mais plus haute, orne le devant de ce bonnet, et sur le côté on ajoute quelques coques de ruban n° 9.

N° 6. Chapeau de crêpe. Sur la calotte, près du rond, on pose un ruban bordé d'un côté seulement par un tuyauté de taffetas près duquel on fixe, en forme d'aigrette, un joli bouton de rose. Bavolet bordé d'une ruche de ruban; une ruche semblable se pose au bord de la passe et d'une fanchon de crêpe à deux pointes qui retombent sur le front. Dans l'intérieur, boutons de rose et coquillé de tulle, bordé de velours zéro.

N° 7. Manche de mousseline garnie de velours vers la saignée et terminée par une manchette de mousseline double sur laquelle on pose des traverses de velours; un tuyauté de valenciennes encadre ce poignet.

N° 8. Manche de nansouk ornée sur la couture par un double tuyauté de mousseline. Une manchette de tulle encadrée d'un petit tuyauté termine ce modèle.

N° 9. Pour petite fille: Robe de popeline. Le bas de la jupe est découpé à dents arrondies bordées d'un tuyauté de taffetas. Petit corsage Figaro découpé comme la jupe, et orné de même. Manche demi-ajustée découpée sur le côté et bordée d'un tuyauté.

Basquine de drap léger orné d'une fine passementerie dessinant une veste Figaro, simulant jockey et parement sur les manches. Col plat, accompagnant une chemisette à plis suisses. Coiffure: *chaperon blanc* de feutre avec bord relevé, très-haut et recouvert d'un large velours sur le devant; un peu de côté on pose une agrafe d'argent ou un coquillage nacré, retenant quelques plumes.

Courrier de Paris.



On dit — que ne dit-on pas à l'avance, quand il s'agit de préparer le succès d'une pièce à force de promesses d'une mise en scène qui doit laisser bien loin derrière elle le style de Corneille, l'intérêt du plus poignant des drames? — on dit donc, après avoir vu Mélingue dessiner et sculpter pour de bon sur la scène, que la pièce de MM. Ponson du Terrail et Lambert Thiboust, au théâtre du Châtelet, présentera une vraie chasse dans ses détails les plus intimes. Rien n'y manquera.

C'est Robert Bult, le fournisseur de la vénerie impériale, que la direction du théâtre du Châtelet a chargé du choix de la meute qui doit figurer dans la nouvelle pièce que ce théâtre monte en ce moment, et qui aura pour titre *la Jeunesse de Henri IV*.

Robert Bult s'est acquitté de cette mission avec un zèle qui lui fait honneur. A peine mis en réquisition, il est parti pour Londres, et à peine embarqué, juste le temps nécessaire pour aller et pour revenir, il a ramené avec lui douze couples de *fox's-hounds* irréprochables, des chiens tricolores de premier choix, de 24 pouces anglais comme taille, qui auraient, il y a un an bientôt, soutenu avec avantage la comparaison lors de l'Exposition canine de 1863, avec les plus beaux lots de chiens anglais admis à y prendre part.

Il ne s'agit plus, pour le moment, que d'habituer ces nouveaux venus à la rampe, aux tons de la trompe qu'ils ne connaissent pas encore, n'ayant jamais entendu que les sons aigres de la petite trompette anglaise dans leurs courses au clocher du Lancashire, d'où ils arrivent. On espère que leur éducation ne sera pas longue, et qu'ils figureront avec honneur au milieu des vingt veneurs à cheval dont doit se composer le cortége du roi Charles IX.

Tout cela en vue de la liberté des théâtres! Eh donc! ne faut-il pas défier la concurrence! Songez que le voisin sera peut-être assez audacieux pour jouer quelque grande comédie de Molière, ou quelque belle tragédie de Corneille! Il s'agit de parer le coup, et l'on ne pourra mieux le parer que de lâcher dans les jambes de Corneille et de Molière les meutes de Robert Bult! Mais enfin, puisqu'on dit que ce sera superbe, il faudra voir! Au surplus le roman de M. du Terrail, dans lequel le nouveau drame est puisé, *la Jeunesse du roi Henri*, est, dit-on, très-intéressant, fait à la façon de la *Reine Margot* de Dumas, un peu trop de la même façon, disent même les mauvaises langues. Mais ce n'est pas là notre affaire. « Il n'y a pas de livre qui ne soit fait avec un autre livre, » disait un vieil écrivain français. C'est plus que jamais vrai de notre temps!

Il nous est arrivé un écho des bords de la Méditerranée, et tout chroniqueur bien appris se doit faire l'écho de cet écho. Or donc il appert que la baronne Vigier, c'est-à-dire Sophie Cruvelli, qui habite à Nice une grande et belle villa, se souvenant qu'elle a été une grande artiste

Digitized by Google

a mis au service des pauvres de la ville sa magnifique voix et a donné à leur profit un concert dans la salle du théâtre italien de Nice. Quand je dis concert, je devrais dire, d'après l'écho, représentation ; car Sophie Cruvelli a chanté tout au long, le premier acte de la *Norma*, le dernier acte de la *Somnambule* et que sais-je ! Le plus beau de l'affaire, c'est que le produit de cette représentation s'est élevé au delà de 12 000 francs ; et l'on ajoute que rien n'était splendide à voir comme la salle italienne de Nice resplendissante de diamants et de toilettes ! C'est bien d'avoir ainsi du talent et de ne point le garder pour soi, quand l'occasion s'offre d'en tirer des lacs d'écus pour les pauvres !

Des mêmes rivages nous arrive une autre nouvelle sinistre : celle de la mort de Son Altesse Sérénissime princesse de Monaco, décédée en son magnifique palais s'élevant sur le pittoresque rocher de la principauté. Depuis le décès de la princesse Louise Hippolyte, en 1731, Monaco n'avait pas vu, nous écrit-on, de semblables funérailles, et rarement une foule aussi nombreuse s'était pressée dans ses murs. A la population en deuil, accourue de tous les points de la Principauté pour saluer une dernière fois la souveraine, ravie si jeune à son amour et à sa vénération, se mêlait un nombreux concours d'étrangers, venus de Nice, de Menton, de Roquebrune, de la Turbie et d'autres localités encore plus éloignées, et témoignant, par leur attitude digne et respectueuse, de la part qu'ils prenaient à la douleur de la famille princière.

Passons du sombre au gai, des larmes au plaisir, avec la facilité et le sans-façon qui y président dans la vie. Nous venons de parler de la mort de madame la princesse de Monaco, parlons maintenant d'un concert donné aux Tuileries et qui, naturellement, a été splendide.

La salle des Maréchaux avait été ouverte, de sorte qu'il était très-facile de circuler, ce qui avait été presque impossible au précédent concert. Une estrade avait été élevée sur laquelle se tenaient LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, entourées de LL. AA. II. madame la princesse Marie-Clotilde, madame la princesse Mathilde et S. A. la princesse Anna Murat.

On avait disposé trois fauteuils pour les femmes des ambassadeurs d'Angleterre, d'Autriche et de Russie, à gauche et un peu au-dessous de l'estrade impériale. Mais deux seulement ont été occupés par S. A. madame la princesse de Metternich et madame la baronne de Budberg ; lady Cowley, légèrement indisposée, s'était fait excuser.

Les morceaux étaient de Méhul, Gounod, V. Massé, Grétry, Auber, F. David, Mozart, tous les temps et toutes les écoles étaient représentés. Quant aux artistes chargés de l'exécution, — avons-nous besoin de dire qu'ils étaient là un groupe d'élite ? — c'étaient MM. Ismaël, Acharol, Petit ; mesdames Miolan-Carvalho et Cico pour la partie vocale, MM. Allarel et Jules Cohen pour la partie instrumentale.

Puisque nous voici au paragraphe musique, rapportons une anecdote qu'on rappelait ces jours derniers, à l'occasion de la mort d'un petit-fils de Barilli, sur ce délicieux *primo buffo caricato* qui était tenu en si grande estime par l'empereur Napoléon Ier.

Barilli avait obtenu de Napoléon un congé de deux ou trois mois pour aller régler quelques affaires en Italie. Il retournait à son poste, et venait rejoindre à Paris la troupe chantante du Théâtre de l'Empereur. Le froid était assez vif ; et, pour passer le mont Cenis, Barilli s'était coiffé d'un bonnet rouge descendant jusqu'aux oreilles. Arrivé à Lyon, il s'établit à l'hôtel de l'Europe pour y passer quelques jours et se reposer des fatigues du voyage. Il demanda l'heure du souper.

— Monseigneur, lui répond la maîtresse de l'établissement, nous n'avons pas d'autre heure que la vôtre. Ordonnez, et vous serez servi dans votre appartement.

— Mais je n'ai pas le moyen de faire tant de dépense ; la table d'hôte me suffit.

— Nous savons bien qu'une personne forcée de quitter sa patrie peut se trouver gênée. N'importe, nous sommes trop heureux de recevoir votre visite. C'est le ciel qui vous envoie. Ne soyez pas inquiet sur la dépense. Que l'on conduise Monseigneur à l'appartement des ambassadeurs !

Barilli se laisse guider. On lui sert un souper exquis, des vins délicieux. Le classique macaroni, le chapon truffé, les *ravioli* ne sont pas oubliés. Accoutumé depuis longtemps aux méprises qui font le sujet de tant d'opéras bouffes, Barilli vit bien qu'il y avait quelque méprise de cette espèce. Trop galant homme pour profiter de bienfaits destinés à un autre, il voulut qu'on s'expliquât :

— Je ne suis pas ce que vous croyez, mais un honnête chanteur engagé pour tenir l'emploi de *primo buffo*.

— Nous savons tout. Exilé, proscrit, il est naturel que vous ayez recours à d'innocentes ruses.

— Je vois qu'il faut se résigner, dit Barilli.

Il resta à Lyon encore plusieurs jours, pendant lesquels il fit grande chère.

Le pape était alors à Savonne. Beaucoup de cardinaux exilés dans le midi de la France avaient passé à Lyon. La barette rouge, l'accent italien, une belle figure d'un caractère un peu monacal, avaient fait prendre l'illustre *buffo* pour une éminence.

L'empereur rit beaucoup de l'aventure de Barilli, et il se plaisait à en raconter les détails.

Quand je vous disais que la pente des théâtres de société était dangereuse et qu'elle pouvait mener loin. Je ne m'en dédis point, et aujourd'hui les fruits que je redoutais de voir éclore, commencent à mûrir ! Jugez plutôt par cette nouvelle que publient les journaux de Londres :

« Madame la comtesse de Fife a donné, dans ses salons, à Londres, une représentation de tableaux vivants. Quelques-unes des gracieuses créations des poëtes et des peintres ont été parfaitement représentées. Il y a eu huit tableaux. On a surtout remarqué une *Femme d'Orient* (mademoiselle Edith Montgomery) ; *le Billet doux*, style Louis XV (M. John Leslie et madame Dumer) ; *Souvenir d'Ary Scheffer* (mademoiselle Edith Montgomery) ; un *Rêve de belles femmes*, etc., etc. Plusieurs tableaux ont été redemandés et salués par des applaudissements en-

Digitized by Google

thousiastes. Le dernier tableau, un *Rêve de belles femmes*, a permis à toutes les gracieuses personnes qui avaient figuré dans les divers tableaux de se grouper, et de recueillir de nombreux bravos.

» La comtesse de Fife a reçu des félicitations de toute la société. Le lendemain il y a eu répétition des tableaux vivants devant la comtesse de Cambridge, la princesse Marie de Cambridge et la grande-duchesse de Mecklembourg. »

Où cela s'arrêtera-t-il? Les tableaux vivants sont un progrès sur le théâtre; il y aura évidemment progrès sur les tableaux vivants. Quel sera ce progrès? Nous ne savons; mais il y en aura un, et vous verrez bien si, dès le premier jour, nous n'avons pas eu raison de nous élever contre ce fatal plaisir! O mères qui nous lisez, croyez-moi, ne permettez jamais à vos filles de jouer la comédie dans les salons, et à plus forte raison de figurer dans les *Tableaux vivants* dont la mode passera, sans aucun doute, le détroit.

Permettez-leur, plutôt, de lire les œuvres gastronomiques de Charles Monselet qui a beau écrire sur la cuisine, n'abandonne pas pour cela la littérature, c'est-à-dire qu'il met la littérature dans la cuisine. Témoin un volume charmant qu'il vient de publier et qui se termine par une pièce de vers intitulé : *Le dîner que je veux faire ;* un petit chef-d'œuvre.

Le dîner que je veux faire
Avec toi je le ferai
Sous la treille verte et claire,
Un des premiers jours de mai.

Je te sais Parisienne,
Nous n'irons pas loin d'ici;
Nous choisirons Louvecienne,
Sèvres ou Montmorency.

Nous aurons, ô ma charmante,
Alors même qu'elle bout,
La soupe épaisse et fumante,
Où la cuiller tient debout;

Puis le jambon de Mayence,
Aux magnifiques couleurs.
Sur l'assiette de faïence
Peinte de grossières fleurs;

Et l'omelette charnue,
Si jaune, qu'en notre erreur
Nous la croirons revenue,
Pour nous, de chez le doreur.

Rien ne te paraîtra fade;
Tout ira selon ton gré;
Tu sais que, pour la salade,
J'ai les soins d'un émigré.

Dieu sait les chansons de merle
Que ton gobelet tiendra!
Tu peux y jeter ta perle,
L'Argenteuil la dissoudra.

L'assemblée générale de la Société des gens de lettres a eu lieu le 21 février. On a élu huit membres appelés à remplacer au comité les huit membres sortants. Ont été élus : MM. Léon Gozlan, par 106 voix;—Amédée Achard, 93; — Elie Berthet, 82; — Emmanuel Gonzalès, 78; — Albéric Second, 75; — Méry, 72; — Etienne Enault, 71; — Achille Jubinal, 63.

M. Victor Hugo, dont les œuvres dramatiques vont reprendre leur place sur nos théâtres, a obtenu 17 voix.

Comme tous les ans, on a rendu compte des opérations financières de la société. Il est un détail de ce compte rendu qu'on ne saurait se dispenser de signaler. Il prouve que les gens de lettres sont des gens généreux d'abord, puis d'honnêtes gens au bout du compte, et qu'ils savent respecter les règlements financiers. Ainsi donc, à l'assemblée générale de 1863, les gens de lettres parlèrent en faveur des ouvriers cotonniers, et décidèrent qu'il serait immédiatement versé 1000 francs à leur profit.

Mais pour les commissaires un embarras survint quand il fallut exécuter cette volonté.

Où prendre ces 1000 francs?

La caisse de secours est exclusivement consacrée aux gens de lettres malheureux; la caisse générale ne peut être entamée que dans des cas prévus par les statuts, et l'honorable délégué, M. Michel Masson, ne voulait pas commettre d'illégalités. Les commissaires furent obligés d'être ingénieux. Ils composèrent un livre, le portèrent à la maison Hachette, qui le paya 1000 francs.— On versa la somme au trésor social, et le capital de la société ne fut pas amoindri.

Ce petit épisode a-t-il besoin de commentaires?

X. Eyma.

BULLETIN DES THÉATRES.



On assure que M. Victor Séjour a profité des recherches modernes pour rétablir, autant que le théâtre le comporte, la vraie figure du petit-fils de Charles-Quint, si admirablement embellie et poétisée par Schiller. Il nous a donné, dit-on, le don Carlos de MM. Roch et Gachard, et non celui du grand tragique allemand. M. Séjour est mieux qu'un homme consciencieux, c'est un homme convaincu. Tandis que ses confrères, les dramaturges, se moquent bravement de leur public et ne croient pas un traître mot de leurs tirades, M. Séjour prend la chose au sérieux. C'est un transfuge de la Comédie-Française; il a écrit des drames en vers, et, bien qu'il ait émigré au boulevard, il se préoccupe des effets de style et recherche les procédés des grands romantiques.

M. L. Bouilhet est un beau poëte, comme qui dirait un beau joueur. Il manie bien, trop bien le vers, mais il y met plus de couleur que d'idée et de sentiment, et sa prose ressemble à ses vers. Chaque pièce de M. Bouilhet me confirme de plus en plus dans cette opinion qu'il entend peu de chose au théâtre et qu'il y réussira difficilement. Celle qu'il vient de donner à la Porte-Saint-Martin nous montre Faustine la jeune, la fille d'Antonin le Pieux e


Digitized by Google

l'épouse de l'empereur Marc-Aurèle. Née d'une mère dont le libertinage effréné fit le scandale de Rome, Faustine la dépassa à ce point que si Messaline ne l'avait pas précédée, le nom de Faustine la jeune eût remplacé celui de la femme de Claude comme synonyme d'impudicité. On assure que Marc-Aurèle, instruit de ses déréglements, feignit de les ignorer et qu'il poussa l'abnégation jusqu'à élever les amants de sa femme aux plus hautes charges de l'empire. Marc-Aurèle, comme on le voit, était décidément un grand philosophe.

Il suffit d'un coup d'œil pour juger tout ce qu'un pareil sujet a de scabreux et d'antithéâtral. D'un côté, un monstre de débauche, impossible à présenter dans toute son horreur, monotone d'ailleurs par l'excès même de ses vices; de l'autre, une sorte de Grandisson, dont la calme vertu échappe aux luttes de la passion. M. Bouilhet a senti la difficulté, et il a commencé par changer le caractère de son héroïne. Sa Faustine n'est pas une femme vertueuse, mais c'est bien plutôt l'ambition que le déréglement qui gouverne sa conduite. Quant à Marc-Aurèle, l'auteur lui a conservé sa physionomie terne et placide, mais il l'a rejeté au second plan.

Faustine est éprise d'Avidius Cassius, un célèbre capitaine qui se distingue par un singulier assemblage de vertus et de vices opposés. Ce soldat de fortune lui paraît préférable à un époux trop parfait; mais ce qu'elle aime surtout en lui, c'est un bras capable de ramasser la couronne si elle venait à tomber du front de César. Marc-Aurèle, en effet, est malade, et Faustine tient à garder, fût-ce au prix d'un forfait, l'empire qu'elle lui a apporté en dot. C'est pourquoi, aussitôt qu'elle apprend que son époux est mort en Germanie, elle se hâte de mander à Cassius qu'il se fasse proclamer empereur et revienne à la tête de ses légions. Malheureusement pour elle, la nouvelle est fausse. Marc-Aurèle paraît, la révolte s'apaise, et Cassius est tué par ses propres soldats. S'il faut en croire M. Bouilhet, ce n'est pas Cassius que les soldats ont assassiné, mais son lieutenant Aper qui lui ressemble d'une façon merveilleuse. Proscrit, errant, couvert de haillons, Cassius pénètre jusque chez l'empereur, qui refuse de le reconnaître, et qui ne veut voir en lui que l'obscur centurion Aper. Faustine elle-même, frappée de la grandeur de Marc-Aurèle, revient à son époux et s'empoisonne pour se punir de l'avoir méconnu.

C'est tout et ce n'est pas assez pour remplir cinq actes et neuf tableaux, surtout lorsqu'au lieu de personnages bien vivants, on ne met en scène que de pâles ombres qui se promènent dans le vide de l'action. M. Bouilhet a cru intéresser par l'éclat et l'exactitude des tableaux; mais que me fait la couleur antique, que me fait le triclinium, si les convives, couchés sur les lits, me laissent parfaitement indifférent? M. Bouilhet a pour les lettres un amour sincère : il parle une belle langue, franche, nette, sonore, imagée, et j'ai regret de me montrer si dur à son endroit. Mieux vaut pourtant lui dire la vérité que de l'encourager dans une voie qui me paraît mauvaise.

A l'exception du ballet des Psylles, qu'on n'aura pas tort de supprimer, la pièce est habilement montée, sans trop de prodigalité pourtant. Mademoiselle Agar a eu quelques beaux mouvements et des attitudes superbes. Clarence est un Marc-Aurèle un peu trop doux. Le personnage d'Avidius Cassius est joué par un acteur du nom de Fernand, qui s'est fait, comme on dit en argot de coulisses, une fort belle tête. Malheureusement, il a été pris d'un subit enrouement, et Marc-Aurèle, au beau milieu d'une scène pathétique, a dû réclamer pour son rival l'indulgence du public. Mademoiselle David est bien jolie, et Laurent, sous la pourpre, est le millionnaire romain le plus grotesque qu'il soit possible d'imaginer.

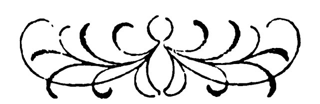
La Comédie-Française a repris le *Fils de Giboyer*, dont les représentations sont aussi suivies que l'an dernier. M. Bressant me paraît jouer un peu mollement le rôle du marquis, où il a succédé à M. Samson. Mademoiselle Ponsin est tout à fait insuffisante dans celui de la baronne ; en revanche, un jeune débutant, M. Andrieu, donne plus de distinction que M. Laroche, son prédécesseur, au personnage du comte d'Outreville.

Charles DEULIN.

P. S. — Ajoutons le demi-succès à l'Opéra du ballet de *Maschera*, le grand éclat de rire provoqué par la *Cagnotte* au Palais-Royal, et ne manquons pas de consigner que tous les soirs, madame Ugalde fait applaudir dans les *Bavards* son talent achevé de chanteuse et de comédienne ; Pradeau, Désiré, E. Georges et mademoiselle Tostée obtiennent à côté d'elle un succès de fou-rire : la scène des biscuits, entre autres, excite une hilarité désopilante. Avec *Lischen et Fitzchen*, par Désiré et mademoiselle Bouffar, les *Bavards* composent un spectacle des plus attrayants.

Et que dire, sinon bravo! en parlant des débuts à la Comédie-Française, de madame Victoria-Lafontaine dans le rôle de Cécile de : *Il ne faut jurer de rien*. L'épreuve a été glorieuse pour la charmante comédienne : applaudie, rappelée en même temps que les maîtres, devenus maintenant ses camarades et ses émules, madame Victoria a fait plus que justifier le vote qui l'a admise au sociétariat ; elle l'a fait paraître tout simple, mais tardif; il y a longtemps que la Comédie-Française aurait dû se montrer jalouse du Gymnase.

L. LOUIS.




Digitized by Google

VARIÉTÉS.

MADAME DE LAMARTINE.

Par M. Armand Lebailly. — 1 vol. in-8 (1).

Il y a quelques mois, M. Armand Lebailly a publié deux petits volumes sur Hégésique Moreau.

Après avoir raconté les souffrances du poëte de Provins et montré la vie littéraire dans ses plus extrêmes rigueurs, M. Lebailly s'est naturellement senti porté à consacrer quelques pages de pieux souvenir à la mémoire d'une sainte femme qui a traversé le monde des lettres, en répandant autour d'elle les consolations d'une inépuisable bonté.

Le nom qu'a porté madame de Lamartine appellera sur elle l'attention de l'histoire. Nous pouvons dès aujourd'hui, en nous appuyant sur l'œuvre de son biographe, dire sous quel gracieux et noble aspect elle apparaîtra aux yeux de la postérité.

Peu de femmes parmi celles qui ont partagé l'existence des grands poëtes ont eu la gloire de joindre aux modestes qualités de la vie domestique un esprit capable de pénétrer dans les sphères élevées de la vie intellectuelle : madame de Lamartine a possédé ce difficile mérite de ne rester étrangère à aucune phase de la haute destinée à laquelle la sienne était unie. Elle a su comprendre le génie de l'illustre poëte et souvent s'associer à ses travaux par les conseils d'un goût délicat : elle a été digne de sa mission, lorsque après les triomphes de l'écrivain sont venues les douleurs de ses luttes politiques et les crises de sa mauvaise fortune.

Les *Méditations*, lorsqu'elles parurent, conquirent bien des âmes par leur douce et profonde poésie. Avant de gagner ainsi les cœurs de la foule, elles avaient, encore inédites, valu à leur auteur l'admiration passionnée d'une jeune fille. L'enthousiasme qu'elle avait ressenti pour ces beaux vers se changea bientôt en inaltérable attachement pour leur auteur ; les premiers chants de M. de Lamartine lui donnèrent plus que la gloire, ils lui donnèrent la compagne dont le nom doit, suivant une de ses paroles, demeurer

. . . . . ineffaçable au socle de sa lyre.
. . . .

Mademoiselle Birch, devenue madame de Lamartine, suivit son mari à l'ambassade de Naples.

Plus que jamais les beaux vers jaillirent des lèvres du poëte sur ces rives enchanteresses, où il semblait réveiller un écho de Virgile pour promettre l'immortalité à celle qui possédait son amour.

. . Les siècles auront passé sur la poussière,
Elvire, et tu vivras toujours!

La vie de madame de Lamartine s'embellit bientôt du charme austère d'une maternité vigilante : sa fille Julia vint au monde ; enfant chétive de corps, ardente d'esprit, chez qui l'âme semblait, sous le pressentiment de son prochain départ vers un monde supérieur, se hâter, pour y faire dignement son entrée, de revêtir les plus purs ornements du monde d'ici-bas.

« A onze ans, dit M. Armand Lebailly, Julia savait le dessin, la musique et la peinture comme sa mère. On pourrait voir encore chez M. de Lamartine dans des cartons de famille les petits paysages du Mâconnais qu'elle esquissait déjà. On reconnaît dans le trait, de la mélancolie et de la tristesse : elle trahit son école et son origine... Mais la santé de Julia éprouva une forte secousse; c'était peut-être une crise d'enfance. Cependant les médecins conseillèrent à M. de Lamartine de faire un voyage en Orient. Madame de Lamartine accueillit cette pensée avec bonheur. Dans son ingénieuse tendresse de mère, elle s'était dit sans doute : Julia reviendra ; il y a de la vie dans le soleil ! Les sentiments d'une piété naturelle lui assuraient aussi, à elle catholique fervente, qu'il y avait un grand remède dans un pèlerinage fait à ces lieux sanctifiés par la mère de Jésus. Oserez-vous encore maintenant, vous qui avez si vivement accusé Lamartine d'avoir dissipé une grande partie de sa fortune en Orient, oserez-vous encore jeter vos plaintes injustes vis-à-vis des deux cercueils qui sont à Saint-Point?... »

Qui ne l'a lu ce *Voyage en Orient* dans les pages de M. de Lamartine lui-même ? Qui n'a suivi le grand poëte à Sunium, au Calvaire, partout où sa pensée devait trouver la force et l'espérance? Il allait avoir besoin d'elles : l'heure était venue où sa vie allait s'assombrir.

Julia ne put qu'entrevoir les merveilles de l'Orient ; les ruines de Balbeck lui arrachèrent son dernier cri d'admiration : elle mourut quelques jours après une visite à ces célèbres vestiges.

Elle avait dit avant de quitter la France :

« Si nous faisions naufrage et qu'on retrouvât mon corps, faites-le enterrer à Saint-Point.»

M. et madame de Lamartine ramenèrent à la demeure de famille les restes de leur enfant. Des voix poétiques et amies avaient salué leur départ : elles trouvèrent des accents de deuil pour accueillir ce triste retour. A Marseille, M. Autran s'écria :

Pleurez, sombres rochers ; pleure, triste zéphire ;
Et vous, flots de la mer, brisez-vous sur l'écueil !
Vous qui naguère, hélas ! emportiez son navire,
Vous nous rapportez son cercueil !

C'était sur le linceul de Julia comme une fleur détachée de l'immortelle couronne de la *Jeune Tarentine*.

M. de Lamartine ne se laissa pas accabler sous son deuil paternel : au milieu de sa douleur, il entrevit la consolation dans une grande tâche sociale. « Ma famille,

(1) Ce livre, publié par madame Bachelin-Deflorenne, fait partie d'une collection justement appréciée des bibliophiles. Tous les petits volumes qui la composent sont imprimés sur papier vergé ; les titres sont en lettres rouges et noires ; ils sont ornés d'une belle eau-forte de M. G. Staal, dont tout le monde connaît les gracieuses compositions.



dit-il, désormais ce sera la France, ma patrie succède à ma fille ; du moins celle-là ne me sera pas enlevée ; et quand j'aurai vécu pour elle, elle me fermera les yeux. »

Madame de Lamartine reprit aussi courage pour suivre le grand poëte dans sa voie nouvelle.

Mêlée à sa vie littéraire et à sa vie politique, à Saint-Point ou à Monceau comme au ministère des affaires étrangères, on la voit uniquement préoccupée de veiller sur cette gloire pour laquelle son respect est un véritable culte : elle comprend qu'elle en est devant la France, devant la postérité, comme la dépositaire responsable. Ce rôle délicat, elle le remplit avec un zèle ingénieux et touchant; elle veut qu'aucun trait caractéristique du talent de son mari ne demeure inconnu : sa merveilleuse spontanéité d'imagination, qui le dispense de tout travail de retouche, l'avenir pourra, grâce à madame de Lamartine, la constater avec étonnement sur les manuscrits du poëte. Elle les a tous patiemment, pieusement transcrits pour les conserver intacts ; elle n'a envoyé à l'imprimerie que des copies.

Cependant le cœur de cette femme ne se concentrait pas sur un dévouement unique : elle savait voir toutes les misères, elle savait au besoin les découvrir. Les paysans qui se sont disputé l'honneur de porter son cercueil diront longtemps comme Claude des Huttes, *le tailleur de pierre de Saint-Point :* « Madame *était* bonne pour les pauvres. »

Citons, au hasard, en l'empruntant au livre de M. Armand Lebailly, un trait de cette bienfaisance :

« Un matin, à Monceau, par un ciel d'orage, à peu de distance du château, la foudre tombe sur la tête d'un vigneron. Le feu, qui était entré par l'ouverture du col de sa chemise, le dévorait intérieurement. Des cris déchirants étaient la seule manifestation extérieure de ses tortures. Une pauvre femme, qui venait de mettre à terre l'enfant qu'elle portait dans ses bras, courait, folle, éperdue, à travers les champs pour appeler du secours. Aussitôt, madame de Lamartine regarde par la fenêtre; puis, ayant aperçu des vignerons qui transportaient chez lui le malheureux foudroyé encore vivant, elle prit dans le dispensaire de ses pauvres les remèdes nécessaires, et courut avec une telle promptitude, qu'on eut de la peine à savoir où elle allait. Plusieurs des invités qui s'étaient mis sur le seuil du château voulurent l'accompagner.

« Accourez vite, leur répondit-elle, parce qu'il n'y a pas de temps à perdre. Voyez-vous là-bas, ce pauvre homme qui se meurt? Hâtez-vous ! » Enfin les voilà arrivés! Alors le plus affreux et le plus navrant spectacle s'offre aux regards : toute une famille éclate en sanglots autour d'un vieillard gisant sur son lit, entièrement nu de la tête aux pieds, et si horriblement dévasté par la lave du tonnerre, que tout le monde recule d'horreur et d'épouvante. Il n'y a que madame de Lamartine qui ne recule pas. Elle approche du foudroyé, lui parle, lui demande où il sent particulièrement la douleur. Le pauvre vieillard ne peut répondre ; cependant, dans son visage contracté, défiguré, il y a comme un accent de reconnaissance ; il semble voir que madame de Lamartine est vraiment seule à le consoler. Son œil, dont les paupières sont déchirées, se tourne vers l'ange inattendu de la charité.

« Soyez calme, lui dit madame de Lamartine, offrez vos douleurs à Dieu. » Puis elle prit un morceau de flanelle, tira de dessous son châle une bouteille remplie d'un liniment onctueux, et en frotta le malheureux sur toutes ses plaies brûlantes, avec une douceur et une pudeur divines. Tous les assistants eurent honte de leur pusillanimité. Ils furent étonnés de tant d'énergie, d'un si mâle courage et d'une si incomparable quiétude. Puis elle mit l'espoir dans l'âme du malheureux vigneron, lui arrangea son lit, consola la famille, qui ne savait comment la remercier de tant de dévouement, et dit en partant de prier Dieu pour le malade, parce que Dieu seul pouvait guérir nos maux. Alors, elle regagna le château, promettant bien de revenir le lendemain de bonne heure. Mais on lui annonça que le foudroyé était mort dans la nuit sans beaucoup de souffrance. »

Les malheureux de Paris se souviendront aussi d'une dame Dumont, dont M. Edmond Texier a dévoilé le véritable nom et rappelé les œuvres, en négligeant de dire, ce que M. Lebailly a bien fait de révéler, quelle charitable complicité l'avait mis dans le secret de ce pseudonyme. Il sied parfois d'être indiscret.

Après le bonheur de faire le bien, le plus grand plaisir de cette âme élevée était de cultiver les arts, surtout la peinture, où elle apportait une grâce d'imagination et une sensibilité exquises. C'est elle, personne ne l'ignore, qui a fourni le dessin de ce ravissant bénitier de Saint-Germain l'Auxerrois, exécuté en marbre par Jouffroy.

Au-dessus de la vasque qui contient l'eau sainte, trois petits enfants entrelacent fraternellement leurs bras et les élèvent vers la croix : il y a sur leurs visages souriants une expression naïve et confiante, l'espérance et la foi des simples de cœur ; c'est une magnifique inspiration de la parole évangélique : « Si vous n'êtes semblables à ces petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

« Madame de Lamartine, dit M. Armand Lebailly, avait pour les enfants un culte tout particulier ; elle en avait fait, je crois, le critérium de son esthétique, car dans toutes ses peintures on voit briller sans cesse, gambader et sourire des enfants.

» L'artiste les prend dans cet âge innocent et sincère qui fait palpiter les mères. Ils ont tous de deux à trois ans, avec un air d'excellente santé, une mine réjouie, une vie abondante, des membres souples et d'aplomb, un front large, une pensée sur la tempe, une étincelle dans la physionomie, un ensemble enfin délicieux, aimable et aimant. J'ai cru que si madame de Lamartine avait mis là toute sa sollicitude, c'était par un instinct de mère déshéritée. »

Et maintenant que nous connaissons cette âme droite et compatissante, cet esprit où se reflétaient la noblesse et la douceur du caractère, il nous est facile d'imaginer ce que dut être madame de Lamartine au milieu des hommes éminents qui fréquentaient son salon.

Inébranlable dans sa croyance religieuse, elle n'en demeurait pas moins impartiale à l'égard des opinions les plus diverses, lorsqu'elles se présentaient à elles revêtues de conviction et de dignité.

On voyait rassemblés chez elle des hommes appartenant à tous les partis : ils venaient rendre hommage à ce

Digitized by Google

génie qui gardera toujours, en dépit des orages passagers, le privilége d'éveiller une sympathique et profonde admiration ; mais sans doute ils venaient attirés aussi par le mérite plus modeste, mais non moins irrésistible, de cette femme charmante et respectée.

Nous n'insisterons pas sur la valeur artistique du livre de M. Lebailly. Une pareille œuvre échappe par sa nature même à l'appréciation littéraire ; nous tenons cependant à signaler un style ému, une imagination jeune et abondante, parfois presque exubérante... mais est-ce là un sujet de reproche ? Quoi d'étonnant si la tête s'échauffe un peu quand déborde le cœur ?

Louis LAGUERCHE.

HISTOIRE DU BONHOMME MISÈRE

GRAND-PÈRE DE PAUVRETÉ.

Conte breton.

Durant le temps que j'étais en service, j'allais quelquefois causer avec le vieux curé de notre paroisse, cet homme vénérable aimait à raconter des historiettes qui faisaient rire ses auditeurs. En voici une qui mérite d'être connue :

Vous trouverez étrange, messieurs, dit le bonhomme, que je veuille vous entretenir, toute la soirée, de Misère. Peut-être ne savez-vous pas que ce mot de Misère est le nom d'un des plus considérables personnages de notre paroisse, lequel cependant ne fut jamais riche; mais c'est un parfait honnête homme, bien qu'il n'y ait que pauvreté chez lui. Quel dommage qu'il soit si peu aimé dans le canton, lui si généreux, si doux et si prompt à rendre service à tout le monde ! Enfin, que vous dirai-je ? C'est un homme qui n'a point son pareil et qui ne l'aura jamais.

Vous serez peut-être assez sots de croire, ajouta le bon curé en allumant sa pipe, que mon histoire n'est qu'un conte parce qu'il y sera sans cesse question du pauvre Misère. Mais je vous jure, foi de chrétien, qu'il n'y a rien au monde de plus vrai, quoique de votre vie vous n'ayez rien entendu de plus merveilleux.

Je vous dirai donc qu'un jour, deux voyageurs qui avaient nom Pierre et Paul, arrivèrent dans ma paroisse, assez belle paroisse, comme vous savez, et dans laquelle tout le monde vit fort à l'aise, excepté ce pauvre diable de Misère. Il était cinq heures du soir, et ils se trouvaient à l'entrée du bourg, tous deux mouillés jusqu'aux os. D'où venaient-ils? Personne ne l'a jamais su. Étaient-ce de simples pécheurs comme moi, sans vous compter, mes bons amis? Etaient-ce de pieux ermites, deux anges ou deux saints descendus du paradis pour nous visiter de la part de Dieu? Nul ne peut le dire. Ce qu'il y a seulement de certain, c'est que le fait se passait dans ces vieux temps dont on nous raconte tant de divines merveilles, avant que les crimes des hommes eussent rompu les dernières relations du ciel avec la terre.

En quel lieu sommes-nous, demanda Pierre? Ma foi, répliqua Paul, je ne me souviens pas d'être jamais venu ici. Mais voilà devant nous une maison de belle apparence, qui doit appartenir à quelque seigneur. Si nous allions y demander à loger? Je le veux bien, dit Pierre; mais peut-être ne ferions-nous pas mal, avant de frapper à la porte du château, de nous informer de la personne qui l'habite ; car tout ce qui reluit n'est pas or, et souvent une belle couverture ne cache qu'une paillasse. Mais si nous ne lui demandons que le logement, comment souperons-nous? M'est avis que nous pouvons dire nos grâces avec notre bénédicité. Nous aurons cela de commun, dit Paul, avec de fort honnêtes gens. Mais la pluie ne cesse de tomber ; je m'en vais demander à cette bonne femme qui lave son linge au bord de la rivière, ce que nous devons espérer de notre expédition.

Eh bien ! ma bonne femme, lui dit-il en s'approchant, voilà une mauvaise journée pour de pauvres voyageurs. — Bah ! répondit-elle, ce n'est que de l'eau, heureusement pour moi ; car, si c'était du vin, ma lessive s'en trouverait mal. — Vous êtes d'humeur joviale, à ce que je vois, répartit Paul. — Pourquoi pas, monsieur? Il ne me manque rien de ce qu'une femme peut désirer, excepté l'argent. — L'argent ! Vous êtes bien heureuse de n'en point avoir. Il n'y a rien de plus pernicieux pour l'âme. — Passez-vous-en vous-même, s'écria la vieille. Voilà-t-il pas une agréable manière d'entamer la conversation? Si vous voulez gaber, allez chercher un autre sujet ; aussi bien voilà votre compagnon qui s'approche, l'air morfondu. — Nous nous chaufferons tantôt, dit Paul ; mais ne vous fâchez pas, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

Pierre, qui avait entendu ces derniers mots, dit à la vieille : Pour quelle raison restez-vous ainsi, bonne mère, exposée à l'orage? Votre besogne est donc bien pressée? — Bon, répondit la vieille ; le proverbe dit vrai : qui se ressemble s'assemble. L'un déraisonne, et l'autre ne sait ce qu'il dit. Si, de tout ce que j'ai là, il manquait seulement un bonnet de nuit à M. Richard, je ne serais pas bonne à jeter aux chiens. — Cet homme est donc bien avare. — Oh ! si vous le connaissiez? Il aimerait mieux être fouetté que de donner un liard aux pauvres, et je vous assure que, toute misérable que je suis, je ne voudrais

Digitized by Google

pas lui confier mon tablier. Je n'en verrais plus la couleur. — Quoi! voleur et avare! C'est deux fois plus qu'il n'en faut pour aller droit en enfer. Mais celui dont vous parlez n'est-il pas le maître de cette grande maison, à notre droite? — Justement, c'est pour lui que je travaille.

A ces mots, les deux amis s'éloignèrent et coururent se réfugier sous un arbre, pour délibérer sur leur triste situation. Ils résolurent, après quelque hésitation, d'aller frapper à la porte de M. Richard. Un valet vint, en grondant, s'informer de ce qu'ils voulaient. Paul demanda, au nom de Dieu, un abri pour la nuit. En ce moment, le maître descendait de sa chambre pour se rendre à la salle à manger. Aussitôt qu'il vit les deux suppliants : Quels sont ces gens, cria-t-il au domestique? Pourquoi laisse-t-on pareille canaille s'introduire chez moi? Croient-ils que ma maison soit une auberge? Disant cela, il leur ferma la porte au visage.

Les voyageurs se retiraient tristement, lorsqu'ils virent la vieille lavandière qui venait à eux, son paquet sur le dos. Paul lui conta leur mésaventure. — Hélas! répondit cette excellente femme, je voudrais bien pouvoir vous loger moi-même, mais je ne suis qu'une pauvre veuve, qui ai besoin de ma réputation pour gagner mon pain, et cela ferait jaser. Ceci, me dit le curé en s'interrompant, doit te prouver combien les gens de ma paroisse sont modestes et pudiques. Fais de cela ton profit. Toutefois, continua la vieille, je connais un digne homme qui habite, de l'autre côté du bourg, une chaumière où il vous recevra de bon cœur. C'est le pauvre Misère, l'un de mes amis. Laissez-moi déposer mon linge à la maison, et je viendrai aussitôt vous prendre.

Ce qui fut dit fut fait. Ils arrivèrent entre six et sept heures du soir à la porte de Misère. Celui-ci était déjà couché; car, manquant de bois, il n'avait que son lit pour se réchauffer. Dès qu'il entendit la voix de sa commère, il se leva et vint ouvrir. C'était un homme tirant sur la soixantaine, pâle de figure, long et maigre comme un squelette. Dieu soit avec vous, lui dit Paul en entrant. — Ainsi soit-il, répondit le bonhomme, j'ai grand besoin de sa bénédiction, et vous aussi, car si vous comptez vous chauffer à mon feu, vous vous trompez. Je laisse à penser si mes deux compagnons avaient envie de se plaindre en se trouvant enfin abrités contre la tempête. Leur protectrice, qui savait bien qu'il manquait chez Misère autre chose que du bois, rentra en ce moment avec une miche de pain, deux couples de maquereaux cuits sur le gril, avec une sauce blanche et un pot de vin. Du poisson! s'écria Pierre. Oh! quel régal nous allons faire. Mettons vite le couvert.

Misère leur montra la pierre du foyer. Voilà, dit-il, votre table; et quant aux fourchettes, Dieu vous a donné des doigts. Comme il n'y a pas de meilleur assaisonnement que la faim, le souper fut trouvé excellent. Misère seul ne mangeait point. Un malheur qu'il venait d'éprouver le rendait tout chagrin.

Il avait dans sa cour un poirier dont les fruits faisaient au moins la moitié de sa nourriture. Un voleur, profitant de son absence, lui avait dérobé ses plus belles poires; et pour comble de malheur, la quête n'avait presque rien produit ce jour-là.

A ce récit, Paul, s'adressant à Pierre, lui dit : — Voilà, mon ami, un homme bien à plaindre. Quoique pauvre, il a le cœur bon et l'âme grande. Prions Dieu pour lui! — Hélas! repartit le vieillard, vous me ferez un grand plaisir; car les prières d'un pauvre homme comme moi ont peu de crédit. J'ai beau prier, Dieu ne veut point m'entendre. — Dieu éprouve quelquefois les justes, répliqua Pierre. Mais dites-moi, mon brave, si vous aviez une grâce à obtenir, que demanderiez-vous?

Ma foi, répondit aussitôt Misère, dans la colère où je suis contre le voleur qui m'a privé de mes poires, je ne demanderais qu'une seule chose au bon Dieu, c'est que quiconque monterait dans mon poirier, y restât collé par le derrière, et ne pût en descendre qu'avec mon consentement.

Chacun se récria. Pourquoi, dit Paul, ne demandes-tu pas plutôt le Paradis? — Pourquoi? répliqua le bonhomme; est-ce que je ne l'ai pas assez gagné depuis que je souffre en ce monde? — On dit que Lazare triomphe là-haut du riche qui l'avait repoussé? — Eh bien! je veux me donner ici-bas un avant-goût de ce plaisir. Quel bonheur j'aurais de contraindre mon voleur à me demander pardon! Oh! je voudrais le voir à califourchon sur son cheval de bois, ce misérable qui vient voler de plus pauvres que lui; car je suis le seul indigent de la paroisse.

Voyant qu'ils ne pouvaient vaincre son obstination, les deux amis lui dirent qu'ils allaient prier pour l'exaucement de son vœu. Leur oraison se prolongea pendant la nuit. Du reste, il eût été difficile de se coucher, car le pauvre Misère n'avait pour tout lit que quelques bottes de paille jetées dans un coin de l'appartement. Il les offrit de bon cœur à ses hôtes; mais ceux-ci se seraient fait un crime de l'en priver.

A la pointe du jour ils partirent, en lui disant qu'il pourrait s'absenter toute la journée sans craindre pour ses poires. Ce propos fit rire Misère pour la première fois de sa vie. Il croyait qu'on se moquait de lui, à cause de son souhait ridicule.

L'événement le détrompa; car étant revenu vers deux heures après-midi de sa tournée, il fut tout surpris de trouver le voleur de la veille perché au


Digitized by Google

haut de l'arbre. Mais ce qui mit le comble à son étonnement, ce fut de reconnaître en ce voleur le seigneur Richard.

— Ah! ah! s'écria-t-il, c'est vous là, vieux cafard? C'est maintenant que je vous tiens! Je vais d'abord appeler toute la paroisse pour vous contempler dans cette élégante posture; puis je ferai un beau feu de joie sous l'arbre pour vous boucaner comme une tranche de lard fumé.

—Miséricorde, monsieur Misère, criait le fripon! Je ne toucherai plus jamais à vos poires. Dites-moi le prix que vous voulez. — Non, non, dit Misère; ni pardon, ni quartier. J'ai besoin d'argent; mais je préfère encore mon plaisir. Comment donc, mauvais ladre, tu as de l'argent plein tes caves, et plutôt que d'acheter une poire, tu la voles. L'argent est ton dieu; voyons s'il te sauvera. Je m'en vais chercher du bois sec par la campagne. En attendant tu pourras faire ton examen de conscience. Ah! petit friand, vous aimez les poires mûres; on vous les cuira.

Misère partit donc, laissant le mangeur de poires se débattre dans l'arbre sans pouvoir s'en dépêtrer. Aux cris qu'il poussait, les voisins, croyant qu'on tuait quelqu'un, accoururent; mais leur crainte fit place à l'étonnement quand ils le virent. Comment donc, triple sot, lui dit l'un d'eux, pourquoi ne descendez-vous point? Quelle farce jouez-vous là? — O mes bon amis! cria le pauvre Richard, ce coquin de Misère est un sorcier; c'est lui qui m'a collé à cet arbre. — Vous vous trompez, dirent-ils, Misère est un honnête homme; mais pour sorcier le diable sait bien le contraire; il ne serait pas aussi pauvre. Ne serait-ce pas plutôt Dieu qui vous aurait ainsi attaché comme un voleur à une potence? Mais n'importe; comme la charité chrétienne nous ordonne d'aider notre prochain, nous allons monter pour vous détacher.

N'en faites rien, leur cria Misère, qui revenait chargé de son bois, ou bien vous y resterez à votre tour. Alors Richard se mit de nouveau à gémir et à le supplier, jurant ses grands dieux qu'il ne volerait plus et qu'il donnerait tout ce qu'on voudrait pour les poires qu'il avait volées. Mais Misère était inflexible. Les autres riaient du débat; enfin ils joignirent leurs prières à celles de Richard. — Vous êtes chrétien, disaient-ils, pardonnez-lui au nom de Dieu. Ce pardon vous sera rendu au centuple. Après tout, quand vous le feriez souffrir toute sa vie, ce qui est mangé est mangé, et vos poires ne reviendront point. Vaincu par ces raisons, Misère pardonna au voleur et lui donna sa liberté, à condition qu'il n'approcherait jamais du poirier à une distance de plus de cent pas. — Ah! s'écria Richard, soyez bien tranquille, je veux que la colique de Saint-Nicolas me torde si jamais j'en approche seulement d'une lieue.

Misère, après cette aventure, vécut encore longtemps, honoré de tout le canton et toujours résigné à son sort. La pauvreté n'avait jamais de prise sur son humeur..

Un jour qu'il était assis sur sa paille, il entendit frapper rudement à sa porte. Il courut ouvrir, et recula épouvanté en recevant une visite à laquelle il s'attendait, à la vérité, mais pas si prochainement. C'était la Mort, qui en faisant sa ronde sur la terre, était venue, par l'ordre de Dieu, l'avertir que son bonheur approchait.

S'efforçant promptement de se remettre, il lui dit : Soyez la bienvenue; j'avais hâte de vous voir. La Mort fut grandement surprise de ce calme. Vous me craignez donc bien peu, lui dit-elle, moi qui fais trembler tous les hommes, depuis le mendiant jusqu'au roi. — Pourquoi vous craindrais-je, lui répondit Misère? Quel plaisir ai-je eu depuis que je suis au monde? qui pourrait m'attacher à la vie? Je n'ai pas un pouce de bien sur la terre, excepté cette méchante cahute et ce poirier que je peux, à bon droit, appeler mon père nourricier, car c'est lui qui me fait vivre. Véritablement c'est la seule chose que je regrette; mais que sert de vous résister? Vous êtes la reine de la création, et cependant j'aurais peut-être pu échapper à votre empire.— Je le sais, dit-elle; car le jour où vous reçûtes ici ces deux saints personnages, je passai près de votre porte; mais leur présence m'empêcha d'entrer. — Qui donc était-ce? demanda le pauvre homme. La Mort répondit : Je ne puis le dire; qu'il te suffise de savoir qu'ils sont tout-puissants auprès de Dieu. —Eh bien! lui dit Misère, au nom du Dieu qui vous a envoyée, au nom de ces deux grands saints que vous savez être de mes amis, je vous demande une grâce avant de mourir. Permettez-moi de manger encore une poire de mon poirier; après cela je ne vous arrêterai plus.— Ta demande n'est pas trop déraisonnable, répondit-elle; mais tu es heureux qu'il n'y ait en ce moment ni guerre, ni peste, ni famine, et que j'aie un peu de temps devant moi; car le temps est mon maître comme je suis le tien. Choisis donc la poire que tu voudras, et dépêche.

Misère s'approcha alors du poirier, et, après avoir tourné et retourné tout autour, il dit en montrant du doigt une grosse poire qui pendait au sommet de l'arbre : Voilà celle que je choisis. Prêtez-moi votre faux pour l'abattre. — Ma faux, repartit la Mort, ne passe pas en des mains mortelles et ne sert qu'à une œuvre unique. Grimpe dans l'arbre. — Hélas! ne voyez-vous pas qu'à peine puis-je seulement bouger. Comment grimperais-je là-haut? — Eh bien! je me sens aujourd'hui de bonne humeur, et je veux rendre service à un futur citoyen du paradis; il est bon d'avoir des amis partout. — Ce di-

Digitized by Google

sant, la vieille au long cou monta et cueillit la poire. Mais quand elle voulut descendre, grand fut son étonnement.

Qu'est ceci, dit-elle, quel est cet arbre? — Ne vois-tu pas, répondit tranquillement Misère, que c'est un poirier? — Sans doute, mais pourquoi n'en puis-je plus descendre? — Apparemment que tu n'es plus aussi ingambe qu'autrefois. Tu commences à vieillir. — Prends garde, imprudent, que ma colère ne s'allume. — Que m'importe? Quelle idée as-tu eue aujourd'hui de songer à moi? Pourquoi venir ainsi troubler le repos d'un pauvre diable qui ne t'avait jamais fait de mal? Le monde n'était-il pas assez grand pour exercer ta furie? N'y avait-il pas assez de palais et de grandes villes, sans venir te jeter dans ce taudis? Que je vais donc faire de bien aux hommes, que tu tiens en esclavage; car, sois-en bien certaine, il n'y a qu'un miracle qui puisse t'arracher d'ici.

La Mort, qui ne s'était jamais trouvée à pareille fête, reconnut alors qu'elle était tombée dans un piége surnaturel. Mais tentant un dernier effort : si vous ne me laissez aller, dit-elle, je vais, d'un coup de ma faux, faire mourir cet arbre et le dessécher jusqu'aux racines. Faites, répondit Misère avec calme; mais je vous jure que jamais, tant qu'il y aura un Dieu au ciel, vous ne bougerez d'où vous êtes.

Alors changeant de ton, elle en vint aux prières. — Vieillard, tu peux te vanter d'être le premier homme qui ait dominé la Mort. Dieu, je le vois bien, ne veut pas que je te frappe; mais tu ne peux contrarier sa volonté. C'est lui qui m'a envoyée sur la terre. Laisse-moi accomplir la tâche qu'il m'a donnée. Je te jure que jusqu'à ce que cette tâche ne soit accomplie par la destruction du genre humain, je ne te chercherai plus. Tu ne me verras qu'au jour du jugement dernier; et après toutes les créatures, le dernier coup de ma faux sera pour toi.

Je te crois, lui dit Misère, pars, tu es libre. Aussitôt la Mort s'élança comme un éclair au-dessus de l'arbre et disparut. Jamais depuis ce temps elle n'est revenue dans la maison du bonhomme, et quand elle le rencontre par les chemins, elle détourne sa faux, de crainte d'accident. Voilà pourquoi Misère a vécu jusqu'ici, plus vieux que Mathusalem, et vivra jusqu'à la consommation des siècles, toujours pauvre et content, près de son poirier chéri.

L. HAMON.



LE CHEVRIER.

(Voyez le numéro précédent.)

— Vous allez tout savoir. Il y a six mois, Pise était gouvernée par un jeune prince du plus haut mérite. Dernier rejeton d'une race illustre, Luigi avait grandi sous mes yeux. Si sa naissance ne lui eût pas donné des droits à la couronne, il les eût tenus de son génie. Tant de vertus excitèrent la basse jalousie de quelques courtisans : on m'accusa de régner à la place du prince; on suspecta les services que lui rendait mon expérience et qu'il demandait à mon amitié. Mon pupille chassa honteusement ces calomniateurs, qui, faute de pouvoir réussir par la trahison, en appelèrent aux armes. Ils mirent à leur tête le comte Ottone, héritier d'une ancienne maison régnante dépossédée depuis longtemps. Ottone, ambitieux, ardent, s'empressa d'accepter le commandement des rebelles. Les deux armées se rencontrèrent non loin de Pise. La nôtre avait un avantage marqué, lorsque la défection imprévue d'une troupe considérable d'archers répandit le découragement dans nos rangs. Dans le désordre de la déroute, Luigi, percé de coups, devenu méconnaissable, tomba sous un monceau d'ennemis abattus par sa vaillante épée. Je m'élançais vers lui afin de partager son sort, quand mon fidèle Marco, saisissant la bride de mon cheval, m'entraîna hors du champ de bataille et me sauva la vie. Nous arrivâmes, après une longue course, dans le vallon retiré où vous gardiez vos chèvres. A votre aspect, je fus frappé de surprise; vous me rappeliez, traits pour traits, le malheureux ami que je venais de perdre. Ainsi le hasard, — un hasard merveilleux, — plaçait, non loin de Luigi mort, un autre Luigi, qui ne différait du prince que par le costume. Jamais il n'y eut une telle ressemblance....

— Non, continua le comte, ce n'était pas l'effet du hasard, mais bien l'œuvre de la Providence, qui, en vous mettant sur mon chemin, vous suscitait comme un vengeur pour Luigi. Mon plan fut aussitôt conçu. Je vous vis dans l'avenir, tel que vous seriez avec le costume et l'éducation du prince. Je ne tardai pas non plus à me convaincre de l'aversion que vous inspirait votre humble position. Nous pouvions nous être mutuellement utiles, moi en vous donnant la grandeur, vous en l'acceptant. Quand vous nous eûtes promis de venir au même lieu, la nuit, nous nous acheminâmes vers le champ de bataille qu'occupaient, non plus des soldats, mais des religieux priant pour les morts et prodiguant aux blessés des soins et des consolations spirituelles.


Digitized by Google

Grâce à leur assistance, nous pûmes creuser une fosse profonde où nous ensevelîmes le prince. Ainsi la terre reçut notre secret. Les bons religieux nous menèrent ensuite à leur monastère, où nous réparâmes nos forces épuisées. Enfin, nous vous trouvâmes exact au rendez-vous. — Six mois se sont écoulés, je les ai mis à profit, et j'espère avoir opéré en vous une métamorphose complète. Le temps est venu pour vous de remplir le rôle de Luigi : il faut qu'il revive sous vos traits, que ses partisans les plus dévoués le saluent en vous. Sa triste fin est ignorée; on croit seulement qu'il s'est réfugié au fond d'une retraite inaccessible. Paraissez, et la ligue de mes ennemis rentrera dans la poussière; tout est prêt : le prochain incendie n'attend qu'une étincelle. Je doutais si peu de votre courage, de votre ferme résolution, que j'ai promis à une cinquantaine d'amis éprouvés de leur montrer aujourd'hui le prince Luigi. Voudriez-vous, en refusant ce beau titre, me faire manquer à ma parole? non, je n'aurai pas mal placé ma confiance. Prouvez que votre âme ne s'effraye pas à l'idée du combat que nous allons engager pour rentrer dans Pise; prouvez que la véritable noblesse tient seulement aux sentiments du cœur, et que le sort s'est trompé en faisant de vous un simple chevrier.

Tandis que le comte parlait, mille sensations s'étaient succédé dans l'esprit du jeune homme. La voix de sa conscience lui disait que cette fraude politique répugnait à l'honneur; mais, malgré lui, par l'attrait si naturel qu'exerce la puissance, Azzoli repoussait les conseils de sa raison : il avait trop fait, d'ailleurs, pour qu'il lui fût possible de reculer. Payerait-il les bontés de son protecteur par des refus qui affligeraient Orfano? Et puis, s'il lui fallait rentrer dans sa vallée natale, pourrait-il reprendre ses anciennes habitudes, revêtir de nouveau son sayon de peau grossière, passer de longues journées au milieu de la solitude et du silence, s'assimiler enfin aux roches qui ne pensent point et qui restent immobiles là où les a jetées la main de Dieu?

Un moment le souvenir de sa famille vint se placer entre Azzoli et les propositions du comte : Azzoli se hâta de le repousser comme un fantôme importun.

Pressé par Orfano de rendre une réponse définitive, il dit d'une voix émue :

— Vous avez trop fait pour que votre œuvre puisse rester inachevée; un refus de ma part serait un acte d'ingratitude; vous l'avez même rendu impossible en m'offrant une couronne entourée de périls auxquels je ne voudrais pas me soustraire, puisque vous devez les affronter. Disposez donc de moi : Azzoli ou Luigi, je vous obéirai.

Le comte sera fortement la main du jeune homme, et laissa échapper cette énergique exclamation :

— Ottone, Cavallini, Horatio, malheur à vous! Je veux perdre le nom de mes ancêtres, si demain l'Arno ne roule pas vos dépouilles sanglantes!....

Au même instant, et comme pour répondre à cette ardente imprécation, un bruit d'hommes et de chevaux retentit au dehors. L'écho d'une galerie à arcades, qui entourait la première cour du manoir, répercutait le son des voix et le piétinement des destriers sur les dalles de cette cour. Orfano, suivi de Marco et d'Azzoli, se précipita à la rencontre de ses amis. Il tenait le chevrier par la main. En apercevant ce dernier, les conjurés, remplis d'enthousiasme, poussèrent d'unanimes clameurs. On n'entendit plus que ces mots :

— Vive Luigi! mourons pour sa cause!...

Cependant Giulia s'était glissée à l'entrée de la galerie où cette scène se passait; son visage exprimait le plus profond étonnement, et sa bouche murmura :

— Quoi!... c'était le prince... . . .

III

— Eh bien! maître Polidoro, que nous annoncent les astres? Qu'avez-vous appris, cette nuit, des secrets du ciel dans vos conjurations cabalistiques? Le prince Luigi est-il destiné à jouir longtemps du trône qu'il a si glorieusement reconquis sur Ottone?

Celui qui accumulait ainsi les questions était un homme au visage railleur; ses yeux gris jetaient une flamme satanique; sa bouche se relevait aux deux coins, et un bouquet de barbe rousse ombrageait son menton. Quant à ses habits, la forme et la couleur n'en étaient pas moins étranges : son justaucorps, orange et pourpre, se terminait par un large feston; les pointes de ses chausses, rattachées par une chaîne d'argent, étaient d'une longueur démesurée; enfin une marotte, dont il secouait les grelots, établissait sa qualité à la cour et assurait l'impunité à ses hardis propos.

Le personnage que le fou avait apostrophé affectait une gravité magistrale; il portait une simarre de drap violet et un chaperon de même étoffe. Sa barbe blanche, la pâleur de son teint et la maigreur de son visage attestaient de nombreuses veilles. Ce fut avec dédain qu'il répondit :

— Te voilà déjà en humeur de discourir?... Quelles calomnies as-tu recueillies depuis hier? Quels quolibets as-tu préparés?

— Je suis en fonds; je pourrai, au déjeuner de monseigneur, lui servir un plat de mon métier.

Digitized by Google

— Quel métier!... Je te plains, pauvre clerc en sottise, d'être toujours forcé de rire pour amuser autrui!

— Et moi, illustre docteur en ânerie, je vous plains de ne jamais rire. Mais non, je suis sûr que vous vous amusez intérieurement de votre gravité d'emprunt, de votre austérité de commande.

— Je ne m'amuse pas plus des devoirs de ma charge que de ton intarissable babil. Il me semble entendre le bourdonnement d'un mouche qu'on chasse à droite et qui revient à gauche, jusqu'à ce qu'on l'écrase pour se délivrer de ses importunités.

— Holà! maître Polidoro, je ne suis pas de ses mouches qui se laissent patiemment écraser. J'ai des armes, moi, et je vais le prouver.

Se mettant alors en garde, le fou porta vivement à l'astrologue quelques coups de marotte. Celui-ci, tout en cherchant à parer, se fâchait de belle sorte, quand le joyeux Gambuzzo lui dit avec un rire bruyant :

— Vive moi! je suis vainqueur!... Signons la paix, cher tireur d'horoscopes, et causons sérieusement.

— Cela t'est-il possible?

— Quelquefois... selon le temps qu'il fait. Voyons, que pensez-vous de Luigi? Lui êtes-vous profondément attaché?

— Si je suis attaché à Monseigneur! s'écria le vieux savant d'une voix pleine d'anxiété. Qui oserait douter de mon dévouement à la personne du prince?

— Du prince qui règne... c'est vrai. L'autre jour, Ottone recevait vos plus humbles hommages.

— Il me semble, Gambuzzo, que tu n'étais pas des derniers à le flatter.

— De la part d'un bouffon, tout est excusable; mais un philosophe tel que vous doit être plus conséquent. Ainsi, vous êtes contre le parti d'Ottone?

— Sans doute.

— Et vous allez annoncer à Luigi que les constellations lui promettent une longue suite d'années heureuses?

— Précisément; c'est le résultat de mon travail de la nuit passée.

— O merveilleuse complaisance des étoiles! Ecoutez : je n'ignore pas l'ascendant que votre science, ou, pour mieux parler, votre prétendue science, a sur l'esprit du jeune prince. Il y a des gens qui veulent absolument qu'on les trompe.... Or, une idée sage s'est glissée dans ma cervelle de fou, à propos d'astrologie. Je me disais : « Si une somme considérable grossissait l'épargne de Polidoro, Polidoro consentirait-il à mélanger de présages sinistres ses heureux pronostics, à inspirer au superstitieux Luigi des craintes capables d'assombrir son esprit, de troubler son jugement et de préparer sa chute? »

— Gambuzzo, ceci devient sérieux; tu tiens des propos qui mènent un homme à la potence... Si j'ébruitais notre conversation...

— On ne vous croirait pas. Et même savez-vous si je n'ai point plaisanté? En résumé, j'ai ri... et je n'ai pas ri; tout dépendra du parti que vous suivrez. Choisissez de devenir promptement riche ou de perdre cette bonne aubaine.

Avant que l'astrologue ait pu répondre, les portes s'ouvrirent, et la salle fut en un moment remplie de courtisans, de chevaliers, de grandes dames, de poëtes, de musiciens, de peintres, qui se pressaient autour du prince et du comte Orfano. Ceux-ci, revêtus de riches costumes, recevaient avec affabilité les hommages que leur prodiguait la foule dorée, et les vers récités pompeusement par les rimeurs.

Poliporo s'avança. Les courtisans firent silence à son aspect, car alors l'influence de l'astrologie était grande, et les augures des Romains n'avaient pas eu jadis plus de crédit.

Le comte prit la parole, ce qu'il se réservait presque constamment de faire dans les cercles de la cour.

— Ça, dit-il, illustre savant, les astres nous sont-ils favorables?

— Jamais, répondit Polidoro en saluant jusqu'à terre, jamais la voûte céleste et ses lettres d'or ne donnèrent de plus belles promesses.

— Ainsi, rien ne menace la couronne du glorieux Luigi?

— Rien, s'il conserve la fermeté de son caractère, la tranquillité de son esprit, la vigueur de son bras.

— Sois tranquille. Les amis de notre prince veillent sur lui.

Une acclamation générale couvrit la voix du comte. Seul, le prince paraissait moins confiant que ses courtisans dans l'avenir sans nuage qu'on lui annonçait. Avisant Gambuzzo, il sourit et l'invita du doigt à s'approcher.

Le fou, ripostant par une grimace à cette gracieuseté, ne se montra nullement disposé à quitter l'angle où il s'était placé entre deux colonnes.

— Qu'est-ce donc? dit Luigi, notre bouffon nous boude et fait le muet.

— Je ne boude pas, monseigneur, riposta Gambuzzo, et je n'ai pas envie de clore ma bouche, moi dont le métier consiste à babiller; mais je crains, si vous me témoignez quelque bonté, que ces puissants gentilshommes et ces nobles dames ne m'accusent



de leur faire concurrence. Ce matin, vous avez trop de valets pour avoir besoin de moi.

— Allons! vas-tu commencer le cours de tes insolences?... respecte un peu plus mes amis.

— Je les honore comme les loups.... de loin.

— Toi-même n'es-tu pas un renard? dit le comte Orfano. Tu as su regagner les bonnes grâces du prince après avoir amusé l'usurpateur Ottone.

— Il y a ici des gens non moins habiles que moi sous ce rapport, dit le bouffon avec un sourire narquois et en parcourant d'un regard rapide l'assemblée, où plus d'un front se rembrunit; j'en aperçois, mais je ne nommerai pas maints ducs et marquis, lesquels avaient juré solennellement de mourir pour Ottone... Jamais ils ne se sont mieux portés.

Une longue hilarité accompagna cette saillie imprévue, qui ne plut que très-médiocrement à Orfano.

— Quant à moi, poursuivit le fou, j'avoue que j'ai déridé quelquefois la gravité princière de cet Ottone, voué aujourd'hui par nos poëtes aux dieux infernaux. Mais c'était une bonne œuvre que de le divertir; car maintenant, j'en suis sûr, il ne rit guère. Monseigneur Luigi a repris possession de ses États; c'est à son tour à s'amuser, à festoyer; et comme je suis, de par ma marotte, le ministre de la gaieté, le capitaine de la sottise, que personne ne s'avise de me contester mes attributions, sinon je fais résonner aux oreilles de mes rivaux un furieux carillon de grelots!

— Allons, dit Orfano, c'est toujours le fou qui a raison. Cherche dans ta tête de bonnes joyeusetés, ami Gambuzzo, car nous aurons ce soir une fête, et tu y seras.

— Oui, j'y serai avant tout le monde, pour m'égayer aux dépens des premiers venus, et j'y resterai aussi après tout le monde, afin de mettre en pièces la tournure et l'esprit de ceux qui partiront les derniers.

— Vous l'entendez, messeigneurs. Préparez-vous à soutenir sa guerre d'épigrammes.

Après ces paroles, Luigi congédia d'un geste tous les courtisans; il resta avec le comte.

A peine Orfano se vit-il seul en face du prince, que, quittant son attitude d'étiquette, il s'étendit sur un siége moelleusement garni de fourrures, et dit avec un accent légèrement ironique :

— A merveille, Azzoli; vous jouez parfaitement la comédie royale.

Le faux Luigi se sentit piqué au vif par ce ton railleur, et répondit, en tournant vers les vitraux coloriés son visage empreint de rougeur :

— Le principal acteur de tout ceci est, je crois, celui qui a distribué et réglé les rôles.

— Bien riposté, reprit Orfano en souriant. Détrompez-vous, mon cher..... prince, si vous pensez que j'aie voulu vous critiquer; vous vous acquittez à merveille de vos fonctions, et il était impossible de former un élève plus docile, plus intelligent.

Azzoli se rapprocha du comte et dit à voix basse, mais d'un ton ferme :

— J'en conviens, je dois à votre ruse la grandeur, au moins apparente, à laquelle je suis parvenu; mais vous reconnaîtrez, j'espère, que je n'ai point ménagé ma vie pour mériter les faveurs de la fortune.

— Certainement. La bataille vous a vu briller au premier rang. J'étais forcé de réprimer votre ardeur.

— Maintenant, comte, nous partageons ce que nous avons gagné ensemble... Rien de plus naturel, j'imagine.

— En vérité, mon cher Azzoli, vous n'avez pas été long à prendre le goût de votre nouvelle position.

— Oui, je sais assez bien tenir sur mon visage le masque de souverain que vous y avez appliqué. Mais, sous ce masque, il y a un front plissé de noirs soucis.

— Quels chagrins pouvez-vous donc éprouver? demanda Orfano, un peu inquiet; vous ai-je rien refusé? Le palais tout entier est à votre disposition, avec ses fresques, ses statues, ses vases, ses tentures; une foule de serviteurs vous entourent; des jardins prodiguent leurs ombrages à vos loisirs; que manque-t-il à votre bonheur?

— Est-on complétement heureux, seigneur comte, lorsqu'on a des reproches à s'adresser, lorsqu'il faut sans cesse étouffer le cri de sa conscience? Car, si j'écoutais ma conscience, si je n'essayais pas de m'étourdir, de m'enivrer du bruit de ma royale existence, j'entendrais retentir à mes oreilles les noms de fourbe, de fils ingrat, de fiancé parjure. La femme qui m'a donné le jour, celle à qui j'avais donné ma foi, la sœur que je devais protéger, se dresseraient devant moi comme trois fantômes terribles pour m'accuser de les avoir abandonnées.

— Pauvre tête faible! de pareilles idées devraient-elles obséder votre esprit? D'ailleurs, quelle mère a jamais songé à entraver l'avenir de son fils?

— Mais, à moins d'être dénaturé, quel est le fils qui soit arrivé à la postérité sans y associer sa mère?

— Azzoli, vous savez bien que votre famille n'était pas destinée à sortir d'un chaumière.

— A ce compte, je n'étais pas né pour vivre dans un palais.



— Les talents que vous avez acquis vous y ont fait entrer.

— Seul, isolé.

— Ne suis-je pas là, moi, votre ami, votre second père?

— Je vous suis reconnaissant de vos soins généreux... mais mon bonheur doit-il m'occuper uniquement, et m'estimeriez-vous si, du sein de ce séjour magnifique, je ne tournais mon souvenir vers la vallée où j'ai vécu vingt ans, vers les êtres qui ont eu mes premières affections! Le luxe dont ils ne jouissent pas, je rougis d'en jouir; et, quand je suis assis près de vous à une table somptueuse, je pense, malgré moi, au pain noir et mouillé de larmes dont se nourrissent ma mère, ma sœur et ma fiancée.

— Au fait, dit Orfano en fronçant le sourcil, vous avez eu grand tort de ne pas m'entretenir de tous ces préjugés pendant les six mois que nous avons passés à mon manoir de San Alessandro; j'eusse peut-être pris un autre parti.

— J'ignorais vos desseins. N'élevant pas mes espérances au-dessus du rang d'écuyer ou d'homme d'armes, je voyais dans l'avenir le moment où je donnerais de mes nouvelles à Teodora, où, devant l'autel, je recevrais son serment.

—Vous l'aimez donc? demanda le comte en fixant des yeux perçants sur Azzoli, qui, troublé, balbutia une réponse vague.

Orfano continua :

—Non, Azzoli, vous n'aimiez point cette enfant; sinon, la perspective de tous les trésors du monde ne vous l'eût pas fait quitter. Le cœur humain n'est pas assez vaste pour contenir deux passions; l'amour et l'ambition n'y sauraient tenir l'équilibre. Je le répète, vous n'avez jamais aimé Teodora.

— Eh bien! je l'avoue à ma honte, sa tendresse naïve, sa beauté, sa charmante innocence, ne lui ont valu que mon amitié; en ce moment, je crains plus de la savoir livrée au désespoir que je n'éprouve le besoin de sa présence.

— Et si je mettais le comble à mes bienfaits, en vous unissant à une femme de la plus haute noblesse?

— C'est impossible! s'écria le faux Luigi. Vous oubliez que je ne puis donner à une femme un nom qui n'est pas le mien.

— Ce nom, vous l'avez conquis à la pointe de l'épée; vos scrupules sont puérils.

— La distance de notre condition me défend aujourd'hui d'épouser Teodora; mais c'est assez de la moitié d'un parjure.

— Enfant! tu ignores de qui je veux te parler...

— Fût-ce une duchesse...

— Peut-être tout à l'heure changeras-tu de langage... En voyant la femme que je te destine, tu reconnaîtras, mon cher Azzoli, l'étendue de mon affection pour toi.

— Comment! vous voulez sitôt me présenter à cette noble dame?

— Déjà elle devrait être arrivée au palais... mais des fanfares retentissent... J'entends le piétinement des chevaux... Viens, Azzoli, viens au-devant de ta fiancée!

— Non, seigneur comte, je ne puis...

En face du *Duomo*, le *Baptistère*, qui laisse voir à l'intérieur les chefs-d'œuvre de sculpture que les Pisans rapportaient autrefois de leurs expéditions lointaines; — enfin le *Campo Santo*, composé de quatre galeries au centre desquelles s'étend le cimetière rempli de la terre vénérée dont les croisés de Pise chargeaient pieusement leurs navires, au retour de la Palestine.

C'est dans ce lieu, profondément mélancolique et propice à la rêverie, qu'un jeune homme se promenait à pas lents, par une matinée du mois de novembre. Sombre et tenant la tête baissée, il ne s'apercevait pas de la fraîcheur de l'air; pour la dixième fois, il avait fait le tour de la galerie funèbre sans répondre aux observations de quelques personnes qui l'escortaient et lui avaient conseillé de revenir à son palais.

— Qu'a donc Luigi? disait un personnage qu'à son costume bizarre et à sa voix railleuse chacun eût reconnu facilement. A-t-il promis par un vœu de tourner ici toute la journée comme un écureuil dans sa cage, ou bien cherche-t-il de l'appétit dans un violent exercice? Il aurait pu choisir un plus agréable but de promenade.

— M'est avis, Gambuzzo, dit gravement Polidoro, l'interlocuteur du bouffon, que le prince est atteint de quelque affliction secrète.

— Vous avez découvert cela, mon maître, à vous tout seul?... En vérité, vous êtes un habile homme!... Sont-ce les astres ou les traits de monseigneur Luigi qui vous ont révélé ce mystère? Pour ma part, depuis le retour du prince à Pise, et la fête où il faillit être assassiné, j'ai reconnu en lui les signes de la plus noire hypochondrie. C'est un homme qui s'ennuie.... ducalement; à peine s'il daigne sourire en entendant mes joyeuses folies. Avec lui, je ne gagne pas mon argent.

Alfred DES ESSARTS.

(*La suite au prochain numéro.*)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Tout nous fait espérer une brillante saison d'été. Nous aurons des modes extrêmement variées; nous commençons à voir une foule de modèles qui feront sensation parmi les femmes élégantes.

Voyons premièrement les robes et occupons-nous des détails de formes et d'ornements. Les corsages des robes de ville sont très-montants; les manches sont généralement à coude, demi-justes et très-ornées aux épaules et au poignet. Il est probable que les confections de casaques et paletots auront beaucoup de rapport avec la forme *habit à queue* dont nous avons déjà parlé plusieurs fois; mais des modifications intelligentes et un grand luxe de décoration sauront donner à toutes ces fantaisies capricieuses, des allures de coquetterie parisienne qui sont toujours bien accueillies.

Madame *Amélie*, successeur de madame Delatour, rue Neuve Saint-Augustin, 17, nous a montré différentes toilettes que nous signalons avec plaisir :

Une robe de popeline d'Irlande, lilas de Perse ; dans le bas, une frange haute de 15 centimètres, avec entête d'un ruché de galon noir et blanc. Le corsage est à taille ronde, tout uni et montant; par-dessus, une casaque ajustée de velours noir, très-richement illustrée de passementeries et de guipure.

Une autre robe, de pou-de-soie gris-perle, est ornée dans le bas de cinq biais garnis d'effilés et posés droits ; le corsage, montant, est agrafé par des boutons grelots de nacre ; un biais, assorti à celui de la jupe, tourne autour des manches et du corsage et revient former des basques par derrière; les manches sont longues, très à coude, avec des ornements du même genre.

Une troisième toilette est de taffetas rose ; la jupe est garnie par de petits volants ruchés de tulle blanc ; ces volants sont groupés cinq par cinq et séparés par un volant de chantilly noir : répétés trois fois, ils atteignent les deux tiers de la jupe. Le corsage est garni d'une dentelle noire qui forme une basquine ; les manches, courtes, sont ruchées de tulle blanc.

Mesdames *Coutot et Morizon*, rue Montigny, 8, ont composé déjà une foule de jolis chapeaux que la semaine sainte verra épanouir sur les têtes de quelques élégantes privilégiées.

Un d'eux est de crêpe lilas brodé de perles de jais ; sur le côté gauche, un saule en lilas, blanc et lilas. Sur la calotte, une fanchonnette frangée de jais qui redescend sur le bavolet; à l'intérieur du crêpe et du tulle blanc, brides de taffetas assorti.

Un autre chapeau est de tulle hortensia (rose pâle). La passe a trois fleurs d'hortensias, une verte et deux en rose pâle et rose vif. Le bord est ruché de tulle blanc; à l'intérieur, du tulle blanc admirablement chiffonné; le bavolet est de taffetas de même nuance ruché de tulle et les brides aussi.

Voici encore deux très-jolis chapeaux :

Le premier est de tulle et crêpe blanc brodé de jais (les broderies de jais sont en grande faveur). L'ornementation se compose de velours noir et d'une touffe de plumes frisées, noires et blanches, posées tout au bord de la passe et retournant à l'intérieur; près des cheveux un bouquet de roses sans feuilles et des joues de blonde ; bavolet de brides de velours noir.

Le second chapeau est de tulle blanc; la passe est chargée d'un buisson d'avoine de paille ; des rubans maïs, mélangés à des chicorées de tulle, garnissent la passe et le bavolet.

On regrette toujours l'insuffisance de la description écrite lorsqu'il s'agit de chapeaux; car c'est surtout la manière dont ils sont exécutés qui leur donne de l'attrait. Mesdames *Coutot et Morizon* ont un cachet tout particulier : nos dessins en seront les interprètes fidèles.

Nous aurons, le mois prochain, les chapeaux de paille qui promettent d'être charmants.

On tourne autour des chapeaux ronds des guirlandes d'herbes et de fleurs des champs : volubilis, bluets, chandelles, coquelicots et boutons d'or. C'est madame *Léontine Coudré*, maison *Tilman*, 104, rue Richelieu, qui a eu l'heureuse idée de cette charmante création ; il est difficile de rien imaginer de plus aimable, ni de plus séduisant.

En fleurs, pour chapeaux de taffetas ou de crêpe, nous conseillons les bouquets d'églantines à gouttes de pluie, les petites branches de clématites d'Italie et Sainte-Lucie montées sur bois naturel, les timbaliers et la glycine du Japon. Madame *Coudré* a fait aussi des mélanges de fleurs de cassis d'Amérique et poirier du Japon, enlacées d'herbes, et des groupes de crocus de toutes nuances d'une idéale fraîcheur. L'habile fleuriste mêle toujours à ses groupes de fleurs des insectes délicats aux ailes brillantes : demoiselles, mouches ou papillons ; elle arrive par tous ces moyens ingénieux à produire des effets très-artistement ménagés.

On nous dit que les premières robes de la saison seront très-sobres d'ornements, du moins quant aux jupes ; les volants paraissent à peu près abandonnés, à l'exception

Digitized by Google

des petits volants gauffrés auxquels nos couturières accordent une préférence marquée, surtout avec les étoffes de tissu léger.

Mais si l'on diminue les ornements des jupes, on augmente encore ceux des casaques et des pardessus.

La forme *rotonde* paraît devoir être délaissée, à cause des confections *à pans* qui sont la fureur du moment. Nous avons vu quelques grandes basques arrondies qui ont des chances de succès.

La longueur et l'ampleur des jupes sont en progrès sur celles de la saison d'hiver; elles sont aujourd'hui à un point qui ne permet guère de douter que l'on puisse les augmenter encore.

Au reste, toutes ces questions seront résolues après les fêtes de Pâques, époque à laquelle les modes seront en pleine voie d'exécution et dès lors complétement fixées.

Nous avons promis à plusieurs lectrices, qui nous en ont fait la demande, la nomenclature des nouveaux dessins de foulards, pour robes, des magasins du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol.

La quantité est considérable ; nous notons seulement les dispositions les plus saillantes : Pluie de pétales sur fonds maïs, gris-perle et lilas; feuilles de fougère à semis irréguliers sur toutes nuances ; girandoles et perles d'or sur nuances diverses; fleurs de géraniums en semis; anneaux doubles; dessin d'abeilles ; fleurs de crocus ; roses pompadour camaieux ; bluets à feuillage, feutre sur fond noir; fleurs chinoises et médaillons bysantins.

En étoffe de foulard, on fera beaucoup de confections assorties aux robes et garnies de ruches de rubans. Les rayures fines, les rayures pékin espacées, les damiers et les foulards unis sont choisis par un grand nombre de femmes de bon goût.

Arrêtons nos causeries de toilette pour donner quelques instants et l'espace qui nous reste à l'excellente parfumerie de la maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis.

Lorsqu'il fait chaud, il convient d'employer la crème froide mousseuse, secret de beauté de la *Reine des Abeilles*. Elle rafraîchit le teint et lui donne de la limpidité.

Dans le bain, il est nécessaire de se servir du savon de thridace et de l'eau royale de thridace, composés tous deux du suc de laitue, ainsi que leurs noms l'indiquent.

Pour les cheveux, nous ne saurions trop recommander le baume de violettes d'Italie.

Les dents devront leur beauté et leur conservation à la poudre et à l'élixir dentrifices Violet, composés d'après des recettes particulières tout à fait hors ligne.

Quant aux extraits d'odeurs, pour le mouchoir, le goût doit en décider. Nous citons les plus célèbres dans le monde élégant; ils ont noms : gouttes de violettes d'Italie, parfum de la Tzarine, de la Reine des Abeilles et des brises de mai.

Tout est sérieux comme valeur dans la parfumerie de la maison *Violet*, et son cachet est la plus sûre des garanties.

Marguerite DE JUSSEY.



GRAVURE DE MODES N° 738.

—

TOILETTE DE MAISON. — Coiffure composée d'un petit flot de dentelle mêlée à un nœud de ruban dont les bouts très-longs descendent se croiser sur le chignon et continuent flottant pour pouvoir être croisés sur la poitrine.

Robe de taffetas, ornée d'applications de bouquets de dentelles, de bandes de taffetas noir découpées et formant un dessin.

Le corsage montant est à pointe devant et rond derrière.

La manche est plate, légèrement à coude.

Les lés de la jupe sont taillés en pointes dans le haut pour bien dégager les hanches.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de taffetas, garni d'une petite dentelle noire avec pendeloques de jais. Une touffe de plumes blanches est posée sur le dessus de la tête.

Sous la passe il y a une belle rose nacrée, posée sur une gerbe d'herbages avec bouts et pendeloques de corail.

Robe de taffetas, ornée de dentelles et de petits galons de velours noirs.

Corsage montant, poitrine basse, manche demi-plate, jupe coupée en pointes à la taille.

La ceinture, les épaulettes, le parement et la jupe sont ornés d'un fond de tulle de Chantilly à pois noirs, encadré dans des entredeux de chantilly. Le tout cousu à plat et garni de galons de velours noirs, posés en encadrements et en barrettes.

Courrier de Paris.

C'est une des grandes affaires de Paris, depuis huit jours. — Y étiez-vous? — Irez-vous? — Nous n'avons pu avoir de place. — On nous a garanti une loge pour la millième représentation. — Et que sais-je ? Tout cela à propos du *Marquis de Villemer* de George Sand, le plus grand succès dramatique des temps modernes, et (un modèle pour le théâtre contemporain), a dit un des critiques du lundi. Il n'y a là rien d'exagéré, et quiconque a lu le livre ne s'en étonnera pas. Il y a dans ce livre, en effet, le drame le plus poignant, la comédie la plus charmante et la plus élevée qu'on puisse imaginer; arrangé surtout au point de vue des exigences du théâtre, ce roman a pris des proportions gigantesques.

Ç'a donc été l'événement capital dans Paris que la première représentation, à l'Odéon, du *Marquis de Villemer*, la comédie nouvelle de madame George Sand. On avait fait beaucoup de bruit par avance autour de cet ouvrage, on avait annoncé une manifestation qui devait atteindre dans l'auteur du *Marquis de Villemer* l'auteur de *Mademoiselle de la Quintinie*. Aussi la curiosité était-elle grande, la salle littéralement comble, les abords du théâtre encombrés par la foule avide d'assister à une seconde édition des scènes scandaleuses de *Gaëtana*.



Digitized by Google



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mmes Constance et Hermence r. Ne des Pts Champs. 21.

Modes de Mme Herst et Cie Mon Fournier, r. Drouot, 8. Corsets de la Mme Simon rue St Honoré, 183.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chée d'Antin, 6.

Sous jupe acier E. Creusy, Rue Montmartre, No 133. | Parfums de Violet, p.r de S. M. l'Impératrice r. St Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S.O Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google

De tout ce bruit annoncé, de tout ce vacarme promis, de cette opposition mesquine, jalouse et tracassière, il n'est résulté qu'un magnifique succès, doublé par la surexcitation du moment. Triomphe de la pièce et chute d'une cabale qui avait oublié qu'au théâtre la personnalité et les opinions politiques, philosophiques et religieuses de l'auteur doivent disparaître pour faire place à l'œuvre elle-même et aux qualités et aux défauts qu'elle peut renfermer.

Ajoutons que l'Empereur et l'Impératrice assistaient à la première représentation, et que LL. MM. ont donné fréquemment le signal d'applaudissements qui ne demandaient pas mieux que de partir de tous les coins de la salle à la fois.

Le vent est aux succès de bon aloi et aux œuvres des grands talents. Cela fait plaisir, même à la critique, d'avoir à le constater, et véritablement n'est-ce pas là une joie littéraire qui a bien son mérite, que d'avoir à applaudir des œuvres qui attestent l'esprit, le génie, le travail, la réflexion, l'étude.

Après George Sand, en même temps que George Sand, si vous aimez mieux, c'est Alexandre Dumas fils qui a triomphé au Gymnase avec l'*Ami des femmes*. Cette pièce, une fine et jolie comédie, en dehors de la manière de l'auteur, est un progrès immense. Le succès a été éclatant. Si mademoiselle Thuillier a été une comédienne de premier ordre dans la pièce de madame George Sand, mademoiselle Delaporte s'est montrée artiste non moins de premier ordre dans l'œuvre de Dumas. En sorte que le public en a pour cinq ou six mois à courir du Gymnase à l'Odéon, et *vice versâ*. Il n'a pas si souvent de ces bonnes fortunes-là pour qu'on ne doive pas s'en féliciter sincèrement.

Pour un certain monde, je ne parle plus là du public proprement dit, il y a eu un autre sujet de grandes fêtes et de grandes réjouissances à Paris ; — c'est la présence de l'archiduc et l'archiduchesse d'Autriche, les futurs et prochains souverains du Mexique. Leurs Altesses Impériales, j'allais dire Leurs Majestés, sont arrivées à Paris pour tomber dans les deux succès que je viens de constater, et Elles se sont gardées de n'y pas assister et de ne pas prendre leur part de ces jouissances de l'esprit. Mais en outre de ces plaisirs intellectuels auxquels tout le monde est admis. Leurs Altesses Impériales, qui ont le goût délicat et l'amour de l'art, ont été gâtées, si l'on peut dire, par leurs augustes hôtes. Il y a eu plusieurs grands dîners aux Tuileries et un de ces magnifiques concerts comme des empereurs et des impératrices peuvent seuls se les offrir.

Artistes, morceaux exécutés, tout était d'un haut choix. Il n'y a manqué, pour couronner cette splendide fête, que de faire chanter, par mademoiselle Patti, les deux morceaux inédits de Rossini, intercalés dans la leçon de chant du *Barbiere*, et que la jeune artiste doit intercaler dans la représentation de cet opéra. Où trouvera-t-on aux Italiens assez de place pour tous ceux qui assiégent les portes du théâtre ?

Ce sera à envier le sort du chien du timbalier, qui, lui (je parle du chien), trouvait toujours à se placer à l'orchestre. Vous ne connaissez pas l'histoire de ce chien, l'honneur de sa race. Eh bien ! je vais vous la conter. — C'est un chien mélomane...

Peut-être me direz-vous que le chien mélomane n'est pas précisément une nouveauté ; mais comme rien ne m'est plus agréable, j'avoue ma faiblesse à cet égard, que de collectionner les traits d'intelligence attribués à la race canine, je reproduis l'extrait suivant d'une lettre communiquée à la Société protectrice des animaux (vous voyez que cela est officiel), par l'un des membres de cette société :

« ... Qu'il me soit permis d'ajouter, écrit ce correspondant, quelques détails à ceux que j'ai donnés sur l'intelligence de mon chien, dans notre séance du 19 novembre dernier.

» Cumulant avec ma profession de maître de dessin celle d'artiste musicien, je me rends tous les soirs dans un théâtre ; là encore j'amène mon chien avec moi ; en entrant à l'orchestre, il se couche sous mes timbales.

» Je suis timbalier.

» A la quatrième ou cinquième représentation d'une pièce, il a retenu l'air final, et sachant que, la pièce terminée, je descends de l'orchestre, dès qu'il entend le commencement de l'air qu'il a remarqué comme mettant fin à son repos forcé, il se lève et se tient prêt à sortir avec moi. Dans un pensionnat comme dans un orchestre, mon chien observe un silence remarquable, sachant, sans doute, que ce n'est qu'à cette condition que sa présence peut être tolérée, et que toute infraction à cette règle le priverait du plaisir de me suivre et d'être constamment à mes côtés. »

Un pareil chien est capable de tout. Au surplus il avait son égal dans un chien de la fameuse pièce des *Cosaques* jouée avec un tel succès à l'Ambigu, il y a quelques années. Ce chien avait pour mission, on se le rappelle peut-être, de déchirer les pantalons des Cosaques. Il avait une scène pour cela dont le signal était donné par un coup de canon. Couché paisiblement dans le foyer, il entendait, sans sourciller, les centaines de coups de canon qui se tiraient tout le long de la pièce. Mais il ne se trompait pas à celui qui l'appelait aux armes. Il bondissait comme un lion et entrait en scène avec une ponctualité que certains artistes envieraient.

Un beau trait de courage qu'il faut que je vous cite : il arrive d'Amérique, et il a passé les mers pour venir prouver que l'esprit et le cœur français se retrouvent toujours en quelque lieu que ce soit.

Il y a quelque temps, douze jeunes prêtres quittaient le grand séminaire de Lyon pour suivre un évêque au Texas. L'un d'eux vit les fédéraux envahir sa paroisse, piller son église, sa demeure, et se préparer à le tuer. On le couchait en joue, quand, détournant les fusils, il s'écria :

— Je suis Français ! comme prêtre, égorgez-moi ; mais, comme Français, vous rendrez compte de mon sang à mon Empereur, à ma nation !

Les fusils s'abaissent ; profitant de la position, il demande leur chef, exige, sous peine d'en référer à l'Empereur, qu'on lui rende ses vases sacrés et qu'on lui paye ses dégâts.

On s'exécuta, mais, voyant un désir de vengeance

Digitized by Google

chez ses adversaires, il se place en face d'eux, leur répète d'une voix ferme sa première interpellation, puis, découvrant sa poitrine :

— Tirez, leur dit-il, si vous l'osez !

Ils furent domptés, se retirèrent avec ordre, et le chef mit des factionnaires pour veiller à la sûreté et à la tranquillité du prêtre ; en même temps tous les soldats, en passant devant lui, lui rendirent les honneurs militaires.

Ma foi puisque je parle de courage, dussiez-vous connaître le fait, je *dois* le consigner ici. Je dis que je *dois !*... En effet, on l'a mis à l'ordre du jour de l'opinion publique, et tout ce qui tient la plume s'est engagé à le publier.

Donc, une jeune femme atteinte depuis quelques jours d'un croup arrivé à sa dernière période, fut admise dans le service de M. le docteur Moutard-Martin, à l'hospice Beaujon. L'asphyxie était très-avancée, la mort imminente. Le docteur Morel-Lavallée, chirurgien de l'hôpital fut immédiatement appelé, il jugea, comme son confrère, que l'opération de la trachéotomie était la seule ressource possible : elle fut aussitôt pratiquée.

L'instrument qui sert à cette opération venait d'être mis en place lorsque, après plusieurs efforts de toux, la respiration de la malade se suspendit complétement. Tous les moyens mis en usage ne purent la rétablir, et M. Morel-Lavallée émit l'idée qu'il fallait pratiquer l'insufflation. Aussitôt, et bien qu'il connût le danger auquel il s'exposait, un élève externe, M. Magnié, applique la bouche sur l'instrument, fait l'insufflation et quitte l'opération la bouche couverte et remplie de sang et de mucosités sortant de la trachée et des bronches.

M. le docteur Moutard-Martin s'occupait à faire laver la bouche de son courageux élève et à le faire gargariser; mais pendant ce temps, MM. Bessay et Delfau, autres élèves externes, et un interne, M. Blumenthal, se dévouèrent également avec M. Magnié, qui recommença l'épreuve. Enfin, quand tout était désespéré, un jeune docteur, connu par ses succès de concours, M. Maurice Raynaud, pratiqua à son tour l'insufflation avec un courage malheureusement inutile.

C'était un spectacle étrange mais consolant de voir ces jeunes gens, le visage et la bouche ensanglantés, affronter avec un entraînement qui ne calcule pas, les dangers redoutables que peut produire l'insufflation pratiquée dans de telles conditions.

Informé de ce fait, M. le directeur de l'administration de l'assistance publique s'est rendu à l'hôpital Beaujon, pour remercier les élèves de leur dévouement ; il les a félicités d'avoir compris que l'hôpital est à la fois une école de science et d'humanité.

Ne sont-ce pas là de vaillants soldats à mettre à l'ordre du jour ! Et si le détail de l'action n'est pas attrayant, l'action elle-même ne mérite-t-elle pas que l'on passe par-dessus le scrupule que l'on éprouve à remplir son devoir, devoir peu périlleux, pourvu que je sois assuré de l'indulgence de mes lectrices.

X. EYMA.

TRIBUNAUX.



La maison du faubourg Saint-Honoré, 138, a pour concierge la femme Tamper. Est-ce un bonheur? Est-ce un malheur pour les locataires de cette maison ? C'est ce que les débats qui s'engagent vont faire connaître.

Le procès est entre Marie Débonnel, jeune et fort jolie cuisinière, et la concierge Alexandrine Tamper. La première se plaint, dit la *Gazette des tribunaux*, d'avoir été victime des violences et des brutalités de la seconde. A voir l'attitude de la concierge, femme d'une cinquantaine d'années, son teint pâle, maladif, son air doux, ses mains constamment jointes sur sa poitrine, on craint que la jolie cuisinière, elle fort vive, alerte, l'œil mutin, ne soit fort embarrassée pour établir sa plainte, d'autant plus qu'elle a elle-même à répondre à une plainte reconventionnelle de la portière, s'appuyant sur les mêmes faits. Toutefois, la cuisinière a la première la parole, et déclare ce qui suit :

Parce que je ne veux pas voler mes maîtres pour donner à madame, madame me fait un tas de misères; je les ai endurées tant que j'ai pu, en les méprisant; mais le 25 janvier, ça a été trop fort, et j'ai juré que madame Tamper ne le porterait pas en paradis.

M. le président. — Racontez ce qui s'est passé.

La cuisinière. — Je revenais de chercher de l'huile dans une burette, et je rentrais à la maison, lorsque madame Tamper, qui est toujours à m'espionner quand je passe, me dit d'essuyer mes pieds sur le paillasson avant de monter l'escalier. Je lui réponds que mes pieds sont suffisamment essuyés, et je monte trois marches ; mais madame se met à crier : « Tu ne monteras pas, petite ci, petite ça, tu ne monteras pas ! » Et comme je montais tout de même, madame se précipite à ma suite, me tire par ma robe, me fait pencher ma burette au point de renverser mon huile sur l'escalier. Je crie : Au secours ! mais personne n'étant venu, je sors dehors, et je vais trouver un sergent de ville pour le prier de me faire rentrer dans la maison. Le sergent m'ayant répondu que les intérieurs des maisons ne le regardaient pas, j'ai été chez M. Joseph, le fruitier, pour le prier de m'accompagner, M. Joseph est venu ; il a demandé à madame Tamper pourquoi elle ne voulait pas me laisser monter ; elle a prétendu que je ne monterais pas tant que je n'aurais pas essuyé mes pieds. Là-dessus, M. Joseph m'a poussée pour me faire monter l'escalier, mais madame s'est encore précipitée sur moi et m'a arraché mon bonnet et mes cheveux de la tête.

Le fruitier Joseph affirme la dernière partie de la déclaration de la cuisinière.

M. le président, à la concierge. — Que répondez-vous à ces deux témoignages?

La concierge, du ton le plus radouci. — On n'a qu'à me voir, monsieur, pour penser que je ne suis pas une femme à arracher des cheveux. Je n'ai fait que tirer un peu madame par sa robe, parce qu'elle ne voulait pas essuyer ses pieds.

Digitized by Google

M. le président. — Vraiment, messieurs et mesdames les concierges, vous avez des prétentions d'outre-monde. Parce qu'on ne voudra pas s'essuyer les pieds à chacune de vos réquisitions, vous vous croirez le droit d'empêcher les locataires de rentrer chez eux.

La concierge. — Quand on y met de la mauvaise volonté !

M. le président. — Et c'est vous qui vous érigez en juge de la bonne ou de la mauvaise volonté qu'on mettra à s'essuyer les pieds.

La concierge. — On peut bien s'en rapporter à moi ; je n'aime pas le bruit ni les scènes.

M. le président. — Vous êtes d'une douceur angélique à l'audience, mais dans votre escalier vous arrachez les bonnets, les cheveux.

La concierge. — Non, monsieur, je suis toujours la même, ailleurs comme ici.

M. le président. — Mais le fruitier vous a vue arracher le bonnet, et, sans doute, quelques cheveux avec?

La concierge. — Je n'ai fait que la tirer un peu par sa robe ; c'est madame qui s'est décoiffée par elle même.

A son tour, la concierge fait entendre un témoin à l'appui de sa plainte reconventionnelle : mais ce témoin, déclarant n'avoir rien su ni rien vu, elle en est déboutée.

Le tribunal a tenu, au contraire, pour établie la plainte de la cuisinière, et, conformément aux conclusions du ministère public, il a condamné madame la concierge en 50 francs d'amende et 30 francs de dommages-intérêts.

G. Raymond.

VARIÉTÉS.

Le climat de Paris est capricieux et changeant.

Hier matin, la neige tombait en abondance. Aujourd'hui, le temps est doux et pluvieux. Ce soir il gèlera peut-être.

On peut dire qu'à Paris le mois de mars avec ses giboulées et ses brusques changements de temps, dure toute l'année.

Aussi comment habiter Paris et ne pas être enrhumé?

J'ai vainement cherché dans les histoires de France une seule réflexion sur l'influence que le climat de Paris a fait subir à la coiffure des rois, aux mœurs, à la littérature et même à la religion. Cette influence a été prodigieuse, paradoxe à part; elle méritait un chapitre dans Mézerai ou Anquetil, deux historiens détestables. On aurait lu ce chapitre, au moins.

Lorsque Pharamond eut commis l'énorme faute de se faire élire sur un pavois, dans les marécages de Lutèce, au quarante-neuvième degré de latitude nord, il ne tarda pas à s'en repentir : l'humidité de son palais royal, et les plages de son petit royaume, lui procurèrent de nombreuses maladies. dont Mézerai ne parle pas, et qui le conduisirent au tombeau, après un modeste règne de huit ans. On est saisi d'un véritable sentiment d'historique pitié, en songeant que le fondateur de notre monarchie parisienne n'a fait que passer à travers les marécages de son royaume, et que son corps vigoureux s'est subitement éteint de consomption entre le double rhumatisme des pieds et du cerveau.

Son successeur comprit mieux que personne cette immense faute. Clodion avait entendu les longues doléances rhumatismales du fondateur de notre monarchie, et, pour prolonger son règne au delà de huit ans, il inventa la race des rois chevelus, et donna l'exemple à ses successeurs de ce préservatif captial. Rien n'égalait, dans les crinières fauves, l'ampleur opulente de la chevelure de Clodion; et pourtant il ne se crut pas suffisamment garanti contre le climat de Lutèce, et il jeta un regard de convoitise vers la tiède Italie, où les rois avaient la faculté de se coiffer impunément à la Titus. La monarchie française, à peine fondée, était donc sur le point de s'écrouler, à cause des rhumes de cerveau. Clodion abandonna Lutèce et déclara la guerre aux Romains : Aétius commandait les têtes chauves de l'Italie. Clodion les têtes chevelues du département de la Seine. On se battit avec acharnement. Clodion, vaincu, prit la fuite, et en traversant échevelé les plaines de l'Artois, il n'échappa que par miracle au destin d'Absalon. Toutefois, il ne voulut pas rentrer, et il fixa sa résidence royale à Soissons, ce qui lui permit de vivre vingt ans.

Sous la race des rois chevelus, on infligeait aux coupables la plus terrible des punitions, la mort lente causée par une série non interrompue de rhumes de cerveau : on leur rasait la tête. Childéric II commit cet acte de cruauté envers le maire du palais Ebroin. On ne décapitait pas : ce supplice était trop doux pour des crimes de lèse-majesté ; on laissait la tête sur le corps, on ne coupait que les cheveux. C'en était fait du criminel.

Les rois fainéants craignaient de s'exposer à l'air, même sous le dôme épais de leur chevelure. Ils gardaient la chambre pendant dix mois, et ne sortaient en litière à bœufs qu'au solstice d'été. Nous aurions eu soixante-six rois de ce genre, si le quatrième fainéant n'eût été mis au tombeau par une maladie de langueur. Le cinquième se disposait à vivre paresseusement comme son père, lorsqu'il reçut de son médecin Prisca l'ordre de changer de régime, et de déclarer la guerre aux Allemands pour s'échauffer le cerveau. A cette époque de candeur patriarcale, lorsqu'un roi dépérissait d'ennui et de froid, on lui conseillait une guerre contre les Allemands. La campagne durait quelques années, on tuait beaucoup d'Allemands, et le roi guéri, venait se faire inhumer à Saint-Germain des Prés.

Les premières hérésies datent de l'époque suivante, et elles se rattachent encore à une épidémie de rhumes de cerveau qui désola notre belle France à l'apparition des églises gothiques. Ces superbes édifices représentant les forêts du Nord, dans la pensée des architectes, en conservèrent aussi l'humidité homicide. Les ravages du fléau pétrifié furent immenses. Une hérésie rhumatismale éclata de Sens à Auxerre. Un jeune clerc, nommé Sidonius, se mit en campagne ; et, coiffé en sphinx, il prêcha contre les églises gothiques, et appela les néophytes à sa chapelle étroite et tiède, construite en bois de sapin. On assembla un concile à Lyon. Sidonius fut excommunié, rasé et enfermé dans le couvent de Notre-Dame-de-Brou.

Digitized by Google

L'étincelle devait produire plus tard l'incendie des guerres de religion. La Saint-Barthélemy, les dragonnades, les Cévennes, ont pour origine la victoire d'Aétius contre Clodion, et les rhumes de cerveau de Sidonius l'Auxerrois. Que nous sommes loin de Mézerai, d'Anquetil et de Bossuet !

La manie de guerroyer au delà des monts, comme dit Brantôme, cet écrivain toujours enrhumé, d'après son propre aveu, doit encore être attribuée à la faute originelle commise par Pharamond sur son pavois. Les rois de France et la noblesse, privés de la pâte de Regnault, et gardant leurs têtes éternellement découvertes sous les lambris du Louvre, humectés par la Seine voisine, renoncèrent aux guerres de Flandre et d'Allemagne, et adoptèrent la mode hygiénique de passer les monts et de tuer beaucoup d'Italiens pour se délivrer des toux opiniâtres de l'hiver. Ce fut le célèbre médecin Ambroise Paré qui prescrivit ce régime aux princes et aux grands vassaux.

Le connétable de Bourbon, en février 1524, prit un horrible catarrhe en se promenant avec la reine-mère devant le bassin de Fontainebleau. Il pria François Ier de lui accorder une petite guerre hygiénique au delà des monts. A cette heure, le roi, satisfait des lauriers de Cérisoles et de Marignan, qui l'avaient radicalement guéri d'un refroidissement du cerveau gagné dans un *Te Deum* à Notre-Dame, s'amusait à écrire sur des vitres des quatrains à sa maîtresse ; il refusa donc la guerre au connétable. Celui-ci se révolta contre son maître, et se mit à ravager des villes pour son compte. Le connétable arriva, toujours avec son rhume, de Fontainebleau jusqu'aux portes de Rome. Là, il dressa ses batteries et acheva l'ouvrage d'Attila et de Théodoric. Il détruisit les thermes de Titus et d'Antonin, le Colisée, le portique d'Octavie et la tour de Cécilia Metella, il était à la veille de sa guérison lorsqu'une balle romaine lui coupa le crâne en deux. On l'enterra guéri.

Sous Louis XIII, les lamentations furent grandes, parmi la noblesse, au Marais et à Fontainebleau. Les arceaux de la place royale retentissaient d'une tempête de toux. Le roi fit un édit pour obliger les gentilshommes à laisser croître à l'infini leur chevelure ; et il donna lui-même l'exemple en adoptant la mode inventée par Clodion. Ce palliatif fit quelque bien, mais le roi et la noblesse ayant conquis un trésor inépuisable de rhumatismes au siége de la Rochelle, en octobre et novembre 1628, Richelieu conseilla une petite guerre curative au delà des monts. Ce fut le duc de Savoie qui paya les frais du traitement. On ravagea tout chez lui, et l'on revint à Paris, en parfaite santé, aux premiers jours du printemps.

Les papes, qui ont toujours eu plus d'esprit que les rois, s'indignèrent enfin contre cette manie des princes et des nobles de France, qui choisissaient ainsi, en hiver, l'Italie pour leur maison de santé. Ils se gardèrent bien d'exhaler hautement leur juste colère, mais ils eurent recours à des machinations sourdes en usage au Vatican. Par l'effet de ces trames italiennes, le cardinal Mazarini, né à Rome, se créa roi de France sous Louis XIV, et son premier soin fut d'éteindre la manie des guerres au delà des monts. Pour suppléer à cette puissante guérison traditionnelle, Mazarini inventa les incommensurables perruques du grand siècle. Le règne de Clodion fut effacé. On se figure aisément l'hilarité intérieure du railleur et perfide Italien, lorsqu'il vit pour la première fois son idée se développer, avec une ampleur extravagante, sur les cerveaux du roi et des courtisans. Un livre à peu près inconnu, comme tous les livres de bon sens, m'affirme que la chambre de Mazarini, à Vincennes, retentissait nuit et jour d'un éclat de rire puissant et ultramontain, et que les gens de cour ne savaient à quoi attribuer cette explosion de gaieté solitaire, entretenue à huis clos par le cardinal. Certes, nous la comprenons aisément aujourd'hui, cette joyeuse humeur, et il faut convenir qu'elle est dans l'esprit du caractère italien. Les perruques supprimèrent les rhumes de soixante-cinq rois et les guerres d'Italie, permirent à Louis XIV de passer le Rhin et d'assiéger Namur sans la moindre toux.

Sous Louis XV, le cardinal de Fleury usa de sa puissante influence pour éloigner le roi des guerres ultramontaines. On s'était un peu relâché des coiffures hygiéniques du grand siècle, et la noblesse avait été obligée de se guérir en masse, en tuant onze mille pauvres Italiens aux batailles de Parme et de Guastalla, batailles taxées d'inutiles par d'aveugles historiens. Le pape fit de sévères remontrances au cardinal Fleury, et le menaça de lui enlever son chapeau s'il n'inventait pas quelque nouvelle coiffure, puisque l'ancienne déplaisait au roi et à la cour. Fleury, poussé à bout, voulut renchérir sur Mazarini : il inventa la poudre. Un matin, il parut devant Louis XV avec des cheveux pétris dans le ciment d'amidon. Le cardinal avait un extérieur grave ; et, bien qu'il commît quelques distractions en jouant au piquet, on le regardait généralement comme un homme vertueux. Sa nouvelle coiffure fut jugée comme une inspiration du ciel ; et Louis XV, qui déjà s'ennuyait beaucoup à Versailles, voulut bien reconnaître les hauts services à lui rendus par le cardinal, en faisant bâtir le royal édifice de sa chevelure avec du ciment d'amidon. La contagion gagna toutes les têtes, car le roi était adoré. Les dames, ennuyées aussi de se voir classer en brunes et blondes, adoptèrent avec enthousiasme une mode qui les faisait toutes blanches, et les dispensaient d'avoir des cheveux. L'Italie rentra dans un doux repos, et le pape promit au cardinal de le canoniser au bout de cent ans.

La mode des coiffures romaines devait nécessairement rentrer en France avec la république ; mais l'armée garda la poudre et les cadenettes, ce qui nous avait déjà donné les victoires de Jemmapes, de Valmy et de Fleurus. Les soldats d'Arcole, de Lody, de Marengo, des Pyramides, d'Héliopolis, auraient pu aisément raser leurs têtes et remporter les victoires de ces noms sans cadenettes et sans poudre blanche ; mais ils avaient à cœur de conserver cette mode de leur jeune âge, malgré ses désagréments dans les pays chauds. L'amidon des cadenettes se fondait au *simoun* de Thèbes, de Ptolémaïs et du Thabor, mais on se poudrait encore au bivouac du lendemain, en présence de ces graves sphinx éternellement blanchis, sur leurs longues bandelettes, par la poudre du désert. Au camp de Boulogne, Junot s'insurgea le premier contre la coiffure du cardinal Fleury, et un décret impérial ne tarda pas à la modifier. En Russie,

Digitized by Google

on la regretta beaucoup. M. de Narbonne, sous les sapins de la Bérésina, se poudrait encore, malgré le décret impérial et les Cosaques de Tchitchakoff; aussi, on l'a vu rentrer à Paris, malgré son grand âge, en parfaite santé. Aujourd'hui, avec notre confortable de rues et de maisons, notre Paris perfectionné, notre pâte Régnaud, nos passages couverts, nos vingt théâtres, nos bals, nos amusements infinis, on peut se coiffer à sa guise, et laisser vivre les Italiens au delà des monts; mais n'oublions point qu'il a fallu attendre quatorze siècles pour obtenir ce beau résultat.

La faute originelle de Pharamond a exercé aussi une singulière influence sur notre littérature. Aucun Rollin, aucun le Batteux, aucun Domairon, n'ont envisagé cette question à son point de vue le plus important. Pharamond nous a procuré longtemps une poésie qui avait exilé de son sein tout ce qu'il y a de beau et de charmant au monde, le soleil, l'Océan, les étoiles, la lune, les fleurs. On frémit de douleur en songeant que Corneille et Racine, logés dans une mansarde des rues de la Huchette et de Saint-Pierre-aux-Bœufs, n'ont connu les astres du ciel et les grâces de la nature que de réputation, et sur la foi des auteurs grecs-latins. Ces infortunés poëtes avaient appris, dans leur enfance, que Phœbus conduisait le char du Soleil; que Diane s'habillait en Lune pour regarder dormir Endymion; que Jupiter lançait des carreaux sur les vitres en été; que le tendre Zéphire jouait avec les brillantes filles de Flore sur les rives du Sperchius. Aussi Corneille n'a parlé qu'une seule fois des étoiles dans le *Cid*, et encore le vers est traduit du *Romancero;* Racine n'a cité qu'une seule fois le soleil dans son mot propre, mais il traduit l'*hélios* du poëte grec. Les astres du ciel et les fleurs de la terre ont été découverts en Amérique par M. de Chateaubriand, qui parvint à les naturaliser à Paris, malgré la vive et longue opposition de Morellet, de l'abbé Féletz et d'Hoffmann, morts dans le sein de Diane et d'Apollon.

Et le public du grand siècle, ô Pharamond ! ne pourra jamais être pardonné. C'est lui qui a fait siffler le *Cid*, *Athalie* et le *Misanthrope*. Aurait-on pensé cela de Pharamond ? C'est pourtant la vérité pure.

Nous, public, aujourd'hui public libre et bien vêtu, marchant sur des trottoirs d'onyx, assis au théâtre sur des coussins de velours, embaumé par les fleurs des loges, éclairé par un firmament de gaz, nous ne pouvons imaginer les misères du public du grand siècle, et refaire pour cette époque la carte de Paris. Figurez-vous donc, avec un violent effort d'imagination, cette ville inhabitable, *moins sûre*, disait Boileau, *que le bois le moins fréquenté;* figurez-vous des rues pavées de monceaux de boues, éclairées la nuit par les coups de pistolet des voleurs, toujours au dire de Boileau; et ce malheureux public, gagnant à travers mille embuscades et à tâtons le théâtre de Corneille, au risque de se voir couper la bourse qui devait payer la représentation. Figurez-vous l'étrangeté primitive de la salle, de la scène, des acteurs; les murs suintants, lépreux, enfumés; un lustre et une rampe obscurcis par quatre chandelles de suif; des coulisses de paravents humides; des Horaces et des Curiaces portant le costume inventé par Mazarini pour éviter la guerre ultramontaine. Voyez arriver le public *crotté jusqu'à l'échine*, toujours d'après Boileau, trempé de pluie, transi de froid, déchiré par la toux, et venant assister aux doléances d'un misanthrope chaudement vêtu et coiffé. Pauvre peuple du grand siècle ! Lui qui vendait ses cheveux, lorsqu'il en avait, pour subvenir aux prodigalités capillaires de Versailles, subissait avec une aigreur poignante la présence de ces Cléantes, de ces Valères, de ces Bajazets, de ces Augustes, ensevelis prudemment sous une coupole ardente de cheveux roux. Il se vengeait en sifflant, et il se consolait. Au récit de *Phèdre*, il s'attendrissait sur le sort du pauvre monstre, dont le front n'était *orné* que de simples *cornes*, et il demeurait sec devant Hippolyte, dont la perruque avait six étages blonds!

C'est encore à la faute de Pharamond que nous devons une terrible épidémie qui a désolé Paris pendant dix ans, l'épidémie des poëmes épiques sous le règne de Napoléon. Les poëtes, race frileuse, emprisonnés chez eux par un climat geôlier, charmaient les ennuis de leur réclusion en embouchant la trompette héroïque. On fait une idylle, une ode, un sonnet en se promenant; mais il faut au moins trois ans de travaux forcés pour accomplir dignement un poëme épique, et l'on trompe la perfidie de trois hivers. Ces travaux eussent été pourtant circonscrits dans le domaine étroit de quelques écrivains, et l'épidémie n'eût pas dévoré Paris. Mais Napoléon, trop indulgent pour son siècle, abolit la conscription en faveur des poëtes épiques! Faute comparable à celle de Pharamond! Oh! dès ce moment, Clio et les filles de Mémoire furent assaillies de pétitions en vers. Consultez le *journal de l'Empire*, et vous serez étonné de cette avalanche de poëmes épiques du siècle décennal de Napoléon.

En ce temps-là, tout bon citoyen qui savait que le vers alexandrin a douze syllabes, et qui craignait la conscription, faisait un poëme épique sur le premier sujet venu. Un poëme de vingt-quatre chants exemptait l'auteur de la conscription, comme un vice naturel et caché. Les jeunes gens doués d'une humeur pacifique prenaient la trompette guerrière et chantaient les combats anciens, pour se dispenser d'assister aux batailles modernes. Sous le prétexte que Voltaire avait fait sa *Henriade* à dix-huit ans, tout conscrit de dix-huit ans, aligneur d'alexandrins, exhumait un tyran ou un bon prince des tombes de Rome, de Constantinople, de Saint-Denis, et faisait sa *Henriade* avec son invocation aux Muses, son récit, son ascension au ciel et sa descente aux enfers. Il se présentait alors au conseil de révision pour faire valoir ses droits à la réforme; on lui ordonnait, comme à tout le monde, de se déshabiller; il se réduisait, pièce à pièce, au costume primitif d'Adam et de l'Apollon du Belvédère; et lorsque les médecins l'interrogeaient sur son infirmité secrète, en examinant son corps, il répondait:

« J'ai fait un poëme épique. »

A cette déclaration, le conseil de révision s'inclinait, le conscrit reprenait ses vêtements, et il offrait un exemplaire de son poëme au colonel de gendarmerie, qui lui donnait, en échange, une dispense d'aller à Madrid ou à Moscou.

Ainsi nous pouvons affirmer que tous les malheurs politiques, religieux et littéraires de la France, depuis qua-



torze siècles, doivent être attribués à la faute fondamentale de Pharamond. Ce roi, il est vrai, a chèrement expié son erreur, et c'est au moins une raison pour respecter sa cendre; mais on ne saurait croire à quel degré de splendeur la France se fût élevée au sortir du berceau gaulois, si Pharamond eût fondé Paris dans quelque tiède plaine du département du Var. L'Italie eût été province française sous un Clodion chauve; nous aurions gardé Dijon et Bordeaux, à cause des vins; Gênes nous eût approvisionnés de ses fleurs pour nos festins et nos bals; nous serions tous catholiques, avec de bonnes et chaudes églises en lambris de bois de cèdre, comme de Saint-Paul de Rome; nous n'aurions pas fait les croisades, guerres entreprises par des seigneurs trop enrhumés dans leurs froids castels du Nord; Chateaubriant et Victor Hugo se seraient levés à l'horizon du Midi, au plus tard sous Clovis; l'Encyclopédie restait ensevelie dans le néant; nos guerres civiles, produites par les ennuis des brouillards, n'auraient pas désolé ce pays; Toulon, placé sous les yeux de la capitale, nous montrerait sur rade cent vaisseaux de haut bord...

Quatorze siècles d'âge d'or enlevés à la France par l'étourderie de Pharamond! MÉRY.

LE CHEVRIER.

(Voyez le numéro précédent.)

— Il est certain que le prince est d'une tristesse contagieuse.

— La nuit, sous ses voiles, n'est pas plus funèbre.

— Et cependant, aujourd'hui même, Luigi doit épouser la belle, l'incomparable Giulia.

— Orfano, en effet, a voulu dorer la chaîne que porte son protégé.

Le prince, qui s'était arrêté pour contempler une tombe, saisit sans doute ces dernières paroles, car il se retourna vivement et lança sur Gambuzzo un regard plein de mécontentement et de fierté. Celui-ci se cogna alors le front avec sa marotte.

— Que fais-tu là? demanda Luigi.

— Je veux me casser la tête pour avoir eu le malheur de déplaire à Votre Altesse.

— Reste en repos; ta tête ne vaut pas la peine d'être cassée. Seulement, baisse le ton; j'ai besoin de me recueillir. Qu'on ne me suive pas de si près....

— Pardon, monseigneur, répliqua le fou en simulant la simplicité, nous obéissons aux ordres de l'illustre comte Orfano.

— C'est bien!... dit brusquement le prince.

Et, pénétrant à grands pas dans le cimetière, il s'arrêta près d'une croix vers laquelle il se pencha en murmurant ces mots :

— Toujours entouré, surveillé, obsédé de regards!... Ne pouvoir faire un geste qui ne soit remarqué, prononcer une parole qui ne soit entendue!... Est-ce là posséder sérieusement ce rang suprême que m'avait promis le comte, ce bonheur dont il avait étalé la pompeuse chimère à mon esprit ébloui?... J'ai beau chercher, je ne rencontre, dans le palais où l'on m'a enseveli comme en un cercueil, que des espions, des flatteurs et des ennemis. Les uns scrutent mes actions, les autres exaltent en moi les vertus et le courage qu'ils ont vantés en mon prédécesseur; les derniers me préparent des embûches. Ils me voient, et je ne les vois pas; ils connaissent et étudient les moyens de m'attaquer, et moi j'ignore par où je pourrai me défendre. Mes jours sont empoisonnés de soucis, mes nuits agitées et fiévreuses!... Une famille abandonnée se présente sans cesse à mes souvenirs; elle m'appelle avec des cris et des larmes, et quand, dans le délire de mes rêves, je lui tends les bras et me précipite vers elle, alors elle me repousse avec des malédictions!... Insensé! qu'as tu trouvé sur ce trône, auquel tu as permis à un ambitieux de t'élever?... des douleurs, des remords! Tu portes un sceptre, mais c'est un roseau doré; une couronne, mais elle cache des épines qui te meurtrissent le front. Pourquoi n'as-tu pas compris plus tôt le néant du pouvoir, le vide de la richesse? pourquoi ne t'es-tu pas dit, avant d'accepter ton rôle, qu'Orfano avait besoin d'une créature, et qu'après la victoire chacun serait remis à sa place? Tu as cru que d'un chevrier on faisait aisément souche de prince, et tu n'as pas deviné que ton imposture serait une arme éternellement suspendue sur ta tête!... Reconnais ta faute, et avoue que tu en es justement puni!.... — Qu'il est heureux, celui qui repose ici, protégé d'une simple croix de bois! Ses agitations ont cessé, son cœur ne bat plus, la douleur ne précipite plus son sang, les larmes ne baignent plus ses yeux...... Oui, mais il n'aime plus, et l'amour est le plus doux oubli des peines. Il nous protége contre le monde et contre notre désespoir. Giulia, serait-il vrai que vous m'aimez? Auriez-vous abaissé votre fierté jusqu'à moi, ou bien n'épousez-vous avec joie que le titre mensonger dont je suis paré?... Vous dites que vous aimez Luigi... et, plus tard, si Azzoli venait à vous être découvert, peut-être, en haine du chevrier, m'épriseriez-vous le prince!...

Après avoir ainsi évoqué les souvenirs du passé et pesé les vaines grandeurs du présent, Azzoli s'abandonna pendant quelques instants à une pénible méditation. Sa voix était sourde lorsqu'il prononça ces paroles :

— C'est aujourd'hui, cependant, que je vais prononcer un serment sacrilége... Le ciel permettra-t-il


Digitized by Google

que l'imposture s'accomplisse jusqu'au bout?... Je tremble... une secrète horreur me pénètre... Est-ce le présage d'un dénoûment terrible?... O mon Dieu! inspirez-moi, permettez-moi de me recueillir, de prier au pied de cette croix, comme le plus humble de vos serviteurs...

Tandis que le faux Luigi, courbé vers la terre, prononçait une fervente oraison, quelques Pisans, amenés par des devoirs de piété, étaient entrés sous les arcades du Campo-Santo. Ceux-ci arrosaient des fleurs plantées autour des tombes; ceux-là chargeaient de couronnes les bras des croix et les angles des cénotaphes de marbre.

Deux hommes observaient d'un œil attentif ce tableau touchant. L'un de ces étrangers portait une blanche robe de moine avec un scapulaire noir; sa barbe était longue, son visage sillonné de rides nombreuses; l'autre était rêvetu d'un sayon de peau de brebis; il avait les jambes nues, les pieds protégés par des sandales. Ce dernier était, selon toute apparence, un habitant de la vallée, un pâtre. Le soleil avait bruni ses traits fortement accentués. Il paraissait témoigner à son compagnon le plus profond respect. Le moine le précédait d'un pas et étudiait les diverses inscriptions gravées en latin sur les parois du monument funèbre.

Tout à coup il fit un geste de surprise et se retourna vers le chevrier, comme pour lui communiquer ses impressions; mais ce dernier n'était pas moins ému, et leur double pensée s'échangea rapidement.

— O ciel! Eppolo... c'est étonnant!

— Oui, mon père... c'est miraculeux!

— Nous venions chercher à Pise ton ami d'enfance, Azzoli, qui doit s'y trouver et que réclame sa famille éplorée... Voilà un grand seigneur qui a tous les traits d'Azzoli!

— Les mêmes traits... Et tenez, mon père, il se relève... n'est-ce pas la même taille?

— Azzoli était plus petit, je crois.

— Au fait, rien n'est plus facile que de l'appeler par ce nom : si c'est lui, il se trahira involontairement.

— Eppolo, en ce lieu, une pareille action ne serait point convenable; mais demeure ici : je vais adresser quelques questions à ce jeune homme.

Le groupe des serviteurs d'Orfano avait remarqué les étrangers et s'était approché d'eux. Au moment où le moine allait passer de la galerie dans le cimetière, un capitaine d'armes étendit le bras devant lui et dit rudement :

— Que voulez-vous?

— Je veux parler au gentilhomme qui tout à l'heure était en prière.

— C'est impossible.

— Impossible?...

— Depuis le crime d'Horatio, personne n'approche plus le prince, s'il n'en a la permission de l'illustre comte Orfano.

— Le prince?... Quoi... c'est...

— Le noble prince Luigi. D'où arrivez-vous pour ignorer ce que sait toute l'Italie?

— Eppolo!... murmura le vieillard.

— Mon père?

— Nous nous étions trompés. Une ressemblance merveilleuse avait abusé nos yeux... Sortons d'ici...

— Quoi! sans essayer de lui dire un mot?

— Ce n'est pas nécessaire. Cet homme que tu aperçois, c'est le prince régnant à Pise.

— Je veux bien vous croire, digne fra Giuseppe, grommela le chevrier mécontent. Cependant...

— Qu'est-ce donc? dit le capitaine d'armes en fronçant le sourcil et mettant la main au pommeau de son épée. Sans la présence de ce vénérable moine, je t'apprendrais à tenir de meilleurs propos. Hors d'ici, manant! et ne trouble pas la promenade du prince.

Fra Guiseppe emmena Eppolo, qui, incapable de reculer devant une menace, serrait déjà son bâton recourbé.

Ils étaient attendus à l'entrée du Campo-Santo. Enveloppé d'un large manteau brun, Gambuzzo les épiait, et les suivit sans affectation, pour ne point leur donner d'ombrage.

Un religieux passait alors sur la place; ayant reconnu fra Giuseppe, il l'invita, d'une manière pressante, à venir se reposer à son couvent, qui n'était qu'à deux pas.

Eppolo, courroucé de la scène du Campo-Santo, refusa d'accompagner fra Giuseppe, son ami, disant qu'il allait continuer d'examiner les monuments qui décoraient la place. A peine Gambuzzo le vit-il seul, qu'il s'approcha du chevrier, et lui dit avec une simplicité pleine de bonhomie :

— Bonjour, *carissimo;* vous admirez les merveilles de notre ville?

— Je ne sais ce que j'admire, répondit assez brusquement Eppolo, car je suis encore tout irrité des paroles menaçantes d'un capitaine qui m'a fait jeter hors du Campo-Santo.

— Ah! vous exagérez l'offense. J'étais là, et l'action du capitaine d'armes ne m'a semblé qu'une précaution qui vous a blessé, mais dont le motif vous est inconnu. Donc, vous désirez entretenir le prince?

— Prince ou non, sa ressemblance extraordinaire...

— Avec qui? demanda vivement Gambuzzo.

Le chevrier prit un air de méfiance et regarda de travers son interlocuteur, en disant :


Digitized by Google

— Que vous importe?

— A moi? repartit le bouffon avec une joyeuse grimace; il ne m'importe guère. Mais j'ai du crédit, j'appartiens à la maison de Son Altesse, et, si je puis vous être utile, je m'emploierai volontiers pour vous.

— Ah! vous êtes de la maison du prince?

— Je suis l'un de ses meilleurs amis. Je l'amuse, je l'égaye; il me paye à cette intention; en un mot, je suis son bouffon.

— Comment! votre métier consiste à le faire rire?

— Telles sont mes attributions; et, certes, la charge n'est pas facile à remplir; le prince Luigi a l'humeur sombre, farouche... Au milieu des courtisans, il se montre toujours inquiet, agité, comme s'il ne s'y sentait pas à sa place...

En parlant ainsi, Gambuzzo tenait les yeux fixés sur le chevrier, qui écoutait attentivement les confidences du fou. Jugeant un moment que la méfiance du paysan commençait à s'évanouir, il ajouta :

— J'aime à rendre service. A la cour cela coûte si peu, surtout à celui qui a en main une marotte!... Mon ami, si vous le désirez, je vous présenterai au prince. Vous cherchez quelqu'un, je crois... Une ressemblance extraordinaire vous a frappé, ce me semble... Le prince s'intéressera sans doute à votre entreprise... Mais venez donc dans une fraîche *osteria*, où nous serons à l'abri de la chaleur, vis-à-vis un pot de montefiascone. Est-ce que des chrétiens peuvent causer ainsi au grand soleil?

— Mais le digne fra Giuseppe...

— Qui? ce vénérable moine, votre compagnon de voyage? Vous serez de retour avant qu'il ne soit sorti du couvent où je l'ai vu entrer.

Le bouffon entraîna le chevrier du côté d'une rue longue, étroite et tortueuse, qui se dirigeait vers l'Arno. Quand ils y furent arrivés, ils pénétrèrent dans une *bottega* extrêmement obscure. Une poussière séculaire avait incrusté les vitres de ses couches épaisses; çà et là brillaient des vidrecomes d'étain à côté des pots d'argile sur des tables de chêne massives et carrées. Des escabeaux, de grossières images de saints appendues aux murs, complétaient cet ameublement misérable. Au fond de la *bottega* étaient assis quelques hommes au costume très-simple, ayant le visage presque entièrement caché par leurs capuchons de laine brune. Ils causaient à voix basse. L'arrivée de Gambuzzo et du chevrier produisit une certaine sensation sur ce groupe. Autant l'intérieur de ce réduit était silencieux avant que le bouffon y parût, autant celui-ci y fit de bruit à lui seul.

— Holà! cria-t-il, compère Gregorio, où es-tu! Apporte promptement à ta fidèle pratique un broc de cet excellent vin que tu as mis de côté pour les buveurs qui ont l'escarcelle bien garnie. Je paye d'avance.

Gambuzzo jeta sur la table un *scuda*, que l'hôte s'empressa de ramasser et de serrer dans sa ceinture de cuir. Puis, après avoir tiré d'un petit caveau le vin qui lui était demandé, Gregorio alla se poster sur le seuil de sa porte, tournant alternativement la tête à droite et à gauche, de l'air d'un homme préoccupé. Pendant ce temps, Gambuzzo versait force rasades à son compagnon, et celui-ci, sensible au goût délicieux de ce breuvage nouveau pour lui, tendait assez volontiers son large vidrecome. Le fou assaisonnait son montefiascone de ces plaisanteries burlesques dont il possédait un fonds inépuisable, et la gravité habituelle d'Eppolo avait promptement cédé à ses joyeuses saillies.

— A propos, dit négligement Gambuzzo, ne deviez-vous pas, mon cher, mettre à l'épreuve ma complaisance et user de mon crédit? Je suis tout à vous.

— Bien obligé.

— Encore une rasade. Il est nécessaire que vous m'appreniez d'abord votre histoire. Vous veniez, à ce qu'il paraît, en cette ville, à la recherche d'un ami?...

— C'est cela même... un chevrier comme moi, chéri de tous les habitants de la vallée, et qui a disparu soudain pour aller faire fortune. Sa mère, sa sœur, sa fiancée surtout, ont bien pleuré, leur tristesse me fendait le cœur; mais on n'entendait plus parler d'Azzoli, et je le croyais mort, parce que, au jeu de la fortune, le plus grand nombre se casse le cou...

— Vous êtes un profond philosophe! dit Gambuzzo avec un sérieux comique. A votre santé!

— A la vôtre, mon maître! Je continue : un jour, arriva un messager en habits de gentilhomme, monté sur un beau cheval. Il entra chez Margarita et lui dit : « Signora, ne soyez point inquiète de votre fils : il existe; bien plus, il fait un chemin rapide. Mais sa position actuelle lui défend de revoir sa famille. Donc, ne cherchez jamais à savoir ce qu'il est devenu. Restez dans votre hameau; c'est son désir. Cependant il veut que vous ne connaissiez plus la pauvreté, et voici une bourse bien garnie que je vous apporte de sa part. » J'étais là, je fus témoin de l'indignation de la vieille Margarita; elle repoussa les offres de l'étranger, qui prononça quelques mots pleins de dépit et repartit au galop. Quand il se fut éloigné, la désolation régna plus terrible que jamais dans la cabane de Margarita. Jusque-là on avait cru à l'affection d'Azzoli, et l'on aimait mieux attribuer son silence à sa mort qu'au changement de son cœur; mais maintenant il n'y avait plus d'illusion possible,

Digitized by Google

et Azzoli, vivant et grand seigneur, était réellement mort pour sa famille. Le désespoir de ces infortunées m'inspira une résolution que je communiquai au digne fra Guiseppe, l'un des religieux d'un couvent voisin de notre hameau : c'était de me rendre à Pise d'abord, puis à Lucques et à Florence, pour découvrir dans l'une de ces villes la retraite d'Azzoli. Un pressentiment me disait tout bas que je rencontrerais à Pise mon ancien compagnon d'enfance. Le vénérable fra Guiseppe, dévoué depuis longtemps à cette famille en deuil, voulut s'associer à mes recherches. Ce matin même, dès mon arrivée, curieux de voir le Campo-Santo, dont j'avais tant de fois entendu parler, je priai fra Guiseppe de m'y conduire. A peine y étions-nous entrés, que j'aperçus un jeune homme dont les traits me frappèrent d'étonnement. Je fus tenté de m'écrier : « Azzoli ! » J'allais m'élancer vers lui, lorsqu'on me retint brusquement.

— C'était le prince. Et vous aviez cru reconnaître en lui cet Azzoli, le simple chevrier votre ami ?...

— Lui-même. En ce moment encore il me semble avoir rêvé. Azzoli, le prince... C'est impossible... Quelle distance entre eux !

— C'est vrai !... Et dites-moi, Azzoli avait-il quelque signe particulier, qui pût le faire distinguer ?

— Oui, une cicatrice à la main gauche.

— Je n'ai jamais remarqué, murmura Gambuzzo, une cicatrice à la main de Luigi. Cependant, cette ressemblance et le mystère qui, durant six mois, a couvert l'existence du prince, tout cela est digne d'attention. Si vous le voulez, camarade, je vous fournirai aujourd'hui même une occasion de parler à Son Altesse... d'éclaircir vos doutes...

— Volontiers ; mais le prince ne s'irritera-t-il pas de mon audace ?

— Non : tout dépendra des premiers mots que vous direz, et je vais vous enseigner...

— Partez ! partez ! cria maître Gregorio en rentrant précipitamment ; voici les sbires d'Orfano !...

Le groupe des buveurs silencieux qui se tenaient à l'extrémité de la salle se leva aussitôt. L'un de ces hommes poussa un ressort ; une porte masquée s'ouvrit ; tous pénétrèrent dans un long couloir, dont le plancher était sablé pour amortir le bruit des pas.

Gambuzzo saisit le bras du chevrier stupéfié et lui dit vivement :

— Suivons-les ; ce sont des frères et amis.

Un moment après, la porte se refermait sur eux. Il était temps. Marco, accompagnée d'une troupe d'archers, envahit l'*osteria*.

— Il y avait du monde ici ? dit-il rudement à Gregorio.

— Personne, messire, je vous jure.

— Tu mens. Pourquoi ces escabeaux autour des tables ? pourquoi ces brocs et ces gobelets à moitié vides ?

— J'ai eu sans doute nombreuse compagnie ; mais il y a longtemps qu'elle s'est éloignée.

— Longtemps ? c'est encore faux. Un de mes espions a vu à travers les vitres, — autant que leur armure de poussière permet de distinguer les objets, — a vu, te dis-je, des hommes qui, bien certainement, appartiennent à la faction d'Ottone !...

— Seigneur, dit Gregorio, votre espion vous a trompé. Je suis un des plus fidèles sujets de Son Altesse !

— Toi ? ta maison nous est suspecte : demain elle sera rasée.

— O mon Dieu ! s'écria Gregorio d'une voix lamentable, protége-moi, je n'ai recours qu'en ta bonté !...

— Qu'on l'emmène en prison. Des sévères exemples doivent enfin être donnés, et il ne faut pas que la fête de ce jour soit troublée par des complots.

On entraîna Gregorio, malgré ses protestations et ses gémissements, et de larges bandes de fer furent clouées sur la porte et les volets des fenêtres, pour indiquer à tous les passants que, désormais, cette maison était murée.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées, lorsque l'air retentit de fanfares joyeuses mêlées au son des cloches sonnant à grandes volées. Des tapisseries cachaient les murs de la rue principale conduisant du palais à la place. Le sol était jonché de rameaux verts et de fleurs effeuillées. Partout les habitants, en costume de fête, se précipitaient hors des maisons. Les corporations se rassemblaient et se mettaient en ordre avec des bannières ; les gentilshommes se montraient sur leurs chevaux richement caparaçonnés, et des pages les suivaient, tenant des coffrets où étaient renfermés la bourse, le mouchoir et le drageoir de leurs maîtres. Les confréries de toutes les couleurs commençaient à s'avancer, précédées des croix. Enfin les portes du palais s'ouvrirent, et en un instant le cortége fut formé comme par enchantement.

En tête marchaient les hommes d'armes sur leurs destriers somptueusement harnachés, puis des archers appuyant leur arbalète sur l'épaule. Après les pages, écuyers et autres officiers de la maison du prince, on remarquait le comte Orfano, à cheval à côté de Luigi, dont le visage pâle et abattu contrastait avec les splendides broderies de son costume.

Digitized by Google

Venait ensuite une litière aux rideaux de soie rose; elle contenait Giulia et deux de ses femmes. Des jeunes filles portant des corbeilles, jetaient incessamment des fleurs à la belle fiancée, que suivait la noblesse de la ville. Enfin les confréries terminaient le cortége, dont les derniers rangs étaient composés d'un détachement de troupes.

Une foule immense encombrait la place et les rues adjacentes. C'est à peine si l'on avait pu maintenir un étroit défilé pour le cortége. Déjà l'on n'était plus qu'à trois cents pas de la cathédrale, quand un groupe mystérieux laissa passer un homme qui paraissait étourdi par les vapeurs de l'ivresse.

En apercevant le prince, qui venait tout droit à lui, cet homme murmura :

— Le voici ! je le reconnais!

— Eh bien donc, dit vivement un des conjurés, appelle-le par son ancien nom, si tu n'es point un imposteur!

— Ah! vous me mettez au défi?... Vous allez voir si j'ai peur!

Eppolo porta sa main à sa bouche afin de grossir sa voix, puis il cria :

— Azzoli! Azzoli!

Le faux Luigi tressaillit et lâcha les rênes de son cheval...

Aussitôt retentirent de violentes rumeurs, des huées, des imprécations.

— Ce n'est pas le prince!

— C'est un imposteur!

— Il se nomme Azzoli!

— C'est un traître!

— Mort à l'usurpateur!

Tels étaient les cris qui se croisaient de tous côtés. Les partisans du comte y répondaient par des acclamations en l'honneur de Luigi. L'agitation de la foule, qui ressemblait à une mer furieuse, avait suspendu la marche du cortége. Fra Guiseppe rejoignit Eppolo, qui, à l'aspect de l'orage populaire, commençait à comprendre le terrible résultat du rôle qu'on lui avait dicté.

— Malheureux! dit le moine, qu'as-tu fait?... Suis-moi avant que la lutte soit engagée.

Cependant, par un mouvement bien concerté, les amis d'Ottone avaient coupé en deux le cortége, tandis que les gentilshommes dévoués à Orfano augmentaient le désordre en courant à toute bride vers leurs palais pour y revêtir leurs armures. Soudain une épaisse couche de fumée s'éleva dans les airs. Les factieux avaient mis le feu à deux quartiers de la ville en répandant le bruit que Luigi, près d'être chassé, avait voulu y laisser des marques de sa vengeance. L'épouvante des uns, la fureur des autres, étaient au comble; une minute encore, et le sang allait couler.

Orfano songea d'abord à sa fille bien-aimée, que l'émotion avait privée de ses sens. Il fit porter Giulia au plus proche couvent de femmes. Quand il fut certain qu'elle était en sûreté, il revint vers Azzoli et frémit de le trouver immobile, comme frappé de stupeur.

— Ami, dit-il, as-tu oublié ton courage? On te conteste le rang suprême : montre à tes ennemis que tu es digne de l'occuper.

Rendu à lui-même par ces paroles énergiques, Azzoli tira son épée, s'affermit sur les étriers, et s'élança contre les factieux en criant à ses hommes d'armes, archers et écuyers :

— Qui aime Luigi me suive!

Les conjurés rompirent les rangs et prirent la fuite. Ce n'était là qu'une ruse : ils voulaient attirer leurs adversaires du côté de l'Arno. Bientôt, en effet, Azzoli, Orfano et leur troupe arrivèrent au pont de marbre; mais à l'autre extrémité ils découvrirent une foule compacte d'ennemis qui leur présentèrent un front hérissé de piques et les assaillirent d'une grêle de flèches et de pierres. A un bout du pont on criait :

— Vive Ottone!

A l'autre :

— Vive Luigi!

Les trompettes sonnèrent, et les deux factions ayant franchi avec une égale ardeur le court intervalle qui les séparait, le pont devint le théâtre d'une lutte acharnée...

V.

Dans la chaumière de Margarita, trois femmes priaient avec ferveur devant une image de madone, aux pieds de laquelle brûlaient quelques cierges parmi de grosses touffes de fleurs.

L'une de ces femmes était couchée plutôt qu'assise dans un large fauteuil de bois; ses mains amaigries se croisaient sur sa poitrine en pressant un chapelet; à son cou était suspendue une amulette. De beaux cheveux noirs qu'on avait soigneusement tressés encadraient son doux visage, si pâle, qu'on eût cru voir une image de cire, illusion qu'eût rendue complète l'immobilité de la malade. Ses yeux fixes n'avaient pas plus de regard que sa bouche n'avait de parole. Peut-être ne pensait-elle plus, s'il est vrai que la douleur morale produise parfois l'engourdissement de toutes les facultés, et qu'une créature humaine ainsi frappée soit déjà morte au moment où elle expire.

Les deux autres femmes avaient, à travers leu

Digitized by Google

tristesse, conservé de l'énergie. La plus âgée, — et c'était Margarita, — puisait dans les souvenirs qu'elle évoquait souvent une sorte d'irritation qui la soutenait. Ses longs cheveux gris et blancs s'échappant d'un mouchoir rouge plié en carré, le feu de ses prunelles, que la fièvre semblait faire briller, le désordre de son costume, sa haute taille, la couleur brune de son teint, lui donnaient une ressemblance frappante avec les sibylles de l'antiquité.

Quant à la troisième, — Bianchetta, — ses larmes n'avaient point terni l'éclat de ses joues. Sans doute elle partageait sincèrement le deuil de sa famille, mais en jeune fille qui pourrait se distraire de ses pleurs, et à qui le plus faible rayon d'espérance rendrait bien vite le sourire. Son chagrin était comme un des orages d'été après lesquels la nature est encore plus parée.

Margarita récitait à voix basse les litanies de la sainte Vierge, lorsque la malade prononça ce mot : « Mère! » en l'accompagnant d'un soupir. La vieille femme interrompit sa prière, et, saisissant avec tendresse les mains de la malade :

— Mon enfant, murmura-t-elle d'une voix pleine d'angoisse et en réprimant des sanglots, ma bien-aimée, tu souffres et tu ne te plains pas! Ah! confie-moi toutes tes pensées; ne crains pas de m'affliger. Je suis courageuse, moi... Mon âge m'a appris à résister à toutes les épreuves. Est-ce que la madone ne t'a pas soulagée?...

Un signe de tête négatif fut la réponse de Teodora.

Alors, se frappant le front, Margarita reprit d'une voix entrecoupée par ses violentes sensations :

— Quoi! nos prières n'auraient pas été entendues? Nos larmes auraient vainement coulé?... N'est-ce donc pas assez, grand Dieu! de m'avoir privée d'un fils qui faisait mon orgueil? Voulez-vous me ravir cette autre enfant, que j'aimais pour elle et pour Azzoli?...

— Mère, dit péniblement Teodora, consolez-vous; imitez-moi, je suis résignée.

— Que je me résigne? que j'accepte l'idée d'une séparation éternelle?... Jamais!

— Croyez-vous que la pensée de vous quitter, de m'exiler de vos bras, ne me navre pas le cœur? Mais, puisque Dieu me rappelle, toute résistance est inutile, tout murmure coupable... Inclinons-nous avec respect sous une loi que nous devons subir sans chercher à la comprendre.

— Non, je ne puis me résigner. Si ta vie ne t'est pas précieuse, elle me l'est, à moi. Songe donc que tu n'as pas encore vingt ans, ô ma fille!

— Tout espoir n'est peut-être pas perdu, dit Bianchetta.

Un sourire mélancolique apparut sur les traits de Teodora. Il y eut un moment de silence, et ce silence fut long comme l'éternité.

Teodora entr'ouvrit les lèvres, et, d'une voix de plus en plus faible :

— Ce que je regrette, ce n'est pas l'amour d'Azzoli.. Mon fiancé m'avait retiré son cœur... J'étais une pauvre fille, je nuisais à sa fortune... Mais j'eusse voulu entendre son adieu et lui demander mon pardon...

— Ton pardon, à lui?... répéta la vieille femme d'un accent qui indiquait toute l'irritation de son âme ulcéré; ton pardon à cet ingrat qui brise ton existence dans sa fleur! Ange de bonté, tu méritais d'être chérie, et il t'a délaissée!... Je ne veux pas que tu lui pardonnes!

— Et moi, ma mère, je ne veux pas mourir sans avoir dit que j'ai oublié les torts d'Azzoli. S'il était là, vous trouveriez encore pour lui de doux mots et des caresses maternelles.

— Va, je n'ai pas besoin de te contredire... Azzoli ne viendra plus ici : le sentier de la fortune ne mène pas à cette chaumière... Bianchetta, les cierges s'éteignent, remplace-les... Teodora, bois un peu d'eau et de miel... Mon Dieu! mon Dieu! elle pâlit... Oh!... je croyais qu'elle ne pouvait plus pâlir!

La porte s'ouvrit doucement. Le vénérable fra Giuseppe se montra sur le seuil, et, avant d'entrer, promena dans l'intérieur de la chaumière un regard empreint d'une tendre sollicitude. A voir la sueur qui inondait le front du vieillard et la poussière dont ses vêtements étaient couverts, on eût aisément compris que le religieux avait longtemps marché. Derrière lui se tenait Eppolo, qui semblait tout intimidé, sans doute par le souvenir du rôle qu'on lui avait fait jouer à Pise.

— Que Dieu vous assiste, mes sœurs! dit gravement fra Giuseppe.

Ah! c'est vous, mon père! s'écria Margarita. Le ciel lui-même vous ramène auprès de nous. Si vous aviez revu Azzoli, si vous pouviez dire : « Il aime encore sa fiancée, » vous rendriez la vie à cette pauvre enfant qui ne veut plus vivre. Parlez, de grâce, parlez!

Les yeux mourants de la jeune fille se dirigèrent avec effort vers le religieux. Celui-ci, semblable à un juge, avait un arrêt à prononcer. Et quel arrêt! Le sort d'un ange était entre ses mains; d'un mot, il pouvait trancher le fil d'une existence si pure et si chère. Et cependant ce mot, il fallait le prononcer. Fra Giuseppe pouvait-il, pour la première fois, souiller ses lèvres d'un mensonge?... Effrayé de l'étendue de sa tâche, il se recueillit en priant. Puis, fortifié par le sentiment du devoir, il s'exprima ainsi :


Digitized by Google

— Oui, j'ai vu Azzoli, mais je l'ai vu dans un rang si élevé, que je ne voulais pas en croire mes yeux...

— Un rang élevé?... répéta la vieille femme avec la curiosité instinctive d'une mère. Qu'a-t-il pu devenir, lui, un pauvre chevrier?

— Ce qu'il est devenu?... dit mystérieusement Eppolo, si je vous l'apprenais, vous me traiteriez d'imposteur; car ce changement tient du miracle.

— Mon père, dit la mourante, ne nous cachez rien...

— Ma fille, j'ai retrouvé votre fiancé sous un costume fastueux; des gardes l'escortaient, des courtisans se pressaient autour de lui; sur son passage, la foule faisait retentir l'air de ses acclamations. Azzoli règne à Pise, on l'appelle le prince Luigi.

Une sorte de stupéfaction succéda aux paroles de fra Giuseppe. Par quels concours d'événements imprévus un pareil prodige avait-il pu s'accomplir? Il y avait une distance si grande entre la chaumière du chevrier et le palais du souverain, entre le nom obscur d'Azzoli et le nom fameux et redouté du prince Luigi, que l'idée d'une telle transformation était à peine admissible pour des cœurs simples et habitués à un sort vulgaire.

Le religieux sentit qu'il devait compléter ses révélations.

— Je ne vous apprendrai pas, dit-il, par quels moyens Azzoli est arrivé au rang suprême. Un mystère enveloppe cette fortune subite. Ce que je sais bien, c'est qu'un grand seigneur, le comte Orfano, l'a pris sous sa protection, et c'est sans doute Orfano qui a tenu l'échelle dont les degrés ont conduit Azzoli jusqu'au trône.

— Je veux tout savoir, dit Teodora, que ce récit semblait avoir ranimée. Azzoli a peut-être épousé une princesse...

Le religieux baissa la tête.

— Vous vous taisez?... reprit la jeune fille avec angoisse.

— Vous l'exigez, mon enfant? Apprenez donc qu'Azzoli allait s'unir à la fille du comte Orfano quand une sédition a éclaté.

— O ciel! s'écria Teodora, s'oubliant elle-même pour ne songer qu'au salut de celui qui avait été son fiancé. Azzoli court-il des dangers? N'aurai-je pas, en mourant, la satisfaction de penser qu'il est heureux?...

— Selon toute apparence, reprit fra Giuseppe, les révoltés ont dû être châtiés; car leurs forces étaient bien inférieures à celles dont Azzoli et le comte pouvaient disposer.

— Cette assurance embellit mes derniers instants. Puisque Azzoli était né pour dominer les autres, qu'il jouisse en paix du rang auquel l'ont élevé son mérite et sa valeur!

— Ce sont là de nobles sentiments, Teodora; Dieu vous en tiendra compte; et si Azzoli peut être heureux, il le devra sans doute à votre touchante intercession. Mais ne voulez-vous pas que nous nous mettions en prières? — Eppolo, laissez-nous, je vous prie.

Tandis qu'Eppolo se hâtait d'obéir en sortant de la chaumière, Margarita couvrait la malade de ses baisers maternels, et s'écriait avec impétuosité :

— Est-ce que vous croyez qu'elle va mourir?... Rien ne me séparera de mon enfant!... Azzoli, que ne peux-tu voir, pour ton châtiment, le mal causé par ton ambition!...

— Ma mère, dit Teodora d'un ton de doux reproche, il n'est plus temps d'accuser le sort; maintenant il faut prier...

Le silence se rétablit dans la chaumière; à peine était-il troublé par les oraisons latines que récitait le religieux.

Margarita et Bianchetta s'étaient agenouillées. Quant à Teodora, qui avait fermé les yeux, elle attendait la mort......

Un bruit sourd, apporté du fond de la vallée par le vent, se fit soudain entendre. On eût dit un choc d'armes, des clameurs de combattants : le même bruit qui avait retenti sept mois auparavant, lorsque les troupes d'Ottone poursuivaient celles d'Orfano. Parfois le tumulte paraissait avoir complétement cessé; parfois aussi il semblait augmenter. Bientôt il ne fut plus possible de méconnaître la cause de cette espèce d'ouragan qui venait de fondre sur cette vallée ordinairement si paisible : c'était bien une lutte, une bataille.

Eppolo rentra précipitamment, pâle et hors d'haleine.

— Malheur à Pise! dit-il; ses enfants s'entr'égorgent au lieu même où déjà ils ont versé le sang de leurs frères!

— Toujours des guerres civiles! murmura fra Guiseppe avec douleur.

— Je m'étais approché du champ de carnage; j'ai distingué les noms de Luigi, d'Ottone, prononcés par les deux armées... Quel acharnement! quelle fureur!... Comme les flèches volaient de tous côtés, je n'ai pas attendu qu'il m'en arrivât une; j'ai laissé la place à de plus curieux.

— Bonté céleste! dit Bianchetta effrayée, si notre hameau venait à être saccagé!...

— Rassurez-vous, ma fille, dit à son tour fra Guiseppe; entre votre hameau et le fond de la vallée où se livre ce combat, s'étendent des rochers qui vous


Digitized by Google

protégent. Ne songeons qu'à celui qui porte une couronne si contestée.

— En attendant, reprit Eppolo, il faut de la prudence, et je m'en vais bien vite creuser un trou en terre pour y enfouir mes petites épargnes.

Le bruit s'était affaibli; à peine si la brise du soir apportait encore quelques cris. Évidemment, la bataille était terminée, et les ombres de la nuit ramenèrent avec elles le silence.

Alors le galop d'un cheval retentit sur les fragments de rochers dont les sentiers étaient hérissés. Aucun des obstacles de la route n'arrêta son essor rapide. Tremblants d'effroi, les villageois se gardaient bien de sortir pour voir le cavalier, car leur imagination le leur montrait suivi de plusieurs milliers de soldats. Quel était cet homme qui précipitait ainsi la marche de son cheval? Arrivé devant la chaumière de Margarita, il fit halte et descendit; puis il frappa vivement à la porte, qu'on avait fermée avec soin.

Le moine alla ouvrir, un cierge à la main. Le rayon de la lumière éclaira un visage empreint de fatigue, de désespoir, et couvert de sueur et de sang.

Fra Guiseppe ne put retenir ce cri :

— Miséricorde... c'est Azzoli!...

— Azzoli?... répétèrent les trois femmes.

— Malheureux! reprit le vieillard, que viens-tu faire ici?... N'y a-t-on pas assez pleuré?

— Il vient, dit Margarita d'une voix sombre, assister à la mort de sa fiancée!

— Ma mère... et toi, Teodora... ne me repoussez pas!... s'écria le jeune homme avec un accent déchirant; mes ennemis me cherchent, ma tête est mise à prix... Bientôt peut-être serai-je saisi et décapité... J'ai voulu recevoir votre adieu.... votre pardon!... Ah! permettez-moi d'entrer dans cette chaumière où s'écoula mon enfance, et que je n'aurais pas dû quitter!

— Où est-il, mon fiancé?... murmura la malade. Qu'il s'approche! Il m'est donc rendu!...

— Oui, répondit brusquement Margarita, parce qu'il a tout perdu au jeu de la fortune.

— Soyez plus indulgente, Margarita, dit fra Guiseppe; l'enfant prodigue retrouva un père.

Margarita s'élança vers l'entrée de la chaumière et dit en ouvrant les bras :

— Entre, Azzoli!

Celui-ci s'élança, les yeux pleins de larmes, et pressa tendrement sa mère sur son cœur. Pénétrant ensuite dans l'intérieur de la chambre, il aperçut sa pâle fiancée étendue, la bouche entr'ouverte, la paupière presque abaissée. Teodora l'entendit et puisa dans sa tendresse la force de donner un regard à Azzoli. Le jeune homme s'agenouilla et prit avec respect la main glacée de Teodora.

— Est-ce bien toi? dit-il; toi, pauvre fleur des champs sitôt desséchée!... Le ciel lui-même s'est chargé de venger ta cause. Un instant je fus puissant; mais ma puissance n'aura pas eu plus de durée que ta vie... Si j'ai détruit ton bonheur, la Providence a renversé ma fortune... Comme toi je dois mourir... mais peu m'importe la mort, car l'existence serait désormais un fardeau pour moi...

— Tu vivras, mon Azzoli... Je t'en conjure.

— Crois-tu que le cœur puisse revenir sur le passé, ressaisir les anciennes habitudes, quand les splendeurs du palais lui sont apparues? Crois-tu qu'on se refasse aisément plébéien quand on a joué avec une couronne?... Non, Teodora, ce sera là mon supplice, si je suis destiné à me traîner encore longtemps sur la terre; ce sera le châtiment de l'ambitieux. Il a suffi d'un jour de combat pour me dépouiller du prestige dont le comte Orfano m'avait entouré. Le comte est mort en brave chevalier; j'invoquais le même sort : le fer de l'ennemi a respecté une vie qui m'est à charge!...

— Azzoli... dit Teodora d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine, ne regrette pas un rang usurpé qui ne t'a point apporté le bonheur... Courage... d'en haut je prierai... pour toi... Au revoir... mon fiancé!... je vais t'attendre... devant Dieu.....

En achevant ces mots, la jeune fille expira.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis la mort de la pauvre Teodora lorsqu'un nouveau bruit de chevaux se fit entendre à peu de distance de la chaumière. Des cris d'effroi s'élevaient du sein du hameau; les femmes, les enfants, fuyaient par les chemins les plus abrupts. Mais la troupe qui causait cette alarme s'arrêta devant la demeure de Margarita; un violent coup de bois de lance ouvrit brusquement la porte. Un homme de haute stature parut sur le seuil, l'épée à la main. C'était Ottone. Des gens d'armes l'entouraient. Il jeta sur l'intérieur de l'habitation un regard de haine farouche et s'avança vers Luigi, qui, intrépide à l'aspect du danger, s'était levé et avait marché au vainqueur.

Ottone le désigna du doigt en s'écriant avec une sorte de joie :

— C'est lui! nous le tenons! Sa fuite ne l'a pas sauvé!

— Je n'ai pas fui! dit Azzoli.

— Et qu'avez-vous donc fait?

Azzoli se tut; en répondant il eût avoué le secret de sa naissance.

— Écoute, reprit Ottone, qui que tu sois, écoute. Ma clémence peut s'étendre sur toi. Orfano a péri,


Digitized by Google

sinon la torture lui eût fait confesser sa misérable intrigue. De vous deux, le vrai coupable a été Orfano; la pensée fait mouvoir l'instrument; et, si ce qu'on m'a dit est vrai, tu n'as été qu'un instrument dans la main du comte. Voici donc mon arrêt : Êtes-vous réellement le prince Luigi? en ce cas, vous me gêneriez trop pour être épargné; ou bien, n'es-tu que le chevrier Azzoli, entraîné par le comte à user d'une ressemblance extraordinaire pour poser sur ta tête une couronne usurpée? dans ce dernier cas, je te ferais grâce comme à un misérable instrument qu'on peut dédaigner. — Sois franc : si vous êtes Luigi, vous me devez tout votre sang; si tu n'es qu'un pauvre chevrier, tu conserveras ton existence obscure.

Sans laisser à Azzoli le temps de répondre, Margarita l'étreignit fortement de ses bras en s'écriant :

— Pitié pour lui, monseigneur!... La vérité vous est connue déjà; vous n'avez pas besoin de la lui demander. Soyez clément, soyez miséricordieux. Ne l'écoutez pas s'il a l'orgueil de nier sa naissance. Est-ce qu'il le pourrait, d'ailleurs, devant moi, sa mère; devant moi, qui l'ai nourri de mon lait, qui l'ai élevé avec tant d'amour, qui l'ai pleuré absent?... Regardez-moi... Je suis une mère, une mère qui tremble et vous supplie... Il est mon fils! il est mon Azzoli! il est né dans cette chaumière! il y est revenu enfin!... Si jamais vous avez aimé votre mère, ne le tuez pas, monseigneur, ne le tuez pas!....

Froid en présence de ce désespoir, Ottone dit simplement :

—Qu'il parle lui-même: il est le maître de sa vie!

Alors Azzoli sentit son sang bouillonner dans ses veines. Il se rappela cette couronne qu'il avait portée un mois; il se redressa à la hauteur du rôle qu'il avait joué, et, songeant d'ailleurs que pour lui tout était perdu : Giulia, — Teodora, — puissance, — amour, — paix de la conscience, — il écarta sa mère et répondit :

— Cette pauvre femme se trompe, ou bien elle veut me sauver. Je n'userai pas plus de son dévouement que je n'invoque votre pitié! Arrière, Ottone! le seul prince de Pise, c'est moi! le vrai Luigi, c'est moi!!!

Un double cri suivit cette déclaration : d'une part, Margarita, Bianchetta et fra Guiseppe; de l'autre, Ottone et ses hommes d'armes.

Puis Ottone fit un geste, et soudain dix épées se plongèrent dans le sein d'Azzoli, qui tomba en murmurant :

— Luigi... c'est moi!...

Alfred des Essarts.

POÉSIE.



LE CŒUR DE HIALMAR.

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux.
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà! quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons,
Qui riaient ce matin et chantaient à voix pleine,
Comme les merles dans l'épaisseur des buissons?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, corbeau, mon brave mangeur d'hommes,
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
A tire d'aile vole, ô rôdeur de bruyère!
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles,
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messager, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
Qu'il est rouge et solide, et non tremblant et blême,
Et la fille d'Ylmer, corbeau, te sourira!

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave et riant, libre et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les dieux dans le soleil!

Leconte de Lisle.

Le Cirque-Napoléon donnera les dimanche, lundi et mardi 27, 28 et 29 mars, à l'occasion des fêtes de Pâques, trois grandes matinées enfantines, à 2 heures, sans préjudice des représentations du soir.

Les enchanteurs chinois paraîtront dans ces trois matinées.

Adolphe GOUDAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

Digitized by Google

LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Le mois d'avril nous fournira de nombreux matériaux de causerie au sujet des modes; c'est le moment où la nouveauté dans tous les genres se complaît à une foule de créations nouvelles. Les étoffes présentent un choix très-varié, non-seulement en tissus de soieries, mais encore en fantaisie mohair, poil de chèvre et grenadines.

Beaucoup de ces tissus sont à fonds blancs, picotés de dessins à petites mouchetures très-espacées. Les petits sujets sont adoptés sur la plupart des tissus nouveaux et l'on a renoncé, quant à présent, aux dispositions à grands effets et à nuances tranchantes.

Il y a de l'hésitation dans la coupe des robes, mais un fait certain c'est la longueur extrême des jupes et l'adoption des basques à pans qui paraît avoir un grand succès.

Nous choisirons pour nos descriptions de ce jour quelques modèles sortis des ateliers de robes de la maison *Lhopiteau*, sous la direction de madame Pauline Conter.

Une première robe (toilette de visite), est de taffetas lilas de Perse, jaspé de noir; la jupe est entourée d'un petit tuyauté de velours noir de 15 centimètres de hauteur; des barettes du même velours sont posées en lignes transversales. Entre chaque barette il y a des comètes de dentelle noire, ces comètes sont composées d'une cocarde, suivie d'un bout flottant garni d'une chicorée; au milieu de la cocarde se trouve un bouton en jais noir, taillé à facettes. Le corsage est rond avec ceinture et boucle de jais; les manches sont à coudes, ornées de jockeys Louis XIII, composés de velours et perles de jais. Le haut du corsage est entouré d'un ornement du même genre qui forme un collet pèlerine et se termine devant, au moyen d'une comète de dentelle assortie à celles de la jupe.

Une seconde robe est de mohair blanc. Les ornements qui recouvrent la jupe, les manches et le corsage sont tous de dentelle noire, posée en médaillons remontant vers le corsage, autour des manches et du cou. La jupe, très-longue, est tout à fait à traîne.

Une troisième robe est de taffetas moiré, nuance orange de Portugal; la jupe n'a aucun ornement qu'un petit volant plissé de dentelle noire avec en tête de cordelière, posé tout au bord. Le corsage est détaché de la jupe, il a la forme habit, idéal de nos élégantes; la basque se divise en deux pans, dont la séparation est indiquée par une double rangée de grelots mousses en chenille noire; un volant de dentelle Chantilly noire entoure tout le corsage et accompagne les revers disposés sur la poitrine. Les manches, tout à fait de forme habit d'homme, sont ornées de la même frange et d'un volant de dentelle qui accompagne la couture et entoure le poignet.

Les confections de la maison *Lhopiteau* sont, pour la plupart, de forme demi-ajustée et très-richement ornées de passementeries et de dentelle. Les manteaux et paletots de soie noire sont préférés. Ceux en étoffe de fantaisie ne seront en vogue que le mois prochain.

Le moment est venu de nous occuper sérieusement des chapeaux; nous en avons vu d'extrêmement jolis dans les salons de madame *Hertz et Cie*, 8, rue Drouot.

Les formes, quoique toujours très-garnies sur le front, sont moins enlevées que celles de l'année dernière. Les bords des joues dépassent peu la figure. Les bavolets font capuchon par-derrière.

Voici maintenant le détail de la composition de quelques modèles.

Un chapeau de crêpe et tulle blanc froncé sur la passe et ramené en cocarde de fronçure sur la calotte; sur le côté gauche, une plume blanche frisée enlacée d'une branche traînante de muguet blanc; à l'intérieur du tulle et du crêpe blanc en pouff, avec bouquet de muguet des bois; brides et bavolet blanc.

Un second chapeau est de paille de riz; il est garni tout autour d'une frange de gros muguet; à l'intérieur de chaque fleur, il y a une goutte d'eau. Cette frange d'un effet très-gracieux, suit le bord de la passe, le bavolet et revient autour de la calotte; des branches de lilas blanc posées sur le côté et à l'intérieur, avec un mélange de tulle, complètent l'ornementation de chapeaux d'une distinction au-dessus de tout éloge.

D'autres modèles s'épanouissent aussi à côté des chapeaux blancs. Madame *Hertz* nous a montré de si charmants spécimens que nous ne pouvons résister au plaisir de les décrire.

Une capote à passe de paille cousue; calotte à fond mou de velours bleu; sur la calotte et sur le bavolet des agréments de paille coupés de velours sont disposés avec art; sur le côté gauche de la passe, presque au milieu, un gros bouquet d'hépatites bleues à feuillages vert givré, intérieur de pouff de dentelle noire et les mêmes fleurs, brides bleues.

Enfin, un chapeau de tulle blanc et crêpe bleu, avec gerbe d'avoine de paille; des ferrets de velours bleu à pointes de cristal sont posés sur la calotte et retombent sur le bavolet.

L'exposition de costumes d'enfants de la maison de

Digitized by Google

Saint-Augustin, 45, rue Neuve Saint-Augustin, avait attiré ces jours derniers une foule élégante et empressée. La collection de costumes nombreux et variés, mérite les éloges qui ont été adressés par les visiteuses.

Nous choisirons quelques-uns de ces modèles pour renseigner nos lectrices sur tout le parti que l'on peut tirer des toilettes enfantines. C'est un sujet intéressant sur lequel nous ne craignons pas de nous arrêter quelques moments. Nous citons le nom des toilettes et l'âge auquel elles sont destinées.

La *Sirène* (petite fille de six à huit ans). — Robe et corsage de taffetas blanc brodés de palmes bleues au plumetis et point russe ; dans le bas, un volant gauffré soutaché de bleu ; ceinture brodée assortie ; manches demi-longues ; intérieur de chemisette ; vestale de tulle plissé.

La *Vénitienne*, costume de campagne et bains de mer (jeune fille de sept à douze ans). — Jupe de dessous et corsage de cachemire bleu, ponceau ou violet ; seconde jupe, relevée par des cordons, de coutil anglais à rayure noire et blanche. La seconde jupe est rattachée sur le corsage de la première par des bretelles et une ceinture assorties ; elle est garnie d'un volant plissé à double tête.

L'Irlandais (costume de garçon de trois à cinq ans). — Jupe de popeline blanche quadrillée en filets bleus ; corsage à triple basque, avec garniture de boutons d'argent ciselé, autour de la taille et aux pointes des basques.

Costume *Graziella* (petite fille de cinq à neuf ans). — Alpaga blanc brodé de mouches ; jupes à cinq volants ; ceinture, nouée derrière, de rubans assortis à bouts flottants.

Costume *Cerez* (petite fille de cinq à dix ans).— Jupe et corsage de mohair gris-perle, brodé d'épis de blé de laine rouge et graines de perles rouges ; ceinture rouge frangée de perle.

Artilleur (petit garçon de quatre à cinq ans). — Veste et pantalon d'alpaga maïs ou gris, brodé et ornementé de passementerie rouge et boutons grelots de métal.

Outre ces costumes caractéristiques, la maison de *Saint-Augustin* nous a montré une foule d'objets de lingeries et coiffures, ainsi que des charmants pardessus saison d'été ; nous avons remarqué des rotondes de lainage quadrillées de filet, avec doubles rangs de franges à boules assorties aux quadrilles. Toutes ces nouveautés sont tellement gracieuses que nous nous empressons de les conseiller comme types de bon goût.

On s'occupe, ces temps-ci, des toilettes de première communion, et, bien que dans ces circonstances, la simplicité soit absolument recommandée, on peut néanmoins consulter la mode qui sait allier toutes les exigences et donner de l'élégance à la plus modeste toilette.

Voici, en conséquence, le programme d'une toilette de communiante exécutée par madame *Pauline Conter*, pour mademoiselle de G....., paroisse Saint-Thomas-d'Aquin. La lingerie de ce costume charmant est exécutée par mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme.

Robe de mousseline de soie, avec très-petit tuyauté dans le bas et large ourlet au-dessus ; ceinture en large ruban, de taffetas à nœud, derrière le corsage et longs bouts flottants ; le corsage, montant, est garni d'une ruche ; bonnet de tulle de soie ruché et grand voile de mousseline, avec large ourlet et de grelure de guipure tout autour ; souliers de taffetas blanc et gants blancs.

Nous venons de nommer mademoiselle *Anna Loth*, et nous en profiterons pour glaner quelques nouveautés dans ses rayons.

Voici le bonnet Pompadour : il est de mousseline de soie à fond mou, ruché de pouff sur le front et surmonté d'une demi-couronne de boutons de roses pompons.

D'autres bonnets sont de crêpe et tulle ; le tulle recouvre le crêpe qui doit être rose, bleu ou lilas ; une ruche de crêpe et rubans, de même nuance, entoure le bonnet et forme bavolet.

Comme genre, voici une jolie coiffure pour une jeune fille. Elle se compose de deux touffes de lilas blanc, accompagnées de boucles de rubans de taffetas bleu étroit ; un bouton de rose mousseuse forme le milieu ; cette coiffure se pose sur le sommet de la tête.

La pèlerine bretonne est une jolie création de la même maison. Sa forme est carrée ; elle est mélangée de blonde blanche et noire, avec double volant ; le devant se rattache par des rubans ou un bouquet. Les manches assorties sont également fort distinguées.

La coiffure de dentelle, appelée *Marie-Antoinette*, est une espèce de capuchon pour lequel *Violard* a imaginé des dessins de fleurs à jour d'un beau style. On rattache ce capuchon sous le menton par une fleur; une autre fleur peut être posée sur le milieu de la tête. Le charme et l'utilité de cette coiffure de soirée, que l'on peut aussi employer au théâtre, ou l'été aux fêtes du soir, l'a fait adopter par les femmes élégantes.

Nous parlerons prochainement des nouveaux châles de dentelle, que la maison *Violard* édite en ce moment pour toilettes de belle saison.

Notre tâche d'aujourd'hui est loin d'être finie. Nous avons à nous occuper des jupons, chapitre important qui ne souffre aucun retard.

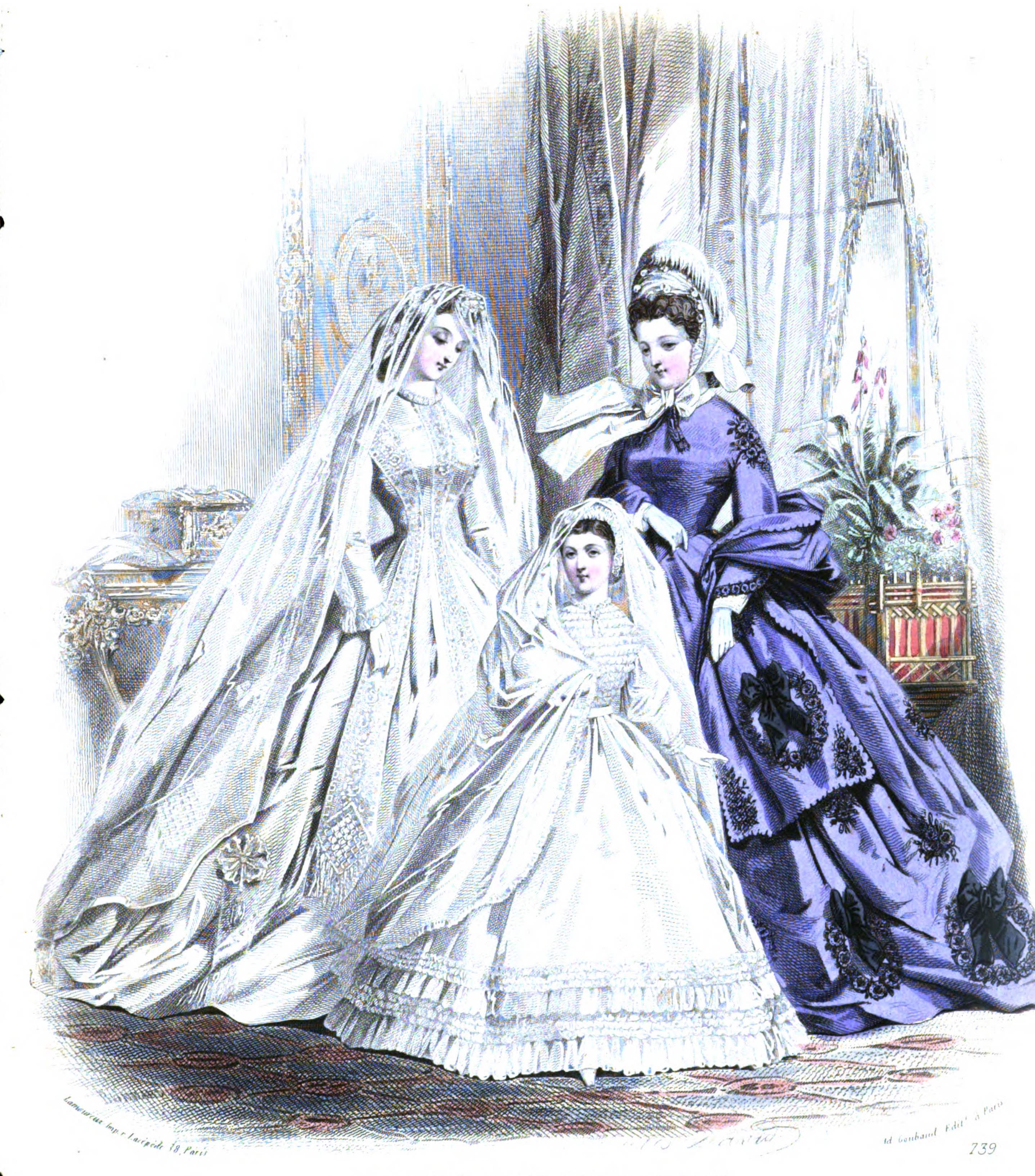
Le succès du moment est la jupe à queue de la maison *Creusy*, rue Montmartre, 133. Sans cette jupe, les robes à la mode deviennent un supplice ; car, le mouvement de marcher les ramène dans les jambes ou tout au moins sous les pieds : ce qui est disgracieux et insupportable. De toutes les importantes améliorations que nous devons à la maison *Creusy*, celle-ci est une des mieux réussies. Nous la consignons sur le registre des choses indispensables.

Voyons les surjupes : le mohair, le poil de chèvre, l'alpaga et la popeline d'Irlande sont le fond de toutes les jupes. Les garnitures sont des ruches à la main et des plissés tuyautés, souvent combinés avec de l'application de dentelle. De toutes ces choses, il résulte une foule de modèles de tous prix et de toutes nuances, dont le détail ferait un volume.

Nous nous contenterons de dire que les jupons sont devenus aussi élégants et plus variés que les robes, et que la maison *Creusy* est, plus que jamais, la première dans cette importante spécialité.

On nous demande de joindre à cette causerie quelques renseignements sur un objet de parfumerie dont nous nous sommes occupée plusieurs fois dans les colonnes de


Digitized by Google



Lamoureux Impr r. Lacépède 18, Paris

Ad. Goubaud Edit.r à Paris

739

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Toilettes de la Mon Gagelin r. de Richelieu. 83 _ Modes d'Alexandrine. r. d'Antin. 14.
Costume de Communiante A St. Augustin r. Mr. St. Augustin. 20 _ Coiffure de Mariée de Bisterweld. Fg. St. Honoré. 5.
Fleurs de Mme E. Coudré Succ.r de Mme Gilman. r. de Richelieu 104 _ Corsets de Simon rue St. Honoré 183.
Dentelles de G. Violard rue de Choiseul. 3.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin. 6. | Sous-jupe acier E. Creusy Rue Montmartre. No. 133.
Foulards du Comptoir des Indes Boulevart de Sébastopol. 129. | Parfums de Violet f.r de S. M. l'Impératrice r. St. Denis. 317.

Digitized by Google

Entered at Stationer's Hall   LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W. C.   MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google

ce journal. C'est une eau de toilette nommée *antiride*. Nous répondons donc mot pour mot aux questions d'une aimable abonnée.

L'eau antiride, parfumerie orientale de santé du docteur Homerad, a sa maison d'importation à Lyon, place des Terreaux, 3, et son dépôt à Paris chez M. Pinaud, rue Richelieu, 53.

Comme eau de toilette, cette composition a le mérite d'effacer les rides et de tonifier le tissu dermal. Sous ce point de vue elle justifie complétement son titre d'eau de toilette. Mais il est un autre titre qu'elle justifie mieux encore : c'est celui de parfumerie de santé. Elle préserve d'une foule d'indispositions par ses vertus balsamiques ; elle est souveraine pour raffermir les vues fatiguées et dissiper toutes les irritations nerveuses. Chaque famille doit en posséder un flacon dans ses provisions de ménage. C'est une ressource en mille occasions pour soi-même et pour tous ceux qui nous intéressent.

Voici les détails que nous pouvons donner ; les autres sont contenus dans le prospectus qui accompagne chaque flacon.

Marguerite DE JUSSEY.

GRAVURE DE MODES N° 739.

—

TOILETTE DE MARIÉE. — Coiffure : tous les cheveux sont ondulés et frisés à l'*eau*, ceux du devant sont relevés et recourbés sur eux-mêmes pour former le bandeau coupé ; ceux du petit bandeau sont disposés de même ; les côtés sont terminés par de petites coques ; le chignon est composé de grosses coques ondulées, les fleurs variées sont posées en diadème formant touffe baissée devant, et cordons légers sur les côtés ; le voile de tulle est posé à la *Juive*, c'est-à-dire que tous les plis partent du dessus.

Robe (façon *princesse*) de taffetas blanc, garnie d'entre-deux de dentelle blanche et de *grilles* de soie avec effilés *mousse*.

Le corsage est montant, les manches sont plates à coude.

Un entre-deux de dentelle part de l'encolure et descend sur la jupe jusqu'aux deux tiers de sa longueur.

De chaque côté, à la couture d'épaule, part un entre-deux qui descend sur le corsage et sur la jupe, formant la même chose dans le dos et derrière la jupe.

Ces entre-deux sont *étrécis* vers la taille.

Il y en a d'autres sur chaque lez de la jupe qui ne partent que de la taille ; tous sont terminés en bas par une grille et l'effilé-mousse.

Un entre-deux garnit le côté de la manche et se termine au poignet par une grille et un effilé-mousse ; une dentelle forme volant au poignet.

Entre chacun de ces ornements, il y a, au bas de la jupe, un chou-cocarde en dentelle froncée au milieu par une torsade et un gland posé en haut d'un entre-deux, terminé comme ceux du haut.

Ruche de dentelle au cou.

TOILETTE DE DEMOISELLE D'HONNEUR. — Chapeau de crêpe blanc avec bavolet de taffetas. Sur le chapeau, retombent deux plumes-marabouts-saule pointillées de nacre ; sous la passe est un flot de crêpe blanc sur lequel sont des coquillages de nacre ; brides de taffetas.

Robe et écharpe de taffetas ornées d'applications de dentelles noires et de nœuds de taffetas noir ; l'écharpe est découpée de crêtes festonnées de noir.

Le corsage est à demi-pointe devant et derrière ; la manche est plate, ouverte et arrondie du bas.

L'écharpe a sur chaque pan trois bouquets en application de dentelle et une couronne de dentelle avec nœud en ruban.

Un bouquet en application de dentelle forme épaulière ; un entre-deux de dentelle contourne le bas de la manche.

Tout le tour de la jupe, au bas, est garni d'applications en entre-deux de dentelle posés en ronds, avec un nœud de ruban noir en haut de chaque rond.

Au-dessus de ces ronds, il y a deux rangs de bouquets de dentelle appliqués ; ceux du bas sont plus grands que ceux du dessus.

Le reste de la jupe est uni.

Col plat de guipure ; manche de dessous de guipure, ayant la forme d'une manche demi-plate boutonnée sur le côté.

COSTUME DE COMMUNIANTE. — Résille de tulle avec garniture ruchée.

Voile de mousseline de l'Inde, ourlé et brodé d'un petit plissé de mousseline.

Robe de dessus de mousseline (de dessous de taffetas) ; corsage montant tout couvert de petits bouillonnés.

Taille ronde.

Ceinture de taffetas avec nœud derrière.

Manches larges bouillonnées à l'épaule et au poignet.

Ruche de tulle autour du cou avec glands en chenille.

Le bas de la jupe est garni de petits bouillonnés et de deux volants plissés.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

CÔTÉ N° 1.

PATRON DU CORSAGE HABIT avec manche à côtes ondulées (voir la gravure n° 737 du deuxième numéro du mois de mars).

N° 1. Devant.

N° 2. Dos.

N° 3. Petit côté.

N° 4. Manche dessus et dessous. La couture en dedans est creusée mais unie, celle en dehors forme 3 écailles.

Les traverses de la manche sont en taffetas de couleur différente de celle de la robe. Ces traverses sont garnies en bas par de petits grelots.

La patte, arrondie sur les pinces, se continue sur les bords de la basque avec garniture de grelots.

Nos 5 et 5 *bis*. Passe et bavolet de la maison *Alexandrine*, 14, rue d'Antin.

Nos 6 et 6 *bis*. Passe et bavolet de la maison *Coutot Morison*, 8, rue Monsigny.

CÔTÉ N° 2.

PATRON DU PINCE-TAILLE *Garde française*, représenté sur la grande gravure qui accompagne ce numéro.


Digitized by Google

N° 1. Devant. La pince A se pratique à ce patron seulement qui forme le *dessous*, la jupe se prolongera à partir des croix selon la longueur du vêtement.

N° 2. Devant formant les retroussis. Ce patron se pose sur le n° 1, et forme la basque à *retroussis*. Les retroussis sont marqués B lignes de points.

N° 3. Dos, avec couture au milieu et petit pli comme à une redingote d'homme. La couture du pli et le retroussis du coin sont indiqués par des points, lignes C.

N° 4. Petit côté. Le pli du milieu qui se rapporte à celui du dos et le retroussis du côté sont indiqués par des lignes de points marquées D.

Pour former la jupe derrière en continuation du devant, on place sous la taille de chaque côté deux lés taillés en pointe comme une grande basquine, les pointes sont cousues au-dessous du petit côté et du dos, sous la partie qui est garnie d'une passementerie.

La manche est une manche à coude ordinaire.

On garnit ce vêtement soit avec des galons, soit avec des ganses en passementerie, soit encore avec des guipures à plat.

PRIME

Description des toilettes représentées sur la feuille que nous offrons à nos Abonnées.

PRINTEMPS DE 1864.

N° 1. Chapeau en crêpe bordé à la passe par une dentelle; une dentelle recouvre aussi le bavolet qui est en taffetas; une cordelière de soie est nouée derrière sur le bavolet; sous la passe il y a une rose thé avec un oiseau. Brides en taffetas.

HUSSARD : Casaque demi-ajustée; la garniture se compose de ganses nouées attachées par des plaquettes en passementerie avec aiguillettes. La jupe est garnie par une guipure de huit à dix centimètres formant des ondulations et surmontée par un ornement de passementerie riche.

N° 2. Chapeau en soie, garni sur le côté, par une touffe de roses. Les bords de la passe et du bavolet sont brodés en chenille fine : la passe forme la *Marie-Stuart*, avec une frange en chenille et perles qui retombe devant.

COQUET : Ce vêtement court se fait généralement en drap ou en popeline de deux tons. La forme en est légèrement *creusée* avec petits côtés. Les manches et le bas ont des biais en ton plus foncé et à double piqûre sur les bords. La garniture est composée de ganses perlées formant des quadrillés et des petits dessins et laissant retomber des glands et des boules en *point de Milan*.

N° 3. Chapeau en soie, orné d'une branche de roses églantines avec herbes et épis. Bavolet couvert par une dentelle, nœud de taffetas et églantines dessous.

DUCHESSE : Pelisse droite devant, à pièce ajustée dans le dos et se terminant par une patte formant petit habit. Une riche passementerie forme l'éventail à partir de la taille; le même ornement se reproduit au bas des manches. Une guipure de 28 centimètres part de chaque entournure, forme épaulettes et se continue derrière en habit. La jupe unie forme un gros pli derrière, au milieu à partir de la patte de la pièce.

N° 4. Chapeau en crêpe avec traverses en taffetas. Le bord de la passe est coulissé; une dentelle garnit le *pied* d'une aigrette et continue en se mêlant aux traverses sur le chapeau et sur la calotte. Dentelle sur le bavolet.

HABIT-FRANÇAIS : Ce vêtement est assez ajusté; il est double et se continue en basques d'habit à partir de l'ornement qui dessine un décolleté qui part de l'emmanchure. Les ornements et les boutons sont en passementerie et guipure; de larges boutons garnissent le devant.

N° 5. Chapeau en crêpe et en tissus résille. La passe est en crêpe uni, le fond et le bavolet sont en *résille*. Sur le milieu du bavolet il y a une coquille en crêpe; des cordons de fleurs garnissent le dessus et le dessous.

BURNOUS-MONTIJO : Grand vêtement taillé dans un taffetas de 1 mètre 40 centimètres de largeur. Il y a une seule couture en biais dans le dos; la garniture se compose d'une guipure de 15 centimètres entre-croisée en losanges sur le milieu dans le dos, et aussi sur les devants; au milieu de chaque losange il y a une belle plaque en passementerie avec boules en aiguillettes. Une grande guipure à plat se relève de chaque côté par une plaque.

N° 6. Chapeau en tulle coulissé, avec fond et écharpe en écossais, garni de dentelle. Bavolet coulissé au bas. Plume sous la passe.

GARDE-FRANÇAISE : Ce vêtement d'un aspect très-nouveau rappelle l'habit des gardes-françaises sous Louis XV. Les basques sont fendues et à retroussis fixés; tous les bords sont garnis de ganses perlées. Nœuds et aiguillettes à la taille (voir la feuille de patrons et l'explication).

N° 7. Chapeau en crêpe avec grilles de passementerie légère et à petits ornements pendants. Trois aigrettes, posées en sens divers, ornent le dessus. Pensées dans du tulle dessous.

LE DANOIS : Pelisse riche, en taffetas. Deux gros plis dans le dos fournissent l'ampleur de la jupe. Les côtés sont ouverts pour livrer passage aux bras. L'ornement se compose d'un riche entre-deux en guipure, coupé de distance en distance par des rosaces en guipure riche. Le bord est garni à partir du haut de l'ouverture des bras par une guipure de 15 centimètres. Des traverses en guipure avec pendeloques sont à cheval sur le devant et sur les coutures des côtés. Un capuchon en guipure garnit le haut.

N° 8. Chapeau en tulle et blonde, enfermant le dessus et le dessous de la passe avec des roses.

LE MORAVE : Ce vêtement, dessiné de face, a le dos cambré. Un châle rapporté à partir du devant de l'entournure, retombe derrière en suivant la cambrure du dos. Grandes poches devant. Le tout orné de plaques avec pendeloques de passementerie au crochet et de guipures.

Digitized by Google

Courrier de Paris.

Puisqu'on le dit, je dois le répéter; mais je n'en crois rien. Donc, s'il faut en croire certains bruits, Alexandre Dumas fils, blessé ou éclairé, on ne sait pas bien lequel des deux, par les critiques auxquelles a donné lieu sa dernière comédie, l'*Ami des Femmes*, aurait écrit à l'un des feuilletonistes puissants du lundi pour lui annoncer sa résolution de ne plus rien écrire désormais pour le théâtre. Est-ce possible? Au premier abord, on pourrait croire que non : « Qui a bu, boira », dit le proverbe. Qui a eu du succès, en voudra avoir. Cela semble tout naturel. Mais il faut tenir compte de l'énergie de certains hommes qui ont le don de vouloir bien ce qu'ils veulent. Dumas fils est de ceux-là. Il pouvait se contenter de faire du théâtre et d'y gagner beaucoup d'argent, comme tant d'autres; mais ce n'était pas assez pour lui. Dumas fils a voulu réussir au théâtre et y prendre une place à part; il a réussi et y a pris, en effet, une place à lui. Il est donc véritablement homme à vouloir ce qu'il veut, et à renoncer au théâtre, s'il met dans sa tête d'y renoncer. Pour mon compte, je le regretterais très-sincèrement. Une erreur n'est pas une chute, et Dumas fils n'a pas le droit de se suicider. Qui vivra, verra!

De M. Dumas fils qui prend les scènes de ses comédies au vif d'un certain monde, à un drame réel, il n'y a pas loin; il n'y a que la distance qui sépare l'antipathie que nous éprouvons pour la comédie de société. Notre conviction est que l'enivrement du succès dans un salon doit fatalement conduire à l'ambition du succès sur les planches, comme on dit en parlant du théâtre; le frottement à trop de drames, sortis de l'imagination des poëtes, peut conduire à la pratique du drame et du crime dans la vie. Si cela n'est pas rigoureusement exact, cela est, du moins, dans l'ordre des choses possibles. Voici donc le drame que je voulais vous raconter et qui a eu pour théâtre la pacifique ville de Belorado, dans la province de Burgos, en Espagne. La couleur locale ne manquera pas à ce crime horrible.

La maison de don Pedro Mallaina, un des plus riches propriétaires de la localité, a été le théâtre de ce crime. Sa femme, dona Mathilde, était dans sa chambre et lisait assise auprès de son *brasero;* dans le même appartement se trouvait un jeune enfant d'une douzaine d'années, qui remplissait les fonctions de valet de chambre.

Un bruit étrange s'était fait entendre dans l'escalier; dona Mathilde se leva et ouvrit la porte pour en connaître les motifs; mais elle se trouva en présence d'un individu tenant entre ses mains un long couteau, et dont les vêtements étaient déjà teints de sang.

— Que voulez-vous? lui dit dona Mathilde, venez-vous me tuer?

— Silence! répondit l'inconnu; si vous poussez un cri, deux de mes camarades sont en bas, prêts à me venir en aide.

Entrant aussitôt dans l'appartement, celui-ci déposa son couteau sur une table, et, s'emparant de l'enfant, il commença par le bâillonner et attacher fortement ses pieds et ses mains. Puis, s'emparant de nouveau de l'arme fatale, il dit à dona Mathilde :

— Maintenant vous allez me donner mille piastres.

— Je ne les ai pas, répondit-elle; mais cherchez et prenez tout ce qui vous conviendra, pourvu que vous me laissiez la vie sauve.

L'assassin s'empara d'environ huit mille réaux, et immédiatement après une lutte terrible commença entre lui et la malheureuse. Celle-ci reçut quatre coups de couteau et voulant empêcher l'assassin de lui plonger cette arme dans la région du cœur ou dans les entrailles, elle reçut d'horribles blessures aux bras et aux mains; ses doigts furent littéralement coupés.

L'attention des voisins avait été heureusement éveillée par les cris étouffés de la victime; tous s'armèrent de bâtons, de couteaux et de fusils de chasse, et envahirent la maison, après que l'un d'eux, doué d'une force colossale, eût réussi à enfoncer la porte d'entrée.

Dans l'écurie, on trouva d'abord la servante égorgée et étendue dans une mare de sang. Le misérable assassin préméditait depuis longtemps son crime, dont le vol seul était le mobile, et il avait cherché à courtiser cette dernière, qui avait fini par lui accorder un rendez-vous. C'est par ce moyen que, profitant de l'absence du maître de la maison, il avait pu s'y introduire.

Dona Mathilde est morte peu de jours après, des suites de ses blessures. L'assassin est le fils d'un cordonnier de la ville, jouissant d'une bonne réputation.

Allait-il réellement beaucoup au théâtre? Jouait-il la comédie ou le drame dans les salons? Je ne l'affirmerai pas absolument; mais il n'y aurait rien d'impossible dans mes suppositions.

Dans un drame bien autrement épouvantable qui se déroule en ce moment devant la Cour d'assises d'une de nos villes du Midi, le président n'a-t-il pas dû demander au principal témoin, la victime présumée de l'accusé, si parmi les romans dont il paraît avoir lu un nombre considérable, il n'aurait pas lu celui intitulé les *Mémoires d'un valet de chambre?* Ce témoin, accusé par son maître, d'avoir simulé le crime dont il se dit victime, était valet de chambre? Ce ne serait pas la première fois qu'un livre serait supposé avoir eu une influence sur certains cerveaux?

Soit dit sans porter atteinte au succès pyramidal que viennent d'obtenir, aux Bouffes-Parisiens, la nouvelle pièce de MM. Moineaux et Offenbach, les *Géorgiennes*, digne pendant du succès d'*Orphée aux enfers*, et dans laquelle pièce mesdemoiselles Saint-Urbain et Bouffard ont fait merveille. Signalons en passant le *Docteur Magnus*, de M. Boulanger, à l'Opéra. M. Boulanger est un compositeur de beaucoup de talent et de beaucoup d'esprit. Mais on ne comprend guère un tout petit acte à l'Opéra. Dût-on faire comme la grenouille de la fable, à l'Opéra, il faut essayer d'atteindre la grosseur du bœuf. Cette grenouille n'était pas si insensée que le fabuliste a bien voulu le dire. Le tout dépend de la position où l'on est.

En voilà un, par exemple, qui n'a jamais fait la gre-

Digitized by Google

nouille! C'est de ce pauvre Halévy que je parle, l'illustre auteur de la *Juive* qui n'a jamais voulu se croire un homme d'un aussi grand talent que ses succès le lui prouvaient et qui est mort dans une condition de fortune modeste. Son nom revient naturellement sous ma plume aujourd'hui; c'est-à-dire au lendemain de l'anniversaire de sa mort, jour que l'on avait choisi pour l'inauguration solennelle du monument élevé à sa mémoire, dans le cimetière Montmartre. Bien avant l'heure fixée pour la cérémonie, la foule se pressait dans le cimetière israélite et hors de l'enceinte réservée. Le monument était entièrement voilé. A trois heures, la commission chargée de l'érection du monument, s'est réunie autour du mausolée.

Les élèves du Conservatoire, sous la direction de M. Pasdeloup, ont entonné le magnifique chœur de *Guido et Ginevra*, sur lequel M. J. Cohen avait adapté les paroles d'un chant funèbre, traduit de l'hébreu en vers français.

A ce moment, le voile est tombé et l'on a admiré le magnifique monument construit par MM. Lebas, architecte, et Duret, statuaire, artistes d'un grand talent et amis du défunt.

Sur le mausolée en granit s'étagent deux gradins de marbre blanc ornés de trente-deux couronnes formant écusson, dans lesquels sont inscrits les titres des ouvrages d'Halévy. Au-dessus s'élève la statue de marbre blanc. Halévy est représenté dans son costume de l'Institut, avec un grand manteau dont les draperies font admirablement ressortir les traits de l'illustre auteur de la *Juive*.

Sur le socle du monument, une simple inscription :

FROMENTAL HALÉVY

Au-dessous, des deux côtés de la lyre sculptée :

FROMENTAL HALÉVY
MEMBRE DE L'INSTITUT,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE
DES BEAUX-ARTS,
PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE,
MEMBRE DU CONSISTOIRE CENTRAL
DES ISRAÉLITES DE FRANCE,
COMMANDEUR DE L'ORDRE IMPÉRIAL DE LA LÉGION
D'HONNEUR.
NÉ A PARIS LE 27 MAI 1799,
MORT A NICE LE 17 MARS 1862.

Après le chœur chanté par les élèves du Conservatoire, M. le comte de Nieuwerkerke, surintendant des beaux-arts, a prononcé un discours dans lequel il a rendu hommage à l'artiste que la France regrette et à l'homme aimable que ses amis pleurent.

Les paroles de M. le comte de Nieuwerkerke ont été accueillies avec reconnaissance, car elles traduisaient, en un langage élevé à la fois et brillant, les sentiments de tous.

L'excellente musique de la garde de Paris a fait entendre ensuite plusieurs morceaux tirés des ouvrages d'Halévy, entre autres la belle marche de la *Reine de Chypre*.

Et la foule, composée d'un grand nombre d'illustrations artistiques et littéraires et d'admirateurs du grand compositeur, s'est écoulée, recueillie et émue, emportant de cette cérémonie un respect plus grand encore pour l'artiste de talent et pour l'homme de bien dont on honorait la mémoire.

Nice a fait beaucoup parler d'elle à Paris ces jours derniers. Cette Nice où Halévy est allé mourir comme tous les gens qu'on y envoie trop tard, alors qu'il n'y a plus de remède à leur mal, au lieu de les engager à aller demander, à temps, à ce beau ciel et à ce magnifique climat l'enrayement de la maladie et le retour des forces! Nice, dis-je, a beaucoup fait parler d'elle : de ce pays des fleurs il est arrivé aux Tuileries le jour anniversaire de la naissance du Prince Impérial, trois bouquets splendides, trois chefs-d'œuvre, sortis du jardin d'Alphonse Karr : l'un destiné à l'Impératrice, le second à l'Empereur et le troisième au Prince Impérial. Je vous laisse à penser si les augustes destinataires ont été touchés de ce témoignage parfumé de sympathie et de cette preuve vivante de la clémence et de la fécondité de ce climat où est encore la France.

Nice, qui a la juste prétention d'être, pendant l'hiver, une capitale européenne, vient de faire un coup d'État pacifique. On avait quelque peu reproché à ses propriétaires et à ses marchands de traiter un peu rudement le pauvre monde. Cela pouvait devenir dangereux. Tout aussitôt, propriétaires, commerçants se sont réunis en une association dont le but est de modérer le prix de toutes choses, de payer les quelques blessures faites à la loyauté de ses habitants et de donner les garanties les plus complètes aux voyageurs. Bravo! Et quand on se le sera dit en Europe, quand on saura qu'il existe une ville où les voyageurs auront un bureau de renseignements gratuits sur la valeur des loyers, et qu'ils seront assurés d'être traités avec les plus grands égards, le nombre des hôtes de Nice triplera, décuplera, centuplera : c'est à quoi l'on s'attend à Nice, et voilà pourquoi nous répandons la bonne nouvelle par-dessus les toits.

X. EYMA.

Tous ceux qui ont entendu mademoiselle Adelina Patti dans la *Traviata*, qu'elle chantait jeudi dernier 17 mars pour la première fois à Paris, savent le chaleureux succès qu'a obtenu la jeune et grande artiste dans un rôle qui demande, outre les qualités vocales, l'élan et la passion de l'action dramatique portée à sa plus haute puissance.

La salle entière était émue, transportée; les applaudissements sont partis de toute part et avec eux une pluie de bouquets est tombée sur la scène aux pieds de la belle Violetta.

A l'un de ces bouquets était attaché par un fil d'or un vélin roulé qui contenait la petite pièce de vers qu'on va lire.


Digitized by Google

A MADEMOISELLE ADELINA PATTI

Après la première représentation de la *Traviata*.

Apologue.

Vous connaissez cette fauvette
Qui chante comme vous chantez
Le soir quand vous nous enchantez...
Or, il était une chouette
Qui criait, la vilaine bête,
Que la fauvette
Gazouillait avec agrément,
Certainement,
Mais que les trilles de Rosine,
Les vocalises de Norine
Et les roulades de Martha,
N'auraient jamais ni le prix ni les charmes
Des larmes
De la pâle Traviata.

— Nous l'attendons là, cette infante,
Disait-elle. — Un vieux rossignol
Qui, depuis bel âge, déchante
En dièze autant qu'en bémol,
En ré majeur, en ut, en sol,
Répétait : — Oui, là! ma charmante.
Ils n'attendirent pas longtemps,
Mais ces transports si palpitants,
Cette harpe d'or, cette flamme,
Cette âme!
Lorsque la fauvette chanta,
Tour à tour éperdue ou tendre,
Les tourments de la Violetta,
Ils ne purent pas les entendre.
Les applaudissements, les rappels, les bravos,
Tout le tonnerre de la fête,
Las! avaient rendu sourds, mais sourds comme des pots,
Le rossignol et la chouette.

Cette fable, qui pourrait bien être une histoire, était signée : UN MOINEAU FRANC. — *E. Villars.*

PETITE CHRONIQUE.

Un témoin, sur la véracité duquel nous pouvons compter, nous rapporte un fait assez curieux qui s'est passé à l'ouverture des cours gratuits de la Sorbonne, si recherchés dès le principe par notre studieuse jeunesse.

Une foule compacte se pressait aux portes, et après une longue attente, commençait à donner quelques signes d'impatience.

Un monsieur d'un certain âge, qui semblait peu goûter ces nouveautés, exhalait une mauvaise humeur trop exagérée pour être vraie, et accusait les chefs de l'Université de prodiguer les entrées de faveur à leurs fidèles aux dépens du public.

M. le ministre de l'instruction publique, qui, comme le commun des martyrs, n'avait pu pénétrer dans la Sorbonne, impatienté de ces injustes diatribes, prend à partie leur auteur, et lui dit tout à coup :

— Votre erreur est complète, monsieur, si elle n'est pas volontaire et calculée. Il n'y a ici ni passe-droit, ni entrée de faveur, et la preuve, c'est que le ministre que vous semblez englober dans vos charitables appréciations, est, comme vous, à la porte!

A ces mots, quelques jeunes gens, probablement anciens élèves de M. Duruy, le reconnaissant, l'applaudissent et poursuivent de lazzis un peu vifs le malencontreux prêcheur qui se hâte de se perdre dans la foule.

Les cordonniers ne sont-ils pas toujours les plus mal chaussés, comme dit le proverbe?

*
* *

Un fait assez curieux est signalé par la *Chronique de Libourne :*

« Le maire d'une des communes du canton tirant au sort, il y a quarante ans, prit le numéro 116 ; quatre ou cinq ans plus tard, il fut chargé de tirer pour son beau-frère, alors absent de Libourne, et le hasard voulut qu'il amenât le même numéro 116. Jeudi, enfin, comme il devait se trouver dans la salle du tirage en qualité de maire, il fut de nouveau prié de mettre la main dans l'urne pour le compte de son neveu, élève de l'Ecole polytechnique. Quel numéro en retira-t-il? Encore et toujours le numéro 116! »

Que penserait de cela les gens qui ont fait une si vilaine réputation au nombre 13?

*
* *

La ville de Douai possède un véritable Mécène auquel les artistes devraient dresser une statue au nom de l'art musical, qu'il encourage et protége avec une prodigalité princière. Ce Mécène est le baron de Mengaval. Il a fait construire dans son magnifique hôtel une salle de concert qui, par ses dispositions architecturales et la richesse de son ornementation, défie toute comparaison avec les plus belles salles de Paris.

Tous les hivers il fait venir, à ses frais, les meilleurs artistes de la capitale, et il donne plusieurs concerts auxquels il convie l'élite de la société parisienne. A la dernière fête, qui a eu lieu lundi dernier, on a entendu la célèbre pianiste de S. M. l'empereur d'Autriche, madame Escudier-Kastner, le jeune violoniste Sarasate, et mademoiselle Brunetti, qui chantait, il y a peu de jours encore, sur la grande scène de la Scala à Milan.

Nicolini, ce brillant ténor du Théâtre-Italien, était aussi engagé ; mais, à la dernière heure, un changement de spectacle l'a empêché de partir. On a demandé un morceau de plus à madame Escudier-Kastner, qui a fait admirer, dans des œuvres de diverses époques et de différents styles, la merveilleuse souplesse de son talent.

Sarasate, qui marche à la tête de notre jeune école de violon, a exécuté, outre deux fantaisies de sa composition, la grande sonate de Beethoven pour piano et violon, avec madame Escudier-Kastner ; et mademoiselle Brunetti a chanté plusieurs morceaux, entre autres un air de Cariotti, qui a produit un grand effet.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LE CAFÉ DES MALADES.

I.

J'ai souvent entendu dire par mainte personne :

— Donnez-moi rendez-vous où vous voudrez, chez vous, chez moi, dans les galeries du Palais-Royal, devant le bassin du jardin des Tuileries, sur l'esplanade de l'hôtel des Invalides, partout enfin... excepté au café.

— Et pourquoi cette exclusion ? Lorsqu'il pleut comme hier ou lorsqu'il gèle comme aujourd'hui, un café est un excellent lieu de refuge et d'attente.

— Je ne dis pas le contraire; mais je n'y peux rien prendre, et cela me dépite. Ma santé s'y oppose formellement. Tout ce qu'on vend là : bière, absinthe, vermout, madère, bitter, tout m'est absolument interdit par la Faculté. Dans de telles conditions, qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire au café? — Ah! si l'on y buvait autre chose.

II.

Autre chose !

Ce mot fut saisi au vol par quelqu'un qui passait.

Autre chose! c'est-à-dire: si, au lieu de breuvages excitants et destructeurs, on y débitait des cordiaux salutaires et des philtres qui apaisent ! Si, régénéré par une direction exclusivement médicale, le café, tout en conservant ses avantages de distraction, pouvait devenir une succursale du foyer domestique !

Ce serait charmant !

Eh bien! ce progrès est sur le point de se réaliser; des capitalistes se sont laissé séduire par cette idée honnête et riante ; — et, d'ici à peu de temps, Paris verra s'ouvrir, dans un de ses plus beaux quartiers, le *Café des Malades*.

Le *Café des Malades* sera aussi grand que les autres, plus grand peut-être.

Il sera bâti par M. Duval, — naturellement.

Comme les autres, il aura trente billards, soixante billards.

Le gaz y sera remplacé par la bougie, qui donne une lueur plus douce, inodore et mieux appropriée au caractère discret de l'établissement.

On n'y entrera que sur la présentation d'une carte délivrée par un médecin.

L'usage du tabac y sera rigoureusement proscrit.

Sauf ces légères différences, tout se passera au *Café des Malades* absolument comme dans les autres cafés.

III.

Voyez-vous d'ici l'aspect animé des tables du grand *Café des Malades*? Entendez-vous les interpellations qui se croisent et s'entrechoquent ?

— Garçon ?

— Voilà ! voilà !

— Eh bien! mon infusion de tilleul ?

— Elle va bien, monsieur ; vous allez l'avoir dans une minute.

— Mon bouillon d'herbes, garçon ?

— On vous l'apporte.

Et les dominos de s'agiter et de grincer; et les dés de rouler dans la boite du jacquet; et les pièces des échecs de s'ajuster en rang de bataille.

— Je vous joue une bouteille d'eau de Sedlitz.

— En combien ?

— En trois mille.

— Volontiers.

Un tousseur dit à un autre:

— Faisons-nous une boîte de jujubes en vingt-cinq carambolages ?

— Allons-y.

Les rentiers réservés, les bourses modestes se contentent de jouer la moindre des choses, un morceau de réglisse ou un petit pot de miel rosat.

Quelques instants avant la fermeture, qui a toujours lieu lieu vers dix heures, les consommations se groupent, s'échangent.

— Vous avez perdu trois camomilles; je vous le joue contre ma graine de moutarde.

— Garçon, vous mettrez à mon compte deux sirops de limaçons.

Un autre s'approche galamment de la dame de comptoir, et lui dit, la bouche en cœur :

— Les pilules de M. Frémont sont pour moi.

IV.

J'ai foi dans l'avenir du *Café des Malades.*

Enlevez à la médecine son appareil sévère, et vous obtiendrez un bien plus grand nombre de guérisons.

Enguirlandez les tasses, faites écrire les ordonnances en vaudevilles, et qu'on apporte les potions au son d'une musique enivrante!

Heureux malades! je les vois tous, d'ici à quelque temps, transformés en piliers de café.

Charles MONSELET.


Digitized by Google

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Il est difficile de rencontrer un mois plus agité que ne vient de l'être le mois de mars!... Commencé dans les mascarades de la mi-carême, terminé par les dévotions des saints jours de Pâques; entremêlé de sermons, de scandales, de concerts et de guerre intestine; nos Parisiennes ont goûté de tout, assisté à tout, et beaucoup d'entre elles ont laissé de leur blanche toison aux haies ronceuses du chemin....

Heureusement pour elles que les jours de Pâques sont des jours de pardon... Mais les maris tiennent-ils assez de la nature divine pour avoir la miséricorde du Sauveur?... Hélas! je crains que non, aussi combien de jeunes étourdies qui achètent sans compter, pleurent sur les brillants atours qui les ont rendues si séduisantes, d'autant que ceux-ci sont fanés maintenant et que par contre la carte à payer fleurit en ce moment dans son plus grand développement.

« Il faut souffrir pour être belle, » prétendait jadis un vieux proverbe; « mais, comme dit Sganarelle, *nous avons changé tout cela* », il faut payer pour être belle, dit-on aujourd'hui, et cela est vrai, car tout s'achète en beaux deniers sinon comptants, au moins énormes: la taille, le teint, les cheveux, les sourcils, les dents, les dentelles, les diamants, les fourrures et une foule de choses encore que je ne me permettrai pas de vous citer; car, il faut réunir tout sur soi et en soi, pour être regardée et citée de nos jours. Prend-on garde à la beauté naturelle aujourd'hui?... fi donc! C'est bon pour des vachères, et l'on ne voit qu'à travers les diamants ou les oripaux. Puis, on se plaint que les femmes qui veulent plaire dépensent 50,000 ou 60,000 francs et même plus chez leur habilleur pour être belles!... Oh! messieurs les maris, vous êtes en vérité bien injustes si vous montrez les grosses dents et surtout si vous vous refusez à solder ces misères...

Le talent mérite encouragement et de plus récompense, et croyez-vous donc, ingrats que vous êtes, qu'il n'a pas fallu un grand travail d'imagination pour costumer vos femmes en *Nuit éthérée*, en *Écho dans les bois*, en *Matinée de mai*, enfin en toutes ces choses poétiques qui vous charmaient, alors que vous n'en connaissiez pas le revers... Mais depuis, il est encore autre chose qui devait forcément et justement augmenter quelque peu les mémoires de ces jolies merveilles, c'étaient les pâtés de foie gras, les aspics de homard, les bouteilles de vin de Champagne, enfin une foule d'excellentes choses qui ne se donnent pas pour rien et que trouvaient servies les dames pour faire le *lunch*, afin d'attendre sans ennui qu'on pût leur essayer leurs robes en train d'être confectionnées pour elles, ou bien encore pendant qu'elles choisissaient, au milieu d'un monceau de dessins, le costume qu'elles devaient se décider à choisir.

Hélas! hélas! ils sont passés ces jours de fête, et les larmes succèdent aux rires, les regrets aux joies chez une grande quantité de nos charmantes étoiles qui ont fait tant d'envieux ou plutôt tant d'envieuses durant ce carnaval, si court pourtant, et, vous le voyez, si cruel... Pourquoi aussi faut-il payer ses dettes?... et quelle affreuse manie ont donc les marchands de vous demander l'argent qui leur est dû?...

Mais pendant que beaucoup de salons sont en deuil, grâce à cette avalanche de mémoires qui a détruit l'harmonie des ménages, le faubourg Saint-Germain est en guerre déclarée et se divise en deux camps. Dans l'un, il y a le parti de la princesse de Beauveau, qui est le plus faible, il faut en convenir; et dans l'autre, les opposantes à la princesse, lesquels ont pris pour chef la duchesse de Cossé: des deux côtés, on met au vent ses blasons et ses couronnes; le parti Cossé repousse le parti Beauvau, et veut l'expulser de ses domaines; une vraie princesse ne joue pas la comédie en public, dit-il; alors on ajoute ceci, on y joint cela: on se redresse de tous ses quartiers, et on double ses crêpes noirs pour montrer que le deuil porté pour la duchesse de Parme est l'unique pensée qui occupe en ce moment; on ne se salue plus quand on se rencontre, et même aux sermons, quoique l'église soit un terrain neutre, chaque parti a adopté pour sien un côté de la nef où l'on se compte, on se bombarde de regards foudroyants: malheur aux transfuges ou aux maladroits qui déserteraient le camp de ses amis pour passer dans l'autre!

La cour a été en joie pour fêter le huitième anniversaire de la naissance du Prince impérial, qui est vraiment le plus charmant enfant qu'on puisse imaginer, non-seulement comme beauté, mais surtout comme intelligence et gentillesse. L'autre jour, il entrait chez M. Moquard, sénateur et secrétaire intime de l'Empereur, lequel, comme on sait, habite les Tuileries, tout à côté de Sa Majesté.

— Bonjour, Moquard, s'écria le petit Prince en s'élançant vers lui. Qu'est-ce que tu lis donc? est-ce amusant?

— Votre Altesse va en juger si elle daigne m'écouter un instant, dit celui-ci en commençant à dire à haute voix les vers qu'il lisait tout bas, en effet, quand l'auguste enfant entrait chez lui.

La jeune Altesse l'écouta d'abord avec grande at-

tention durant quelques instants, puis, perdant tout à coup patience:

— Mais c'est du chinois que tu dis là, mon bon ami, s'écria-t-il?

— Non, Monseigneur, reprit le secrétaire intime, ce sont des vers français, et qui sortent de l'Académie encore!... Puisque c'est la *Franciade* de M. Viennet...

— Drôles de vers! fit le petit Prince en levant les épaules, j'aime bien mieux ceux-ci...

Et il gazouilla d'une façon charmante la délicieuse méditation de Lamartine, intitulée : les *Oiseaux*.

Mais en dehors de tous les événements que je vous ai cités déjà, le mois de mars tout entier a été occupé aussi par des soirées non de danse, mais de musique et de comédies: car, nonobstant M. Renan et son malheureux livre, jamais les églises n'ont été remplies durant les saintes semaines qui viennent de s'écouler comme elles l'ont été cette année: on s'y foulait littéralement, aussi les bals et ce qui pouvait y ressembler étaient-ils complétement prohibés? Mais les petites opérettes de salon, les soirées musicales ne semblaient pas porter atteinte aux pieux exercices du jour, aussi ont-ils abondé de toutes parts.

Je vous parlerai d'abord de l'élégante réunion qui a eu lieu chez madame E. Desportes, où Sainte-Foy et mademoiselle Myrrha ont joué une petite pièce chantante avec un talent parfait, et où les plus jolies femmes et les femmes les plus élégantes semblaient s'être donné rendez-vous, c'étaient madame E. Hardy, la charmante fille de la maison, madame de Sainte-Sabine, madame Weber et *tutti quanti*, car vraiment il faudrait citer toutes les assistantes, si l'on voulait vous dire celles qui étaient jolies, et la soirée était complétement digne de ses charmantes hôtesses par l'élégance de bon goût qui régnait et comme raffraîchissements, et comme éclairage, et comme décoration; en un mot, on voyait sans peine qu'une main entendue et habile avait présidé à toute son ordonnance.

Il y a eu aussi la soirée du riche banquier Pillet-Will, donnée par lui pour inaugurer le magnifique hôtel qu'il vient de faire construire dans la rue Moncey. M. Pillet-Will est profondément pieux, et pour que sa fête soit digne de la sainte semaine dans laquelle elle a eu lieu, on a chanté la messe en musique que vient de composer Rossini, et qui est à ce qu'il paraît, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Le grand maestro s'était caché dans un petit coin pour juger de l'effet et jouir du succès tout à son aise, et il paraissait content de l'un et de l'autre : car, lorsqu'un de mes amis qui avait l'honneur de se trouver près de lui, laissait échapper des éclats d'enthousiasme, Rossini lui disait en souriant:

— Eh bien! vous avez raison, ça n'est pas mal!... ça n'est pas mal!...

Et la traduction vraie de ce *pas mal* doit être: sublime!

Je vous parlerai encore d'une soirée donnée par Samary, le violoncelliste de la chapelle impériale: cet artiste a épousé une sœur des Brohan, il a une fille qu'il destine au théâtre et qui vient d'être engagée au Gymnase; elle devait l'être aux Français, car elle promet le plus charmant talent; mais justement en raison de cette promesse, Augustine, sa tante, a fait une opposition féroce à son entrée, elle a peur de se voir remplacée sans doute. Quant à Madeleine, elle est bien meilleure personne que son aînée, car elle eût volontiers accueilli sa nièce sur ses planches; mais elle a dû céder à sa sœur et compagne.

A cette soirée, on a entendu la jeune merveille et tous les meilleurs artistes de Paris.

A propos de merveille, avez-vous ouï parler de celle que, en ce moment, on élève à la brochette pour l'Opéra? C'est la fille d'un maçon de Toulouse, laquelle a une voix merveilleuse, à ce qu'on dit, voix sur laquelle on fonde de si grandes espérances que sa ville natale lui donne 1200 francs de pension, et que la direction de l'Opéra la défraye du reste, *reste* qui pourtant est quelque chose, puisqu'on l'a mise entre les mains des meilleurs professeurs de Paris : maître de français pour qu'elle puisse bien prononcer, maître de danse afin qu'elle sache marcher, rien ne lui manque; quant à son maître de chant c'est M. Laje, professeur au Conservatoire, et dont la méthode est parfaite; vous voyez que rien n'est négligé pour en faire une perfection.

Le procès Armand a mis aussi toutes nos cervelles parisiennes à l'envers durant la dernière quinzaine du mois. Les uns étaient pour le maître, les autres pour le valet; et, comme tout se transforme en plaisir dans notre folle capitale, dans toutes les réunions du soir on apportait, avec le thé, une foule de cordes, afin que les assistants pussent, à qui mieux mieux, chercher à s'attacher les mains comme étaient celles de Roux ; puis on riait du meilleur cœur pour saluer les maladresses de chacun.

Mais puisque je vous ai parlé de tout ce qui s'est fait dans le mois de mars, il me faut vous dire aussi quelques mots de Longchamp, cela pour mémoire seulement, car il n'y a plus que le nom qui reste de la chose. Ainsi qu'il pleuve, qu'il vente, ou que le soleil se montre radieux dans un ciel azuré, comme il l'a fait cette année, on n'y voit plus que des étrangers, des porteurs de réclames ou des femmes déclassées; et cela se comprend puisque, ces jours-là et à ces heures-là, toutes les femmes honnêtes sont

Digitized by Google

dans les églises et non à se promener, quoi qu'on dise.

On prétend, du reste, que pour l'année prochaine on doit faire élever une chapelle dans l'ancien Longchamp, et que de saintes filles iront y chanter les ténèbres comme jadis. — Ainsi soit-il.

La baronne de V...

LE CHEVALIER DE BRIC-A-BRAC.

L'an dernier je retournais pour la cinquième fois visiter les bords du Rhin. Mais ce que j'y cherchais, ce n'étaient plus les vieux châteaux que je connaissais par cœur, ni les vieilles légendes dont on a tant abusé depuis trente ans; ce n'étaient pas même ces belles montagnes si transparentes qu'on dirait, lorsque le soleil les éclaire, qu'elles sont illuminées intérieurement par quelque fée élève de Ruggieri.

Ce que je cherchais, c'étaient des légendes en chair et en os, des originaux qui commencent à devenir rares chez nous, certains types enfin qu'on ne trouve guère qu'en Belgique et dans la Prusse rhénane. On rencontre en effet dans la plupart des villes du *Paradis rhénan* au moins un ou deux Français dont l'existence quelque peu problématique et mystérieuse aurait besoin, pour apparaître sous son vrai jour, d'un commentaire de dame justice, et il est parfois intéressant d'étudier les métamorphoses que subit le vice lorsqu'il a passé la frontière.

Nos bons voisins d'Allemagne, qui aiment à rêver les yeux ouverts et dont l'imagination bâtit un système sur chaque homme et sur toute chose, se contentent volontiers des motifs très-insuffisants que ces hôtes d'hiver et d'été donnent de leur séjour parmi eux, et ils ne se soucient nullement qu'on vienne par une révélation brutale de la vérité toute nue troubler le roman qu'ils se sont fait sur le compte de tel ou tel honnête aventurier.

Aussi bien mal m'en prit de nommer Rollet par son nom, et pour avoir découvert par hasard un maître fripon, je faillis me brouiller à tout jamais avec un de mes plus anciens et de mes meilleurs amis, le docteur K..., d'Heidelberg. Chaque fois que je fais la tournée du Rhin, j'ai coutume de passer au moins une semaine dans sa coquette et paisible résidence dont les étudiants de l'Université troublent seuls de temps à autre le calme germanique. Naturellement, l'an passé je ne dérogeai pas à cette douce habitude.

Le docteur K..., qui s'est fait un nom en Allemagne comme jurisconsulte et historien, est un grand amateur d'antiquités, de médailles, de camées, de vieilles armes, bref, de bric-à-brac en tout genre. Il possède un cabinet qui peut rivaliser sous beaucoup de rapports avec notre musée de Cluny; on y trouve même certains bijoux de la Renaissance, horloges portatives du seizième siècle, coffrets, lampes vénitiennes, etc., comme M. Sauvageot lui-même n'en a jamais découvert.

Le docteur K... connaît à fond l'histoire et la législation des peuples anciens et modernes: il a publié des travaux du plus grand mérite sur les guerres de religion et des commentaires fort estimés sur le droit romain; mais habitué qu'il est à vivre avec sa pensée, il regarde constamment en dedans de lui-même et ne connaît rien aux hommes; c'est à peine s'il les voit. Pourvu qu'on ne le choque pas, qu'on entre un peu dans ses goûts de collectionneur et qu'on soit à même d'apprécier les raretés qu'il possède, on est sûr de gagner promptement sa bienveillance.

Quant à moi, si je m'amusais à le plaisanter sur ce que j'appelais sa manie, il me répondait invariablement : « Heureux l'homme qui a une manie! Et j'en voudrais à celui qui me rendrait le mauvais service de me guérir de la mienne. Rappelle-toi l'Argien dont parle Horace, cet heureux maniaque qui, au demeurant, bon époux, bon père, bon citoyen, ne quittait pas le théâtre et, bien que la scène fût déserte, s'imaginait ouïr des acteurs admirables et pleurait d'émotion. On le guérit, comme tu sais, en lui administrant une triple dose d'ellébore, mais à peine revenu à lui-même :

Pol, me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas
Et demptus per vim mentis gratissimus error!

« Ah! cruels amis, vous m'avez tué, dit-il, loin de me rendre la vie, vous qui m'arrachez mes plaisirs et m'enlevez malgré moi la plus délicieuse erreur! »

« Ma manie, ajouta le docteur K..., est d'ailleurs double à présent; elle se complique de l'habitude que j'ai prise de passer presque chaque jour une heure avec un vieux Français passablement original, et que je te présenterai avant ton départ. C'est un ancien marchand d'antiquités qui est venu se fixer ici depuis environ deux ans, et qui explore le pays avec assez de succès.

« Il m'a déjà fourni plusieurs objets curieux et je l'aime, malgré tous ses défauts, à cause de sa bonne tenue et de la politesse de ses manières, qui rappellent tout à fait l'urbanité de votre vieille société française. Et puis il se connaît parfaitement en camées, en émaux, en pierres gravées, et même en tableaux.

» Il me raconte, en outre, une foule d'anecdotes


Digitized by Google

amusantes sur diverses personnes du grand monde parisien, qu'il a longtemps fréquenté ; il a beaucoup vu, beaucoup retenu, et ce qui me plaît surtout en lui, c'est qu'il apprécie mieux que personne ici la valeur de ma collection. Je dois te prévenir seulement de deux choses : il ment avec passion et veut absolument qu'on l'appelle chevalier parce qu'il est décoré de la Légion d'honneur. Ne le crois donc pas sur parole, mais fais comme moi, ferme les yeux sur son défaut : à son âge, il n'y a plus de remède. »

Le lendemain matin, pendant que nous étions en train d'arroser gaîment d'excellent vin de Rudesheim un déjeuner que n'eût pas désavoué Brillat-Savarin, le vieux Friedrich, l'unique et fidèle serviteur du docteur K..., annonça le chevalier Lastigny.

— Faites entrer, dit le docteur.

Le chevalier Lastigny était un homme de petite taille, mais se tenant droit comme un jonc malgré ses soixante-dix ans ; il paraissait presque de grandeur moyenne ; il avait la poitrine et les épaules larges, le buste long, les jambes courtes et un peu arquées. Sa figure à traits amples et réguliers eût été presque imposante sans l'expression rusée d'un œil gris, vif et mobile, que couvrait un épais sourcil encore noir. Ses cheveux blancs comme la neige et déjà rares sur le sommet de la tête formaient autour des tempes de petites touffes soyeuses.

Son teint frais et vermeil, ses dents d'un blanc de lait, d'une régularité parfaite et sans la moindre lacune, lui donnaient l'air d'une de ses belles pommes d'hiver bien conservées, et que ne déparent pas trop quelques légères rides. Sa mise était d'une simplicité de bon goût et d'une propreté irréprochable. Chapeau bas de forme, à bords plats et larges, ample paletot de drap noir orné d'un ruban rouge coquettement noué à la boutonnière, gilet noir à revers descendant très-bas et couvrant à moitié deux grosses breloques d'or, pantalon gris perle, chemise à jabot de dentelles, manchettes en point d'Alençon, escarpins à boucles d'argent bruni et gants en peau de daim, il ne lui manquait que la queue pour ressembler tout à fait à un vieux gentilhomme de la fin du siècle dernier.

— Eh bien! chevalier, lui demanda le docteur après me l'avoir présenté, avons-nous du nouveau?

— Oui, docteur, je vous apporte quelque chose de rare, un vrai morceau du temps (c'est ainsi qu'il désignait les œuvres de la bonne époque, et pour lui il n'y en avait pas d'autre que la Renaissance).

— Qu'est-ce donc? voyons.

— Ah! pas si vite, pas si vite! Essayez de deviner. Je vous le donne en cent.

— Ma foi! non, chevalier, je ne suis pas en trai de deviner ce matin, et je crois qu'il vaut mieux vous délier la langue en vous versant un verre de ce vieux rudesheim.

— Versez, docteur, et devinez pendant que je viderai mon verre.

Le chevalier vida son verre lentement, presque goutte à goutte, et fit deux ou trois fois claquer sa langue contre son palais en signe de satisfaction. Enfin, voyant que mon ami s'obstinait à ne rien deviner, il tira de la vaste poche intérieure de son paletot une boîte oblongue et la présenta au docteur en lui disant d'un air de triomphe : « Regardez-moi cela ! »

Le docteur ouvrit la boîte, et, à ma grande stupéfaction, j'aperçus un magnifique gobelet d'argent ciselé en ronde-bosse, copie exacte du chef-d'œuvre exécuté par Benvenuto Cellini pour le cardinal de Ferrare. Le docteur trouva le *morceau du temps* fort à son gré, et, tandis qu'il débattait avec le chevalier le prix de cette pièce unique en son genre, j'examinais attentivement la physionomie du vieillard qui, dès le premier abord, ne m'avait pas été étrangère. J'avais mes raisons pour cela, car le gobelet que tenait en ce moment le docteur avait été volé depuis un an environ à l'avocat D..., de Versailles, un de mes bons amis et un des amateurs les plus distingués de vieille orfévrerie et de vieil le céramique.

Tout à coup je crois reconnaître sous l'habit du vieux gentilhomme un ancien valet de chambre du comte de Ch... nommé Joseph Desp... et qui, après avoir été pendant quelques années marchand de bric-à-brac à R..., en Normandie, avait dû se soustraire par la fuite à une condamnation à dix ans de travaux forcés pour vols qualifiés, faux et banqueroute frauduleuse. Je résolus d'éclaircir mes soupçons et, sans faire semblant de rien, je me mêlai à la conversation.

— Vous ne faites pas souvent, dis-je au chevalier, des trouvailles de ce genre!

— Oh! monsieur, c'est ce qui vous trompe, me répondit-il avec emphase. J'ai manié dans ma vie plus de trésors qu'il n'y en a peut-être dans aucun musée de l'Europe. Pierres précieuses, camées antiques, fusils *masquinés* d'or, urnes *écrématoires* (lacrymatoires), poignards de sultanes, autrement dits *cure-dents d'amazones*, crics malais, Christ d'ivoire *buzantins* (byzantins), il m'est passé de tout cela entre les mains par centaines et de quoi enrichir, je vous le répète, vingt musées publics.

C'est moi qui ai vendu à lord Derby sa fameuse tabatière en cristal de roche, unique dans le monde; au duc d'Orléans son narguilhé d'or enrichi de topazes et d'émeraudes; le duc de Brunswick me doit

Digitized by Google

quelques-uns de ses plus beaux diamants, et il n'y a pas plus de six mois que j'ai découvert à Francfort un petit Raphaël qui figure maintenant à l'Institut Staedel. Croyez-moi, mon cher monsieur, je n'exagère pas et je ne mens jamais : eh bien ! si vous aviez seulement le quart des objets rares ou précieux que j'ai trouvés au *pays de juillet*, vous seriez plus que millionnaire.

— Qu'appelez-vous, lui dis-je, le *pays de juillet?* J'avoue ne pas le connaître.

— Eh ! parbleu ! c'est Paris. Depuis la révolution de 1830 à laquelle j'ai pris, je puis le dire, une belle part, je ne l'appelle plus autrement.

— A quelle époque avez-vous donc quitté Paris, chevalier ? Il me semble vous y avoir rencontré il y a quelques années chez le comte de Ch...

A ce nom, une rougeur subite passa sur le front du vieillard, et je me dis : « C'est bien Joseph Desp.., il n'y a plus à en douter. » Mais reprenant aussitôt son aplomb, il répondit avec une volubilité extraordinaire :

— C'est possible, monsieur, c'est possible, j'ai beaucoup fréquenté la haute société de Paris, et ce n'est qu'après la mort de ma femme, née baronne de Haldran, et de mon fils unique, que je suis venu ici chercher, dans le repos, l'oubli des malheurs qui ont frappé ma vieillesse. Quand on a eu une existence aussi agitée que la mienne, c'est bien le moins qu'on meure en paix.

En 1793, j'entrais comme volontaire au bataillon de Sambre-et-Meuse, j'avais alors quatorze ans ; en 1803, j'étais capitaine, et j'ai fait en cette qualité toutes les campagnes de l'Empire. Tombé entre les mains des Anglais en 1810, j'ai passé cinq ans sur les pontons. En 1813, j'étais blessé à côté du général Jourdan, à Vittoria, et je recevais cette croix sur le champ de bataille...

— Comment, en 1813 ! mais n'étiez-vous pas alors sur...

Le docteur me fit en souriant un signe d'intelligence, et je n'insistai pas.

— Enfin, reprit le chevalier avec un aplomb superbe, après avoir échappé sain et sauf au désastre de Waterloo, je m'embarquai pour les grandes Indes où j'ai passé dix-sept ans. En 1830, le 28 juillet, je fus blessé d'un coup de sabre à la tête, et après ma guérison, le ministre de la guerre me chargea d'une mission à Liége. Je restai deux ans dans cette ville, après quoi je passai six ans en Russie, cinq ans en Suisse, vingt ans à Paris, et enfin me voilà fixé ici depuis deux ans avec l'intention d'y finir mes jours.

— Quel âge avez-vous donc maintenant, chevalier ?

— Soixante-dix ans, monsieur.

— Vous avez eu assurément une vie bien remplie et vos années pourraient compter double.

— Oh ! oui, monsieur, vous dites vrai : ce sont des années de campagne.

Le docteur, accoutumé à ces récits auto-biographiques de haute fantaisie, ne s'en émut pas le moins du monde ; seulement, comme il s'aperçut que ces grossiers mensonges m'avaient indisposé, il détourna la conversation sur un autre chapitre.

— A propos, demanda-t-il, avez-vous des nouvelles de notre fameux Spoeck ?

— Comment ! si j'en ai des nouvelles ! Figurez-vous que je l'ai rencontré la semaine dernière à Cologne, à l'hôtel du Dôme, et qu'il ne se cachait pas plus que s'il eût été la crême des honnêtes gens.

— Qu'est-ce donc, dis-je au chevalier, que ce fameux Spoeck ?

— C'est un marchand de tableaux de La Haye qui venait souvent ici, et qui avait été chargé, il y a six mois, par les héritiers du comte de Greifsheim, de vendre sa galerie. Cette galerie valait au moins 200 000 fr. Spoeck ne pouvant pas tout faire seul proposa de m'adjoindre à lui comme expert en m'allouant un demi pour cent sur le prix de vente. Mais après la première vacation, mon coquin trouva le moyen de détacher pendant la nuit les meilleurs toiles de leurs cadres, et il se sauva en Angleterre où il réalisa plus de cent mille francs.

Voilà, monsieur, l'homme qui ose se montrer en plein jour à Cologne à l'hôtel du Dôme ! A-t-on jamais vu pareille impudence ! J'avais d'abord envie de le faire arrêter, mais je me dis : Commence par te faire payer les 1000 fr, dont il t'a frustré par sa fuite, et, s'il refuse, il sera encore temps de le dénoncer. Je lui reprochai donc amèrement sa conduite à mon égard, et je lui déclarai que, s'il ne me comptait sur-le-champ les mille francs qu'il me devait, je le faisais arrêter. Il s'exécuta, quoiqu'en rechignant, et je l'ai laissé courir. Qu'il aille se faire pendre ailleurs.

— Mais, lui dit le docteur, qui ne connaissait pas encore la haute moralité de son chevalier, vous devez, ce me semble, restituer ces 1000 fr. à la famille du comte Greifsheim, car c'est à elle qu'ils appartiennent.

Le chevalier, à ces mots, ouvrit des yeux d'une aune et parut aussi étonné qu'un homme à qui l'on dirait qu'il doit se faire étrangler dans l'intérêt de sa santé. Il ne comprenait rien, mais absolument rien aux *scrupules* du docteur.

— Que la famille du comte, répondit-il, fasse comme moi, si elle peut, qu'elle tâche de rentrer

Digitized by Google

dans son bien. Pour ma part, je considère ces 1000 fr. comme m'étant légitimement dus et je les garde.

Le docteur ne fut pas moins étonné de cette déclaration du chevalier que celui-ci de la restitution qu'on lui proposait, et, se sentant mal à l'aise devant ce fripon, mon ami prétexta une affaire pressante et le congédia.

Le chevalier partit, je fis part à mon ami de ma découverte; je lui appris que ce faux capitaine, ce faux chevalier, n'était rien autre chose qu'un chevalier d'industrie, digne tout au plus de s'appeler le chevalier de Bric-à-Brac. Je lui appris que cet homme était un ancien valet de chambre du comte de Ch..., qu'il ne savait ni lire ni écrire, malgré ses airs de gentilhomme, et que, si lui, docteur, eût eu l'oreille un peu plus habituée à notre langue, il aurait depuis longtemps remarqué les termes de *masquiné*, *écrématoire* et autres dont se servait son chevalier.

Enfin je lui confiai que le gobelet ciselé avait été volé à un de mes amis de Paris, et que Joseph Desp..., condamné en France aux galères, faisait probablement en Allemagne le métier de receleur. Ce fut un coup de foudre pour le pauvre docteur, et j'eus toutes les peines du monde à lui faire entendre raison. Il ne voulait pas chagriner ce pauvre bon vieillard; sans doute je me trompais, etc., etc.

Bref, le lendemain, j'avais avec le bon vieillard une conversation d'un quart-d'heure qui ne me laissait plus aucun doute sur son identité, et je consentais à le laisser jouir à Heidelberg de la « *considération qu'il s'y était acquise,* » à condition qu'il renverrait immédiatement le gobelet volé à mon ami D... dont je lui donnai l'adresse.

Le docteur eut bien de la peine à me pardonner ma révélation, et il me bouda pendant près de trois mois pour lui avoir enlevé une de ses illusions. Cependant il a fini par me rendre justice, et, en m'annonçant il y a huit jours que le chevalier s'était enfui d'Heidelberg après y avoir fait de nombreuses dupes, il terminait ainsi sa lettre :

« Je suis sûr que, si je n'avais pas dû rompre toute relation avec lui, il aurait honnêtement terminé ses jours parmi nous, mais tu as fait à son amour-propre une blessure incurable, et dès lors il est revenu à ses mauvais instincts. Je suis bien obligé de me rendre à l'évidence et de croire à présent que cet homme était un voleur; cependant je vivrais cent ans, que je verrais toujours en lui une figure de la bonne société française, et que je te dirais comme l'Argien : *Occidisti me, amice.* Enfin, dis-moi, si tu le sais, pourquoi Dieu a voulu que parmi les fripons il y eût des gens si aimables. »

Ab. ROLLAND.

LE COMTE DE MARIMONT.

I.

Mademoiselle Pauline de Marneville était comtesse de Marimont depuis un an.

Le premier jour de juillet 1861, elle se retrouvait dans ce beau château de Marneville, qui l'avait vue l'année précédente, à pareil jour, arriver toute belle et joyeuse, le front ceint de la couronne virginale, au bras de l'heureux comte de Marimont.

Elle était toujours belle, plus encore peut-être, mais elle n'était plus joyeuse. Sur ce front charmant, la blanche couronne effeuillée avait laissé sa pâleur. La jeune comtesse, des premiers énivrements d'une passion ingénue, était trop vite arrivée à ces désenchantements cruels qui parfois les suivent de près. Elle avait déjà reconnu, la pauvre enfant, la fragilité d'un bonheur qu'elle avait cru d'abord éternel; comme beaucoup d'autres, elle avait rêvé et elle s'était réveillée trop tôt.

Seule dans son boudoir, assise, demi-couchée dans un vaste fauteuil, entre deux gerbes de ses fleurs aimées, qu'elle respirait vaguement sans les regarder, elle songeait à tout l'espace qui séparait déjà le 1er juillet 1860 du 1er juillet 1861.

Un léger coup frappé à la porte la fit tressaillir au milieu de cette rêverie mélancolique. Elle dit d'entrer : le comte entra.

Le comte, lui, n'était pas changé après cette année de mariage. Il avait toujours cette allure vive, aisée, qui le distinguait parmi les plus élégants cavaliers de Paris. Ce matin-là, même il avait un sourire, un air de contentement particulier qui n'échappa point à la comtesse.

Comme il posait galamment ses lèvres souriantes sur la main délicieuse qui machinalement se tendait vers lui, Pauline le regarda doucement, et d'une voix faible, hésitante, comme si la question cachait qnelque indiscrète et fâcheuse pensée :

— Vous paraissez bien joyeux ce matin, Charles? Pourquoi?

— Eh! ma chère amie, dit-il en marivaudant, pourquoi ne le serais-je pas, je vous prie? Est-ce que je ne vous vois pas, ce matin, plus fraîche et plus charmante que jamais? Vous faites à vos pauvres fleurs une concurrence terrible...

Il s'arrêta au milieu de ces banalités en voyant la comtesse qui le regardait avec une fixité toute pleine d'un soupçon qu'elle y mettait sans le vouloir.

Le comte, qui sans doute comprenait, ne voulut pas le montrer, et, souriant toujours :

— Pourquoi donc me regardez-vous ainsi, ma

Digitized by Google

chère amie? Est-ce que j'ai quelque chose d'étrange? et...

— Vous êtes botté, éperonné : vous allez monter à cheval, est-ce que vous allez loin?

— Je voudrais pouvoir aller d'une traite jusqu'à Paris; soixante lieues à franc étrier, pour vous, ne m'effraieraient pas, chère comtesse, aujourd'hui surtout. Je ne suis pas content, malgré mon air: à quoi servent les chemins de fer? J'attendais ce matin quelque chose qui n'arrive pas. Vous devinez. Vous pensez bien que je n'ai pas oublié cet anniversaire : j'avais, à cette occasion, commandé, pour vous l'offrir... Faut-il vous le dire?

Un éclair de joie mit une pourpre légère sur le visage pâlissant de Pauline:

— Merci! dit-elle. Un cadeau princier, je suis sûre. Quelque folie! J'ai plus de diamants qu'il ne m'en faut ici. Ne regrettez pas le retard de votre bijoutier, mon ami. Une fleur que vous auriez cueillie pour moi, ce matin, en vous mouillant un peu les pieds dans la rosée, cela m'aurait suffi. Vous y aviez donc pensé?

— Vous me faites cette question? C'est mal! Et si j'avais le temps de vous gronder... mais il est déjà deux heures, et...

— Vous sortez? vous êtes pressé?

— Oui, je vais...

— Je ne vous demandais pas où vous allez.

— Oh! je puis vous le dire. Je vais jusqu'au village, chez mon adjoint, avec qui j'ai rendez-vous.

Le comte avait l'honneur d'être maire d'un petit village voisin, qui avait jadis emprunté ou donné son nom au château de Marneville. M. de Marimont semblait depuis quelque temps prendre au sérieux ses fonctions municipales, laissant croire qu'il prétendait redevenir homme d'État. Il entama je ne sais quelle histoire de chemin vicinal qui réclamait au village la présence du maire. Ce n'était pas invraisemblable; mais, sous le regard de la comtesse, il se sentait un peu gêné, lui qui pourtant savait si bien manœuvrer avec aisance au milieu de tant d'intrigues: il débita mal son conte.

— Allez! mon ami, dit seulement Pauline.

Il voulut avec trop de précipitation profiter de la permission qui lui était donnée et qui était bien plutôt un ordre, une prière de rester. Il se penchait pour déposer, à sa sortie comme à son entrée, un baiser galant sur la main de la comtesse, lorsqu'il la vit détourner la tête pour cacher une larme. Il ne pouvait pas ne pas voir, si contrarié qu'il fût.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-il.

— Rien, dit-elle.

M. de Marimont reconnut qu'une crise imminente depuis longtemps était inévitable. Jadis le comte donnait pour principale raison de sa répugnance au mariage, la perpétuité de ce lien sacré, parce qu'il voulait le respecter si jamais il s'en liait. Et quand il s'était décidé à se marier enfin, il s'était cru sincèrement capable d'une constance que chacun en effet eût cru assez facile. Cette constance, par miracle, avait duré six mois presque entiers.

Il ne pouvait se dissimuler que sa femme pouvait un peu se plaindre de lui et qu'elle le savait. Elle n'en avait rien dit jusqu'alors, et quelquefois il s'était flatté de l'espoir qu'elle continuerait à garder un silence stoïque, qu'elle s'habituerait à une indifférence de bon goût, qu'elle accepterait avec une sagesse élégante l'amitié durable de son mari en échange d'un amour passager irréparablement perdu.

Par malheur, Pauline s'obstinait à l'aimer d'amour, d'un amour unique, qu'un enfant n'était pas encore venu partager. Elle avait bientôt vu qu'elle n'était plus payée de retour; elle avait voulu longtemps espérer, longtemps elle avait essayé de cacher sa douleur; mais elle était à bout de patience et d'espoir: la crise enfin éclatait. M. de Marimont le voyait; il s'y résigna comme il convenait et résolut même d'aller au-devant.

— Voyons! ma chère amie, je disais que je n'avais pas le temps de vous gronder; mais je le prendrai, s'il le faut, dussé-je faire attendre un peu mon conseil municipal. Ne niez pas; vous mériteriez mes affectueux reproches. Depuis quelque temps, chaque jour, voilà comme je vous laisse quand je sors, comme je vous retrouve quand je rentre. Vous vous faites des chimères, vous vous rendrez malade; je vous trouve changée.

— Vous le remarquez donc?

— Oui, cela m'afflige.

— Dites-vous vrai?

— En pouvez-vous douter? Est-ce que je ne tiens pas à vous voir demeurer fraîche et belle?

— Par amour propre de mari, pour vous faire honneur dans le monde! N'est-ce que cela?

— Comme vous vous plaisez à tout prendre du mauvais côté! Vous faites tort aux autres, et à vous d'abord, ce qui me fâche. Voyons, vous me boudez, Pauline; pourquoi? Vous ne voulez pas l'avouer. Eh bien! je vais vous le dire enfin, moi, quoi qu'il m'en coûte, car je vais me vanter. Mais comment une femme aussi distinguée que vous peut-elle tomber dans des vulgarités qui ne sont ni de notre temps, ni de notre monde! Ne savez-vous pas qu'il y a un an que nous sommes mariés?

— Ah! vous le savez bien, vous! dit la comtesse, qui faisait visiblement effort pour ne pas pleurer.

Le comte, pour ne pas s'en apercevoir, — car ce chagrin sincère l'aurait un peu trop ému, — ou pour se donner le temps de répondre, car ces larmes contenues rendaient la réplique difficile, — fit quel-


Digitized by Google

ques pas au hasard dans le salon, l'air un peu fâché et incertain, puis, revenant se placer vis-à-vis de Pauline, il reprit d'une voix qu'il essayait de rendre aussi douce et calme que possible :

— Décidément, ma chère Pauline, vous me gâtez!

Le comte avait essayé de rire vainement. Il y avait toujours une larme qui roulait indécise dans les grands yeux plaintifs de Pauline. M. de Marimont se sentait mal à l'aise; il prit amicalement la main de sa femme, et d'un ton caressant :

— Voyons, de bonne foi, je vous le demande, ne vous semblerais-je pas un peu étrange, et même incommode, si, après un an, j'étais toujours assidu comme la veille ou le lendemain de notre mariage! Sans flatterie, vous ne le voudriez pas. Les choses elles-mêmes ne le veulent pas. Est-ce que le temps s'arrête? Non! Il passe, et...

— Et tout passe avec lui, n'est-ce pas? C'est ce que vous voulez dire. Vous ne m'aimez plus...

— Ah! ma chère, encore un de ces grands mots! Et qui peut vous faire penser que je ne vous aime plus? Quels romans lisez-vous? d'où viennent ces imaginations? pourquoi cette accusation? Parce je ne reste pas, parce que je ne peux pas rester tout le jour à vos pieds, vous répétant ce que je vous ai dit si souvent! Voilà la faute où tombent les maris qui sont amoureux de leurs femmes! J'y devais tomber, deux fois, profondément... Oui, d'abord on ne se quitte pas, on quitte le monde, on s'isole dans son extase, on s'enferme dans son bonheur, on se sauve bien loin, dans les pays inconnus, parmi des visages étrangers, pour que personne n'ait le droit de vous ravir une seule minute d'un temps si précieux et trop court! En a-t-on assez pour se redire tous les refrains des chansons amoureuses? Ah! ces premiers jours d'un mariage de cœur sont charmants! Mais, après, qu'arrive-t-il?

— On se lassse.

— Eh! non, madame, non! Vous poussez tout à l'extrême. Mais enfin, quand, le plus tard possible, on revient de cette promenade au pays de Tendre, — il faut bien en revenir, — quand on sort de la solitude de ce voyage en tête à tête, il faut bien rentrer dans le monde, si l'on est du monde; le monde reprend ses sujets; on ne peut plus disposer tout à fait de soi, on ne peut plus vivre absolument l'un pour l'autre. Mille affaires, mille devoirs, les visites, les bals, les théâtres.... Pouvez-vous vous-même vous refuser à ces nécessités de la vie mondaine? N'allez-vous point au bal, en visite, aux Italiens? Me suis-je jamais plaint ou seulement étonné des heures que la société vous enlève et me dérobe?... Réfléchissez; un peu de raison... Pourquoi me contraignez-vous à vous faire des sermons dont je suis vraiment honteux? Pardonnez-moi. Donnez-moi cette belle main. Adieu. Au revoir. Je vais crever *Magenta* pour revenir plus vite. A tantôt.

Elle ne disait plus rien. Il partit prestement. Et cinq minutes après, *Magenta*, galopant à travers le bois qui entourait le château, sautait les barrières qui fermaient l'avenue du *Rendez-vous*.

Comme M. de Marimont disparaissait au détour de l'avenue, deux cavaliers arrivaient à Marneville par une autre allée du bois. Ils aperçurent M. de Marimont qui fuyait vite comme un vent d'orage. Le plus jeune des deux dit un mot à son compagnon, qui mit les éperons dans le ventre de son cheval et partit sur la trace du comte.

— Bien! dit le jeune homme. Il le rattrapera.

Et, mettant pied à terre, il entra au château. La porte de la comtesse, fermée pour tout le monde, s'ouvrit pour lui.

II.

Le jeune homme qui venait d'entrer était Hector de la Sablonnière, le cousin de Pauline.

Si l'année qui venait de s'écouler avait bien changé la comtesse de Marimont, ce changement n'était rien en comparaison de celui qui s'était opéré dans toute la personne de la Sablonnière pendant cette même année.

La veille du mariage de sa cousine, la Sablonnière n'était qu'un grand garçon assez ridicule, uniquement occupé de ses chiens, de ses chevaux et de son tailleur. Il n'avait jamais songé à se féliciter du bonheur que lui réservaient d'anciens calculs de famille en lui destinant sa cousine dès le berceau. Quand le comte de Marimont était venu tout à coup lui enlever sa fiancée, il n'avait pas eu la moindre velléité de la lui disputer. Fasciné par la haute élégance de ce rival, il n'avait pas eu d'autre ambition que d'en faire son ami. Il avait été fort heureux de le voir devenir son cousin, afin d'avoir le droit de le tutoyer, et aussi de continuer cette aimable vie de garçon qu'il menait si bien. Et lorsqu'un matin il se rendit à l'église où l'on allait bénir le mariage du comte de Marimont avec Pauline de Marneville, il bâillait, ayant passé la nuit à souper je ne sais où, et méditait un pareil emploi de son temps pour la nuit prochaine.

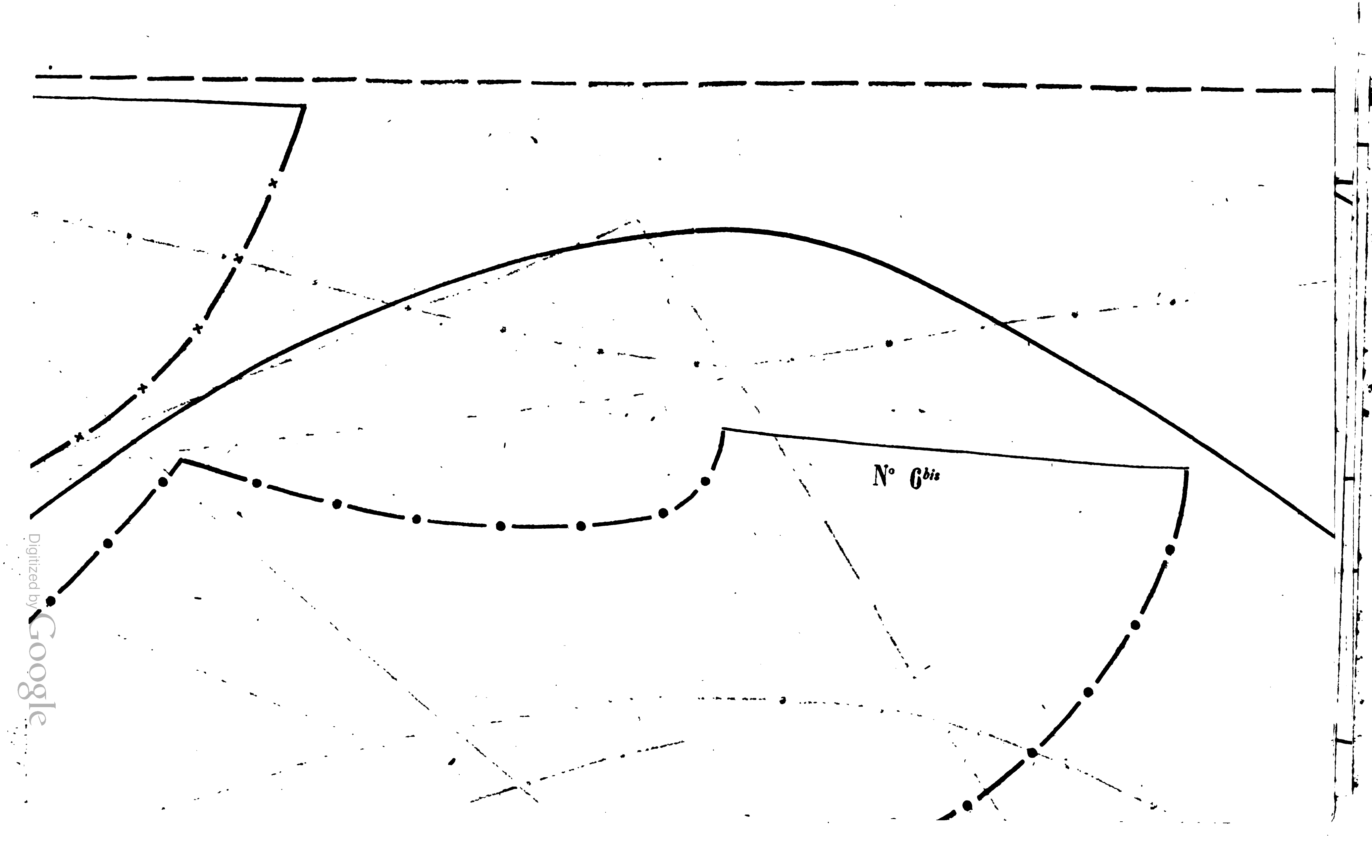
Émile RENAUT.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

Digitized by Google



Digitized by Google

MO

Renseignement

Après avoir été
jet des modes de
à coup envahis et
tité de nouveau
dans nos colonne
par ordre, afin q
d'hui puissent tro
numéro.

Nous commenc
magasins de Gag
pour nous convai
gantes et plus va

Les gros grain
soieries en robes
Les dessins très-é
de valeur parce
sortir; il y a des
très-accentuées
nuances variées
en soie, moins g
camaïeux en tou

Au premier r
les taffetas chin
poults de soie
rayures moirées
vert, bleu de F
Junon est recou
veilleux.

A côté de ce
quons des tissus
entre autres l
Pompadour; l
des champs;
alpagas, gros g
satinés.

Il faudrait
pas tirer des
matériaux. La
que nous nou
d'élégance. N
de passer au
dessus.

Une robe
tas d'une la

Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Après avoir été plus d'un mois dans l'indécision au sujet des modes de la belle saison, nous nous trouvons tout à coup envahis et encombrés par une prodigieuse quantité de nouveautés qui toutes demandent une place dans nos colonnes. Nous allons tâcher de les classer par ordre, afin que celles que nous délaisserons aujourd'hui puissent trouver leur tour de rôle dans un prochain numéro.

Nous commencerons par les étoffes : une visité dans les magasins de *Gagelin-Opigès*, 83, rue de Richelieu, suffit pour nous convaincre que jamais elles n'ont été plus élégantes et plus variées.

Les gros grains, taffetas et généralement toutes les soieries en robes de grandes toilettes sont sur fond blanc. Les dessins très-élégamment combinés prennent beaucoup de valeur parce que le blanc les fait admirablement ressortir; il y a des grandes rayures ombrées, des chinures très-accentuées mélangées en trois tons; des bouquets de nuances variées imitant des broderies; une série d'étoffes en soie, moins grande toilette, est à carreaux et rayures camaieux en toutes nuances.

Au premier rang des tissus élégants nous citerons : les taffetas chinés Louis XV avec rayures de satin, les poults de soie violet Duchesse de Parme traversés de rayures moirées blanches, d'autres en nuances havane, vert, bleu de France et orange glacé; une étoffe appelée *Junon* est recouverte de plumes de paon d'un effet merveilleux.

A côté de ces étoffes de haute élégance, nous remarquons des tissus plus modestes et pourtant très-séduisants; entre autres les mousselines imprimées à dispositions Pompadour; les mohairs, fond blanc, semés, en fleurs des champs; les linos cristal; les gazes de soie; les alpagas, gros grains; Lincoln et royal-rib et les baréges satinés.

Il faudrait avoir la main bien malheureuse pour ne pas tirer des compositions charmantes avec de pareils matériaux. La maison *Gagelin-Opigès* crée des modèles que nous nous empressons d'enregistrer comme types d'élégance. Nous citerons seulement deux robes avant de passer au chapitre important des confections de pardessus.

Une robe de taffetas, cendre de rose; ornée dans le bas d'une large bande de taffetas noir; cette bande, découpée dans le milieu, est remplie par des grillages de chenille noire et des rosaces de dentelle noire; un entre-deux en dentelle, posé à plat, termine la garniture; tout au bord de la jupe il y a un petit volant de taffetas noir gaufré. Le corsage est à basque en deux pans, les ornements sont les mêmes que ceux de la jupe, ils se répètent aux épaules et sur le bas des manches.

La seconde robe est de taffetas blanc, à bandes violettes, semées en petites abeilles d'or; la jupe est garnie par trois plissés de 10 à 15 centimètres, montés à gros plis, crevés et bordés par une dentelle noire de 5 centimètres de hauteur. Le corsage, tout uni, est à pointe derrière et devant; les manches sont demi-ajustées, à coudes et garnies du haut seulement par un volant plissé, traçant un jockey arrondi, entouré de dentelle; des volants, ornés de dentelle, sont posés sur le bas des manches.

On ne saurait mieux comprendre l'habit Louis XV que la maison *Gagelin*; elle a su donner à cette nouveauté un cachet d'élégance et de distinction qui sera facilement apprécié par les femmes de bon goût. Nous ne donnerons pas de nouveaux détails sur l'habit incroyable, il est assez connu aujourd'hui, nous l'avons décrit au moment où il a paru dans les ateliers. Comme toutes les confections qui réussissent, l'habit a de nombreuses variétés. Les grandes maisons, *Gagelin* surtout, le traitent en basquine à pans, à revers et manches Louis XV et l'établissent en gros grain ou taffetas noir, garni de dentelle, chenille et jais avec larges boutons de l'époque.

Nous avons vu, à la *Ville de Lyon*, chez MM. *Ransons* et *Yves*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, les boutons de tous genres que l'on emploie à l'ornementation des habits, la plus grande partie sont en passementerie et jais, d'autres, très-élégants, sont en acier, taillés en diamants. Un nouveau genre de boutons est en coquilles de nacre, entourées d'acier; celui-ci s'emploie aux chapeaux, à la lingerie et surtout aux vestes de flanelle et de cachemire.

On portera beaucoup de franges *Bolero*, à doubles rangs de boules. Cette création récente de la *Ville de Lyon* a un succès mérité. Les casaques Postillon à pans ne peuvent se passer du Bolero Tom, boule en chenille, c'est leur complément obligé.

Nous arrivons aux chapeaux : c'est à cette date que madame *Alexandrine* nous permet de visiter ses salons, où il est facile de puiser l'inspiration. Nous avons trop souvent dit notre façon de penser sur les productions de l'éminente modiste pour qu'il soit nécessaire de lui adresser de nouveaux éloges; nous nous contenterons

Digitized by Google

de donner la description de quelques-uns de ses modèles; nos lectrices apprécieront.

Un premier chapeau est de crêpe blanc, garni sur le côté et autour de la passe, avec des plumes pleureuses, perlées de gouttes d'eau, des ferrets de rubans blancs à pointes de cristal, traversent la passe et retombent sur le bavolet, à l'intérieur des roses de haies et du crêpe blanc; brides de taffetas blanc.

Un autre chapeau est composé ainsi : passe de velours bleu, calotte de tulle blanc, drapée à gros plis; sur le côté gauche des plumes marabouts, tenues au pied par des coquilles de nacre; le velours du bord de la passe est recouvert d'un rang de coquilles nacrées, placées comme des perles, les unes à côté des autres. L'intérieur est garni de crêpe bleu, posé en torsade, au milieu il y a un pouff d'anémones bleues à calices de nacre.

Un troisième chapeau est de treillis de paille, quadrillé très fin. De chaque côté de la calotte, il y a des coquilles de dentelle noire et un pavôt rouge simple; le fond de la calotte est bouillonné de taffetas maïs; le bavolet, de ce même taffetas, est recouvert de dentelle noire; à l'intérieur, des pavôts, de la dentelle noire et du crêpe maïs artistement mélangés.

Un quatrième chapeau est de crêpe *Ophélia*. La passe et la calotte sont composées de gros plis entrecroisés; des coquilles de nacre, posées sur la calotte, soutiennent un faisceau d'herbes de plusieurs teintes couchées le long de la passe; le dessous est bouillonné de crêpe mélangé de petites fleurs des champs; le bavolet, arrondi, est recouvert d'un riche apprêt de dentelle; les brides, de taffetas, sont de la nuance du crêpe.

Les fleurs sont souvent mélangées de nacre. Un des plus jolis chapeaux de madame *Alexandrine* est de crêpe vert tendre tout garni de guirlandes de fuschias; l'intérieur de ces fleurs est en perle de cristal. Ces compositions, ornementées de nacre, perles et chenille, font haute nouveauté.

Madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve Saint-Augustin, a exécuté des coiffures de ce genre qui ont été fort admirées; elle a des couronnes trempées de rosée, des guirlandes de muguets à gouttes d'eau, remarquablement jolies.

Les chapeaux de printemps ne sauraient se passer de fleurs; ceux de cette saison entourent la figure sans presque la dépasser; les fleurs les encadrent et les rendent très-gracieux. Ces chapeaux courts sont plutôt des coiffures que des chapeaux.

Les chapeaux ronds sont aussi très-courts et nous pensons qu'on ne peut compter que sur les ombrelles pour garantir du soleil, puisque tout ce qu'on met sur la tête dépasse à peine le front.

Il y a loin des chapeaux de campagne qui nous sont montrés, cette année, *aux Amazones*, maison *Desprey*, boulevard des Italiens, aux chapeaux batelière et pamela qui ont commencé la vogue des chapeaux ronds. Nous devons ajouter que, si ces derniers n'ont pas progressé comme grandeur, ils ont gagné comme grâce. Les modèles de la maison *Desprey* ont commencé à Longchamps un succès qui durera toute la saison.

La longueur des jupes nous inspire des réflexions d'un genre tout opposé à celles au sujet des chapeaux.

Ici nous ne craignons pas de dire que l'on gagne du terrain. Où s'arrêteront les queues de robes? Nul ne le sait. Les femmes qui avaient éludé cette mode pendant quelque temps ont dû l'adopter ou se fâcher avec leur couturière. Nous aurons tout l'été des jupons à pointes extrêmement allongées.

Le *relève-jupe duchesse* de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, est le seul moyen de conserver des jupes propres lorsqu'on sort à pied. Nous le recommandons de nouveau à celles de nos lectrices qui ne l'auraient pas encore expérimenté : c'est un petit accessoire de toilette tout à fait d'actualité.

Deux ou trois modèles nouveaux de corsets nous sont montrés dans la maison *Simon* : le corset brassière Impératrice, le corset Isabelle et le corset Gabrielle; trois jolies créations qui se recommandent par leurs formes charmantes, leur souplesse et le fini élégant de leur couture.

La saison des fleurs est la saison des parfums. En ce moment, on ne respire encore que la violette, mais nos élégantes vont chercher des extraits embaumés à la parfumerie *L. Legrand*, 207, rue Saint Honoré. L'Oriza lys réunit plusieurs parfums exquis concentrés dans un seul, ses émanations douces ne fatiguent jamais les nerfs.

Toute la parfumerie Oriza est à base de fleurs de riz; c'est là sa grande supériorité et la cause de son action rafraîchissante. La crème Oriza de Ninon de Lenclos efface les rides en même temps qu'elle blanchit la peau. Le savon Oriza a une supériorité incontestable; il convient aux personnes délicates, parce qu'il n'a aucune action seccative et qu'il adoucit le tissu dermal aussi bien que les cosmétiques les mieux épurés.

On nous dit que l'on portera beaucoup de confections de même étoffe que les robes, mais seulement en tissus d'été, tels que foulards, mohair, linos ou alpaga. Il est aussi question d'écharpes mantelets, et de petites pèlerines à double collets avec garnitures de ruches de dentelle. Nous aurons le mois prochain des renseignements officiels sur toutes ces questions.

Le docteur Lunel, dans son *Dictionnaire des cosmétiques*, assigne au *lait antéphélique* une place importante parmi les cosmétiques les plus nécessaires à la beauté. Il s'exprime ainsi : « La *Revue de thérapeutique*, le *Courrier médical*, la *Revue des sciences*, etc., ont signalé l'efficacité incontestable du *lait antéphélique*. Pour notre part, nous lui avons dû divers succès dans des cas d'éphélides et de couperose, et plusieurs de nos confrères en ont retiré d'excellents avantages, employé comme topique contre la piqûre si dangereuse des mouches venimeuses. »

Marguerite DE JUSSEY.


Digitized by Google

Digitized by Google



Imp. Lepitre Paris

Dd. avant avec Edit. à Paris

740 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

Coiffures et Lingerie de La Balayeuse, Place Vendôme 24.
Costume d'Enfant de la Mon. de St. Augustin, R. Ne. St. Augustin 43.

Entered at Stationer's Hall. LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248 Strand, W.C. MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google

Digitized by Google



LE MONITEUR D

Paris. Rue de

Etoffes et Confections de la Mon GAGELIN. r. de Richelieu.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie. r. Nve. St. Augustin

Parfums de Legrand four. des Cours de France et

Digitized by Google



Baillif   Muscadin

DE LA MODE

Richelieu. 92.

3 – Modes de Mon HERST et Cie Mon Fournier, r. Drouot. 8.

lin. 20 – Corsets de la Mon Simon, r. St Honoré, 183.

d'Allemagne et d'Italie, r. St Honoré. 207.

Digitized by Google

Digitized by Google

DESCRIPTION DE LA GRANDE PLANCHE

DES

Modèles de printemps de la maison GAGELIN.

Modes de la maison Herst et Cie, 8, rue Drouot.

N° 740.

N° 1. Chapeau de tulle blanc à papillons, avec feuilles ornées de perles. Dessous pareil. Robes et brides de taffetas blanc.

DOMINO. Mante de taffetas noir, terminée par un grand volant à bords découpés, posé au-dessous d'un entre-deux riche en guipure.

Pèlerine-rabbat, petite devant, longue derrière, composée d'entre-deux de guipure, et entourée d'une guipure; le tout à plat. Glands de soie et jais. Manches droites.

Jupe de taffetas, avec soutaches et glands.

N° 2. Chapeau de crêpe avec ruches. Dessous, garni de primevères et d'un coquillage de nacre.

ALVAR. Manteau double, dessous de taffetas; dessus de guipure. Le haut se compose d'une *pince* carrée, avec entre-deux et broderie de jais; boules de soie et jais. Le dessus se compose de cinq volants de guipure riche. Le bras passe entre le dessous de taffetas et le dessus de guipure.

N° 3. Coiffure avec papillon.

ROBE BOLENA, de soie riche brochée. Il y a sur le corsage deux biais de velours avec franges *couponnées*. La manche droite est ornée de même. Sur la jupe il y a une tunique formant habit, bordée de velours et garnie d'un velours avec franges couponnées.

N° 4. Chapeau de crêpe avec catalanne de dentelle noire, en haut de laquelle est une aigrette soutenue par un *lien* et une torsade de crêpe. Le bavolet est tendu sur les côtés et à petits plis derrière. Le dessous est garni de fleurs de nacre.

BAILLI. Châle de cachemire, avec collerette de taffetas plissé terminée par une passementerie et une guipure. Au milieu, en bas de la collerette, il y a deux larges plis avec un *tombant* au milieu terminé par une guipure. Tout le tour est garni d'un plissé à *tête*, avec une passementerie entre la *tête* et ce plissé.

Robe garnie de larges *tombants* ayant chacun, au milieu, une cordelière, et entourés de guipure.

N° 5. Capote de tulle brodé de perles et avec franges de perles. Bords bouillonnés de tulle malines. Touffe de marabouts sur le côté, avec une aile de colibri. Bavolet bordé de franges de perles. Nœud de fleurs avec bouillon de tulle sous la passe.

MUSCADIN.— *Pardessus-habit* de taffetas, droit devant, ajusté derrière. Manche à coude avec épaulière de passementerie et franges-plumes. Parement dessiné par des passementeries. Poches ornées de même. Le haut du devant est retenu par trois agrafes de passementerie. Un ornement de passementerie et franges-plumes dessine l'habit et vient border deux longues basques carrées formant habit-tunique derrière, et détachées de la jupe.

Le dos est marqué, en bas, par deux plaques rondes de passementerie d'où sortent des groupes de *franges-plumes*.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 740 *bis*.

N° 1. Coiffure de soirée, composée d'une torsade de velours, retenant sur le front, parmi des coques de velours, une touffe de boutons de rose; des longs bouts tombent de chaque côté et dépendent de la torsade. Derrière, au-dessus des cheveux, on ajoute une églantine.

N° 2. Bonnet à fond tombant, de tulle illusion, traversé par un entre-deux de dentelle ou un velours non-encadré de blonde blanche. Cet ornement forme brides flottantes; sur le fond et sous la *traverse* on pose de longues bouclettes de ruban n° 5. Un ruban semblable cache la tête de la blonde qui orne le devant de ce bonnet et vient former un nœud sur le sommet de la tête; sous cette même blonde, près du front, on pose quelques fleurettes.

N° 3. Bonnet de tulle illusion bouillonné. Sur les fronces on pose des bandes de velours de nuance claire près du bouillonné, ornant les côtés, on place un tuyauté du même velours, mais froncé. Sur le milieu du fond retombe une catalanne de blonde blanche qui forme pointe Marie-Stuart sur le front. Vers le côté on ajoute un liseron.

N° 4. Bonnet de linge en mousseline. La moitié du fond est brodé au plumetis. La seconde partie, fixée sur le sommet de la tête, est couverte de mats de plis, disposés en biais. Trois entre-deux, brodés et encadrés de dentelle, coupent le fond de ce bonnet, dont la garniture se compose d'un tuyauté de mousseline rehaussé d'une petite blonde.

N° 5. Corsage de mousseline, couvert de plis suisses et garni d'une ruche de mousseline unie. Trois bandes, encadrées d'un tuyauté, descendent de l'encolure sur l'épaule. Les manches se terminent au poignet par une double ruche unie.

N° 6. Veste figaro et gilet formant un seul corsage. Le gilet est couvert, du haut en bas, de plis échelonnés les uns à côté des autres. Des plis suisses sont disposés devant et derrière sur la partie de ce modèle, formant veste vers le milieu du gilet, et au bas de la taille, on fixe un coquillé de valencienne froncé sur un entre-deux brodé. Un entre-deux et une dentelle semblables cachent la couture qui adapte le gilet au bord des devants de la veste. Les manches se composent simplement d'un bouffant de mousseline, terminé par un entre-deux et une valencienne.

N° 7 Col, tout en valencienne.

N° 8. Col, formé par des demi-quadrillés de valencienne, garnis par une valencienne libre.

N° 9. Manche, ornée d'un haut poignet, couvert de plis suisses, coupé à dents aiguës vers le bas. Ces dents sont encadrées d'un entre-deux et d'une dentelle. Vers le haut on ajoute une double ruche de valencienne ou de ruban.

N° 10. Sous-manches, assorties au col n° 6.

N° 11. Toilette de campagne pour petite fille de sept à huit ans. La jupe est de piqué à rayures. Le corsage est de nanzouck, traversé dans le dos par des bandes de piqué de nuance, assortie au fond de la jupe et revenant jusque sous les entournures. Manches ajustées avec des bandes de piqué pareilles à celles du dos. Ces manches ont deux bouillonnés en haut.

Petit col Eugénie de nanzouck, moucheté d'une broderie noire et encadré d'un tuyauté de mousseline.

Capeline de cachemire.

Digitized by Google

Courrier de Paris.

J'espère que Paris a eu de quoi se distraire ! Des courses de printemps entremêlées d'orages et de coups de vent ; des premières représentations avec accompagnement de grêle et de tourbillons de poussière. Des giboulées de plaisir et des giboulées de mars. C'est à en perdre la tête ! Par où commencerai-je ? Par vous parler d'un beau livre de poésie, les *Silves*, dont l'auteur est M. Auguste Barbier, l'énergique poëte des *Iambes*. Cette fois il ne s'agit ni de satires, ni de coups de fouet de Némésis ; je vais vous en donner la preuve en vous citant une des plus charmantes pièces du volume, c'est encore le moyen d'en faire l'éloge. Écoutez plutôt. Cela s'appelle la *Fuite des Ans :*

O jours de ma jeunesse !
Qu'êtes-vous devenus !
Doux oiseaux que j'ai vus
Passer avec vitesse.
Ne reviendrez-vous plus ?

— Comme tout ce qu'efface
Le temps sous ses pieds nus,
Comme l'eau sans reflux
Qui s'écoule et qui passe,
Nous ne reviendrons plus.

Comme tout ce qui brille
En ce monde confus,
La fleur des blés touffus,
La fraîcheur d'une fille,
Nous ne reviendrons plus.

Comme la note folle
Que dans les bois feuillus
Jettent deux cœurs émus
Au pur souffle d'Éole,
Nous ne reviendrons plus.

— O jours de ma jeunesse !
Êtes-vous disparus,
A tout jamais perdus ?
— Oui, pleurez-nous sans cesse,
Nous ne reviendrons plus.

Qu'en dites-vous ? N'est ce pas charmant ?

Après les livres, voyons les théâtres... Mais, puisque nous venons de parler poésie, causons poëtes, à propos des Jeux floraux de Toulouse, cet héritage de Clémence Isaure arrivé intact à la postérité. On s'est beaucoup moqué, à l'occasion, des lauréats et des lauriers de concours annuels ; de cette course à l'œillet traditionnel, au souci, aux violettes d'argent. Eh bien ! je ne suis pas de ceux qui se livrent volontiers à ces critiques faciles. J'aime cette émulation poétique entre gens qui, pour la plupart, ne se destinent pas à suivre la carrière des lettres et appartiennent déjà à d'honorables professions, et pour qui la conquête du rameau d'or est une chose sérieuse et un délassement à la fois. Pour Toulouse, c'est une fête annuelle qui vaut bien n'importe quel concours régional. Donc les lauréats de Clémence Isaure sont connus pour cette année, et nous allons livrer leurs noms à la postérité.

L'ode intitulée : *Au pays de Bocage* a obtenu une violette d'argent. Son auteur est M. Stephen Liegeard, sous-préfet à Partenay (Deux-Sèvres). Le même poëte a remporté le prix du genre et de l'année pour l'épître intitulée : *Les Plaisirs de Luchon.*

L'ode ayant pour titre : *La Nuit* et pour auteur M. Paul Blier, professeur au lycée de Coutances (Manche), a obtenu un souci réservé.

M. Julien Dailière, le bibliothécaire à la Sorbonne, lauréat du précédent concours, est l'auteur du poëme *David d'Angers*, qui a obtenu une violette.

M. Lesguillon, d'Orléans, est l'auteur d'un poëme ayant pour titre : *Le retour aux Pyrénées*, auquel un œillet d'argent a été accordé.

L'épître adressée *à la petite ville d'A**** par M. Auguste Lestourgie, d'Argentat (Corrèze), a obtenu un souci.

Le prix de l'élégie a été décerné à mademoiselle Nathalie Blanchet, de Saint-Gengoux-le-Royal (Saône-et-Loire), pour sa pièce intitulée : *Les adieux aux beaux jours.*

La tour aux Ombres, ballade dont l'auteur est M. Sabin Aressy, principal du collége d'Agde (Hérault), a obtenu un œillet d'argent.

Le lis a été donné à M. Georges Garnier, de Bayeux (Calvados), pour le sonnet à la Vierge : *Virgini Deiparæ.*

Enfin, la fable de M. Auguste Roussel, de Paris, ayant pour titre : *Le Moucheron voyageur*, a obtenu la primevère.

Deux autres fleurs, une violette et un souci d'argent ont été accordées aux lauréats du concours en prose. Le sujet du discours était : *Une Etude sur la critique littéraire en France au* XIX*e siècle.* Les auteurs couronnés sont : M. l'abbé Lézat, de Toulouse, et M. Jules David, de Fontainebleau.

Ce compte agréable à solder étant liquidé, j'arrive aux théâtres de Paris, et je commence par le *Capitaine Fantôme*, de M. Paul Féval, un beau drame à cent représentations tiré d'un roman qui a eu plusieurs éditions déjà, et dans lequel (je parle du drame) Mélingue et madame Doche ont obtenu un grand succès. Puis de la *Jeunesse du roi Henri* qui a tenu les promesse dont je vous parlais ici même et qui sera pour longtemps un spectacle splendide — spectacle dans toute l'acception du mot. Ce n'est rien à côté du *Moi* ! de MM. Labiche et Edouard Martin au Théâtre-Français, et dont la première représentation a concordé avec l'inauguration du nouveau foyer de la Comédie-Française ; — souvenez-vous que je vous en ai donné la description par anticipation. Le foyer a fourni matière à pas mal de critiques et l'œuvre des auteurs de *Monsieur Perrichon* également. Une pièce, en 5 actes, de M. Emile Augier est sur le tapis, prête à réparer les petites blessures de l'égoïste de MM. Martin et Labiche.

Deux opéras font grand bruit : l'un, à l'Opéra-Comique, *Lara* ; l'autre, au Théâtre-Lyrique, *Mireille*. M. Maillard, un compositeur de grand talent, est l'auteur de *Lara*, — M. Gounod a enfanté *Mireille*. Que pouvait-

Digitized by Google

on attendre des auteurs de *Faust* et des *Dragons de Villars*, sinon deux partitions qui feront courir tout Paris. A peine si j'ose maintenant descendre de si haut pour vous parler de la pièce des Folies-Dramatiques, la *Fleur des Pois*, et c'est pourtant une bien jolie comédie dont le succès, très-mérité, est digne d'être cité.

D'intéressantes nouvelles dramatiques nous arrivant de Saint-Pétersbourg, la Californie des artistes, je ne vois pas pourquoi j'en priverais mes lectrices qui aiment à entendre, même au loin, applaudir et fêter les artistes français. En première ligne, ce sont les ovations pyramidales faites à madame Petitpas à qui un parti avait donné pour rivale mademoiselle Mourawiew, cette même mademoiselle Mourawiew qui n'avait obtenu à Paris qu'un demi-succès. Les *Petitpatistes*, comme on dit, paraît-il, à Saint-Pétersbourg, jaloux des ovations décernées à la Mourawiew, ont ouvert une souscription pour offrir à madame Petitpas..... Que croyez-vous qu'on a offert à madame Petitpas?

— Un collier?

— Non.

— Un bracelet?

— Non.

— Des boucles d'oreilles? Une parure tout entière?

— Non! non!

— Mais quoi donc?

— On lui a offert son pied moulé en or et reposant sur un piédestal en malachite! N'est-ce pas du dernier galant?

Un diadème d'or a été offert à madame Barbot qui chantait ce soir-là dans *Othello*. — Tamberlick, plus en voix qu'à l'ordinaire, a eu une large part aux applaudissements. — Calzolari et Everardi ont comme toujours magistralement interprété les rôles de Rodrigo et d'Emiro. — Graziani, que nous avons entendu pour la première fois dans celui de Iago, a surpassé tous ses devanciers, sans en excepter Ronconi. En général, l'ensemble a été des plus satisfaisants.

Madame Volnys n'a pas monté d'ouvrages nouveaux pour son bénéfice. Elle s'est produite dans le rôle de la baronne de *Péril en la demeure*, d'Octave Feuillet. Madame Naptal-Arnoult a joué dans *Une femme qui déteste son mari*, de madame de Girardin. Le spectacle s'est terminé par le *Roman chez la portière*, où Leménil, Péchena et Deschamps, la portière, l'habilleuse de théâtre et la Lyonnaise, la bonne d'un homme seul, ont provoqué un fou rire général.

Cela ne vous fait-il pas réellement plaisir d'entendre que tant d'applaudissements, d'apprendre que tant de diadèmes d'or tombent sur la tête d'artistes dont le souvenir est encore présent à notre mémoire à tous! Mais toutes les choses de ce monde ont leur retour. Vous avez vu tout à l'heure la Mourawiew écrasée par la Petitpas. Écoutez maintenant ce que dit l'envers de la lettre où je puise ces détails :

« Dimanche dernier, une nouvelle ovation, plus délirante que jamais, a été décernée à la Mourawiew. C'était sa représentation d'adieu. Jusqu'à six cents bouquets lui ont été offerts; de plus, une couronne immense, composée de fleurs, avec les mots : *do svidania* (à revoir), plusieurs riches bijoux, un grand *samovar* en argent massif, complément du service qu'on lui avait offert le jour de son bénéfice. Je ne suis pas parvenu à compter le nombre des rappels pendant la représentation, dans les entr'actes et surtout à la fin du spectacle. En un mot, de l'enthousiasme chauffé à 60 degrés Réaumur. Jamais ni Taglioni, ni madame Viardot, ni Rachel, ni Rubini, ni Mario n'ont été l'objet de pareilles ovations. Il faut bien en convenir, quand notre public se met à aimer, il aime bien. Les heureux Parisiens vont revoir notre charmante ballerine au mois de mai. » — Est-ce assez délirant? pour me servir de l'épithète consacrée aux ovations. Mais ce qui ne paraissait nullement délirant, c'est la façon dont on prend les billets à la porte des théâtres en Russie. On paraît décidé à porter remède à cet état de choses. Lisez encore ce que l'on en écrit : « Les administrations des théâtres russes ont enfin songé à créer « une queue » aux abords des caisses aux billets. C'est le Grand-Théâtre de Moscou qui a pris l'initiative de cet utile article d'importation étrangère. A Saint-Pétersbourg, la foule assiége les guichets dans un désordre parfait. Des accidents sont fréquents : dernièrement encore, une dame, en voulant prendre un billet, s'est trouvée mal dans la cohue, et si elle n'a pas été écrasée c'est que la place lui manquait pour tomber. Cette dame évanouie a été portée, debout, par la foule qui la pressait de tous côtés, sans que ses voisins puissent lui porter secours. Un officier est sorti en laissant les deux manches de son manteau arrachées dans la cohue. Il est grand temps d'y mettre ordre. On n'a qu'à prendre exemple sur les théâtres de Paris. » — Euh! Euh! disons-nous peut-être en contemplant les queues des théâtres de Paris.

Puisque nous avons fait une pointe à l'étranger, tombons à Londres et jetons un coup d'œil sur la magnifique troupe italienne du théâtre de *Covent-Garden*. Je vois d'ici les frémissements des dilettants de Londres. Que dites-vous, en effet, d'une compagnie où l'on compte : Mesdames Adelina Patti, Pauline Lucca, Emmy Lagrua, Marie Battu, Nantier-Didiée, Antonietta Fricci, Destinn, Giuseppina Tati, Garulli, Rudersdorff, Anese et Tagliafico.

Messieurs : Mario, Tamberlick, Naudin, Wachtel, Neri-Baraldi, Lucchesi et Bossi. Faure, Graziani, Ronconi et Celonese, Schmidt (de Vienne), Attri, Scaleso, Ciampi, Tagliafico, Polonini, Fallar et Capponi.

La danse comptera, parmi ses principaux représentants, mesdemoiselles Zina Richard et Salvioni.

Comme toujours, M. Costa dirigera l'orchestre, et M. A. Harris la mise en scène.

Voulez-vous maintenant le menu des ouvrages qui seront chantés par de tels artistes? Cela vaut la peine qu'on les énumère : La *Norma* (débuts de mademoiselle Lagrua), le *Prophète* (débuts de Wachtel), *Il Barbiere* (mademoiselle Patti), *Il Trovatore*, le *Pardon de Ploermel* (mademoiselle Patti), les *Huguenots* (mademoiselle Lucca), *Don Jouan* (Faure), *Faust*, *Otello*, *Robert le Diable* (débuts de M. Schmidt dans le rôle de Bertram), l'*Elisire d'amore* (Patti et Ronconi), *le Nozze di Figaro* (avec mesdemoiselles Lucca, Patti et Battu), la *Favorite* (Mario et La-

Digitized by Google

grua), *Fidelio*, *Guillaume Tell*, la *Fille du régiment*, *Don Pasquale*. Deux ouvrages nouveaux sont annoncés : la *Forza del destino*, de Verdi, et les *Joyeuses commères de Windsor*, de Nicolaï; enfin on mettra entièrement de nouveau en scène l'*Etoile du Nord*, dans lequel mademoiselle Lucca jouera le rôle de Catherine, mademoiselle Battu Prascovia, et Faure le rôle de Peters.

On a inauguré tout récemment au cimetière Montmartre le monument élevé à Halévy. Je n'essaierai pas de vous apprendre ce qu'était Halévy comme compositeur; ce serait supposer que vous n'avez jamais entendu ni la *Juive*, ni l'*Éclair*, ni les *Mousquetaires de la Reine*, etc., etc. Je ne vous apprendrai probablement rien que vous ne sachiez en vous disant que cet Halévy était un écrivain d'infiniment de valeur et qu'il avait autant d'esprit, quand il cessait d'être sérieux, qu'il avait de génie. Ses conversations si fines et si spirituelles se sont envolées; ceux qui les ont entendues, seuls se les rappellent. Mais quelques-uns des traits de son esprit ont été écrits, et en voici un : c'est un billet en vers :

Samedi soir,

Si vous osez demain braver de février
Et le froid et la bise,
Si vous pouvez demain un moment oublier
Aglaure et Cidalise,

. . . .

Quittez pour un instant le passage Saulnier
Et la cité Trévise,
Et dirigez vos pas vers la rue Ollivier,
Que Laffite divise.

C'est là que près d'un riche et fécond encrier,
Notre Scribe improvise,
Et c'est là qu'exerçant son facile gosier,
Dorus-Gras vocalise.

Mais n'allez pas si loin, passer sans louvoyer
Devant la sainte église
Qui s'élève aux confins de ce jeune quartier
Qu'une vierge baptise.

Là, montez vers le nord, et vous verrez briller,
Pour blason et devise,
Et la Rochefoucauld, la Bruyère et Fléchier ;
C'est la terre promise.

Terre d'or et d'amour, que viennent émailler
Florentine et Louise,
Mais terre sainte aussi, noble et sacré foyer,
Et que l'art fertilise.

Entrez dans ma maison, et parlez au portier,
Parlez avec franchise ;
Puis gravissez, ami, le second escalier,
Sonnez à votre guise.

[Joseph vous ouvrira ; suivez l'étroit sentier,
Et sans nulle remise,
A six heures un quart, mon toit hospitalier
Verra la nappe mise.

. . . .

Vous trouverez Girard, dont l'œil sait débrouiller
Notre muse incomprise,
Et qui voit, chaque soir, à son archet altier
La mesure soumise.

On ne dit pas mieux, et c'est si bien aiguisé que la peur me prend de me couper les doigts et je m'arrête en chemin.

X. Eyma.

PETITE CHRONIQUE.

La cérémonie du baptême du prince de Galles s'est faite en comité privé, il est vrai, mais les princes des maisons royales avec leurs suites nombreuses, mais les ministres et les grands officiers de la couronne, mais le corps diplomatique et les invités nécessaires entraînent un public de quelque mille ou douze cents personnes. Toutes les avenues ont été encombrées par une foule nombreuse qui a montré une patience digne d'éloges, car vers la fin de la cérémonie, quand une grande partie des équipages avait quitté le palais, une pluie battante n'a pu disperser tous les curieux. Le jeune prince a été baptisé sous le nom de Albert-Victor-Christian-Edward de Galles, mais il portera les deux premiers noms dans la vie régulière. Aucun titre ne lui a encore été reconnu, mais on ne doute pas qu'au premier conseil privé la reine ne lui concède un duché pairie. Ses parrains sont : la reine, le roi des Belges, la princesse héréditaire de Prusse, représentée par la princesse Hélène ; la duchesse douairière de Schleswig-Holstein-Sonderburg-Glucksburg, représentée par la duchesse de Cambridge; le prince de Schleswig-Holstein-Sonderburg-Glucksburg, représentant le roi de Danemark ; la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, représentée par la grande-duchesse de Mecklenburg-Strelitz et le prince Alfred; le duc de Cambridge, représentant le landgrave de Hesse. Après la cérémonie du baptême, qui a été accomplie par l'archevêque de Canterbury, assisté de l'évêque de Londres, les invités ont pris part à une collation splendide servie dans la galerie de peinture. Plusieurs toasts ont été portés dans l'ordre suivant : le prince Albert-Victor de Galles; le roi des Belges; le roi de Danemark; la reine; le prince et la princesse de Galles. Après la collation, les illustres invités ont pris congé de la reine. Le prince et la princesse de Galles, accompagnés du jeune prince, sont ensuite rentrés à Marlboroughhouse, où une foule nombreuse avait stationné pour attendre leur retour.

***

Le printemps a fait sa première manifestation à Strasbourg, le 7 mars.

En effet, ce jour-là, les premières cicognes sont arrivées, précédant en éclaireurs le gros de la troupe.

Conformément aux anciennes coutumes strasbourgeoises, les enfants ont salué par les couplets traditionnels ces messagères du printemps qui sont toujours les bienvenues.

Digitized by Google

∴

On a vendu la semaine dernière à l'hôtel de la rue Drouot une importante réunion d'autographes parmi lesquels s'en trouvent d'extrêmement curieux.

Il y a une lettre de Sheridan — l'*homme de rien*, mis récemment sur une de nos scènes, — l'ami intime du prince de Galles, l'illustre auteur de l'*Ecole du scandale*, relative au commandement qu'il vient de recevoir par huissier de payer un billet de 100 livres sterl.; une lettre de Sophie Arnould, vieille et abandonnée, qui ne dit plus : « Le bon temps que celui où nous étions si malheureux ! » mais qui reproche la misère des cinquante ans de la comédienne « aux illustres ingrats » qu'elle a associés à son cœur, à son bonheur et aux plaisirs de son jeune âge.

Puis une fort triste lettre de Göthe, à genoux devant Louis XVIII et tendant la main à une décoration.

Enfin, une autre lettre d'un tout autre poëte et d'un tout autre style. Ce morceau, qui ne sera pas un des moins curieux de la vente, ne sent ni la bonne compagnie ni l'aimable. La verve ordurière de Piron s'y donne carrière si librement sur le compte du roi Voltaire, et remue de telles images, qu'il n'est pas d'assez longues pincettes pour en extraire proprement quelques lambeaux.

∴

On vient de faire une découverte assez curieuse au lycée Saint-Louis. On sait que depuis deux ans ce lycée est l'objet de grands travaux ; on était en train de restaurer une salle, quand on trouva sous une des solives du plafond deux hirondelles peintes, avec ces mots écrits comme légendes en dessous :

MAURITIO AUGUSTO.

La trouvaille vient d'être livrée entre les mains d'hommes éminents et d'illustres archéologues. Cette peinture paraîtrait remonter à 1661, et de plus on a cru reconnaître tout près d'une hirondelle des lettres qui semblent composer le nom de Claude Lorrain.

∴

Le nombre des squares établis successivement dans Paris depuis 1856 s'élève aujourd'hui à huit, et dans ce chiffre ne figure pas le parc Monceaux, la plus vaste des promenades qui ornent l'intérieur de la capitale. Ces différents squares occupent près de trois hectares transformés en jardins, au grand profit de la salubrité publique et pour l'agrément de tous. Plusieurs squares, représentant une étendue considérable, ont été établis en outre dans les territoires annexés ; d'autres sont à l'étude ou sur le point d'être mis à exécution. C'est ainsi que vingt hectares des buttes Saint-Chaumont, notamment, sont appelés à voir succéder un épais rideau de végétation à l'aridité proverbiale de leur sol. Dans ce qui fut naguère un amas de fondrières, le promeneur étonné rencontrera un magnifique jardin qui sera, pour le nord de Paris, ce qu'est pour l'ouest le bois de Boulogne et pour l'est le bois de Vincennes. Enfin le jour n'est pas bien loin de nous où le luxe de la verdure et des fleurs, heureusement combiné avec l'eau et tout ce qui peut en augmenter le charme, ne fera défaut à aucun des quartiers de l'ancien et du nouveau Paris.

∴

La mort frappe en ce moment à coups redoublés. Après notre grand peintre Flandrin, celui qui portait peut-être actuellement le plus haut le drapeau de l'art de la peinture chez nous, Calame, le merveilleux paysagiste, qui a si bien rendu les sites alpestres et était véritablement devenu chef d'école ; — puis madame Crapelet, mère du peintre de nom, de cette respectable famille célèbre à juste titre dans les fastes de l'imprimerie ; — M. Derodé, député de Reims à l'Assemblée constituante, descendant du célèbre Linguet ; — le vice-amiral Penaud, qui venait de prendre avec tant de distinction le commandement de l'escadre cuirassée et était au premier rang parmi les officiers généraux de notre marine ; — madame de Bréa, veuve du général assassiné en juin 1848 ; — le baron de Kaerbout, chef d'une antique race bretonne ; — monseigneur Malou, évêque de Bruges et l'un des plus éminents membres de l'épiscopat ; élève de Saint-Acheul, monseigneur Malou avait soixante-quatre ans ; c'était un de nos principaux théologiens. Son frère, l'un des premiers orateurs catholiques de la Chambre belge, a été ministre des finances en 1845.

∴

L'Impératrice a envoyé à Rome, par dépêche télégraphique, des compliments de condoléance en son nom et au nom de l'Empereur, à madame Flandrin.

∴

Des bruits très-erronés ont circulé dans ces derniers temps au sujet des sacrifices causés à M. le comte de Chambord par la ruine de sa mère. Madame la duchesse de Berry a, en effet, vu disparaître presque toute sa for-fortune par suite des événements de l'Italie méridionale. Son fils a voulu intervenir pour qu'elle n'eût à s'imposer d'autres privations que la vente de sa galerie et de son cabinet, ce qui vient d'avoir lieu. C'est ce qui cause la prochaine mise en vente de la partie principale des écuries du prince.

Des Français ont voulu à leur tour intervenir et ont donné de magnifiques témoignages de leur dévouement à la maison de Bourbon. M. le duc de Luynes a offert 4 millions au prince, se fondant sur ce que sa famille devant tout à la maison royale de Bourbon, on ne pouvait lui refuser cette grâce. Madame de B... un million ; la marquise de B... 100 000 francs ; la comtesse de la C... autant, etc. Le prince n'a accepté, et sur les plus vifs instances, ces sommes qu'à titre de prêt.

Louis DE SAINT-PIERRE.


Digitized by Google

LES DESTINÉES,

Poëmes philosophiques, par M. le comte Alfred de Vigny.

La mort a rompu le silence volontaire qu'avait gardé M. Alfred de Vigny dans les derniers temps de sa vie. Véritable amant de la muse, épris de l'idéal et jaloux d'atteindre à la perfection, le poëte de *Moïse* et d'*Eloa* semblait devenir chaque jour plus difficile pour lui-même, et fuyait la publicité pour se recueillir dans la solitude.

En mourant, il confia à M. Louis Ratisbonne, qu'il honorait de son amitié, le soin de réunir en un volume quelques poëmes achevés, dont les uns étaient inédits, et dont les autres avaient été insérés dans la *Revue des deux mondes.*

C'est de ce volume que nous avons extrait les vers qui suivent, pour montrer combien le talent grave et pur de M. de Vigny était resté vivace jusqu'à sa dernière heure.

Ce sont des *poëmes philosophiques*, comme le titre du livre nous l'indique. L'écueil inévitable de ce genre est l'abstraction qui, parfois, décolore la poésie. Mais les fragments que nous citons témoignent que M. de Vigny a su concilier le charme de la poésie avec la noblesse de la pensée.

LA MAISON DU BERGER.

A Eva.

. . . .
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs, une fleur à la main,
La nature t'attend dans un silence austère;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache; et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.
Le crépuscule ami s'étend dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison, etc.

Au spectacle tumultueux des villes, le poëte vient d'opposer le calme bienfaisant de la nature. Au voyageur qui dévore l'espace, sans rien voir que le but vers lequel la vapeur le précipite, il oppose maintenant celui qui sait s'arrêter pour voir et pour écouter le long du chemin. Que l'industrie pardonne à la muse de ne point trouver poétiques les talus de la voie ferrée.

Mais à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir;
A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encore poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,
Évitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces,
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
Ne respire et ne voit dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu;
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.
La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.

Citons, en terminant, les derniers vers du volume; rien ne montre mieux que ces lignes, à la fois modestes et fières, sous quelle inspiration M. de Vigny écrivit le livre des *Destinées*, son véritable testament poétique.

IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,
Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
L'idéal du poëte et des graves penseurs.
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
Et toujours d'âge en âge, encor, je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime!
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés;
Je peux en ce miroir *me connaître moi-même*,
Juge toujours nouveau de nos travaux passés!
Flots d'amis renaissants! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez.

AD. H.

Les concours de l'*Union musicale*, dont le succès va toujours croissant, ont pris une telle importance que nous ne pouvons pas nous dispenser d'en suivre et d'en constater les progrès.

Le quatrième concours de ce journal divisé en six parties, ou six tournois parfaitement distincts, s'adresse à tous les compositeurs, grands et petits. Deux opéras en un acte, dont un orphéonique, une comédie, un drame, un vaudeville, une chanson orphéonique avec refrain choral, une romance, une chansonnette, des valses, des polkas même. Enfin, il y en a pour tous les genres et pour tous les degrés de composition.

Pour tous ces divers tournois, qui composent ce grand concours, il y a des prix très-importants : une médaille d'or de l'Empereur, d'autres médailles d'or, des instruments de la fabrique de M. Vuillaume, des bijoux dont un

Digitized by Google

(un camé antique) est d'une valeur estimative de 12 à 1500 francs, des ouvrages, des partitions, etc. Enfin, ce quatrième concours de l'*Union musicale* s'annonce comme devant être des plus brillants, et nous engageons fort nos dames abonnées, ou les musiciens et les littérateurs de leur famille, à y prendre part.

On peut demander le programme rue Richer, n° 2, à Paris.

PSYLLA.

LA MANGEUSE D'OR (1).

Une petite couleuvre, aux couleurs ternes, à demi effacées, s'était introduite chez moi, pour se chauffer à mon feu, je suppose, car la bise soufflait dehors, et le givre obscurcissait les vitres de la croisée.

En France, on se méfie généralement de toutes les sortes de serpents, aussi bien des couleuvres inoffensives que des vipères à la piqûre mortelle. Peut-être cette méfiance est-elle de la sagesse; mais j'avais autrefois parcouru l'Orient, et je m'y étais imbu de cette idée que le serpent porte bonheur à la maison.

De plus, en Sardaigne, j'avais vu les dames de Cagliari élever avec soin et tendresse la gracieuse petite couleuvre à collier, leur jouet favori, leur ornement principal et qu'on disait faire partie à la fois de leur famille et de leur écrin. Il me semblait que ma nouvelle venue, en dépit de son air chétif et misérable, devait appartenir à cette même espèce.

Je lui accordai donc l'hospitalité, la laissant librement se choisir un gîte où bon lui plairait. De temps à autre, à l'époque des grands froids, elle revenait se chauffer à mon foyer. Sa robe, plus terne que jamais, se détachait par plaques, par lambeaux ; elle m'inspirait comme un sentiment de répugnance ; mais ma pitié plaidait pour elle.

Au retour du printemps, par une belle matinée de soleil, je la revis. Elle avait fait peau neuve. Quelle métamorphose! Son corps souple scintillait sous un merveilleux réseau d'ocre et de pourpre rosé. Ma pensionnaire était charmante ainsi. Flattée sans doute de l'attention doucement étonnée que je lui accordais, pour me mettre à même d'apprécier son savoir-faire, elle commença par dérouler lentement ses anneaux, où la lumière du jour se réflétait dans les petites facettes prismatiques de ses écailles, et, avec un mouvement mesuré et plein de grâce, elle gagna le seuil du jardin, tournant la tête par instants pour voir si je la suivais.

En effet, je l'y avais suivie. Alors elle s'enroula comme un volubilis autour du tronc d'un arbrisseau, atteignit ses plus hautes branches, s'y suspendit, s'y balança ; puis, se laissant glisser le long de l'arbre, et avec une rapidité telle que je tressaillis dans la crainte qu'elle ne se meurtrît dans sa chute, elle gagna rapidement un petit bassin de pierre, où elle se mit à nager, la tête hors de l'eau, en tenant son cou replié à la manière des cygnes.

Le lendemain, nous étions amis; je lui avais déjà trouvé un nom : *Psylla.*

Les jours suivants, averti par un sifflement léger, je l'apercevais, tantôt sortant d'un des rayons de ma bibliothèque, tantôt d'une des feuillures de mon parquet. Le temps se montrait-il favorable, nous allions ensemble au jardin, où elle recommençait ses exercices accoutumés de balançoire et de natation; sinon, je remplaçais pour elle le frêne à fleur où elle aimait à se percher; devenue familière, c'est après moi qu'elle s'enroulait, m'enlaçant le cou dans un de ses replis, et laissant ses extrémités pendre sur ma poitrine.

Oh! c'était bien la couleuvre au collier! Mais jamais à Cagliari, où j'en avais tant observé, une seule ne m'avait paru aussi richement empourprée et rutilante. Son contact me causait une impression que je ne savais définir, et si, redressant sa jolie tête à la hauteur de mon visage, elle me regardait avec ses petits yeux noirs éclairés d'une étincelle, je me sentais sous un charme étrange, fascinateur, qui semblait s'attaquer à ma raison même.

Bien des choses encore m'étonnaient en elle. Depuis plusieurs mois déjà nous habitions un même logement, et je ne pouvais deviner dans quel coin de la maison elle se retirait la nuit; j'ignorais aussi comment et de quoi elle se nourrissait. En vain je lui présentais les fruits les plus savoureux, les friandises les plus imprégnées de miel ou de sucre : à peine les effleurait-elle de sa petite langue fourchue, semblant n'y toucher que par complaisance et pour répondre à mes bonnes intentions à son égard.

Communément les reptiles (du moins je l'avais entendu raconter) font leur régal du lait de génisse. Je mis à la disposition de Psylla une jatte du lait le

(1) Sous le titre : *la Seconde Vie*, un aimable et charmant écrivain, M. X. B. Saintine, l'auteur de *Picciola* — et c'est tout dire — publie, dans le *Moniteur*, une série d'esquisses; les unes tendres, les autres satiriques, une gamme chromatique de tous les sentiments humains, de toutes les passions humaines. Nous empruntons à la *Seconde vie* l'épisode de *Psylla*. Nous ne savons jusqu'à quel point nous sommes autorisés à prendre ainsi dans l'escarcelle d'un riche d'esprit; mais ce riche nous pardonnera, bien à coup sûr, si nous le remercions beaucoup de tolérer notre audace. En tout cas, c'est un échantillon que nous offrons à nos lectrices pour les engager à dévorer le livre tout entier. Autant de *Psyllas* que nous ménageons à M. Saintine. X. E.

Digitized by Google

plus pur, qui ne lui inspira qu'un profond sentiment de répulsion. Le hasard me fit bientôt découvrir qu'elle ne ressentait pas la même répugnance pour tous les liquides.

Je recevais quelques amis à déjeuner; comme je leur portais un toast avec un excellent vin rouge d'Alicante, Psylla, qui à leur entrée s'était réfugiée sous une tapisserie, sortit tout à coup de sa cachette, s'élança vers moi par un mouvement brusque et rapide, s'enroula autour de mon bras encore tendu, et but dans mon verre avec avidité.

Une bien autre surprise m'attendait.

Un matin, j'ouvris le tiroir secret où, par prévoyance et depuis longtemps, j'avais déposé certain rouleau d'or. Dans le tiroir, je ne trouvai pas mon or; j'y trouvai ma couleuvre à collier, à moitié engourdie par le sommeil.

Au mouvement que j'imprimai au meuble, elle se réveilla, poussa un sifflement aigu et s'enfuit par le bas fond du secrétaire, où un trou communiquait à une excavation de la muraille.

Maintenant je savais par quelle route elle était parvenue à s'introduire dans le tiroir, mais j'ignorais comment mon or en était parti.

Je crus à un vol domestique; j'observai, je me tins aux aguets; bientôt j'acquis la certitude que Psylla mangeait de l'or, faisait de l'or sa nourriture.

Une tradition me revint à la mémoire. En certains pays, dit-on, les serpents sont habiles à découvrir des trésors; les découvrent-ils donc seulement à leur bénéfice?

N'étant pas assez riche pour laisser ma pensionnaire persévérer dans un tel régime, je résolus de me séparer d'elle. Mais le moyen? L'habitude de la voir chaque jour avait déjà jeté ses racines jusque dans le fond de mon cœur. Je m'obstinai néanmoins à la sevrer de toute nourriture de ce genre, espérant que d'elle-même elle en viendrait à une alimentation plus convenable. Espoir vingt fois déçu! décidément les fruits et le laitage lui étaient antipathiques. De jour en jour je voyais ses belles couleurs s'effacer; elle redevenait languissante et chétive, comme à cette époque où elle s'était introduite dans mon logis; elle n'avait plus même la force de se dresser vers moi pour reprendre sa place accoutumée. Peu à peu ma rigueur se détendit. Mon vin d'Alicante, elle en put boire à discrétion, et, sous son influence révivifiante, ses nuances pourpres reparurent, mais ses belles plaques en losange, d'un jaune si brillant, décolorées, flétries, se creusaient en s'ulcérant. Je ne pus voir Psylla dépérir ainsi sous mes yeux. Ce qui me restait d'or y passa : ce fut l'affaire de quelques semaines.

Je vendis mes meubles les moins utiles, mes livres les plus rares; j'empruntai. L'abîme une fois comblé se rouvrait de nouveau. En épuisant mes forces dans un travail incessant, je n'aurais suffi à la tâche ni assez vite ni avec des résultats assez importants; je me fis joueur, joueur déterminé.

Ma maison devint un tripot. Je n'y vivais plus qu'au milieu de compagnons également brûlés par la soif du gain. Les uns avaient à satisfaire aux exigences d'un luxe menteur; les autres à retremper dans des émotions violentes leur cœur engourdi par l'abus des plaisirs; moi, j'avais à contenter les appétits de Psylla, de Psylla pour laquelle il me semblait ne ressentir maintenant que de l'indifférence, et même de la haine. Mais ne me tenait-elle pas rivé sous son regard magnétique?

Après quelques chances heureuses, le jeu me devint contraire; il acheva d'épuiser mes dernières ressources. Pendant un mois, pas une pièce d'or ne brilla sous mon regard; je ne jouais plus que sur parole... L'or, il fallait bien qu'elle s'en passât, dût-elle en mourir; que m'importait!...

Cependant Psylla ne dépérissait point; chaque jour semblait même ajouter à son éclat et à sa beauté.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que mes compagnons de jeu subvenaient en secret à son avidité. Je me sentis humilié, je me sentis jaloux, et mon amitié pour elle se raviva au contact des passions mauvaises.

Pour elle j'endurai la honte, pour elle je me battis.

Un ami rare, un ami vrai, avait essayé de m'éclairer sur ma position : je lui répliquai par un démenti; il réitéra son dire : je lui crachai à la figure. Nous ne nous revîmes plus qu'une épée à la main. Dans la rencontre, seul je fus blessé. Dieu merci!

Couché sur mon grabat, le bras enveloppé d'un bandage, je m'étais assoupi. Au bout d'une heure, en m'éveillant, je sentis d'âpres frissons me parcourir le corps; une sueur glacée ruisselait de mon front. Je tournai péniblement mon regard à demi éteint du côté de ma blessure. Le bandage en était soulevé; une petite tête ovale, oblongue, aplatie, glissée dessous, aspirait le sang qui en découlait... Je fis un effort pour me redresser et retombai haletant sur mon lit. Et je vis Psylla se retirer lentement, alourdie qu'elle était par tout le sang qu'elle venait de boire.

Ce que je vis encore, ce que je remarquai surtout, c'est qu'elle était alors plus belle que jamais. Ses plaques de pourpre clair avaient passé au rouge écarlate et donnaient à son corps gracieux de merveilleux reflets.

Le sang et l'or étaient-ils donc indispensables pour l'épanouissement de sa beauté complète.

Lâche, je m'évertuais, le croira-t-on, à donner un sens favorable à cet attentat infâme, abominable. Malgré le trouble de mes esprits, je me rappelais ce

Digitized by Google

Conte des anciens qui attribuait aux serpents la science innée de la médecine : à Épidaure, dans le temple d'Esculape, l'oracle était rendu par un serpent. Aujourd'hui encore un serpent n'est-il pas l'emblème de l'art de guérir ?

Psylla, peut-être, venait de me sauver la vie.

Devais-je songer à me venger d'elle, à la chasser de chez moi ?

Il me semblait qu'en s'éloignant elle emporterait mon bonheur avec elle... Mon bonheur, où était-il ? La misère m'écrasait, et par sa faute ; le repos, l'étude, l'amitié, tout avait déserté mon logis, et par sa faute ! Tout en moi aurait dû se révolter contre elle, en me parlant de ruine, d'abaissement, de dégradation...

Eh bien ! rien n'y faisait ; j'étais aveuglé, j'étais fou, ou j'allais le devenir, lorsqu'un matin Lalagé entra chez moi et mit le pied sur la tête de ma mangeuse d'or, de ma buveuse de sang.

Aujourd'hui, je me le demande, mes aventures avec la couleuvre au collier ne sont-elles vraiment qu'un rêve ?

X. B. Saintine.

LE COMTE DE MARIMONT.

(Voyez le numéro précédent.)

Il fut pourtant un peu ému en voyant sa gentille cousine sous le voile blanc des mariées, plus blanche encore, et qui semblait si heureuse. Elle pouvait toucher les plus indifférents et la Sablonnière avait toujours eu vraiment beaucoup d'amitié pour cette aimable enfant. Cette affection du premier âge n'était peut-être restée à l'état d'amitié que par un phénomène assez ordinaire : on ne s'habitue pas à voir grandir les enfants.

La Sablonnière avait quinze ans quand Pauline en avait sept. La petite fille, qu'il avait fait tant de fois sauter sur ses genoux, était de printemps en printemps devenue une demoiselle, une demoiselle à marier, sans qu'il s'en aperçût. Il pensait bien qu'elle pouvait devenir sa femme, mais plus tard, dans un avenir lointain, indéterminé ; il s'était trompé de quelques années. Elle était là, maintenant, tout à coup mariée. Cette idée entra brusquement dans la cervelle de la Sablonnière et y fit un trou. Pauline était femme décidément, et femme d'un autre. La Sablonnière, sans bien se rendre compte de ce qu'il éprouvait à cette pensée, se sentit le cœur un peu serré. En embrassant la jeune comtesse, sur le marche-pied de la voiture qui l'emportait, au sortir de l'église, chez son mari, il eut presque un éblouissement et une larme dans l'œil, ébranlement insolite de son système nerveux ! Il serra la main de M. Marimont assez froidement et se sauva.

Invité à venir voir les deux époux à Marneville, après les premiers jours du mariage, il se fit attendre, et l'hiver même on l'attendit vainement à Paris. On ne savait trop où il se cachait. Il s'était lancé violemment dans tous les plaisirs frivoles de la grande ville, et l'on disait qu'en deux ou trois mois il avait follement dépensé deux ou trois cent mille francs, la moitié de sa fortune, à tous les jeux de hasard et d'amourettes. Puis, se ravisant ou se lassant, il avait passé la frontière et s'était mis à se promener par le monde.

On s'étonnait, on cherchait la cause.

La cause, c'est qu'il avait découvert qu'il était amoureux de la comtesse de Marimont.

Quand il revint, il était guéri, non sans peine, non sans efforts douloureux.

Cette lutte l'avait transformé ou avait fait ressortir ses qualités latentes. Le vulgaire sportman campagnard était devenu un homme de cœur. Ce cœur, neuf et grossier, s'était mûri par la souffrance et s'était formé à une délicatesse qui avait passé jusque dans l'esprit. On en voyait quelque chose au dehors, dans le corps lui-même, qui ne demandait plus uniquement sa distinction au génie d'un tailleur.

La comtesse de Marimont vit revenir près d'elle un ami tendre, dévoué, précieux, dont elle pouvait, hélas ! avoir bientôt besoin.

Même quand il vit la place que le comte laissait vide, la Sablonnière ne pensa pas à l'usurper ; et, pour mieux s'en tenir à ce rôle difficile d'ami auprès d'une jeune femme charmante, délaissée, qu'on a aimée, il résolut bravement de se marier aussi, dès qu'il pourrait aimer ailleurs.

C'est à quoi l'honnête garçon avait réussi depuis quelque temps, le mieux du monde, nous le verrons.

III.

— Cousine, dit-il en entrant chez la comtesse, le temps est superbe. Je viens vous chercher pour aller *faire* un long tour, quelque part, en calèche. Cela vous *fera* du bien. Ne répliquez pas. Vous savez que j'ai pris sur vous l'autorité d'un médecin. J'ai, en montant chez vous, ordonné qu'on attelât ; et voici votre femme de chambre qui vous apporte votre chapeau et votre châle.

Pauline lui jeta un regard plaintif et reconnaissant, lui serra affectueusement les deux mains et se laissa emporter dans la voiture qui venait de s'avancer au bas du perron.

Digitized by Google

— Où allons-nous ? dit-elle.

— Où vous voudrez, ma belle cousine.

— Vrai ! cela vous est égal ? dit-elle en souriant.

— Mon Dieu ! cousine... mais je suis à vos ordres absolument.

— Pauvre garçon ! je n'en abuserai pas. — Aux Roches ! dit-elle au cocher.

— Merci, méchante ! dit la Sablonnière, rougissant comme une jeune fille.

— Ah !

— Non, vous êtes bonne ! merci !

La calèche prit au grand trot le chemin des Roches. C'était évidemment le chemin que désirait prendre la Sablonnière, car sa bonne et loyale figure s'illuminait de joie.

— Vous avouez que je suis bonne, mon cher Hector. Allons ! avouez-moi tout.

— Tout ! Quoi ?

— Voyons, tout va bien, je l'aperçois à votre air heureux. Vous savez quelle amitié j'ai pour vous, mon cher Hector : ce n'est pas une curiosité banale qui me pousse à vous questionner. Je voudrais apprendre de vous, la première, votre bonheur. J'en ferais le mien.

— Eh bien ! oui, chère cousine, je vais vous conter mes espérances. Mais, confidence pour confidence, vous allez me dire d'abord...

— Que voulez-vous que je vous dise ? fit Pauline avec un soupir.

— Ne me dites rien, si vous voulez, ma chère amie. Mais, pour Dieu ! écoutez-moi. Votre mari est un galant homme, un peu léger sans doute, trop léger, soit ; je le blâme, mais n'exagérons rien. Il vous aime au fond ; oui, cousine, il vous aime. Sa légèreté native, invétérée par l'habitude, peut l'entraîner dans quelques escapades coutumières, — je ne le nie pas, puisqu'il a eu la sottise de vous le laisser voir ; — mais, croyez-moi, c'est péché véniel, et il s'en repent. Il vous reviendra, il vous est déjà revenu ; disons mieux, il ne vous a pas quittée, vraiment. Croyez-vous qu'il vous mette dans son cœur à la même place que telle ou telle belle dame qui, un moment, le diable aidant, a réussi à attirer ses regards. Entre nous, je ne crois pas que cela soit allé bien loin. La désinvolture avec laquelle il va tour à tour, dans la même journée, des Roches à la Saulnaie, vous montre bien qu'il n'y a dans tout ce marivaudage rien de sérieux. Ni l'une ni l'autre de vos deux voisines, ni madame Plantier ni madame Delval n'est dangereuse. Ce sont d'anciens souvenirs qu'un voisinage accidentel a rajeunis et que les loisirs de la campagne ont pu rendre un instant plaisants. Voilà tout. Voulez-vous m'en croire ? Mais non, vous êtes trop bonne, vous ne sauriez pas, vous ne voudriez pas... Pourtant, c'est le moyen le meilleur, le plus vieux, qui réussit toujours. Allons ! pour me faire plaisir, essayez, cousine, essayez d'en essayer. Vous souriez ! Bravo ! vous m'avez compris. C'est cela, au lieu de pleurer doucement, piquez un peu ce beau don Juan comme il le mérite ; rendez-le jaloux avec un peu de coquetterie pour...

— Pour qui ?

— Vous me demandez à qui vous devez faire un peu tourner la tête ? Eh bien ! au premier venu.

— Ah ! non, dit Pauline avec une petite moue charmante et joyeuse. (La bonne humeur et les discours de la Sablonnière avaient le privilége de lui faire oublier ses chagrins.)

— Je dis le premier venu, ma belle cousine, parce que vous pouvez prendre qui vous voudrez pour faire l'expérience. Tout le monde s'y prêtera volontiers.

— Vous-même ?

— Moi ? moi le premier, si...

— Si Claire le permettait, n'est-ce pas ?

— Ah méchante ! Tenez ! la voilà ! Elle est jolie n'est-ce pas ?

— Où voyez-vous ?... Quels yeux ont les amoureux, mon cousin !

On était arrivé, en devisant ainsi, en face des Roches.

Et l'œil attentif de la Sablonnière avait découvert, son geste attendri montrait à madame de Marimont une jolie personne toute blonde et blanche et rose qui se promenait au bras d'un homme à tournure guerrière.

IV.

C'était le maître des Roches, le commandant Delval ; un héros, simplement. Il était revenu de la mémorable campagne d'Italie avec une grosse épaulette et la croix d'officier de la Légion d'honneur, à trente ans ; il en était revenu aussi avec quelques bonnes blessures qui lui avaient imposé un assez long congé. On ne représente pas aux yeux du monde effrayé la reprise de Marengo sans quelques écorchures ; et le brave commandant trouvait qu'il n'avait pas payé trop cher la gloire du 1er zouaves et celle de la patrie. Il était d'ailleurs parfaitement guéri depuis longtemps, et, comme il n'y avait pas de guerre pour l'instant, il avait laissé se prolonger une convalescence dont l'amour charmait les loisirs. Comme après la campagne il demandait au soleil italien de lui réchauffer un peu le reste de sang que n'avait pas bu la terre italienne, il avait rencontré à Naples une jeune veuve parisienne, qu'il avait aimée, demandée, obtenue et épousée au pas de course. Le sentiment qui l'avait emporté vers elle était aussi profond qu'impétueux ; le brave com-

Digitized by Google

mandant avait donné son cœur tout entier, tout d'un coup, sans réflexion. Depuis quelque temps, par malheur, il réfléchissait, avec une anxiété douloureuse : il craignait d'avoir demandé son bonheur et confié son honneur à une femme capricieuse et légère. Les plus tristes soupçons bouleversaient son esprit ; s'ils devaient un jour être confirmés, la vengeance était sûre, immédiate et terrible.

La jolie personne qui se suspendait à son bras était sa sœur, dont il était le tuteur et qu'il gâtait comme un père. Elle le méritait bien. Mademoiselle Claire Delval, toute fraîche éclose du couvent, était une vraie rose qui embaumait les lauriers de son héroïque frère.

Je n'en dirai pas plus ici. Décrochez des murs du Louvre le plus tendre pastel de Latour, mettez dessous un peu plus de chair et de sang jeune et frais, voilà mademoiselle Claire ; et La Sablonnière est bien heureux, car cette grâce n'est que le reflet d'une âme charmante, pleine de candeur, de bonté, de tous les meilleurs et les plus purs sentiments, que rien n'a ternis encore.

Elle est bien un peu mutine et vive, mais ce n'est qu'un charme de plus; son ingénuité, sans être sotte, ne sait rien du mal ; elle ne soupçonne rien du drame qui se noue dans la maison de son frère ; et quand elle voit celui-ci assombri, elle le gronde. Elle était occupée à le gronder au moment où arrivaient Pauline et La Sablonnière, car le commandant faisait de vains efforts pour dissimuler une agitation violente ; elle lui trouvait, comme elle avait coutume de le dire, sa figure de Solferino, pis encore, car il faisait peur à ses zouaves : il venait de mettre en fuite le brave Martin, son *ordonnance* fidèle. Laissé pour mort auprès du commandant au milieu de la victoire, Martin s'était ranimé au contact de la glorieuse croix sanglante qu'on déposait sur sa poitrine. Delval l'avait emmené avec lui — dans sa chambre d'hôpital de première classe, disait Martin; ils s'étaient guéris tous deux ensemble, et le commandant l'avait gardé dans sa douce et longue convalescence, lui promettant des coups à la première occasion. La France, pour Martin, s'était incarnée dans le commandant ; c'est dire qu'il le chérissait un peu plus qu'une maîtresse, comme le drapeau, qu'il ne vivait qu'en lui et que pour lui il se serait fait sérieusement tuer deux fois avec joie.

Si le commandant avait rudoyé Martin ce matin-là, s'il avait mérité les gentils reproches de Claire, c'est qu'il était bien troublé.

A la vue de la voiture qui amenait la comtesse de Marimont et La Sablonnière, il accourut; et, après les premiers compliments, pendant que Pauline allait avec Claire chercher madame Delval, il prit le bras de La Sablonnière et lui dit d'une voix rauque :

— J'ai à te parler.

La Sablonnière le regarda avec inquiétude :

— Quoi? dit-il; qu'y a-t-il?

— Une affaire grave.

— As-tu besoin de mon amitié?

— J'ai besoin d'y compter.

— Pourquoi?

— Je te le dirai demain, chez toi. Peux-tu m'attendre, vers deux heures, seul?

— A deux heures, seul, à tout heure, tout à toi !

— C'est bien. Merci. Plus un mot. Suivons ces dames.

En ce moment, deux cavaliers arrivaient aux Roches, c'étaient M. de Marimont et le compagnon que La Sablonnière avait lancé à sa poursuite.

Celui-ci était M. Plantier, le propriétaire de La Saulnaie, une très-belle habitation voisine des Roches et de Marneville. La Sablonnière l'accueillit d'un hourra tout amical lorsqu'il mit pied à terre.

M. Plantier cependant avait tort de descendre de cheval : piéton, il faisait assez médiocre figure.

M. Achille Plantier avait justement cinq pieds : la taille de plus d'un grand homme, mais aussi de plus d'un sot. M. Achille Plantier n'avait pas l'esprit plus grand que le corps, mais il ne l'avait pas moins épais; or, la nature généreuse cherchait à donner en largeur à l'enveloppe solide de l'âme immortelle de Plantier ce qui lui manquait en hauteur. Malgré des corsets plastiques, Plantier de jour en jour tendait à la forme d'un cylindre dont le diamètre eût été égal à la longueur. Cette égalité se rapprochait visiblement d'une exactitude déplorablement géométrique. Plantier en était désespéré. Il avait quarante-cinq ans sonnés, il était marié depuis dix ans, et s'obstinait à vouloir vivre en garçon, délaissant sa femme, fort belle personne, fort distinguée, de tout point fort supérieure à lui. Elle avait réglé sa conduite sur la sienne, c'était justice; tout le monde le savait. Plantier n'en avait cure. Il lui suffisait qu'elle le laissât libre d'être ridicule. Il ne l'était pas à moitié. Avec son inélégance naturelle, il affectait le plus drôlement du monde des allures juanesques, grotesques. Il s'était faufilé, avec l'aide perfide de M. de Marimont, dans un cercle de jeunes gens fort légers et brillants qui l'avaient adopté en qualité de bouffon. Il y a des hommes charmants qui ont soixante-dix ans et qui sont toujours jeunes ; quand ceux-là par hasard se mêlent à une société joyeuse de jeunes gens, ils n'y gênent et n'y font rire personne, et n'y apparaissent que comme d'aimables modèles. Plantier n'était point de ceux-là; il aurait ennuyé s'il n'avait fait tant rire, et il ne s'en doutait pas. Il riait avec ceux qui se moquaient de lui; il riait bêtement, car il était parfaitement sot, bien

Digitized by Google

portant, et partant fort gai, imperturbablement.

Il avait conçu pour M. de Marimont une sorte de fétichisme pareil à celui qui avait un instant envahi La Sablonnière ; Plantier, lui avait gardé fidèlement cette passion, dans laquelle madame Plantier l'avait confirmé. Il était l'esclave né, la chose du comte, qui se servait de lui pour faire ses commissions. Hiver et été, jour et nuit, par la pluie ou par le beau temps, à pied ou à cheval, il courait docile, empressé, souriant, au moindre signe que daignait lui faire M. de Marimont. Ce matin même, La Sablonnière n'avait eu qu'à lui montrer le comte galopant dans le lointain, en lui disant : « Marimont vous cherche, rejoignez-le, » et l'on a vu avec quelle ardeur Plantier s'était précipité à la poursuite de son maître. C'était un méchant tour que jouait sciemment La Sablonnière à son cousin, dans une très-louable intention : il envoyait Plantier à sa suite afin de déranger quelque mauvais projet qu'il soupçonnait. M. de Marimont, en effet, avait assez mal reçu le compagnon trop zélé, le témoin incommode qu'on attachait à sa personne.

Il avait essayé de le mettre en fuite en le menaçant d'une séance du conseil municipal de Marneville ; mais Plantier avait tenu bon ; il n'avait pas quitté d'un pas M. le maire, il l'avait suivi à la séance où le comte se décida à se rendre, ne pouvant faire mieux ; et là, Plantier étant du conseil avait pu admirer à son aise la majesté avec laquelle son inimitable ami présidait la délibération. Il avait applaudi à outrance son éloquente improvisation sur la nécessité du classement d'un chemin vicinal, et il le ramenait aux Roches en lui criant encore : Bravo ! A en croire Plantier, l'humble maison commune de Marneville venait d'entendre une harangue digne des échos du Corps législatif et de la publicité du *Moniteur*. — La Sablonnière ne manqua pas de s'associer à ce panégyrique : il félicita vivement M. le maire de Marneville de son dévouement aux intérêts de la chose publique et le cribla d'éloges pendant un quart d'heure.

M. de Marimont, n'y pouvant rien, se résigna modestement à paraître le modèle des administrateurs ; mais il se promettait bien de faire payer sa gloire à La Sablonnière.

V.

Le lendemain matin, après déjeuner, pendant que la comtesse s'habillait, La Sablonnière et M. de Marimont étaient seuls dans le fumoir, couchés tous deux sur des coussins à la turque, silencieux depuis un quart d'heure, préoccupés et se boudant visiblement. Le comte n'avait pas encore pardonné à son ami, de satellite devenu mentor, la façon dont il avait dérangé sa promenade de la veille.

La Sablonnière, tout à coup, éclata de rire.

— Qu'as-tu donc ? dit le comte.

— J'admire ton air sérieux, ton attitude municipale... Est-ce que M. le maire pense encore à son chemin vicinal ?

M. de Marimont parut trouver la plaisanterie mauvaise et ne répondit qu'en jetant son cigare pour en allumer un autre. Mais La Sablonnière avait quelque chose à dire et ne lâcha point prise.

— Est-ce que tu ne retournes pas tout à l'heure à ta mairie ?

— Non ! dit M. de Marimont d'un ton bourru.

— Tant pis ! je t'y aurais accompagné pour me donner à moi-même le plaisir que j'ai procuré hier à Plantier. Et où vas-tu te promener ce matin ?

— Je n'en sais rien.

— Ah ! c'est vrai, il y a deux châteaux près d'ici, et deux châtelaines à leur tourelle, regardant si le chemin poudroie... iras-tu à droite ? Iras-tu à gauche ? Tu demeures perplexe et je te vois comme l'âne de Buridan...

— Tu as des comparaisons disgracieuses et une érudition mal courtoise, sais-tu ?

— C'est tout ce que j'ai ce matin à ton service.

— Merci ! Tu ferais mieux de me conseiller et de me dire où je dois aller.

— Il te faut aujourd'hui des conseils en ces choses ! Tu faiblis, mon cher.

— Que veux-tu ? je suis marié !

— Où donc est le Marimont des temps anciens ? Jadis, tu menais de front, — avec quelle aisance ! — les intrigues les plus variées, à droite, à gauche, en haut, en bas... En haut ! tu te faisais donner parfois des coups d'épée, galamment ; en bas, tu te ruinais toujours, magnifiquement. Je t'admirais alors, mais, aujourd'hui !...

— Je suis marié !

— Sans doute...

— A perpétuité !

— Eh bien ! sais-tu ce que je ferais, à ta place

— Non, ma foi !

— J'y resterais, de bonne grâce.

— Tu en parles à ton aise. A perpétuité !

La Sablonnière sauta de dessus ses coussins, où depuis le commencement du dialogue il s'agitait démesurément, et vint se planter devant son cousin, comme un orateur qui veut qu'on l'écoute sérieusement :

— Voyons ! dit-il, laisse un peu de côté ces plaisanteries banales sur le mariage, que l'on répète depuis six mille ans au moins : elles n'ont point empêché que l'on ne se soit marié jusqu'ici, elles n'empêchent point qu'on ne se marie encore en ce

Digitized by Google

dix-neuvième siècle, elles n'empêcheront point qu'on ne persiste en cette habitude jusqu'au trente-huitième et plus. C'est la loi, durable, parce que les hommes ne l'ont point inventée.

— Ce n'est pas moi, à coup sûr, dit languissamment le comte.

— Parbleu! cria La Sablonnière, plains-toi un peu de l'inventeur! Ta femme est adorable, tout simplement, et vaut, de tout point, infiniment mieux, j'imagine, que madame... et madame..., et tous tes amours passés, présents et futurs...

— Ah! futurs, qu'en sais-tu?

— Après un an de mariage, tu en es là?

— Je t'y attends, mon ami. Le mariage est une pente rapide où l'amour roule vite.

— Définition édifiante! qu'on peut ajouter à la liste des impertinences qui se débitent chaque jour sur ce sujet. Non, vois-tu, je ne saurais t'approuver. Je disais un an, je devrais dire six mois. Six mois après ton mariage, tu reprenais déjà tes anciens errements, et, la bride sur le cou...

— Tu tiens à ta malplaisante comparaison!

— Je n'ai pas dessein de te plaire: je te parle en ami. Oui, je te blâme d'avoir couru si vite renouer ces intrigues, une surtout... A la rigueur, je te pardonnerais madame Plantier...

— Pas si haut!

— Eh! parbleu! on peut la crier sur les toits, celle-là! c'est lui faire plaisir! et Plantier n'est pas homme à s'en fâcher, ce gros satyre apocryte et quinquagénaire qui s'essouffle à courir sur tes traces, pendant que toi, faisant demi-tour... La femme d'un Plantier, passe! Mais madame..., celle-ci, je la nomme tout bas, et, par malheur, on la nomme déjà plus qu'à demi-voix... Madame Delval, non! je ne saurais voir cela sans chagrin, sans terreur. Delval aime sa femme, lui; un soldat d'Afrique, de Crimée et d'Italie n'est pas un Plantier, lui, et s'il sait un matin ce que d'autres savent, il te tuera, ou, pis encore, il te forcera à le tuer. Enfin, écoute! si j'étais marié, moi, je ne déferais pas les mariages d'autrui.

— Hector, mon ami, ces discours moraux, qui m'ennuient, sont nouveaux dans ta bouche; tu ne les aurais pas imaginés tout seul; on te les a fait lire dans quelque préface de mariage: tu songes donc à te marier aussi toi!

— J'ai été fou, je deviens sage.

— Pauvre garçon! Et la préface te fait croire que le livre est charmant? C'est une ruse de l'éditeur, mon cher. Moi, j'ai lu, et c'est... C'est long d'abord, fort long. Ce qui est long est d'ordinaire ennuyeux; je m'ennuie donc et je me distrais. Veux-tu pas que je meure?

— Non, dit La Sablonnière d'un ton grave, je veux que tu vives, que tu vives mieux pour vivre plus longtemps.

Marimont haussa les épaules.

— Laissons cela, dit-il et parlons un peu de toi. Tu sais bien que je t'aime, quand tu ne me sermones pas. Ainsi, c'est sérieux. Tu es épris et bien pris; sans profiter de mon expérience, tu brûles conjugalement pour cette jolie pensionnaire? Bien! j'avoue qu'elle est charmante, et si tu n'as pas la force de résister au charme, eh bien! va!... Tant pis!

— Pourquoi tant pis?

— Pardon! tant mieux!

— Pourquoi tant mieux?

— Je dis tant mieux, pour moi. Je craignais que nous ne fussions en concurrence aux Roches. Bon! je sais maintenant que c'est à mademoiselle Claire que vont tes visées. Me voilà rassuré, et je t'aiderai, si tu veux. Sur ce, adieu!

— Tu me demandais un conseil: madame Delval demeure à droite, va à gauche.

— Soit! je veux faire cela pour toi.

— Fais mieux, reste ici, pour Pauline.

— Ah! mon cher, voyons! il faut bien que j'aille quelque part, que diable! Ceci est excessif! Sous prétexte que tu es le petit-cousin de madame de Marimont, tu te donnes des airs de grand oncle, qui ne te vont pas encore très-bien, je t'en avertis. Écoute, je ne t'ai pas implanté ici en qualité de tuteur; je t'ai donné, comme à mon plus cher hôte, le meilleur logement de Marneville, un petit pavillon délicieux, plus joli que le château, dans une oasis de fleurs, sous les grands arbres, un endroit discret, et qui me manque: vas-y moraliser tout à ton aise, si cela t'amuse, mais ici laisse-moi me démoraliser, s'il te plaît.

— C'est bien! va, réfléchis à ce que je t'ai dit, s'il se peut.

— Sur ce mot, La Sablonnière regagna son pavillon pendant que le comte piquait des deux vers la Saulnaie.

VI.

La Sablonnière s'enferma chez lui, assez triste et préoccupé. L'heure du rendez-vous demandé par Delval s'avançait; le commandant allait venir: quelle grave confidence allait-il lui apporter?

Il était, la veille, si sombre! Il avait fait à l'amitié de La Sablonnière un appel si solennel, d'un ton si brusque et douloureux! Il y avait dans sa voix de la douleur et de la colère. Evidemment, le commandant avait des soupçons: un drame était proche.

La Sablonnière avait pu facilement détourner de madame Delval les soupçons de Pauline; celle-ci,


Digitized by Google

aimait madame Delval, qui paraissait l'aimer aussi, ne voulait pas croire qu'elle consentît à recevoir les soins du comte ; elle ne redoutait que madame Plantier, femme altière et violente, qui ne prenait jamais la peine de feindre ; et, la veille, dans sa visite aux Roches, elle avait comblé son amie de ses témoignages habituels d'affection. Pourtant, La Sablonnière savait que M. de Marimont depuis quelque temps délaissait la Saulnaie pour les Roches. Delval aussi pouvait s'en douter. — Au milieu de ces fatales intrigues, le brave garçon, pensant à lui-même, ne voyant plus de place pour les doux objets de son loyal amour.

Comme il méditait tristement, accoudé sur le rebord de sa fenêtre et regardant si Delval arrivait, un bruit de pas dans une allée voisine le fit tressaillir. Il se rejeta vivement dans un coin de la chambre, l'œil et l'oreille au guet.

Le pavillon qu'habitait La Sablonnière était caché dans un recoin du parc, en face d'un admirable parterre, où un jardinier habile, savant, un véritable artiste, avait répandu avec une profusion judicieuse les trésors fleuris de France, de Hollande et d'Italie. Des églantiers, des volubilis, des clématites grimpaient du pied du pavillon jusqu'au faîte et le tapissaient de verdure et de fleurs. La fenêtre d'où venait de se retirer si précipitamment l'hôte de ce nid touffu était tout encadrée par deux grands églantiers centenaires, qui lui faisaient une admirable bordure des plus belles roses du monde. Il ne faut donc pas s'étonner si mademoiselle Claire Delval, qui arrivait, par là par hasard, s'arrêta devant cette fenêtre déserte et s'écria :

— Oh ! Martin ! vois donc les belles roses.

Martin, qui accompagnait sa jeune *commandante*, — c'est ainsi qu'il appelait la sœur de son commandant, — Martin sourit assez malicieusement et répondit :

— Eh, mademoiselle, pourquoi les trouvez-vous si belles, de préférence aux autres ?

On sait tout ce qu'il y a de douceur presque enfantine et féminine, dans le cœur d'un vieux soldat français. Le brave Martin, ce grognard du second empire, s'était fait positivement la gouvernante de mademoiselle Claire, qui, du reste, n'en aurait pas voulu d'autre. Cette gouvernante, terriblement moustachue, hâlée et balafrée, était d'une tendresse et d'une vigilance qui eussent été comiques, si elles n'avaient été touchantes. Martin désertait le service du commandant lui-même pour se mettre aux ordres de mademoiselle Claire, qui le menait à la baguette le plus gentiment du monde. Elle aimait beaucoup les longues promenades, à pied, le matin, et Martin lui servait toujours d'escorte, admirant la façon dont elle marchait au pas gymnastique, comme un zouave. Souvent, au lieu de monter à cheval ou en voiture, Claire franchissait d'un pied léger, les sept ou huit kilomètres qui séparaient les Roches de Marneville. Et, ce matin même, elle avait voulu faire ainsi gaiement cette étape, trouvant le ciel beau et l'air agréable à respirer en courant.

C'est ainsi qu'en se rendant au château elle passait, par hasard, devant le pavillon de La Sablonnière.

Martin, qui n'était pas aveugle, avait bien vu depuis quelque temps que mademoiselle Claire regardait La Sablonnière ou se laissait regarder par lui sans déplaisir. S'il avait pu supposer un instant qu'Hector ne fût pas animé des intentions les plus pures et les plus respectueuses à l'égard de la *commandante*, il l'eût étranglé. Mais il savait que La Sablonnière était un loyal prétendant, agréable à mademoiselle Delval, et il lui voulait beaucoup de bien. Plus d'une fois déjà, ce vieux grognard avait joué sciemment, sans en rien faire paraître le rôle d'une soubrette de comédie entre les deux amoureux, mais le rôle d'une soubrette parfaitement honnête et désintéressée, comme on en voit peu sur les planches.

Claire s'était bien gardée de répondre à sa malicieuse question et continuait à s'extasier devant les admirables roses qui enguirlandaient la fenêtre de La Sablonnière, quand celui-ci apparut tout à coup au milieu de ce cadre fleuri. La jeune fille poussa un petit cri de surprise, mais non d'effroi, et fit un pas en arrière, mais elle n'en fit pas deux ; et Martin, moitié souriant, moitié grognant, se mit à siffler l'air de *la Casquette*, en faisant semblant d'examiner curieusement un massif de rhododendrons.

— Mademoiselle, dit La Sablonnière, pour dire vite quelque chose, je vous ai fait peur ?

— Non, dit-elle, j'ai là mon zouave.

Martin haussa les épaules et siffla plus fort.

Émile Renaut.

(La suite au prochain numéro.)

A côté de la musique classique et des chefs-d'œuvres des grands maîtres, la romance et la chansonnette comique ont pris place dans le nouveau répertoire de l'ATHÉNÉE MUSICAL, où chaque soir un public d'élite applaudit mesdemoiselles Praldi, Chenest, Castel et madame Danneville, puis Lavigne, Collongues, Miramont, etc.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

La mode des corsages bretelles, appelés suisses, sera en grande faveur tout l'été pour les toilettes de jeunes filles et jeunes femmes. Les robes d'étoffe taffetas, foulard, mohair ou alpaga se font presque toutes à taille montante et la forme des manches n'a pas jusqu'à présent subi de notables changements. Il est bien certain que la longueur des jupes sera maintenue, et c'est sans doute pour cela que l'on ne voit plus de garniture dans le bas des jupons et que nos couturières s'efforcent de créer des ornements, placés sur les côtés des robes, afin de rompre la monotonie de cette formidable longueur.

Madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, rue Neuve-Saint-Augustin, 47, a reçu quelques commandes importantes qui lui ont permis de déployer les ressources de son imagination jeune et féconde. Nous nous servirons de ses toilettes pour notre chronique de ce jour.

Une première robe est de taffetas bleu azuline, à petits dessins ombrés, mouchetés de noir et blanc. La jupe, très à queue et très-ample, est bordée par un tuyauté de taffetas noir ceintré. La jupe est recouverte d'une haute frange de chenille qui part de la ceinture sur le devant et tourne par derrière la jupe, de manière à dessiner une tunique. Cette frange est bleue et blanche, mélangée de brins de jais noir. Le corsage, montant, a la même frange, posée en berthe; la taille a une ceinture de ruban noir étroit, agrafée devant par une boucle Louis XV d'acier diamant. Les manches sont en rapport.

Une autre robe est de foulard de l'Inde, fond blanc, à rayures lilas espacées. Le tour du jupon a pour ornement trois tuyautés de taffetas lilas, de la hauteur de 5 centimètres chacun, posés sans intervalle au-dessus l'un de l'autre. Le corsage est à basques de deux pans, tout garni des mêmes tuyautés, il est entr'ouvert par devant et laisse apercevoir un gilet de taffetas lilas, orné de boutons d'acier à facettes. Ce gilet a la forme *Père noble*, il est très-long sur le devant, coupé carré avec deux poches, il reste entr'ouvert en bas jusqu'au troisième bouton; une légère broderie de soutache entoure les poches.

Cette toilette qui réalise la plus haute question de nouveauté de la saison, a été comprise par madame *Amélie* avec un tact et une distinction que nous enregistrons avec plaisir. Ce même modèle de robe-habit a été confectionné de taffetas gris, brodé et garni de noir et en pensée avec taffetas maïs et blanc; de toutes manières il nous a paru admirablement réussi.

Mesdames *Coutot et Morizon*, 8, rue Monsigny, sont ordinairement appelées à fournir les chapeaux des toilettes préparées par madame *Amélie*, on verra par la description qu'on va lire, que le talent de la modiste ne le cède en rien à celui de la couturière. Voici des modèles :

Capote de crêpe blanc, brodée de perles de jais; sur la passe une plume aigrette noire, retenue au pied par une coquille de nacre, sur la calotte un apprêt de dentelle brodé de jais dont la pointe retombe par derrière et forme le bavolet, cette pointe a une frange de perles. L'intérieur a un pouff de fleurs de cinéraires mélangées, blanc, lilas et pensée; les joues sont de ruches de blonde.

Un deuxième chapeau est de crêpe gris, entouré d'une frange de fuchsias à intérieur de perles de cristal, les fuchsias sont ponceaux. La calotte est formée par des bouillons de crêpe plissé, formant rosace. Le bavolet est de dentelle noire, les brides sont grises, en dessous, il y a des fuchsias, de la dentelle noire et du crêpe blanc.

Un autre chapeau est de paille belge de deux teintes, le fond est blanc, la moitié de la calotte et le bavolet sont gris, le bord est de paille grise coupée en ruban ponceau, la paille grise est aussi coupée et ruchée de ponceau, sur le milieu de la passe il y a un pouff jardinière de fleurs des champs, pavots, blés, clochettes et boutons d'or. A l'intérieur, les mêmes fleurs avec des joues en tirettes de tulle blanc.

Un autre chapeau, fort distingué, est de crêpe et taffetas blanc, il est recouvert en partie par un filet de chenille noire et perles. Le devant de la passe a une grosse touffe de taffetas blanc, mélangée de bluets, à l'intérieur des bluets dans de la dentelle noire, des joues de blonde blanche et des brides de taffetas bleu bluet.

Mesdames *Coutot et Morizon*, dont le goût charmant est toujours en progrès, nous ont donné pour cette saison le chapeau rond *Lamballe;* une très-jolie nouveauté.

Ce chapeau est très-court sur les côtés, la forme avance un peu devant et derrière et s'incline légèrement, le bord extérieur est entouré d'une ruche gaufrée de taffetas noir, un pouff de rubans ponceau ou bleu est posé


Digitized by Google

sur le devant, il est surmonté d'une aigrette d'avoine ou de blé avec petites fleurs des champs. Une longue plume noire part du pouff de rubans, traverse la calotte et retombe par derrière. Le tour de la calotte a une torsade de rubans assortis, en dedans il y a aussi une ruche de même nuance que le pouff. On peut ajouter à ce chapeau la petite voilette à la mode qui est ronde de dentelle noire frangée de cheuille et de gouttes d'eau. Le *Lamballe* se fait ordinairement de paille blanche.

On peut voir, d'après toutes nos explications, que l'on porte beaucoup de fleurs. La forme très-peu saillante des chapeaux fermés exige des garnitures près du visage, on ne peut les demander qu'aux fleurs, dont la grâce et la légèreté font toujours bon effet.

Nous contemplons avec joie la charmante série de fleurs printanières que madame *Léontine Coudré*, (maison *Tilman*,) 104, rue de Richelieu, a exposée dans ses salons. Nous retrouvons dans cette gracieuse exhibition toutes les fleurs que nous aimons, car madame *Coudré* les copie d'après nature et les anime d'un souffle créateur; elle sait placer à propos quelques insectes légers et des gouttes de rosée qui ajoutent à l'illusion. Voici ce que nous choisissons pour chapeaux de paille : fleurs de touffes de pavias et clématite; jardinières en fleurs des prés; bouquets assemblés de pavots et d'herbes aquatiques; buissons de crocus et tulipes de Siam; branches de pommier et fruits de mûres, pour chapeaux de crêpe, tulle ou soie, grappe d'orchidée, touffes de roses et muguets, trempées de gouttes d'eau, branche de glicine, saulée de lilas, petits timballiers verts et blancs, bouquets mêlés de pensées et de capucines, touffes de cinéraires variées, groupes de primevères des champs, etc.

Le mois prochain, nous pourrons parler des coiffures de bals d'été dont on s'occupe en ce moment.

Nous remarquons que l'on mélange aux fleurs beaucoup d'agréments de paille qui sont d'un joli effet, presque toutes les compositions sont coupées par des brindilles d'herbes brillantes qu'un horticulteur soigneux s'empresserait surement d'arracher, mais qui placées par la main d'artiste de madame *Coudré* ont un charme fantaisiste extrêmement gracieux.

Toutes ces petites fleurettes capricieusement jetées aux vents se retrouvent dans les dispositions des foulards fond blanc que nous voyons dans les magasins du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol, aussi ces robes de foulards sont vraiment les robes par excellence des beaux jours d'été.

Il est arrivé depuis quelques jours une quantité de foulards à rayures espacées, toutes sur fond blanc ou fond très-clair, les rayures sont assez larges et de nuances vives telles que : rose de Chine, groseille, cerise, bleu mexico, violet pur, lilas pervenche, jaune d'or, vert printemps. Les couturières tirent un exellent parti de ces robes, qui se contentent pour toutes garnitures de tuyautés de ruban étroit assorti à la rayure.

Quant aux robes de foulard a dessins riches, les jupes ne supportent aucun ornement, le décor des fleurs est suffisant, on ajoute seulement au corsage et aux manches des effilés ou des petits bouillons de tulle, madame *Amélie* a fait plusieurs de ces robes avec des garnitures de boutons coquilles de nacre, ce qui est d'une originalité pleine de distinction.

Nous avons vu chez plusieurs couturières des robes du *Comptoir des Indes* de foulard uni, gris, bleu, lilas, ou Isabelle, avec grand collet châle assorti, garni de dentelle Yak blanche ou dentelle de Lama noire. Ces toilettes seront portées par les femmes les plus élégantes dès le mois prochain.

On sait que le foulard a reçu un nouvel apprêt qui le rend invulnérable aux taches d'eau, mais nous profitons de cette digression sur les accidents de taches ou de flétrissures quelconques sur toutes les soieries imaginables pour rappeler à nos lectrices que la *Teinturerie Européenne* de M. *Perinaud*, 26, boulevard Poissonnière, est la plus précieuse ressource en toutes circonstances. Elle teint les robes sans les découdre avec des ruches de volants, des plissés, n'importe, et ces nouvelles nuances ont tout l'éclat du neuf et reprennent les teintes les plus délicates : ces procédés sont vraiment merveilleux.

Disons quelques mots, avant de finir, sur la parfumerie de la *Reine des Abeilles* (maison *Violet*), 317, rue Saint-Denis. C'est un véritable arsenal de coquetterie et l'on y trouve tous les talismans de beauté. Nous protégeons surtout la parfumerie supérieure dont les résultats sont utiles à la santé. La *Reine des Abeilles* est riche de ceux-ci, ses produits sont de qualités supérieures. Citons les plus recherchés : le savon de Thridace au suc de laitue extrait à froid possède des qualités adoucissantes, grâce à sa mousse laiteuse qui forme une lotion nutritive. il conserve à l'épiderme son poli et son velouté en augmentant sa blancheur.

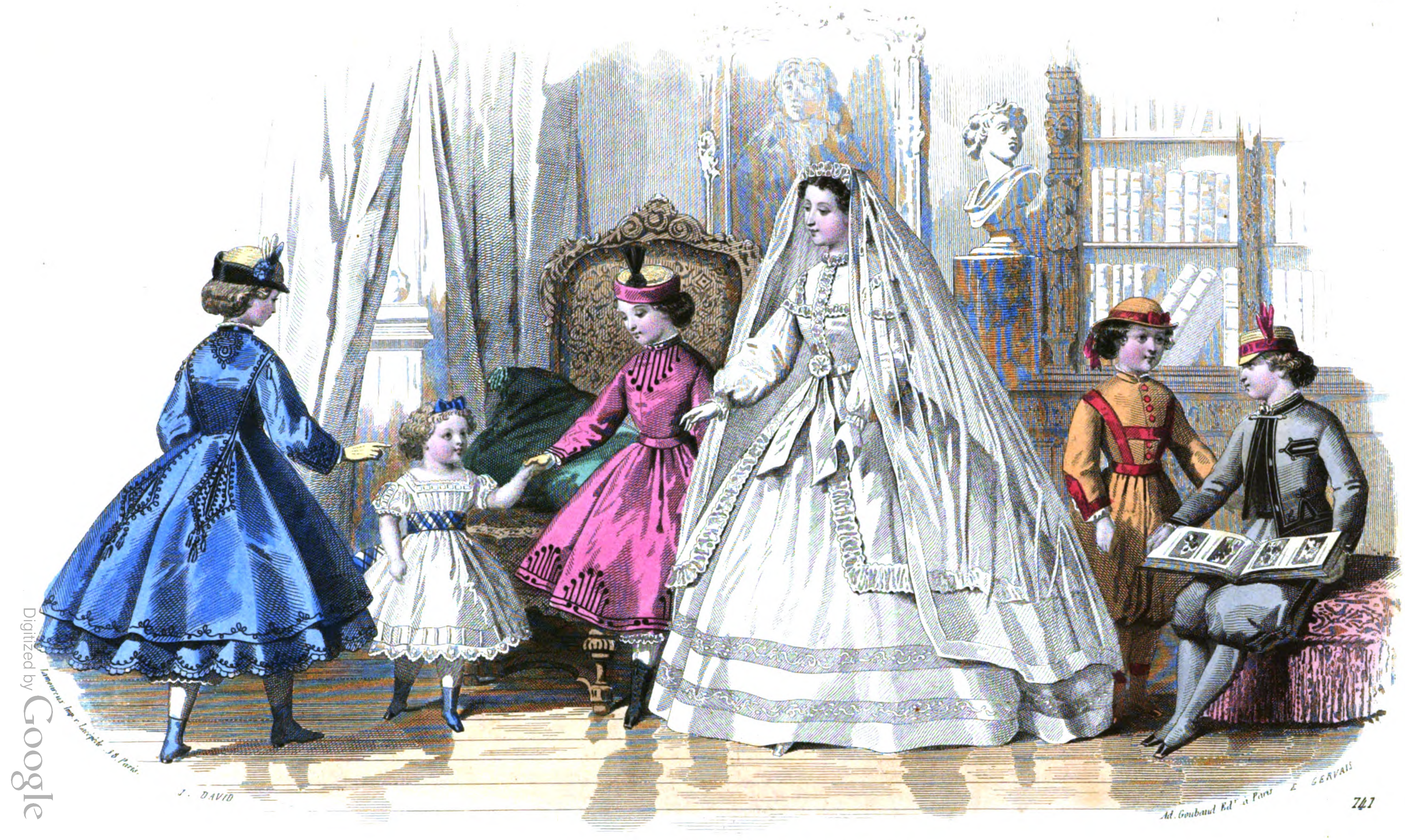
L'eau royale de Thridace a les mêmes mérites que le savon. On l'emploie comme eau de toilette et pour les bains.

Nous trouvons dans la même maison, le cold cream au lys de cachemir, la poudre de riz à la violette, le savon blanc à la vanille et le savon au camphre. Tous articles nouveaux, perfectionnés et dignes de leur réputation.

Plusieurs maisons ont cherché à imiter la parfumerie *Violet* en usurpant les titres de ses produits et en contrefaisant les enveloppes, mais nous prévenons nos lectrices que le talent des imitateurs n'a pas été plus loin, et que ces ruses grossières ne peuvent tromper les personnes qui ont l'habitude de se servir de la parfumerie *Violet*, que l'on peut, du reste, aller chercher directement dans ses fabriques.

Marguerite DE JUSSEY.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Costumes d'Enfants A St. Augustin, r. Nve. St. Augustin, 45 – Chapellerie de la Mme. Desprez, Boulevd. des Italiens, 38.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chée. d'Antin, 6 – Parfums de Violet, fourn. de S. M. l'Impératrice, r. St. Denis, 317 – Corsets de la Mme. Simon, r. St. Honoré, 183.

Entered at Stationer's Hall. LONDON, S. O. Beeton, Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google

Digitized by Google

COSTUMES D'ENFANTS.

N° 741.

Petite fille de huit a neuf ans. — Casquette Louis XI, en paille, avec bord, relevé derrière, en taffetas noir. Visière baissée, doublée de noir. Cocarde avec plumes d'ailes.

Robe de foulard, dont le bas est découpé à dents bordées par un petit plissé et surmontées d'un soutaché noir.

Casaque ajustée de foulard, avec poches, bretelles-écharpes, dos, coutures, devant, soutachés de noir.

Baby de dix-huit a vingt mois. — Robe en mousseline blanche. Corsage carré, avec broderie, formant petits carrés dans le *poignet*.

Le corsage est plissé à plat en long.

Manche bouffante, coupée au milieu par une bande brodée en petits carrés.

Le bas de la jupe est à dents brodées, surmonté d'un entre-deux brodé, formant des carrés.

Large ceinture écossaise, nouée derrière.

Valenciennes aux bords et à la manche.

Petite fille de six a sept ans. — Toquet Tudor en paille, avec bord de taffetas cerise. Aigrette avec touffe de plume noire.

Robe-chemise en taffetas, ornée de petits velours et de boutons noirs aux extrémités.

Corsage plat, avec petit col droit.

Manche à coude, ceinture à pans larges derrière.

Pantalon brodé, bottes en cuir, lacées devant.

Toilette de communiante. — Robe de mousseline.

Corsage montant uni.

Manches larges, serrées au poignet par un entre-deux brodé.

Jupe ourlée au bas avec deux entre-deux brodés.

Tunique-pardessus de mousseline.

Corsage plat, garni au col et devant par une valenciennes, boutonné devant.

Manche courte, formant Jockey bordé d'un bouillonné; un bouillonné dessine un corsage carré.

La jupe de la tunique, ouverte devant, est entourée d'un bouillonné.

Ceinture de taffetas, avec un chou de taffetas et deux bouts.

Bonnet de mousseline, garni d'une grosse ruche.

Voile de mousseline ourlée.

Petit garçon de cinq ans. — Costume Breton en toile de Hollande écrue, garni de bandes de laine rouge.

Chapeau de paille, orné de ruban de taffetas rouge.

Jambières de toile écrue, garnies de bandes de laine.

Petit garçon de huit ans. — Casquette de paille, à petite visière, avec bandes de taffetas rouge et agrafe de nacre avec plumes d'aile rouges.

Costume *turco* en drap clair, avec bandes et ganses noires.

Courrier de Paris.



Un joli mot pour commencer; je dis hardiment joli, — puisqu'il n'est pas de moi ce mot.

Donc, un voleur avait profité d'un incendie pour se faire cadeau d'une montre.

— Vous êtes doublement coupable, lui dit le président, d'avoir volé cette montre. Vous auriez dû *faire* la chaîne!

Le prévenu sourit, ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné.

Ce président venait, sans s'en douter, de commettre un de ces mots qui forment l'horrible argot parisien que l'on voit avec regret gagner, de jour en jour, les classes de la société où le beau langage français devrait seul avoir accès. C'est triste tout simplement et nous aimerions voir ceux qui en ont le pouvoir et l'autorité se montrer sévères sur ce point. C'est une façon facile de faire de l'esprit et l'on appelle cela, en certains endroits, jeter de la gaieté dans la conversation.

Faisons comme les Spartiates qui avaient, vous le savez, une manière pratique de donner des leçons à leurs enfants. Ecrivons ce passage de notre *Courrier*, dans l'intérêt de nos lectrices, en leur offrant un échantillon de ce style, que nous puisons dans une conversation surprise *flagrante delicto* par un journal qui la rapporte *in extenso*, ce dont je me garderai. Je me permets donc quelques éliminations.

— La scène se passe, il y a quelque temps, dans un élégant café du boulevard, à Paris.

Deux jeunes gens viennent de déjeûner; ils vont partir.

Leur mise est irréprochable et leurs gants ne font pas un pli. Types complets de la distinction parisienne; cheveux à l'Antinoüs, favoris à la côtelette, cravate à la bronchite, manchettes au diamant, linge à la neige. Pas une faute d'orthographe dans le style de la *fashion*.

Mon ami, sir Edmond L...., un Anglais qui a fait de bonnes études dans un collége de Paris, et arrivé de Londres après quinze ans d'absence, vient de s'asseoir à côté d'eux, pour déjeûner.

Les jeunes dandys vont se séparer, et ils échangent les dernières phrases de leur conversation. L'un d'eux est debout, et dit :

— Je me la brise, je me tire les pattes.

— Alors, dit l'autre, il faut que je me fende de la nourriture, moi!

— Je me la casse, adieu.

— Tu t'esbignes bien vite?

— Je vais à la répétition des Délass-Com...

— Il n'est pas tard.

— Tiens, reluque... Midi à ma tocante.

Sir Edmond ouvrait démesurément ses yeux et ses oreilles, et oubliait de faire ouvrir les huîtres; il écoutait, et sa figure était comique de stupéfaction.

Digitized by Google

Il s'adressa à son voisin et lui dit :
— Quelle langue parlent ces messieurs?
— Le parisien, a répondu le voisin.
Et l'Anglais devint pensif, et oublia de déjeûner.

Rachetons notre faute, si faute il y a, et essuyons le bec de notre plume pour raconter des choses plus décentes, en remontant dans des sphères dignes de nos lectrices intelligentes. Donc, nous voici en plein salon, dans les salons d'un homme illustre, le docteur Trousseau — salons trop petits pour contenir tous ceux qui ambitionnaient d'assister à un concert où l'on devait entendre madame de Caters, la fille si fériquement douée du chanteur le plus parfait, le plus complet qu'on ait jamais entendu peut-être, Lablache! Le programme avait été arrêté par madame de Caters, et se composait de neuf morceaux : *Il Desiderio* de Cordigiani, *Una Notte a Venezia* de Lucautoni, le quatuor de *Rigoletto* de Verdi, le *Stabat mater* de Rossini, le duo de *Don Giovanni* de Mozart, la romance de *Marie Stuart* de Niedermeyer, un *Bolero* de Ronzi, le quatuor de *Marta* de Flotow, et le quatuor bouffe *Vadasi via* de Martini. La *Presse*, en parlant de cette fête, a fait de madame de Caters une baronne; c'est possible; le *Journal des Débats* en avait fait une duchesse — pourquoi pas. Nous voici bien embarrassé de donner un titre à madame de Caters. Jules Janin a tranché la question d'une façon si spirituelle, que je me résigne avec joie à répéter le passage de son feuilleton où il rend compte du concert en question. Je me hâte donc de céder la parole au futur académicien — car il le sera, n'en doutez point. Voici donc comme il s'exprime, en ce langage charmant et pimpant que vous savez :

Le *Journal des Débats*, qui n'aurait pas assez d'autorité pour signer la commission d'un garde champêtre, créait, il n'y a pas huit jours, de son autorité privée, *une duchesse*, à savoir : madame la duchesse de Caters. Eh bien! la nouvelle duchesse est belle à ce point, avec tant d'éloquence, une voix superbe, un grand art tout à fait digne de son père, le grand Lablache; elle est si mêlée aux plus belles sociétés de Paris, avec ce vif désir de plaire et de charmer, que son nouveau titre a passé tout d'une voix, et le soir même, chez le docteur Trousseau, en pleine fête, chacun faisait ses compliments à *madame la duchesse!* Elle riait, s'inclinait et chantait. Elle disait les plus belles choses des plus grands musiciens de ce bas monde. Elle est la musique en personne; elle eut pour sa marraine une fée, et cette fée avait nom madame Malibran, la digne fille et la digne élève de Garcia. Or, la fée, au berceau de l'enfant, lui chantait une chanson qu'elle avait faite exprès pour sa filleule :

Ah ! tu chanteras, tu chanteras,
Sans effort et sans peine,
Ou bien je ne suis pas, je ne suis pas
Ta fée et ta marraine.

Avec cette marraine, cette fille de Lablache avait un parrain nommé Rossini! Sitôt qu'elle fut sur la limite ingénue et charmante de l'adolescence, elle se mit à chanter toute seule et sans maître, obéissant uniquement à son génie. Et comme en ces jours printaniers de sa dernière fille, le laborieux Lablache, infatigable et tout à sa tâche, appartenait à la musique uniquement, l'enfant, pour ne pas gâter le repos de son père, aussitôt qu'il rentrait dans son logis fermait le piano et se taisait. Mais un jour, comme il se rendait au Théâtre-Italien, Lablache, ayant oublié l'une de ses trois cents tabatières, rentrait en toute hâte, et jugez de sa surprise, entendant soudain cette belle voix, qui remplissait toute la maison! Alors, ouvrant doucement la porte du salon où chantait sa fille : — Ah! disait-il, ma chère Maria, te voilà musicienne, et désormais tu peux chanter tant que tu voudras. Voilà les belles histoires que racontait ce même soir la filleule de Rossini à un tout jeune homme au regard triste et doux qui venait de jouer d'une main légère et savante une gavotte de Sébastien Bach. Or, ce jeune homme était le propre fils de madame Malibran, le jeune Charles de Bériot. Il ouvrait, Dieu le sait, à ces doux récits de petites oreilles et de grands yeux.

Il y avait donc ce dernier lundi, chez le docteur Trousseau, grande fête et grande lumière; une belle foule, animée aux douces joies : des hommes bienveillants et célèbres, des femmes intelligentes, du meilleur monde, et des fillettes qui portaient gaîment avril dans leurs yeux et le mois de mai sur leurs fronts; puis, dominant l'assemblée, et si content que ses meilleurs amis ne se souvenaient guère de l'avoir vu plus heureux, ce grand médecin, l'honneur de son art, qui depuis tant d'années accomplit nuit et jour, sans relâche, en tout lieu, la tâche acceptée. Il n'y a pas de meilleur homme et de lutteur plus obstiné contre la mort. Sa vie entière est un drame éloquent, tout rempli de leçons savantes, de pitié, de charité, de victoires sublimes contre la mort acharnée à sa proie, et quand il est le moins fort, quelle tristesse et quelle désolation! Nul ne saura jamais tant de bontés cachées, tant de zèle austère, et de dévouement aux poëtes, à l'artiste, à l'écrivain. « Il y a des hommes, disait-il, que je n'ai pas le droit de refuser »; ces hommes-là, ce sont les malheureux pour lesquels il a fait construire une salle de consultation dans ses domaines, ce sont les artistes et les beaux esprits déshérités de la fortune. Il est vrai que lui-même il a fait, à force de labeur, de dévouement et de miracles, une immense fortune. Or ce soir-là, dans ces vastes salons, dans cet hôtel splendide, entouré d'honneurs et de louanges, il jouissait de son bonheur en toute sa plénitude. Il était le premier à applaudir ces belles voix, ces vrais artistes : Gardoni, Delle-Sedie, Armingaud le donneur de sérénades, et madame de Méric-Lablache, quand elle chante, à la façon de madame Viardot, le grand air du *Prophète*. N'oublions pas l'irrésistible effet de ces deux quatuors merveilleux, celui de *Marta* où tout pleure, et celui de *Rigoletto* où tout est rire et gaîté.

Est-ce assez bien dit, et, en conscience, ne trouvez-vous pas que cela vaut mieux de parler de la sorte que de parler l'argot parisien? Pour mon compte, je réponds oui.

Voici une bien jolie pièce que vient de donner le théâtre du Vaudeville; il n'y a que le titre que je n'aime


Digitized by Google

guère, — il se rapproche un peu de ce langage qui gagne le théâtre aussi bien que le monde, et disons que c'est du théâtre où messieurs les vaudevillistes en ont abusé qu'il a passé dans les salons. Quoi qu'il en soit la pièce est jolie, spirituelle, elle s'appelle : *Aux crochets d'un gendre* et elle est signée des noms de MM. Théodore Barrière et Lambert Thiboust. Le succès a été très-vif et les artistes applaudis à tout rompre. C'est tant mieux pour nous tous et tant mieux pour le théâtre. Il y a du courage à livrer des batailles au Vaudeville ; mais quand on les gagne ces batailles, ou les gagne bonnes et fructueuses. C'est le cas où se trouve le théâtre de la place de la Bourse. J'en suis enchanté pour lui.

X. Eyma.

PETITE CHRONIQUE.

La violette, cette charmante fleur odorante entre toutes, nous arrive en abondance avec les premiers jours du printemps, et devant les éventaires des bouquetières disparaissent les fourneaux des marchands de marrons, qui ne nous reviendront à leur tour que pour annoncer l'hiver.

Au siècle dernier, ne faisait pas qui voulait le commerce des fleurs. Les bouquetières formaient une corporation qui seule avaient le droit d'en vendre, et on n'entrait pas sans difficulté dans la compagnie. Il fallait avoir fait quatre années d'apprentissage, et la maîtrise coûtait 500 livres.

Le prix des fleurs nous paraît avoir été fort élevé et principalement celui des violettes, à en juger par l'exclamation d'un écrivain du temps : « Que doivent dire les étrangers en entrant au Wauxhall d'hiver à Paris, où toutes les dames sont parées des fleurs les plus fraîches? Quel luxe! car un bouquet de violette, par exemple, coûte souvent à Noël deux louis et davantage. »

Il est ici question du prix des violettes dans la mauvaise saison; mais ce prix paraîtra énorme si en le comparant à celui fort raisonnable encore qu'elles coûtent en hiver de nos jours, on songe à ce que représentaient deux louis il y a cent ans !

*
**

Parmi les morts récents, il faut citer M. Ampère, membre de l'Académie française.

M. Ampère était le second membre de l'Institut de sa famille : son père était le plus savant homme du monde dans les sciences exactes, mais aussi le plus grand original de la terre : sa biographie est une des lectures les plus divertissantes que l'on puisse imaginer. Son mariage en donnera une idée : herborisant un jour aux environs de Lyon, Ampère rencontre deux belles jeunes filles : il ignore complétement qui elles sont, mais sur l'heure il se dit à lui-même que l'une d'elles serait sa femme; le soir il fait sa demande : le mariage avec mademoiselle Carron fut arrêté ; mais il n'eut lieu que huit ans plus tard. La distraction d'Ampère était à juste titre proverbiale ; c'est lui qui, un jour, ramasse un caillou en cheminant le long du quai, tire ensuite sa montre pour voir l'heure, la jette à la Seine et remet gravement le caillou dans son gousset.

Sans être aussi original, M. Ampère, de l'Académie française, l'était cependant quelque peu. C'était un esprit charmant, lettré, paradoxal, très-libéral, mais écrivain distingué, et qui laisse d'importants travaux sur l'Amérique et sur l'ancienne Rome.

VARIÉTÉS.

SCÈNES DE LA VIE D'ORIENT.

LE RAMADAN.

I.

Le Ramadan, dans lequel nous sommes entrés depuis le 7 février au soir, est un mois consacré par les Musulmans à l'expiation des péchés de l'année à l'aide de pieuses mortifications dont la principale consiste dans un jeûne rigoureux qui s'observe pendant trente jours consécutifs.

L'étymologie la plus communément admise de ce nom de Ramadan se trouve dans le mot arabe Ramda, qui se dit d'un foyer incandescent, parce que le Prophète institua cette fête, pour la première fois, pendant le mois de juillet, le plus brûlant de l'année : mais, comme l'année lunaire arabe est, en réalité, incomplète, et qu'elle est plus courte de onze jours que l'année astronomique, il en résulte que l'année du Ramadan recule, chaque année, de onze jours, de façon à ne revenir à sa première période qu'après un cycle de trente-trois ans environ. C'est ainsi que le Ramadan, originairement institué au mois de juillet, a commencé, cette année, le 7 février, et qu'il aura lieu l'année prochaine le 30 janvier, et ainsi de suite, en rétrogradant toujours jusqu'à ce qu'il se retrouve à son véritable anniversaire et qu'il justifie de nouveau son nom par les ardeurs de la canicule.

Le Ramadan, religieusement observé, à fort peu d'exceptions près, par l'ensemble de la population arabe, est, sans contredit, l'époque de l'année la plus intéressante pour l'observateur, par les contrastes dont elle lui fournit les occasions. Le jeûne est des plus rigoureux. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il est défendu de manger, de boire, de fumer ou de priser. Les bains mêmes sont interdits pour éviter jusqu'à la possibilité d'une absorption quelconque de l'eau par les pores de la peau.

Le lever du soleil est signalé dans les villes par un coup de canon, et dans les villages par un coup de fusil; un autre coup de canon annonce aux populations son coucher, et, par suite, l'heure à laquelle il est permis de se restaurer de nouveau. On a voulu voir, dans le mode de ce signal, un indice de l'horreur des populations musulmanes pour les cloches chrétiennes; nous croyons qu'il est plus rationnel d'y retrouver le symbole d'une religion guerrière dont les premiers apôtres tenaient le Coran d'une main et le sabre de l'autre.

Digitized by Google

De cette rigoureuse défense de toute alimentation pendant le jour découle nécessairement l'obligation de se refaire le soir et pendant la nuit des privations de la journée. C'est alors que le contraste apparaît. Le coup de canon du soir éveille, par toute la ville, une immense clameur de satisfaction et de soulagement qui semble sortir d'une seule poitrine humaine. On voit les gens courir vers leurs demeures et se hâter d'aller y profiter de la permission de manger. Dans les rues, les gens du peuple, qui n'y mettent point tant de façons, s'empressent autour des boutiques en plein vent, dressées pour la circonstance, qui leur débitent des aliments tout préparés en vue de ce premier repas. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le besoin de la faim n'est pas généralement le plus impérieux et celui auquel on cherche à satisfaire d'abord.

La privation du tabac semble être la plus cruelle, à en juger par l'empressement avec lequel chacun aspire avec délices et avant toute chose la fumée d'une cigarette, ou porte à ses lèvres desséchées par le jeûne le bout d'ambre ou le simple verre d'un chibouk, longuement et voluptueusement préparé à l'avance, dans cette prévision.

Lorsque les premières exigences de l'estomac se sont apaisées, chacun se sent généralement le besoin d'activer, par le mouvement ou la promenade, une digestion que l'œsophage, contracté par une abstention de douze heures, doit rendre naturellement plus pénible. C'est à ce besoin physique que répondent les jeux et les spectacles forains, — et quelques-uns, par parenthèse, laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la moralité, — dont les places et les principaux carrefours de la ville sont émaillés.

Le joyeux éclairage de toutes les petites boutiques, l'illumination des minarets dont la base se dessine confusément dans les ténèbres, mais dont la colonne élancée apparaît lumineuse vers le sommet, avec son auréole de lampions multicolores tranchant par leur éclat sur le fond sombre de la nuit; la foule qui se presse, les fanfares, les musiques discordantes, les cris bizarres des femmes froissées et des enfants étouffés, pressés par les masses; le gai vacarme des *fantasias* qui traversent, lanternes, fifres, tambourins et *machallas* en avant, cet océan dont les vagues sont formées par des têtes, tout cela constitue un coup d'œil aussi bizarre que pittoresque.

Devant les cafés arabes, des groupes extatiques de buveurs de moka ou de mangeurs de haschich moelleusement repliés sur leurs talons et posés sur des bancs de palmier ou sur des divans de bois, écoutent dans le plus profond recueillement, en s'interrompant à peine pour aspirer une gorgée de fumée, les récits d'un conteur arabe. Ce sont toujours les interminables histoires d'*Abou-Zeid*, les aventures romanesques d'*Ez-Zahir* ou les péripéties d'*El-Delhemeh*, qui en font les frais avec les variantes que l'imagination ou quelquefois même le défaut de mémoire du conteur en désarroi y introduisent assez souvent. Mais, telle est la naïveté de ce peuple enfant, que les Arabes les entendent toujours avec un nouveau plaisir. Notre la Fontaine n'avouait-il pas lui-même que, si *Peau d'âne* lui était conté, il y prendrait un plaisir extrême ?

Les intermèdes ou les temps de repos que prend l'orateur sont remplis par de nouvelles libations de café ou par l'ingurgitation de quelques pâtisseries grossières où le miel et le beurre entrent dans des proportions écœurantes pour un estomac européen.

La nuit se passe ainsi, et c'est surtout un peu avant le lever du soleil que l'alimentation prend un caractère plus solide, en vue du nouveau jeûne qui va suivre. Au coup de canon annonçant le lever du soleil, cette fantasmagorie cesse comme par enchantement. Les boutiques et les cafés, subitement dépeuplés, se referment jusqu'au soir; la ville reprend un caractère d'austérité qui tranche avec les joyeuses folies de la nuit, et le silence des rues n'est plus troublé que par l'activité bruyante des Européens, qui distinguent à peine leur propre dimanche des autres jours de la semaine. Chacun retourne à ses occupations; les plus aisés ou les plus paresseux vont dormir pour tromper plus facilement les angoisses de leur estomac pendant la longue journée que l'aube vient de ramener.

Pendant le Ramadan, presque toutes les administrations publiques chôment durant la meilleure partie du jour et ce n'est que fort tard, dans l'après-midi, et quelquefois même le soir, que l'on peut espérer rencontrer des employés dans les divans. L'expédition des affaires souffre nécessairement de ce renversement des choses, et il est bien difficile, pendant ce mois, d'obtenir une solution administrative de quelque importance. Le Ramadan, facile à supporter par la classe riche et oisive, laquelle compte d'ailleurs, comme toutes les religions, des libres penseurs qui s'en affranchissent en cachette, et quelques-uns même ouvertement, est, au contraire, une période fort pénible à traverser pour les pauvres gens, — et ce sont précisément les plus rigides observateurs, — dont l'existence dépend de leur travail quotidien.

C'est pitié de voir de pauvres portefaix obligés de voguer comme de coutume, à leurs fatigants labeurs ; les pauvres *sakkas* ou porteurs d'eau n'en peuvent mais, et c'est surtout en été qu'ils subissent un véritable supplice de Tantale, en portant aux autres, sur leur dos, l'outre pesante dont les flancs recèlent une eau dont une seule goutte rafraîchirait si bien leur gosier desséché. Mais le devoir et la conscience sont là, et il y a bien peu d'exemples d'infractions au jeûne. Les domestiques, parmi les hommes de peine, qu'ils travaillent peu ou prou, leur salaire ne leur est pas moins dû et leur mois court toujours. Aussi leur indolence naturelle exploite-t-elle sans délicatesse cette bienheureuse exception.

Leurs maîtres, pour peu qu'ils aient quelque humanité, se font un scrupule d'exiger d'eux, pendant cette période, un travail égal à celui qu'ils en attendent d'ordinaire. Mais on peut être certain que la plupart profiteront largement de ce relâchement dans la discipline domestique, et les drôles passent à dormir le meilleur de la journée, pour se refaire des fatigues des nuits qu'ils passent presque tous dehors, à l'insu de leurs maîtres. C'est surtout la classe aujourd'hui si nombreuse des Européens en Égypte, qui est particulièrement victime de ce système d'exploitation.

Il y avait, chez les Romains, une fête d'un caractère

Digitized by Google

aussi original que touchant, pendant laquelle les rôles étaient intervertis : les maîtres servaient leurs esclaves. Mais cette fête ne durait qu'un jour. La même coutume semble prévaloir en Égypte pendant le Ramadan, avec cette différence seulement que la fête dure trente jours.

Mais que faire? renvoyer son domestique *noctumbule !* Ce serait courir le risque d'un choix peut-être pire. Il serait, d'ailleurs, à peu près impossible d'engager un nouveau serviteur pendant le Ramadan. Ceux que cette époque a surpris sans place refusent de s'engager pendant toute sa durée, afin de pouvoir en jouir avec plus de liberté Dans l'intervalle, ils vivent et festoient aux dépens de leurs camarades en condition.

Les liens de la franc-maçonnerie européenne ne sont qu'une mauvaise plaisanterie devant la solidarité étroite qui règne entre les barbarins parmi lesquels se recrutent principalement les domestiques. Ils sont tous frères, et, pour n'avoir pas lu l'*Icarie* de M. Cabet, ils font, comme M. Jourdain faisait de la prose, du communisme sans le savoir. C'est parmi eux que le malencontreux fondateur de Nauvoo aurait dû venir recruter des prosélytes : une seule razzia lui aurait suffi pour peupler sa fantastique colonie.

L'inauguration du Ramadan s'effectue en Égypte, et au Caire surtout, avec une certaine solennité. Ainsi, le 7 février dernier, correspondant au dernier jour du mois de Chaban, qui précède celui de Ramadan, vers deux heures et demie de l'après-midi, un long cortége partait de la préfecture de police, située à l'entrée de la rue de Mouski, et se rendait en grande pompe, traversant la ville dans sa plus grande longueur, jusqu'à la Kala (citadelle), où se trouve la grande mosquée bâtie par Méhémet-Ali et qui lui sert de tombeau.

Le cortége était précédé par une double file de cawas, ou sergents de ville, tout récemment équipés à neuf et vêtus d'un costume de toile grise, dite *treillis*, relevé par des ornements soutachés de vert, et qui rappelle, à peu de chose près, le costume élégant et pittoresqne de nos zouaves d'Algérie. Venait ensuite un bataillon d'infanterie égyptienne, musique en tête.

Cet appareil militaire était suivi par les chefs des principales corporations et les syndics de métiers, les uns à cheval, les autres portés par des mulets ou des baudets. Deux nouvelles files de cawas venaient derrière et précédaient le préfet de police, S. E. Hussein pacha, en grande tenue, accompagné de ses aides de camp, en uniforme aussi. La marche était fermée par un nouveau détachément de cawas et par un grand convoi de peuple.

(*Égypte.*) ***.

LE COMTE DE MARIMONT.

(Voyez le numéro précédent.)

— Vous venez voir Pauline?

— Et qui voulez-vous que je vienne voir? dit mademoiselle Claire.

— Sans doute; mais je suis bien heureux que le pavillon se trouve sur votre chemin.

— Adieu!

— Si vite! Dites-moi donc au moins...

— Quoi?

— Vous avez vu Delval ce matin?

— Apparemment.

— Eh bien?

— Eh bien, quoi encore?

— Vous m'entendez-bien?

— Non, vraiment.

— Croyez-vous qu'il soit aujourd'hui d'humeur à m'écouter? Le moment est-il favorable pour lui parler?

— De quoi?

— Et de quoi voulez-vous que je lui parle?

— Eh bien, mon cher Hector, il faut que je vous en prévienne : il paraît un peu fâché contre vous. Que lui avez-vous donc fait?

— Moi?

— Oui, je ne l'ai pas vu applaudir beaucoup tout à l'heure à l'éloge qu'on lui faisait de vous.

— Vous lui avez donc fait mon éloge?

— Ai-je déclaré que c'était moi?

— Vous lui avez donc dit?...

— Moi! je n'ai rien dit, par exemple!

— Ah! mademoiselle Claire! je suis bien inquiet; ne craignez pas de me donner un peu d'espoir et de courage. Je vois bien, en effet, que Delval n'est plus le même pour moi depuis quelque temps: c'est depuis que je vais trop souvent aux Roches. Il ne peut pas ne pas se douter du motif qui m'y ramène sans cesse, et cela ne lui plaît point. Il veut bien consentir à m'accepter pour ami, mais il ne me juge pas digne d'être son frère... je m'en juge indigne aussi, quand je vous regarde... Pourtant, s'il savait comme je me suis corrigé, quel changement dans ma vie, quel miracle vous avez fait!

— J'ai donc positivement fait un miracle?

— Dites-le-lui! il vous croira.

— Mademoiselle, dit Martin, voilà le commandant.

— Allons! dit-elle, courage!

La Sablonnière tendit ses deux mains hors de la fenêtre et saisit à la fois la rude main du zouave et la douce main de Claire.

Les deux promeneurs s'éloignèrent vite, au pas

Digitized by Google

gymnastique. Ils avaient à peine eu le temps de disparaître derrière un massif d'arbres, que Delval mettait pied à terre devant le pavillon.

VI.

Le commandant était plus pâle et plus sombre encore que la veille, et La Sablonnière en le voyant ainsi se sentit le cœur serré.

Delval alla à la fenêtre et la ferma vivement :

— Il ne faut pas qu'on puisse nous entendre, dit-il. Nous sommes bien seuls ici, n'est-ce pas?

— Seuls, mon ami... Qu'y a-t-il donc?

— Tu vas le savoir. Mets-toi là, près de moi.

Le commandant se laissa tomber dans un fauteuil avec un air d'accablement extraordinaire dans une nature si virile. Il resta un instant sans pouvoir parler. La Sablonnière s'assit près de lui, le regardant avec stupeur, ne sachant par quelle parole rompre ce pénible silence, d'où allaient sortir sans doute de terribles révélations.

— Tu es mon ami, n'est-ce pas, Hector? dit tout à coup Delval en lui étreignant violemment les deux mains, tu es mon ami?

— En peux-tu douter?

— Si je te disais que oui, que répondrais-tu?

— Je répondrais... je répondrais que pour la première fois de ma vie je ne te crois pas.

— Ah! mon ami, je ne me crois pas moi-même; mais je suis si malheureux que ma raison se trouble par instant.

Ce brave soldat, qui tant de fois, l'œil serein, avait affronté des périls suprêmes et supporté des souffrances mortelles était là, le regard plein de larmes, écrasé sous une douleur intime qu'il hésitait à révéler à son meilleur ami; et la voix mâle et vibrante qui se faisait si bien entendre au milieu du tumulte des batailles, étouffée sous l'étreinte de cette douleur, n'avait plus que des sons entrecoupés et sourds. La Sablonnière en était effrayé.

— Voyons, Henri, parle. Raconte-moi tes peines cachées, explique-moi ce doute étrange... Je n'aurai pas, je pense, besoin de me justifier; mais je pourrai te consoler, te conseiller...

— Ecoute, dit Delval de cette voix à peine articulée et inintelligible qui épouvantait La Sablonnière, là, devant moi, tes yeux sur les miens, ta main dans la mienne, écoute... La femme que j'aimais uniquement, ma femme... ma femme me trompe!

— Juliette!

— Oui, Juliette, pour qui j'oubliais mes vieilles amours, la guerre, la gloire, mon épée... Tu me connais, tu sais comme j'adorais mon drapeau, mon métier, seuls sans partage... Eh bien! Juliette qui m'avait pris tout entier ce cœur, jusqu'alors amoureux seulement de la patrie, Juliette me trahit... Elle me trahit... te dis-je, j'en ai les preuves.

— Des preuves?

— Je t'entends. En pareilles affaires, il faut des preuves claires, formelles, matérielles, palpables. J'en ai! je les ai vues, je les tiens, les voilà!

Et, d'un geste frémissant, il tendait à La Sablonnière un fragment de lettre, souillé, à moitié rongé par le feu.

— Eh quoi! dit La Sablonnière, ce chiffon?

— Oui, ce chiffon... On n'a pas bien brûlé la lettre... Il en reste encore assez pour qu'on y lise... Tiens! regarde, lis toi-même.

— Eh bien?

— Eh bien, mon cher Henri!

— N'est-ce pas l'écriture de Juliette?

— Oui, mais je ne vois pas là...

— J'ai vu, moi!

La Sablonnière s'efforçait en vain de récuser le témoignage que le commandant lui montrait. Ce fragment de lettre pouvait donner lieu à des interprétation douteuses, et s'il avait été la seule preuve de la faute de madame Delval, on aurait pu en contester la valeur. Malheureusement, La Sablonnière savait que les soupçons de son ami étaient trop bien fondés : madame Delval avait été bien imprudente.

Delval arrêta court sa complaisante argumentation :

— Mon ami, dit-il, n'essaye pas de me rassurer avec de banales dénégations : cette lettre affirme, et je suis sûr... Je suis sûr que j'ai quelqu'un à tuer : qui? je l'ignore, mais je le saurai! Un instant, je ne sais quels indices, quelles coïncidences fortuites... tes assiduités inaccoutumées aux Roches... pardonne! j'ai pu croire un instant... Ce n'est pas toi, non! ce n'est pas toi, mon ami. Mais qui?

— Mais personne. dit La Sablonnière, personne... Tu n'es pas de ceux qu'on insulte...

— Je suis du moins de ceux qu'on n'insulte pas impunément. Je me vengerai!... Ami, ne cherche pas, quand mon malheur est certain, ne cherche pas encore une fois à le nier, à me consoler. Aide-moi plutôt à me venger. Entre deux amis comme nous, tout est commun, et l'honneur d'abord! Qui insulte l'un insulte l'autre, ne le penses-tu pas?

— Assurément. Mais, en supposant ce que je ne veux pas admettre, que veux-tu que je fasse?

— Que tu m'aides à découvrir ce que je cherche.

— Que me demandes-tu? embrasser ta querelle, la soutenir en face d'un homme, c'est bien : mais quoi! m'associer à tes mauvais soupçons, à tes inquisitions jalouses, chercher les preuves d'une faute imaginaire de madame Delval, machiner la perte


Digitized by Google

d'une femme! en vérité, c'est plus que ne commande l'amitié. Un galant homme ne saurait... Non, tu n'y songes pas.

— Je ne te demande pas cela, dit Delval. Il n'est plus besoin de convaincre la coupable; c'est son complice qu'il me faut montrer. Dans l'état où je suis, où tu me vois, le cerveau troublé, la vue incertaine, je pourrais me tromper, puisqu'un moment mes soupçons se sont égarés jusqu'à toi. Et le résultat d'une erreur en ceci, penses-y bien, c'est la mort d'un homme!

Le commandant s'était levé, ses yeux lançaient de vraies flammes, sa voix avait repris ses éclats de tonnerre; il était terrible à voir, terrible à entendre.

— Voyons! essaya de dire La Sablonnière, un peu de calme...

— Du calme! cria Delval, plus de calme pour moi avant que je l'aie tué! Mais qui? Ah! qui dois-je tuer? Je suis sûr de l'insulte, j'ignore l'insulteur. Quel supplice! Je porte incessamment mes regards autour de moi; je soupçonne tout le monde, je ne découvre personne. Songer qu'il est là, près de moi, que je lui parle, que je lui serre la main, que je l'appelle mon ami peut-être, qu'il se cache de moi pour rire!... Par le Ciel! il ne rira plus longtemps, je le saisirai, je l'écraserai! Dabord, quelques indices avaient pu faire croire que Marimont...: mais sa femme est presque la sœur de la mienne, et d'ailleurs il affiche madame Plantier.

— Silence! dit La Sablonnière, on vient.

Son valet de chambre entr'ouvrait la porte.

— Que voulez-vous? dit La Sablonnière; j'ai à faire...

Le valet de chambre paraissait ne pas avoir envie de se retirer et avait l'air mystérieux d'un confident.

— Voyons! dit vivement La Sablonnière, qu'y a-t-il? Dépêchez. Parlez!

— Monsieur a-t-il vu une lettre qu'on a apportée pour lui, il y a deux heures? C'était pressé. Je l'avais mise là, sur le bureau de monsieur.

— Donnez donc! C'est bien! allez! Tu permets, Henri?

— Puisque c'est si pressé...

Le commandant regarda avec attention le billet que le domestique remettait à La Sablonnière; on eût dit qu'il en reconnaissait l'écriture. Il observait Hector lisant.

— Eh bien, dit-il en tâchant de rire, voilà, si je ne me trompe, un petit billet qui semble t'émouvoir. Un billet amoureux, je gage. J'espère qu'il ne vient ni de Marneville, ni de la Saulnaie, ni... des Roches... C'est de Valenciennes, sans doute.

— Pourquoi supposes-tu?

— Allons! j'ai bonne vue... Pourquoi ce billet a-t-il passé si près de moi? Sans le vouloir j'ai été indiscret. J'ai reconnu une écriture de femme. Pour un peu, j'aurais reconnu la main...

— Tu as des yeux de lynx, dit La Sablonnière, éclatant de rire avec effort.

— Des yeux de jaloux, mon cher... Et qu'est-ce qu'on t'écrit? Lis-moi un peu ce style pour me distraire.

— Voilà où tu es indiscret, vraiment.

— Tu ne veux pas me montrer?...

— On ne montre pas ces billets-là, dit La Sablonnière, on les brûle, ou quand on est au mois de juillet et qu'on n'a pas de feu, on les déchire en tout petits morceaux.

— Tu avoues donc? dit le commandant; et il avança la main vivement, comme pour saisir la lettre que La Sablonnière déchirait.

La Sablonnière, plus vivement encore, en fit vingt morceaux et les mit dans sa poche, riant toujours.

Le domestique n'était pas sorti et demeurait sur le seuil, paraissant avoir quelque chose à dire.

— Eh bien, qu'y a-t-il encore? demanda La Sablonnière.

— Monsieur, répondit le domestique, une personne est là qui voudrait vous voir tout de suite.

— Bon! dit le commandant; je parierais qu'on vient chercher la réponse au billet. Elle l'a attendue deux heures. Pauvre femme! Allons, adieu! Discrètement, je te laisse. Au revoir!

— Où est cette personne? demanda La Sablonnière visiblement troublé.

— Je l'ai fait entrer ici, dit le valet de chambre indiquant une chambre à gauche.

Delval se dirigeait du côté indiqué. La Sablonnière le retint.

— Non, par ici, mon ami! tu te trompes...

— Ah! pardon!.... j'allais sottement.... Au revoir!

Il sortit enfin.

La Sablonnière ayant fermé la porte sur lui, courut introduire la personne annoncée, en ordonnant au valet de chambre de ne plus laisser entrer âme qui vive.

C'était madame Delval qui était là, pleurante, terrifiée, défaillante...

VII.

— Vous ici, Juliette! s'écria La Sablonnière, vous! Pourquoi? Quelle imprudence! Savez-vous qui sort d'ici à l'instant, Delval. Delval, qui vient de m'avouer; le croiriez-vous? qu'il me soupçonnait... Et quand on m'a remis devant lui votre billet,


Digitized by Google

il semblait se douter... Pourquoi êtes-vous venue ainsi?... Mais qu'avez-vous?

Elle s'affaissait sur elle-même; il fut forcé de la prendre dans ses bras et de la porter sur un canapé.

— Je suis perdue, murmura-t-elle. Il sait tout! Je suis perdue!

Elle sanglotait et se cachait la figure dans les coussins.

La Sablonnière se sentit touché par ce désespoir qui n'était pas une comédie; il lui dit doucement quelques bonnes paroles qui la ranimèrent un peu.

— Vous êtes bon, dit-elle en lui baisant les mains. Vous me sauverez... je n'espère qu'en vous... Ecoutez... si vous saviez! Je ne suis pas si coupable que vous le pensez... Il y a des fatalités...

La malheureuse femme se mit alors à lui conter ses tristes secrets : comment avant son mariage avec Delval elle avait été recherchée par M. de Marimont, poursuivie, obsédée, compromise même... Veuve à vingt ans d'un vieux mari à qui son tuteur l'avait jetée au sortir du couvent pour s'en débarrasser, seule au monde, sans les conseils d'une mère, elle avait sans doute donné prise à de méchants bruits par quelques indiscrétions, quelques manéges de coquetterie : inexpérience, légèreté de l'âge, pétulance d'une liberté reconquise, marivaudage enfin, rien de plus. Devant ces bruits injurieux elle avait pris peur; elle s'était sauvée en Italie, paraissant fuir la médisance et non la calomnie. Delval l'avait rencontrée, aimée; elle ne l'aimait pas, mais elle l'estimait; elle trouvait en lui un honnête homme qui la couvrait de son nom, de son bras au besoin; elle l'avait épousé sans passion, mais loyalement, espérant l'aimer, voulant être une honnête épouse.

Mais quoi! s'il est des femmes qui courent au-devant de leur perte, il en est d'autres que tout semble y pousser. La calomnie, qui l'avait poursuivie pendant son veuvage, avait laissé des traces qu'elle retrouva, en rentrant à Paris, au bras de Delval.

Quelques échos en arrivèrent jusqu'à lui. Juliette, bientôt, se vit soupçonnée, épiée, presque haïe... Elle en fut humiliée, blessée, aigrie... Personne auprès d'elle pour la conseiller, la soutenir, la défendre des autres et d'elle-même. C'est alors que M. de Marimont arriva; il vit ce trouble et en profita habilement; il dit à madame Delval qu'il l'avait bien aimée, qu'il l'aimait toujours, qu'il ne s'était marié que par dépit: elle le crut, et, lassée de la lutte et de l'injustice, elle fut coupable enfin, parce qu'on la croyait coupable. Mais elle n'avait pas tardé à se repentir; elle avait bientôt reconnu la futilité de Marimont, et, voyant la douleur sérieuse et la colère de Delval, elle avait compris toute son erreur. Il n'était plus temps; l'expiation était proche. Delval ne doutait plus d'une trahison.

Ce récit, coupé de larmes et de sanglots, avait épuisé les forces de madame Delval; elle se jeta défaillante dans les bras de La Sablonnière en criant : « Sauvez-moi! »

En ce moment on entendit un grand bruit dans le salon voisin. Ecartant violemment le domestique qui voulait l'arrêter, le commandant Delval força la porte et apparut formidable, tel que l'avait vu l'ennemi à Sébastopol et à Solferino.

VIII.

La Sablonnière, interdit, soutenait madame Delval qui, sans son secours, fût tombée. Le commandant les regardait, du seuil, immobile: sa main se crispait sur son stick. Il fit deux morceaux de sa légère badine, les jeta à l'autre bout du salon, s'avança vers le groupe que formaient sa femme et La Sablonnière.

Un étrange sourire plissa ses lèvres pâles, et, lentement, doucement, il dit à sa femme :

« Eh bien, madame, je ne vous gronderai pas en ce moment, qui serait mal choisi. Malgré votre indisposition et ma défense formelle, vous avez voulu sortir ce matin et aller voir madame de Marneville; c'était une trop longue course; heureusement le pavillon de La Sablonnière s'est trouvé sur votre route... Enfin ce n'est rien... Prenez mon bras, je vais vous mener jusqu'au château, où les soins de votre amie vous remettront.

— En effet, essaya de dire La Sablonnière...

— Attends-moi, dit le commandant, je reviens. »

Et il emmena sa femme, la portant presque, car elle se traînait à peine.

La Sablonnière voulait les suivre : un geste impératif du commandant le retint.

Quelques minutes après, Delval rentrait, et, marchant sur La Sablonnière comme la statue du commandeur sur don Juan :

— Maintenant, monsieur, dit-il, quand vous tuerai-je, s'il plaît à Dieu?

— Henri! s'écria La Sablonnière, en voulant lui prendre la main, que dis-tu?

— Ce que je vais faire, répliqua Delval en le repoussant violemment.

— C'est à moi que tu parles, à moi, ton ami! Ah! tu le disais tout à l'heure, ta douleur t'égare... Tu ne me reconnais pas... Voyons, c'est une folie, un mauvais rêve...

— Voyons, monsieur, pas de phrases, dit le commandant; la situation où nous sommes n'en comporte pas. Vous vous êtes assez moqué de moi, je pense. J'étais venu ici ce matin pour m'excuser de vous avoir soupçonné, pour vous demander des consola-


Digitized by Google

tions, des conseils. Ah! vous aviez bien joué votre rôle; je partais, abusé plus que jamais, vous remerciant, vous embrassant... Vous deviez bien rire de moi, en dedans, n'est-ce pas? Mais, par malheur, si habile qu'on soit à machiner une scène, on ne peut pas tout prévoir, la sottise d'un valet, par exemple. Votre domestique a fait passer trop près de mes yeux la lettre de ma femme. J'en avais bien reconnu l'écriture; mais je voulus croire que j'avais mal vu. J'hésitais à vous croire si lâche. Contenez-vous, je vous prie: si je vous insulte, je vais vous donner satisfaction. — Oui, je me refusais à croire... j'hésitais même à venir m'assurer de ma honte, de la vôtre... J'entre enfin et je vois... Vous comprenez, monsieur, que je viens vous dire: Dans quel lieu, par quelles armes, demain, vous tuerai-je si Dieu est juste?

La Sablonnière, pendant cette terrible apostrophe, était demeuré muet, immobile, accablé. D'un geste magnifique, il posa la main sur une boîte de pistolets qui se trouvait sur la table, et dit au commandant:

« Si tu oses croire ce que tu oses me dire, Henri, qu'attends-tu? Voici des pistolets. Prends! fais-toi justice! »

Le commandant recula, sans répondre.

La Sablonnière ouvrit la boîte prit un des pistolets, et, le tendant à Delval:

— Il est chargé, prenez!

— Ah! ne me tentez pas, monsieur, dit le commandant, qui se cramponnait à un fauteuil, pour ne pas se jeter sur l'arme qu'on lui offrait.

— Eh bien! dit La Sablonnière avec un calme presque sublime, vous hésitez? Ne savez-vous pas que, si je suis le lâche que vous dites, vous pouvez m'assassiner, sans rien craindre: le jury vous acquittera.

Le commandant passa la main sur son front mouillé de sueur: il ne voyait plus clair; il ne pouvait plus parler.

— Allons! monsieur, assassinez-moi, continua La Sablonnière... Qu'attendez-vous? Ne savez-vous pas aussi que, si vous ne vous dépêchez pas de prendre ce pistolet, je pourrais le prendre, moi; que j'aurais peut-être le droit de m'en servir contre un homme qui vient ainsi, chez moi, m'insulter?

Le commandant se croisa les bras sur la poitrine et se redressa de toute sa hauteur devant son adversaire, en disant:

— Faites donc! vous avez fait mieux!

La Sablonnière ferma la boîte, courut vers Delval, et, le serrant dans ses bras:

— Henri! c'est affreux! c'est insensé!... Tu as perdu la raison! Reviens à toi...

— Écoute, dit Delval se dégageant de cette étreinte, écoute!... Oui, malgré tout, je ne peux croire... Mais il t'est bien facile de me prouver mon erreur: explique-moi seulement ce que ma femme est venue te dire ici; parle! et je te croirai, et je te demanderai pardon... Dis-moi...

— Je ne le puis, répondit froidement La Sablonnière.

— Vous ne le pouvez pas! s'écria Delval. C'est bien! Il suffit, monsieur. Cherchez vos témoins, je vais chercher les miens. Il est au moins inutile, vous le penserez comme moi, que l'on sache la cause de notre duel; nous nous contenterons d'affirmer qu'il y a eu insulte grave, mortelle; et que le combat doit être un combat à mort. Vos témoins, sans discuter sur le fond, n'auront qu'à fixer les armes, le lieu, l'heure; peu m'importent ces détails, pourvu que le jour soit demain.

— Je ne me battrai pas, dit tranquillement La Sablonnière.

— Nous ne vous battrez pas! Vous avez donc dans le cœur toutes les lâchetés! Il n'y a donc pas de cœur sous cet habit!

Et, ne se possédant plus, il saisissait La Sablonnière au collet d'une main violente.

La Sablonnière était d'une force peu commune; il prit la main du commandant, la serra à lui faire lâcher prise, et, l'éloignant:

— Il n'est pas besoin, monsieur, d'un habit de soldat pour avoir du cœur. Vous n'avez pas compris, vous ne m'avez pas laissé achever ce que je voulais dire. Je voulais dire, — entendez-moi bien, — que les armes, comme à vous, me sont indifférentes; que si l'on choisit l'épée, je ne ferai que parer; que, si l'on choisit le pistolet, je tirerai en l'air; que je vous aime; que je n'aurai pas la force de vous tuer; que nous ne nous battrons pas; que vous m'assassinerez, que vous m'assassinerez demain, puisque le cœur vous manque pour m'assassiner aujourd'hui.

— Vous vous battrez, monsieur, cria le commandant; vous vous défendrez. Je suis un soldat, je ne suis pas un assassin.

— Vous le serez, dit simplement La Sablonnière.

— Ah! vous bouleversez ma raison!... Cette explication, au nom du ciel! au nom de notre vieille amitié, Hector, donne-la-moi!

— Henri! si je te demandais de trahir le secret qu'on t'aurait confié, le trahirais-tu, réponds, même pour sauver ta vie?... Tu vois bien que tu n'oses pas dire oui. Pourquoi veux-tu me déshonorer? Si madame Delval, ayant foi dans la loyauté de ton ami, a bien voulu m'honorer d'une confidence où sont peut-être engagés l'honneur d'une femme et la vie d'un homme, puis-je parler, même à toi?


Digitized by Google

— Ne suis-je pas capable de garder un secret que garde ma femme? répliqua Delval d'un ton sec. Il s'agit ici, en effet, de l'honneur et de la vie de plusieurs personnes. Veux-tu parler?

— Je ne le puis, tu le sais bien.

Delval marcha vers la porte, et l'ouvrant :

— Si je sors d'ici maintenant, dans une heure, monsieur, mes témoins seront chez vous.

La Sablonnière n'avait plus rien à répondre.

— Adieu donc, dit Delval ; nous ne nous reverrons que sur le terrain ; et là, monsieur, je vous en prie, défendez-vous, car je jure Dieu que je chercherai à vous tuer.

— Henri ! cria encore La Sablonnière en voulant courir après lui.

Mais le commandant était déjà à cheval, et, mettant les deux éperons dans les flancs de sa monture, disparaissait.

La Sablonnière tomba sur une chaise, désespéré, faisant effort pour ne pas pleurer. Le brave garçon demeura ainsi quelque temps, accablé.

IX.

Il se trouvait, pour la première fois de sa vie, en face d'un grand devoir : il n'hésitait pas à l'accepte. Avant de trahir la confiance de madame Delval, il fût mort dix fois. Sur ce point, nul doute ; mais il lui eût fallu plus que de l'héroïsme, il lui eût fallu vraiment une dureté stoïque pour subir son malheur avec calme et l'œil sec. S'il ne laissait pas sa vie dans cette rencontre fatale avec le commandant, il y laissait du moins son bonheur. Il perdait Claire, et, sans sauver Juliette, sans profit pour ses amis, pour madame de Marneville, pour Delval, qu'il aimait toujours malgré son injustice. Ce sacrifice sans utilité était cruel, vraiment ! N'importe ! il devait s'accomplir ; La Sablonnière, encore une fois, l'acceptait avec résolution, mais il souffrait.

Il se leva enfin et sortit pour respirer un peu à travers le parc.

Tout à coup un éclat de rire lui fit relever la tête.

Il aperçut en face de lui mademoiselle Claire, qui arrivait toute joyeuse, et Martin, qui la suivait, l'air un peu soucieux.

— Monsieur Hector, dit la jeune fille, vous devenez décidément bien sérieux. Vous gesticuliez si bien, la tête baissée dans vos méditations, que vous alliez vous heurter dans un arbre ou dans moi... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez donc? Vous paraissez bien sombre. Est-ce que?...

Elle n'ajouta rien, craignant d'en trop dire.

La Sablonnière fit tous ses efforts pour sourire ; il y réussit à peu près, de façon à ne pas inquiéter mademoiselle Claire, qui s'éloigna en lui jetant le plus gentil adieu du monde. Le cœur d'Hector se fendait : il était temps qu'on le laissât seul.

Comme il reprenait tristement sa promenade, Martin revint à lui tout courant et lui dit vite à l'oreille, en lui tendant une lettre :

— Pour vous, monsieur; de la part de madame. Pressé et secret, je crois. J'ai fait demi-tour pour que mademoiselle ne vît pas..... Je la rejoins.

Il se sauva. La Sablonnière ouvrit précipitamment la lettre.

La lettre, écrite d'une main tremblante, coupée en phrases incohérentes, froissée, humide encore de quelques vraies larmes, était de madame Delval.

— Mon ami, disait-elle, un mot tout de suite, de grâce ! Que s'est-il passé entre vous et lui ? Sauvez-moi, s'il en est temps encore. Je n'ai pas eu la force de feindre davantage ; je me suis jetée aux pieds de Pauline ; c'est un ange ! elle m'a pardonnée... Il n'est pas là ; je voulais lui parler... Chargez-vous de lui dire qu'il oublie ce que je tâcherai d'oublier : maintenant, c'est fini entre nous, et mes regrets, mes remords dureront plus longtemps que mon erreur. Je n'ai d'espoir qu'en vous. Sauvez-moi, et je vous bénirai toute ma vie, si je survis à ces angoisses. Sauvez-moi, mon ami !

— La sauver ! comment ? se demandait La Sablonnière regagnant son pavillon.

M. de Marimont y arrivait en même temps que lui.

— Eh bien ! mon ami, dit le comte dès qu'il l'aperçut, que se passe-t-il ?

— Tu le sais déjà?

— Oui, en rentrant à Marneville, j'ai rencontré Delval qui en sortait, au galop, pâle, tremblant de colère : « Vous allez voir M. de La Sablonnière, m'a-t-il dit ; veuillez me rendre le service de régler avec lui les conditions de notre duel. » Etonné, je veux interroger : « Une insulte mortelle, ajoute-t-il ; un duel à mort, vous entendez, et pour demain surtout ! Peu m'importe le reste ! » Et il me laisse sans pouvoir me donner d'autres explications, prétendant que tout est convenu déjà entre vous deux.

— Et c'est toi qu'il charge de... C'est bien ! Je suis à tes ordres...

— Mais qu'y a-t-il donc ?

— Je ne puis te le dire ; je dois me tenir dans la réserve où est demeuré Delval. Il faut, en effet, que ce duel ait lieu ; c'est nécessaire... Il ne peut s'éviter. Mais demain, c'est impossible ; j'ai besoin de deux ou trois jours de délai pour arranger quelques affaires. D'ailleurs, je n'ai pas de témoins ici, puisque u es le sien. Il m'en viendra après-demain de


Digitized by Google

Paris; j'ai quelques amis dans le nombre des invités que Plantier appelle pour la fête qu'il va donner à la Saulnaie. Déclare donc à Delval que tout est convenu, mais seulement pour le lendemain de cette fête. Maintenant, là-dessus, plus un mot. J'ai à te parler d'autre chose de la part de madame Delval.

— De la part de madame Delval? Quoi donc?

— Madame Delval veut bien me charger d'une mission de confiance très-délicate et qu'un ami commun peut seul remplir. Soyons brefs! Le temps me presse. Emportée un instant hors de la raison et du devoir, Juliette veut y rentrer. Tu m'entends?

— Mais...

— C'est madame Delval qui, expressément, me charge de te dire qu'elle déplore un instant de fatale erreur et qu'elle te prie de l'oublier.

— Mais encore...

— Elle te l'ordonne, entends-tu? Voyons! je te l'ai dit, les heures sont précieuses, les minutes même... Ne perdons point de temps en vaines paroles. Faut-il te donner ma parole d'honneur que je te transmets la prière, l'ordre formel de Juliette? Je te donne ma parole. Maintenant, je t'en prie, agis en galant homme; plus un mot, plus un geste qui se souvienne du passé. Et si, par hasard, cette malheureuse femme a eu l'imprudence de t'écrire, si tu as eu le mauvais goût de conserver quelques lettres... Rends-les-moi.

— Mon cher, dit M. de Marimont sèchement, voilà un ton impératif...

— Ce n'est pas moi qui ordonne, c'est elle.

— Soit! mais voilà une communication qui me semble tout au moins insolite. Tu me parais prendre ici des intérêts de Delval un soin étrange qui vraiment a lieu de m'étonner. Est-ce pour cela qu'il veut te tuer?

— Ah! qu'oses-tu supposer?

— Parbleu! ce que tu oses bien affirmer de moi. Voyons, mon cher, si amis que nous puissions être, c'est aller un peu vite et un peu loin. Je te disais ce matin que j'avais craint un instant ta concurrence aux Roches; mais, en vérité, je pourrais y croire d'après ceci, et...

— Et quoi, s'il te plaît? dit vivement La Sablonnière, qui commençait à trouver de la colère au fond de sa douleur et de son dévouement.

— Eh bien! répondit le comte avec hauteur, nous pourrions, si je ne me trompe, changer de rôle, et, au lieu d'être le témoin de votre adversaire, monsieur, je pourrais être votre adversaire, moi-même!

— Toi! s'écria La Sablonnière.

Ce dernier coup était trop fort, en vérité! La Sablonnière sentait son cerveau se briser. Il n'avait qu'un mot à dire pour mettre Marimont à ses genoux; et ce mot lui brûlait les lèvres. Mais il se contint héroïquement.

— C'est bien! dit-il. Mais vous n'oublierez pas, je pense, qu'il s'agit d'abord de l'affaire de M. Delval. Nous réglerons la nôtre ensuite, si je suis encore de ce monde. Laissez-moi donc, je vous prie: cette conversation pénible ne saurait se prolonger. Mais, encore une fois, songez qu'entre madame Delval et vous il y a désormais deux hommes qui ne seront pas sans doute morts tous les deux dans trois jours.

— Ainsi tu persistes à maintenir ce que tu n'as pas craint de me dire? répondit le comte, qui visiblement ne se possédait plus.

— Je ne te permets pas d'en douter.

— Et, si madame Delval t'a chargé de cette singulière mission, c'est toi peut-être qui l'a sollicitée à tes risques et périls.

— Peut-être.

— Mais me dire cela, à moi! Sais-tu bien!...

— Tu me l'as demandé; et si je dissimule quelquefois les vérités qui exposent les autres, je ne dissimule jamais celles qui n'exposent que moi.

— Il suffit. Adieu!

— Adieu donc! Je ne suis plus votre hôte, monsieur, si je veux bien encore demeurer votre ami... Mais n'effrayons pas ma cousine du bruit de cette querelle, s'il vous plaît; je vais trouver un prétexte pour expliquer mon retour à Valenciennes dès ce soir.

—Vous êtes libre, dit le comte en saluant La Sablonnière cérémonieusement.

Il partit.

La Sablonnière, resté seul, se prit la tête à deux mains et songea.

Il avait vraiment matière à songer. Cette triste journée avait accumulé sur lui plus d'événements que toutes les années de la vie facile qu'il avait menée jusqu'alors. En un jour, par un dévouement stérile, perdre ses plus chères espérances, s'exposer au fer ou au plomb de ses deux amis à la fois, de la sorte! succomber en laissant peut-être une mémoire contestée, et sûrement un regret douloureux dans le cœur de cette charmante enfant qui l'aimait: il y avait là de quoi faire mollir le plus ferme courage; et La Sablonnière avait le droit de trouver bien dures les lois de l'honneur et de l'amitié. Avant la provocation du comte, la mesure paraissait déjà comble; mais cette complication singulière, qui faisait de Marimont le témoin de Delval, son second même, c'était trop.

La Sablonnière se trouvant par hasard en face d'une glace, s'y regarda et se demanda si c'était bien lui qu'il voyait. Il éclata tout à coup d'un rire nerveux, frappa du poing une console chargée de potiches


Digitized by Google

japonaises et en brisa deux. Cela le soulagea un peu. Il pensa alors qu'il fallait agir sans tarder. Il fit seller en toute hâte un cheval, partit au galop et garda cette allure jusqu'à Valenciennes, où il arriva en moins d'une demi-heure, ayant fait trois lieues.

Cette course furieuse avait à peu près crevé sa monture, mais elle avait rendu à son cerveau un peu de calme.

Il s'enferma chez lui, ordonnant de ne recevoir absolument personne, et, sans se débotter, il se mit à son bureau où il écrivit pendant une heure, chose inaccoutumée, car il n'aimait point écrire. Mais on ne fait point son testament tous les jours, et, se voyant entre deux duels, La Sablonnière jugeait convenable de faire son testament. Evaluant à vue d'œil sa fortune, il remarqua en souriant que si ses folies lui avaient coûté cher, sa vertu lui coûtait bon aussi. En dépit de tout, il trouva qu'il pouvait faire de son patrimoine écorné deux parts encore assez belles : l'une pour les pauvres, l'autre pour Claire.

Ce document bien parachevé, parafé, scellé et placé soigneusement dans un tiroir, il respira avec satisfaction, fit deux ou trois tours dans la chambre et fuma un tiers de deux ou trois cigares ; puis, son plan bien arrêté, il revint s'asseoir encore devant son écritoire et griffonna vivement quatre lettres qu'il fit porter immédiatement, les deux premières à Marneville, les deux autres aux Roches.

Des deux lettres envoyées à Marneville, l'une expliquait à la comtesse qu'une affaire imprévue avait amené et retenait La Sablonnière à Valenciennes pour deux ou trois jours peut-être, jusqu'à la fête de la Saulnaie. Il donnait rendez-vous là à sa belle cousine et sollicitait, exigeait l'honneur d'ouvrir le bal avec elle.

Un autre billet, à l'adresse de M. de Marimont, prévenait le comte de l'excuse donnée à Pauline et lui assignait aussi à lui-même un rendez-vous au bal de Plantier.

Aux Roches, le commandant recevait avis du retard nécessaire de la rencontre, et La Sablonnière envoyait à madame Delval quelques paroles d'encouragement.

Lassé par les fatigues de cette débauche épistolaire, La Sablonnière, malgré ses préoccupations, s'endormit bravement, comme le prince de Condé à la veille de Rocroi.

X.

Le lendemain matin, comme la Sablonnière dormait encore, Plantier, violant familièrement son domicile, vint le réveiller avec de grands cris.

— Te voilà ici ! par quel hasard ? J'arrive de Marneville, où j'allais te chercher ; on m'a dit que tu étais venu coucher à Valenciennes, j'ai donné un tour de roue de plus et me voilà. Mon cher Hector ! il n'est plus temps de dormir ouvre les yeux, et les oreilles ; j'ai à te parler d'affaires graves.

— Quoi donc ? dit la Sablonnière en bâillant.

— Comment ! tu me le demandes ? N'est-ce pas aujourd'hui jeudi ?

— Après ?

— Et n'est-ce pas samedi qu'on renouvelle à la Saulnaie les fêtes de la Régence ?

— Ah ! bien ! la mascarade ?

— Et n'es-tu pas un des ordonnateurs de la solennité ?

— Certainement, et que veux-tu que je fasse ?

— Que tu restes ici, puisque t'y voilà. Pendant que je commande à la Saulnaie un régiment de décorateurs, tu me feras le plaisir d'attendre ici les amis qui nous viennent de Paris ; tu les recevras et tu me les amèneras. Puis-je m'en remettre à toi de ces soins ?

— Parfaitement. D'autant mieux que j'ai affaire de quelques-uns d'entre eux.

— Pourquoi ?

— Cela ne te regarde pas.

— Merci toujours ! Ton costume est-il prêt ?

— Je l'attends par le train de ce soir.

— Moi, j'ai le mien déjà. Admirable, mon cher, adorable, poudré, musqué, brodé, pailleté, l'idéal des élégances du XVIIIe siècle. J'ose dire que le maître de la maison pourra donner le ton à ses invités.

— Ce sera beau. Peut-on savoir ?

— Tu me promets d'être discret ?

— Parbleu ! Je sais garder les secrets qu'on me confie.

— C'est que je compte sur un effet de surprise.

— Tu n'en as pas besoin ; mais parle.

— Eh bien ! mon cher, dit Plantier en pirouettant comme s'il eût eu des talons rouges, j'apparaîtrai après-demain en Richelieu. Pas le cardinal ; l'autre, le galant maréchal, pour qui Mars et Vénus furent toujours d'accord ; l'ami de M. de Voltaire et de madame de Pompadour, de tous les beaux esprits et de toutes les belles dames du temps, qui fut de l'Académie sans savoir l'orthographe.

— Tu pourrais en être, dit La Sablonnière.

— Si j'étais duc... Mais je ne serai Richelieu qu'une seule nuit. Enfin, tu verras, ce sera charmant. Une foule de jolies femmes, toutes les fleurs du Nord et celles de Paris, le parc illuminé à giorno, — douze cents lanternes vénitiennes. — Marimont, qui a un goût exquis, a ordonné la décoration avec ma femme, qui a bon goût aussi, tu sais...

— Parbleu ! tu en es la preuve.

— Merci ! Bref, la fête sera coquette ; on en par-


Digitized by Google

lera. Adieu ! Je compte sur toi, et je me sauve ; je suis pressé.

— Adieu !

— Ah ! j'y pense : toi qui es l'ami de Delval, dis-lui donc, je te prie, de ne pas se déguiser en Othello tournant autour de sa pauvre Desdémone, l'air farouche..... N'as-tu pas remarqué comme il tourmente cette charmante madame Delval? Elle paraît fort ennuyée, et lui se rend ridicule gratuitement. Qu'il ne vienne pas dans une mascarade avec des airs de tragédie, que diable ! Allons, adieu ! Je bavarde, et le tailleur de Richelieu m'attend. Adieu, cher !

— Cet imbécile a dit le mot juste, pensa La Sablonnière ; il y aura une tragédie dans sa mascarade. Enfin, c'est la vie !

Dans le nombre des invités qui arrivèrent de Paris le lendemain, La Sablonnière trouva les deux témoins qu'il cherchait. M. de Marimont pria un troisième convié de l'assister, et, quelques heures avant la fête, une conférence préliminaire eut lieu à Marneville entre les quatre personnes qui tenaient entre leurs mains la vie de deux hommes dignes de vivre. Les témoins furent tous d'avis qu'une lutte si grave, si étrange, ne pouvait s'engager ainsi, sans plus d'explication. Les deux adversaires consultés refusèrent obstinément de rien expliquer. Les témoins, ne voulant rien conclure ainsi, se donnèrent rendez-vous à la Saulnaie, pour aviser. On pouvait encore espérer un rapprochement entre Delval et La Sablonnière, à la faveur du bal qui allait les tenir vis-à-vis l'un de l'autre toute la nuit.

Au moment où les salons de madame Plantier se remplissaient d'une foule parée et joyeuse, M. de Marimont et les trois autres témoins, arrivés des premiers, se réunirent dans un petit salon écarté. Ils avaient revu les deux adversaires et les avaient retrouvés dans la même résolution, dans le même silence.

M. de Marimont, malgré son irritation contre La Sablonnière, avait réfléchi ; il hésitait à croire qu'Hector fût son rival, et cherchait vainement la cause qui avait pu le mettre aux prises avec Delval.

Il exposa vivement aux autres témoins les doutes qui l'agitaient.

Deux amis anciens comme La Sablonnière et Delval, deux futurs beaux-frères, sans aucun motif apparent, sans aucune cause avouée ni imaginable, se battre ainsi, tout à coup, à mort ! Il y avait là quelque chose d'inexplicable qui devait être expliqué avant qu'on se résignât à les mener sur le terrain.

Dans les termes d'intimité où était le comte avec les deux adversaires, son avis avait beaucoup de poids. Cependant, avec des hommes résolus comme La Sablonnière et le commandant, un ajournement semblait difficile, un désistement impossible.

Un des témoins d'Hector déclara que La Sablonnière paraissait n'avoir pas provoqué la lutte, mais seulement l'avoir acceptée avec regret : il n'avait pu le dissimuler tout à fait. On avait pu même démêler dans les réticences où il s'enfermait qu'une erreur seule le séparait de son ancien ami. Celui-ci, d'autre part, au milieu de sa colère, avait indiqué que La Sablonnière avait encore un moyen d'éviter cette fatale rencontre.

Puisqu'on avait encore devant soi un délai de quelques heures pour éclaircir cette mystérieuse affaire, il fallait tenter un dernier effort.

Les quatre témoins se mirent à la recherche des deux adversaires pour le tenter.

Comme ils sortaient du salon, madame Delval y entrait. Elle cherchait un peu de solitude et de repos. Forcée d'assister à cette fête pendant qu'elle avait la mort dans le cœur, elle avait profité de la confusion de la mascarade pour se sauver en ce recoin. Mais on l'avait vue, on l'avait suivie, et, comme elle ôtait son masque pour respirer, une femme enveloppée d'un ample domino et soigneusement masquée l'aborda. Madame Delval s'était hâtée de remettre son masque, mais elle avait été reconnue.

— Ne vous sauvez pas, ma toute belle, dit le domino ; souffrez qu'un instant je vous retienne. Vous allez peut-être le chercher : je viens vous parler de lui.

— Que voulez-vous dire?

— Ah ! ma chère, masquons notre visage, soit ! mais démasquons notre cœur, s'il vous plaît.

— Qui êtes-vous donc?

— Votre amie, si vous voulez, ou votre ennemie, à votre choix. Il dépend de vous.

— Mon ennemie ! pourquoi ? dit madame Delval effrayée, car il y avait bien de la haine dans la voix du domino.

— Ne vous effrayez donc pas si tôt, madame, reprit le domino ; et puisque nous sommes bien seules ici, asseyez-vous un peu, près de moi, pour causer, mais sincèrement, de bonne amitié. Si vous ne m'y forcez pas, je ne veux pas vous perdre.

— Me perdre ! balbutia Juliette terrifiée ; que vous ai-je fait ?

— Ce que vous m'avez fait ! répliqua le domino avec éclat. Puis, doucement, d'un ton ironique : Si vous ne le savez pas, je vais vous l'apprendre. Ecoutez. Vous êtes bien jeune, vous n'avez guère plus de vingt ans ; moi, j'en aurai bientôt trente, je suis vieille : vous voyez comme je vous parle franchement, en amie. Si jeune pourtant que vous soyez, vous avez déjà l'expérience de deux mariages, et le premier vous a appris combien la condition des femmes est mauvaise en ces affaires. On traite de nous sans nous, on ne nous laisse pas même choisir



notre chaîne; on nous livre, on nous lie, et on nous prêche ensuite la résignation. Qu'arrive-t-il? Quelques-unes d'entre nous, si leur lot est tolérable ou si elles sont héroïquement vertueuses, quelques-unes peuvent se résigner; mais les autres? Je vous avouerai sans difficulté que je suis des autres. Eh! mon Dieu! je ne veux pas vous dire trop de mal de mon mari. Ce n'est point un malhonnête homme, non, il n'a jamais volé personne; ce n'est point un sot tout à fait, non, il a eu l'esprit de mener assez bien sa fortune; ce n'est pas non plus un méchant homme, non, il ne m'a jamais battue; ce n'est pas... Mon Dieu! je vous lasserais à vous conter tout ce qu'il n'est pas; ce n'est pas un mari, voilà tout! Il ne m'a pas violentée pour m'épouser, mais il n'a pas songé à me demander mon consentement; celui de mes parents lui a suffi et celui du maire... J'oserai dire même qu'il me regardait avec quelque complaisance, me trouvant jolie; il me l'a dit lui-même quelquefois, jadis, et je n'ai pas l'humilité de croire qu'il mentît. Mais il y a longtemps déjà qu'il a trouvé ou retrouvé des femmes plus aimables que la sienne, paraît-il, qui le divertissent mieux, à coup sûr; il y a longtemps qu'il n'est mon mari que de nom. J'ai peut-être d'abord souffert un peu, par orgueil, naïveté, sottise; puis, prenant mon parti, j'ai réglé ma conduite sur la sienne. J'ai fait comme beaucoup d'autres, je ne m'en loue point, je permets qu'on m'en blâme; je vous dis simplement ce que j'ai fait.

— Mais pourquoi me le dites-vous? demanda madame Delval qui commençait à comprendre.

— Vous allez le voir. Un mot encore; je vous ai trop parlé de moi, un mot de vous. Vous, madame, vous avez été plus heureuse que moi. Après un premier mariage, désagréable sans doute, mais qu'abrégea la discrétion de votre mari, vous avez pu choisir librement un second époux, que tout le monde pouvait vous envier, que je vous envie, moi. J'aurais été, je crois, une fidèle épouse, si j'avais été la femme de M. Delval. Jeune, brave, amoureux, je l'aurais aimé. — Patientez encore une minute. J'ai fini. — Je n'ai pas qualité sans doute pour être votre juge; vous pourriez m'imposer silence si je vous disais que la femme du commandant Delval n'a pas le droit d'aller chercher son bonheur hors de chez elle; mais, dussé-je vous fâcher, vous ne m'empêcherez pas de dire que vous n'avez pas le droit, entendez-moi bien, d'aller prendre leur bonheur illégitime à celles qui n'en ont pas d'autre.

— Ah! je vous reconnais, dit Juliette.

— Vous avez bien tardé. M'avez-vous comprise, au moins?

XII.

Madame Delval, suffoquée, ne pouvait répondre.

Le domino se leva, et pesant sur l'épaule de sa rivale une main fine et nerveuse, lui dit:

— Madame de Marimont a pu vous pardonner de lui avoir pris son mari, mais moi, je ne suis pas un ange. Pensez-y. Adieu! au revoir! Le voici qui vient vers nous. Je vous laisse avec lui; c'est la dernière fois que je consens à vous voir entre lui et moi. Vous m'entendez!

Madame Plantier s'éloigna rapidement.

Le comte — c'était lui qui survenait — semblait vouloir la suivre, mais madame Delval l'arrêta:

— Il faut que je vous parle. Demeurez un moment, je vous prie.

— Madame, dit le comte en s'inclinant, je suis toujours à vos ordres; mais, en vérité, je me demande ce que vous pouvez avoir encore à me dire, après votre ambassadeur.

— Vous avez vu M. de La Sablonnière; il vous a dit...

— Ce que je n'aurais pas voulu entendre, de sa bouche surtout.

— Vous avez compris...

— Qu'il fallait me résigner, oui, madame. J'y ferai mes efforts.

— Cela ne vous sera point difficile sans doute.

— Mais, comme à vous, madame.

— Ah! monsieur...

— Madame, dit le comte en s'inclinant plus bas, croyez bien que je n'aurai pas le mauvais goût de vous blâmer ou de me plaindre plus qu'il ne convient. Je n'avais pas l'orgueil de croire que je fusse digne de vos bontés, et je n'ai jamais cru qu'elles pussent être éternelles. Vous avez bien voulu me les conserver deux mois presque entiers; c'est beaucoup plus que je ne méritais sans doute, et je vous en demeurerai reconnaissant toute ma vie. D'un roman charmant, trop court à mon gré, on peut faire ne le pensez-vous pas? une amitié plus durable. Faites état de moi, madame, comme de votre ami sincère, respectueux, dévoué. Souffrez seulement, je vous prie, un mot de reproche amical: ne pouviez-vous vraiment avoir encore pour moi cette dernière bonté de me signifier vous-même mon arrêt? Fallait-il que je m'entendisse annoncer ma disgrâce par celui-là même qui...

Émile Renaut.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Avant de commencer nos causeries sur les modes, saluons ce gracieux mois de mai, le plus beau de tous; son aimable verdure vient réjouir nos cœurs; un poëte l'a dit : « le soleil colore tout jusqu'aux pensées », et cela est si vrai, qu'en face de ce splendide réveil de la nature on éprouve une joie intime qui fait voir tout en beau. La mode subit aussi cette aimable influence, elle se fixe et se pare des plus charmantes couleurs. On voit partout des fleurs printanières et des nuances tendres. On commence à porter ces fantaisies d'été qui donnent à la toilette une originalité pleine de distinction.

Notre tâche devient facile, nos lectrices auront aujourd'hui une profusion de modèles nouveaux leur description sera notre manière de fêter les véritables premiers beaux jours.

Les compositions de costumes complets en étoffe pareille se sont montrées en grand nombre depuis quelques jours. On emploie pour les faire le taffetas, le foulard, le linos et l'alpaga. Ces toilettes se garnissent de dentelle et d'entre-deux appliqués sur transparents de couleur.

Madame *Pauline Conter*, directrice des ateliers de robes de la maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne, a composé dans ce genre des choses ravissantes; elle a aussi confectionné beaucoup de corsages-habits d'un très-bon goût. Nous allons désigner les uns et les autres :

Une toilette de taffetas moiré, gris perle; la jupe est ornée d'entre-deux de guipure noire, doublés en taffetas violet, lesquels orment des dessins très-riches, s'entrecroisant en grecques et en losanges. Le corsage montant et les manches justes sont garnis de même; une rotonde d'étoffe pareille, est entourée d'un haut volant de guipure et zébrée d'entre-deux sur transparent assorti.

Une seconde toilette, faite dans le même genre, est de mohair blanc, avec guipure noire, doublée de groseille, des petites ruches de taffetas blanc entourent les ondulations de la guipure.

Le corsage-habit de madame *Pauline Conter* est à deux pans très-longs, il est le plus souvent de taffetas noir, ses ornements sont en passementerie perlée et dentelle.

La même couturière nous a montré plusieurs robes de forme Gabrielle, en étoffe riche, n'ayant pour ornement qu'un plissé d'étoffe, ou un volant gauffré de dentelle.

Nous avons remarqué dans les salons de la maison *Lhopiteau* des rotondes mantelets en grenadine, avec volants de dentelle et application de dentelle sur transparent de couleur, des passementeries riches, toujours mélangées de perles, complètent ces confections, qui font haute nouveauté.

L'inspiration n'a pas fait défaut à madame *Hertz*, 8, rue Drouot, pour ses chapeaux de ce mois-ci; elle les a variés avec un art infini : le crêpe, le tulle, le taffetas, les treillis et les agréments de paille, fournissent des matériaux dont l'habile modiste se sert avec un goût d'une rare élégance. Voici quelques spécimens des chapeaux du mois de mai :

Chapeau en treillis de paille gauffrée; le bord de la passe est entouré d'une frange maïs et ponceau avec perles de cristal, dessus la passe et à l'intérieur, il y a un bouquet d'avoine en aigrette avec des coquelicots. Le bavolet et les brides sont de taffetas maïs.

Un second chapeau est de crêpe paille, ornementé de dentelle noire, sur la passe une belle aigrette en agrément de paille et brins de plumes. A l'intérieur un pouff de roses de haies et des tirettes de tulle paille, une corde fine, tressée en paille et perles de jais, suit le tour de la passe et le bavolet.

Un troisième chapeau est de paille de riz, sur le devant de la passe il y a un pouff de plumes blanches frisées, qui retombent à l'intérieur et enveloppent le contour du chapeau; des rubans et quelques coquilles de blonde achèvent de lui donner ce cachet d'élégance qui fait des chapeaux blancs de madame *Hertz* des types de bon ton.

On continue à porter des voilettes loup, on en met surtout aux chapeaux ronds que l'on fait très-petits. Les voilettes sont presque toutes entourées d'une frange à perles; on les fait également blanc ou noir, pointillé de jais ou de mouches de paille, la frange en chenille et perles est obligatoire. Ces voiles font très-bon effet sur les chapeaux ronds et ils ont l'avantage d'aider à garantir du soleil contre lequel les chapeaux à petits bords sont un préservatif tout à fait insuffisant.

On ne porte plus l'ombrelle *marquise* qu'en voiture; pour toutes les toilettes de ville et de campagne on choisit l'ombrelle à manche droit en ivoire ou rhinocéros. Les nuances préférées sont le vert, le havane, le gris poussière ou la nuance prune. Toutes les ombrelles sont doublées de blanc et sans frange. Le modèle que nous citons est un peu plus grand dans son pourtour que la

Digitized by Google

forme marquise, il a beaucoup de distinction et fait haute nouveauté.

Les toilettes d'enfants sont l'objet des soins intelligents de la maison de *Saint-Augustin*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, aussi nous offrent-elles une grande variété de forme et de couleurs.

Les costumes que nous avons décrits à l'époque de l'exposition, ont eu tout le succès que nous avions prédit, et voici maintenant des nouveautés tout à fait saison d'été qui ne sont pas moins remarquables.

Toilette de petit garçon en cachemir gris feutre : pantalon court, à double piqûre autour de la couture ; paletot-veste de même étoffe, arrondi sur les côtés et à pochettes ; le collet, les poches et le pourtour sont piqués ; boutons de nacre blanche, à facettes ; casquette toque en paille, galonnée de velours noir, grandes guêtres assorties au costume.

Toilette de petite fille de six à huit ans : robe d'alpaga blanc, décorée de taffetas bleu, posé en dents et entouré de ruches; corsage avec bretelles de taffetas, formant la pointe à la taille devant et derrière; chemisette suissesse en batiste, à gros plis; chapeau rond de paille cousue, avec pouff de fleurs des champs, et nœud tombant en rubans écossais bleu et blanc.

Autre toilette : jeune fille de huit à douze ans : robe de foulard, fond blanc, à mille raies bleues. Le bas de la jupe est garni de quatre rangs de volants tuyautés, en ruban bleu assorti à la rayure. La taille est à basquine à deux pans, entourée des mêmes tuyautés, le devant, à revers, laisse voir une guimpe de mousseline brodée de pois. Chapeau de paille cousue, avec aigrette en plume blanche et bouquet d'avoine et de bluets, un nœud de taffetas, à longs bouts, tombe par derrière. Avec cette toilette une rotonde de cachemire, à carreaux bleus et blancs, garnie d'une frange. Bolero à boules des deux couleurs, posées sur deux rangs et faisant damier.

La maison de *Saint-Augustin* s'occupe dès à présent des costumes de campagne et de bains de mer de ses bambins voyageurs; elle a créé pour la saison des paletots de cachemire ponceau brodés de noir qui conviennent à tous les âges.

Les costumes Vénitienne et Cérès, dont la description a été donnée le mois dernier, sont tout à fait de circonstance. Une erreur a été commise au sujet du costume Cérès, il faut la réparer : la broderie en épis de blé rouge à grains de corail, qui se trouve sur jupe d'alpaga blanc, est de soie et non point de laine, comme nous l'avions indiqué, en confondant ce costume avec une toilette moins recherchée qui est de piqué ou toile de Vichy brodée en laine rouge ou bleue.

Les nouveautés de lingeries sont innombrables. Les corsages à ceintures nécessitent une foule d'accessoires, que l'on rend plus ou moins luxueux à l'aide des broderies et de la dentelle. L'important est que le patron soit coupé avec grâce, et c'est sur ce point que nous recommandons surtout les chemisettes et les guimpes de mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme. Elles conviennent à tous les genres de toilette, et se prêtent aux plus gracieuses combinaisons. Quelques-unes sont ornées de chicorée en rubans et d'ornements en perles.

La lingerie suit forcément tous les caprices de la mode ; nous avons vu chez mademoiselle *Anna Loth* des corsages-habits de mousseline, garnis de dentelle, qui sont destinés aux toilettes des chaudes journées de l'été et dont nous louons la grâce et la distinction.

Si les premiers jours de mai sont propices à nous inspirer au sujet des toilettes, ce sont surtout les fleurs vers lesquelles se porte volontiers notre pensée. Nous les cherchons partout où nous les voyons éclore.

Rien de joli comme les parures de mariée de la maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre. Il est vrai que cette importante maison a choisi les parures de mariées pour sa spécialité, aussi elle les combine de mille manières différentes : les fleurs d'oranger obligatoires sont mélangées de jasmins, de boutons de roses, de lilas blanc, de Sainte-Lucie et de clématite ; les couronnes s'encadrent à ravir dans les cheveux dont leur forme charmante soutint les contours. Les bouquets de corsages sont posés en éventail sur la poitrine et répètent toutes les fleurs de la coiffure.

La maison *Herpin-Leroy*, disons-nous, s'est fait une spécialité des blanches fleurs d'épousées, mais elle n'a point pour cela négligé les parures dont les femmes doivent rechercher le charme dans toutes les occasions : par exemple, les buissons de fleurs pour chapeau de campagne ; les fleurs rares pour chapeaux de ville ; les coiffures de bal et les fleurs de jardinières.

Une maison qui fabrique beaucoup peut seule offrir une telle diversion dans ses compositions, et celle que nous venons de citer fournit les assortiments d'une grande partie des maisons de province et de l'étranger, ce qui l'oblige à multiplier ses créations et à perfectionner sans cesse ce qui sort de ses ateliers.

Nous avons donné, dès le commencement de la saison un aperçu des jupons en vogue, nous pouvons compléter ces renseignements sans risquer de nous répéter : aux modèles déjà connus, succèdent immédiatement des modèles nouveaux.

La maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, a dû se préparer en vue des emplètes de voyages, qui se feront de bonne heure cette année, si le beau temps continue.

Voici le jupon *Patti*, il est en étoffe unie ou à mille raies; le bas est orné d'une haute bande de cachemire, uni dans le bas et servant de bord à l'ourlet et à hautes dents, se détachant sur la jupe.

Le cachemire est toujours ponceau, bleu, violet ou groseille, chaque dent est entourée d'un cordon de passementerie à grains de perle.

Ce jupon, que nous conseillons à toutes nos belles voyageuses, sort tout à fait de ce que l'on avait vu jusqu'à ce jour, il plaît beaucoup et peut alterner avec le jupon jardinière à mille raies de toutes couleurs et triple rang de volants cannelés.

Les femmes ne doivent point oublier que le jupon est en ce moment une des choses le plus en vùe de leur toilette, car on est forcé de porter les robes relevées, la longueur des jupes ne permet pas de laisser dehors les robes sur les talons, on ne les abat que dans un salon,


Digitized by Google

Lamoureux Imp. r. Lacépède. 38. Paris

Ad. Goubaud Edr. à Paris

742

Toilettes de Mme. Amélie Aucne. Mon. Delatour r. Nve. St. Augustin. 47.
Modes d'Alexandrine. Corsets de la Mon. Simon. r. St. Honoré. 183.
Fleurs de Mme. E. Coudré Sr. de Mme. Tilman. r. Richelieu. 104.
Foulards du Comptoir des Indes. Boulevart de Sébastopol. 129.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Costume d'Enfant A St. Augustin. rue Neuve St. Augustin. 45.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. r. de la Chee. d'Antin. 6.
Sous-jupe derer E. Creusy rue Montmartre. 133.
Parfums de Violet four. de S. M. l'Impératrice. r. St. Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C.

MADRID P. J. de la Pena

Digitized by Google

Digitized by Google

où les traînes font très-bonne figure. Il résulte de ceci que le bas du jupon est la chose la plus en vue du costume.

La maison *Creusy* a admirablement compris cette situation tout exceptionnelle; elle nous a donné cette année des jupes de dessous en harmonie avec toutes les toilettes, elle y a prodigué les ruches, les garnitures de dentelle, de passementeries, de taffetas et de lainage écossais, etc. Des étoffes toutes spéciales font de ces jupons des vêtements dignes du rang qu'ils occupent et de la faveur que les femmes élégantes leur ont accordée.

Marguerite DE JUSSEY.

Depuis que le soleil permet aux dames de sortir en voiture découverte, on remarque, au bois, aux courses, partout où se rencontrent les femmes élégantes, un nouveau genre d'ombrelles que S. M. l'Impératrice elle-même a daigné patronner.

Ce sont les *Ombrelles-Marabouts* que vient d'inventer et de propager M. *Desprez* et qui se vendent aujourd'hui dans les magasins spéciaux les plus en renom. Ces ombrelles ont de la solidité contre les rayons du soleil, et sont gracieuses à porter et à voir.

Le *marabout*, préparé d'une façon particulière, recouvre complétement l'ombrelle en lui donnant un aspect ravissant. Toutes les nuances du prisme s'y combinent, soit par des effets de camaïeux soit par des tons tranchants.

L'*Ombrelle-Marabout* est le complément obligé du luxe qui préside aux toilettes élégantes.

Pour la vente au détail, elle se fait dans les meilleures maisons de Paris.

Pour la vente en gros et pour les marchands du dehors, s'adresser au fabricant inventeur, M. *Desprez*, *avenue d'Enfer*, 11, *à Paris*.

GRAVURE DE MODES N° 742.

PETITE FILLE DE SIX A SEPT ANS. — 1re *figure*. — Chapeau de taffetas entouré par une plume, avec nœud de ruban derrière.

Robe-paletot en popeline.

Corsage plat demi-décolleté carré.

Manche courte plate, ronde.

Les bords du corsage, des manches et de la jupe, sont garnis d'un biais de taffetas noir à plat, accompagné d'un petit liséré noir.

Sur le devant, du haut en bas, il y a une spirale en biais noir avec un bouton à chaque tournant, qui figure des pattes arrondies entre-croisées.

GRANDE TOILETTE DE VILLE. — 2e *figure*. — Chapeau de crêpe blanc, forme unie; le bavolet est recouvert d'une blonde; sous la passe, dans un flot de tulle, il y a une belle rose thé avec son feuillage; sur le bord de cette rose il y a un oiseau colibri avec queue qui accompagne la passe.

Brides de taffetas blanc.

Robe de taffetas *Ophélia* garnie de volants et de plissés de crêpe clair et de crêpe foncé (en camaïeux).

Corsage plat et montant, à pointe devant et derrière entouré, à la taille, par un plissé en crêpe foncé.

Les manches, plates et légèrement rétrécies du bas, sont entièrement garnies en long d'un petit plissé de crêpe foncé, faisant milieu à un volant de crêpe plus clair posé sur un volant de crêpe foncé.

La jupe est garnie, en bas, d'un plissé clair au milieu, foncé des deux côtés. d'où partent, en haut et en bas, deux volants : le plus court clair, le plus long foncé.

Écharpe de taffetas bordée d'un petit plissé de crêpe foncé

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — 3e *figure*. — Chapeau de crin blanc, avec fond mou en taffetas et bavolet pareil; un nœud d'herbes avec marguerites est posé sur le côté de la passe.

Le dessous est garni d'un drapé de taffetas coupé en biais par un plissé de blonde.

Brides de taffetas blanc.

Robe de foulard blanc à mille carreaux grisaille.

Corsage de dessous demi-décolleté, plat. Corsage-guimpe et manches en organdy; le corsage plissé à la Bernoise.

La manche, un peu large, est coupée très-longue pour être ramenée à sa longueur naturelle par un léger froncé de chaque côté; petit poignet ruché; petite ruche sur le côté du bras.

L'épaulière est composée de biais de taffetas, coupé en fer à cheval. Le demi-corsage en foulard forme la pointe devant et derrière en emboîtant les hanches par un bordé de taffetas; dans le haut, il est également bordé de taffetas avec biais en fer à cheval.

Au bas de la jupe est un volant de taffetas monté à plis pointus du haut et surmontés de fers à cheval en taffetas.

TOILETTE DE MAISON. — 4e *figure*. — Filet orné, devant, d'une grande pensée avec cœur en nacre; derrière, en bas du filet, les rubans qui forment la garniture passent dans une boucle de nacre longue et étroite, et retombent flottants.

Robe de foulard noir et de taffetas écossais.

Le corsage montant et plat se compose : devant, d'un gilet à pointe en foulard noir qui continue derrière en haut, comme un col noir. Le reste du corsage est en écossais, il est demi-décolleté derrière sous la partie de foulard noir, devant, il est figuré retenu par des pattes de couleur, et derrière, il forme trois petites pattes au bas du dos.

La manche de foulard noir est garnie, au bas, d'une petite passementerie noire et de barrettes en velours dessinant un parement.

Sur la manche plate, il y a une manche courte, ouverte devant, et à larges plis plats à l'épaule, en taffetas écossais.

Au bas de la jupe est un grand volant écossais terminé par un tout petit plissé noir.

COSTUME POUR BAINS DE MER. — 5e *figure*. — Chapeau-tocquet de crêpe couleur *fauve*, bords relevés de taffetas cerise, garni de dentelles noires avec nœud de dentelle sur le côté d'où sortent des plumes naturelles rouges et noires.

Habit Louis XIV et jupe de reps gris fauve.

Gilet de taffetas; jupon de taffetas rouge orné de galons et de soutaches noirs; bottes de cuir.

L'habit est doublé de taffetas cerise avec revers et retroussés


Digitized by Google

devant; petit collet rabattu brodé de soutache et bordé de cerise; parements retroussés et pattes des poches ornées de même que le collet.

Le bas de l'*habit* est également soutaché et bordé de cerise; le corsage est garni de boutons avec petites pendilles.

Gilet de taffetas boutonné devant.

Jupe garnie, au bas, de galons et de soutache.

Jupon en taffetas ou en étoffe de fantaisie garnie de bandes de soutache noire.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

COTÉ N° 1.

HABIT FRANÇAIS, pour être exécuté en taffetas, en moire, en drap ou en velours. Modèle de la maison *Lhopiteau*.

N° 1. Devant.

N° 2. Dos à couture au milieu.

N° 3. Petit côté.

N° 4. Manche.

N° 4 *bis*. Parement. Ce parement peut être remplacé ou supprimé; la fente marquée A reste ouverte pour laisser passer la main. Les deux côtés de cette ouverture se cousent au bord de la manche et le parement reste alors flottant.

On orne cet habit en dessinant par une guipure ou une passementerie sur le devant, une forme de veste; l'ornement se continue au bord des quatre basques, qui toutes quatre sont libres; les deux plus petites, pointues, retombent sur les côtés des basques du dos, et l'ampleur de la jupe soulève et arrondit les basques.

COTÉ N° 2.

Patron d'une lingerie formant *corsage Figaro* et *gilet*, le tout d'un seul morceau. — Le gilet se plisse en travers horizontalement, la veste en droits plis suisses. On met un jabot de dentelle à l'encolure qui descend le long du milieu du gilet et le garnit en bas.

Une dentelle pareille borde la veste et cache sa jonction au gilet.

La manche se coupe sur 60 centimètres de long et 60 de large, elle est froncée à la saignée, à l'épaule et au poignet.

N° 5. Gilet plissé en travers.

N° 5 *bis*. Veste plissée en hauteur.

N° 6. Dos à pointe plissé en longueur comme le devant de la veste.

On peut remplacer tous les plis par des mats et des entre-deux, ou des petits velours sur nanzouk à plat.

N° 7. Chapeau d'*Alexandrine*, passe et bandeau d'un seul patron.

N° 7 *bis*. Bavolet.

N°s 8 et 8 *bis*. Patron de chapeau de la maison *Coutot* et *Morison*.

N° 9. Bande feston avec coin pour taie d'oreiller. Coton n° 30.

N° 10. Entre-deux soutache et guipure sur filet pour jupon de percale.

N° 11. Bande feston à jour pour taie d'oreiller.

N°s 12 et 13. Bandes feston pour même usage.

Courrier de Paris.

Il y a une chose qui préoccupe l'opinion publique à Paris, beaucoup plus que vous ne vous imaginez peut-être : c'est de savoir quand les travaux de la nouvelle salle de l'Opéra seront terminés. Fixer le jour où l'on mettra un *point*, après cette grande phrase de l'architecture contemporaine me paraît difficile ; mais je puis vous mettre au courant de l'état des travaux ; c'est déjà quelque chose.

Depuis quelques jours, les murailles ont été débarrassées du paillis qui constituait leur vêtement d'hiver, et le vaste chantier a reconquis son animation des années précédentes. Sur la façade, on met en place les derniers claveaux des cintres du rez-de-chaussée ; dans les galeries du pourtour, on pose les arêtes des voûtes, et par derrière, le bâtiment d'administration s'élève avec une très-grande rapidité.

A l'intérieur de l'édifice, les solives et les entretoises des planchers sont posées au-dessus de l'étage inférieur, le grand escalier est arrivé à la hauteur des stalles d'amphithéâtre, et la rotonde, qui se trouvera sous la salle, est couverte de sa robuste charpente métallique. Autour de cette rotonde qui servira de salle d'attente, se développent des couloirs de 6 mètres de large.

Huit machines à vapeur sont employées au montage des pierres, qui arrivent toutes taillées à pied d'œuvre, des chemins de fer à compartiments mobiles sont placés sur les divers points des travaux; enfin l'édifice se monte sans qu'un bruit de marteau, un grincement de scie se fasse entendre aux environs.

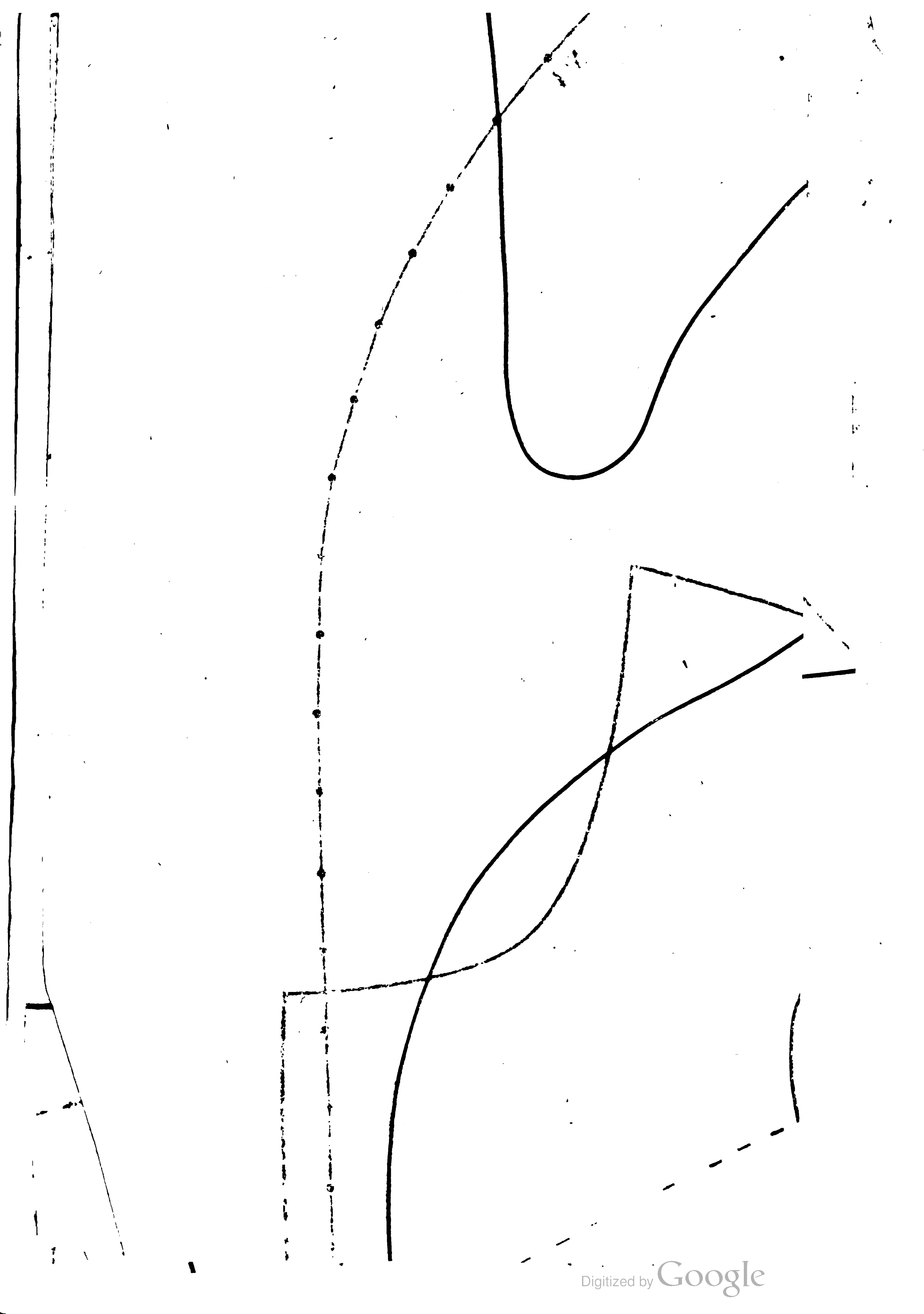
Au milieu de toutes ces constructions est un vaste espace béant, qui est encore entièrement nu : c'est l'emplacement de la scène, qui aura 32 mètres d'ouverture, 32 mètres de cintre et 10 mètres de dessous. Ce dessous, sorte de cuve quadrilatérale à proportions gigantesques, est assis sur des voûtes d'isolement qui forment les galeries de caves inférieures, dont la hauteur est de 3 mètres.

La largeur totale de la scène, en y comprenant les coulisses, est de 56 mètres, sa profondeur sera de 33 mètres, et pourra s'augmenter encore de celle du foyer de la danse qui sera à la suite.

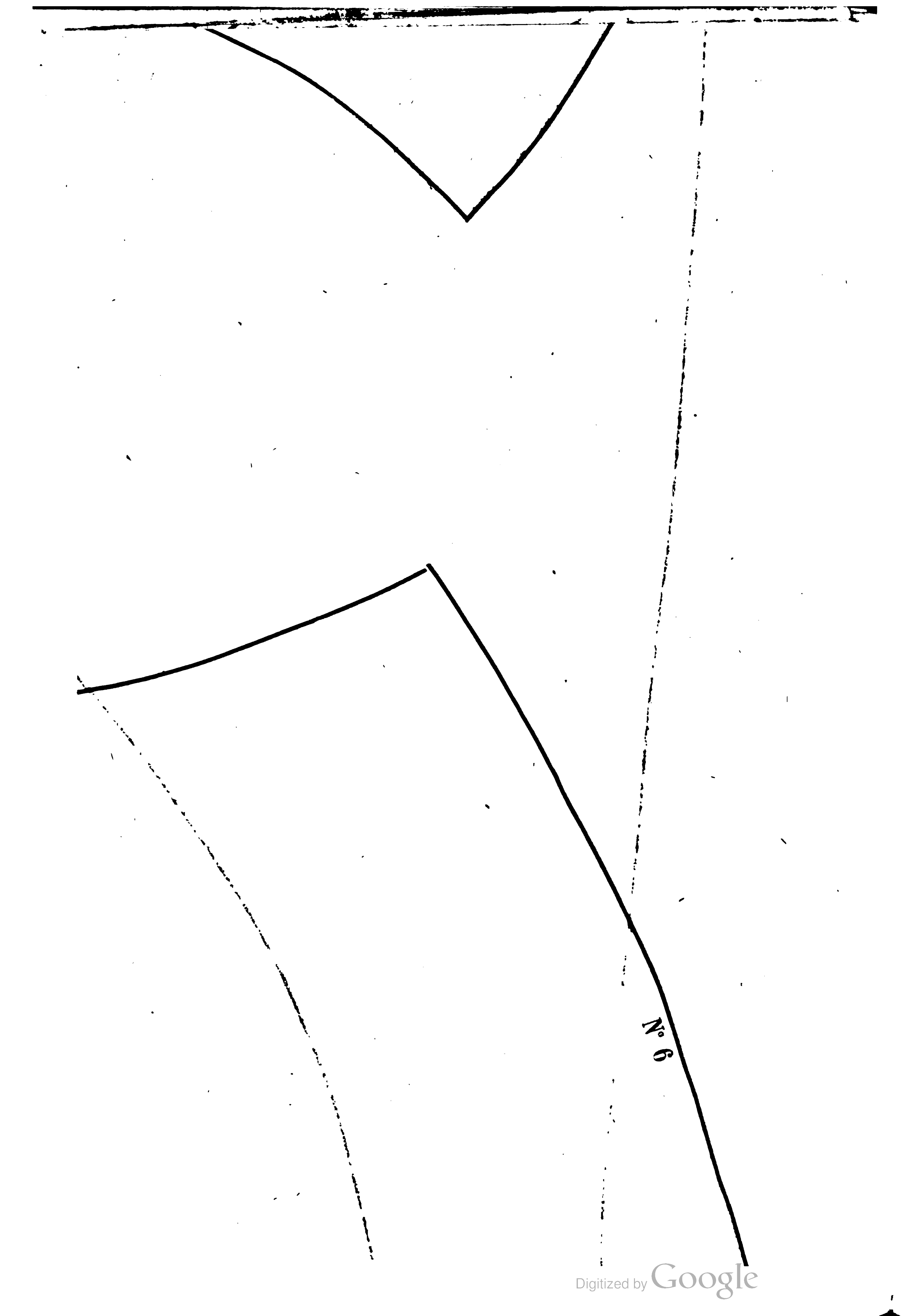
Les bâtiments d'administration, qu'on est en train de construire par derrière, forment les trois côtés d'un carré long avec cour au milieu ; ils auront cinq étages et renfermeront les dépôts de costumes, les ateliers, les postes d'habillement, etc.

Sur la façade de l'édifice, dans le vestibule du grand escalier et dans plusieurs autres parties du monument, les marbres de diverses couleurs doivent jouer un grand rôle : l'architecte de l'Opéra, désirant tirer parti, pour cette décoration polychrome, des ressources marbrières des Pyrénées, a fait cet hiver un voyage dans ces contrées pour en visiter les carrières; c'est, du reste, des gisements de Campeau, de Saint-Béat et de Sarraucaulin qu'ont été extraits les marbres qui décorent les palais de Versailles et de Trianon.

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Pour que le nouvel Opéra fût achevé, comme on le désire, au commencement de 1867, époque de notre prochaine exposition, il faudrait que la maçonnerie en fût terminée l'année prochaine, car ce ne sera pas trop d'une année pour opérer les aménagements et l'ornementation d'une œuvre de cette importance.

Dans les rues qui confinent au monument à l'est et au couchant, les travaux sont aussi très-activement poussés depuis le commencement de la saison ; dans la rue Scribe, quantité d'hôtels commencés l'année dernière s'achèvent en ce moment et de nouvelles constructions viennent d'être commencées ; sur la rue Halévy, nous voyons s'élever à l'angle dn boulevard un hôtel qui comble la dernière lacune laissée de ce côté et absorbe une partie de l'ancienne rue Basse-du-Rempart.

De l'Opéra, même de l'Opéra futur, à un concert il n'y a qu'un pas. Et quel concert ! un concert au profit des sourds-muets. Or, voici ce qu'un journal raconte à ce sujet :

Depuis vingt ans le docteur Blanchet s'est dévoué à l'éducation des sourds-muets et aveugles. Il a détrôné l'ancien alphabet, et se servant de signes pittoresques, des sens qui restent au muet, il a créé une langue plus simple et plus rationnelle.

Il y a mieux. — Il a prouvé que l'éducation des sourds-muets pouvait être faite non-seulement dans les maisons spéciales, mais par chaque instituteur de village ; et après vingt ans de luttes, de mémoires, d'expertises, de rapports aux corps savants, la méthode Blanchet, grâce à l'initiative de S. Exc. le ministre de l'instruction publique, va être adoptée par toute la France.

Le sourd-muet n'aura pas besoin de sortir de son village pour être instruit ; il ne privera pas l'agriculture du secours de ses bras ; il ne prendra pas, dans le séjour des grandes villes, les goûts de luxe, de paresse et de dissipation ; il restera dans son village, aussi éclairé, aussi intelligent que ses compatriotes.

Le docteur Blanchet a été chargé de plusieurs inspections et missions scientifiques relatives aux sourds-muets. Il est depuis bien des années médecin en chef de l'Institution impériale, et jamais il n'a voulu accepter autres chose que des fonctions gratuites. Il laisse à l'Institution ses appointements au bénéfice de ses intéressants pupilles. Il donne l'exemple de la bienfaisance. Je vous disais bien que c'était un original.

Est-il rien de plus extraordinaire que de donner l'intelligence, le raisonnement, l'éducation à un sourd-muet de naissance ?

L'aveugle peut se figurer les couleurs. C'est un aveugle qui a dit :

— La pourpre doit être comme le son de la trompette.

La comparaison est splendide de justesse.

Mais celui qui n'a rien entendu, qui ne sait imiter aucun son, dont l'oreille n'a jamais été caressée par une voix humaine... pour celui-là, les portes du savoir sont fortement cadenassées. Mais la science moderne marche devant lui, et il est des sourds-muets peintres, sculpteurs, photographes.

On n'en compte pas dans l'ordre des avocats. Cependant je suis convaincu que la mimique rationnelle adoptée aujourd'hui aurait son éloquence et serait comprise des magistrats.

Le docteur Blanchet a renversé le système de l'abbé de l'Epée, qui obligeait le parlant à adopter l'alphabet de sourd-muet.

Comme si, allant en Russie, on obligeait les Russes à parler français, il a habitué le sourd-muet à la langue universelle ; à une connaissance admirable des signes extérieurs. Les objets, le mouvement des lèvres, l'émission pneumonique de la voix sont des termes d'expression. De telle sorte que le parlant n'étudie plus l'alphabet du sourd-muet. C'est le sourd-muet qui étudie la langue du parlant.

Quant aux aveugles, ils écrivent comme vous et moi, à l'aide d'une écriture en relief que le docteur Blanchet a créée pour eux.

J'ai admiré aux Sourds-muets la sonnette. Jadis c'était un ruban de couleur qu'on remuait aux yeux du sourd-muet. Mais il fallait qu'il regardât.

Aujourd'hui, grâce à M. Blanchet, la sonnette des sourds-muets est un pavé qui tombe à terre. Chaque élève sourd-muet sent le choc à la plante des pieds... L'aveugle est averti par l'ouïe et par l'atmosphère. Faites marcher un aveugle contre un arbre, il se détournera, il est averti par l'interception de la colonne d'air.

Paris compte douze écoles et la province cent centres d'enseignements des sourds-muets par la méthode Blanchet.

C'est au bénéfice de cette œuvre qu'a eu lieu chez Hertz le concert dont je veux sommairement parler.

La salle était comble ; les chœurs ont chanté avec un rare ensemble les *Saisons*, d'Haydn et l'introduction de *Mireille*, de Gounod.

Figurez-vous cent femmes du plus grand monde, en costume de bal, brillants au front, dentelles aux épaules, chantant pour les sourds-muets avec un talent infini.

Les malheureux ! ils n'ont pu les entendre.

Le docteur Blanchet ne se borne pas à l'Institution impériale et à ses petites écoles. Il fait de chaque instituteur communal un professeur de sourds et muets. Le sourd-muet dans la société, l'aveugle dans le monde, ce sont des Français en pays étranger. Et avec l'excellence de la nouvelle méthode, rien ne s'oppose à ce qu'ils fassent partie de la famille sociale.

Le docteur Blanchet n'a-t-il pas bien mérité de l'humanité ?

Un mot de tribunal :

Quelqu'un citait tout récemment le petit incident suivant, arrivé à une audience du tribunal correctionnel de Soissons. Le président, après de longs débats, posait cette question à un vétéran de prison de la ville.

— Accusé, avez-vous encore quelque chose à dire pour votre justification ?

L'accusé. — Oui, je voudrais ajouter un mot.

M. le président. — Eh bien ! parlez.

L'accusé. — Mon président, j'espère que vous aurez un peu de *considération* pour moi ; c'est la septième fois que j'ai l'*honneur* d'être jugé par vous.

Le tribunal ne put s'empêcher de sourire à cette ré-

Digitized by Google

ponse, qui valut peut-être au prévenu le bénéfice de circonstances atténuantes.

J'entendais un jour quelqu'un se lamenter de la quantité énorme de papier que l'on fabrique en France, se demandant si jamais on en trouvera l'emploi ; je ne sais si ce désespoir se fondait sur la statistique, qui n'est pas mon fort ; mais en cas d'encombrement, il me semble qu'un débouché est tout trouvé pour le papier ; ce débouché c'est le Japon. Voici, en effet, ce que raconte à ce sujet un voyageur :

De tous les peuples de la terre, dit-il, celui qui, peut-être, fait du papier les emplois les plus divers est le peuple japonais. Il y a au Japon des imitations de cuirs maroquin en papier d'une perfection telle, qu'il était presque impossible de distinguer l'un de l'autre.

A l'aide de vernis de laque et de peintures adroitement façonnées, le papier dans les mains japonaises fait de belles et solides boîtes, des caisses à tabac, des boîtes à cigares, des selles, des tubes de télescopes, etc., même des vêtements parfaitement faits avec du papier, et aussi souples que l'étoffe du meilleur mackintosh.

Les Japonais ne se servent ni de mouchoirs de soie ni de mouchoirs de coton, mais bien de mouchoirs faits avec du papier ; leurs serviettes, leurs torchons, tout est en papier. Selon l'usage auquel il est destiné, le papier est doux, mince, dur, épais, flexible, roide, d'une couleur jaunâtre, et toujours d'un bon marché sans exemple.

Les cloisons intérieures d'une immense quantité de maisons japonaises, tant épaisses soient-elles, sont en papier, la peinture leur donne toujours l'air d'ecrans ; les fenêtres sont garnies de transparents de tous genres faits en papier. Le papier entre dans la fabrication de presque toutes choses dans une maison japonaise. Qu'un marchand ait un paquet à attacher, il prend une bande de papier, la roule vivement dans ses mains, et en fait une espèce de corde presque aussi solide que notre ficelle de coton.

En résumé, le Japon ne pourrait exister sans papier, et, comme trait de mœurs caractéristique, l'importance que ce peuple attache au papier est si grande, qu'une mère ne mariera pas sa fille sans stipuler que le mari sera tenu de fournir à sa femme telle quantité de papier estimée nécessaire aux besoins de la vie.

Je ne répondrais pas que nos jeunes dames françaises se contentassent de trouver du papier dans leurs corbeilles de mariage. Le moindre cachemire fait bien mieux leur affaire ; et je partage leur préférence.

X. Eyma.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Le mois d'avril s'est composé d'un peu de tout; on a dansé, on a chanté, on a joué la comédie, on a suivi les courses, enfin on a employé son temps d'une foule de façons plus ou moins amusantes, et nos dames ont très-bien remplacé le carnaval dans les semaines qui ont suivi Pâques.

Si vous voulez que nous parlions des bals : je vous citerai d'abord celui du baron Seillière, bal qui a été merveilleux, 1° par lui-même, et 2° par l'assaut de toilettes qu'ont fait les conviées; toutes les dames avaient des robes neuves et un grand nombre d'entre elles portaient des coiffures et des garnitures en fleurs naturelles, ce qui était d'un effet charmant!

On sait que M. le baron Seillière a acheté l'hôtel Hopp, il y a quelques années, hôtel splendide dans lequel le riche banquier hollandais avait enfoui huit ou dix millions. Pour vous donner une idée du luxe qui y régnait, les lustres seuls, en cristal de roche, valaient 50 000 fr. la pièce — mais M. Hopp s'étant ruiné, l'hôtel fut vendu et acheté à bien moindre prix par M. Seillière, lequel, d'abord effrayé de la splendeur qui régnait en cet hôtel, ne se crut permis pendant quelque temps que d'habiter le rez-de-chaussée et l'entresol ; mais, comme on s'habitue à tout, surtout à ce qui est beau, bientôt il se décida à s'étendre aussi dans le premier étage, et c'est à l'occasion de cet agrandissement qu'il vient de donner le superbe bal auquel tout le Paris élégant a été convié.

Vous avez entendu dire aussi qu'il y a eu grand bal costumé chez M. Michelet, et que le maître du logis avait eu l'idée peu modeste de prendre le costume de Franklin ; madame Michelet était en *Histoire de France*, et comme je n'y étais pas, je me demande comment pouvait être fait son costume? D'autres femmes étaient l'une en *Italie affranchie*, l'autre en *Pologne enchaînée*, une autre encore en *Liberté*, Il paraît que dans ce salon le vent, ou du moins les toilettes, étaient aux idées avancées ; quant à M. Renan, qui est de ce monde-là, il figurait en Phalène, ce qui fit dire à une femme d'esprit : — ah! je vois avec plaisir que M. Renan s'est rendu justice ; le voilà en éphémère, il va disparaître bientôt...

Gustave Doré resplendissait en soleil, et madame Sand était superbe en magicienne, c'est ce que j'entends dire du moins par des personnes qui ont figuré

Digitized by Google

à ce bal, bal qui me paraît si étrange, même comme récit, que j'avais cru à une mystification tout d'abord.

Comme contraste peut-être, madame la duchesse de la Rochefoucault-Doudeauville a donné une charmante fête d'enfants costumés; il y avait trois salons pour les trois divers âges. Dans l'un, destiné au *baby*, on servait *comme rafraîchissements* de la bouillie, du lait tiède et des croquets avec accompagnement de musique et de polichinels. Dans le second salon, il y avait *guignol*, des oranges, des gâteaux, des sirops, etc.; on y était reçu de quatre à huit ans, et dans le troisième salon figuraient les jeunes personnes et les jeunes gens de huit à douze ans; on y dansait, et rien n'était plus fraîchement printanier que cette réunion.

A l'Isthme de Suez, on a dansé aussi dans la dernière quinzaine d'avril. M. Siama, l'habile ingénieur en chef des travaux, a donné une fête charmante pour inaugurer la maison que la compagnie vient de lui faire bâtir à Ismaïla. Ismaïla est une ville qui s'est élevée comme par magie en plein désert, elle a pris son nom de son parrain Ismaïl, le vice-roi d'Égypte, de même que Port-Saïd avait emprunté le sien à Saïd, le vice-roi prédécesseur de celui-ci. A cette fête a été convié le ban et l'arrière-ban des Européens fashionables, demeurant tant à Alexandrie qu'au Caire et à Damiette, et comme les plaisirs sont rares en ce pays-là, de toutes parts on est accouru en foule; aussi il y avait-il au moins cinq cents personnes et des toilettes comme à Paris.

On a commencé par faire un peu de musique, et des chœurs ont été chantés avec un parfait ensemble, puis on a joué une petite comédie burlesque — les *Deux Aveugles*, des Bouffes-Parisiens, — ensuite on a dansé jusqu'à sept heures du matin, et tout cela malgré 42 degrés de chaleur. Il est vrai que la maison est grande, que les pièces sont hautes, vastes et si bien aérées qu'on ne souffrait pas trop de cette zone torride. Puis M. et Mme Siama faisaient les honneurs avec tant d'amabilité et de grâce; ils avaient si bien prévu à tout; car rien ne manquait chez eux, ni les rafraîchissements de toutes sortes, ni les buffets dressés, ni les soupers exquis, que chacun ne s'éloignait qu'avec regret; aussi a-t-on fait durer cette fête le plus longtemps possible.

Et dire qu'il y a trois ans à peine, cet endroit où l'on s'amuse si bien était le désert dans toute son horreur, n'ayant que du sable pour tout horizon, sans une goutte d'eau, sans une pierre, sans un brin d'herbe, et aujourd'hui Ismaïla a des jardins fleuris, de belles maisons et des fontaines jaillissantes... Quelle puissance que l'industrie!

Il y a eu deux concerts très-remarquables à Paris durant le mois d'avril. Celui de l'*OEuvre de la miséricorde* et celui donné par Marmontel.

Celui de l'Œuvre était un concert payant, l'autre un concert prié. Dans le premier, qui était dirigé par M. Rodrigue, et qui avait attiré cette foule brillante et dorée qui aime tant à se montrer au profit des pauvres, on a surtout admiré madame Bouchet, divine étoile des salons, mais étoile qui était destinée d'abord à briller sur les planches de l'Opéra. Elle était il y a fort peu de temps encore, une jeune rossignole sur laquelle on fondait de belles espérances, mais l'ambition lui vint avant le succès et un financier très-doré lui parut plus certain pour son avenir que les applaudissements de la foule; aussi l'accepta-t-elle par-devant M. le maire, malgré les nombreuses années qui devaient les séparer. Ils en sont heureux tous les deux, ils ont donc bien fait, ce me semble, et les applaudissements de la ville et de la cour — madame Bouchet chante dans les intimités de S. M. l'Impératrice et chez la princesse Mathilde — viennent la consoler des applaudissements de la foule. « Tout est bien qui finit bien, » a dit Machiavel, disons comme lui et attendons la fin.

Passons maintenant au concert de Marmontel, cet habile professeur du Conservatoire qui, depuis dix ans, produit presque à lui tout seul les premiers prix de piano, et qui encore compte parmi ses élèves presque toutes les illustrations en ce genre; ainsi c'est lui qui fut le maître de Planté, de Diemmer, de madame Soulé, etc., il a convié ces jours derniers une assemblée d'élite à une audition des plus intéressantes. On a passé en revue et interprété avec autant de science que de goût les maîtres des diverses écoles et des diverses époques; une des singularités du programme, c'est que des femmes artistes seulement devaient exécuter ces chefs-d'œuvre; et cette jolie troupe des amazones de la musique a vaillamment combattu et remporté des victoires sur toute la ligne.

Le bataillon du chant se composait de madame Oscar-Comettant, délicieuse fauvette qu'on ne se lasse jamais d'entendre; de madame Garcia, et de cette jeune élève du professeur Laget, dont je vous ai parlé dernièrement et que le Conservatoire élève à la brochette. Dans l'armée des instrumentistes on remarquait mademoiselle Castellan et son violon, mademoiselle Héléna de Katow et son violoncelle, et madame Soulé, cette nouvelle étoile dont dernièrement aussi je vous annonçais l'apparition à Paris, laquelle madame Soulé a obtenu un succès d'enthousiasme à nul autre pareil. C'est madame Pleyel, redevenue jeune, s'écrie-t-on de toutes parts, au milieu des applaudissements; et cela est vrai! car madame Soulé est non-seulement une pianiste de la grande école, mais encore une musicienne accomplie qui tout à la fois vous exalte,

Digitized by Google

vous charme, vous touche, en un mot, vous captive, si bien qu'on voudrait l'entendre toujours.

Depuis un mois, les courses sont devenues les salons du jour, et tout le monde semble s'y être donné rendez-vous. C'est une vraie frénésie. Les toilettes y sont d'une extravagance à révolter le sens commun. Ainsi les femmes portent des casquettes. Ce qui est le comble du ridicule, il me semble! Aussi on en rit pour le quart d'heure, mais vous verrez qu'on les imitera avant peu. Avec le mauvais goût, le mauvais ton semble avoir pris possession des courses, et ce n'est point étonnant, grâce aux divers genres de femmes qui s'y montrent.

Aux courses dernières, une des princesses du demi-monde étalait ses attraits fanés et sa fraîche toilette dans une tribune réservée, tandis qu'une dame du meilleur monde au contraire était placée fort mal, ce dont elle enrageait :

— Quel malheur qu'il n'y ait plus de Filles repenties pour y enfermer de pareilles espèces, s'oublia-t-elle assez pour dire à haute voix, en désignant du geste la grande lorette dont elle enviait la place?

— Madame a raison! répliqua celle-ci également à haute voix, mais en souriant avec un aplomb superbe; car j'aurais alors le plaisir de causer avec elle de beaucoup plus près que je ne peux le faire ici...

Eh bien! savez-vous de quel côté furent les rieurs? Ils furent du côté de la lorette, et ils eurent raison : car la femme de bonne compagnie se montrait là où elle ne devait pas être, et l'on pouvait se demander ce qu'elle allait faire dans une semblable galère....

La baronne de V...

VARIÉTÉS.

LES REINES DU MONDE.

Ouvrage publié sous la direction de M. J. P. Armengaud.

Il y avait autrefois, je ne sais où, un certain juge à qui sa grande renommée ne permettait pas le repos. On le venait consulter de cent lieues à la ronde. Aussitôt qu'une circonstance grave ou quelque affaire ténébreuse jetait les familles dans l'embarras, — voire même les villes et les provinces, — les plus avisés s'écriaient tout d'une voix : Allez voir le grand juge! Mais lui, sans s'arrêter aux minces détails de l'aventure, aux causes apparentes et aux conséquences bonnes à tromper les sots, d'une voix railleuse demandait résolûment :

— Et la femme?

Si l'on répondait à ce juge expert en toutes sortes de matières délicates, à ce sage, à ce Minos, qu'il n'y avait ni jupe ni cornette en toute cette affaire, qu'il s'agissait d'une succession pour laquelle deux familles honnêtes étaient à la veille de tomber dans l'abîme noir des procès, ou d'un moulin dont la possession mettait le trouble entre des communes qui jadis vivaient en bonnes sœurs, ou, mieux encore, d'une querelle qui tenait deux villes en armes, lui, sans s'émouvoir, hochant la tête et de sa même voix mordante;

— J'entends bien, reprenait-il, et la femme?

Il n'en démordait pas; c'était son refrain. Alors en cherchant bien, les bonnes gens, qui avaient grand besoin d'un bon conseil, finissaient par se rappeller qu'un certain jour une certaine femme avait causé avec l'homme au testament, que le moulin autrefois avait eu pour maîtresse une meunière, et que certaine princesse qui voyageait pour son plaisir avait un jour dansé dans l'une des villes si désireuses de tirer le canon. Le juge, souriant et humant une prise de tabac : — Nous y voilà, disait-il, la femme est trouvée!

Dès ce moment il avait mis le doigt sur le nœud de l'affaire et savait comment s'y prendre pour la débrouiller et la mener à bonne fin.

C'était sa maxime, qu'on découvre une femme au fond de tous les événements, et que rien ne se fait dans le monde qu'une femme n'en soit ou la cause ou le but. Il nous semble, à vrai dire, que ce juge a raison, et, de plus, nous ajouterons que le monde n'a point tort.

Si cette conviction ne nous était pas arrivée tout doucement par la simple analyse des menus événements de chaque jour, elle nous eût été donnée par le beau livre que M. Armengaud a mis sous la protection de ce titre charmant: *les Reines du monde*. Que voilà un titre qui fait sourire et qui plaît aux lèvres et aux yeux. Il n'est point à la mode du jour peut-être; on n'y sent pas la démocratie, mais il faut bien que les révolutions en prennent leur parti, il y a eu des reines, il y en a, il y en aura toujours.

Qu'elles soient assises sur des trônes ou qu'elles règnent sur des salons, qu'elles s'appellent Henriette d'Angleterre ou Julie d'Angennes, la question n'est pas là. Les monarchies peuvent passer, et nous reconnaissons volontiers, à voir comment les choses sont menées en Grèce, par exemple, ou même à Berlin, que les temps ne leur sont pas propices; mais, quoi qu'on fasse, les reines ne passeront pas. C'est une consolation, la meilleure peut-être.

Certes, nous vivons dans un pays et à une époque où la doctrine moderne de l'égalité a ses adeptes les plus fervents, et, qu'on nous passe le mot, ses janissaires les plus farouches. On en sait qui, s'armant pour leur usage d'un précepte fameux, s'écrieraient volontiers : « Hors de l'égalité, point de salut! » Et cependant il n'est pas de salon où, malgré la diffusion des lumières et des toilettes, chaque soir quelque royauté charmante ne s'élève aux pieds de laquelle chacun s'incline. Le mot vous offusque-


Digitized by Google

t-il ? Rayons-le, et mettons une présidence. C'est le substantif de l'avenir peut-être. Soit ; il n'est pas beau, et l'étiquette ne détruira pas la chose.

Croire que les reines peuvent s'effacer de la surface du globe, n'est-ce pas tout uniment s'imaginer que les femmes diparaîtront quelque jour ? Tant qu'il y aura des femmes, il y aura des reines, ce qui n'implique pas qu'il y aura des rois toujours. En matière de royauté, la femme est indépendante de l'homme. C'est encore là une de ces vérités contre lesquelles la multitude des habits noirs regimbe en vain ; on laisse à cette foule le droit de protester, et c'est tout. Les codes n'y font rien.

M. Armengaud, un maître dans l'art des belles choses, et à qui nous devons les *Galeries célèbres de l'Europe*, a voulu élever un monument à ces royautés qui sont de droit divin : l'inspiration, la beauté, le courage, l'élégance, le malheur, la piété, l'esprit, la grâce, et il a composé ce beau livre que nous avons sous la main : *les Reines du monde*. Il lui a paru que pour un tel sujet les meilleures plumes, les plus fines, les plus éloquentes, les crayons les plus habiles et les plus souples, les burins les plus complaisants, devaient être unis en faisceau, et voilà pourquoi d'un seul coup ce livre a pris place parmi les plus beaux qui font l'ornement des bibliothèques.

Les *reines du monde*, le titre vous le dit, ne sont pas les reines de la terre. M. Armengaud et ses collaborateurs éminents ne les ont pas prises sur les trônes seulement et parmi ces royales ombres nées dans la pourpre et l'hermine ; la grandeur du nom, l'éclat du souvenir, la lumière répandue par une vie aimable ou tragique, le charme de l'esprit, la trace laissée dans l'histoire par des lèvres éloquentes ou de fières amours, lui ont paru des titres suffisants à l'honneur de ce livre d'or. Le théâtre y a eu sa part comme la cour, la politique aussi bien que les lettres ; les arts et les salons y fournissent un égal contingent. La France, et c'était justice, y est largement représentée ; — il n'est pas de pays au monde, ce me semble, où les femmes soient plus reines. L'Europe n'y est pas oubliée non plus. Le livre commence par cette charmante madame de Boufflers, ce rare esprit qui, d'une main galante, s'avisa un jour, pour mériter le surnom qui lui avait été donné par la cour de Lorraine, de rimer l'épitaphe que voici :

Ci-gît dans une paix profonde
Cette dame de volupté,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

et se termine par madame de Montespan, celle-là même dont hier encore la critique la plus savante s'occupait en secouant la poussière d'un procès plein de ténèbres empoisonnées et d'horreurs.

Et que de figures, chemin faisant, choisies parmi les plus célèbres et les plus éclatantes ! Voici madame de Maintenon, qui tient une si large place dans l'histoire du dix-septième siècle ; il n'est pas une ligne tombée de ses mains qui n'ait été recueillie, pas une action de sa vie qui n'ait été annotée ; on a tout fouillé, tout compulsé, tout commenté, et les écrivains les plus illustres, attirés par ce grand renom, se plaisent en de longues études qui n'ont pas épuisé le sujet. Après elle viennent madame de Fontanges, qui passa comme une aurore et disparut emportée par la mort ; Nathalie Dolgorowski, celle-là même dont la Russie se souvient, qui vécut comme une sainte et mourut comme une martyre ; la princesse de Lamballe, dont la touchante figure a revêtu je ne sais quelle grâce légendaire ; Agnès Sorel, qui semble appartenir au roman plus encore qu'à l'histoire ; Marie Stuart, qu'on ne voit jamais qu'à travers les ombres augustes de sa mort ; madame Roland qui sut être femme quelquefois par ses larmes et sa pitié, tout en laissant croire à ses formidables contemporains qu'une Française pouvait être semblable aux patriciennes de Rome ; madame Récamier, à qui tous ceux qui l'ont aimée ou connue, — et c'est tout un, — ont cédé une part de leur renommée ; madame de Longueville, qu'en un langage moderne on appellerait peut-être l'ange des guerres civiles ; Marie Leszczynska, par qui la Pologne donna une reine à la France, comme jadis la France avait donné des rois à la Pologne par les Valois ; madame de Pompadour qui fit des ministères et des chansons et ne voulut pas être consolée aussitôt qu'elle ne fut plus jeune ; Charlotte Corday qui restera comme une énigme, enthousiaste et mystérieuse vierge qui tient à la fois de l'acier par la solidité de la trempe et du cristal par la pureté ; et parmi toutes, au-dessus de toutes, l'auguste Marie-Antoinette, la plus imposante et la plus épique figure de l'histoire.

J'en passe, et beaucoup. Celles-ci, charmantes et revêtues de mille séductions, comme Madame de Sévigné, cette grâce et cette lumière des lettres françaises ; celles-là, sombres et menaçantes, comme la Cenci, ou prédestinées aux aventures, comme Bianca-Capello. Mais je n'ai pas la prétention de suivre page à page ce livre plein de recherches et d'élégantes variétés. Elles n'y sont peut-être pas toutes, les reines du monde, et l'on en sait un grand nombre qui par les charmes de leur esprit, les accidents de leur vie, la puissance souveraine de leur beauté méritaient d'y trouver une place ; cependant, tel que M. Armengaud nous l'offre, il a des droits incontestables au titre qu'il a pris et aux sympathies des lecteurs.

On sait le vers fameux :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Jamais mensonge classique ne s'étala plus complaisamment en douze pieds. Un homme l'a écrit pour dissimuler leur faiblesse incurable à ses frères, les fils d'Adam. Quelques-uns ont souri, d'autres ont fini par prendre ce pauvre alexandrin au sérieux ; mais il suffit de jeter les yeux sur le monde ou de feuilleter au hasard un livre d'histoire, pour être bientôt converti à la doctrine du juge que vous savez et qui met une femme au commencement et à la fin de toutes choses. Que de querelles ou de raccommodements causés par elles ! combien de Capulet et de Montaigu qu'elles ont rendus irréconciliables ! que d'ennemis qu'elles ont fait s'embrasser tout à coup ! combien d'événements, grands ou petits, quelles chutes de ministères, quelle subite élévation de favoris qui ont

Digitized by Google

eu pour origine une larme ou un sourire!... Elles font et défont tout.

Deux coqs vivaient en paix, une poule survint...

Les sceptiques vont sourire, et, haussant les épaules: — Quoi! diront-ils, vous leur accordez tant d'influence à ces belles compagnes de l'homme, et vous croyez qu'il suffit d'un regard pour allumer les incendies!... Et le Schleswig, et le Mexique? osez-vous bien prétendre que quelque fille d'Eve soit là-dessous?

Et qui sait! Et puis, mes bons messieurs, ne parlons pas polique, s'il vous plaît. Nous ne sommes pas à la Chambre et ne discutons point l'adresse.

Est-ce à dire que les femmes sont généraux d'armées, hommes d'État, princes de l'Église, diplomates, orateurs, tribuns du peuple ou législateurs? Non certes, et c'est par là que brille leur savoir-faire. Elles laissent aux pauvres hommes qui se payent de vanités les apparences, les bruits, les reflets, les titres, tout ce qui reluit, éclate, retentit et se montre. Mais les fils qui font mouvoir les événements, ce sont leurs mains délicates qui les tiennent. Ces généraux, si fiers de leurs grands sabres, ces orateurs, qui pulvérisent un cabinet à coups de discours; —je parle du temps où il y avait des cabinets;— ces tribuns, qui mènent le peuple; ces législateurs, qui pétrissent des constitutions; ces diplomates, qui signent des protocoles; ces hommes d'État, qui se vantent de mener le monde à leur guise, ils ont des femmes, j'imagine, des sœurs, des amies, et, comme certains rois, des favorites peut-être... Arrêtons-nous, là est l'influence, là est le petit doigt dont la Providence se sert pour changer le cours des événements ou le précipiter; une femme a souri, une femme a pleuré, et voilà un chapitre nouveau qu'il faut ajouter aux annales de l'humanité.

Sans remonter à ces confins de l'histoire où la Bible et la mythologie jettent de premières lueurs, — on se souvient de Samson endormi aux pieds de Dalila, et de Judith errant sous les tentes d'Holopherne, aussi bien que d'Hercule filant aux genoux d'Omphale. — Dès les premiers jours de cette aurore qui luit avec la Grèce, que voyons-nous? Une femme blonde passe auprès d'un berger qui la trouve belle, et voilà que commence dans les plaines de la Troade cette longue question d'Orient qui sera dénouée trois mille ans plus tard sous les murs de Sébastopol, en supposant qu'elle soit dénouée.

Un jour, longtemps après, une galère pavoisée ouvre au vent ses voiles trempées dans la pourpre de Tyr, et fuit vers la haute mer. Un homme la voit, un homme la poursuit, et voilà que l'empire du monde tombe des mains de Marc-Antoine aux mains d'Auguste.

Et c'est partout ainsi, toujours ainsi, avec des formes et des caractères qui varient suivant les époques et les latitudes. Où que vous soyez et quoi qu'il arrive, ne vous arrêtez pas à la surface, grattez un peu, et quelque chose vous dira bientôt qu'une femme est là. Un jour c'est Pénélope qui fait que l'aristocrate de l'île d'Ithaque tombe sous les flèches d'un fugitif; vingt siècles se passent, et toute la noblesse d'un grand royaume regarde avec surprise et colère les portes d'un parlement fameux qui s'ouvrent devant les fils de madame de Montespan légitimés de France. Et tout ce qu'on ne sait pas, tout ce qu'on ne dit pas, tout ce qu'on n'avoue pas! Que de nymphes Egéries dont personne ne soupçonne les noms et qu'on pourrait appeler les fées de l'inconnu! Ne voit-on pas Aspasie auprès de Périclès, et madame de Krudner auprès de l'empereur Alexandre?

Il faudrait avoir la barbe bien mal avisée pour s'en plaindre. La France, ce me semble, est un pays qui passe à bon droit pour jouir de quelque civilisation; les mœurs y sont polies, dit-on, les lettres cultivées, les arts en honneur; les monuments et les livres sont là pour raconter quelle place elle a tenue et tient encore dans l'histoire du monde. Elle a le génie des batailles et l'aimable don de l'urbanité; on ne la quitte pas sans regret, on y rentre avec plaisir, les étrangers y accourent de tous les points du globe, et c'est, à proprement parler, la patrie de l'univers; ceux de ses enfants qui, poussés par cet amour des aventures que connurent jadis les Gaulois, l'abandonnent au printemps de la vie, s'en souviennent, si loin qu'ils aillent, et n'aspirent qu'à la retrouver. A qui doit-elle ce charme que rien n'altère, que les catastrophes peuvent voiler un jour, mais qui renaît le lendemain, et cette fascination dont ses hôtes passagers subissent l'empire aimable, si ce n'est à l'élément féminin qui la domine et la pétrit à sa guise? Là est sa grâce, là le secret de son influence cosmopolite.

Ce n'est pas dans le pays qui a vu Jeanne d'Arc — et sous quel autre ciel une autre Jeanne d'Arc eût-elle pu se montrer? — Agnès Sorel, Diane de Poitiers, madame de Chevreuse, mademoiselle de Montpensier, madame de Sablé, Marguerite de Navarre, mademoiselle de la Vallière, Anne de Clèves, madame de Lafayette, madame du Châtelet, madame de Staël et tant d'autres, qui sont l'ornement de l'histoire et la parure de la patrie, qu'on ne croira pas aux reines du monde. Cherchez bien dans cette contrée dont le sourire égaye le monde et dont les colères s'appellent des révolutions, et vous en découvrirez dans les retraites les plus obscures. Le salon a sa reine, la bourgade aussi; à la danse du village, c'est la plus ingambe et la plus accorte; un murmure d'admiration et une foule plus empressée vous la signalent dans le palais; au théâtre, les applaudissements la saluent, elle paraît heureuse et triomphante, la salle est soudain illuminée, son sourire a tout fait; aux eaux, un concert d'éloges l'accompagne, on ne l'a jamais vue et déjà on la reconnaît; à Paris, la reine s'appelle Légion. Cette ville a les sentiments trop républicains pour ne pas élire des royautés par douzaines.

Je sais bien qu'on m'objectera que certains pays n'ont point de ces reines-là, et que le nuage s'y promène et que le fleuve y coule comme ailleurs. Et qui le nie? J'en suis bien aise même. Ces pays s'appellent la Turquie et la terre des Papous, et voilà que l'un de ces peuples s'en va, tandis que l'autre n'arrivera jamais.

Me voilà bien loin du beau livre de M. Armengaud. C'est la faute à mon juge. Et cependant je ne m'en suis pas au fond autant écarté qu'en apparence. Je me hâte toutefois d'y retourner. On a pour guide, dans ces attrayantes lectures, les plumes les plus alertes, les plus

Digitized by Google

curieuses et les plus finement trempées. On ne parle pas de ces beaux visages éclairés par de si tendres sourires, illuminés par de si fiers regards, de ces têtes altières qui gouvernèrent le monde, de ces physionomies spirituelles qui ont laissé à travers les siècles des sillons lumineux, sans de grandes délicatesses et des soins complaisants. Notre ami M. Jules Janin est le premier de cette pléiade d'écrivains considérables réunis par M. Armengaud, et l'on sait quelle verve, quelle érudition, quel feu, quelle abondance et quel amour il apporte dans ces études! Qui mieux que lui connaît le grand siècle qui fut le dix-septième ? et le siècle terrible, le siècle des chansons et de la philosophie, des mouches et des jacobins, des falbalas et des droits de l'homme, des dentelles et de la guillotine, qui fut le dix-huitième ? Dans son lot, il a trouvé madame de Boufflers et madame de Parabère, madame de Sévigné et madame Dubarry, Marion Delorme et madame de Pompadour, Charlotte Corday et Ninon de Lenclos, et grâce à lui les voilà ressuscitées ces belles héroïnes, et mises dans leur pleine lumière.

Avec lui, près de lui, voici M. Jules Simon ; il a pris madame Roland et madame de Staël, et nulles entre toutes ces maîtresses de la renommée, ces élues du malheur et du génie, ne lui convenaient mieux. M. Jules Simon, dans ces deux portraits, a fait voir qu'on peut être un orateur éloquent et sincère, un esprit libéral rompu à toutes les luttes de la tribune, et tout ensemble un critique éminent tout rempli d'une généreuse érudition.

Ainsi les grâces du récit rendent plus émouvantes et plus curieuses ces pages savantes de l'histoire ; le burin confié aux mains les plus correctes, les plus ingénieuses, les plus expérimentées, les embellit de gravures où revivent, comme dans un musée, ces femmes célèbres qui sont les étoiles de l'humanité. MM. de la Charlerie, Flameng, Rambert, Liénar, de Bar, Bocant, Catenacci, Viollat, Renaud, Telwg, et d'autres non moins habiles les ont signées. L'œuvre est ainsi complète.

Et maintenant qu'on me permette de terminer par une anecdote qui tiendra au bout de cet article la place de l'ancienne moralité au bout d'une fable.

J'ai connu en province, dans une petite ville toute fière d'être un chef-lieu d'arrondissement, une famille dont le chef était un austère magistrat. La mère avait le cœur d'une Romaine et l'âme d'une sainte ; des enfants grandissaient sous leur ombre. Un beau jour, on vit toute la maison arriver à Paris, et voilà que le tourbillon du monde la saisit et l'emporte. Des bals sans fin, des promenades sans relâche. La mère est parée à ravir, le père porte encore une cravate blanche, mais c'est à l'Opéra. L'un des fils fait son droit, à cheval, au bois de Boulogne ; l'une des filles est recherchée dans tous les salons. On est meublé à la dernière mode ; on a deux voitures, quatre chevaux, une loge aux Italiens. Pourquoi ce changement et d'où viennent ces agitations, succédant tout à coup à cette retraite animée par les bonnes œuvres et le travail ? On se perd en conjectures, on cherche, on invente, on met en avant mille histoires, puis un jour un ami de la famille découvre qu'il y a dans un coin une petite fille haute à peu près comme une branche de lilas, à laquelle personne ne prenait garde et qui avait fait ce remue-ménage et pourquoi ? le voici :

Elle avait une amie à Paris, qui avait d'autres amies aux Tuileries, et toutes possédaient des poupées Huret qu'on menait à la promenade, et il fallait voir comme c'était beau ! Et c'était bien fâcheux qu'elle restât en province où les poupées sont en petit nombre ! Et voilà notre tête de six ans qui travaille et qui met toute la maison en branle.

Un matin on s'aperçut qu'il fallait au fils les professeurs de Paris et que là seulement on enseignait honnêtement le droit. Puis on fit cette découverte que la fille aînée serait bientôt en âge d'être pourvue, et qu'une sous-préfecture n'était point un lieu où il y eût abondance de fiancés. Plus tard il se trouva que le père était fatigué de rendre la justice ; quant à la mère, on lui persuada qu'elle souffrait d'un mal qui exigeait un changement d'air. Cependant la petite fille ne soufflait mot.

Et voilà pourquoi un matin on s'en alla à Paris toujours courant.

Cette petite fille n'est-elle pas une de ces femmes dont s'inquiétait mon juge ?

Laissez faire le temps, elle sera peut-être un jour l'une des reines du monde.

Amédée ACHARD.

LE COMTE DE MARIMONT.

(Voyez le numéro précédent.)

— Ah ! monsieur, s'écria madame Delval, arrêtez ! Vous n'avez donc pas compris que ce qui n'était pour vous qu'un caprice d'un jour était pour moi un entraînement qui me jetait dans un abîme ? Un ami généreux est venu qui s'est dévoué pour m'arrêter dans ma chute. Si vous ne concevez pas ces sentiments désintéressés, respectez-les du moins en n'en doutant pas quand je les affirme.

— Pardonnez-moi, madame, dit le comte, je vous crois. Veuillez excuser une mauvaise pensée. Son excuse, si elle peut en avoir une, c'est un dépit, un chagrin bien naturels, trop récents pour ne pas être très-vifs. On ne perd pas ainsi tout à coup ce que je perds, sans émotion. Mais je vous vois triste, inquiète : qu'y a-t-il qui vous tourmente ? Confiez-le-moi, faites-moi la grâce de cette confiance, et, si vous avez besoin de mon aide, vous verrez... Juliette, vous me croyez plus léger et plus mauvais que je ne suis ; je peux être aussi, comme La Sablonnière, un ami sûr, et vous avez le droit de compter sur moi.

Madame Delval lui prit la main, et, se penchant à son oreille :

— M. Delval va se battre, le savez-vous ?

— Delval !... Qui peut vous faire supposer ?...


Digitized by Google

— J'ai surpris des indices... J'en suis sûre. Il va se battre, vous dis-je. Avec qui? Vous le savez. Répondez. Il faut que vous me disiez tout. Je soupçonne une horrible chose... Mon mari se défie de tout le monde, sauf de celui qui pourrait... Je l'ai vû se défier du plus loyal de ses amis. Il m'a rencontrée mercredi chez M. de La Sablonnière dont j'allais implorer les conseils et l'appui. Il a paru... M'ayant reconduite, il est rentré chez votre ami pour lui demander sans doute d'expliquer ma présence chez lui. Je connais trop La Sablonnière pour douter de son refus. Que s'est-il passé entre Delval et lui? Delval, depuis cette rencontre, paraissait préoccupé plus que de coutume. Le soir même M. de La Sablonnière avait quitté Marneville; il n'est pas revenu aux Roches... Je l'examinais tout à l'heure en face de Delval. Ils me semblaient tous deux sombres, tristes, menaçants et comme s'efforçant en vain de dissimuler une querelle... Ah! songez! s'ils allaient... si Delval abusé allait punir de notre faute la générosité d'Hector.

M. de Marimont, interdit, se frappa le front:

— Ah! s'écria-t-il, vous pouvez penser!... Allez! ma chère amie; rassurez-vous! Je vous jure... je vous jure que je suis un honnête homme, et que je serai digne tout au moins de votre estime.

Et il se précipita dans les salons à la recherche du commandant. Il aperçut dans le bal le brave La Sablonnière, qui, galamment vêtu en marquis pompadour, balançait le succès de Plantier et dansait avec mademoiselle Claire un *lancier*, où il avait pour vis-à-vis la comtesse de Marimont et Richelieu. Delval, dans un coin, regardait, pâle, frémissant.

Marimont courut à lui, et l'entraînant à l'écart:

— Mon cher Delval, je viens vous parler de notre affaire en mon nom et au nom de nos amis.

Qu'est-ce encore? dit le commandant; tout n'est-il pas arrangé?

— Mon cher commandant, vous avez refusé, M. de La Sablonnière a refusé comme vous la plus légère indication sur les causes de votre querelle. Pourtant personne de nous ne peut comprendre ce duel entre vous. Si ce n'était qu'une escarmouche insignifiante, au premier sang, parbleu! nous laisserions aller les choses. Mais un combat à mort, cela demande plus de réflexion.

— Cette réflexion vient bien tard, mon cher comte; il est bientôt trois heures, je crois, et je pensais que nous pourrions nous battre au point du jour, qui n'est pas loin en cette saison.

— Pardonnez-moi, mon cher commandant. Mais, je vous prie, considérez! Vous avez vu avec quel empressement nous avons accepté le soin de votre querelle; ainsi ont fait pour lui les témoins de votre adversaire. Mais enfin, tous quatre, devant votre silence obstiné, une même pensée en même temps nous est venue, c'est qu'il y a peut-être ici quelque fâcheuse erreur qu'il est possible encore d'éclaircir. Nous désirons un ajournement.

— Vous m'étonnez vraiment, mon cher comte, dit Delval froidement; on ajourne un procès, on n'ajourne pas un duel. J'ignore quelles peuvent être là-dessus les maximes de votre monde; mais dans le mien les principes sont clairs en pareille matière, et au régiment...

— Nous ne sommes point au régiment, mon cher commandant. Mais croyez, du reste, que, pour n'être pas soldat, je ne suis pas moins scrupuleux en ces choses. J'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion d'arranger pour les autres ou de faire arranger pour moi quelques-unes de ces tristes affaires. J'ose dire qu'elles l'ont été correctement, quoique civilement. Ecoutez, une fois même j'ai eu le malheur de tuer mon adversaire. Je ne m'en suis jamais consolé quoique tout se soit passé loyalement; et, moquez-vous de moi si vous voulez, il y a des heures où ce souvenir, ce remords... Il me semble que si un matin je succombais dans un duel, je croirais que ma victime, après dix ans, se venge. Oui, je sais que dans votre hasardeux et glorieux métier vous êtes habitué, un peu trop habitué peut-être, à compter pour peu de chose la vie d'un homme, parce que vous, généreusement, au premier appel du clairon, vous êtes toujours prêt à exposer la vôtre. Eh bien, c'est un triste devoir à remplir que de tuer un homme, fût-il un ennemi de l'Etat. Je ne suis pas, Dieu merci! vous me connaissez, je ne suis pas un philosophe humanitaire, mon cher Delval, ni un théoricien rêveur, et je n'ai jamais fait de rêves bleus; eh bien, — je vous étonne sans doute par ces discours philanthropiques, — j'ai parfois ainsi des pensées sérieuses quand j'ai le spleen; — eh bien, vous le dirai-je? j'espère qu'un jour, que nous ne verrons pas, dans quelques milliers d'années si vous voulez, un jour viendra où la patrie, élargie et pacifiée, n'aura plus besoin de votre héroïsme... En attendant, puisqu'il le faut encore, portez, commandant, portez cette fougue guerrière sur les champs de bataille à la défense de notre drapeau et je vous applaudirai, et, sur nos boulevards, à votre retour victorieux, je vous jetterai des couronnes; mais, dans la vie privée, dans un champ clos civil, pour une offense personnelle, il faut plus de mesure; et pour moi, je vous le dis, je ne consentirai plus à un duel, dans ma cause ou dans celle des autres, à moins d'une nécessité extrême, clairement démontrée. Encore une fois, si c'était un de ces duels pour rire, amusement de jeunes gens oisifs, passe! Mais un combat comme celui où vous nous demandez de vous conduire, où l'un des deux adversaires doit demeurer sur la place,

Digitized by Google

non, mon cher commandant; pardonnez-moi, réfléchissez, je dois m'y refuser.

— M. de La Sablonnière, dit Delval pensif, sait-il que vous venez me faire cette proposition d'ajournement?

—Non; j'ai d'abord voulu vous en parler, à vous, parce qu'il me semble que c'est vous qui voulez ce combat, que M. de La Sablonnière le subit, avec résolution, mais avec chagrin, et que c'est peut-être une erreur de votre part qui élève un conflit mortel entre deux amis anciens, entre deux hommes loyaux et bons, faits pour s'aimer.

— Et il n'a rien dit qui pût vous faire soupçonner la cause de ce duel?

— Rien.

— Eh bien, mon cher comte, cette cause est une de ces extrémités dont vous parliez tout à l'heure et qui rendent le duel nécessaire. Pourtant, je l'avoue, je sens que j'aimais profondément mon ennemi d'hier; et, sous l'influence du souvenir que vous invoquez, je veux bien consentir encore... Allez lui dire qu'il m'explique... qu'il m'explique ce qu'il sait; sinon, que Dieu juge! Je vous attends dans un quart d'heure.

—Demeurez! Voici M. de La Sablonnière avec ses témoins, et je veux, devant vous...

— Faisons vite, dit Delval d'un ton sec mais plus ému qu'il ne voulait le paraître, car La Sablonnière n'avait pu s'empêcher de lui jeter un regard où il y avait un reproche tendre et fier.

Il y eut un moment de silence pénible.

XII.

La Sablonnière allait se retirer.

— Demeure, dit M. de Marimont; et vous aussi, messieurs, je vous prie. D'après la conversation que je viens d'avoir avec M. Delval, il me semble qu'il y a lieu encore à une explication en présence des deux adversaires eux-mêmes, qu'un mot, je l'espère, peut réconcilier.

Delval et La Sablonnière se taisaient. Mais un des témoins dit au comte :

— Parlez; nous entendrons avec plaisir toute communication qui pourra heureusement arranger l'affaire, comme il convient entre gens d'honneur.

— Eh bien, messieurs, continua le comte, M. Delval m'affirme que M. de La Sablonnière peut terminer cette fâcheuse querelle avec une seule parole.

— Comment? dit La Sablonnière.

— M. Delval dit que tu peux lui donner facilement une explication qui le satisfera.

La Sablonnière, ainsi interpellé, fit un geste négatif et désespéré.

— Donnez cette explication, s'il se peut, dit un des témoins.

La Sablonnière devint fort pâle; il avait des larmes dans les yeux. Il fit un pas vers le commandant. Celui-ci le regarda d'un air où il y avait plus de tristesse que de colère. Hector sentait son courage l'abandonner, et, un pas de plus encore, il fût tombé dans les bras de Delval. Mais il fit un effort héroïque; il recula, et, la main sur son cœur, pour le contenir, il dit :

— Messieurs, sur mon honneur, je déclare que je ne le puis.

— Tu ne le peux pas, s'écria Delval.

— Je ne le peux pas.

— Ah! dit le commandant d'une voix stridente, vous le voyez! Allons, messieurs! le jour vient... Mais vous êtes témoins que jusqu'au dernier moment j'ai tout fait pour empêcher un malheur... je veux bien répéter encore ce que vient de dire M. de Marimont.

Il marcha sur La Sablonnière, qui se tenait debout dans une morne attitude :

— Monsieur, dit-il, cette explication, une dernière fois, je vous la demande, et, s'il le faut, devant tous, je vous prie de me la donner.

La Sablonnière ferma les yeux pour ne pas voir son ami.

— C'est impossible, dit-il.

Delval se rejeta en arrière en criant :

— Allons, messieurs, finissons-en!

Il sortait. Marimont courut à lui, et, l'entraînant à l'écart, lui dit à voix basse :

— Non, attendez! Un mot encore, à vous seul. Il n'est plus temps de feindre. Je sais pourquoi vous voulez vous battre avec La Sablonnière.

— Vous le savez!

— Oui.

— Et vous m'arrêtez?

— Oui... Vous vous croyez trahi par un ami? C'est vrai.

— Je le dois donc tuer.

— Oui; mais ce n'est pas La Sablonnière qu'il faut tuer.

— Et qui donc?

— Celui qu'il faut tuer, monsieur, c'est moi! Je suis à vos ordres.

Et tout haut, s'adressant aux témoins :

— Messieurs, comme je l'espérais, tout peut s'arranger encore. Veuillez nous laisser seuls un instant, M. Delval, M. de La Sablonnière et moi. Je crois que j'ai réussi à dissiper l'erreur qui divisait ces messieurs.

Les témoins étaient à peine sortis que Delval se jetait au cou de La Sablonnière, en lui criant :

— Pardonne-moi!


Digitized by Google

Le brave Hector, étonné, heureux, pleurant, l'embrassait :

— Tu me reconnais donc ! Enfin ! Un instant de plus...

— Et j'étais un assassin ! dit M. de Marimont.

— Que dis-tu ? dit La Sablonnière.

— Que je viens de dire la vérité à M. le commandant Delval, et que j'ai mis ma vie à sa disposition. Je sais qu'il ne peut me pardonner. Mais toi, mon cher Hector, mon vieil ami, — laisse-moi encore t'appeler de ce nom, — toi, tu peux me pardonner. Après tant de générosité que tu viens de montrer, tu n'auras pas la cruauté de me refuser cette grâce, cette consolation. Ta main, je t'en prie.

La Sablonnière lui tendit la main.

— Merci ! lui dit le comte en l'étreignant. — Et se retournant vers Delval : — Ne vous fâchez point, monsieur, de l'honneur que votre ami veut bien accorder à votre ennemi. Je vous ai mortellement offensé, j'ai failli vous faire commettre un crime : punissez-moi. Mais, si coupable que je sois envers vous, vous me devez pourtant la joie incomparable de connaître toute la magnanimité de cette amitié. Maintenant, monsieur, je suis à vos ordres. Vous devez avoir hâte de vous venger. Pour éviter un scandale fâcheux, inutile, voici ce que je vous propose. Nous allons prendre deux fusils de Plantier; nous irons dans le fond du parc, sans être vus ; — au milieu du souper, il nous sera facile de nous échapper. — Nous serons censés avoir eu la fantaisie de respirer un peu l'air du matin, en tuant un faisan. Un accident arrivera à l'un de nous, en sautant un fossé ; un fusil partira par mégarde, une balle oubliée... Acceptez-vous ?

— J'accepte, dit simplement Delval !

— Nous n'avons pas besoin de témoins, ajouta le comte, pour agir en gens d'honneur. Vous me ferez, je l'espère, la grâce de le croire, pour ce qui me regarde.

Le commandant s'inclina.

— Cependant, ajouta M. de Marimont, si La Sablonnière veut bien nous assister...

— Je vous suivrai, dit La Sablonnière.

— La Sablonnière vous assistera, monsieur, dit le commandant, et moi, si vous le voulez bien, pour que le combat soit plus régulier, je prendrai avec moi mon zouave, qui est ici. Ce n'est qu'un simple soldat, mais il était près de moi à Solferino ; c'est un brave homme, un digne juge de l'honneur, que je verrai avec plaisir à mes côtés.

— C'est bien, monsieur, dit le comte.

Et se penchant à l'oreille de La Sablonnière :

— Sois tranquille ! c'est moi qui sauterai le fossé.

Une troupe de masques arrivait. La Sablonnière entraîna précipitamment les deux adversaires.

Le commandant fit appeler Martin. Et tous quatre, secrètement, ils sortirent du château.

XIII.

Le jour se levait, un de ces beaux jours où il fait bon vivre. Les premiers rayons d'un clair soleil dissipaient le léger brouillard crépusculaire qui se déchirait aux branches des grands arbres. L'air était vif et doux, une joie sereine emplissait la nature, les oiseaux chantaient; et, du château, arrivaient par bouffées les bruits de l'orchestre.

C'étaient des ironies navrantes.

Le commandant marchait devant avec son zouave, lui donnant rapidement les instructions nécessaires. Le comte suivait, d'un pas ferme, à côté de La Sablonnière, silencieux.

On fit halte aux limites du parc, près d'un saut-de-loup. Le lieu était propice, désert. Pendant que le zouave allait, à quelque distance, chercher des fusils dans la maison du garde, La Sablonnière, indiqua aux deux adversaires la place que chacun d'eux devait occuper. L'allée qui aboutissait au saut-de-loup y arrivait par une ligne droite d'une trentaine de mètres. La Sablonnière posta le commandant à trente pas du fossé et M. de Marimont sur le bord. A un signal donné, les deux combattants devaient tirer ensemble.

En attendant le retour du zouave, M. de Marimont, ayant allumé un cigare, se promenait sur les bords du saut-de-loup, le considérant par instants pour étudier la meilleure façon d'y tomber élégamment. C'était vraiment sa seule préoccupation.

Martin revint, apportant les armes. La Sablonnière l'aida à les charger, et les remit aux deux adversaires sans mot dire.

En recevant son fusil, le comte jeta son cigare, serra la main d'Hector, et salua le commandant. Les témoins s'écartèrent de quelques pas, à droite et à gauche, dans la haute futaie que traversait l'allée, et donnèrent le signal.

Un seul coup de feu partit.

Le comte roula dans le fossé.

La détonation n'avait pu être entendue du château, où l'on dansait toujours.

Delval laissa tomber son fusil et s'appuya contre un arbre; il n'était pas habitué à tuer des hommes sans l'ordre de la patrie. Martin courut à lui, pendant que La Sablonnière relevait M. de Marimont. Il fallut que le zouave soutînt son brave commandant, qu'il avait vu si ferme sur les champs de bataille.

Appuyé sur le bras de Martin, Delval regagna le château à pas chancelants, pour y donner avis de


Digitized by Google

l'accident, comme il était convenu, et envoyer à La Sablonnière, qui gardait le corps du comte, des gens pour l'emporter, car ce corps était inanimé.

Malgré toutes les précautions qu'on essaya de prendre, la nouvelle se répandit vite dans la fête. Au milieu de la confusion naturelle qu'elle y jeta, le commandant entraîna sa femme demi-morte en lui disant :

— Contenez-vous, madame ; on pourrait croire que je l'ai tué parce que vous l'aimiez.

Le lendemain il vint embrasser La Sablonnière et lui dit :

— Je retourne au régiment en Afrique, j'y resterai. Je te confie Claire, comme au plus honnête homme que je connaisse.

Émile RENAUT.

LE SANS-PEUR (1).

A MONSIEUR AIMÉ D'AR...

Bruyère, mars 1863.

Je ne mérite pas, cher monsieur, de recevoir d'aussi bonnes consolations. Mon sort est devenu très-supportable. J'ai trouvé ici une terre amie, et dans ce pays du gai soleil l'amertume de l'exil s'est envolée de mon cœur. Pour vous le prouver, pour que vous soyez tout à fait rassuré à mon égard, je détache la dernière page de mon journal et je vous l'envoie.

... Trois bâtiments de guerre apparurent un matin dans le golfe Juan pour y faire des manœuvres. Aussitôt toutes les barques des environs, portant des étrangers curieux, mirent à la voile et se dirigèrent du côté des vaisseaux. Plusieurs familles obtinrent la permission de les visiter.

De Bruyère je voyais toutes ces allées et venues. Le soleil inondait la mer de ses feux, et la mer, comme disent les gens du pays, ne bougeait pas.

J'eus à mon tour, par ce beau temps, le désir de faire une promenade ; mais j'envoyai inutilement à la recherche d'un bateau, tous étaient retenus ou partis.

Lorsqu'on vint m'apprendre que je ne pourrais trouver une barque ce jour-là, j'en eus un dépit véritable.

Dans ce pays, quand on s'est dit : « Je sortirai », il n'y a pas moyen de rester chez soi. Les rayons du soleil, la voix de la mer, les parfums de la terre vous poursuivraient jusque dans les caves. Tout enfin vous appelle au dehors.

Je pris mon chapeau, je traversai le lit desséché du torrent de la Font, et j'allai m'asseoir dans une anse au pied même de Bruyère. Couchée sur le sable et la tête appuyée contre un rocher qui me dérobait la vue de la pleine mer, je regardais d'un œil jaloux les petites embarcations tourner autour des grands vaisseaux. Si j'étais fée de la mer, pensais-je, je jetterais un coquillage sur les flots et je dirais : « Que ceci devienne une barque ! »

Au même instant un petit bateau, glissant derrière la roche qui me servait d'oreiller, vint jeter l'ancre à côté de moi.

— Le *Sans-Peur !* m'écriai-je. Ah ! patron Marius, quel bon vent vous amène ! Que vous soyez libre ou non, je vous garde.

Le vieillard porta la main à son chapeau et repartit :

— Vous rappelez-vous, madame, les paroles que vous me dites l'autre soir en revenant de notre promenade aux îles ? Les voici, mot pour mot : « Patron, quand vous n'aurez point d'étrangers à conduire, mettez à la voile pour le Golfe ; je trouverai toujours, moi, une excursion à faire. » Je n'ai personne ce matin, et...

— Comment, vous n'avez personne ! mais d'Antibes à la Napoule il n'y a pas une nacelle à louer aujourd'hui.

— Le patron du *Sans-Peur* refuse de mener les étrangers à bord des vaisseaux, répliqua Marius dont le front s'assombrit.

Césaire, qui compose à lui seul tout l'équipage du *Sans-Peur*, poussa un gros soupir et s'agita sur son banc de manière à faire chavirer la frêle embarcation.

— Tais-toi, lui dit tendrement le patron.

— Ah ! par exemple, c'est trop fort, cria le rameur qui ne demandait qu'un prétexte pour se mettre en colère, je n'ai pas prononcé un seul mot !

— On peut parler sans ouvrir la bouche, répliqua Marius, et je sais ce que tes soupirs signifient.

Tous ceux qui se sont promenés en mer sur le *Sans-Peur* connaissent aussi bien que moi le motif de la perpétuelle hostilité qui existe entre Marius et Césaire.

Les deux marins ont servi l'État sur les mêmes vaisseaux, mais, par un hasard étrange, le premier a toujours été le supérieur immédiat du second. Césaire a constamment protesté contre les méprises

(1) Nous avons déjà signalé à l'attention de nos lecteurs et surtout de nos lectrices le très-joli volume de madame Juliette Lamber, et intitulé *Voyage autour du Grand-Pin*, édité par M. Hetzel. Nous nous faisons un plaisir de détacher de cet ouvrage les pages suivantes. On y retrouvera toute la grâce et tout le sentiment de l'auteur de *Mon village*, des *Récits d'une paysanne*, etc.


Digitized by Google

du destin, et encore aujourd'hui il ne peut obéir à son patron qu'en maugréant. Depuis que l'Etat leur a rendu la liberté, Maurius a sauvé un Anglais qui lui a fait présent d'un bateau. L'un devenait patron, l'autre devenait son rameur nécessairement. Rameur et patron se querellent donc sans trêve ni repos, et cependant ils ne peuvent vivre séparés. Sous l'influence d'une continuelle discussion, la manière de voir de chacun d'eux a pris des proportions aussi amusantes qu'exagérées.

— Patron, demandai-je, est-ce que vous refuserez aussi de me conduire aux vaisseaux?

— Vous voudriez?... Non, madame, c'est impossible, repartit Marius... D'ailleurs, le vent est contraire.

— Comment avez-vous fait pour venir jusqu'ici, patron?

— Nous sommes venus à force de rames, mais je n'en puis plus.

— Et pourquoi ne voulez-vous point aller aux vaisseaux?

— Je vous raconterai cela, madame.

— C'est donc une histoire? dis-je en posant le pied sur le *Sans-Peur*

— Césaire, ajouta le patron, monte à Bruyère, fais mettre le déjeuner de madame dans un panier, et apporte-le.

— Où allons-nous, s'il vous plaît, patron?

— A la Napoule, d'abord. Jamais il n'y eut une brise plus favorable. Nous aurons un temps superbe, et nous sommes gens à fêter une belle journée.

— Ainsi, repris-je en m'asseyant dans le bateau, nous tournons le dos à l'escadre.

— Oui, oui, répliqua le bonhomme qui eut peine à contenir sa joie. Maintenant je veux mettre deux pavillons à ma barque; puis j'ajouterai quelques branchages pour faire sourire le *Sans-Peur*. C'est égal, vous êtes une brave petite dame!

Césaire revint avec un grand panier qu'il bouscula un peu.

— Donne, dit le patron. Est-ce que c'est sa faute à ce déjeuner si nous n'allons pas aux vaisseaux?

Le *Sans-Peur* prit le large, mit toute sa voilure dehors, et se dirigea du côté de la Napoule.

— Décidément, patron, pourquoi n'avez-vous pas voulu me conduire du côté de l'escadre?

— Mon Dieu, dit Marius embarrassé, ce n'est point une histoire, c'est plutôt une espèce de sentiment...

— De haine, ajouta Césaire.

Le patron réfléchit, et ne trouvant pas d'objection valable à faire au rameur :

— De haine, reprit-il. Je déteste les bâtiments de guerre. Hélas! je les connais trop. J'ai mangé, bu, dormi pendant vingt-cinq ans sur ces maisons-là, et c'est dur. Je fus jeune autrefois! Quoique né au bord de la mer, j'aimais la terre, et la Provence était pour moi le paradis. C'est que voyez-vous, madame, j'avais une amoureuse, ma femme d'aujourd'hui, ma vieille, une belle fille dans ce temps-là. Croiriez-vous que pour la voir je suis venu un jour de Toulon à Fréjus en courant? Il fallut me reporter, tant j'étais avarié! Mais de ça, je ne m'en inquiétais guère; j'avais embrassé ma bien-aimée. Quand je songe que durant mes séjours à terre, quatre fois j'ai été sur le point de me marier, et que quatre fois, par une moquerie du sort, j'ai été rappelé sur les vaisseaux de guerre presque à la veille d'assister à ma noce! Quand je songe que j'aurais pu épouser ma femme vingt ans plus tôt, j'enrage, quoi! Ah! bien oui, que je serais allé là-bas! Regardez, madame, toutes leurs petites barques, près de l'escadre. On dirait des sardines autour de baleines.

Et le patron se mit à rire.

Césaire, hors de lui, apostropha son maître.

— On voit de singulières choses sur le *Sans-Peur*, s'écria-t-il. Dans les autres bateaux, c'est le patron qui promène les étrangers, et dans celui-ci ce sont les étrangers qui promènent le patron.

— Est-il méchant? dit Marius avec bonne humeur.

— Il aime donc les vaisseaux de guerre, lui? demandai-je pour envenimer les choses.

— Oui, je les aime! répondit le rameur, et si je n'étais pas vieux comme je le suis, sauf le respect que je dois au patron, je quitterais vite son écorce pour retourner sur un bâtiment.

Plusieurs coups de canon, partis de l'escadre, annoncèrent que les manœuvres commençaient.

Juliette LAMBER.

(La suite au prochain numéro.)

Fidèle à son nouveau programme, L'ATHÉNÉE MUSICAL donne à ses concerts un grand attrait : Darcier, le chanteur-auteur dont le nom est si sympathique ; mademoiselle Praldi, l'artiste à la voix sonore, à la vocalise facile; Castel, l'émule de Levassor; Desroches, le baryton dont l'organe et la méthode dévoilent le véritable artiste; Miramont, le flûtiste d'un talent incontesté, attirent chaque soir un public d'élite au boulevard Saint-Germain.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON


Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Une polémique assez curieuse s'est établie depuis quelques jours dans les chroniques de modes; elle se divise en deux camps : l'une emploie toute son énergie à critiquer les modes actuelles en les traitant d'excentriques, d'étrangères, de folles et de baroques. L'autre, au contraire, célèbre par des fanfares joyeuses les nouveautés qui visent à l'extravagance et se plaît à exalter le goût des femmes qui, les premières, se plaisent à se parer de modèles dont l'apparition excite la critique.

Il ne nous convient pas de faire partie ni de l'un ni de l'autre camp; notre rôle dans les modes est trop sérieux pour qu'il nous soit possible de nous prononcer, nous ne créons rien, nous nous contentons d'aller choisir dans les maisons les plus en vogue, nos dessins et nos descriptions, nos relations doivent être fidèles et c'est aux femmes de goût à adopter les modes qui leur conviennent et à repousser celles qui ont un cachet d'excentricité marquée. D'ailleurs, il faut en convenir, la manière de porter les choses est réellement la question importante. Il y a des femmes qui savent tout faire accepter par une tenue de bon goût, d'autres au contraire font de l'originalité à tout propos, ce qui est suffisant pour tuer la nouveauté la mieux réussie à son début. Nous continuerons, comme par le passé, à tenir registre de tout ce qui se fait de nouveau en indiquant seulement, sans affection, les modèles qui nous paraissent devoir obtenir la préférence.

La maison *Gagelin Opigès* a beaucoup confectionné depuis un mois; elle s'occupe activement des toilettes de campagne. Les charmantes étoffes qu'elle trouve dans ses rayons, lui servent à faire tous les genres de costumes, les plus élégants comme les plus simples. En voici quelques-uns :

Une robe de taffetas blanc, recouverte de tulle bleu, le tulle est rattaché au-dessus de l'ourlet par des brides de taffetas blanc entourées de passementerie en cordon bleu, ces brides remontent sur chaque lé, jusqu'à la ceinture. Le corsage est à pointe devant et derrière, il est drapé de tulle et ornementé de taffetas. Les manches, de tulle, sont bouillonnées. Avec cette toilette, un châle *Villemer*, de grenadine blanche brodé de bleu et garni d'une magnifiqne dentelle.

Un autre costume, toilette de campagne, se compose de robe et casaque de foulard blanc; les deux sont garnies de ruches de ruban pensée, ces ruches se répètent aux manches dans le haut et dans le bas et autour du cou; une petite dentelle noire, espèce de filoche de perles est posée au-dessous des ruches et suit les coutures de la casaque, dont la forme est demi-ceintrée.

Une autre robe, toilette de ville, est de taffetas moiré gris perle, le bas de la jupe est orné d'un volant de 30 centimètres de haut, au-dessus du volant, il y a une application de guipure noire, posée sur un ruban violet, le corsage est à basquine, habit d'homme avec revers sur le devant et gilet de taffetas violet; le même entre-deux de guipure avec un volant diminué garnit le corsage.

On voit depuis quelques jours beaucoup de modèles de ceintures qui sont, à vrai dire, des corsages que l'on agraffe en-dessus des tailles de robe, des bretelles et une basquine complètent très-souvent ces ceintures qui se font de taffetas et dentelle, et sont de mise sur des robes de gaze de Chambéry barège, mousselinette ou soieries fond blanc.

Le modèle corset suissesse, tout à fait jeune fille, est à pointe devant et se découpe carrément sur la poitrine; on le garnit de ruches, il exige impérieusement la chemisette blanche plissée.

On nous a montré des nouvelles formes de chapeau à fond plat, qui n'ont, pour ainsi dire, pas de calotte et aucune espèce de bavolet; mais ce modèle, qui tient plus du bonnet que du chapeau, n'est point encore assez *accepté*, pour que nous nous en occupions sérieusement. D'autant plus que nous avons fait aux salons de madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, une visite qui nous permet de décrire des spécimens d'une grâce irréprochable.

Un premier chapeau est de crêpe rose de Chine, le crêpe est tendu et couvert de gouttes d'eau en perles de cristal; sur le côté une touffe traînante en plumes marabouts panachées rose et blanc; dans l'intérieur un bouquet de rose fermé dans du muguet à gouttelettes d'eau pendantes et feuilles semées de givre, bavolet court et blonde blanche, brides de taffetas rose.

Un second chapeau est bouillonné tout de tulle blanc, le côté gauche de la passe est orné d'une branche de saule, à l'intérieur une fleur de magnolia, montée sur bois naturel, avec des plissés de tulle qui descendent le long des joues, bavolet à dents de blonde blanche et taffetas, brides de taffetas blanc.

Digitized by Google

Les fleurs de madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, conviennent à ravir aux chapeaux de demi-saison, les bouquets, composés par l'habile fleuriste, sont généralement de grosses fleurs. Une seule de ces fleurs, avec un léger entourage de brindilles et d'herbes suffit pour orner un chapeau de crêpe.

Madame *Perrot-Petit* s'occupe d'une manière toute particulière des chapeaux ronds, elle a pour eux des garnitures charmantes; souvent c'est un pouff de blé doré avec quelques fleurs de coquelicots, marguerites et bluets, ou bien un pouff de houx à feuillage dentelé et fleurs de houppes jaunes.

Quelquefois elle conseille l'emploi des guirlandes, qui sont touffues sur le milieu du chapeau et s'éclaircissent en tournant derrière la forme ; pour ces guirlandes, elle compose des mélanges de volubilis veinés de blanc, violet et bleu, de clématites, de lilas, de glicines et de capucines d'Alger. Les chapeaux ronds ne sauraient se passer de fleurs, rien ne peut les remplacer surtout sur la paille.

La maison *Desprey, aux Amazones*, boulevard des Italiens, a cependant fait accepter à son élégante clientèle, un chapeau-casquette qui n'a qu'une plume, fort élégamment tournée, dont le bord fait frange et garnit tout le tour, mais c'est une coiffure toute spéciale, les maisons qui ont une nom, ont seule le droit d'établir une loi d'élégance avec un type unique.

Le magasin des *Amazones* a plusieurs formes de chapeaux en grande faveur, il y en a un bordé de velours, à calotte très-basse, recouverte d'une plume pleureuse à perles de jais.

Un autre chapeau, à bords retroussés tout le tour, a un nœud de velours et une aigrette de plume naturelle, campée avec fierté sur le sommet.

Tous ces modèles sont distingués, il ne s'agit plus que de les choisir en harmonie avec sa toilette et surtout avec sa figure.

Les chapeaux ronds sont décidément adoptés, leur vogue croîtra encore cette année, toutes les femmes en portent, il y a des formes qui sont devenues convenables en voyage ou à la campagne, même pour les femmes qui ne sont plus jeunes.

Les toilettes, robe et casaque en étoffe pareille nécessitent le petit chapeau rond.

La voilette à frange de chenille perlée fait bon effet sur la plupart des chapeaux et nous félicitons la maison de la *Ville de Lyon*, 67, rue de la Chaussée-d'Antin, de nous avoir donné une aussi belle collection de ces charmantes voilettes.

En faisant notre visite chez MM. *Ransons* et *Yves* nous avons remarqué une foule de garnitures de rubans ruchés à plits plats de toutes nuances. Ces garnitures sont destinées aux robes de poil de chèvre, mohair et barège. Les franges de soie, surmontées d'un entête de filet, se porteront beaucoup pour garnitures de robes de soie et de foulard uni.

Depuis que la mode a décidé que le corset devait être remplacé par la ceinture, nous avons vu surgir une foule de corsets brassières, ayant tous des prétentions plus ou moins bien fondées à amincir la taille.

Nous sommes convaincue que le corset n'est point un objet de caprice, et que, lorsqu'on a fait choix d'un fabricant qui réunit les qualités essentielles, il faut ne pas faire essai des noms nouveaux qui n'offrent le plus souvent que des contrefaçons.

Nous avons adopté les corsets de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, nos recommandations à leur sujet ne nous ont valu jusqu'à présent que des éloges. Trois modèles de forme nouvelle ont été créés pour la saison d'été dans la maison *Simon*, ils se nomment Isabelle, Gabrielle et Corset Impératrice.

Ces gracieuses variétés de la brassière en vogue sont d'une exécution parfaite et, pour mieux dire, un perfectionnement de tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

Tout est en progrès, malgré les réflexions critiques de certains journaux à idées noires ; la parfumerie surtout a cherché par tous les moyens à se rendre la protectrice de la beauté : quand on examine avec soin certains produits, on est forcé de convenir qu'elle a atteint son but.

La crême Oriza de Ninon de Lenclos est un moyen très-efficace pour préserver le teint des rides et lui conserver sa fraîcheur et son éclat. Cette crême se fabrique à froid, elle a pour base principale la fleur du riz de la Calorine dont les qualités hygiéniques sont connues, les parfums et sucs de plantes aromatiques qui entrent aussi dans la compositon de la *Crême Oriza* ne sont connus que du propriétaire actuel de la maison *L. Legrand*, qui le tient du chimiste distillateur *Fargeon*, parfumeur de la célèbre Ninon.

Toute une série de produits du nom d'Oriza a été éditée sur la recette de la crême dont le succès a été immense. Le savon d'Oriza, la pommade Oriza fluid, le parfum Oriza Lys et l'Oriza Porverders forment une réunion d'articles élégants dont les femmes élégantes apprécient bien vite les bons effets.

Avant de partir pour la campagne, on n'oubliera pas qu'il faut emporter un flacon du *lait Antéphélique* de Candès, si l'on veut se préserver, des taches de rousseur, du hâle et aussi de la piqûre des insectes qui ne manquent pas de vous assiéger, surtout le soir, au bord de l'eau.

Il est à remarquer que ce sont les teints les plus diaphanes et les plus délicats qui sont sujets au hâle et aux rousseurs.

Les Anglaises se servent toutes aujourd'hui du lait Antéphélique dont on trouve des dépôts dans toutes les villes de France et de l'étranger.

Marguerite DE JUSSEY.



Digitized by Google



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92.

Toilettes de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Couter, r. Vivienne, 41. Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 3.
Modes de Mme Herst et Cie Mme Fournier, r. Drouot, 8. Fleurs de S. Perrot Petit et Cie r. Mtre St Augustin, 20.
Parfums de Legrand, four. des cours de France d'Allemagne et d'Italie, r. St Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google



Legrand Imp. Paris — Ad. Goubaud Edit.r à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 92.

Coiffures et Lingerie de La Balayeuse Place Vendome 4.

Costume d'Enfant de la M.on de St Augustin, r. N.ve St Augustin 43.

743 bis

Entered at Stationer's Hall — LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248 Strand, W.C. — MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google

Digitized by Google

GRAVURE DE MODES N° 743.

—

TOILETTE DE MAISON. — Coiffure, composée d'un bandeau coupé bouffant dont les *pointes* forment frisure sur le devant. Deux coques derrière, avec *cache-peigne* en touffe frisée. Chou et rubans de velours.

Habit de taffetas blanc, avec biais en taffetas de couleur, recouverts de guipure noire (voir la feuille de patrons, publiée dans notre précédent numéro) ; cet habit est uni et montant, boutonné, droit, devant.

Les deux basques longues sont séparées derrière, ils font partie du corsage — comme des basques d'habit d'homme.

Un biais de taffetas, haut de 3 à 4 centimètres, part du devant en formant une petite basque et borde deux basques pointues qui prennent du petit côté et viennent retomber sur les côtés des grandes basques.

La manche est demi-plate.

Le dessus, à partir de l'emmanchure, a un long jockey détaché, qui forme pointe devant comme derrière.

Un biais garnit le bas et remonte dessous.

Jupe de taffetas, bordée d'un biais de couleur, recouvert à plat par une guipure noire.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de tulle de soie de couleur, recouvert d'un quadrillé résille de soutache noire, avec petits glands noirs.

Le bavolet de tulle de soie est bordé d'un biais de taffetas et de petits glands.

Sous la passe il y a un bouillonné de tulle de couleur et de tulle blanc, sur lequel est posée une grande pensée de velours, avec cœur de nacre.

Brides de taffetas blanc.

Robe de taffetas, garnie de taffetas de couleur qui tranche, et de dentelle noire.

La taille est ronde.

Le corsage est montant derrière et décolleté carré devant (carré étroit et long).

Une partie de taffetas simule un *rabat*, formant trois pointes en bas, trois barrettes de velours noir sont sur le devant, une dentelle noire le borde, trois autres barrettes sont au bas du corsage.

La manche droite est terminée par un revers mousquetaire, avec barrettes de velours.

La jupe est garnie de pattes de taffetas vert, terminées par trois pointes. Ces pattes sont garnies de dentelles noires.

Chemisette plate.

Manches de dessous plates.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 743 *bis*.

N° 1. Bonnet de tulle illusion, orné d'un ruban n° 12, froncé et laquillé seulement vers le front et retombant sur les côtés en barbes légèrement *soutenues* par un fil et semées de papillons en blonde. Sur chaque loquille du haut on pose un papillon en blonde, apprêtée de façon à se tenir droit. Il y a une touffe d'épis derrière la garniture.

N° 2. Bonnet-neige de tulle, avec fond tombant, coupé par une ruche ayant en bord un ourlet dans lequel est passé un ruban n° 3 ; sur le devant, même ruche avec ruban dans l'ourlet, vers le front bouclettes en ruban de taffetas n° 3, dans lesquelles retombent de chaque côté un ruban n° 9. Brides de de tulle illusion, encadrées d'un ourlet, avec ruban passé dedans.

N° 3. Bonnet de linge de mousseline, encadré d'un entre-deux et d'une haute valencienne, coquillée surtout au milieu du devant ; des groupes de coques, de ruban n° 9, sont séparés par la garniture.

N° 4. Coiffure à créneau de velours, garnie d'une touffe de plume avec un oiseau au milieu.

N° 5. Coiffure de soirée, toute composée de groupes de fleurs, retenues par un velours, formant quelques coques vers le front.

N° 6. Bonnet d'intérieur de tulle illusion, formant trois bouillonnés, séparés par une *catalane*, composée de deux entre-deux de guipure noire. Ce fond est encadré d'un ruban avec un nœud de ruban n° 16 derrière. Vers le front, neiges de tulle avec petits velours les entourant. Coquelicots et épis en aigrettes sur le côté.

N° 7. Fichu, tout de tulle brodé, encadré d'un bouillonné de tulle uni, surmonté d'un entre-deux de tulle brodé et d'une dentelle ; vers le bas du bouillonné entre-deux et deux rangs de dentelle. Sur les épaules ornement de tulle, encadré d'entre-deux et accompagné par deux bouts de ruban. Petit col, encadré de dentelle et nœud double devant.

N° 8. Chemisette de nanzouk, pour mettre sous une veste Figaro. La *pièce* est entièrement composée d'entre-deux brodés et d'entre-deux de dentelle ; une bande double de nanzouk, encadrée de valencienne, entoure cette pièce. Sur le devant il y a une bande double, unie, encadrée de dentelle et de broderies. Petit col brodé, orné de dentelle.

N° 9. Toilette de campagne pour petite fille de huit ans : Robe avec corsage blanc, froncé et à manches longues. Jupe de poil de chèvre, relevée sur le côté par trois pattes de velours noir, posées à la suite les unes des autres et dépendant d'une ceinture bernoise également de velours. Le haut du corsage est formé d'un quadrillé, composé de petits velours.

Résille ruchée de petits velours zéro.

Les ornements de velours peuvent parfaitement se remplacer par du ruban de soie.

Digitized by Google

NOUVELLE PRIME

Offerte aux Abonnés du MONITEUR DE LA MODE.

Nous avons toujours trouvé pour notre part un charme immense à feuilleter un volume de voyages, et c'est là, croyons-nous, une disposition générale. Quelle jouissance, en effet, que de parcourir les pays les plus éloignés, de traverser des forêts immenses, de visiter les temples bouddhiques ou les pagodes chinoises, d'entrer sous le wigham de l'Indien ou sous la tente de l'Arabe, d'assister aux fêtes sanguinaires du Dahomey, etc., etc. Tout cela sans fatigue, sans danger, mollement assis au coin du feu ou à l'ombre d'un arbre feuillu. Qui donc ne goûterait pas un semblable plaisir?

Il y a longtemps déjà que nous songions à vous le procurer, lecteurs et lectrices, et à votre intention nous avons examiné avec soin tout ce qui s'est publié en ouvrages de voyage dans ces derniers temps.

Celui de ces ouvrages qui nous a le plus séduit est sans contredit le *Voyage illustré dans les deux mondes*, un beau volume de 405 pages, format des grands journaux illustrés, et contenant 775 gravures, signées des Anastasi, des Blanchard, des K. Girardet, des Rouergue, des N. Valentin, etc. C'est en quelque sorte le *musée complet* du monde entier, types, scènes de mœurs, vues de villes, beautés pittoresques; jusqu'aux portraits des souverains contemporains, tout est là; joignez-y le charme d'un texte élégamment écrit (les auteurs MM. F. Mornand et J. Vilbort, ont fait leur preuves), et plein des renseignements les plus utiles et les plus variés, et vous vous ferez peut-être une idée du livre que nous vous offrons aujourd'hui en prime à un prix tout exceptionnel.

Ce grand et beau volume se vend à Paris **25** francs, et l'éditeur, M. *Le Chevalier fils*, 60, rue de Richelieu, a bien voulu consentir à livrer à nos Abonnés *le Voyage illustré dans les deux mondes*, magnifiquement relié et doré sur tranches au prix de **10** francs, pris à son bureau, et de **12** francs **50** centimes envoyé *franco* par la poste.

Courrier de Paris.

Se mariera-t-il, ne se mariera-t-il pas? Il s'agit de M. About que l'on a déjà marié et démarié au moins dix fois et de qui l'on annonce le mariage définitif aujourd'hui, — à preuve, que l'on désigne ses témoins, MM. de Najac et Gustave Doré. Est-ce une preuve? Peut-être, car il me semble qu'on ne se permettrait pas de compromettre à ce point MM. Doré et de Najac, si réellement ils n'étaient pas les témoins de M. About. Mais qui épouse-t-il? On nomme la fille d'un riche propriétaire des environs de Rouen; on la nomme même, ce qui est plus grave encore que de nommer MM. de Najac et Doré. On dit la jeune fille charmante; on ajoute qu'elle est riche. C'est au mieux; nous en félicitons M. Edmond About. Et par ma foi! puisque nous y sommes, félicitons également la jeune fille; il est toujours bien d'épouser un homme d'esprit et qui, finalement, a la fortune au bout de ses dix doigts. La richesse, la beauté et la naissance se peuvent très-bien allier au talent; nous n'y voyons aucun inconvénient.

Je gage que M. Edmond About, qui vient de faire un livre à la fois amusant et instructif sur le *Progrès*, tiendra à ce que sa jeune femme aide au progrès en réagissant contre bien des coutumes qui se popularisent en ce moment parmi les femmes. Ce n'est pas lui, je gage, qui permettrait à madame About (je parle comme si le mariage était définitivement conclu) de donner prise aux critiques qu'un journal, le *Pays*, vient d'adresser au beau sexe. Écoutez-le plutôt, — je parle du *Pays*, — et voyez sur quel ton lamentable et amer à la fois il s'exprime :

« Vous est-il arrivé, le dimanche, d'assister, dans un quartier aristocratique, à la sortie de la messe de une heure, dite *messe des élégantes?*

» C'est un étrange et curieux spectacle. Spectacle est bien le mot, car on se croirait aux Italiens ou à l'Opéra.

» Allez, ce jour-là, vers une heure et demie, à la Madeleine. Vous verrez d'abord, en arrivant, en dehors et en dedans de la grille qui fait face à la principale porte d'entrée, au pied du large escalier qui mène au péristyle, des groupes de gentlemen de tout âge qui, gantés, vernis, la rose ou la violette à la boutonnière, plantés là comme dans le vestibule d'un théâtre, attendent, le lorgnon à l'œil, la sortie des jolies et brillantes paroissiennes.

» En effet, bientôt les portes sacrées s'ouvrent à deux battants, donnant issue à des flots pressés de moire, de velours, de dentelles, de plumes et de fleurs dont les tapageuses cascades bondissent de marche en marche jusqu'aux équipages trop étroits pour contenir leurs bouillons soulevés.

» Pendant ce temps les lorgnons lorgnent.

» Or, ces éclatantes toilettes d'église diffèrent des toilettes de spectacle en un point important : au lieu d'être décolletées par en haut elles le sont par en bas, grâce à un ingénieux système de poulies et de cordages qui hisse la jupe au-dessus des bottines. On voit donc les bottines, on verrait des bottes tout entières. Honni soit qui mal y pense! mais voilà de singulières toilettes pour rendre visite au bon Dieu! »

Il n'y a rien de tel que les jeunes ménages pour introduire les réformes, — bonnes ou mauvaises, — dans les mœurs et dans les habitudes d'un peuple. Avec la lune de miel, naît une prépondérance et une influence du mari, sur la femme, ou de la femme sur le mari, qu'il faut conquérir immédiatement. A ce moment-là, l'un ne veut que ce que veut l'autre ; le mari accoutume la femme à tout ce qu'il souhaite pour la suite de leur union; de même que la femme plie le mari à tous ses caprices futurs. C'est le moment où les caractères se refont ou se font, ou bien il n'en sera jamais rien. Malheur à qui

Digitized by Google

laisse passer cette occasion qui ne se retrouve jamais! J'entends quand il s'agit de mariages dans lesquels on entre par la porte de la sympathie, sinon non. Quiconque est malheureux par la suite dans son ménage, doit reporter ses yeux en arrière et se demander comment il s'est conduit pendant la lune de miel. Toute la vie date de là. Si le mari est raisonnable, sérieux, réfléchi, il doit s'imposer à sa femme, et le pli pris alors sera éternel. Si la femme est coquette, légère, volontaire, désespérée, entêtée de toutes les modes, et que le mari cède, il n'y aura plus à y revenir. Et réciproquement, bien entendu.

J'ai ouï un jour, un grand philosophe en ces matières, affirmer qu'un mari adroit pouvait, dès le lendemain de son mariage, accoutumer sa femme à recevoir, chaque matin, vingt-cinq coups de fouet, et que bientôt la femme devait apporter elle-même l'instrument de son supplice et livrer ses épaules à son bourreau.

Plusieurs femmes, à qui j'ai posé la question, m'ont affirmé que cela était exact.

Donc, il y a tout lieu de penser que les jeunes maris feront bien de ne pas laisser tomber leurs femmes dans le petit travers si amèrement relevé par le critique du *Pays*. Et tant d'autres choses que nous voudrions voir disparaître de la surface de ce monde, et que nous signalerions si nous étions en verve de critiques!

Mais aujourd'hui j'ai à parler d'un trop douloureux événement pour continuer à plaisanter, c'est de la mort de Meyerbeer, l'illustre auteur de *Robert-le-Diable*, des *Huguenots*, du *Prophète*, trois titres à l'immortalité, — de l'*Étoile du Nord*, du *Pardon de Ploërmel*, — qui ne le cèdent guère à leurs aînés! Qui s'attendait à cette mort? personne. C'est un vrai coup de foudre, et pourtant Meyerbeer souffrait depuis longtemps, sans que lui ni ses amis ne se doutassent de la gravité de son mal que les médecins seuls connaissaient et qu'ils ont été impuissants à combattre!

Meyerbeer avait soixante-douze ans; il était né en 1792, à Berlin, où ses restes mortels seront transférés. Il nous restera de lui ce qui ne meurt pas, ses œuvres. Et ce sera un éternel honneur pour la France d'en avoir eu la primeur. Beau et triste sujet de thème pour les nouvellistes qui vont fouiller dans les moindres recoins cette glorieuse existence. Pour moi, je me borne à enregistrer le douloureux événement, et je m'imagine que la meilleure biographie de Meyerbeer, c'est l'audition de ses œuvres.

Force m'est de m'arrêter sur cette nouvelle. Comment vous parler — même pour en signaler le très-vif succès, — des deux jolies pièces du Gymnase, *Un mari qui lance sa femme*, et la *Question d'amour*, de M. Aurélien Scholl, un homme d'esprit partout, même au théâtre.

X. Eyma.

LE CHAT.

A l'âge de quatorze ou quinze ans, j'avais un chat superbe, d'un pelage admirablement marqué et dont je m'occupais spécialement. Quand je rentrais, mon chat, averti par l'exquise finesse de ses sens, se levait d'un bond, miaulait joyeusement ou s'élançait vers la serrure pour qu'on lui ouvrit. J'avais à peine franchi les premières marches (je demeurais au quatrième étage) que je voyais mon fidèle animal arriver, venir se frotter contre mes jambes, faire le gros dos, monter et redescendre en me précédant, répondre par ses caresses à celles que je lui faisais et ne rester ensuite tranquille que lorsque je l'avais placé en collier sur mes épaules. Jamais il ne se trompait, et le heurtoir de la porte retentissait vingt fois sans qu'il bougeât de sa place : ce n'était pas son maître!

Je sais qu'il est chez ces animaux, comme chez les hommes, des *individus* insensibles aux effets de l'éducation ; ceux-là (je parle des animaux) doivent être repoussés de la famille, ils sont dangereux, surtout pour les enfants, à cause des armes dont ils sont pourvus; si donc *un* chat a un mauvais naturel, ne le gardez pas; mais *tous* les chats ne sont pas responsables des vices d'un seul.

Beaucoup d'hommes célèbres ont eu une prédilection particulière pour les chats. Je nommerai seulement Saint-Evremont et Crébillon, qui s'entouraient de chats; Godefroid Mind, peintre bernois, surnommé le *Raphaël des chats*, qui excellait à peindre ces animaux pour lesquels il professait une vive affection ; Dennis Rolle, savant anglais ; Sacchini, qui dut, écrit-il, ses plus beaux chants d'*OEdipe à Colone* à la joie que lui causaient les jeux de ses jeunes chats, sans lesquels il ne pouvait composer. Je citerai, pour terminer, la légende suivante, rapportée par les commentateurs du Koran, et par laquelle ils expliquent pourquoi le chat ne tombe jamais que sur ses pattes — ce qui est complétement faux :

Mahomet avait un chat qu'il aimait très-affectueusement et auquel il témoignait beaucoup d'égards. Un jour que le prophète méditait, vint l'heure de la prière ; Mahomet voulut se lever, mais son chat s'était couché sur sa manche pendante, et paraissait jouir d'une extase et d'une tranquillité profondes. Ne voulant pas troubler son animal favori dans sa rêverie, Mahomet coupa sa manche et alla se livrer à ses exercices religieux. A son retour, le chat se réveilla, se dressa sur ses pattes, regarda la manche qui lui servait de tapis et, en signe de reconnaissance, il dressa la queue, fit le gros dos et s'inclina comme pour une révérence. Alors Mahomet, pour le récompenser de cette vertu (la reconnaissance que nous lui refusons aujourd'hui) lui passa trois fois la main sur le dos et lui accorda la propriété de ne jamais tomber que sur ses pattes, de si haut qu'il s'élançât.

C'est cette légende qui explique le respect que tous les mahométans professent pour le chat.

Lucien de Puydt.

Digitized by Google

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1864.

(Premier article.)

Le Salon qui vient de s'ouvrir, n'offre aucune de ces œuvres, hors-ligne par l'éclat ou le mérite, qui attirent la foule et passionnent les amateurs. L'art tapageur a gardé, cette année, son drapeau dans sa poche, et laissé place aux produits d'une science modeste qui, de son côté, ne ferme pas aux débutants les portes de l'avenir. Tout semble honnête et modéré dans ce paisible sanctuaire dont les révolutionnaires de la palette et du ciseau ont moins que jamais franchi le seuil.

Cependant une rare bienveillance, il faut tout d'abord le reconnaître, a présidé aux examens du Jury d'admission ; les chiffres suivants en donnent la preuve :

Sur 4228 ouvrages présentés (dont 745 par 466 artistes admis de *plein droit* par suite de récompenses précédemment obtenues), 3085 ont été jugés dignes de concourir, et 1154 mis hors de concours ; ce qui n'a pas empêché 388 de ces derniers d'être installés dans une autre galerie du palais, non pas comme protestation contre les décisions du Jury élu, qui a eu le bon goût de supprimer de sa formule le mot *Refusé*, mais parce que leurs auteurs ont désiré jouir, à côté des heureux, d'un rayon de leur soleil. — Ainsi le Livret officiel comprend 3473 numéros ; c'est 855 ouvrages seulement — (soit le cinquième environ) — qui ont été repris avant l'ouverture du salon.

Dès le mardi — troisième jour de l'Exposition — le Jury, devançant le jugement de la critique et de l'opinion publique, a décerné des médailles d'égale valeur (400 fr.) Savoir :

PEINTURE. 40 *médailles* à MM. les exposants dont suivent les noms par ordre alphabétique, avec indication du lieu de leur naissance : ALMA-TADEMA (*Pays-Bas*) ; — BERCHÈRE (*Seine-et-Oise*) ; — BIENNOURY (*Aube*) ; — BREST (*Marseille*) ; — DARGELAS (*Bordeaux*) ; — DAUBAN (*Paris*) ; — DUVEAU (*St.-Malo*) ; — TONY FAIVRE (*Besançon*) ; — EUGÈNE FAURE (*Grenoble*) ; — GIACOMOTTI (*Doubs*) ; — GLAIZE, fils (*Paris*) ; — HANOTEAU (*Nièvre*) ; — JACQUE (*Paris*) ; — JOURDAN (*Nîmes*) ; — LAVIEILLE (*Paris*) ; — LELOIR, fils (*Paris*) ; — LEPEC (*Paris*) ; — EUGÈNE LEROUX (*Paris*) ; — HECTOR LEROUX (*Verdun*) ; — ÉMILE LEVY (*Paris*) ; — MAISIAT (*Lyon*) ; — CHARLES MARCHAL (*Paris*) ; — JEAN-FRANÇOIS MILLET (*Manche*) ; — MONGINOT (*Aube*) ; — GUSTAVE MOREAU (*Paris*) ; — mademoiselle EUGÉNIE MORIN (*Rouen*) ; — NAZON (*Tarn*) ; — PASINI (*Italie*) ; — PATROIS (*Yonne*) ; — LÉON PERRAULT (*Poitiers*) ; — PONCET (*Isère*) ; — PROTAIS (*Paris*) ; — PUVIS DE CHAVANNES (*Lyon*) ; — RIBOT (*Eure*) ; — RIESENER (*Paris*) ; — SCHREYER (*Allemagne*) ; — VANNUTELLI (*Rome*) ; — VERWÉE (*Bruxelles*) ; — VIBERT (*Paris*) — et OTTO WEBER (*Berlin*).

ARCHITECTURE. 4 *médailles* décernées à MM. DUTHOIT (*Amiens*) ; — LISCH (*Alençon*) ; — LOUÉ (*Napoléon-Vendée*) ; et MIMEY (*Paris*).

GRAVURE. 8 *médailles* : à MM. BALLIN (*Danemark*) ; — BARTHELEMESS (*Paris*) ; — DESVACHEZ (*Valenciennes*) ; — DEVEAUX (*Paris*) ; — L. FLAMENG (*Bruxelles*) ; — GIBERT (*Paris*) ; — AUGUSTE GUILLAUMOT (*Paris*) ; — et JACQUEMART (*Paris*).

SCULPTURE. 15 *médailles* : à madame BERTAUX (*Paris*) ; — MM. BORREL, père (*Oise*) ; — CAIN (*Paris*) ; — CAMBOS (*Tarn*) ; — CHATROUSSE (*Paris*) ; — FALGUIÈRE (*Toulouse*) ; — FEUGÈRE DES FORTS (*Paris*) ; — FRANCESCHI (*Bar-S. Aube*) ; — IGUEL (*Paris*) ; — MOULIN (*Paris*) ; — PROTHEAU (*Saône et Loire*) ; — SOPERS (*Belgique*) ; — SUSSMANN (*Berlin*) ; — DE SANTA-COLOMA (*Bordeaux*) ; — TRUPHÈME (*Aix*, Bouches-du-Rhône).

Deux médailles d'honneur, de 4000 fr. chacune, pouvaient être en outre accordées, sur la proposition de MM. les Examinateurs, aux deux meilleures œuvres de l'Exposition. Celle attribuée à la *sculpture* a été décernée à *feu* M. BRIAN (d'*Avignon*). pour son *Mercure*, statue inachevée ; quant à celle dévolue à la section de *peinture*, les juges, plus sévères pour des confrères *vivants* n'ont pas cru opportun de la donner.

Mais il est temps de clore cette aride nomenclature, et de passer rapidement en revue les bijoux de bon aloi qui réclament notre contrôle.

Nous nous contenterons d'en choisir une centaine parmi les meilleurs, sans adopter aveuglément les préférences du Jury, sans nous laisser dominer par des considérations d'écoles ou de personnes. Notre critique n'aura rien d'amer ni même de désobligeant. Nous venons pour applaudir avec mesure ceux qui nous en paraîtront dignes, et non pour siffler ceux qui sauront plus tard racheter l'échec d'un jour par d'éclatants succès.

Voici, dans le tableau de M. DE BEAUMONT (n° 117), la préface naturelle de notre compte-rendu.

Sous ce titre : *Les femmes chassent la Vérité*, le peintre nous présente, avec beaucoup de science et une grande habileté de main, la plus gracieuse insurrection que l'on puisse imaginer, une de ces révoltes contre lesquelles toutes les polices du monde seraient impuissantes. — Jugez-en vous-mêmes, lectrices qui m'honorez d'un coup d'œil. — La *Vérité* la plus attrayante et la moins vêtue qui soit, vient de sortir d'un beau puits tout enguirlandé, lorsqu'elle se trouve entourée, à sa droite, par un essaim de jeunes mutines qui portent haut l'étendard insurrectionnel et brandissent des masques, des colifichets et tout un arsenal de coquetterie que je n'ai pas mission de décrire ; à sa gauche, par d'autres rebelles moins séduisantes et, partant, plus intraitables que les premières ; en face d'elle, enfin par de vieilles mégères qui tiennent une corbeille pleine des postiches de tout genre, dents, cheveux, etc., etc. dont elles se trouvent subitement dépouillées ; celles-là grincent horriblement, et se tordent de désespoir.

De ce côté, je l'avoue, la Vérité me semble, à bon droit, mal venue ; mais, à droite où les insurgées sont, à mes yeux, si belles, pourquoi cette émeute ?... Est-ce que toutes, même les plus séduisantes, auraient à cacher quelques imperfections que je n'aperçois pas ?...

Quoi qu'il en soit, la Vérité de M. de Beaumont est si pure, si heureusement douée de charmes vrais et de gentillesse naïve que je serais désolé de la voir rentrer dans son puits. Si elle obtient grâce, je tâcherai que la mienne se façonne à son image — afin de se faire pardonner aussi les peccadilles de franchise que je pourrais commettre.

Mon programme vous est désormais connu, et vous l'acceptez ? Entrons donc en matière.

« A tout Seigneur prime d'honneur ! » — M. WINTERHALTER (né à *Bade*) qui s'est naturalisé français par tant de succès officiellement constatés, — expose un nouveau portrait en buste de S. M. l'*Impératrice* et un portrait de S. A. le *Prince Impérial* ; deux joyaux assurément :

Le premier, d'une vérité couronnée de grâces qui, malgré les efforts du talent, reste au-dessous de la perfection du modèle... une expression de bienfaisance à faire agenouiller devant elle tous les malheureux et un *collier de perles* de haut prix à rendre fous tous les juifs du globe !

Voilà pour l'un ; quant à l'autre, c'est une *Turquoise*.

Dans un cadre *bleu*, qui s'enfonce *en bleu* vers un horizon d'une profondeur infinie, entre des allées de grands arbres, doyens d'un parc séculaire, aux dernières limites duquel


Digitized by Google

rayonnent de blancs châlets noyés dans la brume, un bel enfant, isolé sur les hauts degrés d'un escalier d'entrée, appuyé (je ne sais pourquoi) sur un fusil, s'offre à la vue. — L'enfant est bien posé, bien compris, bien rendu, mais dans une attitude qui vise à l'effet, et c'est ce que je ne voudrais pas... La majesté dans le naturel est le *nec plus ultrà* de l'art... Et puis, ne trouvez-vous pas que cette atmosphère humide qui enveloppe le rejeton d'une dynastie radieuse attriste fatalement les splendeurs que l'on rêve pour lui?... C'est un portrait à refaire mieux, et WINTERHALTER en est bien capable.

M. MEISSONIER (né à *Lyon*), se trouve tout naturellement à la place en vue du salon d'honneur. Son *Empereur à Solférino* est une photographie peinte, la plus parfaite miniature que nous ayons jusqu'alors admirée. S. M. Napoléon III, à cheval, à l'extrémité du mamelon qui occupe la moitié gauche d'une toile d'un mètre de large à peine est d'une vérité de pose et de physionomie toute mathématique; les distances d'étiquette sont observées; l'État-major impérial vit et respire dans son ensemble et dans chacun des membres qui le composent; hommes et chevaux, uniformes et détails sont rendus avec une précision désespérante. On voit, Dieu me pardonne! battre les flancs des coursiers, le sang courir dans leurs veines, leurs nerfs tressaillir, et, en regardant de bien près, on compterait peut-être exactement leurs poils!... Mais le terrain est mou; les morts, au nombre de trois, s'y enfoncent d'eux-mêmes. Quant aux Autrichiens, on se doute à peine qu'ils existent là-bas, derrière une petite tour qui pourrait être, au lieu de Solférino, la lanterne du parc de Saint-Cloud.—Retranchez la partie droite de la toile, — un paysage insignifiant, sans cachet, mauvais,... disons le vrai mot,—il nous restera un État-major impérial photographié, de main de maître, n'importe où, par le procédé microscopique que vous savez; mais jamais cette œuvre, que je trouve admirable comme délicatesse de fini, ne vous donnera l'idée d'une bataille qui a décidé du sort de l'Italie.

A des artistes du mérite de Meissonier, il serait honteux de farder la vérité. Qu'il cisèle finement ses précieux camées, les épopées ne sont pas de son domaine.

M. MERLE, l'auteur de la *Mendiante* qui impressionne si vivement les visiteurs du musée du Luxembourg, a fourni à l'Exposition de cette année deux véritables diamants. La page qu'il intitule *Primavera* est un chef-d'œuvre de conception, de science et d'exécution. L'aveu d'amour qui glisse, décent et presque tremblant, des lèvres de son élégant jeune homme aux oreilles et au cœur de cette candide enfant dont l'âme s'ouvre à son insu, comme la rose sous l'haleine tiède du printemps; la communion pure et spontanée qui s'opère entre ces deux êtres d'élite, sans autre témoin qu'un beau chien, emblème vivant d'une inaltérable fidélité; l'éclosion des feuilles, des fleurs, des moindres germes, tout ce qui demande à vivre enfin, se réveillant sur terre aux premiers baisers du soleil; tout est pris sur le fait par l'intelligent artiste, avec un bonheur que rien n'égale. Il ne s'est pas contenté de créer deux types ravissants, il a peint deux âmes dans lesquelles il nous fait lire, comme dans un livre ouvert.

Cette jeune fille qui inflige à son tout petit frère les tortures du premier alphabet, et ce dernier si naturellement récalcitrant surtout, dénotent une puissance d'expression merveilleuse. Ils prouvent qu'il n'est pas d'émotions que M. MERLE ne sache saisir au vol, pas de passion latente qu'il ne sache traduire. *Les premières épines de la science* sont destinées à fleurir.

La princesse MATHILDE a, dans la salle des dessins, deux charmantes aquarelles : un portrait de madame Lenoir, d'après le tableau de Chardin, et une étude de jeune femme, exécutée d'après nature avec une sûreté de main, une délicatesse de pinceau et une chaleur de tons à rendre jaloux tous les maîtres du genre. Cette belle tête, coquettement encadrée dans un voile soyeux broché d'or, auquel se marie harmonieusement une double guirlande de blonds sequins, trahit toutes les ardeurs du sang oriental contenues par un sentiment de décence exquis. C'est une œuvre de premier mérite.

Madame BOHLY expose deux panneaux décoratifs que nous regrettons vivement de voir placés si haut. Le bouquet de *roses trémières*, composé avec un goût irréprochable, est traité avec une extrême délicatesse. Il révèle une science profonde et une prodigieuse habileté. Pourquoi ne nous est-il pas permis d'admirer de plus près ces mille détails si fins, si vrais que la nature ne désavouerait pas? — Le *cep de vigne*, chargé de grappes mûres qui se font jour entre des feuilles déjà jaunies pour la plupart, est tout ce que le pinceau peut produire de plus gracieux et de plus vrai, tout ce que l'art créateur peut enfanter de plus attrayant. Si le jury avait pu voir clairement toutes les beautés de ces deux riches panneaux, la mention d'une médaille bien méritée brillerait assurément à leurs cadres, mais hélas! l'idée ne lui est sans doute pas venue de regarder au ciel.

La belle couronne de *Pivoines*, de M. BENNER (de Mulhouse), a eu plus de bonheur. Les examinateurs l'ont vue et récompensée. C'était justice; car ces fleurs délicates mélangées de feuilles vigoureuses sont d'une exécution très-pure et d'un effet merveilleux.

M. MAISIAT (de Lyon), a été aussi justement remarqué. Ses *Fruits cueillis*, pêches, brugnons, abricots attachés à leur branche, poires et prunes, jetés pêle-mêle sur le sol, comme au hasard, mais avec une entente parfaite de l'effet à produire, sont d'un éclat et d'une vérité admirables. Je crains, si les surveillants n'y prennent garde, que de blanches dents ne les entament. Ils sont si veloutés! Ils paraissent si succulents!

M. HAMON, par qui nous sommes forcés de clore cette première page, nous offre un bijou de grâce et de poésie. L'*Aurore* qui, les pieds sur une feuille que leur poids ne courbe pas, boit avec délice la rosée de la nuit dans le calice d'une fleur, est une figure si diaphane, si aérienne; les tiges qu'elle effleure à peine, tout ce qui l'environne enfin est si léger, si tendre, si délicat, que l'on retient prudemment son haleine de peur qu'un souffle ne brise les fleurs et n'emporte la riante apparition. — La seconde œuvre du même auteur nous plaît moins; elle est cruellement prosaïque. L'*Imitateur un jour de fiançailles*, figurant un jeune enfant qui, à l'exemple du *cordon bleu* en train de plumer les poulardes du festin, immole ses serins, les suspend à leur cage et les déshabille sans pitié, ne nous inspire qu'un sentiment pénible. C'est du réalisme grossier que d'ailleurs le mérite d'exécution ne rachète pas.

J.-F. DESTIGNY (de Caen).

LES ZONES DE L'AME.

L'âme, ainsi que la terre, a ses régions douces,
Les climats tempérés qu'effleure le soleil,
Frais espoir souriant comme un flot sur les mousses,
Voluptés sans angoisse et bonheur sans réveil!

Elle a les passions de la zone torride,
Les amours épandus comme un embrasement,
Les âpres désespoirs, steppes au sable aride
Que le vent du désir brûle éternellement!

Puis elle a ses torpeurs et ses déserts de glace,
Les mornes souvenirs flottant de place en place,
Avec ses jours sanglants sur la neige étalés!...

Et ceux-là vous diront une lugubre histoire,
Qui, penchés au sommet de quelque promontoire,
Ont aperçu, de loin, ses pôles désolés!

Louis BOUILHET.


Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LE THÉATRE ITALIEN EN FRANCE.

Dans son feuilleton théâtral du *Constitutionnel*, M. Nestor Roqueplan retrace spirituellement le rôle et l'influence du théâtre italien sur la musique française. Nos lectrices liront avec intérêt cette page curieuse :

Trois mois seulement nous sépare du jour où va commencer pour les théâtres l'ère de la liberté.

Les projets courent les rues ; trente nouveaux théâtres, dit-on, seront ouverts dans un an. Mais, en présence de l'inconnu que garde toujours l'avenir, nous ne pouvons qu'applaudir à la sage résolution prise par l'administration supérieure de conserver les théâtres subventionnés, et d'établir ainsi un niveau d'exécution et d'éclat, que l'art libre pourra dépasser si cela lui est possible, mais qu'il lui faudra toujours essayer d'atteindre pour soutenir la comparaison.

Maintenant, que l'inondation dont nous pouvons être menacés ait l'action bienfaisante et réglée des eaux du Nil, ou l'influence désastreuse et mortelle du déluge, nous avons toujours dans les théâtres qui ont été jugés dignes d'entrer dans l'arche de quoi repeupler dignement (s'il en était besoin) le monde dramatique et musical.

En effet, si l'on jette un regard sur l'histoire de l'art en France, on voit, pendant trois siècles, se développer presque exclusivement à la chaleur de ces rayons venus d'Italie, tous les germes musicaux que contenait à peine à l'état rudimentaire ce beau pays qui devait un jour produire Boïeldieu, Hérold, Halévy et Auber.

Ce sont d'abord ces Italiens que le sire de Brantôme vit en 1548 représenter à Lyon une tragi-comédie en musique, représentation qui coûta au cardinal de Ferrare plus de dix mille écus, car il avait fait venir (dit Brantôme), « à grand coust et dépends, les plus excellents comédiens et comédientes d'Italie, chose que l'on n'avoit pas encore veu, et rare en France, car paraduant on ne parloit que des farceurs de Rouen, des joueurs de la basoche et autres sortes de badins, et joueurs de badinages, farces, mommeries et sotteries. »

Puis viennent, en 1581, ces instrumentistes italiens qui formèrent à eux seuls l'orchestre destiné à accompagner le ballet de la royne, mis en scène par Baltasarini.

Ensuite, c'est Mazarin, qui fait deux fois venir en France une troupe complète de chanteurs d'Italie.

C'est en entendant et étudiant les ouvrages de l'Italien Cavalli, que Lulli, élevé par des organistes parisiens, fixa la forme de l'opéra français.

C'est presque un opéra italien, que ce ballet de l'*Impatience*, composé par Butti, et dansé par le roy de France, dont le nom figure si singulièrement dans la distribution des rôles :

L'amour capricieux,....... Il signor Atto.
L'amour sensuel.................. Assalone.
Un riche amoureux.............. Augustino.
Un vieux amoureux............... Tagliacava, basse.
Un grand amoureux............... S. M. Louis XIV.
Une chouette..................... Le petit Dupin.

Car c'est à tort que nous nous représentons toujours le roi sous les habits et dans le rôle du Soleil. L'illustre comédien avait plus de variété dans le talent, et l'emploi qu'il tint dans les spectacles de la cour, jusqu'au 15 février 1669, époque à laquelle il donna une véritable représentation de retraite, en dansant pour la dernière fois le rôle du Soleil dans le ballet de *Flore*, cet emploi, disons-nous, avait quelque analogie avec l'emploi des utilités ; car, dans le ballet des *Saisons*, il jouait, travesti en femme, le rôle de la blonde Cérès, et, dans *le Triomphe de Bacchus*, sous les habits d'un filou spadassin sortant du palais de Silène, il chantait ce couplet d'une voix légèrement avinée :

Dans le métier qui nous occupe
Nos sentiments sont assez beaux,
Car nous prisons plus une jupe
Que nous ne ferions vingt manteaux.

En 1722, un concert italien s'établit à Paris, sous les auspices de la belle marquise de Prie, qui s'associa pour cette entreprise le magnifique financier Crozat.

Ce fut une compagnie italienne qui fit entendre pour la première fois, sur la scène de l'Opéra, cette *Serva Padrona* de Pergolèse, dont le succès fut immense et dont une traduction, jouée par madame Favart, contribua si puissamment à perfectionner, pour ne pas dire créer, l'opéra-comique français.

C'est en sortant d'une représentation de la *Serva Padrona* que Monsigny, plein d'enthousiasme, se décida à tenter, lui aussi, d'écrire de la musique, et c'est d'un maître italien, nommé Gianotti, que l'auteur futur du *Déserteur* reçut des leçons.

C'est à la troupe italienne, appelée à Paris en 1778, que nous devons cette apparition, sur une scène française, de la *Buona Figlia* de Piccini, ouvrage tout rempli de beautés nouvelles et qui fit toute une révolution musicale par la belle proportion de ses morceaux et surtout par les dimensions de ses finales.

Après tous ces grands succès, le public parisien ne pouvait plus se passer de musique italienne. Aussi la troupe qui, dans l'été de 1787, donna trente représentations à Versailles au prix d'abonnement de 360 livres par personne, et surtout cette compagnie magnifique qui vint à Paris en 1789, sous la direction de Viotti, fit-elle fanatisme ; et c'est en entendant des grands virtuoses italiens, Raffannelli, Revedino, Mandini, le merveilleux ténor Viganoni, et les délicieuses cantatrices Marichetti et Baletti, que se formèrent Elleviou, Gavaudan, Martin, Gaveaux, madame Scio et ce Garat qui devait fonder notre école de chant.

A partir de cette époque, jusqu'au moment où nous sommes arrivés, le succès et les services rendus à l'art français par l'art italien ne peuvent plus se compter. Quatre Italiens. Spontini, Rossini, Donizetti et Verdi créent une grande partie du répertoire de l'Opéra français. Les théâtres de l'Italie prennent, inconnus et inex-

Digitized by Google

périmentés, pour les rendre à la France, artistes consommés et célèbres, madame Damoreau, Levasseur, Duprez. Le Théâtre-Italien de Paris devient, pour notre Opéra, une splendide pépinière de premiers sujets et de chefs de service. Mesdames Pauline Viardot, Alboni, Cruvelli, Tedesco, de la Grange, Bosio, Borghi-Mammo et MM. Bettini, Morelli, Gardoni, viennent, comme à tour de rôle, créer des ouvrages et briller sur notre première scène lyrique. C'est le Théâtre-Italien qui a fourni ces excellents chefs d'orchestre, Girard et Tilmant. Hérold a dirigé les chœurs du Théâtre-Italien. Que joue aujourd'hui l'Opéra? *Moïse*, un ouvrage italien refait pour la scène française.

Quel est un des derniers succès du Théâtre-Lyrique? *Rigoletto* un emprunt fait au répertoire italien. Quel est le grand événement musical de cette année? Les débuts de Fraschini, qui vient de faire une si brillante rentrée dans le *Trovatore* et dans le *Rigoletto*.

Eh bien! nous nous demandons aujourd'hui, avec quelque inquiétude, si, en présence de la concurrence probable que va faire naître la liberté, le théâtre où doivent paraître tour à tour les modèles les plus accomplis de l'art du chant n'est pas sérieusement menacé et si les ressources de l'industrie privée seront suffisantes, non-seulement pour le maintenir au rang qu'il doit occuper, mais même pour en assurer l'existence; car, on a pu le remarquer, depuis les 10 000 écus du cardinal de Ferrare (1548), en passant par la subvention de 70 000 fr. et de 80 000 francs, que recevaient, en 1827 et 1830, les directeurs Laurent, Robert et Severini, à qui l'État accordait encore la jouissance gratuite de la salle Favart, jusqu'à la subvention de 100 000 francs obtenue dans ces dernières années, le Théâtre-Italien, pour exister, a toujours dû être soutenu et encouragé.

Ce théâtre n'a pas, comme le Théâtre-Français, la chance d'un début heureux où se révèle tout à coup un jeune artiste que l'on paye modérément pendant les premières années; c'est à prix d'or qu'il lui faut traiter avec des chanteurs d'une réputation européenne, dont le talent est recherché par toutes les capitales.

Subventionner le Théâtre-Italien afin de conserver pour notre école de chant et de composition une scène où l'on exécute aussi parfaitement que possible Mozart, Paesiello, Cimarosa, Bellini, Rossini, Donizetti, Verdi, c'est faire une œuvre aussi nationale que d'acquérir les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Titien, du Corrège, pour les offrir à l'admiration des artistes français.

Le Théâtre-Italien nous semble avoir assez fait pour être classé parmi les monuments historiques de la musique et pour être admis dans ce cercle protecteur que le décret sur la liberté de l'industrie théâtrale trace avec sollicitude autour des théâtres reconnus d'utilité publique.

Nestor ROQUEPLAN.

LE SANS-PEUR.

(Voyez le numéro précédent.)

— Ces coups de canon, dit Marius, me bouleversent toujours. Cependant j'en sais un qui me ferait joliment plaisir.

— Lequel? demanda Césaire.

— Le dernier.

— Bon, et les ennemis? répliqua le rameur qui regardait avec admiration la fumée de la poudre s'enrouler autour des vaisseaux.

— Les ennemis, Césaire, je les taillerais en pièces une bonne fois; puis, après la messe d'action de grâces, je leur pardonnerais comme j'ai pardonné à l'Algérien.

— Ma foi, ce serait beau, et vous pouvez bien vous vanter de votre manière d'agir dans l'affaire que vous rappelez.

— Je veux, dit Marius, que madame en juge; et, si elle m'approuve, j'espère, sauvage, que tu te tiendras pour battu.

Je croisai les bras, et je pris en riant mon air le plus grave.

— Je jugerai, dis-je. Commencez votre récit, patron.

— J'étais, reprit Marius, avec Césaire, l'amiral Duperré et beaucoup d'autres, devant Alger. Nous venions pour enlever la ville, et c'est nous qui fûmes enlevés d'abord; du moins Césaire, moi, et quatre-vingt-cinq de nos camarades. Nous, qui avions rêvé d'entrer en vainqueurs dans Alger, nous y entrâmes avec des chaînes aux pieds et au cou. Les Algériens, dans leur scélérate de langue, à ce qu'on nous apprit, demandèrent nos têtes. Le dey, sachant qu'il ne pouvait résister longtemps aux attaques de nos vaisseaux, refusa de nous tuer. S'il n'était pas dit dans l'Évangile: « Fais à ton prochain ce que tu » veux qu'on te fasse à toi-même, » nous serions probablement oubliés tous aujourd'hui.

Le peuple, c'est bête dans ces occasions-là! ça ne veut pas comprendre, et ça crie toujours vengeance, quitte à crier grâce de la même voix une heure plus tard.

— J'ai l'habitude de faire des réflexions lorsque je raconte cette histoire, et elle ne va jamais aussi vite que je le voudrais, dit naïvement le patron du *Sans-Peur*.

Nous étions donc, continua-t-il, quatre-vingt-sept prisonniers. Chaque matin, avant de nous mener à l'ouvrage, on nous distribuait, en manière d'encouragement, plusieurs centaines de coups de bâton. Cela, en face du peuple, qui prenait grand plaisir à nous voir rosser.

Digitized by Google

Le bourreau, un grand mauvais diable, jeune encore, s'acharnait après moi, parce que je criais plus fort que mes camarades, et que je réjouissais l'aimable assemblée avec mes grimaces.

Un jour, entre autres, je crus que je resterais sur la place. Le bourreau frappait, frappait encore, lorsque déjà je me sentais mourir... Songeant à mon amoureuse, je me mis à genoux, je joignis les mains, et je demandai que les autres coups me fussent épargnés jusqu'à ce que j'eusse repris des forces. Le bourreau, qui comprenait un peu le provençal, releva son bâton et frappa de plus belle. Je perdis connaissance...

Sur ces entrefaites, les Français s'emparèrent de la ville, et nous fûmes sauvés.

Dix ans après, un soir que je me promenais sur une des places de Toulon, j'aperçus tout à coup, en costume d'arabe, et tel que je l'avais encore dans ma mémoire, devinez qui? le bourreau d'Alger! Je vais droit à lui, je le prends par les épaules, je le regarde dans les yeux, et je lui demande s'il me reconnaît. Il cherche, et se souvient... Alors il pâlit, se trouble, et me répond : « Je suis en ton pouvoir, tue-moi! » Je pris le bourreau par le bras, et je l'emmenai.... boire à sa santé! « Voilà, lui dis-je, barbare mon ami, comment un Français se venge! »

Le second du *Sans-Peur*, en entendant ces dernières paroles qui réveillaient en lui de terribles souvenirs, bondit comme un tigre qui voit sa proie lui échapper.

— Césaire, dit Marius, n'a jamais pu me pardonner ce trait-là. Ma foi, j'ai pensé qu'après tout le pauvre homme faisait son métier, et qu'il craignait peut-être, en ménageant ma peau, que le peuple ne ménageât point la sienne. Il paraît, madame, que pour les gens instruits, j'avais commis une belle action. Le lendemain, mon commandant me fit appeler et me répéta plusieurs fois : « Marius, tu es un brave garçon. » Et il me donna cinq francs.

Je tendis la main au patron.

Césaire, en voyant ce mouvement, ne se contint plus. Ses yeux lancèrent des éclairs et sa parole embarrassée jaillit à flots.

—Vous devriez ajouter, dit-il, qu'un mois après, jour par jour, notre capitaine nous mettait en face d'un bâtiment marocain. Nous nous trouvions près de lui, vous et moi. Il nous commanda de monter à l'abordage. « Capitaine, lui demandai-je, combien me donnez-vous pour chaque ennemi que j'épargne? — Imbécile, répliqua-t-il, tue-les tous si peux! » Ce jour-là il avait raison; un mois auparavant il avait tort... Ah! continua le rameur en s'animant, c'est beau les batailles sur mer! Qui n'a pas vu deux escadres ennemies en présence et se saluant avec des boulets, n'a rien vu... Et dire que je suis maintenant sur cette coquille!

— Tu devrais partir pour l'Amérique, répliqua Marius. N'as-tu pas entendu hier la conversation de ces deux Anglais que nous avons conduits à la grotte Gardane? Ils racontaient que dans les pays d'outremer il se livre de grandes batailles où l'on tue beaucoup de monde sur la terre et sur l'eau.

Je serais probablement parti pour l'Amérique, patron, sans ce que vos Anglais ont ajouté sur les navires en fer. Les poltrons qui combattent dans ces cages-là doivent manquer d'air. Je n'aime, moi, que les vaisseaux qu'un bon boulet peut percer de part en part.

— Tu radotes, dit Marius. Moi, madame, avant la conversation de ces Anglais, je ne croyais pas à la guerre d'Amérique. Lorsque les parfumeurs de Grasse refusaient de payer plus de cinq sous, la livre de fleurs de cassier qu'ils payaient vingt l'année d'auparavant, cela sous le prétexte que les Américains usent moins de pommade, depuis qu'ils se battent entre eux à cause de leurs nègres, je me disais : « Voilà une plaisanterie bête! »... Mais attention à la manœuvre; nous entrons dans le golfe de la Napoule. Hé, hop! Amarre le bateau, Césaire, mets la planche, et tiens-la ferme; il ne faut pas que notre dame se mouille les pieds.

Sitôt que nous fûmes à terre, le patron du *Sans-Peur* choisit près des rochers une belle place à l'ombre. Il y fit transporter par Césaire les coussins du bateau et y servit lui-même mon déjeuner.

Pendant ce temps-là je m'étais un peu éloignée, et j'approchais des ruines du vieux château de la Napoule, lorsque Marius courut après moi.

— Madame, me dit-il, revenez, je vous en conjure. Votre santé avant tout. Quand vous aurez pris du repos et des forces, je vous suivrai où vous voudrez.

Je me laissai ramener près de la mer, où je déjeunai.

Le patron et Césaire, de leur côté, attaquèrent leurs provisions avec une énergie et un accord qui me firent penser en riant à la poursuite de Marius et à la sollicitude qu'il venait de montrer pour ma santé.

— Nous promènerons-nous tout simplement dans la Napoule? demanda Marius, qui aimait à causer en mangeant ; ou bien, après avoir visité les ruines, irons-nous voir les travaux du chemin de fer?

— Ces travaux ont-ils quelque chose d'intéressant, patron?

— Oh! rien du tout. Mais moi, voyez-vous, je suis comme les enfants : lorsqu'on perce une montagne, j'aime à voir ce qu'il y a dedans. A mon avis, madame, la poudre qu'on emploie pour faire des


Digitized by Google

chemins de fer est bien employée. Je ne suis pas comme Césaire, moi, j'aime mieux une machine à vapeur qu'un canon.

— N'y a-t-il dans les environs que les ruines du vieux château et le chemin de fer à visiter demandai-je.

— Je ne connais que cela, dit Marius. Plus loin, nous avons la Sainte-Beaume, le plus bel endroit du pays, où il faudra que je vous conduise un de ces jours.

— Pourquoi n'irions-nous pas tout de suite, patron?

— Je crains qu'il ne soit trop tard.

— La brise est très-favorable, dit Césaire que le déjeuner avait un peu adouci, nous aurions le temps...

— Alors, en route, s'écria Marius.

Nous nous rembarquâmes. Marius se mit au gouvernail, fit déployer les voiles, et dirigea la barque vers le cap Roux.

— Cette promenade va vous plaire, j'en suis certain, me dit Marius. Vous n'y trouverez pas seulement des points de vue.

— Qu'y trouverai-je encore?

— Un ermite. Je sais que les gens vous intéressent autant que les paysages, et que vous aimez parfois mieux interroger que regarder.

— Comment avez-vous pu deviner cela? dis-je étonnée.

— Je ne l'ai pas deviné, je l'ai vu; d'ailleurs je ne suis point un sot.

— Je m'en aperçois. Mais, patron, ajoutai-je, il y a donc encore des ermites dans votre pays?

— Oui, madame.

— De vrais ermites, avec des capuchons garnis de coquillages et des chapelets au côté?

— Avec des chapelets et des capuchons, répéta Marius.

— Celui que vous allez me faire voir est-il moine, ou bourgeois, ou paysan!

— Avant tout, madame, il est très-serviable. Ce qu'il a été, je ne puis le dire. Il pense comme un bon paysan et parle comme un bourgeois. Je l'appelle « le philosophe. »

— Et qu'entendez-vous par ce mot?

— Cela veut dire un homme qui se persuade que les riches ont autant de misères que les pauvres, et qui sait jouir de sa pauvreté mieux que certaines personnes de leur richesse; un homme qui s'applique à se faire une belle santé et un bon cœur plutôt qu'une grande bourse, et qui, finalement, oublie par raison le chagrin plus vite que la joie.

— Votre définition du philosophe en vaut une autre, dis-je en suivant d'un œil distrait le sillage de la barque.

Une demi-heure après, nous laissions le *Sans-Peur* dans une anse, à la garde de Césaire, et nous gravissions, Marius et moi, le sentier abrupte et nu qui conduit à la Sainte-Baume. Il faisait chaud. A tous moments je m'arrêtais, croyant ne pouvoir aller plus loin. Le patron m'encourageait de son mieux.

Quand j'arrivai près de la grotte, j'étais à bout de forces.

L'ermite, qui m'avait aperçue, vint à ma rencontre, et me fit avec simplicité les honneurs de sa retraite. Il me présenta de l'eau fraîche et des fruits de la montagne.

J'admirai longuement les merveilleuses stalactites qui décorent l'ermitage, et lorsque je me sentis remise de mes fatigues, je priai le vieillard de me conduire dans tous les endroits d'où l'on pouvait embrasser un vaste horizon.

Nous marchâmes en silence. Je contemplais l'infini de la mer.

— C'est un admirable pays que le nôtre, madame, dit tout à coup l'ermite.

— Oui, répliquai-je, mais ceux qui ne l'ont point regardé du haut des montagnes le connaissent à peine.

— Si belles qu'elles puissent être, reprit l'ermite, les vallées ne me plaisent pas.

— Ainsi, dis-je avec un sourire, ce n'est point seulement pour votre salut que vous habitez la Sainte-Beaume?

— J'y vois tous les jours, madame, un spectacle qui, mieux que la pénitence, m'élève jusqu'à Dieu.

Surprise d'entendre un pareil langage, je considérai le vieillard avec curiosité.

— Il y a longtemps que vous vous êtes retiré ici?

— Trente années.

— Vous deviez être fort jeune alors?

— Oui, madame. A vingt-cinq ans, tout espoir de bonheur était perdu pour moi.

— A vingt-cinq ans, répétai-je, c'est trop tôt.

— Bien des gens vivent cent ans, qui n'ont pas été heureux un seul jour. J'ai connu la vraie joie. Si je l'ai perdue, je l'ai au moins possédée. Il me reste ce que j'achèterais encore aujourd'hui au prix de mes souffrances, il me reste des souvenirs.

— Sans doute le bonheur perdu peut laisser un souvenir encore doux, si l'irrémédiable l'a seul détruit; mais, autrement, peut-on ne pas se remettre chaque matin à sa poursuite?

— Lorsqu'on était deux et que la mort vous a séparés, où vivrait-on mieux qu'ici? demanda le solitaire.

Je ne répondis pas. Le vieillard songeait à ce passé dont une seule parole m'avait révélé le secret.

— Je veux, dit brusquement l'ermite, compléter



ma confidence. Vous êtes la seule jeune femme que j'aie vue à la Sainte-Baume depuis bien longtemps. Je ne sais pourquoi, mais il me semble, à cause de votre âge peut-être, que vous êtes faite pour comprendre mes malheurs. Deux ou trois paroles de vous me le prouvent.

— Je sais souffrir des souffrances de mes semblables, répliquai-je en lui tendant la main.

Il me fit signe de m'asseoir, se recueillit un moment et commença ainsi :

En ce temps-là, la colonie maure qui habitait le Tanneron, sur l'autre versant de l'Estérel, était encore moins civilisée qu'aujourd'hui. Les chefs de la colonie affectaient un grand dédain pour les Provençaux, pour leurs mœurs, pour leur caractère, et ne reconnaissaient, en fait d'autorité venant du dehors que celle de la force. Depuis, le Tanneron a bien changé, pas assez cependant pour que les gens des vallons d'alentour s'en soient aperçus et se hasardent à pénétrer chez les nôtres.

A l'heure qu'il est, ce joli coin de l'Estérel passe encore pour un repaire de brigands, et l'on met volontiers tous les crimes qui se commettent dans la montagne sur le compte des Maures.

Je suis né à Tanneron même. J'ai poussé, sans trop y songer, avec les enfants de mon âge et les jeunes arbres de nos bois.

Devenu grand, je sentis que j'aimais passionnément une jeune fille, qui, de son côté, m'aimait de tout son cœur. Elle s'appelait Maria.

Nous ne pouvions être l'un à l'autre, parce que ses parents l'avaient promise à l'un de ses cousins. Le fiancé de Maria était tellement épris d'elle qu'il pensait bien moins à lui plaire qu'à presser le moment de leurs épousailles. Il avait quelque soupçon de notre amour, et nous épiait sans cesse. Dès que nous étions réunis ! Maria et moi, nous étions sûrs qu'il était derrière nous et qu'il allait venir nous séparer brutalement.

Un jour enfin nous pûmes échapper à sa surveillance. Nous étant donné rendez-vous dans le chemin des Grès-Rouges, au bord du torrent, nous parvînmes à nous trouver seuls. J'oubliais l'heure; quand Maria essayait de me la rappeler, je lui parlais de notre amour, et elle-même bientôt à son tour l'oubliait.

Dès que les premières ombres de la nuit descendirent, il fallut nous séparer. Je pris, pour rentrer au village, le chemin le plus long, Maria le plus court.

En traversant la place de l'Église pour regagner la maison de mes parents, je vis toutes les femmes et toutes les jeunes filles de Tanneron qui levaient les bras au ciel, s'arrachaient les cheveux et poussaient des cris déchirants.

— Pourquoi tout ce désespoir? demandai-je.

Maria, qui s'était hâtée et connaissait déjà le motif de la désolation des femmes et des filles, s'approcha de moi et me dit :

— Elles pleurent parce que la maréchaussée de Grasse est venue enlever leurs fils et leurs fiancés pour en faire des soldats. Mon cousin est dans le nombre...

— Dieu nous a regardés ! m'écriai-je avec bonheur.

Hélas ! notre joie dura peu. Le lendemain du jour où son fils avait été enlevé, le père du fiancé de Maria, ayant rencontré la jeune fille, lui dit devant plusieurs personnes :

—Voici les dernières paroles de ton cousin, fais qu'elles ne sortent pas de ta mémoire : « Si Maria m'oublie, mort ou vivant, je reviendrai pour me venger. »

On se venge terriblement chez nous, et il ne faut pas compter sur le temps pour calmer la haine d'un fils du Tanneron.

Durant plusieurs mois, j'évitai Maria. Je l'aimais assez pour ne pas jouer avec sa vie. Elle, de son côté, ne me cherchait plus. Nous étions désespérés.

Un matin que je coupais du bois sur les hauteurs, ma mère, en m'apportant à déjeuner, m'apprit que le cousin de ma bien-aimée était allé combattre les ennemis de la France par delà les mers et qu'il avait succombé. Ses parents venaient de recevoir la nouvelle de sa mort.

Trois semaines plus tard, dans l'église de Tanneron, le prêtre nous unissait, Maria et moi.

Comment peindre notre bonheur? Ma jeune femme était belle, bonne, intelligente, courageuse, parfaite enfin pour une fille de la montagne. Nous nous aimions de tout notre cœur. Quels instants sont comparables à ceux qu'on passe près d'une femme adorée? Nous vivions seuls dans une petite maison placée entre le Tanneron et les Adrets. Ce qui ne nous concernait pas l'un ou l'autre, ne nous intéressait d'aucune façon. Notre égoïsme était tel que nous ne nous apercevions pas qu'il nous manquait des enfants. Lorsqu'on s'aime comme nous nous sommes aimés, aveuglément, qu'on possède un abri, du pain, qu'on peut travailler ensemble, on se passe aisément des autres joies du monde.

Nous étions trop heureux ! Trop de gens, madame, en comparant leur sort au nôtre, pouvaient trouver la destinée cruelle. Je me suis repété souvent depuis, que, dans un monde où la souffrance et les larmes sont si communes, le bonheur est un crime qu'il faut tôt ou tard expier. Le seul moyen pour l'heureux d'obtenir son pardon, serait, comme vous le disiez tout à l'heure, madame, de savoir souffrir des souffrances des autres, et de savoir mêler ses pleurs


Digitized by Google

aux pleurs de son prochain. Or, c'est ce que nous nous gardions bien de faire.

Le jour de l'expiation était proche.

En rentrant chez moi, un matin, je vis Maria étendue sur le seuil, couverte de sang, mourante, assassinée! Je criai, j'appelai, mais je ne devais pas être entendu. Nous avions voulu être loin du monde, afin que notre joie ne fût pas troublée : personne ne vint secourir notre infortune. Je cherchai inutilement à fermer la blessure de ma femme avec mes mains tremblantes. Je perdis la tête, je devins fou, je jurai de me venger.

— C'est le cousin qui m'a frappée, murmura Maria. Il est vivant.

— Je le tuerai pour de bon, moi, répétai-je égaré.

— Non, dit-elle, je ne veux pas que tu guérisses mon assassin de ses remords et que tu te guérisses de ta haine. La vengeance console, et il ne faut pas que tu m'aimes moins dans dix ans qu'aujourd'hui. Jure que tu ne me vengeras pas.

Je jurai le contraire de ce que j'avais juré une minute auparavant. Elle mourut. On me la prit pour l'enterrer. Quelle torture! Je ne quittai plus le seuil de ma porte, et je restai assis des journées entières à l'endroit où ma femme avait été frappée.

— Tu devrais travailler, me disait ma mère; le travail calme la douleur. Mais chaque fois qu'avec ma sape ou mon pic je soulevais la terre, il me semblait que j'allais découvrir le corps ensanglanté de ma femme... et je m'éloignais avec désespoir.

Je revis l'assassin de Maria, et j'eus la force de ne pas violer mon serment.

. . . .

Voici bientôt trente années que j'ai quitté le Tanneron. J'y vais seulement une fois par mois, depuis que les fruits sauvages ne suffisent plus à mon corps affaibli et qu'il me faut du pain.

Le meurtrier de ma femme a vécu sans avoir été aimé, et il est mort misérablement.

. . . .

J'étais un paysan grossier. Hors ce que m'avait appris l'amour, je ne savais rien au monde, et je vivais dans l'ignorance de toutes choses. Il ne m'était jamais venu à l'esprit d'admirer la nature et de chercher à comprendre ses enseignements. Dans la solitude complète où j'ai vécu, mon éducation s'est faite peu à peu. Il a fallu que les mêmes beautés, que les mêmes voix de la nature eussent un grand nombre de fois frappé mes yeux et mes oreilles avant que l'idée me vînt de regarder et d'écouter.

Mais à force de voir les fleurs éclore sur les hauteurs et dans les précipices, les vagues écumantes bondir sur la mer pareilles à des coursiers aux longues chevelures, la mer s'éclairer aux feux du couchant et l'Estérel s'assombrir; à force de contempler notre ciel d'azur, nos nuits incomparables, j'ai voulu savoir ce que disaient toutes ces choses, et je le sais aujourd'hui.

La nature est généreuse : elle m'a conseillé le pardon du crime. Je ne hais plus, mais je n'ai point oublié, et j'aime encore.

Si la nature est généreuse, l'homme est aussi plus compatissant aux misères des autres hommes que je ne le croyais. Parce qu'un insensé m'avait brisé le cœur, j'avais fui sans regrets la société de mes semblables, les enveloppant tous dans une commune aversion. Le désespoir me rendait injuste.

Après une longue absence, je me suis rappelé au souvenir des gens de mon pays. Je leur ai tendu la main et ils ne m'ont point repoussé. Ils n'attendent cependant rien du pauvre ermite.

Si parfois, en me donnant un morceau de pain, les femmes du Tanneron me commandent des prières, je réponds en souriant que je n'en sais plus, que je les ai toutes oubliées. Et je ne mens pas!

Lorsque je reviens à la Sainte-Baume et que je me retrouve sur mon rocher, d'où je découvre à droite l'étendue jusqu'à Marseille, à gauche quatre golfes, et sur les glaciers des Alpes l'ombre qui monte de la terre; lorsqu'à l'horizon les navires glissent sur les vagues comme le goëland et que leurs voiles blanches se perdent dans le ciel bleu; lorsque les îles de Lérins m'apparaissent semblables à des jardins fleuris un instant détachés de la rive et mollement ramenés par le flot, quelles prières, quelles paroles, quels élans passionnés loueraient le Créateur autant que ma muette extase? Je me jette à genoux, j'étends les bras, et c'est à peine si je peux murmurer : « Mon Dieu! »

Après ces derniers mots, le vieillard pencha la tête sur sa poitrine et se tut. Tout ce que renfermait son cœur depuis trente années venait de se répandre. Il était calme et souriait.

— Votre éloquence est grande, lui dis-je au moment où il levait les yeux sur moi, je comprends que l'homme puisse s'absorber dans la contemplation de la nature quand il sait y trouver de telles leçons.

Nous reprîmes le chemin de la grotte, lui tout ému des souvenirs qu'il venait d'évoquer, et moi pensant aux richesses qu'un cœur simple peut contenir.

Juliette LAMBER.


Digitized by Google

LE ROMAN DU CORSAIRE.

I.

En 1757, la Martinique était gouvernée par le marquis de Bompar, un assez pauvre homme. La France et l'Angleterre étaient alors en guerre. La défense de l'île sans cesse menacée avait été confiée à cette flotte de hardis corsaires qui, pendant la guerre précédente, avaient déjà conservé à la France une de ses plus belles colonies. Aussi ces vaillants tirailleurs de la marine, oubliés aujourd'hui, ont-ils laissé dans l'histoire de nos Antilles de belles et dramatiques pages.

Ces bâtiments corsaires étaient commandés par des hommes d'un rare courage et d'une rare audace. La munificence royale récompensa largement les services de quelques-uns d'entre eux. C'est l'histoire d'un de ces héroïques capitaines et les aventures romanesques de sa vie que je vais raconter.

Nous sommes donc en l'année 1757.

Sur la côte orientale de la Martinique, il existe une baie qu'on appelle la baie du Galion. Au fond de cette baie, on trouve une petite anse entourée de montagnes qui lui font comme une ceinture de forteresses, et dont l'étroite entrée est fermée par deux promontoires appelés : l'un la pointe Marées et l'autre la pointe Banane. A l'époque dont nous parlons, et au fond de cette petite anse une corvette se balançait mollement sur l'azur à peine ridé des flots. Toutes ses voiles étaient carguées; mais on sentait, à voir la tension des câbles que ses ancres la gênaient, et que ce bâtiment semblait impatient de prendre le large. On eût dit un cheval ardent piaffant sur place et que le frein était à peine assez puissant à modérer.

A la hauteur exagérée de sa mâture noblement cambrée, à l'envergure de sa toile, à ses formes fines, allongées et taillées évidemment pour la course, on devinait un de ces corsaires pour qui les épouvantes de la mer sont un jeu.

C'était bien en effet un corsaire, la *Blanche*, commandée par l'intrépide Martinguel, qui comptait plus de combats glorieux qu'il n'avait de poils à sa moustache brune, comme il disait souvent.

Pour quiconque a vécu un peu de temps à la mer et s'est trouvé aux prises avec les rudes épreuves de la navigation, il est évident que ce morceau de bois inerte qu'on appelle un bâtiment, finit par perdre de sa matérialité et devient une sorte d'être animé et intelligent, empruntant son intelligence et sa vie aux hommes qui confient à sa fragilité leur existence et leur fortune. Souple sous la main de ceux-ci, docile, pour ainsi dire, à leur voix, s'échauffant à leur courage, le navire semble conduire aux dangers ceux qu'il porte, plutôt qu'il ne s'y laisse mener par eux. Comme l'antique centaure, le navire et le marin ne font plus qu'un.

Il n'y a donc pas d'exagération à dire que l'impatience de la *Blanche* à rompre ses câbles traduisait l'ardeur de son bouillant capitaine. L'une était aussi fière de ses flancs noircis par la poudre en un récent combat, et de ses bas mâts tout meurtris des morsures de trois ou quatre boulets, que l'autre était glorieux de la large blessure encore saignante qu'un coup de hache d'abordage avait creusée dans son front.

La *Blanche* était mouillée à une encâblure environ de terre. A l'heure que nous avons choisie pour mettre la corvette en scène, son profil ne se dessinait plus que vaguement sur les hautes montagnes qui l'encadraient, et dans le miroir assombri des eaux sa masse se projetait comme une grosse ombre informe. Les derniers rayons du soleil, après avoir caressé la cîme des mâts du navire, venaient de disparaître à l'horizon, et les ténèbres envahissaient à pas de géant la petite anse où était ancrée la *Blanche*. Bientôt on ne l'aurait pas plus aperçue de terre, que de son bord on eût pu distinguer le rivage.

Une partie de l'équipage était descendu dans l'entrepont. Parmi les matelots de garde, les uns s'étaient endormis sur les paquets de voiles; les autres, la tête appuyée contre l'affût d'un canon. Le plus grand calme, le plus profond silence régnaient à bord. Il semblait que la vie en avait disparu; elle s'était concentrée en deux hommes, les seuls éveillés, à ce moment, sur la corvette.

L'un d'eux se promenait à pas lents sur le pont. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années. Les traits de son visage charmant et doux portaient l'empreinte que grave sur les plus jeunes fronts et les plus timides, le rude métier de la mer. Ses joues étaient hâlées par le soleil; son œil ardent et fier révélait une mâle énergie; par instant, il en jaillissait des flammes qui trahissaient le feu caché de passions violentes. Ce jeune homme paraissait fort comme un taureau, souple et adroit comme un singe. Ses services étaient écrits sur son col robuste et sur son avant-bras gauche : — deux magnifiques cicatrices. Ce vaillant marin, que nous connaîtrons mieux bientôt, se nommait Pierre Richard.

L'autre personnage auquel nous avons fait allusion tout à l'heure, les deux coudes appuyés sur les bastingages de tribord et la tête dans les deux mains, semblait plongé dans une rêverie sans fond. Ses regards, dirigés vers le rivage, y avaient longtemps fixé un point, comme cherchant à lire ou à surprendre quelque chose au milieu de l'obscurité. Peu à

Digitized by Google

peu ses yeux s'étaient détachés de l'horizon borné où ils se fatiguèrent à vouloir percer les ténèbres; depuis un moment, ils suivaient des scintillements phosphorescents qui jaillissaient du sein des lames, alors qu'elles venaient battre les flancs du navire, et brillaient comme autant de diamants, allant s'éteignant à mesure que le flot se mariait à un autre flot en gagnant la terre.

Ce second personnage était un homme de trente-cinq ans environ. Part faite aux fatigues de son métier, il n'en paraissait pas davantage. Son crâne était couvert d'une épaisse chevelure noire; une moustache fine ombrageait sa lèvre supérieure; il avait l'encolure puissante, les épaules carrées, les mains larges et un peu calleuses, l'attitude martiale, le regard intelligent, mais dur, le front haut. Sa poitrine et ses membres nus, on y comptait autant de blessures qu'il en peut tenir sur un corps humain. Cet homme était le capitaine Martinguel, le maître et l'esclave de la *Blanche*.

Il ne faut pas s'étonner de voir cet intrépide corsaire rêver, comme un poëte, devant les magnificences de la nature, car tout marin est forcément poëte, du jour, surtout, où son âme est retenue à terre par quelque lien. Or la vie de Martinguel était fort mélangée de roman, et chez ce rude homme de guerre, il y avait des floraisons de sentiments d'une tendresse peu commune.

Le jeune homme de qui nous avons parlé plus haut, Pierre Richard, s'arrêta tout à coup devant Martinguel. Après avoir examiné attentivement le rivage, et voyant que le capitaine demeurait immobile, il s'approcha de lui, et lui frappant légèrement sur l'épaule :

— Père, dit-il, vous ne voyez donc pas le signal?

Martinguel tressaillit; et, s'éveillant comme en sursaut, il se frotta les yeux pour en effacer une larme; puis, suivant la direction que lui montrait du doigt le jeune homme :

— C'est vrai, répondit-il, le fanal est hissé.

En effet, on apercevait à ce moment, dans la gorge d'une des montagnes et presqu'à la cîme, une lueur rougeâtre fixe et qui paraissait, à cette distance, de la grosseur du poing tout au plus.

— En route, alors! reprit le corsaire. Va prévenir Poudre-à-Canon.

Le jeune homme descendit dans la chambre de la corvette, et revint bientôt en compagnie d'un vieux marin à tête et à moustaches grises. C'était le second de la *Blanche*. Son intrépidité lui avait valu le sobriquet par lequel le capitaine l'avait désigné à Pierre Richard. Martinguel et lui ne s'étaient jamais quittés depuis le premier jour où ils se rencontrèrent sur le même bâtiment; il y avait dix-huit ans de cela. Ils avaient contracté un bail de courage, d'abord, qui était devenu une alliance intime entre le dévouement et l'intelligence.

— Je vais à terre, dit Martinguel à Poudre-à-Canon. Je n'ai aucune recommandation à te faire. Toi ou moi à bord c'est tout un. En cas de besoin, tu sais, trois coups de canon à deux minutes de distance l'un de l'autre, et j'arrive.

— Bonne chance et au revoir! répondit Poudre-à-Canon en serrant à broyer les doigts d'un petit maître, les mains de son capitaine entre les siennes.

Martinguel avait établi une sévère consigne à son bord : c'était de ne permettre à personne de descendre à terre, la nuit; à peine le tolérait-il même quelquefois pendant le jour. Dans l'intérêt de la discipline, il était censé donner l'exemple; et lui, commandant de la *Blanche*, maître après Dieu sur son navire, il ne le quittait jamais que par-dessus bord, comme on dit, et se serait bien gardé, nuitamment surtout, de se faire conduire à terre par un canot.

Martinguel, moins un pantalon de toile qu'il garda, se dépouilla de ses vêtements et fit un petit paquet qu'il attacha au-dessus de sa tête; puis se laissant glisser par l'arrière du bâtiment, le long d'une corde, il gagna le rivage à la nage. Au moment où il lâcha la corde pour plonger dans les flots, Pierre lui jeta ces mots à voix basse :

— Embrasse la sœur de ma part.

Pierre suivit le nageur des yeux pendant un instant, passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée importune, et se retournant vers Poudre-à-Canon :

— Il est loin, maintenant, dit-il au vieux marin.

Celui-ci fit alors éveiller tout l'équipage, et comme pour mieux dissimuler l'absence de son commandant, il procéda, d'après ses ordres, dit-il, à un appel général.

Martinguel, accoutumé à la sorte de traversée qu'il venait d'entreprendre, arriva sain et sauf à terre. Il gravit lestement la montagne, en homme qui connaissait les sentiers étroits et escarpés, et il arriva, après trois quarts d'heure de marche, à une petite maison perdue au milieu des haziers.

Sur le seuil l'attendait une jeune fille que Martinguel pressa avec tendresse dans ses bras; puis il entra dans cette maison en un coin de laquelle une vieille négresse dormait accroupie sur le sol.

II

Rose-Marie, c'était le nom de la jeune fille, paraissait avoir quinze ans. Elle était petite, mignonne, frêle, nerveuse, d'apparence chétive; — mais elle


Digitized by Google

était fort jolie, avec les joues pâles, le front mat, les yeux grands et bleus comme les flots de la mer : une vive intelligence brillait dans son regard.

Martinguel aimait à l'adoration cette enfant, qui avait pour le corsaire une admiration profonde doublée de vénération.

C'était là le roman de Martinguel.

Après avoir avalé du rhum pour réchauffer ses membres un peu engourdis par son voyage du navire à terre, Martinguel dit à la jeune fille, qu'il écarta doucement au moment où elle voulut, comme de coutume, s'asseoir sur ses genoux :

— Tu as donc reçu les nouvelles que j'espérais?

— Oui, père, répondit la petite. Voici une lettre qu'un nègre a apportée ce matin venant du Fort-Royal, et qu'il a dit être envoyée par le marquis de Bompar.

Martinguel décacheta avec précipitation cette lettre remplie aux quatre pages, et, après l'avoir lue avec une grande attention :

— C'est à peu près ce que j'attendais, murmura-t-il.

Puis se retournant vers Rose-Marie :

— Petite, ouvre cette armoire là-bas, tu y trouveras un paquet cacheté, apporte-le-moi.

— Est-ce celui sur lequel est écrit mon nom, père?

— Celui-là même.

Martinguel décacheta le paquet, écrivit quelques lignes sur un des papiers qui s'y trouvaient, scella de nouveau l'enveloppe à la cire, puis le tendant à la jeune fille :

— Remets ce paquet à la place où il était, petite, et causons un peu de ma dernière campagne que j'entreprends demain.

— Vous dites toujours cela, père; et au moment où l'on ne s'y attend pas, votre corvette prend sa volée comme un goëland effarouché.

— Cette fois, c'est une résolution inébranlable, répliqua Martinguel en fixant un regard charmé sur Rose-Marie. Je vais tenter de prendre au passage deux bâtiments anglais qui transportent des sommes considérables dans les îles sous le vent. Il y a là tout un trésor. Ce coup, s'il réussit, me fait riche à millions, et toi également. J'abandonne alors la mer, et je laisse à ton frère Richard le commandement de la *Blanche*.

— Et si vous ne réussissez pas?

— Eh bien! on verra!

Ce disant, Martinguel se leva, embrassa la jeune fille sur les deux joues et s'apprêta à partir, voulant regagner le rivage avant le jour, afin de rentrer à son bord par le chemin qu'il avait pris pour venir. Il dit adieu à Rose-Marie et sortit plus triste qu'il ne l'avait jamais été en s'éloignant de cette maison où était tout son bonheur, et visiblement préoccupé, presque soucieux, ce qui n'échappa point à la jeune fille à qui Martinguel parut réservé et moins tendre que de coutume. Elle fut tentée de le questionner et de lui reprocher sa froideur; mais Rose-Marie savait que son père n'aimait point à être interrogé. Quant aux reproches, elle s'abstint, ne se sentant pas le droit de se plaindre de cet homme qui avait mis en elle toute son âme, toute sa tendresse, toute sa vie.

X. Eyma.

(La suite au prochain numéro.)

BAINS D'EMS (DUCHÉ DE NASSAU).

Ouverture le 1er mai.



Les Eaux d'EMS appartiennent à la classe des Eaux alcalines chlorurées carboniques fortes; elles sont précieuses parce qu'elles tiennent en dissolution l'élément alcalin qui affaiblit l'économie et l'élément chloruré qui la reconstitue; l'abondance des gaz en rend d'ailleurs la digestion très-facile.

La cure à Ems, en raison de l'excellente organisation de l'établissement thermal, peut se faire avec autant de succès au printemps qu'en été; il est même une foule de cas où les mois tempérés de la saison conviennent mieux au traitement de beaucoup de maladies.

Le *Kurhaus*, ses halles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, le pavillon d'inhalation, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques salons du Kursaal, tout est réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs; c'est l'établissement modèle par excellence.

Trajet de Paris à Ems, par Cologne, en quatorze heures, billet direct.

Toutes les Eaux du duché de Nassau se trouvent à Paris, rue de la Michodière, 11, au dépôt de la compagnie hydrologique allemande.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Le mois de mai a tenu toutes ses promesses, le temps est resté beau, la chaleur se fait sentir, aussi s'occupe-t-on de tous côtés des départs pour la campagne, et nos causeries ne peuvent avoir d'autres sujets que les vêtements exigés par l'époque où nous voici arrivés.

Quelques très-jolis modèles nous ont été montrés chez madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, 17, rue Neuve-Saint-Augustin.

La première est une robe de mohair cachemire blanc, la jupe est brodée tout autour en petites lacettes bleues, la broderie forme une grecque à grands festons carrés, dans chaque creux, il y a un bouquet de fleurs, brodé à plat, cette garniture remonte devant la jupe des deux côtés jusqu'à la ceinture. Une casaque paletot, de même étoffe, complète le vêtement, elle a une broderie assortie; les devants sont à revers décolletés, ce qui permet de voir une doublure de taffetas bleu, qui garnit tout l'intérieur et une ceinture gilet à pointe de taffetas bleu, brodée de soie, laquelle a de longs bouts tombants en écharpe terminés par une frange gauffrée de soie blanche. Cette toilette, exécutée pour la jeune marquise de F..., est d'une élégance pleine de distinction. Nous parlerons tout à l'heure de la coiffure qui l'accompagne.

Un autre costume de voyage, très-coquet, est de poil de chèvre *Phœbus*, espèce de gris doré d'un très-joli effet; au bas de la jupe, il y a deux biais de taffetas noir, entourés de ruches en dentelle; par-dessus cette première garniture, il y a un entre-deux en grillage de soie, espèce de filet assorti à la nuance de la robe. Le corsage est à taille ronde, accompagné d'une ceinture bernoise de taffetas noir, brodée de jais; les manches sont justes, avec des épaulettes rappelant les ornements du jupon; par derrière la ceinture, il y a une écharpe flottante brodée de jais et frangée.

Une toilette de ville est composée ainsi : robe de taffetas moiré lilas de Perse; le pourtour de la jupe est orné de losanges formées en guipure; du ruban n° 16 entouré d'effilés, forme une ruche plissée à gros plis, qui suit tous les mouvements de la dentelle en haut et en bas et donne beaucoup de valeur à l'ornement. Le corsage est une basquine à trois pointes, le derrière est garni dans le même genre; les manches, d'une forme nouvelle, sont justes le long du bras, elles sont découpées dans le bas au poignet par une ouverture à trois pointes, qui rappelle la basquine et est décorée exactement de même. Le corsage, arrondi devant, est fermé à la ceinture par une boucle Louis XV qui s'accroche de chaque côté à des boutonnières.

Les pardessus de voyage et de bains de mer de madame *Amélie* sont d'une séduisante originalité; sa pelisse Marie-Antoinette a beaucoup de succès. Elle a la forme d'un paletot flottant, s'élargissant dans le bas comme une rotonde, elle est retenue au cou par un large ruban qui se noue en brides. On la fait en étoffe pareille à la robe, ou en soie noire si l'on veut la mettre sur toutes les toilettes. Madame *Amélie* la garnit en dentelle de *yak* (laine blanche) si elle est en étoffe claire, alpaga, mohair, linos ou foulard.

Venons aux chapeaux. Mesdames *Coulot et Morizon*, 8, rue Monsigny, nous donnent chaque semaine des modèles nouveaux depuis l'ouverture de la saison; nous choisirons les plus en vogue.

La coiffure préparée pour accompagner la toilette de madame la marquise de F..., est un chapeau rond, forme princesse de Lamballe; il est en paille blanche, avec une longue plume blanche, sur le devant un pouff de ruban bleu, avec fleurs d'iris en aigrette. Le bord et l'intérieur sont ruchés de bleu.

Une autre coiffure, pour la même dame, est un capuchon la Vallière de taffetas bleu, garni d'une frange de chenille et jais noir. Ce capuchon forme pèlerine à trois pointes, le dessus de la tête a une quatrième pointe qui porte la frange et se renverse en arrière; il est recouvert de petites étoiles de dentelle et jais taillé.

Voyons maintenant les chapeaux de ville. On en fait de charmants : comme les formes sont très-petites, elles encadrent à merveille le visage, ce que l'on doit considérer comme le point important, car on ne doit pas supposer qu'avec les modèles du moment on puisse compter sur un chapeau pour s'abriter contre les rayons du soleil.

Un très-joli chapeau est de tulle blanc, brodé de jais noir, bordé et garni de taffetas rose; la calotte, à fond mou, est formée par coquilles de taffetas rose, qui retiennent sur le côté deux gros boutons de roses mousseuses, avec feuillage et branche de bois naturel. L'intérieur est de tulle blanc et boutons de roses.

Un second chapeau est en treillis de paille, orné d'un nœud de dentelle Papillon, posé sur la calotte; une bande

Digitized by Google

croisée de velours cerise traverse la passe et soutient sur le côté une petite gerbe de feuillage avec trois cerises nouées en bouquet. A l'intérieur un pouff de petites fleurettes entourées d'herbes, de la dentelle noire et des joues de blonde blanche; brides de taffetas noir.

Les bavolets ont moins d'importance que l'année dernière; ils ne figurent plus guère dans les chapeaux qu'à titre de bordure, les ornements sont rassemblés sur la partie qui entoure la figure, de sorte que les chapeaux sont réellement des coiffures, et dépassent très-peu la tête dans leur circonférence.

Un troisième chapeau est de crêpe lilas, moucheté de perles blanches laiteuses. Un saule de plume verte s'arrondit sur le bord de la passe. L'intérieur, en bouillons tulle, a une neige de petites bruyères lilas et blanc; une pointe légère de blonde est posée en arrière de la calotte et forme un bavolet résille; les brides sont de taffetas assorti.

Un autre chapeau est de paille belge, coupée d'agréments en crin blanc à treillis. Deux grosses roses sans feuilles sont méchées à l'intérieur, un petit ruban de velours, recouvert de boules en paille, tourne autour du chapeau, et sur le côté, il y a deux roses nouées, avec une petite écharpe de dentelle noire qui retombe sur le côté.

Une des grandes nouveautés du moment, ce sont les bouquets de roses de haie trempées de pluie. Ces compositions gracieuses sont dues au talent fécond de madame *Léontine Coudré* (maison *Tilman*), 104, rue Richelieu. On les emploie avec un égal succès sur les chapeaux et dans les coiffures de soirée.

Plusieurs autres créations de la même fleuriste méritent d'être citées avec les plus grands éloges : 1° les coiffures à franges en pervanche, volubilis et muguets blancs ; 2° les touffes d'iris encadrées de clématite que l'on pose sur la tête en chaperon ; 3° les couronnes renaissance en petites roses et feuilles de houx ; 4° les pouffs d'œillets jaspés, mélangés de réséda et de feuilles de roseau panaché (herbe ruban).

Madame *Amélie*, dans ses toilettes de voyage, a employé beaucoup de foulard, surtout pour les costumes avec confection assortie. On aime à la campagne à retrouver ces robes d'un porter agréable et d'une solidité à toute épreuve.

On emploiera aussi le foulard pour faire des robes de soirée aux eaux et aux bains de mer. Le *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol, a des tissus spécialement destinés à ces toilettes.

Nous remarquons d'abord toute une série de foulard fond blanc pur, à rayures larges espacées en toutes nuances. En rose, bleu ou lilas, ces dispositions simples font des costumes charmants que la moindre fleur rend d'une élégance parfaite.

Pour composer des toilettes plus riches, nous avons les foulards teintés de fleurs Pompadour, en groupes à dessins capricieusement jetés sur des fonds de nuances claires et délicates. Ces robes n'exigent aucun ornement, une ceinture de ruban leur suffit.

De toutes les soieries, le foulard est la plus économique bien qu'elle soit une des plus élégantes; lorsque cette étoffe est de belle qualité, elle ne se froisse pas et ne se tâche pas à l'eau. On n'en saurait dire autant du taffetas.

C'est rendre un très-grand service aux dames que de leur rappeler à ce sujet, les services qu'elles peuvent attendre de la maison *Périnaud, Teinturerie européenne*, boulevard Poissonnière, 26, où les étoffes sont teintes, apprêtées et lustrées par des procédés nouveaux d'une supériorité inconnue jusqu'à ce jour.

Il existe en lingerie une foule de nouveaux accessoires destinés aux vêtements d'été. Nous nous en occuperons d'une manière très-détaillée dans notre prochain numéro.

Il est certain que l'on portera beaucoup de corsages blancs, surtout si la chaleur dure quelque temps. Comme on se livre volontiers aux compositions de fantaisie capricieuse, même dans les maisons les plus en vogue, les corsages blancs vont être l'objet d'un tournois industriel dans les magasins de lingerie. Le mois de juin nous permettra d'analyser ces nouveautés, auxquelles on travaille dans ce moment.

Ayant épuisé nos notes de la semaine, nous allons clore cette causerie par quelques conseils au sujet de la parfumerie.

On doit employer, lorsqu'il fait chaud, des préparations très-onctueuses pour éviter que le teint se bistre et s'irrite sous l'influence de la chaleur.

Il faut aussi ne se servir que de savon très-doux et dégagé de tout principe alcalin, si l'on veut éviter d'avoir le tissu dermal couvert de petits boutons exactement semblables à des gerçures, car la chaleur trop vive produit sur la peau le même effet que le froid, elle la crispe et la flétrit.

Nous trouvons *à la Reine des Abeilles*, maison *Violet*, rue Saint-Denis, 317, des moyens de nous garantir parfaitement contre toutes les intempéries, chaleur, froid, bise, etc.

Le savon de thridace est perfectionné autant qu'il est possible, toutes les personnes qui s'en sont servies le proclament comme le plus parfait des savons.

Le catalogue des produits de la maison *Violet* se complète chaque jour par quelque intéressante nouveauté.

Nous avons eu dernièrement le savon blanc à la vanille; la pommade et le savon au baume des violettes d'Italie; la crème neigeuse et la crème Pompadour pour le teint; l'eau de thridace pour la toilette; la poudre de riz rosée pour embellir le teint; et une foule d'extraits pour le mouchoir, exprimés des parfums de toutes les fleurs, dont le printemps nous enivre dans ce gracieux mois de mai.

Marguerite DE JUSSEY.


Digitized by Google



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Toilettes de la M*on *Gagelin, r. de Richelieu, 83 _ Modes d'Alexandrine rue d'Antin, 14.*
*Fleurs de la M*on *Herpin Leroy, r. N. D. de Nazareth, 9 _ Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chau*ssée *d'Antin, 6.*
*Sous-jupe acier E. Creusy, r. Montmartre, 133 _ Corsets de la M*on *Simon, r. S*t *Honoré, 183.*

Foulards du Comptoir des Indes, Boulevart de Sébastopol, 129. | *Parfums de Violet, four*r *de S. M. l'Impératrice, r. S*t *Denis, 317.*

Entered at Stationer's hall. LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine Strand W.C. MADRID P. J. de la Pena

Digitized by Google

Digitized by Google

GRAVURE DE MODES N° 744.

—

Toilette des eaux. — Chapeau *Alexandrine*. Ce chapeau est de paille, avec bord rond relevé à gauche, et uni à droite. Ce bord est doublé de velours noir ayant au bord un petit agrément de paille. Un large ruban de taffetas, ayant une petite frange de soie de paille, garnit ce chapeau et retombe en deux par derrière. Ce ruban forme devant un chiffonné, d'où sort une touffe d'épis.

Paletot-habit et jupe d'alpaga blanc. Corselet et jupon de taffetas rubis.

Le paletot est très-ajusté à l'encolure.

Le col est droit, un peu ouvert devant, et agrafé au *pied*. Le devant du paletot-habit retombe libre en s'écartant du bas. La jupe s'arrondit plus longue derrière que devant; les manches sont un peu à coude. De petits *picots* de passementerie noire ornent le col, les bords du vêtement, et simulent les parements.

Les épaulettes et les coins sont de passementerie.

Les aiguillettes et les tresses de soie noire.

Le corselet est aussi garni de picots noirs. Il forme gilet à deux pointes en bas.

La jupe est terminée par trois biais de taffetas noir, elle est relevée à gauche par une cordelière à glands. Une cordelière plus courte descend du gilet.

Le jupon, de taffetas, est garni d'applications de taffetas noir encadrées par des ganses; il est terminé par un petit plissé noir.

Chemise et manches de batiste.

Cravate de soie.

Bottes de cuir.

Toilette de ville. — Chapeau de crêpe, garni sur la passe d'une grosse rose sans feuillage recouverte d'une dentelle légère, qui retombe devant. Le dessous est rempli par une grosse ruche de tulle, ayant au bas une touffe de roses. Les fleurs, dessus et dessous, ont des herbes terminées par une de ces boucles des champs qu'on appelle vulgairement *chandelles*.

Petit bavolet uni.

Brides de taffetas.

Robe de taffetas *Ophélia*. Corsage montant derrière, décolleté en carré, long devant.

Manche à coude ouverte carrée devant.

Le haut du corsage, la ceinture, l'ouverture des manches, le poignet et les bretelles très-longues derrière, moins longues devant, sont de taffetas blanc, recouvert d'une passementerie noire très-claire.

Des aiguillettes noires retombent en épaulettes.

—— ——

Courrier de Paris.



Ma foi, tant pis! au risque de paraître peu au courant de ce qui se passe en ce moment dans le monde parisien; — de ce qui occupe le plus le public; — de ce qui est l'objet des conversations en haut, en bas, de la loge du concierge à la mansarde de l'étudiant, de l'antichambre au salon; — de ce qui empêche les agents de change de vendre ou d'acheter de la rente, — les spectateurs de n'écouter point les pièces au théâtre et les acteurs d'être distraits en scène; — de ce qui met en émoi les médecins homœopathes et allopathes; — de ce qui fait vendre le plus de journaux; — de ce qui fait oublier la politique, la bourse, le déjeuner, le dîner, le boire, le manger, le dormir; — de ce qui est l'objet de paris formidables pour et contre; — de ce qui tient, enfin, tout un peuple de 36 millions haletant, — au risque, dis-je, de ne paraître point au courant d'un des plus grands événements de notre époque, je n'en parlerai pas longuement. De quel événement il s'agit, vous le devinez? Ai-je besoin de le désigner autrement? Vous avez mis le doigt dessus. Vous ne m'aurez pas attendu pour connaître toutes les péripéties de ce drame émouvant, de ce procès palpitant. A quoi servirait, à cette heure, que je brûle encre et papier à vous raconter ce qui a fait un bruit énorme et qui est oublié aujourd'hui, qui le sera demain en tout cas, — après-demain bien certainement. Ainsi passent les plus grands événements, ainsi ils s'oublient, comme les plus mauvais drames de notre littérature la plus épicée. Qu'il n'en soit donc plus question.

J'aime mieux vous parler d'un autre événement qui a fait grand bruit aussi, bruit qui dure encore et durera longtemps, c'est d'un autre bruit qui avait eu lieu, il y a dix ans avec grand éclat : je veux parler de la reprise du *Gendre de M. Poirier*, la jolie comédie de MM. Émile Augier et Jules Sandeau, une des plus jolies comédies et des plus vivantes de notre époque, jouée en 1854 au Gymnase et reprise avec un éclat tout neuf au Théâtre-Français, avec l'éclat d'une œuvre inédite sortant de son œuf. Heureux privilége des œuvres réussies, des œuvres frappées au bon coin, portant vaillamment le pavillon de l'esprit, du style, de l'observation prise sur le vif, de la moralité sans tapage, la vraie moralité du théâtre, arrivant toute seule, découlant naturellement de la moindre scène, du premier au dernier acte.

Le succès, constatons-le avec plaisir, a donc été très-grand et promet d'être de longue durée. La pièce n'a point vieilli; elle est d'hier, elle sera de demain. Les interprètes d'il y a dix ans n'ont point effacé ceux d'aujourd'hui : Provost, dans le rôle de *Poirier*, a été magnifique; Bressant, charmant dans celui du marquis de *Presle*. Après madame Rose Chéri, mademoiselle Favart a fait du personnage d'*Antoinette* une création délicieuse. Que demander de plus?

Il n'y a que Paris pour donner aux artistes d'élite

Digitized by Google

cette audace qui, du premier bond, les place au premier rang. Soit dit à propos d'une jeune cantatrice, presque une enfant, que le hasard, pour son bonheur et à sa plus grande gloire, a forcée en quelque sorte à monter sur cette terrible scène du Théâtre-Italien toute frémissante encore des triomphes de mademoiselle Patti. Cette jeune cantatrice est mademoiselle Varesi-Boccabadatti, une fauvette échappée à peine du nid maternel et qui avait essayé ses premiers coups d'ailes dans la volière de Nice, pendant cet hiver. Mademoiselle Varesi a remplacé à l'improviste madame Calderon dans le page du *Ballo in maschera*, un joli rôle, plein de grâce et de difficultés, et qui a valu à cette charmante fille un succès de bon augure pour ses débuts dans l'*Elizir d'amore*. Ceux qui ont entendu mademoiselle Varesi à Nice, dans ce rôle qui était son triomphe, disent des merveilles. Voilà comment on passe de l'obscurité à la gloire. *Sic itur ad astra*, dit le poëte latin ; traduction moderne : — C'est ainsi qu'on devient une étoile. Vous ne sauriez croire combien ce mot du jargon dramatique passé dans la critique sérieuse et dans le langage courant du monde, m'attriste et m'inquiète quand il s'agit d'une artiste de talent. Cette définition d'*étoile* implique pour moi l'idée d'un passage rapide, quelque chose de peu durable, l'affaire d'une soirée, de quelques soirées peut-être, — mais rien de plus. Aujourd'hui cela brille, demain cela s'éteindra; demain cela disparaîtra, cela *filera* on ne sait jamais où. Le ciel de Saint-Pétersbourg, le ciel de Madrid, celui de Londres, celui de Rio-Janeiro, de la Havane, de Milan, de Naples, hériteront successivement de cette étoile, et tant qu'on l'appellera étoile nul ne se pourra vanter de la posséder plus de temps que ne donne une étoile — l'espace d'une soirée!

Si vous en voulez la preuve, prenez le très-intéressant et très-curieux petit volume de M. Nérée Desarbres, *Sept ans à l'Opéra*, et que l'auteur, s'il avait été ambitieux, eût pu intituler *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*. C'est là que l'on voit passer et revenir, briller et s'éteindre des étoiles! Que de jolies anecdotes! que de surprises! que d'aventures piquantes! J'en citerai quelques-unes :

M. Nérée Desarbres montre en ces termes l'impossibilité d'assister aux premières représentations à l'Opéra.

« Il serait banal, dit-il, et parfaitement inutile de vouloir prouver que les places, pour les premières représentations, sont excessivement ambitionnées et recherchées à l'Opéra ; il serait trop long d'ailleurs de dire toutes les machinations et intrigues employées pour assister à ces fêtes de l'intelligence. (C'est prétentieux, n'importe, ça se dit.) Des gens vont jusqu'à vous mettre le pistolet sur la gorge.

» Il me souvient de la première représentation de la *Magicienne*. Il me restait pas un seul tabouret à donner ou à vendre, lorsque je vis apparaître, au seuil de mon cabinet, un homme fortement moustaché, haut colleté et soigneusement boutonné. « Monsieur, me dit-il d'une voix de basse-taille, j'ai quarante ans de service, vingt campagnes, huit blessures, et là-bas, à la location, on me refuse une place. »

» Cette manière de m'aborder me parut si pittoresque, la conviction que ce guerrier avait de son droit me sembla si profonde, que, prenant dans ma poche le numéro du fauteuil qui m'était personnellement réservé, je le lui offris.

» Un merci qu'aurait envié Belval fut la douce récompense de ma généreuse action.

» Mais si les demandes de places sont nombreuses, en revanche les places à donner sont en petit nombre; les abonnés ayant en leur possession toutes les loges du rez-de-chaussée, celles du premier étage, celles de face du deuxième rang et une partie de l'orchestre, il ne reste donc de disponible et présentable que les deuxièmes loges de côté, qui s'appelaient autrefois les premières, mais qui, depuis que le nom de l'étage réel leur a été donné, ont beaucoup perdu de leur prestige. Il reste encore quelques stalles d'orchestre et les fauteuils d'amphithéâtre.

» L'amphithéâtre, l'endroit d'où l'on voit le mieux, l'endroit où l'on est le mieux vu!

» Maintenant, sur le nombre très-restreint des places libres, il faut encore prélever le service des auteurs et des journaux. Ce qui reste définitivement à la disposition du public ne s'élève donc pas à quatre cents places, demandées par trois mille personnes. »

M. Nérée Desarbres cite, à propos de places à l'Opéra le fait suivant :

« Ce n'est pas avec les danseuses que se ruinera le marquis de C..., mais ce que lui a coûté sa loge ferait la fortune d'un bourgeois. C'était à la veille d'une représentation extraordinaire, en dehors de l'abonnement; l'affiche, comme en pareilles circonstances, avait prévenu les abonnés que, tel jour, à telle heure, on disposerait des loges dont les locataires ordinaires n'auraient pas retiré les coupons.

» Le jour et l'heure étaient passés, lorsque le marquis de C... se fit annoncer dans mon bureau.

— « Comment, monsieur, me dit-il, je viens de la location, et je ne puis avoir ma loge pour demain! »

» Je montrai au marquis l'avis de l'affiche qui était l'excuse du préposé à la location.

— « Ceci ne me regarde pas, reprit le plaignant, depuis trente ans que je suis locataire de ma loge, au prix de 16 000 francs par an, je crois avoir droit à plus d'égards que le commun des abonnés. »

« 16 000 francs pendant trente ans! c'est-à-dire 480 000 francs. Le marquis n'eut pas sa loge, c'était impossible, mais on fit tant qu'il en eut une équivalente. »

M. Nérée Desarbres ne se contente pas de décrire la salle; il fait aussi en excellents termes l'histoire des artistes. Voici celle des débuts de madame Lauters, dont Paris et les départements connaissent depuis longtemps le sympathique talent.

« Le *Trouvère* révéla madame Lauters, aujourd'hui madame Gueymard.

» Une petite scène, qui se passa dans les coulisses, et qui fut pour cette artiste le thermomètre de son triomphe, mérite d'être racontée ici.

Comme exposition, il faut dire d'abord que madame Lauters, en arrivant à l'Opéra, s'était adressée à Duval,


Digitized by Google

tapissier en renom, et lui avait demandé le devis d'un ameublement complet. L'artiste et le tapissier n'étaient pas d'accord; le second, ne prévoyant pas le résultat du début prochain, ne voulait pas trop se *lancer*. Madame Lauters voulait une chambre meublée au moins de palissandre et tendue de reps; le tapissier, combattant cette idée, mettait en évidence les charmes de l'acajou et la fraîcheur de la perse.

» Les choses en étaient là, le soir de la première représentation du *Trouvère*, et, partant, du premier début de madame Lauters, lorsque, après le premier acte, Duval vint à la débutante et lui dit bas à l'oreille :

— « Palissandre et reps, c'est convenu. »

— « Attendez, dit madame Lauters. »

» Elle avait raison; le deuxième acte venait de se terminer, quand, se dirigeant de nouveau vers la chanteuse, Duval lui dit à haute voix :

— « Bois de rose et damas, si vous voulez! »

— « Attendez encore, » répéta madame Lauters.

» Enfin, la toile venait de tomber pour la dernière fois; la triomphatrice, rappelée par la salle entière, saluait le public du milieu du théâtre, lorsque, à travers le bruit des bravos, elle entendit fort distinctement :

— « Meuble de Boule, brocart antique... tout ce que vous désirerez. » C'était le tapissier enthousiasmé qui mettait ses magasins à la disposition de Léonore.

Tout cela est très-joliment raconté et justifie le succès de l'ouvrage. Dans une autre sphère, je dois vous signaler un livre dont le succès n'est pas moins vif : *De Paris à Bucharest*, causeries de voyage, par M. Victor Duruy, aujourd'hui ministre de l'instruction publique. M. Victor Duruy a descendu le Danube pendant cinq à six cents lieues et fait le récit de sa première étape de Paris à Vienne. Il a pensé avec raison que l'Europe était aussi curieuse à étudier que les contrées lointaines. Ce qu'on ne saurait trop louer dans cet ouvrage, c'est le charme du style, sobre et coloré à la fois; c'est la mesure parfaite et la finesse des observations; c'est enfin l'érudition aimable, profonde sans pédanterie.

Vous y verrez peut-être comment, en suivant le cours du Danube, on arrive au ministère de l'instruction publique.

X. EYMA.

∴ Le diamant ne brille qu'à la lumière et le génie que dans un pays éclairé.

A. P.-S.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1864.

(Deuxième article.)

Tout d'abord, et avant de poursuivre notre Revue, donnons preuve d'équité en révisant, au profit de M. MEISSONNIER, le jugement porté par nous sur son exposition. — Le dossier de l'artiste n'était pas complet quand nous avons pris la plume ; depuis le 6 mai, seulement, une œuvre nouvelle, et qui ne figure pas encore au *Livret*, est venue s'installer, dans le salon carré, à la place qui lui était secrètement marquée d'avance par un cadre vide Elle ne porte pas de numéro; mais la date : — 1814 — explique assez le sujet.

Napoléon Ier touche au dénoûment du drame glorieux dont il fut l'auteur, l'acteur et le héros :

..... Quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.....

C'est, à défaut de notice, la légende que nous inscrivons au-dessous de cette page, réellement historique cette fois, et qui nous amène au *meâ culpâ* que nous sommes heureux de faire. — L'œuvre, aussi éloquente qu'elle est concise, résume en quelques traits l'agonie du premier empire.

Le vainqueur des deux tiers de l'Europe, refoulé jusqu'en France par l'incendie de Moscou, les rigueurs d'un hiver dédaigné, la lassitude et les défections, bien plus que par la supériorité des armes, traverse la Champagne, en courant de défaites en victoires pour arriver à temps au secours de Paris.

Nous l'apercevons ici, dans une plaine immense, défoncée par le passage de mille chariots, neigeuse, glaciale et recouverte d'un ciel de plomb : il est en tête d'un état-major composé de tous les généraux qui ont survécu et dont bon nombre témoignent de leur vaillance par d'honorables blessures. — Chef et compagnons d'héroïsme laissent lire dans leur physionomie martiale quoique assombrie les graves préoccupations d'un lendemain inconnu... L'expression de ce grand tableau, que n'étrangle pas son petit cadre, puise dans l'armée qui se déroule à droite, désordonnée, haletante, en pleine déroute, un complément de majesté qui s'empare du spectateur et le force à l'admiration.

Comme dans le *Solferino* du même artiste, cet état-major, profondément expressif, est d'une perfection prodigieuse de groupé, de dessin et de menus détails. Sauf la redingote grise, un peu métallique peut-être, les uniformes, manteaux et harnachements sont achevés et réels jusqu'à la minutie ; les chevaux, celui de l'Empereur surtout, et ceux des trois premiers généraux qui le suivent, sont de vivants coursiers de bataille qui éprouvent, eux aussi, je ne sais quelle vague inquiétude... Le sol, ravagé par les roues, le piétinement des chevaux et des hommes, moitié craie, moitié glaise, détrempé d'abord par la neige et crispé par l'étreinte glaciale du matin, offre une scène sévère, profonde, grandiose, qu'un ciel sympathiquement attristé recouvre comme un vaste linceul...

Devant ce sublime *Requiem* du vainqueur de dix rois, je me rétracte franchement ; j'oublie *Solferino*... M. MEISSONNIER est en pleine épopée.

Nous voici en présence d'un autre peintre de batailles, qui assurément comprend la stratégie mieux que personne, et sait traduire d'une mêlée héroïque toutes les phases diverses, tous les épisodes que doit buriner l'histoire.

M. YVON, dont le riche talent a déjà peuplé toute une salle du Musée de Versailles et mérité en deux années (1855 et 1857) la croix et la grande médaille d'honneur, M. YVON que

Digitized by Google

des envieux disaient incapable d'entreprendre avec bonheur le genre gracieux, nous offre aujourd'hui deux portraits, deux têtes seulement, l'une peinte et l'autre dessinée avec une science, un goût et une habileté au-dessus de tout éloge.

Le ravissant portrait de jeune fille (nº 1984) est tout ce que l'on peut rêver de plus suave. Ces beaux cheveux blonds si finement étudiés sans le paraître, si hardiment plantés d'un jet de pinceau, ces traits pleins de vie qu'illuminent deux yeux franchement limpides, ce modelé magistral, ce corsage de velours d'une simplicité et d'un ton si bien appropriés au buste qu'il enchâsse, tout est merveilleux dans ce petit chef-d'œuvre.

Le dessin (nº 2484) nous représente dans toute son expression fine et caustique une des illustrations de l'Institut, M. Couder, en négligé d'atelier, veste de travail et col de chemise tombant sur une cravate simple nouée à la *Colin*. La pensée intime s'épanche de ses yeux comme l'onde déborde d'un vase plein; elle poind aux deux coins de sa bouche railleuse, toute prête à s'en échapper; — je jurerais que cette bonne âme, si heureusement saisie au vol, songe à ses votes du palais Mazarin.

M. Gudin, le peintre de la plupart de nos victoires navales, qui s'était endormi sous ses lauriers si longtemps qu'on aurait pu le croire mort, si ses mille succès ne l'avaient rendu immortel, expose, cette année, deux tableaux : l'un de moyenne grandeur (877), une *Tempête sous les tropiques*, et l'autre (876), une *Solitude en mer*.

La tempête, dans la première de ces toiles, soulève tellement les vagues, les fouille si profondément, les fouette avec tant de fureur et jongle si bizarrement avec elles, qu'elles s'élancent pour ainsi dire du cadre et semblent faire assaut avec les nuages que déchire la foudre. L'effet de cette mer, à laquelle l'orage déchaîné mêle par torrents les lueurs de ses éclairs, est terrible et sublime.

Mais, si l'on se sent frémir en suivant de l'œil le vaisseau désemparé qui, de la crête des flots va plonger dans l'abîme, une scène bien autrement poignante appelle au-dessous l'attention des vrais amateurs. — La *Solitude en mer* est l'immensité renfermée dans un carré de 50 centimètres... l'infini sans horizon, sans autre flambeau qu'une lune à demi voilée qui jette sur l'onde, sinistre dans son calme, un sillon de pâle lumière !... Au premier plan, un canot dans lequel dix malheureux, épuisés de faim, de fatigue et de désespoir, attendent une mort horrible, inévitable... Voilà le drame puisé par le génie à la source du vrai, et tombé tout navrant de la palette du maître.

De grâce ! M. Gudin, arrachez-vous quelquefois aux délices de votre Capoue, et donnez-nous souvent de ces perles qui sont d'une eau si pure.

Mentionnons en passant un bon portrait du rédacteur en chef du *Siècle* (201), M. Havin, peint par M. Bonnegrace (de Toulon). C'est une œuvre d'un beau style, dont le dessin, le modelé et la couleur sont irréprochables. Il y a dans la simplicité bien entendue de la pose autant d'aisance que de dignité.

M. Protais est un de ces rares artistes qui marchent à grands pas dans la voie du succès. Son *Passage du Mincio* (1589) est une œuvre de maître. — Les troupes massées dans le bassin profond que ferme au loin le fleuve; les zouaves qui garnissent, au premier plan, le renflement du terrain ; tous ces milliers de figures debout ou couchées, dans l'attente ou le repos, forment un grand ensemble où l'œil n'est pas surpris de trouver une armée. Les rangs des bataillons sont rompus, mais la confusion ne règne nulle part; les groupes sont distincts et ils se relient heureusement l'un à l'autre ; l'air circule librement dans cette foule innombrable que l'on sent vivre et que l'on voit se mouvoir. Les détails sont très-soignés, sans minutie ni sécheresse ; le paysage et le ciel sont admirables.

La *Fin de la halte* (1588) mérite aussi de grands éloges. L'abandon de ces soldats qui demandaient au lit de vert gazon le repos dans le sommeil, la secousse que produit sur quelques-uns des plus las le clairon du départ ; la disposition simple, et bien entendue pour l'effet, de ces corps épars sur le tertre ; l'harmonie des tons et du paysage; l'exécution habile et savante sans prétention que l'on constate dans les moindres détails, tout dans cette excellente page révèle un grand talent et promet un brillant avenir.

Les deux toiles de M. Gerome (de Vesoul), l'*Almée* (794) et le portrait du sénateur M. *Amédée Thierry* (795), attirent à bon droit l'attention, et le mérite réel de l'auteur rend impérieux pour nous le devoir de dire ici toute la vérité.

Commençons par la figure du membre de l'Institut. Le buste de son illustre frère, feu M. Augustin Thierry, dont l'auréole, même ici, l'éclaire et le recommande, nous dicte pour lui cette primauté relative. — Des deux œuvres de Gérome d'ailleurs ce portrait est, sans contredit, la meilleure. — L'historien est décalqué là, corps et âme, avec la supériorité d'intelligence et d'expression qu'assure à l'artiste la connaissance approfondie du modèle. Le front scrupuleusement étudié, la main droite, un peu lourde peut-être, qui se crispe d'instinct en s'appuyant énergiquement sur un riche bureau, dénotent une énergie tenace qu'aucune considération ne saurait faire ployer. L'âme se lit à première vue derrière cette physionomie entr'ouverte. — Ajoutons que l'uniforme brillant d'or est d'un travail si fin, si correct et si *trompe-l'œil*, qu'il n'est passementier assez expert pour y trouver un fil à reprendre. Il n'en est pas ainsi du somptueux bureau de travail rehaussé d'ornements orgueilleux qui, pour se mieux produire, pousse le sujet sur le cadre au risque de lui briser les jambes. Éteignons ces valeurs trop prétentieuses, l'effet y gagnera, comme art, et, comme luxe, le portrait, sans être ruiné, peut beaucoup perdre.

L'*Almée*, cette bayadère aux mouvements lascifs qui, le corsage ouvert et le ventre complétement nu, se contorsionne pour faire partager à des spectateurs blasés ses lubriques transports, est une composition dont les copies photographiées ne trouveraient pas grâce devant la direction du colportage, et le moins scrupuleux de nous n'oserait pas s'en plaindre. Il y a pourtant, à part la tête et le bras droit de l'almée qui sont détestables, beaucoup de perfection dans cette figure de possédée, et ses quatre admirateurs aussi sont habilement rendus. Mais, en somme, l'œuvre est indigne de la place qu'elle occupe.

Souvenez-vous, monsieur Gérome, que talent oblige.

Reposons vite nos yeux sur l'exposition de M. Robie (de Bruxelles), *Raisins et nature morte* (1653). — Ce beau cep chargé de fruits, rouges et blancs, en pleine maturité, et déjà maintes fois goûtés par les moineaux maraudeurs, est une des merveilles du genre. Les tons gradués du feuillage, nuancé diversement par les souffles refroidis de l'automne, prêtent à l'assemblage appétissant des grappes un effet très-harmonieux. Le petit oiseau qui picore effrontément sur des grains tombés, la branche de mûrier jetée dans un coin, le pied de chardon qui pousse si vigoureux dans l'autre, et le beau faisan abattu qui gît au centre, sont autant d'accessoires distribués avec goût qui complètent l'objet principal et le font valoir.

L'*Ève* de M. Faure (de Grenoble) figure la mère du genre humain, non pas l'oreille ouverte aux tentations du serpent, mais préludant au péché de désobéissance, par un acte assez innocent qui l'amène fatalement à croquer le fruit interdit. Cette belle figure, correctement dessinée, abaisse à la hauteur de son visage une branche du pommier traditionnel, non pour y cueillir le fruit de la science, son désir n'aspire pas encore jusque-là, mais pour respirer le parfum des fleurs blanches et rosées dont le rameau est chargé. Elle savoure avec tant de délices les émanations enivrantes de ces bouquets mignons, qu'il est aisé de prévoir que bientôt ses dents de perles n'épar-

Digitized by Google

gneront pas la belle pomme déjà convoitée, et qui semble rougir d'attente. — C'est un sujet très-délicatement interprété et parfaitement peint. L'air tiède se joue mystérieusement dans le paysage peuplé d'arbres, qui sert de cadre à l'action. Ce que nous aimons le moins, c'est la chevelure bitumineuse et trop péniblement ondulée du personnage.

Le portrait de femme (682) du même auteur, laisse aussi à désirer pour les cheveux, mais le dessin et le modelé en sont très-beaux ; et les draperies exécutées de jet par une main aussi sûre que légère, sont tout à fait réussies.

M. LOUIS DAVID, en abordant le sujet qu'il expose (511), l'*Empereur Napoléon Ier visitant le peintre David dans son atelier en janvier* 1808, a fait preuve d'une extrême hardiesse qu'il a, du reste, heureusement justifiée. La difficulté de mise en scène, la nécessité de faire de ses personnages autant de portraits ressemblants, les vêtements coupés à la mode de l'époque devenus aujourd'hui ridicules, l'obligation de faire figurer là le tableau qui avait motivé la venue des augustes visiteurs, tout dans l'espèce était périlleux, et M. LOUIS DAVID s'en est tiré à sa gloire. Nous l'en félicitons sincèrement.

Un ravissant portrait de jeune fille (276) et une *Étude d'enfant turque* (275) ajoutent deux fleurons nouveaux à la couronne déjà si riche de madame HENRIETTE BROWNE. La couleur, un peu molle peut-être, mais très-fine et très-ingénieusement traitée, atteint, dans l'Étude surtout, jusqu'aux qualités de premier ordre. Ces œuvres sont remarquables pour la simplicité naïve et gracieuse de l'agencement. Il n'y perce pas la moindre prétention. C'est un succès de franc aloi sans réclames ni trompettes.

Le plafond (671) de M. TONY FAIVRE, — un *Colin-maillard* exécuté par dix *Amours* qui folâtrent sous une voûte d'azur, forme le plus voluptueux couronnement que l'on puisse créer pour un boudoir splendide. Tous ces petits voltigeurs, lutins et génies, descendent, remontent ou planent dans les airs avec une agilité prodigieuse, heureusement rendue.

Cet autre tableau, pour être moins poétique dans la forme, n'en est pas moins propre à réveiller en nous de tendres sentiments dont les femmes surtout n'essayent jamais de se défendre.

Le *Nouveau-né*, intérieur bas-breton (1211), d'EUGÈNE LEROUX, est un de ces sujets qui, par leur naïveté même, s'emparent de l'attention et disent à l'âme des choses intimes, délicieuses, qu'elle a toujours besoin d'entendre. La scène ici n'est occupée que par trois personnages : une épouse nouvellement accouchée ; près du lit où elle repose, son premier-né dans le berceau ; et aux pieds de ces deux êtres sur qui se concentre toute sa tendresse, un bon paysan, de retour de son travail, qui interroge d'un regard plein d'amour et de sollicitude l'état de la mère et de l'enfant. Voilà tout le tableau. Mais il y a tant d'expression dans les deux figures principales, tant de vérité dans les traits de l'enfant, tant d'abandon dans les attitudes, tant de conscience et de simplicité dans la traduction du fait, que le cœur du spectateur se surprend à battre à l'unisson de ceux des heureux époux.

Je vous signale cette jolie toile comme l'une des plus éloquentes du salon.

M. DARGELAS (de Bordeaux) a dû son double succès à l'interprétation de sujets bien différents. Son *Flagrant délit* (493) représente deux jeunes drôles qui, surpris par un madré campagnard, au pied de la haie sèche qu'ils avaient éventrée pour aller dans son clos dérober des pommes, reçoivent sur place la correction méritée. Le justicier improvisé et les deux coupables sont d'une grande vérité d'expression et d'une touche large qui promet de l'avenir.

Le titre : — *Cet âge est sans pitié* (492), s'applique à la seconde page du même artiste, représentant, dans une rue de village et par un temps de neige, trois gamins qui s'acharnent à torturer un petit chat ! L'action et la physionomie cruelle des trois tourmenteurs, la colère impuissante de la victime, le regard compatissant d'une jeune fille qui survient, l'air timoré des écoliers qui se tiennent à l'écart, et la manière heureuse dont est rendu le théâtre même où s'accomplit ce drame justiciable de la loi-Grammont, tout ici légitime pleinement la distinction dont M. DARGELAS vient d'être l'objet.

Je lui prédis qu'il trouvera la croix dans sa boîte à couleurs.

Nous ne pouvons qu'adresser aussi les plus chaudes félicitations à M. LEPEC (2306) pour la merveilleuse réussite de ses deux émaux dont le prix est inestimable. La coupe intitulée *Fantaisie* lui fait, certes, grand honneur ; mais *Volupté* vaut seule ce qu'elle contiendrait de diamants.

M. MEYER (2353 et 2354) a produit, dans le même genre, deux portraits réussis, l'un : *Dante*, d'après Raphaël, et l'autre : *M. Robert*, chef des peintres de la manufacture impériale de Sèvres, d'après M. E. Lévy. Ces prémices sont de bon augure

J.-F. DESTIGNY (de Caen).

VARIÉTÉS.

LE TAPIS DE LA MECQUE.

Jeudi, dès huit heures du matin, le canon de la citadelle du Caire annonçait le départ solennel, de la place de Kara-Méidan, du Tapis destiné à recouvrir la tombe du Prophète à la Mecque.

Dès le matin, S. A. le vice-roi, entouré de ses principaux fonctionnaires, s'était rendu dans un kiosque construit tout exprès sur la place Rumélie, attenante à celle de Kara-Méidan. C'est à un signal de Son Altesse, auquel a répondu une salve de coups de canon tirée de la citadelle, que le cortége s'est mis en marche.

Toute la ville musulmane était en fête ; dans les rues que devait parcourir la sainte procession, des branches de palmier jonchaient la terre, les plus beaux tapis descendaient des fenêtres et un supplément de toiles multicolores, tendues d'une maison à l'autre, tamisaient les rayons du soleil.

Le cortége était composé de la façon suivante :

En tête, une musique nombreuse, principalement composée de fifres, de tambourins et de cymbales d'acier, ouvrait la marche, suivie de toutes les corporations des arts et métiers, représentées par leurs cheiks de turbans verts ou rouges et portant chacun la bannière distinctive de sa profession.

Immédiatement après, des athlètes, nus jusqu'à la ceinture et frottés d'huile, se livraient à des exercices de force, concurremment avec des jongleurs qui lançaient des sabres et des piques en l'air et les recevaient par la pointe. D'autres broyaient entre leurs dents des morceaux de verre qu'ils paraissaient avaler par un tour de passe-passe que nous ne nous chargeons pas d'expliquer,

Digitized by Google

Quelques-uns brandissaient des serpents vivants qu'ils faisaient mine de vouloir dévorer. Jadis, dit-on, l'illusion était complète et les serpents, prétendent les anciens qui trouvent toujours que le présent dégénère, étaient véritablement mangés. Pourquoi pas? Est-il donc si difficile d'avaler des couleuvres?

Cette exhibition d'un goût passablement fantastique était ramenée pour les spectateurs à un sentiment de réalité plus sévère, par un régiment d'infanterie qui suivait immédiatement après, musique en tête. Puis venait un régiment de chasseurs à pied qui précédaient eux-mêmes un escadron de lanciers et celui des Circassiens à cheval tous bardés de fer et enjuponnés de leurs cottes de mailles.

Après un intervalle de quelques pas s'avançaient, d'un pas majestueux et cadencé, les chameaux porteurs des tahtaravan ou litières de l'émir el Hagge ou commandant de la caravane, escortés d'un grand nombre de cawas.

Un des chameaux était chargé de la *Kazné*, grand coffre carré recouvert d'un tapis rouge qui contient le trésor destiné à subvenir aux dépenses du pèlerinage.

Puis venaient les quatre imans des quatres sectes orthodoxes, suivis de nombreux derviches invoquant le saint nom de Dieu et agitant leur tête, suivant un mode cadencé.

Derrière ceux-ci s'avançait sur un chameau un santon connu de tout le monde au Caire et qui accompagne chaque année la caravane, le corps nu jusqu'à la ceinture et la tête également découverte et voilée de ses longs cheveux noirs.

C'est ainsi qu'il traverse, sans modifier jamais son costume, l'immense étendue de déserts qui séparent le Caire de la Mecque, sans que l'ardeur du soleil ou les fatigues de la route aient la moindre prise sur cette étrange organisation. Rien de moins ascétique pourtant que l'apparence physique de ce santon, que l'on se figurerait volontiers desséché, brûlé par les vents du désert, et qui est cependant incliné plutôt vers l'obésité que du côté de la maigreur.

Il était suivi d'autres derviches, parmi lesquels se trouvait le *Delil el Hagge*, ou guide de la caravane.

Une file innombrable de chameaux déroulait ensuite ses anneaux dans les rues tortueuses de la ville. C'étaient les sakkas, chargés d'abreuver la caravane pendant le voyage. D'immenses outres, remplies d'eau du Nil, pendaient aux flancs de leurs montures.

Une nouvelle rangée de sheiks, bannières en tête, et récitant les versets du Coran dont ils répandaient des copies manuscrites dans la foule qui se précipitait pour ramasser ces fragments de papier, précédait les principaux fonctionnaires du gouvernement en grand uniforme et tous à cheval.

Leur marche était fermée par une escouade nombreuse de cawas dans leur nouveau costume de coutil gris, passementé de vert, qui rappelle si heureusement, pour la forme et la coupe, celui de nos zouaves d'Algérie.

Immédiatement après s'avançait le préfet de police. S. E. Hussein pacha, ayant à sa droite l'émir el Hagge et à sa gauche l'émir el Sourra, deux chefs de la caravane.

Enfin, un immense concert de clameurs et les stridents *zagaritz* des femmes arabes répandues dans la foule annonçaient, avant même qu'il apparût, caché qu'il était encore par un angle brusque de la rue, le dromadaire, porteur du saint *Kismeh* ou tapis destiné à remplacer celui de l'année précédente sur la tombe du Prophète.

Ce tapis, dont le velours vert disparaissait entièrement sous le luxe étincelant des broderies d'or et d'argent dont il était couvert, et dont la plupart étaient des versets du Coran, était supporté aux quatre angles par quatre bâtons dorés finissant en fer de lance. L'ensemble reproduisait exactement un dais de lit avec ses courtines frangées d'or. Le sommet du dais en forme de cloche se terminait par un croissant également d'or. Le dromadaire porteur de ce précieux fardeau était lui-même richement caparaçonné et bardé de schalls de l'Inde du plus haut prix. Au sommet de sa tête se balançait une aigrette de plumes d'autruche.

Tout le monde se précipitait sur son passage pour toucher et pour baiser un pan du saint tapis. Des fenêtres grillées des harems devant lesquels passait la procession, des mains dont les propriétaires restaient invisibles, tendaient de longs schalls pour les mettre en contact, ne fût-ce que pour un moment, avec le tapis.

Une suite d'autres dromadaires, presque aussi richement équipés, avec des colliers et des têtières rehaussés d'or, portaient des coffres couverts d'étoffes précieuses et de châles rouges et verts, qui contenaient tous les dons destinés à la Mecque.

Une nouvelle escorte de cawas à cheval fermait finalement le cortége dont nous avons dû forcément abréger les détails et dont le défilé n'a pas duré moins de deux heures.

La procession est sortie de la ville par la porte dite Bal-el-Nasr ou de la Victoire et s'est dirigée sur le désert de l'Hasseweh, au nord de la ville où se trouve l'Abbassieh. Elle était attendue en dehors de cette porte par 400 bachi-bouzoucks à cheval et 20 chefs bédouins montés sur leurs chameaux. Ces derniers, ainsi que les bachi-bouzoucks, les escorteront jusqu'à la Mecque. Ils répondent sur leur tête au vice-roi des attaques ou des pillages des bédouins nomades.

La caravane, après une station de deux jours à l'Hasseweh pour y compléter ses approvisionnements, se rendra, en suivant la direction de Suez, à Birkel-el-Hagge ou lac des Pèlerins. Là, nouvelle station de deux jours pour y recueillir ou rallier tous les pèlerins qui désireraient se joindre à elle. Puis le voyage se continue ensuite sans interruption jusqu'à la Mecque. Il dure moyennement trente jours.

(*Égypte.*)



LA CHEVRIÈRE DE SAINT-CYR.

Réduite à ses plus humbles proportions, la poétique histoire de Mireille, que Frédéric Mistral a si admirablement racontée, n'est autre chose que le récit d'un amour malheureux. Mireille est fille d'un paysan riche, elle aime Vincent qui n'est qu'un pauvre vannier. Le père de la jeune fille refuse de les marier, et Mireille meurt d'amour ou d'un coup de soleil, au choix.

C'est là un fait qui n'a rien de bien extraordinaire. La façon de le conter en fait seul le prix. Il y a partout des Mireille. J'ai souvenir d'en avoir connu une en Provence, il y a quelques années, qui était bien le type le plus gracieux, le plus charmant que l'on pût imaginer. Laissez-moi vous parler d'elle, non en poëte, mais en touriste, tout simplement et sans avoir la prétention d'immortaliser mon héroïne.

Tout le monde peut se rappeler l'épouvantable tempête qui, au printemps de 1856, je crois, engloutit sur les roches du détroit de Bonifacio la frégate *la Sémillante*.

Quel joli nom de frégate! et quel triste destin!

Cette tempête couvrit de débris toutes les plages de nos côtes de Provence.

Il y avait alors, dans un petit golfe ignoré, tout près de la station de Saint-Cyr (*San Céri*, comme on dit dans le pays), que traverse aujourd'hui le chemin de fer de Marseille à Nice; il y avait, dis-je, une pauvre famille de pêcheurs, composée du père, de la mère, de deux garçons déjà grands et forts, et d'une petite fille qui avait alors huit à neuf ans environ, nommée Marguerite.

Marguerite! c'est bien long! Pour abréger on l'appelait Miguite. C'était un petit être fort extraordinaire que mademoiselle Miguite! De longues boucles de cheveux noirs crêpelés et soyeux retombaient sur ses petites épaules brunies par les vagues et le soleil. Ses grands yeux humides ressemblaient à ceux d'une gazelle étonnée. Avec cela, elle était vive comme un pinson et douce comme un agneau. Sa vivacité, sa bonne humeur étaient la joie de ce pauvre ménage.

La veille du jour où l'horrible tempête devait éclater, le père de Miguite prit ses filets, outilla sa barque et, avec ses deux fils, il partit pour la pêche. On ne les revit plus.

La mère expira de douleur et de misère peu de temps après ces douloureux événements. Miguite resta ainsi orpheline. Seule, affaissée au pied du méchant grabat où sa mère venait de mourir, elle semblait comprendre toute l'étendue du malheur qui la frappait. Elle regardait vaguement, par la porte de la cabane, ce qui se passait au dehors et semblait attendre les secours dont elle avait besoin.

A travers les haies de grenadiers et de jasmins elle voyait le prêtre, qui était venu donner l'extrême onction à la mourante, s'éloigner d'un pas hâtif, au milieu de son pieux cortége de vieilles dévotes portant des cierges, précédé d'un enfant de chœur agitant la clochette aux sons argentins. Les paysans quittaient leur ouvrage et faisaient le signe de la croix, tandis que le soleil empourprant l'horizon descendait lentement derrière le hardi promontoire du Bec-de-l'Aigle.

La pauvre enfant promenait son regard de ses splendeurs de la nature au visage immobile et froid de sa mère. Elle pleurait. Puis elle sortit, revint souriante, les bras chargés de bruyères roses, de genêts, de jasmins, de chèvrefeuilles et jeta cette moisson odorante sur le lit de la morte. Elle-même se couronna de fleurs comme si elle fût allée à une fête. Quelques voisins arrivèrent. Les Provençaux sont rudes, mais cette rudesse ne les empêche pas d'être bons et hospitaliers. Les plus pauvres gens de Saint-Cyr adoptèrent l'orpheline.

Elle devint bientôt l'enfant du village, vivant de la charité de tous, ici de pain noir, là du lait des chèvres qu'on l'envoyait garder dans les rochers, le plus souvent des baies et des fruits sauvages que la nature méridionale prodigue à tous.

Les années s'écoulèrent. Miguite devint une belle jeune fille. La vie vagabonde qu'elle menait aurait pu faire courir quelque danger à la vertu de la pauvre chevrière. Plus d'un chasseur poursuivit sur la montagne ce fin gibier. Mais Miguite était honnête et sage. Et puis, elle avait un talisman, le plus sûr des talismans : elle aimait en secret.

L'infortunée! qui osait-elle aimer? Un beau garçon, ma foi! mais il avait le malheur d'être le fils d'un riche propriétaire de Saint-Cyr, qui passait pour millionnaire dans la contrée, et qui, en réalité, possédait douze à treize cents francs de revenu en biens-fonds.

Jacques, — c'était le nom du jeune homme, — était un chasseur intrépide; il avait plus d'une fois rencontré dans ses courses la jolie chevrière. Sans se l'être dit, ces deux enfants s'aimaient d'un mutuel amour, fort insoucieux l'un et l'autre de la distance sociale qui les séparait.

On dit que le temps est un grand maître. Et l'amour donc? N'est-il pas le maître des maîtres?

Jacques fit si bien qu'il intéressa son père au sort de la pauvre orpheline, et il fut décidé que Miguite entrerait au service de M. Jacques père en qualité de chevrière en chef, chargée de la direction des

Digitized by Google

étables et de la laiterie. Miguite est au comble de ses vœux; à chaque instant du jour elle voit Jacques, Jacques voit Miguite. L'amour fait des ravages dans ces jeunes cœurs, et un beau jour le jeune homme tombe aux pieds de son père, lui déclare son amour pour l'orpheline et lui demande la permission de l'épouser!

Vous voyez d'ici la scène.

— *Coumo! malhurous! vouas ti marida ém' uno fillo qu'a pa'n soou?* « Comment! malheureux! tu veux te marier avec une fille qui n'a pas le sou! »

— Mais, mon père, Miguite est sage et elle m'aime!

— Qu'est-ce que cela me fait qu'elle soit sage et qu'elle t'aime? Est-ce que c'est avec de la sagesse et de l'amour que l'on vit en ménage?

— On vit en travaillant, mon père, et nous travaillerons, Miguite et moi.

—*Teiso-ti, marrias!* « Tais-toi, méchant garnement! » dit le père irrité. Je ne te permettrai jamais d'épouser qu'une fille qui aura au moins une dot de mille écus. *Mil'escus! entendes?* « Mille écus! entends-tu? »

— Eh bien, alors, mon père, adieu! Permettez-moi d'aller m'engager. Je me ferai soldat et j'irai mourir en Afrique.

— *Faï-ti sordat, faï-ti giénéraou, m'en f...ichi!* « Fais-toi soldat, fais-toi général, je m'en moque. »

Je vous laisse à deviner la douleur de la pauvre Miguite quand elle apprit le résultat de l'entretien que Jacques avait eu avec son père. Elle le supplia de ne pas donner suite à sa résolution; Jacques fut inflexible envers elle comme son père l'avait été envers lui.

A quelques semaines de là, Jacques devait partir pour Marseille afin de s'y enrôler ou s'embarquer comme mousse. Il attendait à la gare de Saint-Cyr le train de Nice, et Miguite, pâle, tremblante, était auprès de lui, le suppliant encore de ne pas partir.

— Je t'aimerai toujours, Miguite, lui disait Jacques le cœur gros. Je reviendrai dans quelques années avec la croix, je fléchirai mon père et alors nous nous marierons.

Miguite pleurait!

Le train approchait lentement de la station quand tout à coup une pièce de la machine se casse, les wagons se heurtent et des cris d'effroi se font entendre; heureusement, il n'y avait ni morts ni blessés, les voyageurs en étaient quittes pour la peur et pour un retard de quelques heures!

— Vois-tu? s'écria Miguite, belle d'enthousiasme, le bon Dieu ne veut pas que tu partes! Jacques! Jacques! tu resteras.

Les voyageurs, témoins de cette scène pathétique, s'informèrent des causes du désespoir de cette jolie et originale créature. Les employés de la gare racontèrent le petit drame, l'amour des deux jeunes gens, le refus du père, le désespoir et les résolutions du jeune homme.

Parmi les voyageurs, se trouvait une des plus aimables femmes du monde parisien; je ne veux pas la nommer, elle se fâcherait. Elle revenait de Florence avec son mari et deux autres jeunes couples amis.

— Dites donc, leur dit-elle, notre train aurait pu dérailler et nous aurions fort bien pu mourir tous les six. La Providence nous a protégés. Si nous la remplacions ici! voilà deux pauvres enfants qui s'aiment et il ne leur faut que mille écus pour être heureux et avoir beaucoup d'enfants. Voyons! nous sommes six, il ne nous en coûtera que 500 francs chacun pour jouer le rôle de la Providence et faire une bonne œuvre. Pitié pour ceux qui s'aiment!

Approuvé! approuvé!

Quelques instants après, Miguite était riche de 3000 francs. Le lendemain, le père de Jacques était désarmé, et quinze jours plus tard on célébrait à Saint-Cyr, au milieu de la joie générale, le mariage de Miguite et de Jacques.

Je vous dirai, entre nous, que je préfère ce dénoûment à celui de Mireille, avec ou sans la musique de Gounod.

Blanche DE MERSAN.

LE ROMAN DU CORSAIRE.

(Voyez le numéro précédent.)

Martinguel n'avait pas fait cent pas hors de la maison, qu'il entendit dans les touffes d'arbres un bruit semblable à celui d'un homme qui marche en se cachant. Il s'arrêta, écouta, et il lui sembla que le rôdeur nocturne se dirigeait du côté de la maison de Rose-Marie. Martinguel ne tarda pas à être convaincu qu'il ne s'était pas trompé. Du point où il était, il vit un homme attentif à relever de l'œil la maison, prenant pour ainsi dire ses mesures pour une escalade. Un frisson courut par tout le corps de Martinguel; il détacha un pistolet de sa ceinture, en fit jouer la batterie et tourna le canon dans la direction de l'endroit où l'homme se tenait immobile, à deux pas de la porte; à travers les persiennes, on apercevait encore la lumière. Mais le corsaire, sentant sa main trembler, ne douta pas qu'il manquerait son but; ce serait un coup de pistolet perdu, du


Digitized by Google

bruit pour rien et de la frayeur inutilement éveillée chez Marie-Rose. Il abaissa son arme et la remit à sa ceinture.

Pour tout dire, une étrange pensée venait de traverser l'esprit de Martinguel. Aux malfaiteurs et aux voleurs il ne croyait guère, dans un pays où de tout temps, alors comme aujourd'hui, on a pu dormir les grandes portes ouvertes. Mais un soupçon effroyable auquel il ne s'était jamais arrêté, lui fit monter la pâleur au front et entrer dans le cœur cette émotion qui ne le rendait plus maître de ses sens. En un mot, Martinguel s'était senti tout à coup enveloppé dans la robe de la jalousie, pire que la robe de Nessus.

Jaloux? Ce mot s'expliquera bientôt. Achevons d'abord de retracer cette scène.

Au lieu donc de faire feu sur le visiteur mystérieux de qui il ne définissait que vaguement la forme à la distance où il était, sans pouvoir ni le reconnaître ni même le distinguer, au lieu de faire feu, dis-je, le capitaine toussa de manière à effrayer l'audacieux intrus. Celui-ci, en effet, s'enfuit en se cachant dans les hautes herbes et disparut. Martinguel prit le temps de se remettre de son émotion, puis il se dirigea vers la maison. Il battit sur les persiennes une marche, signal convenu avec Rose-Marie, qui vint lui ouvrir toute tremblante et fort surprise du retour subit de son père.

Ce trouble de la jeune fille n'échappa point à Martinguel, qui l'interpréta en raison des soupçons qu'il avait conçus.

— Qu'est-ce qui vous ramène, mon père? demanda-t-elle en se jetant au cou du capitaine.

— Je reviens pour réparer un oubli.

— Lequel?

— Je n'avais pas songé à te dire que Richard ne faisait point partie de mon expédition, cette fois.

— Avez-vous à vous plaindre de Pierre? demanda vivement Rose-Marie, qui se rappelait que pour punir le jeune homme d'une escapade, Martinguel lui avait un jour infligé cette punition de ne l'emmener point avec lui en expédition.

— Non, non, répondit Martinguel; Pierre se conduit bien; c'est un bon et brave marin; mais il souffre encore de sa dernière blessure, et je suis bien aise de le laisser à terre pour prendre un peu de repos. Il viendra donc passer sa convalescence ici. Je crois bien qu'il résistera un peu, mais je me fie à toi pour le consoler et lui faire prendre patience.

— Vous pouvez compter sur moi, père. Et c'est tout ce que vous avez à me dire? reprit Rose-Marie en voyant Martinguel silencieux et absorbé, le coude appuyé sur une table.

— C'est tout, oui, c'est tout, mon enfant, répondit le capitaine en se levant avec effort.

Il embrassa la jeune fille et s'éloigna.

Martinguel avait, au contraire, beaucoup de choses à dire à Rose-Marie; il était revenu, du moins, avec cette intention-là. Il voulait la questionner sur cette visite nocturne qu'il avait surprise; mais il ne s'était pas senti assez le maître de sa pensée; il avait craint d'être maladroit, brutal peut-être, et il avait préféré se retirer emportant son gros chagrin et en même temps un vague espoir que ses soupçons étaient injustes et chimériques. Martinguel fut presque tenté de faire le guet pendant le reste de la nuit; mais il se rappela que force lui était de rentrer à bord sans que son équipage s'aperçût de son absence. Il fit le tour de la maison, le pistolet au poing, sans découvrir personne, et gagna le rivage en courant pour réparer le temps perdu.

Moins d'une heure après, Martinguel nageait autour de son navire. La corde le long de laquelle il avait glissé pendait encore à l'arrière du bâtiment; il s'en servit pour remonter à bord. Sur le pont il trouva Poudre-à-Canon et Pierre qui seuls faisaient le service; tout l'équipage avait été envoyé au repos.

— Pierre, dit Martinguel au jeune homme, prépare-toi vite à descendre à terre, où tu resteras... Il le faut, je te l'ordonne... je t'en prie...

— Qu'y a-t-il donc, mon père? demanda Pierre effrayé de l'émotion du capitaine. Rose-Marie est-elle malade?

— Non.

— Quelque danger la menace-t-il?

— Peut-être... Oui!... Certainement!

— De quelle nature est ce danger?

— Son honneur!... Sa vertu!...

— Que dites-vous là, mon père?

Martinguel s'était assis sur un paquet de cordages, le visage plongé dans ses deux mains; son corps tremblait la fièvre. Peu à peu cependant il se remit, secoua sa tête lourde de chagrin, essuya ses yeux pleins de larmes, et d'une voix plus rassurée, il raconta, par mots saccadés, à Pierre et à Poudre-à-Canon ce qu'il avait vu.

— Pardieu! dit-il pour terminer, ce n'est pas que j'aie le moindre soupçon sur la pauvre petite; mais, enfin, il y a un maraudeur autour de sa vertu, et personne pour la défendre! On ne sait pas ce qui peut arriver! Pierre, il faut que tu me sacrifies ta campagne et que tu veilles sur Rose-Marie pendant mon absence.

— C'est dit! répondit Pierre avec plus d'empressement que Martinguel n'aurait pu en espérer.

— Eh bien! es-tu prêt? Nous mettons à la voile demain au lever du soleil. Il faut donc que tu te



rendes à terre par le même chemin que moi... Allons, dépêchons!

— Je suis prêt.

— Tu sais, tu trouveras dans ma chambre, fusils, pistolets, poignards, tout ce dont tu auras besoin...

— A merveille.

Pierre était debout déjà sur le plat bord du navire, et en position de se jeter à la mer.

— Tu veilleras bien, n'est-ce pas? lui recommanda Martinguel.

Pierre Richard avait glissé le long de la corde, et déjà il nageait du côté de la terre, lorsque le capitaine lui cria encore :

— Souviens-toi, Pierre, que c'est ma vie, mon bonheur, mon honneur que je te confie en te confiant l'honneur, le bonheur et la vie de Rose-Marie.

Mais Pierre n'entendait plus; il nageait avec une vigueur extraordinaire, fendant l'eau comme un poisson. On eût dit qu'il craignait que son père le rappelât. Martinguel suivit de l'œil le sillon que le jeune homme traçait au milieu des flots, puis bientôt il ne vit plus rien.

Poudre-à-Canon n'avait pas soufflé mot pendant cette conversation. Il s'était contenté de hocher la tête une fois ou deux, en voyant l'insistance de Martinguel à confier une mission si délicate à Pierre Richard, puis il avait grommelé quelques paroles que ni Pierre ni Martinguel n'avaient entendues. Poudre-à-Canon avait lu à livre ouvert le mystérieux roman de son capitaine, et il connaissait également le fond de la pensée de Pierre. Il tenait, en un mot, deux secrets qu'on ne lui avait pas confiés. Ce double secret, nous allons le savoir.

III.

Quatorze ans auparavant, Martinguel, qui avait tout au plus une vingtaine d'années, mais déjà de brillants services, naviguait comme second à bord d'un corsaire sur lequel Poudre-à-Canon était également embarqué. La chance d'un combat meurtrier venait de donner au jeune marin le commandement du bâtiment, son capitaine ayant été tué sur la fin de l'action. Martinguel, qui se sentait sous les pieds un navire à conduire à sa guise, n'était point pressé de rallier la Martinique, son île d'attache. Il eut la fantaisie de rôder dans les défilés de l'archipel, cherchant aventure. C'est ainsi qu'il fit rencontre, un matin, dans le canal de Sainte-Lucie, et courant à pleines bordées sur la Martinique, d'une goëlette anglaise, dont il crut arrêter la course par un coup de canon.

Martinguel ne s'attendait pas à un long combat. A son grand étonnement, il en fut autrement, et le jeune capitaine eut à lutter de ruses et de manœuvres pour couper la terre à la goëlette; car, à travers la grêle de boulets qui labouraient ses flancs, celle-ci semblait ne viser qu'à s'échouer sur les côtes de la Martinique, tandis qu'il lui était aisé de rallier Sainte-Lucie et de s'y abriter presque à coup sûr, en évitant un combat par trop disproportionné avec le corsaire français.

Un tel entêtement parut étrange à Martinguel; le combat était, en effet, si disproportionné, que quand le feu fut éteint à bord de la goëlette et que les chaloupes du corsaire français l'abordèrent pour en prendre possession, on n'y trouva que morts, agonisants et mutilés.

Au milieu de cette montagne de cadavres et de cette mer de sang qui couvraient le pont de la goëlette, gisait une jeune femme tenant entre ses bras une petite fille d'un an environ et que la Providence avait miraculeusement préservée. Martinguel ayant le premier mis le pied sur le pont, ce fut vers lui que la malheureuse femme tendit le pauvre petit être glacé de terreur. Le jeune capitaine, après avoir pris l'enfant dans ses bras, souleva la mère qu'il reconnut aussitôt.

— Madame La Taste! s'écria-t-il en promenant autour de lui un regard inquiet, s'imaginant être victime d'une méprise. Cependant il put constater que c'était bien avec un bâtiment anglais qu'il avait eu affaire.

— Comment êtes-vous ici? continua Martinguel en transportant la malheureuse femme dans la cabine, où il étancha la blessure mortelle que cette femme avait à la tête. Comment vous trouvé-je à bord de ce bâtiment-ci?

Cette madame La Taste était la femme d'un corsaire bordelais, ancien pilote, dont on avait constaté l'absence de la Martinique depuis plus de six mois. Madame La Taste eut le temps, avant d'expirer, de raconter à Martinguel que son mari l'avait emmenée de la Martinique avec son enfant, lors de sa dernière expédition, qui remontait, en effet, à environ six mois de là. Ils avaient débarqué, le surlendemain de leur départ, à l'île anglaise de Montserrat, au grand étonnement de l'équipage qui fut fait prisonnier. Mais quelques heures après, La Taste et sa femme furent mis en liberté et installés dans une maison confortable. Que s'était-il donc passé? — Madame La Taste n'y comprit rien d'abord; puis bientôt elle eût voulu ne plus comprendre. Le corsaire avait livré, vendu son bâtiment et son équipage aux Anglais.

Mais c'était là le prologue d'un sinistre projet conçu par La Taste. Ce misérable avait vendu plus

Digitized by Google

que son navire et son équipage : il avait vendu la Martinique elle-même, qu'il avait offert aux Anglais de leur livrer. Pour réussir mieux et à coup sûr, il s'était établi à Sainte-Lucie, d'où il pouvait surveiller plus facilement les côtes de la Martinique, dont il connaissait merveilleusement bien, en sa qualité de pilote, tous les atterrissages. De Sainte-Lucie, il pouvait entretenir aisément des relations dans la colonie française, ce à quoi il paraissait être parvenu, car, affirma madame La Taste, son mari avait trois fois traversé dans une petite embarcation le dangereux canal de Sainte-Lucie.

En revenant de la dernière de ces excursions, et après s'être assuré que, tous les corsaires de la Martinique étant à la mer, les côtes de l'île seraient mal gardées, il avait persuadé au gouverneur de Sainte-Lucie que l'heure de l'exécution était venue. La Taste proposa de débarquer cent hommes d'élite, tout ce que pouvait porter la petite goëlette, et parmi lesquels se trouvait le fils du gouverneur anglais. Ainsi s'expliquait la manœuvre obstinée du bâtiment à rallier la terre à tout prix. La Taste connaissait, en cette partie de l'île, une passe où nul bâtiment, quel qu'il soit, n'eût osé le suivre sans risquer de se briser sur les récifs de madrépores. La malheureuse femme se trouvait à bord, parce que le traître avait voulu donner aux autorités anglaises ce gage de sa bonne foi dans l'exécution de ses coupables engagements.

La Taste se trouvait donc au bord du bâtiment capturé ! Parmi les morts ou parmi les agonisants? C'est ce qu'on ne savait pas encore. La pauvre mère expirante supplia Martinguel de se charger de sa petite fille, qui n'aurait plus de soutien en ce monde.

— Devant Dieu, je vous jure que je serai le père de cette pauvre petite créature !

— Dieu vous le rendra ! Elle se nomme Rose-Marie... Gardez-lui ces deux noms qui me sont chers...

Le petite fille tendit ses bras vers Martinguel, comme si elle eût compris que le cœur de ce généreux jeune homme allait être son unique abri. Martinguel embrassa à pleines lèvres cette charmante créature, qui lui sourit en jouant avec sa moustache.

— Qu'est-ce que tu vas faire de cette poupée! demanda Poudre-à-Canon, qui avait assisté à la confession de madame La Taste.

— Quelque chose de joli et de bon, j'espère! murmura Martinguel. En tout cas, c'est la seule part de prise que je réclame ; elle et son misérable père, s'il vit encore.

— Dépêche-toi de t'en assurer; car nos hommes sont en train de déblayer le pont là-haut.

Ce que Poudre-à-Canon appelait déblayer le pont, était une triple opération qui consiste à jeter à la mer les morts, à achever les agonisants et à hisser aux vergues avec la corde au cou ceux qui semblaient en état de subir cette terrible et sommaire justice pratiquée entre corsaires. Martinguel arriva à temps sur ce pont détrempé de sang et déjà à moitié déblayé, selon l'expression de Poudre-à-Canon.

Martinguel se prit alors à chercher le misérable qu'il voulait trouver. En désempilant les cadavres, il aperçut La Taste, couché la face contre terre, avec un bras de moins et le corps à moitié noyé dans son propre sang, mais respirant encore.

— C'est bien là le pilote La Taste, n'est-ce pas? demanda-t-il aux hommes qui l'entouraient.

— Oui, mon capitaine, répondirent trois matelots qui avaient connu le pilote; c'est bien La Taste, de Bordeaux.

Celui-ci, en entendant prononcer son nom, entr'ouvrit ses yeux vitreux, souleva sa tête de quelques lignes au-dessus du plancher du pont, et murmura d'une voix éteinte :

— Oui, je suis La Taste!... Achevez-moi... je souffre trop.

— Emportez cet homme à mon bord, commanda Martinguel, et qu'on nettoie rondement le bord; tout le reste à la mer, ce sera plus tôt fini !

En un clin d'œil le pont fut débarrassé. Martinguel gagna son navire, emmenant avec lui le corps mutilé de La Taste.

— Pourquoi n'as-tu pas cassé la tête à ce misérable? demanda Poudre-à-Canon.

— J'aurais voulu le trouver mort sur le pont de la goëlette, répondit Martinguel; mais je ne me suis pas senti le cœur de tuer un homme dont je venais d'adopter la fille. Et puis j'ai besoin qu'il parle et nous révèle ses complices.

— Suffit, alors, — mon capitaine, — murmura Poudre-à-Canon, du ton d'un homme qui obéit plus qu'il n'approuve.

Martinguel, à la suite de ce beau coup, était rentré dans la baie du Galion, son quartier, pour ravitailler son navire et rendre ses comptes. Après avoir confié la petite Rose-Marie à sa sœur, une brave fille qui se chargea de l'élever, il reprit la mer avec le commandement du corsaire dont ses deux récents et vaillants combats l'avaient rendu véritablement digne. Quant à La Taste, il le remit entre les mains du chirurgien du bord et le garda prisonnier à fond de cale.

Dès que le traître fut hors de danger, Martinguel s'enferma avec lui et Poudre-à-Canon dans sa cabine, et déclara à La Taste qu'il ne lui avait laissé la vie

Digitized by Google

sauve qu'à deux conditions : la première, de révéler les noms des complices de son infâme complot ; la seconde, de signer l'abandon de tous ses droits sur Rose-Marie.

La Taste désigna comme ses complices deux marchands de la Martinique, les seuls qu'il connût et avec qui il fût en relations : c'étaient deux Bordelais, ses compatriotes. Ils furent pendus au retour de Martinguel à la Martinique. Quant à la renonciation qu'on lui demandait à ses droits sur sa fille, La Taste hésita d'abord, puis se décida à apposer sur un procès-verbal sa signature entre celle de Martinguel et celle de Poudre-à-Canon.

— Et maintenant, demanda le traître, qu'allez-vous faire de moi?

— Écoute bien, lui dit Martinguel. Dans quelques instants nous serons en vue de l'îlot Saint-Martin. Je t'y débarquerai avec huit jours de vivres, c'est tout ce que je puis faire pour toi. Le ciel ou tes amis les Anglais viendront à ton secours, peu m'importe! c'est à cette condition que tu n'es pas pendu présentement à la grande vergue de mon bâtiment. Maintenant souviens-toi que si jamais tu remets le pied à la Martinique; que si jamais tu tentes, en quelque lieu que ce soit, de revoir cette fille que j'ai adoptée et qui n'est plus la tienne...

— Eh bien? demanda La Taste.

— Je te le jure, par l'âme de ma mère! je te tuerai comme un chien. Si ce n'est pas moi, ce sera Poudre-à-Canon; si ce n'est pas lui, ce sera un des hommes de mon équipage; car tous, ils te connaissent et te connaîtront partout où tu seras... Tu as entendu? En route donc pour ton voyage.

A l'heure qu'avait dite Martinguel, la *Blanche* était en vue de Saint-Martin, un îlot désert et inhospitalier au milieu du riche archipel des Antilles. Martinguel mit son pavillon en panne, à une demi-portée de canon; un petit canot fut descendu à la mer avec La Taste, et deux hommes chargés de le conduire. Pendant que le canot voguait vers la terre, Poudre-à-Canon, debout, dans les hunes, tenait son mousquet abaissé dans la direction de l'embarcation et ne déviant pas d'une ligne de la poitrine de La Taste. Quelques instants après, Martinguel braquait une couleuvrine dans la même direction que le mousquet. La mer était belle, la brise favorable. En moins d'un quart d'heure, du pont de la *Blanche*, et au bout d'une longue-vue, on put apercevoir le canot accostant le rivage.

Martinguel se mit à la voile dès que l'embarcation eut rallié le bord, et gagna le large.

— Et tu crois, lui dit Poudre-à-Canon, que cet homme ne tentera pas de revenir à la Martinique!

— Je l'espère pour lui! répondit Martinguel.

IV.

Dans les années qui se sont écoulées entre les événements que nous venons de raconter et les scènes qui ont ouvert ce récit, la paix avait été faite entre l'Angleterre et la France. Martinguel avait abandonné la mer jusqu'à la prochaine occasion et s'était établi, entre sa sœur et la petite Rose-Marie, dans la maisonnette où nous l'avons vu pénétrer une fois. Avec le retour de la paix, il y eut malheureusement de nombreuses blessures à panser, beaucoup de malheurs à réparer. Il fallut compter les morts et par conséquent les orphelins que la guerre avait faits dans les rangs de l'armée des corsaires. Les survivants se partagèrent les orphelins, et Martinguel, déjà père d'adoption, s'était chargé du fils d'un de ses plus braves camarades, de Pierre Richard; alors un bambin de sept ans, qui vint prendre sa place dans la petite maison et sa part des caresses de la bonne demoiselle Sophie, la sœur de Martinguel.

— Je suis bien assez riche comme cela! avait dit le brave jeune homme. Le petit gars fera son affaire lui-même, quand il sera en âge. Je lui veux bien donner la bouillie; quant à sa fortune, il se la gagnera au bout de son mousquet, si le cœur lui en dit.

Rose-Marie avait été élevée dans la naïve conviction que Martinguel était réellement son père. Pierre Richard avait partagé cette conviction, ayant trouvé la petite fille établie dans la maison, lorsqu'il y vint. Quant à ce qui le concernait personnellement, il savait de quoi il retournait, et c'était par habitude d'enfance, par imitation et par respect qu'il donnait à Martinguel le nom de père.

Puis la bonne demoiselle Sophie était morte et avait été remplacée dans le gouvernement de la maison par une vieille négresse, fidèle servante de ce toit généreux.

Pierre Richard avait pris la mer dès qu'il avait pu manier un cordage.

Rose-Marie avait grandi de jour en jour plus belle, avec un caractère charmant et enclin à la tendresse.

De La Taste il n'avait pas été question pendant ces quatorze ans.

Enfin la guerre avait de nouveau éclaté. Martinguel se sentait trop jeune, trop brave, trop amoureux de gloire, bien plus encore que de fortune, pour n'avoir pas mis un pont de navire sous ses pieds. En un clin



d'œil il avait rassemblé deux cents hommes d'élite, à leur tête son fidèle Poudre-à-Canon, et avait réarmé en course sa *Blanche*.

La résolution avait été prompte chez Martinguel; mais le jour où il fallut quitter la maison et dire adieu à Rose-Marie, il ressentit comme une défaillance au cœur et s'était surpris des larmes dans les yeux.

— C'est bizarre, disait-il à Poudre-à-Canon, comme on devient casanier, paresseux et lent à démarrer de la maison, quand on prend l'habitude d'y demeurer!

Poudre-à-Canon, qui n'avait rien à faire que philosopher, penser et observer, n'avait pas été sans comparer quelquefois l'âge de Martinguel et celui de Rose-Marie, et sans se dire que la poudre et le feu ne jouent pas un jeu plus dangereux que ce soi-disant père de trente-cinq ans et cette fausse fille de seize ans, et il avait aisément deviné (alors que Martinguel ne paraissait pas encore le soupçonner) pourquoi son capitaine avait eu tant de peine à rompre les liens qui le retenaient prisonnier à la maison.

Ce que Poudre-à-Canon avait encore vu, sans que Martinguel eût l'air d'y prendre garde, c'étaient les attractions qui existaient entre Pierre et Rose-Marie. En un mot, Poudre-à-Canon avait surpris tout à la fois l'affection moins que paternelle de Martinguel pour sa fille d'adoption, et le secret de l'amour de Pierre pour Rose-Marie, amour contenu et confondu dans la tendresse des relations quasi fraternelles des deux enfants.

Aux tristesses de Martinguel à la mer, à ses rentrées plus fréquentes au port, à ses attendrissements soudains, le vieux marin clairvoyant comprit qu'il avait touché juste, et s'il eût pu lui rester un doute il eût disparu devant les scènes que nous avons racontées, de la dernière nuit d'adieu.

La rencontre que Martinguel avait faite d'un homme rôdant aux alentours de la maison l'avait profondément impressionné. Il en éprouva une attaque de jalousie foudroyante, et si l'amour du devoir n'eût pas été si fort chez lui, il eût été, à cet instant, homme à laisser partir son bâtiment, afin de remplir lui-même la mission qu'il venait de confier à Pierre Richard.

Le sentiment de l'autorité qui dominait chez Martinguel, et sa confiance dans le respect du jeune homme envers lui, l'empêchèrent même de soupçonner ce que Poudre-à-Canon avait surpris, c'est-à-dire la passion de Pierre pour Rose-Marie. L'empressement de celui-ci à quitter le bord et à renoncer aux chances de gloire et de fortune qui s'ouvraient devant lui aurait suffi à éclairer un homme moins confiant que Martinguel; mais le corsaire avait pris pour élan de dévouement et pour un souci de l'honneur du toit paternel cette résignation du jeune garçon au rôle de chien de garde qui lui était assigné.

On peut trouver que Poudre-à-Canon ne fut point généreux en n'éveillant pas au moins quelques doutes dans l'esprit de Martinguel; mais le vieux loup de mer se réjouissait à son point de vue du dénoûment probable de cette aventureuse mission donnée à Pierre.

Poudre-à-Canon n'aimait pas voir son capitaine préoccupé d'une chose si futile que l'amour; il en négligeait son navire; il eût été capable d'y prendre occasion de laisser là tout à coup son commandement, et l'idée d'une telle abdication faisait frémir Poudre-à-Canon. Ce raisonnement égoïste est l'excuse au silence du fidèle compagnon de Martinguel.

V.

Une belle brise s'était levée au lendemain matin de cette nuit qui avait été décisive dans l'explosion des sentiments du capitaine de la *Blanche*. La corvette avait ouvert à cette brise ses voiles étincelantes sous les rayons du soleil. Sa proue tournée au large fendait avec vigueur les flots qui s'ouvraient écumants. Bientôt on n'aperçut plus de terre la corvette que semblable à un point blanc perdu à l'horizon.

Tant qu'il avait été possible de le faire, Martinguel avait tenu sa longue-vue braquée vers la petite maison. Sur le seuil, Rose-Marie, un bras appuyé sur l'épaule de Pierre, envoyait à travers l'espace des millions de baisers à la corvette, et le jeune gardien de cette belle enfant agitait son mouchoir en signe d'adieu. Poudre-à-Canon, avec sa philosophie un peu sceptique, en voyant de loin ce duo de tendresse, ne put se défendre d'un malin sourire et grommela dans sa vieille moustache quelques paroles qui signifiaient tout simplement que ces baisers à travers l'espace et ce jeu de mouchoir étaient comme une ironie à l'adresse de Martinguel et la fin de ses rêves. Poudre-à-Canon était impitoyable dans ses souhaits de déception à l'endroit de son capitaine.

Martinguel, quand il ne distingua plus rien de terre, quitta son poste d'observateur. En se retournant, il se trouva face à face avec Poudre-à-Canon, qui lui dit le plus sérieusement du monde :

— Ah çà, tu as donc été baisé par une lame, que tu as les joues mouillées?

Martinguel passa la main sur ses yeux, puis d'une voix ferme et calme :

— Fais loffer à bâbord; j'aperçois là-bas, et fuyant dans le vent devant nous, quelque chose qu'il nous faut atteindre avant demain matin.

— A la bonne heure! murmura Poudre-à-Canon, voilà comme j'aime à te voir!


Digitized by Google

Nous devons dire maintenant quelques mots de La Taste de qui nos lecteurs n'ont plus entendu parler depuis son débarquement sur l'îlot Saint-Martin où, cinq jours après, il avait été recueilli par un bâtiment anglais et transporté à la Jamaïque. La Taste avait senti d'abord la nécessité de tenir le serment fait à Martinguel, parce qu'il comprenait que sa tête était en jeu. Il resta dix ans à la Jamaïque. Ayant fait valoir auprès du gouvernement anglais les services qui lui avaient coûté un bras et attiré cet exil, il obtint une récompense dont le produit lui permit de vivre, en attendant l'occasion qu'on en appelât de nouveau à sa lâcheté.

Après dix ans, l'exil commença de peser à La Taste. Dans ces heures de rêveries et de mélancolie, il voyait vaguement passer devant ses yeux l'image de cette fille de qui un crime l'avait séparé pour toujours, et il avait éprouvé des frissonnements de cœur qui éveillèrent en lui d'ardentes aspirations.

Il espéra que dix années avaient bien pu éteindre le souvenir de son infamie, et il lui sembla qu'il l'avait suffisamment expiée. La Taste n'y tint plus; il quitta furtivement la Jamaïque, et la paix ayant rétabli des relations d'île à île, il put facilement débarquer à la Martinique.

Après s'être enquis de la demeure de Martinguel, il chercha dans les bois voisins un refuge propice, comme un esclave *marron*, se bâtit une case, se tailla dans les terres abandonnées un champ qu'il mit en culture et vécut en sauvage dans cette solitude.

La Taste s'était cent fois demandé quel parti il prendrait; s'il n'avait pas à se jeter aux pieds de Martinguel, implorer son pardon, et lui demander à vivre librement, mais ignoré, dans un lieu solitaire, où il lui serait possible d'entrevoir sa fille de loin en loin. Puis, La Taste se rappelait les paroles de Martinguel, que si jamais il le renvoyait à la Martinique, il le tuerait comme un chien; et il savait que le capitaine n'était pas homme à oublier une parole donnée.

Les combats auxquels La Taste s'était livré pour vaincre de pareilles tentations l'irritèrent peu à peu contre Martinguel, le maître de sa vie. Il souffrait dans sa dignité, dans sa volonté d'homme opprimé. Ce fut bien pis lorsqu'un jour, s'étant égaré, sans but bien arrêté, dans les environs de l'habitation de Martinguel, il aperçut Rose-Marie apportant au capitaine, étendu dans un hamac, du feu pour son cigare, une tasse de café, un verre de rhum, et recevant et donnant, en même temps qu'elle accomplissait chacun de ces soins de fille prévenante et de bonne ménagère, de tendres et filiales caresses. Du haut de l'arbre où il avait monté pour observer ce spectacle, La Taste poussa un cri de rage et fut tenté de se jeter sur Martinguel et de l'étrangler. Il avait souffert toutes les tortures que la jalousie paternelle peut endurer. C'était à lui que de tels soins étaient dus! Elle lui appartenait cette place dans le hamac, où Martinguel était caressé, aimé, servi, adulé par cette belle jeune fille! Martinguel était un usurpateur, un voleur!

Puis il éprouvait du remords de ses jalousies et de ses colères; il disait que, en fin de compte, si Rose-Marie était vivante, que si elle était bien venue, heureuse dans le présent, riche dans l'avenir, elle le devait à Martinguel, qui avait été son vrai père; tandis que lui, il avait été un étranger pour la jeune fille, et quel étranger! La Taste prenait un moment le dessus; il se promettait de ne plus s'exposer à cet amer spectacle, s'engageait envers lui-même à quitter de nouveau la Martinique, à aller continuer son exil à la Jamaïque ou ailleurs.

Ce qu'il avait ignoré ou oublié pendant dix ans, il pouvait l'ignorer et l'oublier encore pendant bien d'autres années — et même toujours.

Mais avant de partir, La Taste voulut revoir Rose-Marie une dernière fois, pour lui adresser de loin un muet et mystérieux adieu. Cette prétendue dernière visite en amena une autre, puis une autre, et à chacune de ces visites, la vue de la jeune fille réveillait chez lui les mêmes sentiments de jalousie et de rage. La paternité, arrachée du cœur de La Taste, y avait tout à coup poussé des racines profondes, si bien qu'au lieu de partir, il ne songea plus qu'à rester.

X. Eyma.

(La suite au prochain numéro.)

Depuis les premiers jours du mois, le Cirque de l'Impératrice (Champs-Élysées) a rouvert ses portes. — Léotard, plus habile que jamais, a fait sa rentrée. Il attire chaque soir une foule considérable.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON



LE
MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Les campagnes reverdies appellent nos gracieuses Parisiennes, les eaux et les bains de mer réclament leur public fashionnable ; on quitte Paris, la mode le veut ainsi, et chaque jour nous voyons emprisonner dans des coffres de voyage les fraîches toilettes que l'on admirera bientôt à Bade, à Vichy, à Ems, à Trouville, etc. Elles partent... que nous importe .. c'est ici qu'on les confectionne, c'est ici qu'il faudra venir en chercher de nouvelles, nous sommes à la source, et personne ne verra avant nous les élégantes créations qui doivent faire les délices de toutes les réunions du monde aristocratique.

Une des maisons qui a produit les plus jolies choses de la belle saison, c'est sans contredit la maison *Lhopiteau, 41*, rue Vivienne.

Les ateliers de robes, dirigés par madame *Pauline Conter*, sont fréquentés par les femmes les plus à la mode, et l'on y voit surgir des toilettes d'une haute distinction.

Voici celles qui ont été preparées pour madame la comtesse de D... la semaine dernière :

Costume de voyage : robe et casaque de toile de laine brillantée, bleu bluet, recouverte d'une broderie de lacet de soie noire, formant des étoiles, une ruche à gros plis plats en ruban de taffetas noir, accompagne la broderie et garnit le pourtour.

Toilette de ville : robe de taffetas glacé, lilas et blanc, le bas de la jupe est orné d'une passementerie et d'une belle frange à gros grains, le corsage à basquine habit est garni de même avec un complément de boutons Louis XV en acier taillé en diamant ; le corsage entr'ouvert laisse apercevoir une ceinture gilet de taffetas noir, perlé d'acier.

Une autre toilette de ville est de taffetas Pompadour, fond blanc, semé de petites fleurs, avec de larges rayures mates, couleur bouton d'or. La jupe, toute unie, n'a point de garniture. Le corsage est à ceinture, il a par devant une pointe à la suissesse qui remonte vers le milieu de la poitrine et s'arrondit sur les côtés, deux bretelles partent de la pointe, passent par-dessus les épaules et se rattachent à la ceinture derrière. Cette taille et les bretelles sont de taffetas bouton d'or, assorti aux rayures de la jupe, le tout est garni en ruche de tulle. Une chemisette de tulle et entre-deux brodés garnit les ouvertures du corsage et fait les manches, lesquelles sont bouillonnées de tulle et dentelle.

Une toilette de soirée est de crêpe vert émeraude, avec dessous de taffetas blanc, des plissés de rubans vert et blanc sont posés sur chaque lé et remontent jusqu'à mi-jupe. A cette hauteur vient aboutir une tunique de tulle blanc, brodé, celle-ci se sépare sur les côtés où se trouvent posées des branches d'ipomées à fleurs blanc rosé et feuillage vert, le corsage est drapé de crêpe et entouré d'un beau volant de dentelle, qui garnit le dessus des bras et forme des manches courtes. La coiffure est de fleurs pareilles à celles de la tunique, avec trois papillons de diamant.

Nous ferons une revue des chapeaux de voyage, nous en avons remarqué de charmants dans les salons de madame *Hertz et Comp.*, 8, rue Drouot.

Le premier est de paille blanche à bord légèrement incliné sur le devant et retroussé sur les côtés. Le tour et le dessous sont ornés de velours bleu clair, sur le devant un gros nœud de velours avec boucle Louis XV au milieu du nœud. Une plume frisée noire et blanche est posée en aigrette.

Un second chapeau, également de paille blanche, est orné de taffetas ponceau, sur le devant il y a une aigrette de paille avec des coquelicots qui font la gerbe. Une écharpe de dentelle noire tourne autour et retombe derrière.

Un troisième chapeau rond est de treillis de paille, doublé de soie rose ; sur le milieu, il y a un bouquet de roses de mai, avec une aigrette de plume blanche, une torsade rose, mélangée de paille, tourne autour de la calotte et tombe en arrière.

Les toilettes élégantes des réunions d'été ont inspiré à madame *Hertz* des modèles de chapeaux d'une coquetterie toute gracieuse, ces modèles que l'on pourrait appeler *un déjeûner de soleil*, sont ordinairement de crêpe et tulle bouillonnée, rose, bleu, lilas, maïs, soufre ou gris pâle. Une fleur est posée sur le côté, l'intérieur est artistement chiffonné de tulle avec quelques fleurettes. On assortit ces chapeaux aux différentes toilettes de mousseline, barége ou soieries légères que l'on porte à la promenade. Leur prix, peu élevé, permet d'en avoir un pour chaque costume.

C'est une gracieuse innovation de madame *Hertz*, et les femmes lui prouvent qu'elles l'apprécient en enlevant ses chapeaux à mesure qu'elle les termine.

Si l'on a beaucoup songé aux costumes des dames voyageuses, on n'a pas non plus oublié les chers enfants ; il suffit pour s'en convaincre de passer quelques instants dans les magasins de *Saint-Augustin*, où se presse une

Digitized by Google

foule joyeuse de futurs baigneurs. Les petits costumes analogues aux projets de cette folâtre jeunesse sont si jolis, que les mères sont plus séduites encore que les enfants.

Signalons les costumes à succès pour petites filles : des jupes de piqué blanc, ornées de broderie de soie de couleur, des corsages suissesses à ceintures flottantes assorties à la broderie; des vêtements complets de toile de lin gris, bleu ou maïs, avec petits volants tuyautés, garnis de soutache et pèlerine assortie; des robes plus élégantes de mohair ou alpaga blanc, ornées de taffetas bleu ou de taffetas écossais; d'autres de taffetas ou foulard à mille raies ou petits quadrilles de filets; des robes de mousseline à volants et entre-deux de dentelle sur transparent de couleur, à ces dernières toilettes on met des ceintures à bouts flottants de rubans assortis.

Une foule de charmants chapeaux, des rotondes et des casaques variées à l'infini et toutes admirablement comprises expliquent la vogue dont jouit la maison de *Saint-Augustin* pour sa spécialité de vêtements d'enfants.

Nous avons promis de nous occuper sérieusement de la lingerie et il ne faut point attendre que quelque correspondant impatient réclame cette promesse.

D'ailleurs arriver à temps est surtout notre devise; si nous faiblissons quelquefois dans ce travail, c'est que les détails exacts nous manquent au moment d'écrire, et qu'on nous enlève nos modèles avant que nous ayons pu les noter sur le carnet des renseignements à consulter.

Aujourd'hui que, grâce à la complaisance de mademoiselle *Anna Loth*, nous avons toute la fine fleur de la lingerie parisienne à choisir, parlons-en avec le soin qu'elle mérite.

Voici des vestes manola de piqué blanc, soutaché de noir, la veste est arrondie et se complète à l'intérieur par un gilet assorti; les manches sont longues et ouvertes à la couture, en haut de la veste, il y a un petit col, tout est garni de frange bolero à boules doubles de laine noire. Ce charmant modèle se fait aussi de cachemire blanc, ponceau ou bleu.

Voici maintenant des corsages fermés, destinés à remplacer complétement les tailles de robes; ces derniers sont souvent mélangés de dentelle noire et blanche sur un fond de mousseline. Les manches sont garnies de petits volants formant épaulettes, les poignets sont très-ornés. Une ceinture de taffetas noir, brodée de jais et garnie de dentelle, arrête le corsage à la taille.

Mademoiselle *Anna Loth* a dix ou douze modèles différents dans ce genre de corsage, qui se portera beaucoup pendant la belle saison.

Nous avons vu dans le même magasin de très-jolies pèlerines dont quelques-unes forment basquines et sont entourées de volants de dentelle ou de guipure.

Toutes les toilettes de haute élégance se complètent par les châles de dentelle de la maison *Violard*, rue de Choiseul. Ces châles sont les cachemires de l'Inde de la belle saison.

Un nouveau genre, très-riche, est formé par un grand camail très-ouvragé de dessin, qui se double de taffetas blanc ou de couleur, au bout du camail on pose un haut volant badiné qui double la longueur du châle. Des chicorées de ruban, assorties à la doublure, sont posées en tête du volant.

On portera aussi une quantité de châles de soie et de grenadine, brodés et entourés de dentelle de Chantilly.

Les costumes de bains de mer ont presque tous des pelisses à capuchon; les vestes qui accompagnent ces costumes exigent en-dessous des chemisettes élégantes, pour lesquelles nos lingères emploient souvent le foulard *Pougeess* blanc.

Les robes, relevées par des tirettes, laissent à découvert les jupons pour lesquels on déploie un grand luxe.

Le jupon se permet toutes les originalités, il peut être bordé en biais de taffetas écossais ou de couleurs tranchées, il a des ruches, des volants, des médaillons de dentelle, de la broderie, de la passementerie, des perles, des agréments de paille, etc.

Lorsque le jupon est richement orné, on choisit pour fond de l'alpaga blanc, afin de faire mieux ressortir le travail.

Mais nous avons remarqué dans la magnifique collection de la maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, un choix, appelé jupons de voyage, qui nous paraît supérieur à toutes les nouveautés très-ornées qui exigent une toilette en rapport.

Ces derniers sont en étoffe mille raies ou petit damier, une bande de cachemire de nuance vive entoure l'ourlet et se termine en grands festons, chaque feston est suivi par une corde de soie et perle, une ruche de dentelle est posée au-dessus.

Un autre genre est de poil de chèvre, rayé ou gris foncé. Le tour du jupon est arrondi en festons de taffetas noir; cette garniture est répétée trois fois et se termine par une application de guipure ou dentelle de laine.

On fait beaucoup de robes avec gilet et habit; ce costume se portera aux eaux. Les femmes non excentriques n'acceptent l'habit qu'en taffetas noir.

Les casaques, demi-ajustées, en étoffe pareille à la robe, sont toujours bien portées, c'est un genre simple et distingué auquel on tient.

On voit, dans la maison *Lhopiteau*, de nouveaux patrons de rotondes de taffetas et grenadine brodés, très-richement ornés de dentelle. La dentelle entre dans la décoration de tout ce qui se fait en soieries.

Les petits dessins dominent dans les étoffes. Les couleurs unies ont repris des teintes plus décidées : le bleu, le lilas, le rose, le gris argenté et la nuance tourterelle sont en faveur.

Nous remarquons avec plaisir que l'on revient aux étoffes glacées de deux tons, qui sont distinguées et font de ravissantes toilettes.

N'oublions pas de dire qu'il y a des dispositions remarquablement jolies dans les étoffes de barége, de mousselinettes, de cachemirettes, mélangées de soie et cachemire, et surtout dans les tissus de poil de chèvre qui sont aujourd'hui acceptés pour toilette du matin par les femmes du plus grand monde.

Marguerite DE JUSSEY.


Digitized by Google

Digitized by Google



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin, r. de Richelieu, 83 — Modes d'Alexandrine, r. d'Antin, 14.
Costume d'Enfant A St Augustin, r. Ne St Augustin, 43 — Fleurs de Mme E. Coudré, Sucr. Mon Tilman, r. de Richelieu, 104.
Corsets de la Mon Simon, r. St Honoré, 183 — Dentelles de G. Violard, Rue de Choiseul, 3.

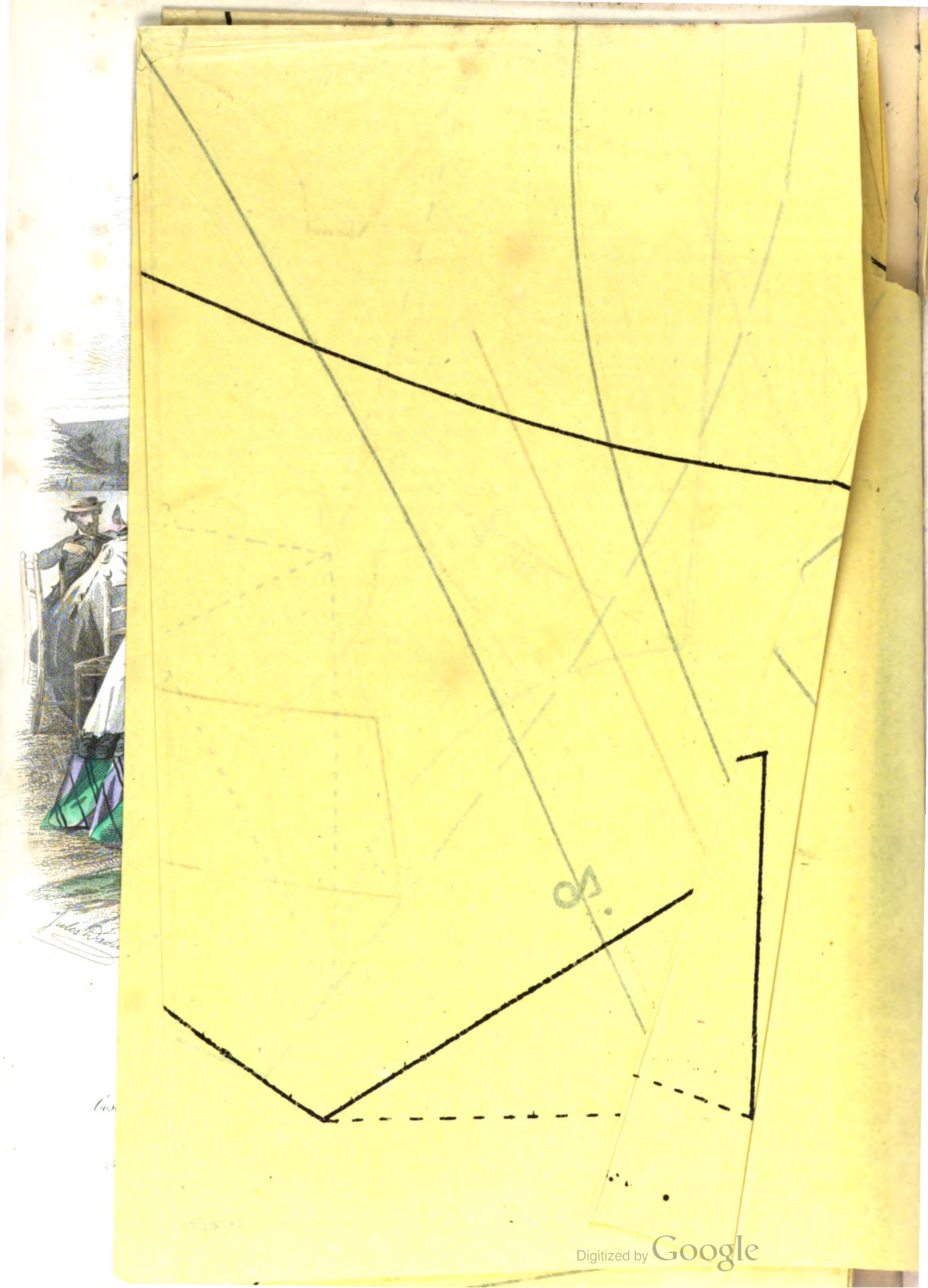
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, rue la Chaussée d'Antin, 6 | Parfums de Violet, fr de S. M. l'Impératrice, rue St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall — LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. — MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

GRAVURE DE MODES N° 745.

Toilette de ville. — Chapeau de tulle blanc avec calotte et tête en taffetas écossais, orné d'une barbe de dentelle de Chantilly. Le bavolet est garni au bord par une blonde blanche. Une plume noire forme la houppe sous le devant. Brides de taffetas blanc.

Robe de taffetas. Jupe garnie de biais de taffetas noir formant des montants en quadrillés sur chaque lé. Les montants sont hauts sur le devant et diminuent d'une losange à chaque lé, jusqu'à celui de derrière qui n'en a qu'un. Un plissé termine le bas de la jupe.

Mantelet de dentelle de Chantilly, monté sur un tulle et terminé par un grand volant formant bien le châle rond.

Toilette des eaux. — Chapeau de paille d'Italie garni de ruban de taffetas et d'une grosse tresse de paille. Une plume blanche sort de dessous le taffetas, une autre de dessous la tresse.

Paletot et jupe de taffetas blanc, garnis de biais de taffetas écossais, avec guipure légère noire. Le biais de la jupe monte en pointe devant et va se diminuant derrière où il n'a plus que 12 centimètres de hauteur. Sur le devant de la jupe il y a un ornement de passementerie noire avec glands de soie flottants.

Gilet de taffetas.

Petite fille de cinq a sept ans. — Chapeau de paille de riz avec ruban noir et touffe de plumes.

Robe de taffetas.

Habit de taffetas.

Corsage décolleté, bordé d'un tout petit plissé.

Manche courte, formant jockey avec deux biais noirs.

Jupe terminée par deux biais noirs et un plissé.

Guimpe et manches larges, de mousseline, avec un haut poignet plat.

Corsage agrafé devant ; le tour bordé de petits grelots noirs. Sur chaque côté du devant quatre macarons à glands.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

Ce patron, qui nous a été généralement demandé, reproduit le *pardessus-habit Louis XIV*, dont nous avons publié la gravure dans le mois précédent.

CÔTÉ N° 1.

N° 1. Devant.

N° 1 *bis*. Revers du devant.

N° 2. Petit côté du devant se plaçant sous l'entournure en faisant se rapporter en haut les lettres A, en bas les lettres B.

N° 3. Col rabattant.

CÔTÉ N° 2.

N° 4. Dos avec couture au milieu.

N° 5. Petit côté du dos.

N° 6. Dessus de la manche.

N° 6 *bis*. Dessous de la manche.

N° 6 *ter*. Parement à coin rabattu au bas de la manche.

Ce vêtement, plus long derrière que devant, est retenu en haut à l'encolure et s'entr'ouvre en écartant du bas.

Courrier de Paris.



Il me vient de loin — mais non pas des antipodes cependant — un joli petit volume; et quand je dis de loin, c'est de la France néanmoins; seulement j'entends qu'il est sorti d'un autre lieu que de la boutique d'un éditeur de Paris. Et à le voir tout pimpant, splendidement imprimé, d'une exécution typographique irréprochable, habillé d'une couverture coquette et semé d'agréments charmants, on s'écrie : — Ah! vous dédaignez la province! Ah! nous nous moquons de ces pauvres provinciaux! Ah! quand nous avons dans nos ateliers, dans nos chantiers, dans nos magasins, quelque chose d'incomplet, d'un goût douteux, de manqué, nous nous disons : — « C'est bon pour la province! » Et vite on emballe et l'on expédie en province ces copeaux de nos travaux et de nos inventions! — Aujourd'hui voyez comme la province se venge de nous! Elle nous envoie un chef-d'œuvre de typographie — chef-d'œuvre ou peu s'en faut — Ce petit livre de cent pages à peine nous raconte les charmes, les merveilles, la grande nature de Nice devenue française, et ajoutant à son splendide soleil d'hiver tout ce qui peut faire de cette cité où les rois, les princes, les riches, les illustrations d'épée, de robe, de plume et de pinceau vont demander l'hospitalité et se rencontrent comme des égaux devant la plus douce température du monde — tout ce qui peut, disons-nous, faire de ce luxueux et poétique caravansérail une ville intelligente, attrayante, irréprochable. *Les Hivers de Nice*, ainsi est intitulé ce volume, composé par un groupe d'écrivains du pays, qui m'ont fait l'honneur de m'associer à eux e parmi lesquels brille le nom populaire d'Alphonse Karr qui, naturellement, a fait la flore inépuisable de ce vaste jardin. C'est tout simplement un hommage, un remercîment adressé par les habitants de Nice aux hôtes étrangers qui ont passé au milieu d'eux la saison hivernale de 1863-1864. Il n'y est question que de Nice : on y apprend les secrets et les bienfaits du climat; les usages et le confort de la vie, les ressources que le pays offre à l'intelligence ; on y voit défiler, comme un enchantement, l'armée des grands musiciens qui vont demander périodiquement des succès à ce public qu'on ne rencontre pas ailleurs ; on y assiste à tous les grands travaux que le cerveau municipal accomplit pour rendre la ville digne de ses hôtes et pour justifier le titre de capitale de l'Europe qu'on a décerné à Nice; on y apprend comme chacun est libre d'être catholique, protestant, israélite, russe, mahométan, et trouve un temple pour sa foi et sa religion. Ce livre nous initie par la plume expérimentée du jardinier Karr, à toutes les merveilles de la végétation ; il nous explique comment, pour rassurer les visiteurs sur les exactions communes à toutes les villes où abondent les étrangers, les habitants ont sagement constitué un tribunal de leurs pairs auxquels ils ont remis l'autorité et le droit de régler tous les différends, de protéger les étrangers, de prévenir toutes les surprises; — tribunal paternel et rigide, une gendarmerie morale! — Enfin

Digitized by Google

ce livre, qui est plus qu'un *Guide*, nous invite à tenter le voyage et le séjour de Nice, et je doute qu'il y ait une seule personne qui, après l'avoir lu, ne se dise : — Il faut que j'aille à Nice! — Ce petit volume si luxueusement imprimé par M. Eugène Gauthier, imprimeur à Nice, se vend la modique somme d'Un franc à l'imprimerie internationale, rue de Grammont. Qu'on se le dise et Nice aura, l'hiver prochain, trente mille visiteurs de plus que les années précédentes!

Je vous parlais des fleurs de Nice, elles me mettent sur la voie tout naturellement pour vous signaler une prochaine et indispensables innovation.

Il est question, en effet, d'établir prochainement sur les marchés aux fleurs de Paris d'élégants pavillons destinés à abriter les marchands et les acheteurs exposés jusqu'à ce jour à toutes les intempéries. Ce projet est motivé par l'importance croissante de ce commerce qui met annuellement en circulation plusieurs millions. A l'exception de la culture des violettes hâtives qui se fait en partie dans la ville, mais surtout dans la banlieue, principalement à Bagnolet et à Montreuil, les autres plantes se *chauffent* dans des jardins *intra muros*. Quelques-unes, telles que les roses, supportent la chaleur factice; le lilas, les plantes bulbeuses ne peuvent lui résister. C'est à l'aide du fumier qu'on développe ces fleurs avant le temps.

Le jour de l'an, la Saint-Joseph, la Saint-Louis, l'Assomption, sont les jours où les transactions sont les plus nombreuses et les plus animées; viennent ensuite la Saint-Pierre et la Saint-Jean... C'est aux halles que s'approvisionnent les bouquetières. On peut voir là, le matin, des montagnes de roses, d'œillets, de giroflées. Ainsi amoncelées en bottes, ces fleurs n'offrent rien de séduisant; il faut tout l'art de la bouquetière, cette descendante de la Glycère antique, pour en tirer parti et leur donner cet aspect qui flatte l'œil et captive l'imagination.

Les quelques marchandes qui les premières avaient entrepris cette gracieuse industrie se tenaient autrefois sur le quai de la Féraille, où l'on trouvait aussi les agents de remplacement militaire, les marchands d'hommes :

> Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
> Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs.....

a dit M. de Florian, ce capitaine de dragons devenu berger à la manière d'Urfé. Le goût des Parisiens pour les roses et les œillets se prononçant de plus en plus, la création d'un marché pour ces doux présents de la nature fut jugée nécessaire. On l'établit sur le quai situé en face de l'horloge du Palais-de-Justice et il prit le nom poétique de Quai aux Fleurs, comme pour contraster avec le palais de la mort anonyme, la Morgue, avec la place des exécutions à mort, la Grève, et avec le carrefour plus voisin du carcan et du pilori.

Le nouveau marché du Quai aux Fleurs est heureusement débarrassé de tous ces sombres voisinages, et l'on sait qu'il existe maintenant dans les principaux quartiers des marchés de ce genre dont le nombre sera encore prochainement accru.

Des fleurs aux diamants et des diamants aux choses de l'esprit, il n'y a qu'un pas. Je n'ai donc pas de bien hautes haies à franchir pour vous conduire à la soirée musicale et dramatique donnée, dans les premiers jours de ce mois, dans les salons de M. le duc de Morny par le comité de patronage de la société Galin-Pâris-Chevé. Le produit de cette soirée, dont l'entrée avait été fixée à 30 francs par personne, a produit 16 000 fr.; c'est dire qu'il y avait foule pour applaudir les chœurs très-bien chantés par la Société chorale Galin-Pâris-Chevé, la romance de *Don Sébastien*, admirablement chantée par Delle Sedie, et l'air d'*Actéon*, délicieusement chanté par madame Carvalho, le duo du *Barbier de Séville*, chanté par madame Carvalho et Delle Sedie, ainsi que la comédie intitulée : les *Finesses du mari*, dont la première représentation a obtenu un vrai succès de vrai public payant. L'auteur, M. de Saint-eRmy, a été acclamé et les acteurs ont tous été redemandés : mesdames Victoria Lafontaine et Ponsin, MM. Delaunay et Coquelin. De toutes parts on demandait que cette charmante comédie passât des salons de la présidence du Corps législatif sur la scène du Théâtre-Français. — Et pourquoi cela ne serait-il pas? M. de Saint-Remy (lisez M..., non, je ne serai pas indiscret) a assez d'esprit pour imposer sa pièce à la Comédie-Française; je ne parle pas de l'influence de l'auteur.

Une fête, un spectacle dans les salons de la présidence du Corps législatif, quand ce président se nomme M. de Saint... pardon — M. le duc de Morny, on peut s'imaginer ce que cela doit être comme luxe, comme goût, comme éclat.

Parmi les assistants, on distinguait la princesse Lucien Murat, la princesse Anna, la princesse de Metternich; les autres ambassadrices, la comtesse de Pourtalès, la marquise de Galifet, la marquise de l'Aubespine Sully, née princesse Ghika, la baronne de Lourmel, les filles du baron Bayer, la comtesse Sevieykoskœ et sa sœur, mesdemoiselles Vincent, de Boygnes, etc., etc.

Madame la comtesse de Morny avait un diadème de 600 000 francs dans ses vaporeux cheveux blonds.

Il n'y a pas bien longtemps que je grondais ici, — comme cela m'arrive quelquefois, — contre les locutions déplorables d'un certain langage, qui s'insinuent peu à peu dans les salons. Je demandais et je demande en grâce aux mères, aux sœurs, aux femmes, de se montrer impitoyables envers leurs maris, leurs frères, leurs fils, qui, par manière de plaisanterie d'abord, puis par habitude à la longue, introduisent ces formules d'un argot douteux dans les salons d'un pays où la langue française a de si nobles représentants. Voici ce que l'*Indépendance belge* racontait dernièrement — et je déclare qu'il y a cent chances contre une pour que le fait soit vrai :

« Ces jours-ci, dit le journal en question, dans un salon que je nommerai pas, une dame, une marquise, ma foi, et authentique, parlait des gandins et de leur joli petit argot; elle finit son exposition en disant :

« — Hier, un jeune homme m'invite à valser; c'était chez la princesse X... Il me parla de la pluie, un peu aussi du beau temps, et quand enfin il jugea que la valse



était assez entamée pour qu'il n'eût pas à se fatiguer beaucoup, il daigna m'enlacer dans un de ses bras, en me tirant par l'autre, de façon à me faire poignarder le plafond avec mon poing levé dans les airs, puis nous usâmes pendant un quart d'heure nos chaussures sur le parquet. Quand ce fut terminé : — Que vous avez d'agilité, me dit-il, *c'est un beurre!*... Je restai stupéfaite. Autrefois on nous comparait à la rose, et nos moindres actions exhalaient un parfum. Aujourd'hui, la grâce d'une femme, son agilité, ne sont même plus de la crème. La comparaison devient solide, *c'est un beurre!* Quel horrible mot, et qui sent la cuisine!

» — Ce monsieur n'était pas de Marseille, à coup sûr, dit un auditeur; au lieu de beurre, un enfant de la Cannebière eût mis de l'huile.

» — Ma foi, reprit une troisième personne, je trouve le langage approprié aux sentiments et aux façons. Il y a quelques jours, j'entre dans un club pour y parler à un ami; tout naturellement j'ôte mon chapeau. La personne que je venais rejoindre me voyant tête nue court précipitamment à moi et me dit dans l'oreille :

» — Couvrez-vous vite, on croirait que vous ne savez pas vivre. C'était en effet l'uniforme du lieu. Un naïf aurait pu croire qu'il avait devant lui une réunion ou cercle de rhumes de cerveau. Mais les conversations réparaient le mauvais effet de la première vue. »

Si, il faut le dire avec le plus grand regret, on a perdu la tradition du langage délicat dans les salons où il aurait dû être conservé, cela tient aux moqueries dont on a couvert beaucoup des vieilles coutumes de nos pères. Il en est une qui a plus résisté à ces attaques du temps que ne l'a fait le langage, en dépit des épigrammes, des sarcasmes, des ridicules; — c'est le couronnement de la rosière de Nanterre. Pour moi je n'y vois rien à dire, et je respecte cette bonne vieille tradition, sans humiliation, me moquant du qu'en dira-t-on. Or, Nanterre a célébré imperturbablement, cette année, comme les années précédentes, cette fête annuelle.

Selon l'usage, la rosière de l'année passée et celle de l'année précédente ont conduit la jeune fille désignée jusqu'à l'autel. La rosière de 1863 portait encore la couronne de roses blanches. Elle l'a ôtée pour la placer sur la tête de celle qui lui succède. Quant à la rosière de 1862, elle est mariée et mère de famille.

On sait que la jeune fille désignée par les autorités civiles et religieuses, interprètes de l'opinion publique en cette occasion, ne peut se marier qu'après le couronnement de la nouvelle rosière. Si elle manquait à cette obligation, elle perdrait la dot qui lui est accordée.

La fête de cette année a été aussi brillante et aussi joyeuse que de coutume, et les curieux qui affluaient à Nanterre y ont reçu la plus cordiale hospitalité.

Nous voilà hors Paris et battant les champs. Arrêtons-nous au bois de Boulogne et visitons, s'il vous plaît, le beau parc de Bagatelle, la propriété du duc d'Hertford. Dépêchons-nous d'admirer cette magnifique habitation! — Est-il donc possible de la démolir? — Non, pas encore, Dieu merci! Mais tenons-nous pour dit que, avant dix ans d'ici Bagatelle sera en plein Paris. Or, je vous défie d'affirmer qu'un parc de cette taille et de cette beauté puisse subsister dans Paris sans risquer d'être démoli! C'est donc le cas de vous raconter, en deux lignes, l'histoire de cette résidence, et de vous dire son origine.

Bagatelle, qui date de 1777, était dans le principe un vide-bouteille où se rassemblaient les buveurs. Le comte d'Artois, alors fort jeune, et très-amoureux du plaisir, trouvant la situation de Bagatelle à son goût, résolut d'y faire bâtir une belle habitation. Il fit l'acquisition du vide-bouteille, y mena la reine, et eut l'idée de la faire contribuer au payement des travaux. Il proposa à Sa Majesté de parier 100 000 francs que pendant les six semaines que durerait le voyage de la cour à Fontainebleau, il ferait commencer et achever le château de façon à y offrir une fête au roi et à elle à leur retour de Versailles.

La proposition ayant été acceptée, le comte d'Artois s'entendit avec son architecte, qui mit à l'œuvre 800 ouvriers par jour. En outre, la maréchaussée fut chargée de faire bonne garde autour des constructions, afin d'empêcher les curieux de distraire les ouvriers de leurs travaux. Le château s'éleva avec la plus incroyable rapidité, quoiqu'on fût à la fin de l'automne. Le comte d'Artois gagna son pari et donna à la reine une fête. On y représenta un divertissement, ou parodie copiée sur une pièce intitulée : *la princesse A E I O U.* C'était une pièce à mots salés, à équivoques, et pour laquelle les acteurs avaient pris des répétitions des poissardes de la halle. Ce genre de spectacle amusa peu la reine, mais beaucoup le roi.

Pendant la révolution, Bagatelle fut vendu, et devint un jardin restaurant.

Plus tard, cette propriété fut rendue au comte d'Artois (Charles X), qui la donna à son fils, le duc de Berry.

Aujourd'hui, Bagatelle, comme je vous l'ai dit, appartient au marquis d'Hertford. Ah! ce n'était pas ce chevaleresque et spirituel comte d'Artois qui eût admis autour de lui ce langage *au beurre* que je signalais plus haut et qui mérite si fort d'être vertement tancé!

X. Eyma.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE.

Le mois de mai, *mois des roses* comme disent les poëtes, a été cette année le mois des larmes dans la haute société israélite de Paris. Ainsi c'est d'abord mademoiselle Esther Halévy qui a ouvert la marche; brillante fleur arrachée à la vie quand elle ne comptait encore que dix-huit printemps à peine; elle était douée par la poésie et par l'harmonie comme l'avait été son père, et c'est son dévouement sans bornes à sa mère, atteinte de la plus cruelle de toutes les infirmités, de la folie, qui l'a tuée.

Après elle est venu Meyerbeer, comme vous ne le savez que trop, hélas! car si le grand maëstro appar-


Digitized by Google

tenait à la religion juive par le culte, il appartenait à tous par son génie ; puis, enfin, le cercueil du troisième fils du baron James de Rothschild est venu prouver que rien ne pouvait détruire l'égalité devant la mort ; ni la jeunesse, ni les millions, ni le bonheur !... Lui qui était aussi riche et aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde, et qui n'avait pas encore vingt-neuf ans...

Sa veuve, la jeune baronne Salomon, n'atteint pas non plus ses vingt ans, elle ! et il faut qu'elle éteigne ses sourires par les larmes, qu'elle cache ses élégantes beautés sous de longs crêpes de deuil ; elles étaient pourtant bien merveilleuses ses jolies toilettes il y a bien peu de jours encore ; aussi je vais vous citer les dernières pour égayer un peu ma lettre qui jusqu'ici ressemble à un article nécrologique ; d'ailleurs, une causerie supporte tout, même les oppositions les plus grandes.

En ce même mois qui l'a fait veuve, et à la vente que madame la princesse de Metternich a organisée pour les Allemands, dans laquelle elle vendait sa photographie 20 francs pièce, loterie qui, dit-on, a rapporté plus de 200 000 francs à ses pauvres, — la jolie petite baronne Salomon, alors toute brillante de bonheur et de santé, vendait à 5 francs chacune des belles cerises moins fraîches qu'elle, et portait une robe de taffetas d'un rose si fin et si suave qu'on eût dit qu'elle l'avait détaché de ses joues ; robe à queue longue et pointue et garnie en bas de trois volants espacés de taffetas noir, sur lesquels volants étaient posés d'abord un large entre-deux de mousseline brodée, puis une dentelle blanche de la même hauteur et posée à plat. Du taffetas noir on ne voyait que la largeur d'un petit doigt, en haut, en bas et à la séparation de l'entre-deux et de la dentelle.

La robe était faite en habit, avec un gilet de taffetas noir recouvert alternativement d'entre-deux et de dentelle comme les volants. Puis elle avait une large ceinture de dentelle noire de Chantilly attachée derrière par un gros nœud dont elle sortait pour tomber jusqu'au bas de la robe — on estimait cette ceinture à 3000 francs. — Son chapeau était de tulle rose et de tulle blanc bouillonné, façon *côtes de melon* ; il n'avait pas de bavolet et portait derrière un nœud également de dentelle noire de Chantilly dont les bouts tombaient sur le dos en façon mantille, tandis que devant, sur le côté gauche, s'élevait une aigrette.

Peu de jours après, au bal que M. Anspach a donné pour le mariage de sa seconde fille, — vous savez que la première a épousé, il y a quelques années, le baron Gustave de Rothschild. — eh bien ! dans le courant du mois de mai, l'honorable président a marié sa dernière fille à M. Drayfus, le fils d'un riche maître de forges dont les millions ne doivent laisser dans le cœur de la jeune épouse aucune jalousie pour ceux que son aînée a su conquérir par ses beaux yeux. — Donc, à ce mariage, la jeune baronne Salomon portait une robe de tarlatane blanche sur une jupe de drap de Lyon blanc également ; jupe garnie en bas par une grosse torsade de paille. La robe de tarlatane, bordée en bas d'une frange de paille haute comme la main, était relevée de distance en distance, façon draperie, par un gros bouquet de géraniums roses naturels, bouquet rattaché par un nœud de paille et retenu à la robe par une torsade de paille remontant jusqu'à la taille, et semée de distance en distance par des petits bouquets de géraniums roses semblables à la garniture. Le corsage, façon *Watteau*, était couvert de traînes de paille et de géraniums également ; puis la coiffure se composait d'un bouquet d'épis posés comme aigrette sur le côté et d'une pluie de géraniums formant *cache-peigne*, avec cela des boucles d'oreilles et un collier de corail rose et vous aurez la description de la plus jolie toilette qui se puisse voir... hélas ! aujourd'hui ce sont de longs et tristes crêpes de deuil qui vous ont remplacés, chefs-d'œuvre du goût et de l'élégance !... oh ! néant des grandeurs et des joies humaines !...

Le mariage de mademoiselle Anspach a réjoui tous les amis de sa famille, qui sont nombreux ; mais un autre mariage dont on a fort glosé est celui de mademoiselle Chevalier et du fils de M. Perreire, non parce que les conjoints étaient de religion différente — la jeune fille est catholique et le jeune homme israélite, — on a trouvé bon de se passer et du rabin et du curé, non encore parce que l'un ou l'autre des jeunes époux est disgracié de la nature, puisque tous deux sont jeunes et charmants, pas davantage parce que cette union a eu lieu contre leur gré, puisqu'ils s'adorent... mais ce qui a fait trotter toutes les langues, c'est la façon bizarre dont étaient faites les invitations qu'on a lancées dans le monde pour appeler les amis et connaissances.

« On était prié d'assister à *une matinée musicale* » pour le mariage de mademoiselle *** et de M. *** » enfin la formule qui est d'usage quand on vous invite à une bénédiction religieuse dans un temple quelconque, et, pour achever la ressemblance, la mariée portait le costume de rigueur en semblable occurrence : bouquet de fleurs d'oranger, toilette virginale, et le marié et les deux familles avaient les gants blancs d'usage.

En un mot, comme disait une femme de beaucoup d'esprit qui figurait parmi les invités :

— Nous voici à une noce où il ne manque que le mariage.

Vous comprenez qu'il n'en faut pas tant pour amuser pendant quelques heures nos salons parisiens si friands d'aventures...


Digitized by Google

On vous a déjà parlé de la fête de bienfaisance donnée par M. le duc de Morny, dans ses magnifiques galeries; les femmes avaient fait ce soir-là un assaut de toilette effrayant... pour les maris. L'une d'elles portait un collier de perles payé 280 000 francs, et ce n'était pas le seul collier de ce genre, sinon de ce prix, qui se voyait en ce lieu, car on dit que les perles sont complétement revenues à la mode cette année: ce qui serait un tort si l'on attachait croyance à la superstition populaire qui prétend que ce joli bijou porte malheur.

Ainsi, dit-on, Anne de Bolen ornait toujours de perles son joli cou de cygne, — Marie Stuart également en faisait sa parure favorite, — de même, Marie-Antoinette, notre reine martyre,— puis, dans les rangs moins élevés, on trouve que la malheureuse duchesse de Praslin portait toujours au cou un beau rang de perles qui lui venait de sa mère. — C'est égal, sans être trop superstitieuse, tous ces exemples-là doivent faire réfléchir les femmes... Surtout quand elles n'ont pas une grosse somme à mettre dans un collier qui ne souffre pas de médiocrité.

Chez la princesse Czatoriska, à l'hôtel Lambert, on a fait une nouvelle vente de bijoux envoyés par les dames polonaises, et cette vente a attiré non l'envie, mais la sympathie de tous; puisque ces bijoux étaient les dernières ressources de ces pauvres femmes martyres. Ainsi, on ne voyait que des alliances et des *bagues de naissance*, chers et précieux souvenirs dont la nécessité seule les forçait de se séparer; aussi beaucoup de personnes, qui les achetaient à un prix fort élevé, priaient la princesse de les conserver pour les rendre à celles qui avaient dû cruellement souffrir pour s'en séparer...

A Paris on sait s'amuser, je le veux bien; mais on sait aussi faire la charité avec une grande délicatesse, il faut en convenir!

La baronne DE V...

Depuis les premiers jours du mois, le Cirque de l'Impératrice (Champs-Élysées) a rouvert ses portes. — Léotard, plus habile que jamais, a fait sa rentrée. Il attire chaque soir une foule considérable.

BIBLIOGRAPHIE.

Une treizième édition de l'*Histoire de France* de M. ÉMILE DE BONNECHOSE vient de paraître à la librairie Firmin Didot (1). L'auteur a donné des développements considérables aux dernières parties de cet ouvrage, continué aujourd'hui, pour la première fois, jusqu'à la chute de la monarchie parlementaire en 1848. Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le tableau rapide de la *Révolution de Février*, racontée par M. de Bonnechose, dans quelques pages aussi dramatiques qu'émouvantes :

« J'entrerai dans peu de détails sur ces journées funèbres, et je n'étalerai pas longuement aux yeux du lecteur l'agonie douloureuse de cette royauté, dix-huit ans triomphante et périssant sous l'émeute, misérablement abandonnée de ceux qui l'avaient acclamée avec transport. Quelques jours plus tôt, et à un ministère usé depuis longtemps, et qui n'eût pas attendu pour se retirer une violente pression révolutionnaire, aurait pu succéder pacifiquement un autre cabinet moins compromis dans l'opinion. Il était trop tard maintenant, l'heure des concessions régulières était passée, et il en fallait faire qui, devant l'insurrection en armes, ne sont trop souvent que des palliatifs plus irritants qu'efficaces. Faible d'abord et incertaine, l'insurrection apparut, le premier jour, sur plusieurs points à la fois, aux Champs-Élysées, sur la place de la Concorde et dans quelques faubourgs où des barricades furent dressées puis abandonnées : les flammes, qui couvaient sourdement partout, se dégagèrent avec lenteur; timidement combattues et mal étouffées, elles grandirent tout à coup, et dès le second jour Paris entier fut embrasé. L'espoir cependant n'était pas perdu; les ressources étaient grandes, la garnison faisait son devoir et de nouveaux régiments accouraient. Mais la garde nationale répondait mal à l'appel : quelques bataillons très-faibles en nombre avaient pris les armes en manifestant des sympathies trop évidentes pour une insurrection dont le but apparent était la réforme électorale, et ils parurent beaucoup plus disposés à s'interposer entre la troupe et les insurgés qu'à combattre. Cette attitude de la garde nationale décida enfin le roi à fléchir devant la nécessité, et dans la soirée du 22 février, on apprit qu'il avait fait appeler M. Molé en l'invitant à former un nouveau cabinet. Paris soudain illumina et de bruyantes acclamations accueillirent partout cette nouvelle comme un heureux présage de conciliation et de paix. La fatalité, dans cette même soirée, acheva de tout perdre.

Une colonne de peuple descendue par les boulevards, des faubourgs Saint-Martin et du Temple et précédée du drapeau rouge, rencontra un bataillon d'infanterie de ligne stationné devant le ministère des affaires étrangères, boulevard des Capucines, et là un détestable coup de pistolet tiré contre la troupe provoque, avant l'ordre des chefs, une foudroyante décharge des soldats sur la foule entassée le long du boulevard et dans les rues adjacentes : en un instant le sol est jonché de victimes de tout âge

(1) Deux forts volumes in-8°. Prix : 12 fr.


Digitized by Google

et de tout sexe. A cette vue la fureur du peuple se rallume, on relève les morts sous les yeux des soldats, eux-mêmes saisis d'horreur : des tombereaux sont là tout attelés qui semblaient attendre ; on y dresse les cadavres, debout, demi-nus et sanglants ; on les promène sur les boulevards et jusqu'au fond des quartiers reculés à la lueur des torches, au cri de *vengeance! vengeance!* au bruit du tocsin qui répand son glas funèbre sur les horreurs de cette nuit effroyable. La fatale nouvelle vole de bouche en bouche : les faubourgs s'insurgent ; ils s'avancent ; Paris se couvre d'un inextricable réseau de barricades, et dès le matin le quartier des Tuileries est presque enveloppé. Contre de tels périls M. Molé est impuissant ; il se retire ; une résistance vigoureuse et désespérée est reconnue impérieusement nécessaire.

Le vainqueur de l'Isly, le maréchal Bugeaud, est nommé avant le jour au commandement général des troupes ; il a sous ses ordres Bedeau, Lamoricière, et d'autres chefs éprouvés : tout se prépare pour une lutte sanglante et décisive. Le roi cependant confie le pouvoir aux chefs de l'opposition parlementaire, à MM. Thiers et Odilon Barrot, qui, trop confiants dans leur popularité, se flattent qu'il suffira de leur présence et de leur parole pour apaiser l'insurrection : ils font cesser le feu de la troupe ; Bugeaud est révoqué et voit en frémissant de douleur sa vaillante épée brisée dans ses mains. Partagés entre des ordres contraires, les soldats demeurent quelque temps indécis et immobiles, puis ils relèvent leurs armes, abandonnent les barricades aux insurgés, et beaucoup fraternisent avec eux : ceux-ci alors deviennent innombrables et se précipitent en masse vers les Tuileries.

Louis-Philippe, exhorté par la reine, monte à cheval et passe en revue sur le Carrousel plusieurs régiments et quelques faibles bataillons de la garde nationale. Les soldats l'accueillent au cri de *Vive le Roi!* les gardes nationaux y répondent par le cri de *Vive la Réforme!* mot d'ordre de l'insurrection, et le roi rentre découragé dans son palais.

Déjà le combat ne continuait plus que sur un seul point, place du Palais-Royal, au Château d'Eau, où une poignée de braves, résolus et bien commandés, n'écoutent que l'honneur et le devoir. Le poste est incendié et la plupart de ses défenseurs périssent égorgés.

J'abrége le récit de ces lamentables scènes où l'on vit le monarque troublé par l'horreur du sang jusqu'à refuser d'en laisser répandre pour son propre salut et pour celui de la monarchie ; des généraux interdits et désarmés, des hommes d'État jusque-là populaires, MM. Thiers et Barrot, essayant en vain de couvrir le trône, partout méconnus et insultés ; la troupe cédant le terrain sans combat ; la milice bourgeoise, ô démence! aveuglée à ce point de méconnaître que la cause qui succombe est la sienne, oubliant son devoir, s'abstenant, en immense majorité, de paraître, et souffrant que son uniforme soit porté par quelques-uns des siens mêlés avec les insurgés (1). Le vertige est partout et un destin funeste retient éloignés hors de France deux princes vaillants et populaires, d'Aumale et Joinville, seuls peut-être capables, à cette heure, d'arrêter la sédition et de la vaincre. L'insurrection non réprimée grandit sans cesse ; le flot monte, il envahit de toutes parts les abords du palais, il frappe aux portes : elles vont s'ouvrir (1). Quel spectacle offrait alors aux regards l'antique demeure des souverains ! Louis-Philippe délibère encore ; près de lui est la reine pénétrée d'une inexprimable douleur, mais résignée, mais dévouée et préparée au dernier sacrifice : autour d'elle se pressent des princesses en larmes ; là sont des courtisans éperdus, des généraux muets, des ministres consternés et impuissants. Le mot d'abdication est prononcé : plusieurs voix le répètent et pressent le roi de donner son assentiment et sa signature. Louis-Philippe calme et en apparence impassible, prend la plume, il écrit ces mots : « J'abdique en faveur du comte de Paris mon petit-fils : je souhaite qu'il soit plus heureux que moi. » Après avoir signé l'acte d'abdication le roi se retire avec sa famille par la seule issue restée libre, et la foule envahit le palais.

Une femme en deuil, la duchesse d'Orléans, sort des Tuileries la dernière avec ses deux enfants, et dans cette extrémité, plusieurs voix expriment le vœu que la régence, à laquelle la loi appelait le duc de Nemours, soit déférée à la duchesse. Intrépide et résolue à braver la mort pour remplir un grand devoir, elle traverse la foule menaçante afin de présenter son fils aux deux chambres. Elle se dirige, escortée du duc de Nemours et protégée par quelques amis, vers le palais des députés où M. Dupin l'introduit comme régente du royaume, et la duchesse prend place devant la tribune avec son beau-frère Nemours et ses deux fils. Les efforts de M. Dupin et ceux de M. Odilon Barrot tendent à faire acclamer par les députés le nouveau roi comme l'avait été, après la révolution de Juillet, le duc d'Orléans son aïeul. Mais en 1830 la majorité de la chambre élective représentait bien véritablement la nation qui l'avait élue en luttant contre tous les efforts du pouvoir, et à ce titre, elle avait été respectée par la multitude le lendemain de la victoire. Il n'en fut pas de même en 1848. La majorité des députés élue par l'influence abusive du gouvernement malgré une opposition devenue nationale et presque universelle, ne représentait plus qu'un pouvoir aux abois : elle était sans aucune force sur l'opinion et elle avait le sentiment intime de sa faiblesse. Son enceinte fut violée, durant la séance, par des bandes armées, et la chambre abandonnée de son président, M. Sauzet, s'abandonna elle-même. Quatre députés, MM. Crémieux, Marie, Ledru-Rollin et Lamartine, demandent qu'on nomme un gouvernement provisoire dont les membres sont aussitôt désignés et acclamés par la voix des insurgés et de quelques députés confondus pêle-

(1) Un dixième à peine de la milice bourgeoise avait pris les armes dans les journées de février, et dans ce nombre une très-faible partie fit cause commune avec l'insurrection. Il est donc faux de dire que la garde nationale a renversé le gouvernement de juillet dont la défense lui était confiée : mais il est trop vrai qu'elle l'a laissé périr, faute immense, et dont elle n'est pas encore suffisamment relevée dans l'opinion.

(1) Apparet domus intus et atria longa patescunt;
Apparent Priami et veterum penetralia regum.

(*Æneid.*, lib. II.)



mêle avec eux sur leurs bancs envahis. Chambres, régence, royauté, disparaissent ensemble dans la tempête.

Le lendemain, 25 février, le gouvernement provisoire proclama la république, et la France fut ainsi de nouveau livrée à tous les hasards jusqu'à ce que, selon l'inflexible loi de l'histoire, l'anarchie eut ramené un maître, et que Louis-Napoléon Bonaparte eut été porté, par le suffrage populaire à la présidence de la République, et plus tard, en décembre 1853, sur le trône impérial. »

Ce fragment suffit pour faire comprendre le mouvement et la vie que M. de Bonnechose, le frère de l'éminent cardinal, a répandus dans un ouvrage dont la dernière partie est entièrement inédite, et que *douze* éditions successives ont rendu classique en France. Les éditeurs ont apporté le plus grand soin dans la préparation de cette édition nouvelle, publiée en deux beaux volumes in-8°, et particulièrement destinée aux personnes du monde et aux bibliothèques des familles.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1864.

(Troisième article.)

La *Foire aux servantes* (1288) de M. Marchal (Paris) est un véritable tour de force, dont le triomphateur de l'année dernière est sorti sans y perdre une feuille de sa couronne. — Dans toutes les provinces de la vieille France, noyées et fondues dans les départements de notre France actuelle, la *Foire aux servantes* est restée debout, malgré l'abolition légale de la *traite* des esclaves.

Il est vrai qu'il s'agit ici d'un contrat de louage, volontairement consenti, et que l'on peut rompre dès que l'abus s'y fait jour ; mais que, dans la plupart de nos communes rurales, il reste encore, sur ce point de vieux servage, d'améliorations à introduire, de garanties à stipuler, de modifications à prescrire !

Nous qui n'avons ici que l'œuvre d'art à voir, entrons en plein marché, et disons franchement notre avis, non sur la moralité des engagements qui vont s'y conclure, mais sur le mérite du pinceau qui en résume l'ensemble à notre vue.

Toute cette ligne serrée de jeunes servantes exposées sur la droite, — comme des coupons d'étoffes sur la devanture d'une boutique de mercier de province, — toutes ces figures du même type, endimanchées de la même façon, alignées sur le même rang de pavés, et offrant à la vue une centaine de grosses jambes en bas blancs avec souliers de pure Alsace, n'était-ce pas une exhibition périlleuse à tenter?... Eh bien! le jeune peintre du *Choral de Luther* s'est montré là plus savant et plus habile que jamais. Les difficultés paraissaient insurmontables, il les a toutes vaincues. Les groupes accessoires complètent heureusement le tableau sans nuire à l'effet du sujet principal. C'est un riche ensemble où la science est en progrès ; espérons que la couleur aura son tour.

Deux toiles de M. Millet (Manche) méritent que l'on s'arrête à les contempler. Sa *Bergère* surtout (1362) est un chef-d'œuvre de naïveté, de grâce et d'harmonie. Le paysage profond dans lequel le troupeau marche, en broutant une herbe rare, sur les pas de sa gardienne, offre à la vue une étendue que l'art de la perspective a su rendre immense. L'effet général est bien compris et le pinceau l'a produit avec une simplicité qui témoigne de l'esprit et du bon goût de l'auteur. — Le transport du *Veau né dans les champs* (1363), quoique moins important sous tous les rapports, vient s'adjoindre, comme une apostille, aux titres de talent réel que M. Millet a déjà su se faire délivrer par l'opinion publique.

Cette année, le jury, soit pour protester contre l'exclusion systématique de ceux qui l'ont précédé, soit pour établir entre le passé et l'avenir une ligne de démarcation profonde, a reçu des *paysages* par centaines. — Nous l'en félicitons, car il y a place pour des milliers d'élus au Palais que l'Industrie prête aux Beaux-Arts ; mais nous pourrions nous en plaindre quant à nous, car les paysages sont assez longs à décrire et ils n'offrent que rarement un intérêt assez réel pour indemniser le lecteur de sa peine. — N'est-ce pas vous dire que, pour concilier les ménagements que nous vous devons, mesdames et messieurs, avec le devoir que nous avons accepté de parler de tous les genres, il faut passer rapidement, — comme par un train *express*, — sur ces plaines, ces coteaux, ces vallons et ces montagnes où la nature s'épanouit brillante souvent, mais aussi où l'artiste n'a presque jamais démontré la nécessité de stationner pour admirer les points de vue qu'il reproduit.

Voici d'abord les Daubigny, père et fils : le père *Charles-François* (nos 503 et 504) et le fils *Charles-Pierre* (505 et 506). — La toile (503) nous figure un coteau qui, de la gauche, où il borde la mer, monte brusquement à droite et se trouve dominé au fond par le village de Villerville-sur-Mer ; — le 504, *Bords de la cure* (Morvan) représente, à gauche, un bois assez pauvre, en avant duquel s'enfonce une prairie bourbeuse bordée d'un ruisseau profond dans lequel s'aventurent trois vaches, coutumières du fait, car elles marchent sans peur bien qu'elles aient de l'eau à mi-corps...— Le *Pré des Graves*, à Villerville encore (505), figurant, à gauche, un coteau d'un vert vigoureux peuplé de quelques bestiaux épars et de deux gardiens assis, en vue de la mer, sous un ciel brumeux ; — et les *Bords de l'Oise, à Auvers*, enfin, constituent, en quatre œuvres de facture à peu près pareille, le bagage artistique des deux célébrités. — Les toiles, comme les auteurs, sont de la même famille.

Ce barbouillage savant qui, vu de près, est rude à l'œil, comme une peinture de décors, produit à distance un effet magique.

Le *Village* (1681) et les *Chaumières sous les arbres* (1682) de M. Théodore Rousseau sont deux vigoureuses pochades dont l'effet saisissant prouve la science consommée de l'artiste ; du savoir-faire, voilà tout.

M. Français nous offre une *Villa italienne* (743), dans les environs de Rome.— La vue s'arrête d'abord sur une terrasse bordée des deux côtés par quelques arbres assez mollement peints, et plonge ensuite, au delà d'une balustrade, dans les profondeurs d'une perspective bien entendue. Les effets de lumière sont habilement ménagés, et les quelques personnages disséminés sur les premiers plans ne manquent pas de naturel. Il y a de l'air surtout dans cette toile ; tandis que le *Bois sacré* (742) du même auteur, est une masse verte où le dessin n'a pas plus pénétré que le soleil.

Le *Souvenir de Morte-Fontaine* (442) de M. Corot, tombe dans l'excès contraire. Tout est diaphane, les arbres, le sol, les trois petits personnages, et j'allais dire la toile. Rien n'est arrêté. C'est de la vapeur capricieusement soufflée en spirales à la face rayonnante d'un soleil d'été. Ce paysage-là n'existe que dans l'imagination ; c'est un rêve d'ivresse, une création fantastique, une nature impossible.

M. Cabat, lui, a découpé dans le roc son *Souvenir du lac de Némi* (299). Tout est dur dans ces arbres, tronc, branches et feuilles.

Les *Bords du Tibre* (406 et 407) de M. Clésinger ne sont que des pochades où la pâte forme des reliefs qui projettent leur ombre ; mais quel ravissant effet, quelle couleur, quelle

Digitized by Google

puissance!... N'oublions pas surtout le *Combat de taureaux romains* (2555) son chef-d'œuvre de sculpture. — Le jury des récompenses, hélas ! a passé sans le voir.

M. Lanoue a aussi sa *Vue du Tibre* prise de l'aqua Acetosa, dans la campagne de Rome (1091). C'est une page très-étudiée. Le lit argileux dans lequel le fleuve serpente, profondément encaissé, la plaine aride que le soleil dévore, et les monts qui, à l'horizon lointain, nous apparaissent enveloppés de bleuâtres vapeurs, le ciel ardent, et l'immense perspective... l'œuvre tout entière, en un mot, mérite les plus grands éloges.

Le *Paradis des oies* (917) et la *Hutte abandonnée* (918) de M. Hanoteau sont une reproduction aussi intelligente que vraie de la simple nature ; c'est ce qui en fait le charme et en assure le succès. Il y a dans ces deux œuvres une franchise d'exécution que le jury a justement récompensée.

Mentionnons du moins, puisque nous ne pouvons les décrire minutieusement, les *Bords du Bosphore* (252) et le *Caravansérail* (253) de M. Brest (de Marseille), deux jolies toiles où rayonne le soleil d'Asie ; — l'*Etang d'Orbitello* (420) et l'*Effet de soleil couché* (421) de M. Colla (Marseille) ; — un *Bois de hêtres au bord d'une rivière* (478) et la *Route de Paris à Fontainebleau* (479), paysages très-délicatement peints, de M. Dagnan (de Marseille aussi) ; — un *Ouragan* (254) et le *Soleil couchant* (255) de M. Emile Breton (de Courrières, Pas-de-Calais) ;—deux fort belles pages enfin, la *Mare, près de Guéret* (568) et les *Bords de la Creuse* (569) de M. Desjardins (d'Amiens).

Ces petits flambeaux-là ne pouvaient être mis sous le boisseau.

Nous sommes arrivé devant un chef-d'œuvre. C'est le *Coup de vent dans les plaines d'Alfa* (758) de M. Fromentin (de la Rochelle). — Le vent du Sahara souffle avec une extrême violence... Les roseaux de la plaine sont couchés, aplatis sur la terre... Le ciel noir et gris secoue l'ouragan sur le désert... Quatre cavaliers sont enveloppés par la tourmente ; la monture du premier se roidit contre l'assaut de la tempête pour n'être pas renversée ; les trois autres, l'œil étincelant de frayeur, les oreilles droites et les crins hérissés, cherchent derrière elle un abri impossible. Les quatre hommes, embarrassés, aveuglés par leurs manteaux que le tourbillon soulève et tourmente, luttent à grands efforts contre ses fureurs. Jamais effet de bourrasque ne fut plus largement rendu. Les chevaux sont admirables de pose et d'exécution.

La *Chasse au cerf* (1331) de M. Melin est un des fleurons de l'Exposition. Voici le grand halali sur pied dont s'enorgueillit le Salon d'honneur. Un dix-cors magnifique, le doyen de la forêt assurément, se trouve envahi, assailli, coiffé, mordu à belles dents au poitrail, aux cuisses et au flanc, par une douzaine de vigoureux chiens pleins de vie et d'ardeur. C'est un drame poignant, une dernière lutte où la superbe bête va trouver la mort qu'elle avait tant de fois évitée. L'aspect de ce tableau de maître est tout à la fois simple et grandiose. Le mouvement furieux, les efforts désespérés, tout se groupe, s'enlace et s'étreint sans confusion sur cette toile un peu roussie, mais où la science égale la vigueur.

M. Melin est un artiste aussi modeste que consciencieux qui mérite la croix et qui va la recevoir, j'espère.— Il y a dix ans que M. Jadin l'a obtenue.

Cet autre peintre d'animaux de chasse dont le mérite a conquis plus rapidement la vogue, M. Jadin, le portraitiste de toute l'aristocratie canine, expose cette année, sous le n° 991, douze chiens, race Virelade, dont les noms figurent chacun au-dessous du sujet qui le porte. — *Major* (992), chien non moins noble de race et de maintien, complète l'exhibition.

Tous ces chasseurs de haute lignée, sont fièrement campés, la tête droite et l'œil hardi, comme il convient à leur rang ; mais, n'en déplaise à ceux qui ne jugent souvent que sur la signature du peintre, nous les trouvons roides et durs ; ce sont des corps de tôle habilement repoussée ; de grands joujoux d'Allemagne fabriqués pour les étrennes de quelque prince du *turf* ou de la *finance*. — Les chiens de M. Melin sont moins bien peignés, mais ils sont ardents ; ils n'ont pas leur nom généalogique sous la patte, mais du feu dans le sang ; en deux mots, je les préfère.

M. Guet nous livre, sous le titre : *Rêve d'amour* (883), une barque qui procède moins de la forme traditionnelle que de la fantaisie ; barque montée par deux amoureux (je le suppose du moins) qui ont mieux à faire que de ramer, et qui partant s'en vont à la dérive..... La toile est grande, trop grande pour l'intérêt qu'elle inspire; malgré certain mérite d'exécution, l'œuvre, quelle qu'elle soit, peut rester froide aux yeux, muette à l'âme. — On n'est pas *poëte* parce que l'on découpe en strophes de la prose mesurée et correctement rimée ; — on n'est pas *peintre* parce que l'on couvre une toile de tons harmonieux, sans inspiration, sans génie... Les bons habitants de Falaise avaient raison d'exiger, avant d'ouvrir la porte de leur ville, que la lanterne du voyageur fût allumée. — M. Guet, comme tant d'autres, n'a exposé qu'une belle lanterne vide.

Le *Columbarium de la maison des Césars à Rome* (1212) de M. Hector Leroux (de Verdun) est un petit tableau dont l'exécution, très-difficile, a mérité l'attention du jury et une récompense. Une porte entr'ouverte à droite, tout à fait au haut de la toile, donne accès à un escalier qui, accolé au mur de face, descend jusqu'en bas de la page. Les murs du fond et des côtés sont troués de petites niches garnies d'urnes renfermant la cendre des morts auxquels le monument a été consacré. Un convoi de parents pieux vient, à l'heure présente, déposer dans ce sanctuaire funèbre une urne nouvelle... Tout dans cet ensemble grave et recueilli respire la foi et le culte de ceux qui ne sont plus. C'est une peinture de science et de cœur.

Samson rompant ses liens (829) est un sujet qui n'est pas mieux rendu qu'il n'a été compris. La perfide Dalila et les Philistins, qui ne sont ici que des figures accessoires, ont trop d'importance. Cette toile, divisée en deux panneaux, nous rappelle trop ces boîtes ouvertes sur les champs de foire de province par des rouleurs qui, pour 10 centimes, montrent un miracle sculpté sur bois ou quelque scène de la vie nomade du grand Ahasverus. — M. Glaize fils doit, en bonne conscience, imputer la médaille qu'il a reçue comme une *avance* sur un chef-d'œuvre à faire. Il est vrai que le débiteur est solvable.

Les *Deux enfants de chœur* (547) de M. Delaruelle (de Montdidier, *Somme*) sont bien traités. Le dessin en est pur et la couleur assez ferme. Le caractère et l'expression sont justes et en parfait accord avec le sujet, qu'il faut considérer ici moins comme tableau que comme portraits. Les soutanelles, les aubes, ceintures, l'intérieur de la sacristie, tous les détails enfin, dénotent une main habile qui, si le génie de composition la seconde, peut entreprendre une page plus importante. — Ce petit tableau vient d'être acheté par la Société des Amis des Arts.

M. Auguste Delacroix (Boulogne-sur-Mer, *Pas-de-Calais*) expose, sous le n° 536, la *Halte d'une caravane dans le Maroc*, et sous le n° 535, une *Jeune femme Bulgare*. — Une quinzaine de voyageurs s'arrêtent, à l'ombre d'un gros arbre, en face d'une construction sise à gauche, qui figure une mosquée ; ils déchargent leurs deux chameaux et allument du feu, nécessaire sans doute pour les seuls apprêts du festin, car pour les hommes la chaleur du ciel doit suffire ; l'atmosphère semble embrasée. Le groupe que forme ces personnages, habilement dominés par un cavalier resté en selle, est d'un aspect très-gracieux. Je n'ai rien à dire du dessin et de la couleur de


Digitized by Google

l'artiste; il est, sous tous les rapports, et depuis longtemps, en possession d'une réputation méritée. Contentons-nous d'ajouter qu'ici l'harmonie dans les tons et la couleur locale sont au-dessus de tout éloge. — Quant au n° 535, la *Jeune femme Bulgare* est si pure de type, de lignes, et si candide de tenue, d'expression, si simple d'ajustements... Elle tient par la main une jeune enfant si belle, à côté d'elle qui est la beauté par excellence; ces deux ravissantes figures embaument si bien le paysage diamanté, au loin, à gauche, par les dômes de quelques minarets, et, à droite, par une mer bleue, immense,.... que l'on tombe en extase devant l'apparition ! On voudrait être dans le sentier où s'engagent deux personnages accessoires, à la place d'une autre femme qui remonte la rampe, afin de se trouver à la rencontre de l'adorable *Bulgare* et de son angélique fille, pour les admirer une fois de plus.

M. JULES HOLTZAPFFEL (de Strasbourg) a fourni deux pages de genres différents, mais bien réussies l'une et l'autre. — Une *Procession au* XVIIe *siècle* (958) perd beaucoup de son effet actuel parce qu'elle est reléguée trop haut. — Sur une grande place encadrée de nobles maisons ayant toutes leur pignon sur rue, une foule empressée, en habits de fête, curieuse et joyeuse, forme haie devant une procession qu'elle nous cache aux trois quarts. Du cortége pieux qui, débouchant d'une rue, à notre gauche, se rend à la cathédrale, sise à droite, nous n'apercevons bien que les bannières, une châsse et le dais des grandes cérémonies. Les figures des prêtres et des fidèles qui les suivent se trouvent noyées dans un flot de curieux qu'elles ne dépassent que de la tête. Toutes les fenêtres sont pavoisées de drapeaux de couleurs variées, d'un riche effet, et garnies, à plein cadre, de milliers de spectateurs. L'aspect de cette grande pompe est éblouissant de richesse, et l'harmonie de l'ensemble est bien entendue.

Nous venons de voir la page savante ; mais la page gracieuse par excellence, c'est celle qui nous reste à décrire.

Le *Secret de Polichinelle* (957) nous introduit, je ne sais par quelle puissance d'Asmodée, dans un atelier de couturières. Deux mots d'exposition et vous reconnaîtrez que, grâce à notre artiste, nous voyons clair dans le cœur réputé indéchiffrable d'une ruche de jeunes et jolies femmes...

— Ici l'on fait le *neuf*, la maîtresse couturière qui confectionne un gilet nous le prouve ; mais on répare aussi le *vieux*, car c'est dans une veste longue, déjà défraîchie, qu'une indiscrète fouilleuse, en retournant les poches, a trouvé certaine lettre dont la lecture met en liesse tout le gentil troupeau. — Voyez cette maligne péronnelle ! Elle affecte un air de gravité qu'elle sait propre à doubler le piquant du secret qu'elle dévoile... Une voisine, celle qui tient encore la poche entr'ouverte, lit, en même temps qu'elle, la pièce scandaleuse... Je dis *scandaleuse*, car si cette lettre ne compromettait personne, la maîtresse et les quatre amies qui forment groupe ; les deux espiègles qui, debout derrière, s'avancent pour entendre ; une jeune mère, à gauche, et, à droite, une servante, qui, piquées au jeu de curiosité, tendent aussi l'oreille, seraient moins affriandées... Croyez-moi, c'est une bonne réponse à quelque billet doux du Don Juan de village qui a négligé de mettre en lieu sûr ce chiffon de papier compromettant pour une femme... Une toute jeune fille, qui pourrait par ses questions naïves, distraire l'attention du groupe, et à qui l'on impose silence, nous en fournit une preuve de plus... Le secret d'une bonne fortune de l'imprudent à la veste devient ainsi *Secret de polichinelle !*

Que ces figures rayonnantes de jeunesse, de grâce, de santé et de malice sont habilement croquées ! Quel parfum de vérité ; quelle franche comédie équilibrée sur une pointe d'aiguille ; que d'esprit dans un rien bien exposé ; que d'attraits dans ce petit ensemble qui tourne au chef-d'œuvre !

Pour le dessin, nous aurions peut-être à dire; mais qui s'aviserait jamais de critiquer la forme de belles cerises, quand elles sont mûres à point, et qu'on nous sert la fleur du panier !

La scène et les accessoires de cette riante bluette sont disposés avec intelligence, mis en lumière relative avec goût, exécutés avec adresse.

M. LAZERGES (de Narbonne) s'est abandonné à une idée que nous n'hésitons pas à qualifier — déplorable. — *Jésus priant pour ses persécuteurs* (1137) est le produit de cette malheureuse inspiration.

Voyez l'œuvre. Le Christ attaché par les deux mains, non pas à la colonne du prétoire, car nous sommes en plein air ; mais à une borne milliaire, essaye de s'agenouiller, ce qu'il ne pourrait faire sans tomber, s'il n'était heureusement soutenu par un ange placé debout derrière lui. L'Homme-Dieu, les yeux levés vers le ciel, prie pour ses *persécuteurs*... Où sont-ils ?... Jésus est absolument seul ; car l'ange est un mythe que vous n'habillez de chair que pour le rendre visible... Mais nous sommes en présence d'une allégorie, dites-vous ?... Les persécuteurs du Christ ne sont plus les Juifs absents, oubliés, convertis pour la plupart, ce sont, aujourd'hui, les philosophes qui contestent sa *divinité ?*... — Voilà donc ce que le peintre a voulu exprimer, et ce que jamais pinceau ne pourra traduire.

Une autre pensée, dit-on, aurait encore présidé à l'enfantement de l'œuvre. L'artiste aurait voulu nous offrir dans toute sa grâce corporelle celui qui fut « le plus beau parmi les fils des hommes » ; matérialiser le rédempteur céleste pour le faire *adorer* par les êtres sensuels qui n'adorent pas Dieu !...

Je m'arrête à temps, pour ne pas devenir, à votre exemple, monsieur Lazerges, plus sacrilége que les persécuteurs que vous avez voulu stigmatiser.

Votre tableau n'a sa place ni dans une église, ni dans un couvent, ni dans un boudoir... Pourquoi donc l'avoir fait ?... M. Renan ne l'achètera pas.

J.-F. DESTIGNY (de Caen).

LE ROMAN DU CORSAIRE.

(Voyez le numéro précédent.)

Dès que la guerre fut survenue, La Taste conçut le projet de profiter de l'absence de Martinguel pour s'introduire dans la maison, voir sa fille de près et revendiquer ses droits de père. C'était hardi. Les retours fréquents et inattendus de Martinguel à l'habitation le gênaient et créaient des difficultés presque insurmontables au succès d'un tel plan. Plus La Taste se voyait contrarié dans l'exécution de son projet, plus il se sentait de haine violente contre Martinguel. La veille du jour où nous avons vu la *Blanche* ouvrir ses voiles au vent, La Taste, ne soupçonnant pas la visite nocturne de Martinguel à Rose-Marie, était venu examiner la maison de près, de manière à prendre ses mesures pour le coup qu'il méditait d'accomplir dès que la corvette aurait pris le large. Il eut la satisfaction, le lendemain, de la voir s'enfoncer dans l'horizon, et il poussa un ru-

Digitized by Google

gissement de joie en apprenant que Martinguel était bien à bord de son bâtiment.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis l'installation de Pierre auprès de Rose-Marie, ce que La Taste avait ignoré.

Ces quatre jours d'un inattendu bonheur pour le jeune marin s'étaient écoulés comme un rêve charmant. L'amour contenu de Pierre pour la jeune fille confiée à sa garde s'était développé jusqu'à des proportions immenses, en raison même de la responsabilité qui pesait sur lui et dont il était fier. De son côté, Rose-Marie, qui n'avait jamais possédé si longtemps auprès d'elle ce frère d'adoption qu'elle ne connaissait, pour ainsi dire, que sur sa réputation de vaillance et par son attachement à leur commun père, se laissa aller naïvement au sentiment de sympathie que Pierre lui inspira. Elle descendit pas à pas ce sentier fleuri qui s'ouvrait devant elle, et il se trouva naturellement, qu'après huit jours de leur commune existence, ils s'aimaient d'un égal amour, timide dans les premiers moments et respectueux encore, même après le mutuel aveu qu'ils s'en firent, tant l'âme de Martinguel emplissait toujours la maison et leur inspirait une crainte salutaire.

Pierre, qui n'avait vu aucun danger menacer Rose-Marie, depuis qu'il exerçait auprès d'elle cette douce et facile surveillance, s'était laissé à croire que Martinguel ne lui avait confié un pareil devoir que comme une épreuve. Aussi ne fut-il pas médiocrement étonné, lorsqu'une nuit il entendit à la porte de sa chambre la voix de Rose-Marie qui l'appelait.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Pierre.

— Je ne sais si c'est peur chez moi ou réalité; mais je crois bien avoir entendu des pas sous ma croisée, et un murmure dans lequel était prononcé mon nom. Si c'était notre père !

En parlant ainsi, la jeune fille tremblait.

— Si c'est notre père, tant mieux ! s'écria Pierre tout joyeux.

Puis il se souvint des dangers qui menaçaient la jeune fille, dangers qu'il avait mission d'éloigner.

— Mais il se peut que ce ne soit pas le père ! reprit-il, — et, en prêtant l'oreille, il lui sembla, comme il avait semblé à Rose-Marie, entendre en effet des pas qui rôdaient autour de la maison. — Va veiller Margot pendant que je me préparerai à ouvrir...

— Mais Margot (c'était la vieille négresse, gouvernante de la maison), mais Margot est partie depuis cette après-midi et n'a plus reparu.

Ce fut un trait de lumière pour Pierre.

— C'est bien ! reprit-il avec calme pour n'épouvanter point Rose-Marie ; je suis à toi.

Pierre sortit de la chambre avec une paire de pistolets et un long couteau dégaîné qu'il cacha sous ses vêtements.

— Entre dans la chambre, dit-il à la jeune fille, et n'en bouge.

Puis il ouvrit bravement la croisée de la chambre de Rose-Marie, sous laquelle il avait cru entendre les pas revenir obstinément, et demanda :

— Qui va là ?

Personne ne répondit ; mais Pierre crut entendre distinctement dans un massif d'arbres qui se trouvait à une dizaine de pas de la maison, le frôlement des branches qu'on écartait, et le bruit d'un pistolet ou d'un fusil qu'on armait.

Pierre ne renouvela pas son « qui vive ! », sauta de la croisée sur le sol et courut droit au massif, un pistolet dans chaque main. Il s'arrêta à deux pas du massif, écouta et essaya en même temps de percer les épaisses ténèbres qui semblaient être tombées des gros nuages qui éteignaient la lune au ciel.

— S'il y a quelqu'un là, dit Pierre, que celui-là réponde, ou je fais feu !

A ce moment, un homme s'élança du massif, d'un bond si inattendu que Pierre, surpris, recula de deux pas et sans se servir de ses armes. Dans l'obscurité et le trouble où il était, il lui fut impossible de reconnaître et même de distinguer à quel adversaire il avait affaire.

— C'est moi qui fera feu, si tu avances d'un pas, murmura l'homme.

Ce disant, il frôla Pierre de si près pour se frayer un passage, que celui-ci laissa tomber les deux pistolets et saisit par les épaules ce mystérieux antagoniste qui, se dégageant vigoureusement de l'étreinte où il était prisonnier, fit un bond en arrière pour se défendre d'un nouvelle attaque et lâcha la détente de son pistolet. Pierre sentit le souffle de la balle brûler sa tempe. La lutte devenait inégale ; Pierre n'avait plus ses pistolets, et c'était trop risquer que de chercher à les ramasser. Il ne lui restait qu'un parti à prendre, celui que lui conseillaient sa force et son agilité : se ruer sur son adversaire, le poignard à la main et réduire ce combat à un combat corps à corps.

Pierre n'hésita pas ; il bondit comme un lion sur son adversaire, mais celui-ci avait prévu cette manœuvre et évita le choc. Pierre redoutait un nouveau coup de pistolet. Le seul moyen de l'éviter, était de ne laisser aucune trêve à l'ennemi. Il fit une seconde tentative, encore habilement évitée, puis une troisième, puis une quatrième, toutes se succédant à de courts et rapides intervalles.

Enfin Pierre sentit sous sa main le corps de son adversaire, et bientôt sa poitrine contre la sienne.

La lutte ne pouvait plus être longue; tout l'avantage était au jeune marin, car cet adversaire, qui



avait si habilement évité cette rencontre, n'avait qu'un bras. Il se laissa étreindre, afin de garder libre ce bras et de pouvoir frapper, comptant sur la force de ses reins pour n'être point terrassé ; mais l'unique coup de couteau qu'il porta glissa sur l'habit de Pierre et entama à peine ses chairs. Le jeune homme riposta par un coup qui frappa son adversaire en pleine poitrine ; il sentit le sang lui jaillir au visage et lâcha le lutteur mystérieux, qui tomba sur le sol en poussant un sourd rugissement.

— Qui es-tu et que venais-tu chercher ici ? demanda Pierre en se penchant sur ce corps désormais sans défense.

— Qui je suis ? Oh ! j'aurai le temps de te le dire, avant que la mort arrive ! Je me nomme La Taste. Peut-être as-tu entendu quelquefois Martinguel prononcer mon nom.

— Jamais.

— Jamais ? Ah ! tant mieux ! Eh bien ! penche-toi vers moi, et écoute.

La Taste raconta aussi brièvement que possible l'histoire de sa trahison, l'adoption de Rose-Marie par Martinguel, les désirs qu'il avait eus de ravoir sa fille, et enfin la passion subite de Martinguel pour Rose-Marie.

— La preuve de ces révélations, poursuivit La Taste, tu les trouveras dans un papier signé par le capitaine, par Poudre-à-Canon et par moi-même. Ce papier porte ma renonciation à mes droits de père. Quant à l'amour de Martinguel pour Rose-Marie, il faut avoir la candeur d'une jeune fillle et l'insouciance d'un jeune homme de vingt ans, comme toi, pour ne point s'en être aperçu. Mais je l'ai deviné cet amour, en voyant la réserve et l'attitude de Martinguel vis-à-vis de Rose-Marie. Ce n'est pas ainsi qu'un père aime sa fille. Je le sentais bien à ce que j'éprouvais, moi...

La Taste s'éteignit en terminant ce récit, qui jeta un trouble étrange dans l'esprit de Pierre. Celui-ci, après avoir traîné le corps sous le massif d'arbres, rentra dans la maison où Rose-Marie était évanouie. La pauvre enfant, au moment où Pierre avait sauté dans le jardin, s'était agenouillée pour prier ; en entendant le coup de pistolet, elle s'affaissa sur le sol et ne sut plus rien de ce qui s'était passé. Le premier soin de Pierre fut de rappeler la jeune fille à la vie. Rose-Marie le regarda avec des yeux où se peignait la plus vive inquiétude.

— Sois tranquille, lui dit Pierre, je ne suis ni mort ni blessé, et ces gouttes de sang que tu vois sur moi sont des écorchures que je me suis faites aux piquants des raquettes et aux pointes des acacias. Quant au coup de pistolet qui t'a effrayée, ma chère Rose-Marie, c'est moi qui l'ai tiré dans le massif pour faire peur au voleur, et, après avoir longtemps attendu, je n'ai vu personne sortir de ce massif. Nous nous étions trompés, personne n'a marché dans le jardin, personne ne t'a appelée. Donne-moi un peu d'eau, que je fasse disparaître ces taches de sang.....

Pierre, on le voit, s'efforçait de tranquilliser Rose-Marie ; et ce calme qu'il voulait faire pénétrer dans l'âme de la jeune fille, il essayait de le faire entrer en lui-même. Il sentait le besoin de dissimuler et de dominer l'émotion sous l'empire de laquelle il était à ce moment. Les révélations de La Taste avaient bouleversé son cerveau. Les preuves de ces terribles aveux existaient : il s'agissait donc de les trouver. Quand Rose-Marie revint auprès de Pierre, elle le surprit fouillant, renversant, éparpillant tous les papiers qui lui tombaient sous la main.

— Que fais-tu donc là ? demanda-t-elle.

Pierre leva la tête, comme tout honteux d'être pris dans le flagrant délit de ce pillage.

— Tu ne connais pas un autre endroit où notre père serre ses papiers ? fit-il.

— Non ; ils doivent tous être ici : mais quel papier cherches-tu donc ?

Pierre laissa là ses recherches, et se retournant vivement vers la jeune fille de qui il saisit les mains dans les siennes :

— M'aimes-tu bien, Rose ? lui demanda-t-il.

— Mais certainement, répondit celle-ci en rougissant.

— Tu m'aimes à vouloir bien de moi pour ton mari ?

— Oui ; mais pourquoi cette question ?

— Parce que je voulais être sûr de ton consentement. Maintenant que tu me l'as donné, je te demande, Rose, que tu acceptes de devenir ma femme tout de suite... demain, ou plus tôt.

— Il me semble qu'il serait convenable que nous attendissions le retour du père...

— Non ! non !

— Et comment ?

— Parce que... parce que le père refuserait son consentement.

— Lui ?

— Oui, lui !

— Quelle raison aurait-il pour cela ?

— Quelle raison demandes-tu ? Ah ! si cet homme a dit vrai ; si je trouve ce papier... tu sauras, à n'en plus douter, pourquoi le père refuserait son consentement à notre union.

Pierre, en disant cela, se mit à parcourir les monceaux de papiers dont les tables et tous les meubles étaient couverts.

De quel homme parles-tu demanda Rose-Marie ?

— Je te le dirai tout à l'heure. Passe-moi ce

Digitized by Google

portefeuille, là-bas sous ta main... Bien!... Cet autre à présent, là-bas...

— Il est fermé à la clef.

— Bon signe alors! donne...

Avec la pointe de son couteau, Pierre fit sauter la serrure du portefeuille.

— C'est peut-être très-mal ce que tu fais là, Pierre.

— Voilà! voilà! s'écria celui-ci tout à coup après avoir parcouru des yeux un papier où l'encre avait vieilli; l'homme avait raison! l'homme avait raison!

Puis, mettant le papier dans sa poche :

— Maintenant, dit-il, aide-moi à ranger tout ceci.

La jeune fille était pâle et tremblante d'inquiétude, d'émotion et de curiosité. Quand ce travail de rangement fut terminé :

— Tu voulais savoir pourquoi Martinguel refuserait son consentement à notre mariage?

— Oui.

— Parce que Martinguel n'est pas plus ton père qu'il n'est le mien; parce que tu n'es que sa fille adoptive comme je ne suis que son fils adoptif.

— Qui t'a dit cela?

— Le papier que je viens de trouver dans ce portefeuille et dont l'existence m'avait été révélée.

— Que contient donc ce papier?

— La preuve de ce que j'avance : le procès-verbal de la mort de ta mère et de la renonciation de la part de son père à tous ses droits sur toi.

— Mon père a renoncé à moi. Mais mon père, où est-il? qui donc est-il?

— Ton père... commença Pierre, puis il s'arrêta tout à coup en pâlissant; il n'osa pas, il ne pouvait pas dire à Rose-Marie : « Ton père, je l'ai tué il y a une heure. » Il hésita un instant, puis murmura : — Ton père est mort depuis longtemps.

Il se fit un moment de silence pendant lequel l'esprit des deux jeunes gens battit les champs de la rêverie, sans s'arrêter à aucune pensée fixe.

— Je ne t'ai pas dit tout, reprit Pierre en rompant le premier ce silence, car tu ne sais pas encore pourquoi Martinguel ne consentirait pas à notre mariage.

— Pardon, Pierre, interrompit Rose-Marie, en admettant que je ne sois que la fille adoptive de Martinguel, je n'ai jamais connu d'autre père que lui; j'ai été élevée à l'aimer, à le respecter, et quoi que tu en dises, quel que soit mon attachement pour toi, j'attendrai le retour de celui que j'appelle encore et appellerai toujours mon père, pour obtenir son consentement.

— Il te le refusera, te dis-je.

— Mais pourquoi, mon Dieu! pourquoi?

— Parce que Martinguel t'aime... autrement qu'on aime une fille; parce que Martinguel veut t'épouser, lui...

— Grand Dieu! s'écria la jeune fille en se laissant tomber anéantie sur un siége; c'est impossible!

— Oh! rappelle-toi maintenant s'il n'est pas vrai que Martinguel n'était plus ni si tendre, ni si affectueux, ni si libre avec toi!... Rappelle-toi qu'il hésitait presque à t'embrasser... au point que tu lui demandas un jour s'il était fâché contre toi et quelle faute tu pouvais avoir commise!

Rose-Marie s'était caché le visage dans ses deux mains et sanglotait.

— Eh bien! reprit Pierre en pressant la jeune fille contre son cœur... choisis entre Martinguel et moi.

— Martinguel sera toujours pour moi mon père.

— Merci, murmura Pierre en lui baisant les mains avec tendresse; mais, à présent, tu comprends que nous ne pouvons plus demeurer sous ce toit où la colère de Martinguel plane sur nos cœurs, et est une menace pour nous.

— Que veux-tu donc faire?

— Il faut fuir. Je sais, dans le bois, non loin d'ici, mais bien caché à tous les regards, un refuge que m'a indiqué l'homme qui m'a fait toutes ces révélations. Là, Martinguel nous retrouvera mariés et trop tard pour que nous ayons rien à craindre de lui. Viens...

— Fuir d'ici! Mais c'est un crime!...

— Tu serais plus criminelle en demeurant sous ce toit qui n'est pas le tien, où la persécution t'attend peut-être après tant de soins et d'amour qui ont été le pain de ton enfance et de ta jeunesse; sous ce toit enfin, où, d'accord avec toi, j'ai trahi la confiance que Martinguel avait mise en moi... en nous!...

La passion ne doute jamais de rien; elle est éloquente, surtout quand elle est partagée. Le pire pour celle-ci est qu'elle était talonnée par ces terreurs, exagérées peut-être, que l'amour doublé d'autorité de Martinguel avait fait naître dans l'âme de Rose-Marie.

VI.

Pendant que les deux jeunes gens suivaient le chemin qui menait au fond des bois, à la cabane de La Taste, et que Margot, la vieille négresse, rentrait à la maison d'où elle avait été enlevée la veille et qu'elle ne s'inquiéta pas, tout d'abord, de trouver vide, la corvette *la Blanche* gagnait lentement, et comme à regret, son mouillage favori dans la petite anse, au fond de la baie du Galion, entre la pointe Marées et la pointe Banane.

Le cœur de Martinguel n'y tenait pas. A peine la


Digitized by Google

dernière voile fut-elle carguée et que l'ancre eut été jetée, qu'un canot se détacha du bord et conduisit le capitaine à terre. Celui-ci bondit plutôt qu'il ne courut vers la petite maison où était son trésor. A mesure qu'il approchait, une joie immense, des craintes vagues, des espérances indéfinies, partageaient tour à tour son cœur. Il s'arrêta un moment comme pour se reposer; c'était pour se recueillir. Martinguel n'osa sonder les profondeurs de l'amour qu'il ressentait, amour qui s'était creusé par le silence et par la contrainte, et dont l'absence venait encore d'élargir les abîmes.

Il se remit en route d'un pas plus mesuré, involontairement, comme si c'était un avertissement. A portée de voix de la maison, quoiqu'elle fût cachée à ses yeux par une gorge de colline toute chargée d'arbres et de plantes grimpantes, il appela Rose-Marie, puis Pierre. L'écho répéta ces deux noms, mais ne lui apporta aucune réponse. Martinguel éprouva un frisson. Il marcha plus vite alors, et arriva devant la maison, sur le seuil de laquelle il trouva, assise et rêveuse, la vieille négresse, qui répondit aux questions du maître que les « deux petits » étaient dehors, et elle continua sa rêverie, qui n'avait d'autre objet que de chercher la cause pour laquelle on l'avait enlevée et cachée la veille et pendant toute la nuit.

Martinguel entra dans la maison, puis pénétra dans sa chambre où il vit le grand désordre que nos lecteurs peuvent soupçonner et traînant sur le plancher quelques feuilles de papier oubliées. Il ouvrit les armoires, les tiroirs de ses meubles et constata l'indiscrète perquisition à laquelle ses papiers avaient été livrés. Martinguel poussa un juron furieux; puis il recommença ce que Pierre lui-même avait fait pendant la nuit; c'est-à-dire qu'il étala partout le contenu des armoires et des meubles, s'assurant ainsi qu'ils avaient été l'objet d'une fouille à fond. Il mit la main sur le portefeuille dont la serrure avait été brisée, l'ouvrit en tremblant et chercha vainement le papier que Pierre avait mis dans sa poche. Martinguel devint blanc comme un mort.

— Qui donc a osé? murmura-t-il.

La consternation du premier moment se changea bientôt en fureur. Il ouvrit un tiroir pour y prendre ses pistolets; ils n'y étaient plus.

— Mais que s'est-il donc passé ici? hurla Martinguel. Ma maison a donc été livrée au pillage!

Il appela la vieille Margot et la questionna; elle répondait toujours sur un ton hébété qui exaspérait davantage le capitaine : — « Qu'elle ne savait rien; que les *deux petits* étaient dehors. »

Martinguel faillit l'écraser d'un coup de poing; il s'élança dans le jardin qu'il arpenta à grands pas, regardant tantôt l'horizon, tantôt le ciel, tantôt la maison. Il s'arrêta tout à coup, monta sur l'appui de la fenêtre de la chambre de Rose-Marie, et remarqua, à un pied environ au-dessus de cette croisée, une écorchure qui semblait un trou de balle; la planche, formant mur, n'avait pas été traversée. Martinguel sauta prestemment à terre, et trouva la balle aplatie. C'était un indice certain; il y avait eu une attaque. De quel côté, et par qui?

Martinguel se mit à explorer tous les coins du jardin. Il aperçut, enfin, non loin du massif d'arbres, ses deux pistolets; il les ramassa et, les voyant encore chargés, il conclut qu'un grand malheur était arrivé à Pierre, et par conséquent à Rose-Marie. Une sueur froide couvrit le front de Martinguel, et ses yeux se voilèrent.

— Mon Dieu! murmura-t-il, mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?

Après un moment de repos, il recommença ses perquisitions et trouva sur le sol des traces de sang; il suivit ces traces; elles le conduisirent au massif d'arbres. En écartant les premières feuilles, il lui parut entendre un râle de mourant. Martinguel arracha les branches et se trouva en face d'un cadavre qu'il releva; il reconnut La Taste. Son émotion fut si grande qu'il lâcha presque ce corps qui conservait encore un souffle de vie. Il le porta près d'un ruisseau qui coulait à quelques pas plus loin, aspergea d'eau son visage, et lava sa blessure dans laquelle était resté planté le couteau de Pierre.

La Taste sembla reprendre connaissance; ses yeux vitreux s'entr'ouvrirent; ses lèvres sèches et bleuâtres se décollèrent; il aspira l'air.

— Qui êtes-vous? murmura-t-il.

— Peux-tu me dire ce qui s'est passé ici? demanda Martinguel assis par terre et tenant la tête de La Taste appuyée contre sa poitrine.

Dans les quelques paroles entrecoupées de hoquets et de longs silences que le moribond articula avec peine, Martinguel apprit toute la vérité : la révélation de La Taste, la découverte du papier par Pierre, la fuite des deux jeunes gens. Il n'y avait pas à songer à ranimer ce cadavre qui semblait n'avoir ressuscité pendant quelques minutes que pour jeter la lumière dans les esprits troublés de Martinguel. La Taste poussa un long soupir, entr'ouvrit les yeux une dernière fois, parut reconnaître le capitaine, sourit de joie et expira.

Martinguel repoussa le corps de La Taste, et se leva exaspéré de ne savoir pas, de ne pouvoir pas deviner le chemin qu'avaient suivi les deux fugitifs. La vieille négresse, à la vue du cadavre de La Taste, avait perdu un peu de son hébêtement. Pressée de questions par son maître, elle expliqua peu à peu comment ce même homme, qu'elle venait

Digitized by Google

de voir mort, l'avait enlevée et cachée pendant toute l'après-midi de la veille et pendant la nuit qu'elle avait passée hors de la maison. Margot raconta ensuite qu'elle était parvenue à s'échapper par une croisée, et qu'en arrivant elle n'avait plus retrouvé Pierre ni Rose-Marie.

— Pourrais-tu me conduire à l'endroit où l'on t'a tenue enfermée?

— Je le crois.

— Marche, je te suis.

Martinguel avait le pressentiment que les deux fugitifs avaient dû se réfugier dans la maison de La Taste, la même où Margot avait été prisonnière. Il partit sur les pas de la vieille négresse qui lui dit tout à coup :

— Voulez-vous prendre le chemin le plus court, à travers les bois et les halliers?

— Le chemin le plus court, soit. Mais comment connais-tu ce chemin?

— Ah! c'est qu'il n'est pas loin d'un camp de nègres *marrons*.

— Tu es donc en rapport avec ces marrons?

— Oui, mon fils est depuis un an au milieu d'eux.

— Prends ce chemin, alors.

—Par là, c'est à peine à un quart d'heure d'ici, tandis que par la route des *blancs*, il y en a bien pour trois heures.

Le chemin que Martinguel suivait en compagnie de la vieille négresse était coupé de rochers à pic et de ravines. Pour franchir l'un de ces abîmes dont le fond était sans doute inconnu à l'œil humain, il fallait traverser un pont formé par un arbre dont les branches abattues par quelques coups de vent, — Dieu sait à quelle époque! — avaient pris racine au bord opposé à celui où le tronc avait ses assises dans un terrain de roches. Ses branches s'étaient arquées comme si le travail humain s'était mêlé de de leur donner cette grâce et cette force. Ce passage n'était pas sans danger; il ne devait pas avoir tenté les jeunes fugitifs, à supposer qu'ils l'eussent connu.

Ceux-ci avaient pris, en effet, sur les indications fournies par La Taste à Pierre, la route des *blancs*, comme avait dit la vieille négresse, et ils allaient cheminant d'un pas paisible, non pas sans tourner souvent la tête du côté de la maison qu'ils venaient d'abandonner, comme s'ils avaient au cœur une chaîne qui les y retînt. Pierre avait dû, sur les instances de Rose-Marie, lui raconter les événements de la nuit, son combat contre un ennemi invisible et inconnu, la mort de celui-ci et finalement les révélations qui avaient présentement une influence si grande sur leur destinée. Seulement Pierre avait cru devoir encore cacher à Rose-Marie le nom de cet antagoniste. Les dangers courus par le jeune homme avaient surexcité la sympathie de Rose-Marie, attendri son cœur et étouffé les derniers scrupules de sa conscience à l'endroit de sa fuite.

Martinguel était arrivé à la maison de La Taste, dans le court espace de temps que la négresse lui avait dit. La maison était close; seulement les jalousies d'une des croisées étaient brisées. Margot lui dit que c'était par là qu'elle s'était évadée. Le sol portait encore les preuves de sa chute. Martinguel parvint, avec son adresse de marin, jusqu'à cette croisée élevée de quelques pieds au-dessus de terre, pénétra dans la maison et, par l'intérieur, ouvrit la porte. Il fit entrer et enferma dans une chambre Margot, qui ne comprenait rien à ces emprisonnements auxquels on la condamnait depuis la veille. Cela fait, Martinguel s'assit et chercha à donner un peu de calme à son esprit.

Il n'y avait guère plus d'une demi-heure qu'il était là, plongé dans un abîme de chagrin et de réflexions, lorsqu'il entendit un duo de voix dans un petit sentier tortueux qui enveloppait la maison comme une enceinte de verdure. Il se dressa pâle, ému, porta la main à son cœur pour en comprimer les battements et s'avança vers la porte. A travers les jalousies, il entendit les voix plus distinctement et reconnut Pierre et Rose-Marie, qui n'étaient plus qu'à quelques pas de lui.

Martinguel poussa les deux persiennes de la porte et apparut sur le seuil dans la majesté de la colère et pareil au fantôme du remords dans un rêve.

Rose-Marie s'élança et tomba aux genoux de Martinguel en criant :

— Mon père, pardonnez-moi!

Pierre voulut faire un pas; le regard du capitaine le cloua à sa place. Il courba humblement la tête et demeura morne et silencieux.

— Relève-toi, dit Martinguel à Rose-Marie, sans se baisser pour l'y aider.

— Me pardonnez-vous, mon père, mon tendre père! vous à qui j'ai, toute ma vie, donné ce nom, à qui je le donnerai jusqu'à la fin de mes jours, vous que j'ai aimé, que j'aime encore autant que je vous ai vénéré... me pardonnez-vous?

X. Eyma.

(La suite au prochain numéro.)

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON

Digitized by Google

LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Aujourd'hui, pour faire des modes, il faut avoir avant tout l'esprit d'invention. La véritable élégance semble consister dans une variété perpétuelle de la forme des vêtements. Les modèles nouveaux ne font de l'effet qu'à la condition de ne ressembler en rien à ceux qui les ont précédés la veille. Les transitions brusques jouissent d'une grande faveur. Ce n'est pas sans raisons que les magasins (et nous par conséquent) nomment leurs vêtements des costumes; ils sont en vérité des costumes, car les formes d'habillements espagnols, italiens, suisses, arabes, turcs, vénitiens, époques Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et même en remontant plus loin, François Ier et Henri IV, se trouvent mêlées à tout ce qui se taille pour vêtir nos élégantes de 1864. Les coupeurs des grandes maisons doivent faire des études d'après les gravures anciennes, on ne sait plus où s'arrêtera cette passion d'originalité qui se développe avec des proportions grandioses. Aucune femme ne saurait se passer en ce moment d'un journal de modes, si elle veut être un peu au courant, et il faudrait prendre la parole pendant plusieurs heures pour répondre à cette question traditionnelle : Que porte-t-on ?

En réalité tout se porte, pourvu que ces choses indispensables au goût du jour soient respectées : ampleur et longueur pour les vêtements; bijoux mignatures et formes extrêmement petites pour les coiffures.

Eh bien! il faut en convenir, nos modes sont charmantes malgré toutes ces fluctuations et peut-être à cause d'elles. Nous aurions tort de nous plaindre; nous surtout articles de modes qui sommes devenus indispensables.

Pour donner à nos lectrices un aperçu fidèle des toilettes que l'on emporte aux Eaux (grande question du moment), nous avons été remplir le carnet de notes dans les magasins de *Gagelin Opigez*. Voici une partie de notre butin.

En robes de ville : Une robe de moire, nuance gris perle, garnie en fer de lance avec des taffetas écossais vert et bleu; une cordelière de soie épaisse entoure toutes les coupures du taffetas et borde le bas du jupon. Le corsage à basque, en trois pans, est orné de même. Cette toilette est d'un très-joli effet.

Une seconde est de taffetas rose de Chine, zébré de petits feuillages verts de demi-tons. La jupe est garnie d'une frange de chenille assortie au dessin, laquelle est posée en ondulation. Le corsage est fait à revers, la frange suit les revers, le tour du cou, et forme des épaulettes. Les manches sont longues et étroites, tailladées à l'espagnole au poignet et garnies de franges.

Une troisième est de la forme que Gagelin nomme *baldaquin*, elle est de taffetas lilas de Perse; il y a dans le bas une riche garniture de passementerie et perles de jais, entourée de volant de guipure. Le corsage est arrondi par devant et forme, derrière, une basque à pan d'une seule pièce garnie exactement comme le jupon. Les manches à coude.

En toilettes de voyage : Un costume de foulard, nuance *amande*. Jupe ornée, en bas, de motifs de taffetas bleu, brodés de vert; casaque flottante de même étoffe ornée de médaillons et épaulettes pareilles. Ceinture à trois pointes, brodées dans le même goût avec franges et glands assortis.

Deuxième costume : De poil de chèvre fond blanc semé de fleurs groseille et vert. Jupe unie, entourée de trois rangs de ruches de taffetas avec petite dentelle. Paletot-rotonde à manches à gros grain noir, avec un haut volant de dentelle lama et un chef de passementerie.

Le pardessus *muscadin*, de la maison *Gagelin*, est un des succès de la saison; il est recouvert d'une basque-habit garnie de franges. On le fait de soie noire ou drap cachemire très-léger. Des médaillons de passementerie et quelques beaux boutons complètent son ornementation.

Ainsi qu'on peut le voir, d'après nos descriptions et nos gravures, la passementerie s'emploie énormément. Les cordelières torsades qui viennent d'augmenter les matériaux de décoration et seront fort en vogue pendant toute la saison, elles ont été éditées ces jours derniers par les magasins de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6.

Les cordelières vont à toutes les étoffes un peu solides, telles que le taffetas, le foulard, la grenadine, le poil de chèvre, le mohair et le linos.

Pour les tisus plus légers, la *Ville de Lyon* a des ruches à gros plis en rubans de toutes nuances, et des agréments de perles et dentelles délicats et légers. Les franges effilées avec tête de galon à jour sont très-convenables pour orner les robes de mousselinette, de barége ou d'alpaga satiné.

Nous signalons encore toute une série de nouveaux boutons qui sont très-appréciés dans l'ornementation des corsages à gilets et des vestes de fantaisie. Ces boutons sont incrustés de perles de jais, d'acier, etc., il y

Digitized by Google

en a de toutes les grosseurs, de manière que le gilet, la ceinture et les manches soient identiques avec la robe ou avec la confection, tout en se diminuant de volume. Les garnitures de boutons sont ordinairement accompagnées d'une frange à gros grains.

Nous allons toucher à la question des chapeaux. Leur forme a complétement changé depuis six semaines. Les modèles élevés sur le milieu, sont décidément abandonnés. Le devant de la passe incline un peu sur le front, les côtés sont fuyants et abondamment garnis à l'intérieur. Les bavolets ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, il y a beaucoup de chapeaux pour lesquels on les supprime complétement, en mettant à la place qu'ils occupaient jadis, des boucles de rubans retombant sur les cheveux.

La manière dont on se coiffe à présent devait nécessairement amener cette réforme du bavolet, qui n'avait plus sa raison d'être avec des coques de cheveux d'un volume considérable.

Voyons maintenant comment notre *diva* des chapeaux, madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, compose ses nouveautés ainsi modifiées :

Voici quatre modèles :

Le premier est en crêpe de paille, la calotte est bouillonnée de tulle et crêpe, le dessus de la passe est orné de velours bleu et d'une aigrette bleue et paille soutenue par une coquille de nacre, une dentelle, posée en filet, dépasse la calotte et revient sur les cheveux, les brides sont bleues, à l'intérieur il y a du tulle paille et des fleurs d'hépatites en velours bleu.

Le deuxième chapeau est en tulle brodé de jais blanc ; sur le côté gauche de la passe, se trouve une branche de fleurs d'acacias blanc rosé ; le bavolet est remplacé par des coques de ruban, à l'intérieur se trouvent des ruches de tulle et des fleurettes mélangées de jais blancs.

Le troisième chapeau est en paille gauffrée ; le dessus est orné d'un groupe de blé et fleurs des champs ; le bavolet, très-court, est de taffetas et crêpe maïs, les brides sont de taffetas maïs ; l'intérieur, de tulle et crêpe, est garni de fleurs des champs.

Enfin le quatrième modèle est de crêpe blanc, bouillonné de tulle, garni dessus et dessous par des guirlandes de clochettes ponceau. La calotte, à fond mou, est recouverte d'une pointe de dentelle blanche, frangée d'effilé de soie, qui retombe en arrière sur les cheveux.

Malgré la petite circonférence des chapeaux actuels, on emploie beaucoup de fleurs pour les décorer, les cerises et les graines réussissent sur la paille et sur les chapeaux blancs.

Madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, a fait de très-jolis mélanges en épis maïs et fleurs des champs. Des groupes de chardons piquants avec fleurs de fantaisie et des bouquets d'œillets et jasmin à feuillage recouvert de gouttelettes sont choisis chez la même fleuriste par nos modistes les plus en renom.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit, il y a quelques jours, au sujet des chapeaux ronds. Le succès de ce genre de coiffure augmente chaque année, on ne porte point d'autre chapeau en voyage et à la campagne.

La maison *Desprey*, aux Amazones, boulevard des Italiens, est pour beaucoup dans cette vogue ; elle a fait du chapeau rond une coiffure tout à fait jolie femme, il n'est donc point probable que les femmes songent à renoncer à une mode qui les embellit et les rajeunit par son aspect dégagé et gracieux.

La chaleur oblige beaucoup de personnes à abandonner momentanément le corset de flanelle hygiénique de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, mais c'est pour adopter les ceintures brassières, Isabelle et Gabrielle, de la même maison.

La ceinture Gabrielle est confectionnée pour aller avec les formes de robes qui portent le même nom. Elle allonge et amincit la taille, nous la recommandons ainsi que le relève-jupe duchesse, charmant petit ustensile dont aucune femme soigneuse ne peut se passer avec les jupes traînantes.

Les nécessaires de voyage doivent contenir de la parfumerie choisie dans une bonne maison. A ce sujet, nous rappelons les produits Oriza de la maison *L. Legrand*, qui réunissent toutes les qualités hygiéniques et de haute élégance.

Pour permettre à sa nombreuse clientèle d'apprécier les produits Oriza, la maison *L. Legrand* a préparé des boîtes en cartonnage avec spécimens des principaux articles : la crème Oriza de Ninon de Lenclos, le savon Oriza, la pommade Oriza-fluid, l'eau parfumée extrait Oriza-Lys pour le mouchoir, et l'Oriza-Poovders, poudre de fleurs de riz. Ces boîtes coûtent 20 francs. On peut se les procurer dans la maison *L. Legrand* directement et à la parfumerie de la Chaussée-d'Antin n° 4.

La parfumerie Oriza, fabriquée à froid, ayant pour base principale le riz de la Caroline, est adoucissante et rafraîchissante ; ses bons effets sont vite appréciés en été, lorsque la peau, sans cesse imprégnée de moiteur, est si facile à irriter. C'est surtout dans cette saison qu'il faut se garder d'employer de la parfumerie commune qui pénètre par les pores et peut causer des préjudices sérieux.

Nous remettons à notre prochain article les détails de la lingerie élégante qui nous est montrée dans les magasins de la *Balayeuse*. Une quantité de ces objets doivent faire partie des toilettes de soirées d'été, et comme ils méritent d'être décrits avec soin, nous croyons être agréable à nos lectrices en gagnant quelques jours, afin de leur livrer de la nouveauté tout à fait inédite et parfaitement d'actualité.

Marguerite DE JUSSEY.

Digitized by Google


cam-

l des
lle a
jolie
nmes
et les

ban-
nique
c'est
ielle,

avec
e al-
ainsi
nsile
ec les

par-
nous
and,
aute

cier
des
naux
sa-
mée
ders,
ancs.
d di-
Antin

pour
nte et
n été,
est si
qu'il
nmune
judices

ails de
maga-
doivent
ils mé-
agréa-
alin de
arfaite-

SEY.

Digitized by Google



Lamoureux imp. r. Lacépède. 18. Paris. Ad. Goubaud Ed. à Paris

746 bis

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Coiffures et Lingerie de la **Balayeuse**, Place Vendôme N.° 4.

Costumes d'Enfants de la M.on A S.t Augustin, r. N.e S.t Augustin, 63.

Entered at Stationer's Hall LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu. 92

Toilettes de R. Lhopiteau. Robes de Pauline Couter. r. Vivienne. 41.

Modes de M.mes Coutot et Morison. r. Monsigny. 8 – Fleurs de Perrot Petit et C.ie rue N.ve S.t Augustin. 20.

Parfums de Legrand f.r des Cours de France d'Allemagne et d'Italie r. S.t Honoré. 207.

Foulards du Comptoir des Indes. B.d de Sébastopol. 129 | Sous-jupe acier E. Creusy. Rue Montmartre. N.o 133.

Entered at Stationer's hall — LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W.C. — MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google

Digitized by Google

GRAVURE DE MODES N° 746.

TOILETTE DE JARDIN. — Chapeau de paille, bords cambrés, forme un peu conique. Sur le devant il y a un nœud très-fourni de coques doubles en ruban de taffetas, avec une touffe de plumes noires surmontée par des plumes de faisan posées en aigrette, mais un peu de côté. Le ruban se continue autour du chapeau et se croise derrière. Une frange de jais garnit le bord du chapeau.

Paletot et jupe d'alpaga, garnis de biais de taffetas de couleur, bordés d'un plissé très-bas.

Le paletot est presque *ajusté*.

La jupe, derrière, forme des larges plis à partir de la taille.

La manche est droite et à coude.

La jupe de la robe est garnie, en bas, de biais découpés comme un lambrequin *retourné* avec une pique sur chaque lé.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de crêpe blanc. Le dessus de la passe est de tulle plissé en éventail, qui se continue en bouillonné dessous. Le reste du chapeau est uni à plat. Au *pied* de la passe il y a, sur la tête, de larges coques de ruban avec des pensées de nacre qui s'étalent sur une fanchon de dentelle noire. Un effilé borde le devant de la passe et vient contourner la fanchon. Une dentelle avec effilé forme le bavolet. Un groupe de pensées en nacre est au milieu du bouillonné de tulle qui remplit le dessous.

Brides de taffetas.

Corsage-habit de taffetas, avec deux pans qui partent des pointes des côtés et descendent jusqu'à l'ornement de la jupe. Le corsage et les pans sont encadrés par des biais de taffetas noir, bordés de petites ruches de taffetas blanc.

Manches droites et étroites.

La jupe et le gilet sont de taffetas à petits carreaux. La garniture se compose de biais de taffetas *noir*, coupés en pointe unie en haut, et en pointes fendues en V en bas, puis repliées l'une sur l'autre. Ces biais sont bordés de ruches blanches.

EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 746 *bis*.

N° 1. Bonnet de tulle illusion, orné sur un fond tombant par une fanchon de taffetas bordé d'une frange de soie ; il y a sur le devant une ruche de blonde accompagnée d'une touffe de coques de ruban.

N° 2. Coiffure de jardin. *Catalanne* de tulle de soie semé de gros pois et encadrée d'une blonde. Cette catalanne se coupe très-longue derrière et en pointe ; elle est encadrée d'une haute blonde formant coquillé sur le front à côté d'une aigrette de ruban un peu couchée de côté.

N° 3. Bonnet de tulle de soie formant de petits bouillonnés coupés en travers par des entre-deux de blonde ; chaque bouillonné est barré de petits velours ; choux de blonde et de velours sur le devant. Un chou de petits velours complète la partie formée d'entre-deux et de bouillonnés. Un nœud de ruban encadré de blonde se pose sur le *poignet* qui soutient le fond de tulle uni. Brides de ruban encadré de blonde.

N° 4. Coiffure de soirée, composée devant moitié par un coquillé de ruban et moitié par un coquillé de blonde enlacé par un cordon de perles de couleur.

N° 5. Veste *senorita* de mousseline, orné d'entre-deux brodés entourés par un biais de nanzouk piqué, posé en ondulation sur le côté de ce biais ; on ajoute trois rangs de soutache de couleur. Même genre d'ornement en haut et au bas des manches. Gilet assorti de mousseline soutachée.

N° 6. Veste de nanzouk garnie devant par des bouillonnés séparés par des barrettes de nanzouk double et piqués aux bords. Un tuyauté de nanzouk encadre la veste, le bas des manches et les entournures.

N° 7. Col de toile brodé et manche assortie de nanzouk, ornée sur le côté et au poignet par une bande de toile brodée encadrée de valenciennes.

N° 8. Col de toile à coins pointus et rabattus terminés par une haute valenciennes. Sous-manches avec poignets assortis.

N° 9. PETITE FILLE DE HUIT ANS. Robe d'alpaga. Corsage bernois sans manches et soutenu simplement par des bretelles bordées d'un tuyauté de même étoffe monté à plis, entre chacun desquels on pose un petit velours. Jupe ornée par deux volants à plis accompagnés de velours. Trois rangs de soutache, de même couleur que les velours, sont posés au-dessus des volants. Guimpe et manches à plis suisses.

Basquine d'alpaga garnie d'un damier de taffetas noir posé sur les poches, vers l'encolure, en haut et au bas des manches. Chapeau de paille écrue, à forme haute, entourée de taffetas. Touffe de plumes devant.

N° 10. PETITE FILLE DE QUATRE ANS. Jupe ornée d'un volant de taffetas surmonté de soutache. Corsage plat décolleté carrément et garni par une ceinture de taffetas ; vers l'encolure biais de taffetas, même biais au bas des manches.

BAINS D'EMS (DUCHÉ DE NASSAU).

Les Eaux d'EMS appartiennent à la classe des Eaux alcalines chlorurées carboniques fortes ; elles sont précieuses parce qu'elles tiennent en dissolution l'élément alcalin qui affaiblit l'économie et l'élément chloruré qui la reconstitue ; l'abondance des gaz en rend d'ailleurs la digestion très-facile.

La cure à Ems, en raison de l'excellente organisation de l'établissement thermal, peut se faire avec autant de succès au printemps qu'en été ; il est même une foule de cas où les mois tempérés de la saison conviennent mieux au traitement de beaucoup de maladies.

Le *Kurhaus*, ses halles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, le pavillon d'inhalation, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques salons du Kursaal, tout est réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs ; c'est l'établissement modèle par excellence.

Trajet de Paris à Ems, par Cologne, en quatorze heures, billet direct.

Toutes les Eaux du duché de Nassau se trouvent à Paris, rue de la Michodière, 11, au dépôt de la Compagnie hydrologique allemande.



Courrier de Paris.

Ce n'est pas de Paris que nous viendront les nouveautés pendant cette saison. J'ai déjà eu plus d'une occasion de vous signaler comme un symptôme d'été la manie des *reprises* dont sont possédés les théâtres. Tous les ans, à vrai dire, c'est la même chose; ce qui n'empêche pas que, tous les ans, on se récrie comme si c'était vraiment quelque chose de nouveau que cette vieille habitude; mais cela fait passer le temps, et c'est une occasion de gémir que se gardent de laisser passer chroniqueurs et critiques. Tâchons de ne pas imiter ce que nous blâmons chez autrui, et de ne parler du fait que pour constater les *reprises* de la *Nonne sanglante* à la Porte-Saint-Martin, de la *Prière des Naufragés* à l'Ambigu-Comique, de *Paris la nuit* à la Gaîté, de l'*Éclair* à l'Opéra-Comique, etc., etc. J'en passe et des moins bonnes. Si cela réussit, et même puisque cela réussit, tout est pour le mieux. Il est évident que, si la Porte-Saint-Martin, l'Ambigu et la Gaîté font de si grosses reprises, c'est que ces reprises remplissent leurs salles. Il n'y aurait à cela qu'une petite observation: pourquoi tant de reprises, qui impliquent évidemment disette de bonnes pièces, au moment où l'on va entrer dans la pratique de la liberté des théâtres? Que feront alors les théâtres qui vont venir, puisque les anciens ne trouvent pas de bonnes pièces à se mettre sous la dent? La question est peut-être indiscrète; mais j'ai cru devoir la poser; l'avenir, et un avenir prochain, y répondra.

Quant à la reprise de l'*Éclair*, c'est une autre affaire; en temps ordinaire même, personne ne s'en plaindrait; dans la circonstance où ce chef-d'œuvre a été amené sur la scène, il faut en féliciter l'Opéra-Comique qui rendait hommage au compositeur de génie de qui l'on célébrait un funèbre anniversaire. Devant une salle comble et au milieu d'applaudissements éclatants on a chanté la musique d'Halévy et lu en son honneur des stances qui ont donné le frisson aux trois mille spectateurs réunis dans cette salle littéralement trop petite. Ajoutons que l'Empereur et l'Impératrice assistaient à cette représentation d'honneur; Leurs Majestés avaient tenu, il y a un an, cela est bon à noter pour l'art, à voir couronner le buste de Boïeldieu, le soir de la millième représentation de la *Dame Blanche*.

Les belles stances, lues à l'Opéra-Comique le 27 mai, sont de M. Léon Halévy. Quelqu'un a dit et répétons-le: « le cœur d'un frère les a dictées, la plume d'un vrai poëte les a écrites, » ces stances, qui évoquaient autour du buste qu'on allait couronner toutes les créations du maître. Nous ne pouvons malheureusement citer toutes ces stances ici, — aujourd'hui du moins, — mais jugez:

Sors, Ginévra, sors de la tombe,
Comme si Guido t'appelait;
Catarina, Gérard succombe,
Viens! son dernier vœu t'appelait.

Noble Odette, vierge guerrière,
De Charles le cœur et le bras,
Eléazar, ô tendre père,
Rachel, non, vous ne mourrez pas!

L'art dévore au feu qu'il allume
Ses plus grands, ses plus chers enfants;
Mais du foyer qui les consume
Sortent des germes fécondants!...

Un début heureux a eu lieu à l'Opéra, dans *Guillaume Tell*, celui de madame Marie Pascal. La débutante est Italienne; mais on ne s'en apercevrait pas à sa prononciation qu'elle a perfectionnée en faisant son stage sur plusieurs de nos grandes scènes de province. Madame Marie Pascal a été adoptée franchement par le public. Bonne nouvelle à propos de l'Opéra. L'*Africaine* sera représentée sous le titre de *Vasco de Gama*, et les répétitions commenceront au mois de juillet. Les oreilles du public étaient depuis si longtemps familiarisées avec ce titre de l'*Africaine*, que celui de *Vasco de Gama* fera croire à un autre opéra, et vous verrez qu'il y aura des gens pour dire: décidément on ne jouera jamais l'*Africaine*. Cette fois ils auront raison.

Le *Théâtre-Lyrique-Impérial* a repris les *Noces de Figaro* avec une distribution nouvelle: madame Faure-Lefebvre a succédé à madame Ugalde dans le rôle de Suzanne, mademoiselle de Maësen a repris celui de la comtesse; quant à madame Miolan-Carvalho, elle a conservé celui de Chérubin qui lui appartient et par droit de conquête et par droit de talent. M. Cœuilte, qui appartenait cet hiver au théâtre d'Angers, a chanté *Faust* ces jours derniers à côté de madame Carvalho.

Les *Folies-Dramatiques* n'ont pas voulu être en reste avec les *Variétés*, qui ont représenté les *Coiffeurs*; elles se sont empressées de leur opposer les *Calicots*, et en même temps les *Profits de la guerre*, de madame Rouy. Les bons gros rires ont accueilli la farce; les sourires ont été pour la comédie, un rien brodé à jour, par une femme d'esprit, qui en a eu plus que de coutume cette fois.

Mais si, comme je le disais en commençant, ce n'est pas Paris, d'où viendront les nouveautés cet été, elles viendront, à coup sûr, de Bade où l'on paraît devoir s'amuser à cœur joie, — dramatiquement parlant. Lisez plutôt ce programme, et dites-moi si jamais on pourrait trouver une autre expression que celle « d'alléchant » pour caractériser ce programme.

Le théâtre de Bade aura, pour ainsi dire, trois sessions dans sa saison: session de l'opéra-comique français; session de l'opéra italien; session de la comédie française.

Les pièces inédites, expressément composées pour Bade, dont on aura la primeur, sont:

De par le roi, 1 acte de MM. Laurencin et feu Ancelot, musique de M. G. Hequet. — La *Fleur de Lotus*, 1 acte de M. J. Barbier, musique de M. Prosper Pascal. — Le *Rouet*, 1 acte, paroles de M. Michel Carré, musique de madame la vicomtesse de Grandval. — Le *Livre rose*, comédie en 1 acte de M. A. Decourcelles. — *Il ne faut pas se jouer aux jeunes filles*, 3 actes, par Ernest

Digitized by Google

Feydeau. — Les *Curiosités de Jeanne*, 1 acte, par M. Verconsin.

Les artistes engagés pour l'opéra-comique sont :

MM. Jourdan, Warnots, Crosti, Reynal, Jules Petit, Sainte-Foy, Guerrein, Legrand; mesdames Faure-Lefebvre, Henrion, Géraldine, Bodin, Doria, Duclos, Tillemont.

Pour l'opéra italien :

MM. Naudin, Léon Duprez, Delle-Sedie, Agnesi Frizzi, Fallar, Arnoldi, Mercuriali; mesdames Charton-Demeur, Marie Battu, Giulia Sanchioli, Vestri.

Pour la comédie française :

MM. Bressant, Régnier, Richard, Victor Henry, Vallière, Frain, Philippe; mesdames Madeleine Brohan, Angèle Brémond, Cécile Germa, Hortense Damain, Garait, Chollet-Monrose.

A quoi servirait d'ajouter un peu de prose saupoudrée d'épithètes à un pareil programme? On n'en atteindrait pas la hauteur. Ce programme, en effet, se présente assez bien de lui-même, et je m'imagine qu'il aurait le droit de s'écrier, — si comme les muets de *Ruy-Blas*, il n'était pas muet : — *moi seul et c'est tout dire.*

C'est peut-être une manière de réclame, mais l'idée est drôle et je ne vois pas pourquoi je ne la glisserais pas à ciel ouvert dans ce courrier. A propos d'un vol commis récemment au magasin d'horlogerie du *Nègre*, situé vous savez bien où, et dont, en tout cas, vous avez entendu parler, — à propos de ce vol, dis-je, un journal rapportait que des partisans de l'esclavage avaient essayé, il y a quelques années, d'abuser de cette enseigne pour effrayer les nègres en leur montrant, sur des épreuves photographiées, quel était le sort réservé aux esclaves devenus libres sur le sol français et condamnés à marquer l'heure par un procédé barbare.

D'un nègre à qui l'on met une horloge dans le ventre, à un cheval de course, il n'y a pas l'épaisseur d'un jockey. Or donc, la transition pour vous parler du *grand-Derby* et des *Oaks* en Angleterre, est très-facile. Je ne vous en parlerais pas, si je n'avais à signaler à propos de ces courses trois incidents fort tristes à mon avis : le premier, c'est que la somme gagnée par le vainqueur du *Derby* s'est élevée à 1 250 000 francs; c'est beaucoup trop risquer sur la rapidité des jarrets d'un cheval, quand il y a tant de gens qui meurent de faim en Angleterre. Le second incident, fort regrettable, est que la course des *Oaks*, ayant été gagnée par une jument appartenant à M. le comte de la Grange, les Anglais se sont formalisés d'être vaincus par un cheval français et qu'il a fallu l'intervention de la police pour protéger le cheval et le jockey exposés à de mauvais traitements. Enfin le troisième accident est raconté ainsi par un journal de Londres : « Hier soir, en venant du derby, une voiture de plaisir de M. Hewlett traversait Wandiworth-Common, quand un fumeur imprudent laissa tomber sur la voiture un cigare allumé. La paille s'alluma rapidement, et mit le feu aux rideaux de l'omnibus et aussi aux robes de quelques-unes des femmes qui se trouvaient dans l'omnibus. On eut une grande difficulté à retirer les pauvres victimes. Une dame et deux demoiselles ont été si grièvement brûlées qu'on craint qu'elles ne puissent survivre à ce terrible accident.

Sans empiéter sur les droits de mon habile collaborateur chargé de rendre compte de l'Exposition, je demande à raconter une anecdote que l'Exposition me remet en mémoire. Ce récit ne gênera en rien les appréciations de M. Destigny sur le Salon.

Napoléon Ier, qui n'avait jamais eu la patience de poser, regrettait de ne pas avoir son portrait peint par David. Il fut bien étonné d'apprendre que David l'avait peint en pied et de grandeur naturelle. L'Empereur voulut voir l'ouvrage et le trouva superbe. Le tableau répresente Napoléon debout, au moment où il quitte son bureau, après avoir passé la nuit au travail, comme l'indiquent les bougies presque entièrement consumées.

L'Empereur, enthousiasmé, se tourne vers David :

— Mais, David, pour qui ce portrait, dit-il? Ce n'est pas moi qui vous l'ai commandé?

— Sire, répond David, il est destiné au marquis de Douglas.

A ce nom, l'Empereur fait un mouvement brusque, et s'écrie en fronçant le sourcil :

— Comment, David, c'est pour un Anglais?

— Sire, c'est pour un des plus grands admirateurs de Votre Majesté, répond David.

— Cela se peut, mais je n'en crois rien, reprend Napoléon.

— Pour l'homme qui apprécie le mieux les artistes français, ajoute l'artiste.

— Le mieux? Après moi, dit l'Empereur avec brusquerie.

Pour tout arranger, l'idée d'un achat vient à Napoléon qui propose à David 30 000 francs.

— Je ne puis accepter, répond le peintre, il est vendu, et j'ai reçu l'argent.

— David, s'écrie l'Empereur, je rendrai au marqnis son argent, mais il ne faut pas que ce portrait aille en Angleterre.

— Sire, vous ne voudriez pas me déshonorer!

— A Dieu ne plaise, David ; mais ils ne l'auront pas!

Et, au même instant, Napoléon lança un violent coup de pied au milieu du tableau et creva la toile, en répondant avec exaspération :

Ils ne l'auront pas!

Et il sortit du salon, en laissant tous ceux qui étaient présents immobiles et stupéfaits. Le lendemain, l'Empereur faisait appeler le grand artiste aux Tuileries, et tout était apaisé. A quelque temps de là, David recevait le brevet de commandeur de la Légion d'honneur, avec le titre de baron de l'Empire, et prenait pour armoiries celles que l'Empereur lui avait lui-même indiquées : — Une palette de sable placée sur un champ d'or avec le bras du vieil Horace tenant les trois épées qu'il destine à son fils.

Quant au tableau, raccommodé et restauré par David lui-même, il fut envoyé un peu plus tard au marquis de Douglas, et sa famille le possède encore aujourd'hui. Avant de le livrer, cependant, le peintre en fit quatre copies. — J'ai dit.

X. Eyma.


Digitized by Google

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1864.

(Quatrième article.)

Nous voici devant les *Deux amies de pension* (429), de M. COMPTE-CALIX (de Lyon), sujet plein d'enseignement pour les chefs de famille dont l'ambition, pour leurs enfants, les demoiselles surtout, est trop souvent irréfléchie. — Deux jeunes filles de même âge, l'une vêtue avec luxe et l'autre dans une robe noire des plus simples que protége le tablier de soie de l'ouvrière, se tiennent étroitement embrassées... La scène se passe dans une mansarde où une attentive propreté ne parvient qu'avec peine à dissimuler le dénûment. Un fauteuil, un seul, et, devant ce meuble indispensable, soigneusement épousseté, un métier à tapisserie où l'aiguille tient à la laine; voilà les témoins éloquents de l'ordre et du travail, les garants les plus sûrs de la vertu dans la misère. — La riche visiteuse va partir; je dis *riche*, car sa mise le prouve et plus encore la présence du laquais qui l'attend sur le palier de cette chambre haute; — elle va partir, et la pauvre orpheline, amaigrie prématurément par la souffrance et la gêne de chaque jour, semble comprendre, pour la première fois, que l'*égalité* qui régnait, à leur pension, entre les deux amies, n'est plus qu'une dérision amère dans la vie réelle... Les relations de franche amitié ne sont pas même de trempe assez forte pour résister longtemps au frottement des différences sociales... Elles vont donc se séparer, cette fois, sans retour; j'en juge par l'amertume de leurs adieux.

Cette page n'est pas seulement un chef-d'œuvre, monsieur COMPTE-CALIX; c'est une excellente leçon pour les mères qui, rêvant un *paradis* impossible pour leurs filles, leur préparent, à grands frais, l'*enfer* ou la honte. Certaines la méditeront.

Le *Nid d'Hirondelles* (430), du même artiste, est un petit tableau de genre, qui n'a d'autre mérite que celui qu'il tient de la gentillesse du sujet et de la touche savante d'un pinceau sympathique. — Sous la corniche d'un portique isolé qu'abritent de grands arbres, des hirondelles ont bâti leur nid. Trois jeunes filles, l'une montée sur une échelle et les deux autres se surélevant à ses côtés, cherchent à s'emparer de la couvée que vient leur disputer résolûment une mère, plus digne de l'être que ces charmantes, mais cruelles maraudeuses qui, pourtant que je sache, n'ont pas renoncé à le devenir. — Que des gamins détruisent un nid d'oiseau, c'est mal... que de jeunes filles s'emparent des petits d'une hirondelle, c'est honteux.

Mais trêve de morale; l'œuvre, telle quelle, est gracieuse et bonne. Laissons la répression du délit aux soins du garde champêtre.

Oh! nous avons changé de théâtre et de drame!...

M. BEAUMÉ (de Marseille), dans son *Épisode de la retraite de Russie* (115) nous retrace un de ces faits d'armes héroïques, qui, bien que procédant d'une défaite, sont glorieux comme une victoire. — Les maréchaux Ney et Maison dirigent la marche, à travers une plaine immense ensevelie sous la neige. Des braves, épuisés, tombent mourants sur les côtés de cette route que le désastre nous fait suivre, — route aussi nouvelle pour des Français habitués à vaincre que périlleuse pour tous; — des cosaques, ces harpies qui ne chargent jamais plus ardemment que lorsqu'ils estiment n'avoir rien à craindre, harcèlent nos traînards... Les blessés que nous voyons, à notre gauche, deviendraient victimes de cette horde brutale, si, par des efforts surhumains, quelques sublimes dévouements ne se dressaient devant elle, et ne la terrifiaient!

L'aspect de la toile nous fait grelotter de froid, tant la neige qui la couvre de partout est bien semée; l'armée qui se déroule, sans trop de désordre, sur la gauche, donne assez l'idée d'une déroute presque disciplinée... Le parti de cosaques de Platow reconnaît dans notre attitude une supériorité qui refrène sa fureur. Si ce n'est une grande page, c'est du moins un beau paragraphe de notre histoire.

La *Tentation de saint Antoine* (116), du même auteur, offre aussi de brillantes qualités. Les rochers qui occupent la majeure partie de la toile sont très-fermes et très-vrais. La disposition en plate-forme qui leur a été donnée, pour arriver, par une brusque transition, à l'aspect du ciel, est nouvelle et hardie. J'aime peu le diable assis au-dessus du saint que ses tentateurs persécutent. Il me rappelle, sans m'émouvoir autant, le diable sculpté plus sataniquement par mon compatriote et bon ami MÉLINGUE. — Les figures voilées, ces vieilles entremetteuses de l'enfer, qui soufflent d'impudiques pensées aux oreilles d'Antoine; le démon pansu qui, assis derrière elles, sur un roc, les inspire et les commande; les diablotins qui tourmentent l'ami traditionnel du vieillard; les séductrices de bas aloi qui s'épuisent en frais d'exhibitions inutiles; rien ici, pas même le saint personnage, ne me plaît autant que les rochers. Je suis de ces bons bourgeois qui n'estiment rien autant que le cadre... Seulement, pour moi, c'est le cadre dans le cadre, le cadre peint. Il y a cependant d'excellents effets de lumière sur les épaules et les têtes des femmes nues.

M. BOUGUEREAU (de la Rochelle) a, dans la salle B, deux toiles remarquables. Le *Sommeil* (218) est figuré par un tout jeune enfant nu, endormi dans le plus naturel et le plus gracieux abandon de son être, sur les genoux de sa mère, adorable Italienne d'un galbe très-pur. Son frère, plus âgé que lui de deux ou trois ans, apporte de belles cerises, plein le pan de sa chemise, et, pour lui en offrir, j'imagine, il va réveiller le gentil dormeur, quand, d'un geste sévère, sa mère l'arrête court... Il y a dans cette petite scène une grande intelligence d'exposition : la mère, dont le pied droit est ramené sur le genou gauche, pour faire une couche facile au petit dormeur, et l'espiègle survenant, forment un groupe d'autant plus séduisant qu'il ne semble pas avoir été cherché...

La *Baigneuse* (217) vient de quitter son dernier voile : sa chemise de fine toile dont la blancheur se marie harmonieusement au tissu rouge qui glisse de la berge, d'où la belle nue va descendre à reculons, jusque dans le courant que son pied droit sonde déjà de quelques lignes, ne tient plus à ce beau corps que par la manche droite. — Quel sentiment d'exquise pudeur dans cette figure vue tout entière! On sent que cette baigneuse, confiante dans la solitude qui l'environne, se croit à l'abri de tout regard qui l'effaroucherait... Faisons silence, pour l'admirer, avec le respect qu'elle inspire; car, si elle nous savait là, elle disparaîtrait soudain...

Voilà, monsieur BOUGUEREAU, de nouveaux titres à l'Institut, qui avaient droit à une lumière mieux appropriée. La science profonde que constatent vos œuvres, l'expression que vous savez mettre dans vos créations, la chasteté de votre pinceau triompheront de l'envie!... Frappez hardiment à la porte du palais Mazarin : le suisse va certainement vous tirer le cordon.

Voici les *Vendanges* (256), de M. JULES BRETON (de Courrières, Pas-de-Calais), l'un des meilleurs tableaux, sans contredit possible, du salon de 1864. — La page, bien que relativement petite, donne l'idée d'une profondeur infinie, d'une large étendue, d'une foule nombreuse et d'un ensemble d'action de haute importance. — A gauche, un chariot à deux bœufs, chargé de cuviers dans lesquels vont s'entasser les raisins; — au centre, quatre jeunes filles, beautés champêtres formant bouquet, reliées au chariot par de jeunes enfants qui les débarrassent de leurs grappes cueillies, et à la foule des vendangeurs de droite

Digitized by Google

par quelques figures intermédiaires; — plus loin enfin le gros des travailleurs, dépouillant la vigne de ses trésors annuels, sur une côte que le Livret nous affirme être, à *Saint-Julien* (Médoc), le clos de *Château-Lagrange*... Voilà le panorama qu'anime, sur les premiers plans, le sujet de l'œuvre, et qui a pour horizon lointain la silhouette des blanches maisons d'une petite ville.

C'est tout ce que l'Exposition nous offre de plus imposant, de mieux entendu, et de plus correct en ce genre... Si l'expression — *chef-d'œuvre* — dont on abuse tant, pouvait suffire ici, nous l'emploierions; mais que dire ensuite de la *Gardeuse de dindons* (257), du même artiste, à laquelle nous donnons encore la préférence?...

N'est-ce pas, dites, — vous qui l'avez admirée une heure durant à chaque visite, — que cette simple paysanne, vêtue de grosse toile, assise sur une pierre, belle comme une Vénus rustique, élégante de forme sans s'en douter, ardente sans le savoir, comme une fille de l'Orient, et langoureuse, sous sa rudesse, comme une Andalouse, est le type le plus parfait d'une riche nature qu'aucune convention sociale n'a déformée, qu'aucune mode tyrannique n'a torturée?.... N'est-ce pas la plus adorable fille de vingt ans que vous ayiez jamais aperçue?...

Si l'on ne craignait de paraître, aux yeux de certains railleurs jaloux, grossir le troupeau qu'elle garde, on passerait près d'elle sa journée. — L'attraction de cette excellente figure est irrésistible.

M. BEAUCÉ (Paris) qui, à l'heure où nous écrivons, butine des croquis, glane des notes et jette sur toile des pochades au quartier général de notre armée, à *Mexico*, M. BEAUCÉ, sous ce titre : *Soldaderas de la bande du partisan Chavez* (108 bis), nous offre un charmant tableau plein de mouvement dramatique, de passion guerrière, de dévouement aveugle et de fougue désordonnée.

— « La soldadera est la compagne et le pourvoyeur du soldat mexicain, » nous dit la note officielle. — En effet, nous voyons, au centre de la toile, une sorte de *smala*, un pêle-mêle de femmes à cheval; l'une avec son enfant, l'autre débraillée sans y songer, mais inquiète de ce qui se passe, l'œil ardent, l'oreille au guet; d'autres se disposant à prendre la fuite, ou luttant, pour s'y préparer, avec une cavale visiblement effrayée... Tout un ensemble de beautés mi-sauvages, plus vivandières qu'amazones assurément, que l'attaque soudaine de notre armée vient de mettre en émoi. — Les cavaliers indigènes s'éparpillent sur les derrières et couvrent de leur vaillance le groupe féminin que nous contemplons.

Il y a dans cette peinture, dont l'aspect largement compris et chaudement traduit constitue le principal mérite, une étude consciencieuse des figures, du caractère, de l'expression, et une photographie de la peur prise sur le fait, qui méritent une mention très-honorable. L'effet général de l'œuvre, comme groupé et comme harmonie, est très-satisfaisant.

Nous entrons de plain-pied dans une église; c'est un Belge, M. DEJONGHE, qui nous en ouvre la porte. — Sa jolie page — *Dévotion* (530) — nous représente trois délicieuses figures principales: deux jeunes femmes du monde, une petite malade, et deux figures accessoires : une religieuse et une simple ouvrière; toutes les classes de la société sous les traits du plus franchement pieux des deux sexes. — Au triangle symbolique, placé devant la grille d'une petite chapelle, brûlent quelques cierges votifs, allumés par la foi en l'honneur du saint qu'elle veut se rendre propice... Une dame en noir, simplement vêtue, ajoute son offrande bénite au luminaire rayonnant; — derrière elle, une jeune dame à genoux, plus richement parée, suit d'un œil sympathique et plein de conviction la présentation du cierge enflammé; — devant cette dernière, une très-jeune fille, la sienne, ayant tous les dehors de l'opulence, mais malade et sans force, s'abandonne sur sa chaise et laisse errer ses regards; — derrière, une religieuse, les mains jointes, prie avec ferveur; et, tout à fait à droite enfin, une jeune ouvrière, coiffée d'un simple madras, tient son front dans ses deux mains, pour se mieux absorber dans la pensée de celui qu'elle intercède... — Ce petit tableau est très-simple, n'est-ce pas? Eh bien! il prêche la religion sincère, il remue profondément l'âme et commande le recueillement. — Je me suis crû dans la maison de Dieu, et, par un instinctif respect, je me suis découvert en le regardant.

Cette peinture, traitée avec le soin et la patience de l'école belge, est d'un dessin correct et d'un fini extrême, sans sécheresse ni mollesse. Les détails y sont étudiés jusqu'à l'excès.— S. A. I. la princesse Mathilde a eu le bon goût d'acheter cette jolie toile.

La *Leçon de tapisserie* (531), du même artiste, est aussi fort bien exécutée, la jeune fille qui cherche son *point* est pleine de naturel, mais la mère qui interrompt sa lecture pour la surveiller, nous plaît moins. Le luxe d'ornementation de la pièce est prodigué d'ailleurs avec trop de profusion. — Toutes les perles ne sauraient être de la même eau.

M. DE NEUVILLE (de Saint-Omer) dans son *Épisode de la bataille de Magenta* (1429), nous rend témoins d'une lutte acharnée dont le mouvement et la couleur accusent du savoir et de la puissance. Le jeune officier qui arrive dans ce carrefour où nos soldats sapent et défoncent toutes les portes, tandis que de toutes les crevasses des murs les balles autrichiennes pleuvent sur eux; les chasseurs de la garde et les zouaves qui font assaut d'héroïsme; les attitudes saisies dans la mêlée et le carnage; l'ensemble enchevêtré de ce combat d'extermination, acteurs, scène et drame, sont exécutés de fougue, le pinceau d'une main et le sabre de l'autre. — Les tons sont peut-être un peu criards, mais fait-on ce que l'on veut avec deux uniformes?..

Un élève d'YVON, M. HIPPOLYTE FAUVEL (d'Amiens) a deux grands paysages au concours de cette année. Le plus grand et le plus irréprochable, malgré les difficultés de ses dimensions, c'est la *Vue prise dans le jardin des Camaldules, près de Naples* (688); un parc immense plutôt qu'un jardin; quelque chose de princier, pour l'étendue appréciable du domaine, — de grandiose pour l'effet d'ensemble, — de profondément poétique pour le caractère tout à la fois enchanteur et mystérieux... Ce vaste enclos, dont l'œil ne devine pas les murs d'enceinte, est inaccessible aux profanes et doit, par ces belles éclaircies ouvertes dans le ciel, avoir des avenues sur l'infini... c'est un autre mont Sinaï d'où la méditation s'élance sans efforts vers l'éternité! — L'artiste n'est pas, sur un seul point, resté au-dessous de la merveille qu'il avait à peindre : ses arbres, ses moindres buissons, ses figures errantes ou posées dans ce cadre incommensurable, sont si bien étudiés pour l'effet, qu'on se croit en face de la nature. Le ciel, qui semblerait, à première vue, un peu froid pour la région napolitaine, enlèverait peut-être, en s'échauffant, quelques précieuses qualités de cette mystique harmonie... Acceptons le chef-d'œuvre pour ce qu'il est.

Les *Femmes arabes* (689) qui vont en pèlerinage sur des chameaux ébauchés, sous la conduite d'un guide monté sur un mouton de bois sorti des boutiques de Nuremberg, font tache à côté de votre œuvre magistrale, monsieur HIPPOLYTE FAUVEL; le trivial cause dommage au sublime qu'il coudoie. Malgré quelques qualités réelles, cette dernière page ne devait pas sortir de votre atelier. — Vous avez de l'or à pleine poche, n'employez jamais de pièces démonétisées.

M. DURANGEL (de Marseille) nous présente modestement un petit Savoyard — *Poveretto!* (643). C'est un enfant affamé,


Digitized by Google

grelottant dans l'angle formé par deux murs... La misère et l'intelligence se lisent couramment sur ce visage terreux. — Il y a dans votre petite figure du sentiment et du dessin ; étudiez, ou plutôt cherchez la couleur qui vous convient, et vous parviendrez, soyez-en sûr, M. DURANGEL !

Douleur immense (686) et le *Chariot* (687), de M. AUGUSTE FAUVEL (de Bapaume, Pas-de-Calais), figurent deux scènes enfantines, plus remarquables pour leur exécution que pour l'idée créatrice. — Une petite fille, en visitant les trois lapins qu'elle nourrit, en trouve un mort ! De là vient sa douleur, qui pourtant ne devrait pas être immense ; car, si j'en juge par l'état délabré du cher défunt, sa longue maladie a dû faire prévoir sa fin. — Les deux survivants et une gentille tortue la consoleront de cette perte ; ils ne demandent qu'à vivre.

Tous les détails de cet intérieur sont habilement traités : on y voit une habitude de main qui sait tirer parti des moindres saillies.

Le *Chariot* chargé de bois mort sur lequel trône un petit enfant vêtu seulement de sa chemise, est traîné allégrement par trois gamins. La mère, un plus jeune héritier sur les bras, est d'un côté de la boîte roulante, et, en avant, une jeune glaneuse escorte l'intéressant convoi... Ce petit groupe qui se développe en pleine campagne, un soir de moisson, est composé avec intelligence. Multiplié par la lithographie, il aurait du succès.

M. SIROUY (de Beauvais) a fait deux portraits d'une parfaite ressemblance : celui de mademoiselle Karoly, la belle tragédienne de l'Odéon, dont il a su rendre la noblesse et la grâce ; et, sous le n° 1793, celui de M. EUGÈNE B... dont il a saisi, avec le même bonheur, l'expression fine et la distinction naturelle.— Ajoutez à cela deux belles lithographies, *une Madone*, d'après le Corrége (3073) et *Charlemagne et Alcuin*, d'après M. Magaud (3074), vous reconnaîtrez avec moi que l'artiste n'a pas perdu son année.

J.-F. DESTIGNY (de Caen).

PARFUMERIE ORIENTALE DE SANTÉ

DU DOCTEUR HOMERAD.

Dépôt à Paris, maison Pinaud, *rue Richelieu*, 53.

MAISON D'EXPORTATION A LYON, PLACE DES TERREAUX, 3.

Les produits spéciaux de la parfumerie orientale doivent figurer en première ligne parmi les récentes découvertes d'une haute importance ; l'*Eau antiride*, considérée comme eau de toilette, est appelée à rendre les plus grands services ; tonique et balsamique, composée de fleurs d'Orient, ses vertus admirables sont facilement appréciées après quelques jours d'emploi : elle prévient et efface les rides, elle fortifie la vue et dissipe toutes les indispositions causées par l'irritation du système nerveux et la trop grande lenteur de la circulation du sang. Ce n'est point un remède, mais c'est plus qu'une parfumerie. L'*Elixir d'Orient* du docteur Homerad est spécialement destiné à la conservation des dents. Il enlève les douleurs dentaires les plus tenaces, et conserve la beauté des dents, la fraîcheur des gencives et la pureté de l'haleine.

Ces deux produits hors ligne sont au-dessus de tout éloge.

VARIÉTÉS.



LES PÉRÉGRINATIONS DE L'OPÉRA.

Depuis les premiers soleils du printemps, les obstacles qui arrêtaient les travaux de la salle future de l'Académie de musique ont disparu,

Et les Parisiens ont pu regarder avec intérêt les murs complétement sortis de terre,

Et qui indiquent déjà, à l'état de jalons, ce que sera le théâtre nouveau.

En examinant ces premiers travaux, je me suis rappelé les anciennes scènes où la Muse française s'est exercée.

Et il n'est peut-être pas inutile de rappeler ses mélodieuses étapes :

Charles IX donna à Baïf un privilége pour appliquer la musique à des paroles françaises ; mais l'histoire ne dit pas où se tenait cette Académie de musique, dont le roi s'était constitué le *premier auditeur*.

Nous sommes plus heureux avec l'abbé Perrin, qui hasarda une pastorale que Lambert, organiste de Saint-Honoré, mit en musique.

Leur salle était au jeu de paume de la rue Mazarine.

Plus tard Lulli, devenu seul directeur de l'Académie royale de musique, s'établit dans l'emplacement du jeu de paume du Bel-Air, à l'extrémité de la rue de Vaugirard, près du Luxembourg. Il en fit l'ouverture le 15 novembre 1672, par les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*.

On voit que les gens qui protestent sur l'éloignement de l'Odéon sont dans leur tort.

Nos pères allaient chercher l'Opéra rue de Vaugirard !...

Seule, la mort de Molière permit de placer l'Opéra sur la rive droite de la Seine qu'il n'a plus quittée.

Le grand poëte comique occupait, avec sa troupe, la salle du Palais-Royal depuis 1661.

Elle fut donnée à Lulli, qui l'exploita jusqu'à son décès, survenu le 7 mars 1687.

Un incendie de la salle ne décida pas les directeurs successifs à placer ailleurs l'Académie de musique.

On avait rebâti sur l'emplacement même de la première salle brûlée, une salle nouvelle inaugurée le 26 janvier 1770.

Après le second désastre, l'Opéra fut autorisé à jouer sur le théâtre des Tuileries, trois fois par semaine, des fragments et des morceaux de concert.

Puis des opéras en un seul acte sur le théâtre des Menus-Plaisirs, situé rue Bergère.

Ce fut alors qu'on commença le nouveau théâtre,

Sur la demande de la reine Marie-Antoinette, qui offrit à l'architecte la croix du Saint-Esprit si le théâtre était prêt en quelques semaines.

La salle de la Porte-Saint-Martin fut bâtie avec tant de hâte qu'on assurait qu'elle ne durerait pas. Elle a duré jusqu'à nos jours.

Puisque c'est encore dans cette salle qu'on acclame le

Digitized by Google

drame si saisissant du *Capitaine Fantôme*, où Mélingue se montre si admirable comédien...

Pendant que la Porte-Saint-Martin servait d'Opéra provisoire, Louis XVI avait projeté la construction d'une salle permanente aux Tuileries.

On eût été au spectacle chez son souverain.

Ce projet n'eut pas de suite.

Mademoiselle Montansier avait fait construire en 1793, sur les dessins de l'architecte Louis, une vaste salle rue Richelieu, — l'Opéra y fut transporté en 1794,

Et ne la quitta que postérieurement au 13 février 1820, jour où le duc de Berry y fut assassiné.

L'Opéra joua quelque temps au théâtre Favart,

Jusqu'à ce qu'une salle nouvelle, plus spacieuse et plus belle que toutes les autres, fût construite.

C'est celle qu'occupe aujourd'hui la troupe administrée par M. Émile Perrin.

Elle a été bâtie, avec une étonnante rapidité,

Sur l'ancien emplacement de l'hôtel de Choiseul, rue Lepelletier;

Et, bien que provisoire, elle a coûté à l'État dix-huit cent mille francs.

La première représentation a été donnée à l'Opéra actuel le 16 août 1821.

Une fois encore, l'Opéra va changer de domicile,

Afin d'avoir un siége définitif.

Les travaux commencés depuis un an, sur l'immense terrain qui fait face à la rue de la Paix, ont surtout consisté en fondations.

Aujourd'hui que le travail est débarrassé du paillis, son vêtement d'hiver, on peut constater que le rez-de-chaussée se dessine,

Et que le grand escalier arrive à la hauteur des stalles d'amphithéâtre.

Avec les beaux jours, le chantier de construction du nouvel Opéra a repris toute son animation.

Huit machines montent les pierres qui arrivent toutes taillées au moyen de chemins de fer.

Tout se place,

Tout se fixe,

Tout se monte,

Et c'est à peine si, dans ce labeur immense, on entend le son d'une lime ou le bruit d'un marteau...

Il y a, derrière la ceinture de pierre déjà nouée par le ciment, un espace béant et nu,

C'est la scène.

Elle aura 56 mètres de largeur sur 37 mètres de profondeur, qu'on pourra encore allonger en y joignant au besoin le foyer de la danse, qui se trouvera à sa suite.

Le nouvel Opéra utilisera pour sa façade, ses vestibules et son escalier d'honneur, ces admirables marbres des Pyrénées, de couleurs diverses, qui ont tant d'élégance et de pittoresque.

Le nouvel Opéra ne se fera pas aussi vite que la Porte-Saint-Martin ou le théâtre provisoire de la rue Lepelletier.

Car c'est un édifice qui sera durable.

Néanmoins, malgré la perfection et la solidité de son plan architectural fidèlement exécuté,

La maçonnerie tout entière sera achevée l'an prochain.

Ce ne sera pas trop d'une année pour peindre les fresques, les rideaux, les ornementations.

Et le théâtre s'ouvrira avec l'exposition universelle de 1867,

Peut-être par l'*Africaine*, de M. Meyerbeer.

M. Émile Perrin fait brosser, dès à présent, les nouveaux décors de *Robert*, la *Juive*, les *Huguenots*, *Guillaume Tell*, *Moïse*, la *Favorite*, *Lucie*, etc.,

Attendu que les anciennes toiles ne peuvent pas servir au théâtre nouveau.

Ces décors sont, dit-on, des merveilles,

Et vont, pour le plaisir de tous, rajeunir le répertoire courant.

Je n'ai pas voulu, aujourd'hui, faire l'histoire de l'Opéra français,

Mais indiquer seulement ses anciennes et nombreuses pérégrinations.

Vous en savez, à l'heure qu'il est, lecteur, autant que moi.

Timothée TRIMM.

LE ROMAN DU CORSAIRE.

(Voyez le numéro précédent.)

La voix de Rose-Marie était déchirée par des sanglots; elle enlaça de ses mains le cou de Martinguel, essayant, mais en vain, de rencontrer son regard, qui se détournait d'elle. Rose-Marie, brisée par l'émotion, s'évanouit entre les bras du capitaine. Pierre voulut courir à son secours.

— Si tu fais un pas, cria Martinguel, je te brûle la cervelle comme à un traître. Retourne à la maison. Pour la dernière fois, obéis, je te l'ordonne.

Pierre n'avait pas eu le temps de secouer le joug de l'autorité qu'au double titre de père et de commandant, Martinguel exerçait sur lui; il cacha honteusement son visage dans ses mains, tourna les talons et disparut dans les défilés qui conduisaient à la maison paternelle. Martinguel délivra la vieille Margot et lui confia Rose pour la rappeler à la vie. L'évanouissement de la jeune fille avait été long. Sa première parole, en rouvrant les yeux, fut pour demander son père.

Martinguel entra, les larmes aux yeux, dans la pièce où était Rose-Marie.

— Reste assise, lui dit-il; reprends tes forces afin de pouvoir m'entendre.

Rose-Marie se laissa glisser du lit bas où elle était affaissée et s'agenouilla de nouveau en murmurant :

— Votre pardon, mon père; accordez-moi votre pardon?

Martinguel ne résista plus cette fois. Il releva la


Digitized by Google

pauvre enfant dans ses bras, et la couvrit de caresses.

— Oui, ma Rose-Marie, oui, ton père te pardonne!

La jeune fille répondit par un cri échappé de son cœur à cette parole qui tomba comme un baume sur ces plaies douloureuses. Et comme elle cherchait du regard autour d'elle :

— Pierre n'est plus là, dit Martinguel. Je l'ai chassé de ma présence.

— Mon père! commença Rose-Marie.

— Chut! fit le capitaine en mettant un doigt sur sa bouche; ne me demande plus rien. C'est à moi de prévenir tes souhaits. Viens, Pierre nous retrouvera.

— Où est-il?

— En route pour la maison, je lui ai ordonné de s'y rendre. Nous allons prendre un chemin qui nous y conduira avant qu'il y arrive.

— Partons! dit la jeune fille en se levant résolûment.

Si Martinguel eût douté encore de la passion de Rose-Marie pour Pierre, l'enthousiasme avec lequel elle venait de prononcer ce seul mot et l'énergie qu'elle mit dans son mouvement eussent suffi à le convaincre.

— Partons! répéta-t-il. Margot, ouvre la marche, et, pour te récompenser, nous ignorerons pendant deux jours que tu seras près de ton fils.

Martinguel, Rose-Marie et la vieille négresse prirent la route à travers les bois, les rochers et les ravins. Si rude était cette route que Martinguel ne permit point à Rose-Marie de faire un pas; il la porta dans ses bras comme un enfant. Ils arrivèrent à la maison déserte bien avant Pierre, qui avait cependant beaucoup hâté sa marche. On eût dit que le regard foudroyant et la parole tonnante de Martinguel le poursuivaient encore. Rose compta les minutes, bien longues à son gré, qui séparèrent son arrivée du retour de Pierre. Elle ne fit qu'un bond du seuil de la maison au-devant du jeune homme, et, le prenant par la main, elle l'entraîna aux pieds de Martinguel. Celui-ci les embrassa l'un après l'autre. En approchant ses lèvres de la joue de Pierre, il lui dit à voix basse :

— Sait-elle que La Taste était son père?

— Non! Oh! non! répondit Pierre.

— Qu'elle l'ignore toujours!

— Martinguel, quand il fut seul, se jeta tout ému sur un siége et laissa déborder son cœur gonflé de larmes. Il venait de jouer une comédie de résignation; mais il lui semblait qu'il en devait mourir. Son devoir, sa position lui commandaient de se montrer indulgent. Il fallait qu'il tuât Pierre ou qu'il pardonnât. Il préféra pardonner; le reste le regardait.

— Je suis assez riche pour vous bien doter, dit-il aux jeunes gens. Toi, Pierre, tu ne te sentirais plus de goût pour la mer, et tu serais un mauvais marin. Tu iras t'établir à Fort-Royal, où tu dirigeras la maison chargée de nos armements. Demain, nous nous rendrons à Fort-Royal pour la cérémonie du mariage; il faut se hâter. Moi, je n'ai pas le temps de rester à terre. . . . .
. . . .

VII.

Huit jours après, la *Blanche* cingla de nouveau au large, portant le cap sur Saint-Domingue. Jamais Martinguel n'avait paru si heureux; il était redevenu ardent et avide de combats, comme aux plus beaux jours de sa jeunesse. Poudre-à-Canon en était émerveillé.

— Allons! disait-il, cela nous promet une bonne campagne. Le voilà guéri de ce vilain mal qui est la mort des âmes et le gâte-métier d'un marin.

Après trois jours de course, la *Blanche* tomba à pleines voiles dans les eaux d'une grosse frégate anglaise. Il y avait eu, il y avait encore moyen d'éviter un combat qui, en pareille occurrence, était un acte de témérité sans résultat. Poudre-à-Canon s'aperçut de la pensée fixe de Martinguel de se risquer dans cette folie, et cela avec un calme apparent qui fit frissonner le vieux loup de mer.

— Je me suis trompé; il n'est pas guéri! — Et s'approchant de son capitaine. — Tu veux mourir, n'est-ce pas? lui dit-il; cela se voit. Mais tu n'as pas le droit d'entraîner dans ton suicide deux cent cinquante hommes qui sont tous prêts, du plus jeune au plus vieux, à se faire écharper par amour pour toi sur le pont de ce navire. Tu vas commettre un crime, Martinguel; — dis-toi cela, avant de poursuivre ta folie, et si glorieuse que puisse être ta mort dans ce combat, elle pèserait sur ton âme : car, pour accomplir un acte de désespoir personnel, tu aurais sacrifié inutilement la vie de deux cent cinquante personnes, la fleur du courage et du dévouement.

Martinguel ouvrit ses deux bras à Poudre-à-Canon, et le pressant avec effusion contre son cœur :

— Fais virer de bord, mon vieux camarade, s'il en est temps encore. Merci, tu viens de me rappeler à la raison.

La *Blanche* vira de bord; mais ce fut, cette fois, pour donner la chasse à une jolie corvette anglaise qui courait la même bordée qu'elle en vue de la Martinique. Dès l'après-midi, le combat était engagé un peu au désavantage du bâtiment français. Mais Martinguel fit des prodiges de valeur, d'habi-

Digitized by Google

leté et de manœuvres pour prendre le dessus ; et, après une heure, il tenait l'Anglais sous un feu meurtrier.

Jamais le vaillant corsaire n'avait montré plus de sang-froid, plus de souci à ménager la vie de ses hommes, plus de confiance dans l'issue d'une telle lutte, plus de gaieté. Il ne restait plus qu'un vigoureux effort à faire pour triompher définitivement. Martinguel donna, comme on dit, ce dernier coup de collier avec une ardeur merveilleuse. Ce qu'il avait voulu éviter, il fallut l'accepter, c'est-à-dire un abordage. Vers le soir, le vent qui avait fraîchi, poussa bord à bord les deux navires.

Le combat s'engagea, acharné, terrible, sur le gaillard d'avant de la corvette anglaise. Les Anglais disputèrent le terrain pied à pied ; l'infériorité du nombre redoublant le courage des Français, ils arrivèrent à refouler l'ennemi sur l'arrière du navire, ils semblaient vainqueurs. Mais soudain des cris effroyables se firent entendre de la batterie dans laquelle les Anglais s'étaient réfugiés : — une immense clarté s'éleva ; le *Trinquemalet* (c'était le nom du bâtiment anglais) était en feu.

Les Français s'étaient refoulés sur la *Blanche*, dont ils défendaient l'abordage contre les Anglais. Une explosion formidable se fit entendre : le *Trinquemalet* sauta avec tout son équipage. Mais la *Blanche* s'était ressentie de cette secousse ; le navire était disjoint de tous les côtés, et après que le feu eut détruit l'un des combattants, ce fut l'eau qui menaça d'engloutir l'autre. — On courut aux pompes, — inutiles ressources ; elles étaient impuissantes !

Martinguel ordonna de mettre les chaloupes à la mer. De minute en minute il sentait le bâtiment s'enfoncer dans le gouffre. Tout le monde avait quitté le bord. Martinguel était encore debout sur les bastingages, seul sur ce navire déjà à moitié submergé.

Le dernier homme était descendu dans le dernier canot, à qui il commanda de s'éloigner. Martinguel pouvait encore se sauver. Poudre-à-Canon l'adjurait de le rejoindre ; le capitaine répondit en ordonnant à l'embarcation de s'éloigner. La mer montait, la tombe s'entr'ouvrait. Une minute de plus et ce dernier canot courait lui-même des dangers. Deux tours d'avirons pouvaient le mettre hors d'atteinte.

Les flots bouillonnaient autour de la *Blanche* ; elle s'enfonçait peu à peu dans l'abîme ! Martinguel, le sourire sur les lèvres, envoyait des deux mains des baisers à ses braves camarades. Il disparut tout à coup avec son navire.

Martinguel avait trouvé, enfin, cette mort qu'il cherchait.

Poudre-à-Canon essuya une larme à ses yeux et dit à ses compagnons :

— Notre capitaine souffrait d'un mal qui fait mourir. Dieu en préserve ceux qui ont pour carrière de courir après la gloire !

X. Eyma.

LE PETIT VIOLONEUX.

I.

C'était pendant la moisson ; jamais, de mémoire villageoise, on n'avait eu plus magnifique temps pour scier les épis et rentrer les gerbes. Le ciel était d'un bleu transparent et profond. Le soleil resplendissait dans toute sa gloire, et l'air qu'il embrasait était semé d'une poussière de diamants.

Par contre, la chaleur était accablante. Aussi, quand midi sonna le repas, les moissonneurs s'empressèrent-ils de laisser là les javelles et de se réfugier sous les grands arbres du verger.

Le couvert était mis sur le gazon, une énorme marmite au milieu, des assiettes à fleurs et des cuillers de bois sur toute la circonférence. Comme siéges, des fagots. Un moissonneur galant mit une poignée de paille à la place de chacune des moissonneuses.

Et l'on s'assit.

C'était un curieux spectacle, je vous le jure, et plus d'un peintre de genre eût été ravi d'une semblable aubaine. Le verger, un beau verger normand, montait par une pente douce jusqu'au sommet de la colline, et les ombres des vieux pommiers faisaient comme de grosses taches noires sur le tapis d'émeraude qui s'étendait à leurs pieds. Les moissonneurs avaient choisi la plus épaisse de ces ombres ; à peine laissait-elle tomber entre les plats quelques rayons de soleil. Si les siéges n'étaient ni moelleux ni commodes, ils permettaient du moins à la fantaisie des convives une liberté tout entière. Ceux-ci étaient à cheval sur leur bourrée, d'autres s'en servaient seulement en guise de dossier, les jambes étendues dans l'herbe.

Durant le premier quart d'heure, personne ne parla, et pour cause : on mangeait ; toutes les assiettes à la fois se trouvèrent vides, tout le monde à la fois souffla. Puis il y eut un murmure d'approbation : le repas était excellent. On attaqua de nouveau la marmite avec une recrudescence d'enthousiasme. Le pichet de cidre en même temps circulait à la ronde, et les langues commençaient à se délier. Ce fut d'abord une conversation générale. Mais


Digitized by Google

tout à coup, s'adressant au doyen des moissonneurs:

— Père Mathurin, s'écria Catherine la Rousse, c'est à vous de donner le dessert en nous racontant une histoire.

— Je ne demande pas mieux, dit le vieux conteur; mais il ne reste pas grand temps avant la reprise du travail, m'est avis qu'il faut commencer tout de suite.

— Commencez donc, père Mathurin, on vous écoute.

Et chacun s'accommoda de son mieux; ceux-ci couchés à plat-ventre, ceux-là le menton dans la main : la plupart des moissonneurs la tête renversée sur leurs fagots et les deux bras arrondis en arrière. Presque tous les yeux étaient à demi clos, quelques-uns ne tardèrent pas à se fermer tout à fait; bientôt même il y eut, par-ci par-là, quelques ronflements. Mais le bonhomme Mathurin, par bonheur, avait l'oreille dure. Il allait toujours.

II.

Il y a de cela longtemps, mes amis; nonobstant, quelques-uns d'entre vous pourraient fort bien s'en souvenir; ça ne remonte qu'à ma jeunesse, et mes soixante ans sonneront à la Saint-Martin prochaine.

Parmi les habitants du village, il y avait alors une pauvre veuve surnommée la Bergère, parce que défunt son mari était berger.

La bergère demeurait là-bas, sur la lisière de la forêt, près du grand ravin, dans cette masure aujourd'hui ruinée, qu'on nomme encore la *Hutte au Diable*.

Il fallait être bien misérable pour confier son corps et surtout son âme à un semblable logis. Mais que voulez-vous! la bergère était sans aucune ressource.

Et puis elle avait à élever un fils.

C'était un drôle d'enfant tout de même que ce petit gars-là, non pas qu'il fût plus laid que les autres, bien au contraire : de beaux et grands yeux bleus, des cheveux bruns, des traits qui le faisaient ressembler au petit saint Jean qui est dans le tableau du maître-autel de l'église, un sourire futé surtout, un air malicieux; mais dans tout cela précisément il y avait quelque chose d'étrange, de sauvage, de diabolique, quoi!

Sa pauvre femme de mère n'avait jamais pu en venir à bout. Elle avait beau lui défendre de vagabonder, et même, au besoin, l'enfermer à la maison, bah! l'enfant sautait par la fenêtre; d'aucuns vont même jusqu'à prétendre qu'il s'ensauvait par le trou de la serrure; et le voilà baguenaudant à travers la forêt, au fond de laquelle il restait souvent des semaines entières sans qu'on ait jamais pu savoir ni où il avait gîté ni comment il s'était nourri. Un vrai gamin des bois, un jeune singe!

Le rencontrait-on parfois dans les futaies les plus désertes, parmi les roches les plus sauvages, et lui demandait-on ce qu'il faisait là, pensif et recueilli ni plus ni moins qu'au prône :

— Taisez-vous, répondait-il d'un air singulier; j'écoute la musique du vent dans les feuilles... ou bien la chanson du ruisseau sur les cailloux.

Et il n'y a pas à dire, là; c'est que c'était vrai, il écoutait.

Les fortes têtes du village commencèrent donc à dire que cet enfant-là était un idiot, un fou; les autres, et c'était le plus grand nombre, flairaient la sorcellerie. La mère n'habitait-elle pas la *Hutte au Diable?* n'était-il pas tout simple que le diable se fût emparé de l'esprit du fils? On se mit donc à les mal considérer tous les deux, on les éloigna, on les rebuta. Il y eut même des enfants, et c'est la pire espèce, qui prirent l'habitude de leur jeter des pierres quand, par un jour de fête, ils osaient se montrer dans la grande rue du village.

Bref, la bergère et son petit Nicole s'accoutumèrent petit à petit à vivre à l'écart comme de véritables lépreux.

L'enfant cependant grandissait. La mère Jeanne, c'est ainsi que se nommait la bergère, voulut lui faire apprendre un métier, ou tout au moins le mettre au travail des champs. Peine perdue! Nicole entrait-il en apprentissage à la ville, dès le lendemain plus personne! il avait déserté l'atelier. Cherchait-on à l'employer à la fenaison ou au sarclage, ainsi qu'il est de coutume chez nous pour les jeunes garçons qui ne sont pas encore de force à pouvoir davantage, bah! Nicole vous plantait là dans le champ la fourche ou les ciseaux de bois. Et pourquoi, je vous le demande? Toujours pour aller rêvasser on ne sait à quoi, et bayer aux corneilles.

La mère Jeanne se désespérait alors et pleurait toutes les larmes de ses yeux; mais Nicole lui sautait au cou et l'embrassait à bouche que veux-tu. La bergère ne tenait pas longtemps rigueur; l'enfant redoublait de caresses; il savait trouver des paroles si matoises, des sourires si câlins, des gentillesses si triomphantes, que la bonne femme finissait toujours par se remettre en joie, et qu'au demeurant la misérable cabane semblait avoir sa part de bonheur tout aussi bien qu'elle avait sa part de soleil.

— Décidément il faut que ces gens-là aient fait un pacte avec le diable! disaient les esprits chagrins du village; ils n'ont pas un sou vaillant et les voilà plus gais que nous.

Digitized by Google

A cette même époque, il y avait au bourg un fameux ménétrier qu'on appelait le bonhomme Espoir, et cela parce qu'il avait accoutumance de répondre à tous ceux qu'il voyait s'attristant à la ronde :

— Allons, faut rire! si le présent quelquefois est noir, l'avenir est toujours couleur de rose. Confiance donc et bon espoir!

Ajoutez à cela que le violoneux prêchait d'exemple, et qu'en dépit de sa pauvreté il était toujours guilleret comme une aube de printemps. Il gagnait bien quelques pièces blanches par-ci, par-là, dans les noces et dans les assemblées; mais l'argent fuyait entre ses doigts comme l'eau qu'on puise avec la main dans la rivière. Le cabaret en prenait d'abord une bonne part; le reste s'en allait en services rendus à des amis, et le bonhomme avait pour ami tout le monde. Brave père Espoir! je le vois encore d'ici.

C'était un grand vieillard excessivement maigre, quelque peu voûté, toujours frais et propret comme au matin d'un dimanche; il portait la culotte courte, bien entendu, et le long gilet descendant jusqu'aux genoux; il avait de la poudre encore et une petite queue qui sautillait perpétuellement sur le collet droit de son habit vert-pomme. Quant à sa coiffure, c'était un de ces chapeaux comme on n'en voit plus, relevés en cornes par devant et qui n'en finissaient plus par derrière. Bref, il avait toujours sur les lèvres un petit sourire qui faisait plaisir à voir, dans les yeux un je ne sais quoi de brillant, et son violon sous son bras.

Malgré tous les dictons qui couraient sur la *Hutte au Diable*, jamais il ne passait devant sans y entrer: c'était le grand ami de la mère Jeanne; c'était surtout celui de Nicole. Le bonhomme Espoir s'était affolé de cet enfant-là, qui, du reste, le lui rendait bien, je vous le jure : c'était même lui qui avait commencé le premier.

Un jour que le violoneux faisait danser une noce, il avait tout à coup remarqué non loin de son tonneau un petit déguenillé qui, les yeux tout grands ouverts, la bouche béante, semblait écouter la musique avec une admiration qui tenait de l'extase. Sitôt la contredanse finie, le bonhomme avait sauté à bas de sa futaille, afin de s'approcher du gamin. Mais l'enfant s'était enfui à toutes jambes. C'était l'époque où Nicole ne hantait encore que les bois, et n'était, comme je crois vous l'avoir dit déjà, qu'un singe parlant.

Deux ou trois autres fois encore le bonhomme Espoir, tout en jouant du violon, examina l'enfant, qui paraissait décidément s'attacher à ses pas; mais souventes fois encore l'enfant bondit en arrière au moment où le vieillard allait lui mettre la main sur l'épaule, et disparut à toutes jambes. Cet étrange amour de la musique, cette sauvagerie non moins étrange, piquèrent au jeu le ménétrier, qui mit en œuvre toute son adresse et toute sa patience afin d'apprivoiser le jeune sauvage. Il y parvint enfin, mais grâce surtout à son violon : ce fut en le mettant entre les mains de l'enfant qu'il put le retenir près de lui et obtenir à ses questions quelques réponses. Encore fallut-il que le violoneux donnât aussi l'archet et montrât la manière de s'en servir! Déjà Nicole avait l'instrument à l'épaule; c'était quasiment comme une première leçon.

Bien d'autres s'ensuivirent, allez! Dès le lendemain matin, Nicole était venu frapper de lui-même à la porte du violoneux, et à peine se fut-elle entr'ouverte, qu'il sautait déjà sur le violon.

— Tu devrais me dire bonjour, au moins, dit en riant le bonhomme Espoir.

— Bonjour! répéta vivement Nicole; et il prit l'archet.

— Ah çà! mais...

Le gamin eut un de ses gestes les plus gentils, une de ses mines les plus friponnes, et toute cette singerie-là disait bien clairement :

— Montrez-moi donc à violoner comme vous?

— Tu veux donc être ménétrier, mon petit gars?

— Je le veux.

Le bonhomme Espoir se prêta de bonne grâce à cette fantaisie. L'élève, d'ailleurs, lui plaisait beaucoup, et, pour sa part, il n'était pas fâché de faire une fois en sa vie le professeur, car tout simple ménétrier qu'il était, le violoneux se considérait comme un grand musicien.

Il ne se trompait peut-être pas trop. Quand il vous jouait ses danses et ses rondes, il n'y avait pas moyen de tenir en place. Je me rappelle surtout un certain air... il n'y avait pas à dire, il fallait qu'on s'embrassât... C'était le bon temps... Dame! que voulez-vous, mes enfants, j'étais jeune!...

A ces derniers mots, le père Mathurin avait poussé un gros soupir.

Le pichet, qui circulait à la ronde, arriva précisément devant le vieux conteur, qui but une large rasade, à la façon antique, pour se rafraîchir la mémoire. Puis, ayant fait claquer ses lèvres, il continua :

Pour lors, mes enfants, voilà donc le bonhomme Espoir et le petit Nicole en grande amitié.

La mère Jeanne tout naturellement s'en ressentit. Le vieux ménétrier venait presque tous les jours maintenant à la hutte. Que voulez-vous? il était tout seul au monde, ce pauvre vieux; il se sentait tout ragaillardi désormais d'avoir une famille.

Sans cesse on le rencontrait avec Nicole dans les bois, au bord du ruisseau, parmi les roches. On les voyait assis l'un à côté de l'autre, l'enfant s'essayant sur le violon, le vieillard donnant des conseils, par-

Digitized by Google

fois ressaisissant l'instrument afin de montrer à l'apprenti comment il fallait s'y prendre.

Et c'était merveille de voir avec quelle religieuse attention le petit Nicole écoutait, avec quelle volonté de bien faire il manœuvrait sur le violon. Si on l'eût laissé libre, je crois qu'il aurait travaillé tout le jour durant ; aussi quels progrès, mes enfants ! ça tenait du prodige.

Il advint même qu'un jour d'assemblée le bon homme Espoir se trouvant tout à coup malade, et comme la jeunesse se désespérait déjà de ne pouvoir danser, voilà le petit Nicole qui arrive avec le violon, qui grimpe sur la futaille et qui se met à vous jouer une musique !... On aurait dit que le diable tenait l'archet. Tout gambadait, tout sautait sous la feuillée, voire même les vieux et les vieilles, qui retrouvaient leurs jambes de quinze ans. Après plus de quarante ans, l'eau m'en vient encore à la bouche, et j'en ai comme des fourmis dans les jambes. Tant et si bien qu'il fut un moment question de porter en triomphe le petit violoneux. Mais il y en eut d'aucuns qui s'opposèrent à la chose, prétendant qu'il n'était pas naturel qu'un chrétien pût violoner de la sorte, et qu'assurément il y avait de la sorcellerie là-dessous.

Ce jour-là, néanmoins, le succès du petit Nicole fut tel, que jamais aucun ménétrier n'en a obtenu de semblable, pas même le bonhomme Espoir, qui cependant était un fort violoneux.

Mais n'allez pas vous figurer que le vieillard s'en montra jaloux ! Bien au contraire, il en fut enchanté, et redoubla de bon vouloir envers l'élève qui lui faisait tant d'honneur.

Quelques années encore s'écoulèrent ainsi, les choses allant du même train. La mère Jeanne commençait à ne plus guère gronder Nicole, il n'aimait que le travail du violon... Eh bien ! soit, il serait ménétrier; il aurait la survivance du bonhomme Espoir, et déjà, en attendant, il l'aiderait ! C'était lui maintenant qui d'une main portait la boîte noire, qui de l'autre soutenait le bonhomme, durant les courses lointaines, et l'aidait à monter sur la futaille comme à en redescendre ; c'était lui encore qui accordait l'instrument, qui faisait la recette. Parfois même, vers le milieu ou vers la fin de la soirée, lorsque la fatigue commençait à venir au vieillard, le petit Nicole à son tour jouait une contredanse, et celle-là c'était toujours la meilleure. On la saluait avec de grands cris joyeux ; on s'en donnait à tire-larigot !... un vrai sabbat ! C'était le mot surtout de ceux qui n'aimaient point le petit Nicole, et qui prétendaient que ce *musicien du diable* finirait assurément par nous porter malheur. D'autres prenaient avec acharnement sa défense ; j'étais de ceux-là. Des disputes s'ensuivirent, il y eut une grande division. Bref, les opposants allèrent quérir un autre ménétrier qu'on nommait le gros Bastien, et pour faire pièce au petit violoneux, ils l'installèrent méchamment dans le village, qui désormais se trouva partagé en deux par la musique, ni plus ni moins qu'il l'est par la rivière.

Le bonhomme Espoir ne s'en formalisa nullement. De notre côté, nous convînmes de doubler le prix des danses, afin d'indemniser notre musicien, et peut-être bien aussi un peu afin de vexer les amis de Bastien. Ils s'en vengèrent en faisant courir toutes sortes de méchants propos sur le petit Nicole ; c'était bien décidément un suppôt de l'enfer; il s'en allait jouer du violon toute la nuit, au clair de lune, dans la forêt ; et les arbres, les animaux, tout se mettait en danse autour de lui. A les entendre, parfois même à minuit, le vendredi, dans le cimetière, les morts enveloppés dans leurs linceuls et les squelettes blanchis par le temps sortaient de terre et formaient une horrible ronde au son du violon de Nicole.

Sur ces entrefaites, un grand malheur arriva : le bonhomme Espoir mourut subitement au coin d'un bois. Nicole seul était avec lui ; ils s'en revenaient tous les deux d'une assemblée lointaine. C'était vers le milieu de la nuit. Le vieillard était plus guilleret encore que d'habitude. Tout à coup il se sentit faiblir, s'appuya contre un arbre, se laissa glisser sur l'herbe, et n'eut que le temps de dire :

— Adieu, Nicole ! je te lègue mon violon ; c'est dimanche prochain la fête chez nous, tu feras danser tout seul les fillettes.

— Moi ! bonhomme Espoir, y songez-vous?

— C'est ma volonté dernière. Adieu !

Et le vieillard avait rendu l'âme.

Tel fut du moins le récit de Nicole, qui se présenta le lendemain matin au maire de la commune, afin de lui apprendre la mort du bonhomme Espoir.

On l'enterra dès l'aube du jour suivant. Fallait voir l'enterrement du bonhomme Espoir.

Les méchantes langues, cependant, ne voulaient pas y croire ; elles ne craignirent pas d'insinuer que le pauvre enfant avait assassiné le vieillard afin de lui voler son violon.

Le jour de la fête arriva. Depuis l'enterrement, personne n'avait revu Nicole ; et comme il était peu probable, d'ailleurs, qu'il fît danser à si peu de distance de la mort de son maître, on laissa le gros Bastien s'établir sans conteste sur la place où depuis cinquante ans pour le moins trônait le bonhomme Espoir.

Bastien n'avait pas osé se servir de la vieille futaille du défunt; il avait fait apporter là son propre tonneau.

Digitized by Google

Tout à coup Nicole apparaît.

Il était pâle, chancelant; pauvre petit, il était facile de voir qu'il avait bien pleuré.

Tout d'abord, il y eut un unanime murmure en sa faveur.

Mais quand on eut remarqué qu'il avait sous son bras la longue boîte noire; mais quand on le vit s'avancer comme à l'ordinaire, prendre son violon, le mettre d'accord, et finalement monter sur la futaille, il y eut un éclat d'indignation chez les uns, d'étonnement tout au moins chez les autres.

Hélas! personne de nous ne se doutait que, si Nicole agissait ainsi, c'était précisément pour accomplir la dernière volonté du bonhomme Espoir.

Tout le monde se tut cependant aux premiers sons qui s'échappèrent du violon. Ce qu'on venait d'entendre, c'était un cri de douleur, c'était un sanglot.

Le petit violoneux continua.

Ah! mes enfants, jamais les orgues de Bayeux chantant le *Miserere* ne vous ont attendri comme ça! et c'était un air de danse qu'il jouait néanmoins, c'était la ronde favorite du bonhomme Espoir. Mais au lieu de rire comme à l'ordinaire, chacune des notes semblait pleurer.

Tantôt, c'était doux comme la plainte d'une mère veillant son enfant mort; tantôt, c'était âpre et déchirant comme le cri désespéré de la louve à qui l'on ravit ses petits. Parfois ça ne s'entendait pas plus que le bruit du ruisseau; parfois ça mugissait comme la marée qui monte. Ça vous faisait froid dans le dos, quoi! ça vous serrait à la gorge, ça vous tordait le cœur. Ah! mes enfants... mes enfants... jamais vous n'entendrez rien de pareil. Était-ce le diable ou bien le bon Dieu qui s'était niché dans ce violon-là? je ne sais pas, mais bien sûr, il y avait dedans quelque chose qui n'était pas naturel!

Aussi, nous étions restés là immobiles, la bouche ouverte et la larme à l'œil... les danseurs tenant encore la main de leurs danseuses, mais ne songeant plus à danser... les vieux autour des tables, le verre encore à la main, mais ne songeant plus à boire. Il n'y avait pas jusqu'aux enfants qui n'eussent été gagnés par l'attendrissement général, et qui ne se fussent arrêtés tout à coup, les bras en avant, la jambe en l'air, dans des postures de la cligne-musette. Vrai, là, c'était un ensorcellement général.

Nicole, lui, ne semblait s'apercevoir de rien; son archet continuait à gémir.

— A bas le violoneux! cria tout à coup une voix; nous sommes ici pour rire, palsanguienne, et non pas pour pleurer! A bas!..

A cette brusque interruption, le charme aussitôt sembla brisé. Tout le monde fit un mouvement, toutes les lèvres eurent un premier murmure, qui signifiait bien clairement :

— Au fait, il a raison!

Nicole seul n'avait rien entendu.

— Silence, donc! cria la même voix, silence au violon damné!

Vingt autres voix avaient répété le premier mot. Les têtes commençaient à se monter : on en voulait presque au petit violoneux des larmes qu'il avait tirées à chacun, de la tristesse qu'il avait répandue sur ce jour de fête.

Malheureux enfant!... Et il jouait encore, il jouait toujours. Pourquoi se fût-il arrêté? N'était-ce pas une ronde qu'il jouait, la ronde favorite du bonhomme Espoir?.. Était-ce sa faute à lui si elle se transformait ce jour-là en une lamentation de désespoir? Il ne voyait plus, il n'entendait plus.

De toutes parts les yeux flamboyaient de colère; les ennemis de Nicole le menaçaient hautement; ses quelques amis ne songeaient plus à le défendre.

La tempête enfin éclata. Les plus furieux s'élancèrent en avant et vinrent tout à coup soulever la futaille, qui fut rejetée violemment au loin.

Le petit violoneux tomba d'un côté; d'un autre côté le violon...

— A nous! cria toute la bande furieuse, à nous l'instrument maudit! à nous le violon du diable!

Et tout le monde de se baisser en même temps pour le saisir. Un bras s'éleva tenant le pauvre violon; vingt autres mains cherchèrent à l'atteindre. Et c'était tout alentour des cris, des malédictions et des éclats de rire.

Nicole, cependant, s'était relevé. Pauvre garçon, quel réveil! Il y voyait clair maintenant; il avait compris.

Aussi, tout meurtri qu'il fût de sa chute, il se précipita bravement vers le groupe de forcenés qui se disputaient son violon.

Mais, hélas! il était trop petit, il était trop faible; il ne parvint même pas à pénétrer dans cette masse compacte et tournoyante; il fut repoussé avec force horions.

— Messieurs, cria-t-il alors avec un accent qui eût attendri des tigres; mes bons messieurs, rendez-moi mon violon! C'est le seul souvenir qui me reste du vieil ami que j'ai perdu... C'est l'unique gagne-pain qui me permettra de nourrir ma mère!

Bast! à peine l'entendait-on au milieu de cet affreux tintamarre où tout le monde chantait, ricanait et vociférait à la fois.

Nicole n'en continuait pas moins à supplier, et sa voix était d'un doux, d'un triste, d'un désespéré... Avez-vous jamais senti le cerf bramant à l'agonie, mes enfants?.. Eh bien, c'était ça!


Digitized by Google

— Grâce! pitié!.. disait-il en sanglotant. C'est ma richesse, ma joie... c'est ma vie! Battez-moi si vous voulez, j'aime mieux ça... mais rendez-moi mon violon!

Bien loin de s'apaiser, le tumulte redoublait. Déjà deux ou trois bâtons s'élevaient au-dessus des têtes et battaient l'air avec une sorte de rage frénétique.

— Grâce! cria pour la troisième fois l'enfant, qui venait de tomber à genoux avec épouvante. Au secours! à l'aide! au se...

Il n'acheva pas.

L'un des bâtons, rencontrant enfin le violon, venait de le faire voler en éclats.

III.

Toute cette bagarre, reprit le père Mathurin n'avait pas duré le temps que j'ai mis à vous la conter. A peine le violon eut-il disparu que tout ce tapage cessa.

Le gros Bastien, d'ailleurs, venait de remonter sur son tonneau, la danse recommençait à l'autre extrémité de la pelouse, et tout le monde incontinent s'y porta.

A cette place, tout à l'heure si tumultueuse et si bruyante, il ne resta donc plus que les débris du violon brisé, le pauvre petit Nicole à moitié évanoui, et moi, mes enfants, qui, par attendrissement plus encore peut-être que pour curiosité, continuais à regarder.

Au bout de quelques secondes, l'enfant releva péniblement la tête, et, comme au sortir d'un rêve douloureux, promena tout alentour un regard incertain.

Hélas! ses yeux ne tardèrent pas à tomber sur les débris du violon.

Alors un cri poignant s'échappa de sa poitrine; sur ses joues affreusement pâles, de grosses larmes coulaient.

— Pauvre cher bonhomme Espoir! murmura-t-il à demi voix; était-ce donc pour cela que vous me l'aviez donné!

Puis il se redressa, vint lentement jusqu'à la place où le malheur s'était accompli, et, dans l'herbe foulée, ramassa pieusement tous les morceaux épars de son cher instrument.

Chaque fois qu'il en retrouvait un nouveau, il le portait à ses lèvres et le plaçait dans les pans reployés de sa blouse.

Vous le comprendrez sans peine, mes enfants, j'étais ému, moi... oui, oui, bien ému...

Je m'avançai donc à mon tour, et, sans rien oser dire au petit violoneux, je l'aidai dans sa recherche.

Il me laissa faire, mais ne me parla pas non plus.

Cependant, lorsque tout fut ramassé, lorsque le petit Nicole parut vouloir reprendre le chemin de sa hutte, j'essayai quelques paroles de consolation, je tentai même d'insinuer qu'on pourrait peut-être obtenir une indemnité.

Nicole m'interrompt tout à coup.

— Ah! les méchantes gens! dit-il. Oh! les méchants!

Et, sans en vouloir entendre davantage, il s'éloigna à grands pas.

Un instant je restai immobile, puis, je ne sais pourquoi, machinalement je le suivis.

Il traversa le ruisseau, il gravit les bruyères qui montent à la forêt, il arriva bientôt en vue de la Hutte au Diable.

La mère Jeanne, sans doute, était assise non loin de là, car je ne tardai pas à l'apercevoir s'avançant à la rencontre de son fils.

Nicole avait pressé le pas. Nicole courut se jeter dans les bras de la pauvre vieille, et, de la place où je m'étais arrêté, j'entendis des sanglots à fendre le cœur.

Charles Delys.

(La suite au prochain numéro.)

On lit dans le *Dictionnaire des cosmétiques* du docteur Lunel, au mot *Lait antéphélique* :

« Cette préparation cosmétique a pour but de combattre ou de prévenir les sécrétions accidentelles qui, sous le nom d'*éphélides* (taches de rousseur, son, lentilles, masque de grossesse, hâle, rougeurs, feux, efflorescences, boutons, rugosités, etc.), s'attaquent à la pureté ou à la clarté du teint.

« *Appréciation.* — La *Revue de thérapeutique*, le *Courrier médical*, etc., ont signalé l'efficacité incontestable du *lait antéphélique*. Pour notre part, nous lui avons dû divers succès dans des cas d'éphélides et de couperose, et plusieurs de nos confrères en ont retiré d'excellents avantages employé comme topique contre la piqûre si dangereuse des mouches venimeuses. »

Flacon, 5 francs. *Candès et Comp.*, 26, boulevard Saint-Denis, au deuxième.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.



LE

MONITEUR DE LA MODE

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

—

Avec la température brûlante des mois les plus chauds de l'année, on doit surtout songer aux vêtements diaphanes, aux tissus légers comme le souffle du vent, à la lingerie blanche et coupée de dentelle qui ne charge pas les épaules et protége seulement contre l'ardeur du soleil.

Madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, rue Neuve Saint-Augustin, 47, a inauguré sa saison d'été par des toilettes d'une ravissante fraîcheur. Voici la description de celles qui ont été commandées par madame la comtesse de K...

Premièrement, une robe de taffetas vert clair. Le tour de la jupe est garni par quatre rangs de volants découpés, ces volants sont séparés par des ruches; la moitié des volants est de taffetas d'un vert plus pâle, de même pour les ruches, en alternant le vert pareil à la robe, avec celui de nuance plus tendre. Cette garniture est d'un très-heureux effet. Le corsage est une casaque à basquine, garnie comme le jupon, elle forme la pointe par devant et se boutonne par des boutons ronds d'argent ciselé. Les manches sont à coude, entourés de volants et ruches, et s'arrêtent avant le poignet, un volant en application d'angleterre est cousu à l'intérieur et les termine. Un paletot-rotonde, assorti d'étoffe et de garniture, se porte avec cette robe; ce paletot n'a que des ouvertures pour manches; celles de la casaque servent au paletot.

Lorsqu'on veut rendre la toilette plus élégante encore, on met en place du paletot de taffetas, une casaque-mantelet *ajustée* en application d'angleterre, recouverte et terminée par de magnifiques volants. La casaque de dentelle a des manches avec volants sur les épaules et dans le bas. Nous avons rarement vu une toilette mieux comprise et plus gracieusement rendue.

Une autre toilette, pour la même dame, est de taffetas Pompadour fond blanc, quadrillé de filets noirs, ayant à l'intérieur des carreaux de fleurs groseille. La jupe est ornée de petits volants ruchés; entre chacun il se trouve une rangée de bouclettes noires de ruban étroit. La jupe est montée sur une large ceinture noire dans le style du jour. Le corsage est montant et uni. Le pardessus est un *habit* de même étoffe orné comme le jupon. On peut supprimer le corsage uni et mettre une chemisette blanche, et l'habit en corsage.

Nous avons remarqué, chez madame *Amélie*, à travers une foule de compositions recherchées, des vêtements de campagne en foulard. En voici deux:

Une robe de foulard maïs. La jupe est bordée d'un tuyauté de taffetas noir, la même garniture est répétée au corsage qui est à longue basque carrée derrière, entr'ouvert devant avec un gilet de taffetas noir, orné de boutons d'argent ciselé.

La seconde robe est de foulard gris lilas, à petites rayures noires. Il y a une casaque demi-ajustée de même étoffe. La toilette entière est ornée de ruches à gros plis et de petits volants de guipure.

Nous avons, dans un dernier courrier, expliqué à nos lectrices les importantes modifications qui ont été apportées dans les formes de chapeaux depuis le commencement de la saison, chaque modiste apporte à ces changements les inspirations de son goût et de son talent. Le genre fantaisie qui domine les modes actuelles a cela de bon qu'il admet tout et n'a pas d'exclusion. Il ouvre une ample carrière aux imaginations fécondes, et chacun sait que l'instinct créateur ne fait jamais défaut aux industries parisiennes, surtout en ce qui touche aux modes.

Mesdames *Coutot et Morizon*, rue Monsigny, 8, avaient déjà, il y a un an, mis en vogue une très-jolie nouveauté avec leurs chapeaux à résille; elles nous offrent aujourd'hui des modèles extrêmement variés, dont les formes originales et séduisantes ne peuvent manquer d'obtenir de légitimes succès.

Nous allons décrire quelques-uns de ces chapeaux:

Le premier est de tulle blanc et crêpe lisse mauve, la passe et la calotte sont également bouillonnées des deux nuances; seulement, la passe est bouillonnée en long et la calotte forme une torsade arrondie. Une plume lilas, panachée de blanc à pointes de jais, garnit le côté gauche du chapeau. Une passementerie de jais blanc, formant petite frange, suit tous les contours. Le bavolet, très-court, est de blonde blanche frangée et doublé de taffetas mauve. Les brides sont blanches. L'intérieur, garni sur les côtés, a des touffes de petites fleurs lilas dans des bruyères feutre, le tout mélangé de crêpe lisse et tulle.

Un second chapeau est de crêpe blanc tout capitonné, dans chaque creux il y a un bouton de rose avec petites feuilles; le tout arrangé avec une grâce et une légèreté remarquables. L'intérieur est de tulle et roses; le bavolet de tulle doublé de rose, a une petite guirlande de boutons roses, touchant la calotte.

Un autre chapeau est de paille ouvragée, gracieux mélange de tresses épaisses et de filets à jour. L'intérieur est doublé de crêpe bleu; il est orné sur les côtés par

Digitized by Google

des touffes de tulle, de pâquerettes blanches et des myosotis. Le chapeau est entouré d'un agrément de paille en frange à boules. Une petite voilette pointue de tulle blanc doublé de crêpe bleu et bordée de la même frange de paille est posée sur la calotte et descend pour simuler le bavolet. Les brides sont bleues.

La mode des fleurs dans les coiffures, sur les chapeaux et dans les garnitures de robes de bal, s'est tellement propagée depuis quelque temps, que nous devons dans tous nos articles nous occuper des fleurs. Cette tâche est bien agréable, lorsque nous avons à visiter les salons de madame *Léontine Coudré* (maison *Tilman*).

Cette jeune artiste mérite de sincères éloges pour ses compositions toujours poétiques et gracieuses. Elle s'occupe en ce moment des coiffures de soirée qui lui sont demandées par toutes ses clientes à Vichy, à Bade, à Ems, partout enfin où se réunit la société fashionnable des beaux jours d'été.

Voici trois coiffures nouvelles :

La première est de roses de haies, perlées de gouttes d'eau et mélangées de jasmin d'Espagne et de muguet. La coiffure forme une demi-couronne et se pose en arrière de la tête.

La seconde est un pouff avec traîne, il est composé de liserons roses et de clématites ; deux papillons à ailes bleues et or sont posés aux deux extrémités de la coiffure en dessus des épingles qui servent à la fixer.

La troisième est une guirlande de roses trémières rose et blanc, coupées de narcisses et fleurs d'escholzias ; de petites herbes fines relient les fleurs entre elles et forment des nœuds qui arrêtent la coiffure en dessous des cheveux.

Nous avons promis des détails sur les nouveautés en lingerie des magasins de la *Balayeuse*, 4, place Vendôme. Nous voici prête à tenir cette promesse.

Madame *Franquet*, propriétaire de la maison de la *Balayeuse*, nous a montré des robes blanches destinées à faire les délices de la saison d'été. L'une d'elles est de mousseline, sur dessous de taffetas bouton d'or. La jupe est ornée de trois volants de guipure, entre chaque volant il y a un bouillon de mousseline dans lequel est passé un ruban assorti qui forme transparent. Le corsage est une casaque flottante doublée et garnie de même ; le volant de guipure entoure toute la casaque, le bord des manches, les épaules et le tour du cou ; il a en tête un bouillon doublé de taffetas. Cette même toilette se répète sur taffetas rose, lilas ou bleu. Elle est simple et très-distinguée.

Nos lectrices ont pu juger d'après nos gravures du charme des modèles de pèlerines et corsages blancs édités par la maison de la *Balayeuse*. Nous avons surtout remarqué un très-joli choix de chemisettes de mousseline ou gaze batiste, brodées au point russe en laine de couleur ; d'autres, en foulard fond blanc, de couleurs unies ou à pois, sont ornées de galons, soutaches ou petits lacets. On porte surtout ces chemisettes avec les ceintures suissesses, les vestes espagnoles et les corsages-habits. Bien qu'elles soient fort élégamment conditionnées, leur prix n'est pas élevé.

On voit encore, à la *Balayeuse*, des cravates renaissance, en mousseline avec des bouts carrés de guipure d'Irlande, et un nouveau genre de lingerie, cols et manches de batiste, avec des apprêts de dentelle valenciennes, représentant des papillons ou des fleurs d'une admirable exécution. Cette lingerie est destinée aux femmes qui aiment les choses sérieuses, c'est-à-dire l'élégance dans la simplicité.

La même maison nous offre des coiffures d'une grâce charmante, des bonnets matinée de tulle ou gaze avec fleurs et rubans, des manches régence à volants de dentelle, des peignoirs de mousseline ou nanzouk ruchés à la vieille, avec pèlerine, retenue par des nœuds de rubans, tous les articles de layette, et enfin comme grande actualité des costumes de baigneuses en cachemire de formes nouvelles extrêmement réussies.

On voit que le foulard est employé pour la lingerie dans les maisons les plus en vogue, c'est qu'en effet le foulard a un mérite spécial et peut au besoin remplacer la flanelle et le cachemire. Quant aux robes de cette charmante étoffe, elles sont trop en vogue maintenant pour avoir besoin de l'appui de nos chroniques de modes. Quelques maisons de nouveauté ont des rayons pour le foulard, mais ils sont loin de répondre aux exigences de la mode, et nous avons cru être utile à nos lectrices en leur désignant la maison spéciale qui a fait la fortune du foulard ; c'est le *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129.

Il est de bon goût, pour le voyage, de posséder plusieurs robes de foulard uni, ornées de la même manière que nous avons décrite. Il est de bonne administration (en question de toilette) de se munir des robes de foulard illustré, dont le *Comptoir des Indes* a une si magnifique collection pour toilettes du soir à la campagne et aux eaux.

Au bord de la mer on se sert, comme mesure hygiénique, de l'excellente parfumerie de la *Reine des abeilles*, maison *Violet*, rue Saint-Denis, 317.

Le savon de thridace, au pur suc de laitue, préparé comme le sirop Lactucarium, a des qualités bienfaisantes auxquelles il convient de rendre hommage.

La Rosée des abeilles est un secret de beauté. Les personnes qui voudront s'initier d'une manière parfaite à tous les secrets de la parfumerie moderne feront bien de lire le charmant ouvrage de M. Louis Claye, propriétaire de la maison Violet. Cet ouvrage est intitulé : LES TALISMANS DE LA BEAUTÉ.

Il en dira plus que nous ne pourrions faire dans nos articles de modes ; on pourra y trouver des conseils salutaires, il est écrit avec soin et avec goût La science qu'il contient est à la portée des gens du monde. C'est une œuvre tout à la fois littéraire et industrielle qui fait le plus grand honneur à son auteur.

Marguerite DE JUSSEY.


Digitized by Google

Digitized by Google



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Toilettes de Mme. Amélie, Mon. Delatour r. Nve. St. Augustin. 47 – Coiffure de Hy. de Bisterweld, Fg. St. Honoré. 5.
Modes de Mme. Herst et Cie. ancne. Mon. Fournier r. Drouot. 8 – Fleurs de la Mon. Herpin-Leroy rue Montmartre No. 130.
Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul. 3 – Corsets de la Mon. Simon. r. St. Honoré. 183.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. Chaussée d'Antin. 6. | Parfums de Violet four. de S. M. l'Impératrice. r. St. Denis. 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C. MADRID P. J. de la Peña

Digitized by Google

GRAVURE DE MODES N° 747.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — Chapeau de paille, garni de pattes de velours noir, montant sur le tour de la forme et s'étalant sur les bords, dont le dessous est garni de velours b leu. Un nœud coquillé de velours garnit le devant avec deux plumes blanches.

Filet de chignon à petits glands.

Robe de foulard *fauve*. L'ornement de la jupe consiste en une grande *roue* ondulée composée de deux rangs de plissés *tuyautés à tête* et de deux rangs de bouillonnés *pincés* en cornets sortant les uns des autres.

Par-dessus Diavolo de foulard pareil et garni comme la jupe.

TOILETTE HABILLÉE. — Chapeau de paille de riz avec bavolet de dentelle très-transparente et sans dessous.

Le dessous de la passe est garni à droite d'une aigrette d'herbes de couleur, sortant d'un calice de crêpe blanc bouillonné. Une belle plume garnit le dessous en se rejetant à gauche sur la passe.

Brides de taffetas blanc.

Robe et rotonde de taffetas, garnies d'un dessin de médaillons grillagés de soutache noire et de jais. Deux beaux volants de tilly terminent la rotonde.

NOUVELLE PRIME

Offerte aux Abonnés du MONITEUR DE LA MODE.

Nous avons toujours trouvé pour notre part un charme immense à feuilleter un volume de voyages, et c'est là, croyons-nous, une disposition générale. Quelle jouissance, en effet, que de parcourir les pays les plus éloignés, de traverser des forêts immenses, de visiter les temples bouddhiques ou les pagodes chinoises, d'entrer sous le wigham de l'Indien ou sous la tente de l'Arabe, d'assister aux fêtes sanguinaires du Dahomey, etc., etc. Tout cela sans fatigue, sans danger, mollement assis au coin du feu ou à l'ombre d'un arbre feuillu. Qui donc ne goûterait pas un semblable plaisir?

Il y a longtemps déjà que nous songions à vous le procurer, lecteurs et lectrices, et à votre intention nous avons examiné avec soin tout ce qui s'est publié en ouvrages de voyage dans ces derniers temps.

Celui de ces ouvrages qui nous a le plus séduit est sans contredit le *Voyage illustré dans les deux mondes*, un beau volume de 405 pages, format des grands journaux illustrés, et contenant 775 gravures, signées des Anastasi, des Blanchard, des K. Girardet, des Rouergue, des N. Valentin, etc. C'est en quelque sorte le *musée complet* du monde entier, types, scènes de mœurs, vues de villes, beautés pittoresques; jusqu'aux portraits des souverains contemporains, tout est là; joignez-y le charme d'un texte élégamment écrit (les auteurs MM. F. Mornand et J. Vilbort, ont fait leurs preuves), et plein des renseignements les plus utiles et les plus variés, et vous vous ferez peut-être une idée du livre que nous vous offrons aujourd'hui en prime à un prix tout exceptionnel.

Ce grand et beau volume se vend à Paris 25 francs, et l'éditeur, M. *Le Chevalier fils*, 60, rue de Richelieu, a bien voulu consentir à livrer à nos Abonnés le *Voyage illustré dans les deux mondes*, magnifiquement relié et doré sur tranches au prix de 10 francs, pris à son bureau, et de 12 francs 50 centimes envoyé *franco* par la poste.

Courrier de Paris.

Trop souvent notre plume est obligée de se mettre un crêpe et de parler de mort; mais que voulez-vous? Ils disparaissent l'un après l'autre ceux de qui la vie ou le trépas appartiennent au public et intéressent le public; il faut bien en parler. Le feuilleton, la causerie, deviennent des registres d'état civil; ce n'est pas, croyez-le, de bonne volonté que nous nous résignons à ce rôle. Donc, en voici encore une de ces morts dont on parle pendant plusieurs jours. Fiorentino, le rédacteur de l'ancien *Corsaire*, le feuilletoniste du *Constitutionnel*, puis de la *France* et du *Moniteur*, a succombé, presque foudroyé, à une attaque de goutte. Il se portait bien; il écrivait son dernier feuilleton; il n'est plus! Mort rapide! Oubli plus rapide encore! Dans quelques jours, à l'heure peut-être où paraîtront ces lignes, il ne sera plus question de lui; une plume, plus ou moins égale à la sienne, la remplacera dans ses fonctions hebdomadaires, on s'en apercevra peut-être pendant un feuilleton ou deux, et puis après?...

Si quelque chose peut donner satisfaction à l'âme d'un mort, c'est de voir de là haut le nombre de ceux qui lui font cortége jusqu'à sa dernière demeure. Et encore! quand il s'agit d'un de ces défunts de réputation de qui l'on parlera dans les feuilles publiques, combien se font un devoir de se rendre à la funèbre cérémonie, dans l'unique but qne l'on constate leur présence, que l'on cite leur nom! Toujours est-il que, grand honneur pour Fiorentino! les coins du drap mortuaire étaient tenus par MM. Auber et le baron Taylor, membres de l'Institut, Paul Dalloz, directeur du *Moniteur*, et Carvalho. Un grand nombre d'hommes de lettres qui, pour la plupart, du vivant de Fiorentino, disaient grand mal de lui, — des compositeurs, des artistes, hommes et femmes, la rédaction entière du *Moniteur* assistaient à la cérémonie. Deux discours — puisqu'on n'échappe pas aux discours à moins de le spécifier dans son testament, et encore n'a-t-on pas toujours la vanité de penser que l'on prononcera des discours sur votre tombe — deux discours, dis-je, ont été prononcés sur la tombe provisoire de Fiorentino, l'un par M. Dalloz, directeur du *Moniteur*, l'autre par M. Théophile Gautier, son collaborateur et, paraît-il, son successeur au feuilleton musical du journal officiel. Si l'on en


Digitized by Google

croyait les épitaphes et les discours des cimetières, tous les hommes qui meurent de mort naturelle sont des anges de passage sur la terre. Je ne dis point cela pour M. Fiorentino, bien qu'il soit l'occasion de cette amère observation, je constate un fait général. Dans le discours de M. Théophile Gautier, nous avons remarqué cette phrase qui a la prétention de caractériser la tâche du critique dramatique :

« Ah! c'est qu'elle est bien lourde cette tâche que l'on croit si légère! les plus vigoureux y succombent. Il y faut un corps d'athlète, une pensée ailée, infatigable, toujours en éveil. Être spirituel à jour fixe, sans tenir compte jamais des tristesses, des défaillances et des malaises de la vie, à propos de tout et de rien, malgré l'absence ou l'inanité du sujet, être soi à travers les autres, difficulté immense! Improviser sur le thème jeté au hasard par le théâtre, avoir sur toute matière une érudition prête; transformer, en lui gardant son caractère, la pièce inepte en rendu compte charmant; connaître à fond le répertoire et le personnel de l'art; manier avec urbanité cet amour-propre du comédien, plus irritable encore que celui du poëte; ne rien garder pour soi de sa vie, de son temps, de son loisir; courir du bout de la ville au premier appel de l'idée, s'occuper toujours de la gloire d'autrui et jamais de la sienne; être la trompette, quand on pourrait être la lyre; joindre l'activité de l'homme du monde au travail de l'homme de cabinet; jeter au vent sans les compter des pages qui seraient l'honneur d'un livre: c'est là, personne n'en doute dans le public, un métier frivole et qu'on pratique en se jouant; mais bien des gens sérieux seraient embarrassés de le faire. »

Tout cela est à merveille, je ne me permettrai qu'une simple observation : Qui oblige M. tel ou M. tel à faire un métier aussi désagréable que celui-là? Probablement, s'il le fait, c'est qu'il y trouve son avantage; alors à quoi sert de s'en plaindre.

J'ai dit que quinze jours ne se passent pas sans qu'on oublie les plus illustres morts. Un rien, une mouche qui vole, un cheval qui gagne une course, et tout est fini. *Fille-de l'Air* a remplacé promptement Meyerbeer dans les conversations du public; *Vermouth* a succédé aux oraisons sur M. Fiorentino; *Blair-Atholl* a pu être battu par *Vermouth*, mais croyez bien qu'il l'a remporté de plusieurs têtes sur le *Shakspeare* de Victor Hugo. Ainsi va le monde à Paris! Soyez le plus grand homme de la France, si vous ne faites plus de chefs-d'œuvre ou si vous n'en faites pas un au moins par jour, vous êtes oublié pour le premier cheval venu! Eh! parlerait-on encore de Meyerbeer, si son testament n'était pas là, pour venir de temps en temps rafraîchir la mémoire des oublieux; ce testament qui laisse, par exemple, pleuvoir 10 000 francs dans la caisse des artistes? Et, comme par reconnaissance, on se laisse aller à raconter des anecdotes sur le compte de l'illustre compositeur. En voici une de ces anecdotes et que rapportait, l'autre jour, le *Pays*; elle a trait aux répétitions du *Pardon de Ploermel :*

On sait qu'à l'un des moments les plus dramatiques de l'œuvre, le tonnerre se fait entendre avec une saisissante réalité. Aux répétitions, le tonnerre de l'Opéra-Comique ne satisfaisait point Meyerbeer, et à chaque audition sa préoccupation était évidente.

— Je ne suis pas content de votre tonnerre, répétait-il à Nestor Roqueplan, alors directeur de l'Opéra-Comique.

Ce besoin de tonnerre devint une idée fixe. Meyerbeer errait çà et là, interrogeant tous les bruits, analysant ainsi les divers roulements de voiture, jusqu'à ce qu'enfin il tomba en arrêt un beau matin devant une maison en démolition, au coin de la rue du Faubourg-Montmartre. Meyerbeer bondit, Meyerbeer avait trouvé. Il se transporta en toute hâte et tout pantelant à l'Opéra-Comique.

— Il me faut, s'écria-t-il, un long tuyau carré en planches et des gravois.

On confectionna immédiatement les objets demandés, et l'expérience commença.

— Ce n'est pas encore cela, dit Meyerbeer, le bruit est trop sec! Il me semble qu'un objet de plomb remplirait mieux le but.

Nestor fit lancer un vieil encrier.

— Parfait! exclama le maëstro; eh bien! mon cher Nestor, procurez-vous une centaine de biscaïens.

Nestor l'arrêta court :

— Impossible!

— Comment, impossible?

— Impossible! répéta Nestor, impatienté; il faut une autorisation.

— C'est bien, répliqua Meyerbeer, je m'en charge.

Et il écrivit gravement à ce sujet au maréchal Vaillant, ministre de la guerre. Le maréchal prit gaiement la chose et fit répondre à Meyerbeer que l'arsenal de Vincennes était à sa disposition.

A partir de ce moment, les machinistes sous les ordres du maëstro, commencèrent de sérieuses études sur l'art d'imiter le tonnerre en lançant des biscaïens dans un canal de bois.

Entendez-vous beaucoup de gens vous parler, aujourd'hui, de Paul Delaroche, d'Horace Vernet, d'Ary Scheffer, ces morts de fraîche date? Il a fallu une vente récente de tableaux parmi lesquels se trouvaient des œuvres de ces grands maîtres modernes, pour que les journaux daignassent prononcer leurs noms. Cette vente a été faite, à l'hôtel Drouot, par M. Paul Demidoff et a donné les résultats suivants :

La Bûcheronne dans la forêt, par Decamps 10 000 fr.; l'Arrestation du président Duranti, par Paul Delaroche 18 000 fr.; la Vanne, paysage, par Jules Dupré, 8000 fr.; le Boucher turc, par Gérome, 6000 fr.; les bords du Bosphore, par Marilhat, 5150 fr.; Effet du soir après l'orage, par Th. Rousseau, 3200 fr.; la Léonore de la ballade, par Ary Scheffer, 4000 fr.; Combat entre brigands et dragons du pape, par Horace Vernet, 29 000 fr. — Plus sept tableaux de Meissonnier : un Gentilhomme, 6150 fr.; un Cavalier, 5000 fr.; Gentilhomme faisant de la musique, 12 000 fr.; le Capitaine, 19 000 fr.; un Intérieur de corps de garde, 30 000 fr.; un autre Intérieur de corps de garde, 28 700 fr.; une Lecture chez Diderot, 38 000 fr. En conséquence de quoi, le total de cette vente s'est élevé à 222 700 francs.

C'est plus que n'a produit récemment une collecte faite dans une assemblée de fidèles par un ministre protestant, qui avait fait circuler à la ronde son chapeau pour recevoir les offrandes.


Digitized by Google

Le chapeau qui avait fait le tour du temple, revint au ministre, qui n'y trouva pas une obole.

Il le vida alors sur la table pour faire voir qu'il ne contenait rien, et il s'écria avec ferveur :

— Merci, mon Dieu! de ce que mon chapeau me soit revenu après avoir passé par les mains d'une pareille assemblée!

Garantirai-je l'exactitude du fait? Je m'en garderai, d'autant plus qu'il est raconté par un journal américain; or rien n'est sujet à caution comme un journal américain. C'est à peine si j'oserais vous affirmer que j'ai pu en croire mes yeux, lorsque j'ai lu qu'il y a un pays où un gouverneur a osé prendre un arrêté, officiellement publié, affiché, tambouriné, trompetté, et par lequel Son Excellence le gouverneur de la Bosnie a interdit les mariages d'argent dans toute l'étendue de son gouvernement! On se demande où nous irions si une pareille coutume franchissait les montagnes, passait par-dessus les mers et venait s'abattre au beau milieu de notre civilisation française!

En dehors du mariage, permettez-moi de vous parler chiffres et argent. Il s'agit des droits recueillis par la Société des auteurs dramatiques du 12 avril 1863 au 31 mars 1864. Vous verrez comme ces messieurs-là savent bien faire leurs petites affaires, et combien peu ils auraient de chances de se marier en Bosnie où les mariages d'argent sont interdits! Je prends mes chiffres dans le rapport présenté à la réunion générale par M. Paul Féval. Il résulte de ce document que les recettes des théâtres se sont élevées pendant l'intervalle que je viens de dire, à 12 991 045 fr. 16 c., et celles des auteurs à 1 335 960 fr. 14 c. Du 1er avril 1862 au 31 mars 1863, les recettes des théâtres s'étaient élevées à 12 423 472 fr. 99 c., et les recettes des auteurs à 1 316 270 fr. 28 c. Il y a donc du 1er avril 1863 au 31 mars 1864 une augmentation de 167 572 fr. 17 c. sur les recettes des théâtres et une augmentation de 19 689 fr. 86 c. sur les droits d'auteurs. Les droits de province ont considérablement augmenté par suite du droit proportionnel établi dans la plupart des villes importantes par l'ancienne commission de la Société. Ainsi, dans l'exercice de 1862-1863, ces droits n'ont atteint que 242 502 fr. 35 c., et dans l'exercice 1863-1864, ils se sont élevés à 436 363 fr. 10 c., ce qui produit 193 860 fr. 75 c. en plus. Les droits de la banlieue ont augmenté de 6667 fr. 42 c.; ils étaient en 1862-1863 de 44 821 fr. 60 c.; ils ont atteint en 1863-1864 la somme de 51 489 fr. 02 c. Les droits de Belgique ont diminué de 591 fr. 95 c. : ils étaient l'an dernier de 18 771 fr. 95 c. ils ont été cette fois de 18 180 fr.

N'allez pas croire, cependant, que *tous* les auteurs dramatiques roulent forcément sur l'or. O mères françaises, détournez vos fils de la carrière! En effet, ce 1 316 270 fr. 28 c. se répartit entre 1200 auteurs environ, et l'un dans l'autre, cela représente pour chacun à peu près de 1000 à 1200 fr. Mais remarquez bien comme le sort est juste! Ils sont une dizaine qui prennent les trois quarts de cette somme, une vingtaine qui se partagent bien la moitié du restant, une cinquantaine qui absorbent l'autre moitié, et le surplus des auteurs repasse à la caisse l'année suivante. Il y a, en effet, des auteurs dramatiques qui ne sont jamais joués.

Que cette statistique remplace, pour ce jour, les nouvelles dramatiques qui sont à peu près nulles. Je signalerai cependant une jolie comédie de M. de Najac au Gymnase : *les Oiseaux en cage*. Partout beaucoup de promesses; ce sera pour mon prochain Courrier. Je suis bien obligé de payer mes lectrices de la même monnaie qu'on me paye.

X. Eyma.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1864.

(Cinquième et dernier article.)

Nous sommes dans l'église Saint-Pierre de Rome, devant la statue du prince des apôtres. Les *Pèlerins* (196), de M. Bonnat (de Bayonne), font leurs dévotions. — Le tableau se compose d'une dizaine de figures de jeunes filles du peuple et de deux moines qui passent. L'une baise les pieds de la statue en se haussant le long du piédestal; à droite, six autres sont accroupies plutôt qu'agenouillées, et prient bien plus par habitude que par dévotion; à gauche, au contraire, une belle dévote, la tête dans ses mains, semble adresser à saint Pierre ses vœux les plus fervents. Une charmante petite fille enfin, peu soucieuse du pèlerinage, tourne le dos au saint trop sombre d'aspect pour l'intéresser plus que nous, et nous montre sa bonne figure souriante. Ces deux derniers personnages sont, à franchement parler, les seuls qui nous plaisent; ceux de droite sont des réminiscences et le groupe n'a pas de trait d'union suffisant; la statue, ce vilain point noir, sépare plutôt qu'elle ne réunit les deux parties. Enfin la paroi du temple, contre laquelle nous nous heurtons forcément, ne nous donne aucune idée du grandiose de Saint-Pierre de Rome... Il fallait prendre plus obliquement la scène pour laisser deviner, sur la gauche, une profondeur indéterminée.

Hâtons-nous de dire qu'il y a, dans cette œuvre, deux genres de mérite qui deviennent rares, du dessin et de la couleur; mais le — *Mezzo bajocco, Excellenza* (197)! a notre préférence bien acquise.

Ce gentil mendiant italien, type heureusement compris de l'intelligence et de la paresse, occupe un enfoncement sur le bord d'une route; il tient de sa main gauche un chapeau calabrais et une canne de bois brut qui n'a pas eu le temps de devenir bâton... Il a le costume de sa profession de lazzarone, le sourire astucieux et un air de résolution qui promettent... Donnez, donnez-lui, *monseigneur*, le petit sou qu'il réclame, et faites qu'il s'en souvienne : qui peut vous répondre aujourd'hui que plus tard, vous ne le rencontrerez pas dans la montagne, l'escopette au poing?

La *Vendange à Procida*, golfe de Naples (476), de M. Curzon (de Poitiers), se compose de trois personnages : Une femme qui, montée sur une échelle, détache des hautes branches de la vigne, les grappes mûres; au-dessous un beau garçon qui les reçoit dans une corbeille portée sur sa tête rayonnante de vie et de santé; plus bas enfin un jeune enfant qui s'est emparé de la plus belle grappe de la cueillette et lui sourit avec un intérêt que l'on interprète aisément. — Ces deux petites figures sont ravissantes d'expression, très-pures de dessin, et d'une excellente couleur. Elles constituent, elles seules, tout

Digitized by Google

le mérite du tableau. La grande figure manque de grâce sur cette échelle où elle est mal posée, et son caractère de tête n'offre pas assez de distinction.

M. Cotti (Italie) nous montre, sous ce titre : *Labour*, « environs de Sora di Campagna » (450), un attelage de six êtres humains, quatre femmes, un vieillard qui dirige le tracé du sillon et un jeune gars. La charrue est tenue par le chef de la famille agricole... Il y a, dans cette page, assez riche de tons, un enseignement qui s'adresse à tous les pays, mais dont le nôtre, grâce à Dieu ! ne fournit plus l'exemple... Il faut que le bétail de trait ne puisse, chez nous, tenir pied sur la pente rapide, pour que le labour s'y fasse de main d'homme, et encore le hoyau y remplace-t-il la charrue... Mais la maxime profitable partout, celle que le peintre a su traduire —« point de moisson sans culture... nulle récolte sans peine...» mérite, à nos yeux, un encouragement sincère. Les Beaux-Arts ont, comme la littérature, leur apostolat à remplir ; ils doivent surtout moraliser, et les peintres, assez rares, qui entrent franchement dans cette voie, avec la dose de talent que le ciel leur a dévolue, doivent être cités par nous à l'ordre du jour d'un progrès qui ne saurait offusquer personne. — Cette œuvre est un premier pas dans une bonne voie ; l'artiste y fera son chemin, et nous ne manquerons pas de l'y suivre, autant du cœur que des yeux.

Le *Labourage, attelage de la Brie* (988), de M. Jacque (Paris), est une page très-remarquable à tous les titres. Les chevaux sont bien attelés, bien dessinés ; le sol est très-franchement rendu, et le ciel en parfaite harmonie avec l'ensemble du tableau. On respire, devant cette toile, je ne sais quel parfum de terre fraîchement remuée, qui ferait croire que l'on se trouve entre deux sillons ouverts par la charrue qui poursuit sa tâche. — Voilà de la nature bien comprise ; le trait d'union mis par le bon goût et le talent entre le réel et le poétique ; le beau côté du vrai réfléchi par une palette intelligente et pure. — Jamais médaille ne fut mieux placée.

M. Bonheur, Auguste (de Bordeaux), expose un *Retour de foire ; paysage et animaux*, dans lequel brillent toutes les précieuses qualités de l'artiste. Ces trois vaches, roux foncé, et ce jeune veau qui marchent en tête, les douze moutons qui suivent, maintenus par un chien de berger, forment un groupe si vrai, qu'on est étonné qu'il reste en place, sur cette lande immense, où il n'y a pas un brin d'herbe à tondre. Le vieux campagnard qui ferme la marche est ce type éternel qui sort obstinément de la boîte à couleurs de M. Bonheur ; mais on aime cette face où la nature se lit couramment, et l'œuvre tout entière est digne de la signature qu'elle porte.

Voici deux œuvres de maître : Les *Fellahs* (132) et *Fantasiah* (133) de M. Belly (de Saint-Omer).—Nous sommes sur le rivage égyptien. Douze *fellahs*, presque nus, la poitrine engagée chacun dans un double bout de corde qui part d'un câble principal, comme le rameau part de la branche, forment ainsi réunis, une véritable grappe vivante qui se développe péniblement sur la grève ; ils hâlent une barque pontée (*dahbiek*) qui manque d'eau sans doute pour supporter sa charge, car elle avance lentement, malgré les efforts surhumains que les travailleurs déploient... La corde, disposée en licol, s'enfonce profondément dans les chairs, tant est vraie la traction qui s'opère... L'artiste a déployé là toutes ses connaissances anatomiques. On n'y voit pas un jeu de muscles mal interprété, une fausse tension à reprendre. Le dessin est irréprochable partout, et la couleur locale pondérée, harmoniée avec autant d'esprit que de science.

Fantasiah, c'est la danse que Gérome a voulu rendre, mais que M. Belly, sans se montrer oublieux des convenances, a produite, dans la même fougue, avec plus de bonheur. — L'Égyptienne inspirée, ou possédée, — je vous abandonne l'épithète,— occupe le centre d'une quinzaine de personnages bien groupés et attentifs... Elle danse et les spectateurs l'excitent de leurs applaudissements. — Cette figure principale, vêtue, pour son rôle, d'une simple gaze sur le torse, n'est pas, elle, comme certaine autre, d'un débraillé révoltant ; elle passionne aussi bien ses admirateurs et les dégoûte moins. Les qualités de cette page ne sont amoindries par aucun défaut. Le dessin est très-pur, la couleur chaude, l'agencement des draperies sévère et tous les détails habilement mariés pour le succès de l'ensemble.

M. Barry (de Marseille), chargé de retracer les épisodes remarquables du voyage de LL. AA. II. le prince Napoléon et la princesse Clotilde, nous transporte d'abord à *Thèbes* (91). Nous sommes dans la grande cour du temple, au milieu des ruines majestueuses de *Karnac*. La soirée d'été (2 juin 1863) est éclairée au moyen de torches nombreuses, car la lune qui, entre ces squelettes de tours et de murailles croûlantes, apparaît au-dessus d'un obélisque — suivant l'expression de Victor Hugo — comme un point sur un *i*, — ne suffit pas pour dissiper les ténèbres.

Les nobles visiteurs se reconnaissent, à droite, accompagnés de leur suite, en avant d'une multitude respectueuse qui se tient à distance. A gauche sont des musiciens et tout le personnel réuni pour cette circonstance solennelle. — L'effet d'ensemble est des plus heureux, la perspective excellente et la couleur bien appropriée.

Chouna (92) nous appelle dès quatre heures et demie du matin (les princes voyageurs se lèvent de bonne heure), à l'extrémité de la première cataracte du Nil (6 juin 1863). Nous trouvons là un magnifique effet de soleil levant qui enivre de ses premiers feux les têtes des rochers lointains, enveloppe d'une auréole chatoyante et poétique ces pics épars, que le pinceau intelligent de l'artiste a su rattacher habilement, pour en faire un collier splendide, dont la chaude nature de ces rives fortunées se fera parure à son réveil. — Les barques et les personnages officiels sont là sur le bord du fleuve, — mais pardon nous soit donné ! — Nous n'avons de ce grand tableau admiré que les décors et la mise en scène.

Ici une page modeste, mais tracée avec le cœur, attire notre vue (1164) c'est l'*Inhumation d'une religieuse* de notre bon ami Edmond Legrain (de Vire). — Le cortége funèbre se déroule, du haut et froid portique qui continue de lui ouvrir passage, jusqu'au chemin qui, s'abaissant vers la mer, va, dans la colline, aboutir au champ du repos. En tête, une sœur porte la croix de bois noir chargée d'une couronne d'épines !... Vient après elle, le chapelain, le ministre pauvre d'un Dieu né pauvre et mort en croix ;... puis, entre quatre cierges de cire jaune, portés par quatre des sœurs les plus dignes, un cercueil simple, comme la règle austère du couvent, cercueil dans lequel repose parée de ses habits de religion et découverte de toute sa personne, la morte dont le corps s'achemine, les mains jointes, vers la fosse, tandis que son âme monte aux cieux... Derrière enfin, les pauvres filles toutes mortes au monde et à demi ensevelies qui pleurent celle qui les précède ou qui prient pour elle... Voilà le tableau, qui n'est peut-être pas assez peint, mais que nous reconnaissons esquissé d'une main habile... dont le ciel, un peu gris, rappelle un peu trop l'atmosphère des Vaux de Basselin, mais qui s'identifie assez bien avec le caractère de la scène... Voilà l'œuvre sur le mérite de laquelle le critique et l'ami sont en parfait accord de conscience, pour dire — « c'est bon, et Legrain fera mieux ! »

Son *Livre d'heures* (1165) est figuré par un tout jeune enfant, pris dans un intérieur confortable, mais de pure province — pourquoi pas ? — qui, assis sur un tapis, devant un prie-Dieu de vieux chêne richement sculpté, tourmente les feuillets d'un livre d'heures que *Curmer*, s'il l'avait connu à temps,

Digitized by Google

aurait pu préférer à celui d'Anne de Bretagne, tant ses feuillets sont merveilleusement enluminés! LEGRAIN nous montre, en flagrant d'élit, le petit vandale, et il nous le fait si mutin, que nous l'aimons quand même. Je gagerais pourtant que s'il a été placé ici, pour ainsi dire hors de vue, c'est sur une dénonciation vindicative de quelque conservateur célibataire des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Voici de l'art pour l'art, du genre gracieux sans autre prétention que celle de plaire aux yeux, et d'éveiller dans le cœur de tendres sentiments.

La *Cella frigidaria* (221), de M. GUSTAVE BOULANGER (de Paris), nous représente un vaste *aquarium* de marbre blanc, où de nobles beautés viennent goûter en commun les délices du bain froid, dans une onde parfumée. — A gauche, l'une de ces naïades du moment fait la planche entre deux eaux qui laissent deviner des formes indécises; près d'elle, une charmante baigneuse se dresse dans le bassin, et s'appuie coquettement sur l'épaule d'une belle esclave qui l'essuie; une troisième, remontée sur le bord et vue de dos, se verse sur la tête le contenu d'une amphore; une quatrième, assise, s'abandonne aux mêmes soins empressés d'une autre esclave, et, prêtes à descendre dans l'élément qu'elles convoitent, deux belles figures enfin vont se débarrasser de leurs voiles, importuns bien que légers, pour se livrer, à leur tour, à d'innocentes ivresses. — Ce sanctuaire du bien-être est prudemment clos; les nudités que nous admirons sont décentes; les formes n'ont à s'y plaindre ni du dessin ni de la palette du maître... c'est un joyau de science, de grâce et de délicatesse.

Le n° 222, *Cavaliers sahariens*, figure une scène bien différente. Au lieu de l'abandon dans une pleine sécurité, c'est ici la vigilance inquiète, la haine ou la prudence flairant un ennemi encore invisible, mais prochain. — Trois Arabes, deux qui marchent, sur les second et troisième plans, bien armés, en gardant une attitude repliée pour n'être point trop tôt aperçus, et, en avant, un cavalier parfait de tenue, d'armure et de caractère, drapé dans son accoutrement comme un prince du désert. Celui-là se dresse sur ses étriers, se hausse sur le pommeau de sa selle, tend le cou, et, d'un œil d'aigle, interroge la plaine au-dessus de la crête du mont qui cache encore sa monture et lui-même... C'est une figure accomplie de tous points. Jamais meilleur tableau n'enrichit un aussi petit cadre.

Voici deux autres baigneuses de M. CARAUD (de Cluny, Saône-et-Loire). L'*Entrée au bain* (310) nous représente, devant une baignoire dans laquelle une femme de service, assez bien traitée, verse une liqueur aromatique, la jeune fille qui attend pour y entrer que sa camériste ait fini de nouer le ruban destiné à soutenir ses cheveux... Le dernier voile, qu'elle maintient encore par pudeur, va tomber. Elle est belle, sans doute, mais moins qu'elle pourrait l'être...

La *Sortie du bain* (311) nous offre des figures bien autrement parfaites. La baigneuse, cette fois, est vue de dos, appuyée sur l'épaule de sa suivante qui enveloppe d'une fine toile son beau corps, aussi pudique, aussi chaste que séduisant, — tandis que la femme de service, un genou en terre pour la chausser de ses pantoufles, livre à notre regard émerveillé un sein qui vient de forcer étourdiment l'enceinte de son corsage. — Cette page est vraiment délicieuse à tous les titres. Les reproducteurs se la disputeront.

M. VANNUTELLI (de Rome) a deux toiles au salon : la *Conversation au jardin* (1895) qui, certes, n'a pas été comptée dans ses titres à la médaille qu'il a obtenue, car la galerie qui borde le ruban d'eau où se baignent deux cygnes, est serrée si près du mur, qu'elle étreint les personnages qui s'y entassent sous prétexte de converser. On est censé y faire de la musique, y causer et s'y rafraîchir, quand, à vrai dire, on y étouffe... Ce tableau-là ne vaut donc pas une récompense.

L'œuvre qui l'a méritée, c'est une *Intrigue sous le portique du palais ducal à Venise* (1896); ravissante page qui contient autant de riches promesses que de belles qualités. — Derrière une volée de beaux pigeons qui roucoulent ou picorent familièrement dans les jambes des promeneurs, une foule de personnages de haute mine, les yeux fixés sur deux femmes masquées, prêtent aux propos qui s'échangent des oreilles attentives. — Voilà le sujet dont M. VANNUTELLI a su tirer un parti doublement heureux : l'acquisition de son tableau par S. A. I. la princesse MATHILDE et la médaille que le jury lui a votée.

Le *Phara* (1004), de M. PHILIPPE JEANRON (de Boulogne-sur-mer), cette vue prise du palais impérial, à Marseille, est tout ce que la peinture peut enfanter de plus magnifique, de plus immense, de plus sublime... — Placé près de la toile, l'œil ne saisit d'abord qu'un quai, si bien rendu qu'on voudrait y prendre pied... Au-dessous, dans un bassin de construction, un navire important et bien détaillé est en voie d'achèvement; à gauche, ce monument massif c'est le *Phara*... Mais tenez-vous à distance, vous découvrez, plus à gauche encore, une échappée de vue qui plonge dans des profondeurs infinies... et, au fond, de l'autre côté du bassin où courent quelques voiles, des monts brumeux qui se succèdent distincts d'abord, et finissent par s'effacer et se noyer dans un vague horizon qui ne cesse de s'élargir... — C'est du panorama illuminé de poésie!

Les *Catalans* de Marseille ont fourni à M. PONSON deux pages vigoureusement peintes. — La *Plage* (1572) nous montre une longue rangée de barques de pêche tirées à sec sur la grève; les grands filets y sèchent suspendus aux mâts; le soleil jette à fleur d'eau sur la mer ses rayons ardents, tandis que la partie haute du ciel reste enveloppée d'un manteau d'orage... C'est d'un effet large et puissant qui ouvre l'infini au vol de la pensée.

La *Barque catalane au fond des anciens Catalans* (1573) est aussi parfaitement réussie. La charpente en est vraie de tous points; ces filets étendus et dont le patron renoue les mailles fatiguées, cette toile goudronnée qui pend, tous les détails enfin sont rendus avec une science et une fermeté de main prodigieuses. Ces autres barques et ces figures qui s'aperçoivent, à gauche dans la pénombre, donnent à la scène une grande profondeur, malgré l'encadrement produit par ces blanches maisons... La palette de l'artiste est d'une richesse infinie.

Le *Derby de Chantilly* (1964), de M. WASHINGTON (de Marseille), est, malgré le ton extrêmement vert de sa pelouse et l'étranglement forcé de la scène, une page de mérite; mais nous préférons, pour la chaleur des tons et l'harmonie de l'ensemble, ses *Ruines romaines* (1963). — Devant quatre hautes colonnes épargnées par le temps et envahies par quelques arbustes, des cavaliers abreuvent leurs chevaux, dans un reste d'aqueduc avec lequel la source limpide n'a pas encore divorcé. — Ce que nous voyons là n'est qu'une pochade; mais elle est jetée d'une main sûre. Le ciel de la Kabylie s'y révèle dans sa splendeur. — L'artiste prend ses grades et devient maître.

Les *Chevaux des cosaques irréguliers* (1761), de M. SCHREYER (Allemagne), sont attachés, par un affreux temps de neige, à la porte d'une cabane soigneusement close sur les cavaliers que la rigueur du temps a mis dans la nécessité d'y chercher un abri... Les trois pauvres bêtes, ramassées sur elles-mêmes, se pressent l'une contre l'autre pour chercher un semblant de chaleur... Elles ont si froid, qu'on les voit grelotter et qu'on grelotte en les regardant! — C'est la science du vrai vigoureusement prouvée, le triomphe de l'expression, le dernier mot du succès.

L'*Arabe en chasse* (1762), du même auteur, prouve que la



palette, pourvu qu'elle soit tenue par une main intelligente, fournit tous les ciels, aussi bien au midi qu'au nord. — Nous sommes au centre de l'Afrique, devant un cours d'eau peu profond, que remonte en s'appuyant sur l'autre rive, surélevée à hauteur d'homme, un fils du désert armé en guerre et ferme sur les étriers d'une robuste monture. Il jette un regard scrutateur au-dessus de la berge et se tient prêt à tout événement. — Cette page est, comme la précédente et dans un genre opposé, une œuvre admirable, riche d'ampleur et de poésie.

Les *Fruits et bijoux*, de M. DESGOFFE (563), sont,— disons-le tout d'abord — un véritable écrin d'élégance, de fini, d'art délicat et de groupé merveilleux... L'exécution est, dans les moindres détails, d'une vérité poussée au delà du possible! — De ces deux grappes, l'une blanche l'autre rousse, et de ces groseilles de couleurs assorties habilement avec les cerises, les pêches et les trois prunes, vous ne voyez pas seulement la forme rondelette, duvetée, appétissante... Vous comptez au centre du fruit mûr les grains qu'il renferme?... Un verre de fin cristal, ciselé par un maître et rempli d'un vin pourpre, est placé près d'une patène de vermeil dont il va, par ses reflets, rehausser l'ornementation... Le voisinage d'un pan de velours vert qu'enrichit une frange d'or méticuleusement filée... les mille riens puérilement combinés, pour aboutir à former un ensemble que le hasard seul rend charmant parce qu'il est naturel, admirable parce qu'il est simple; les recherches sans nombre auxquelles M. DESGOFFE a eu recours pour atteindre un effet dont il était sûr en se renfermant dans l'ordinaire; toutes ces dispositions *charlatanesques* refroidissent notre enthousiasme. — Le diamant pur n'a pas besoin, pour être précieux, des petits calculs industriels du joaillier.

Rien n'est beau que le vrai;
Le vrai seul est aimable.

Maintenant descendons au jardin du Palais: la chaleur nous y convie.

Madame LÉON BERTAUX expose là, sous le numéro 2504, une belle statue, en plâtre, qui lui a mérité une médaille. Le *Jeune Gaulois prisonnier des Romains* est de formes un peu grêles, ce que son âge justifie, mais cette figure est bien étudiée, les attaches en sont correctes, et l'expression de tête est très-puissante. Le pan de draperie, que maintient une courroie passée en bandoulière, est jeté sur le dos avec une aisance gracieuse.

La *Cigale*, de M. CAMBOS (de Castres), n° 2528, a aussi été récompensée. — Une charmante statue de jeune fille qui, une mandoline sous le bras, et vêtue d'une simple chemise très-habilement drapée, personnifie la fable de la Fontaine, est occupée à souffler dans ses doigts. Ses épaules rétrécies, ses bras nus resserrés sur la poitrine lui impriment une expression de souffrance qui donne le frisson. C'est une délicieuse figure habilement traitée.

M. GIRARD (Casimir) n'a pas obtenu du jury la même justice pour son charmant *Pêcheur de crabes* (2629), l'une des plus belles œuvres de statuaire du salon. Il y a dans la pose de cette figure penchée en avant une vérité de mouvement qui dénote une connaissance profonde de la structure humaine. Les membres sont bien attachés, finement étudiés, très-naturels dans leur jeu, et l'expression de cette face que le succès fait sourire est parfaitement rendue. C'est d'ailleurs un beau type qui ferait honneur à plus d'un maître.

Le *Vainqueur au combat de coqs* (2601), jolie statue de bronze de M. FALGUIÈRE, a été plus heureux. Cette figure, d'un caractère plus commun, presque trivial, mais d'un mérite réel d'exécution et de mouvement, prouve que l'auteur ne s'est pas endormi sur son grand prix de Rome de 1859.

M. FREMIET nous présente, sous le n° 2615, la statue équestre d'un *Chef gaulois*. — Ce bronze est doublement admirable. Le coursier semble participer de la noblesse du personnage qui le monte... Il pressent l'approche de l'ennemi que le guerrier voit au loin. S'il est énergiquement campé sur ses robustes jarrets, il suffirait du moindre signal pour le faire s'élancer dans la mêlée qu'il devine... La figure du chef est aussi vigoureusement caractérisée. Tout en lui, jusqu'à son armure, est d'un style irréprochable. — Le ministère de la maison de l'Empereur et des Beaux-rAts a quelquefois du bonheur dans ses commandes.

Le *jeune Pan* (2614) qui, couché nonchalamment à plat ventre sur un tertre, agace en riant deux petits ours alléchés par un rayon de miel, est d'une pureté de formes et d'une expression mutine qui défient la critique... Les envieux qu'un tel succès exaspère s'en prennent niaisement à ce plâtre; furieux de ne pouvoir l'imiter, ils le mutilent!...

Aux dames qui désirent un éventail de bon goût, d'une exécution artistique merveilleusement fine, et d'une suavité de tons à nulle autre pareille, nous signalons le n° 2444, qui leur servira d'adresse ou de modèle. C'est une guirlande de branches d'aubépine fleurie et d'églantines de couleur tendre, roses ouvertes et boutons, peinte à la gouache, par M. SAUVAGE, sur un tissu de soie gris perle. Il est impossible de rien imaginer de plus beau.

Enfin, pour clore notre revue par un chef-d'œuvre qui reste gravé dans la mémoire de quiconque a daigné nous lire, saluons, en partant, la belle lithographie de M. SOULANGE-TEISSIER, qu'il intitule : *Après la victoire* (3075) et qui n'est autre que la reproduction de l'*Évacuation des blessés* (campagne d'Italie) exposée en 1863 par M. YVON. — Cette œuvre, quel qu'en soit le titre, nous figure, avec une science profonde que l'interprète a su rendre habilement, le défilé sans fin de ce convoi de héros estropiés ou mourants qui viennent de payer de leur sang le triomphe de nos armes. Le premier chariot qui, encombré de braves étendus sous de verts rameaux, est traîné par deux buffles qu'aiguillonne leur conducteur, ne va pas seul porter en lieu sûr son chargement de blessés; cent autres qui ont franchi, après lui, le pont qu'on aperçoit là-bas, donnent à cet acte émouvant un concours incalculable... Dieu! que les victoires coûtent cher à qui les gagnent!... Ici, comme toujours, le crayon du lithographe TEISSIER s'est montré digne du pinceau d'YVON.

J.-F. DESTIGNY (de Caen).

NOTA. Nous donnerons, après le 14 août, les noms des artistes décorés. J.-F. D.

LE PETIT VIOLONEUX.

(Voyez le numéro précédent.)

Puis la mère et l'enfant rentrèrent dans la masure et je ne vis plus rien.

Mais on a de singulières obstinations, dans la vie, de bizarres attachements; je ne pouvais pas me séparer, ce jour-là, du petit violoneux.

La fête, cependant, continuait à chanter derrière moi, sous les arbres, et j'avais vingt ans!... Ma promise, peut-être, m'attendait... Mais non, je restais là, immobile et pensif, à regarder de loin


Digitized by Google

cette vieille cabane perdue sur la lisière de la forêt. Dieu me pardonne, il me semble que j'étais endiablé comme elle!

Puis, comme c'était déjà le soir et que la nuit arrivait, je me glissai comme un voleur le long des troënes, j'atteignis les derrières de la hutte, et là, caché parmi les broussailles qui tapissaient le mur, j'appliquai l'œil avidement à une de ses nombreuses crevasses.

La mère Jeanne, assise sur un vieil escabeau, pleurait et semblait supplier son fils qui, agenouillé devant elle, achevait de ranger quelques hardes sur un mouchoir, ainsi qu'on le fait à la veille de se mettre en voyage. A la place où je venais de placer l'œil, je plaçai l'oreille, j'écoutai.

— Non, mère, disait Nicole; non, voyez-vous bien, je ne peux plus rester ici... ils m'ont fait trop de mal... je m'en vais!...

— Mais où iras-tu, malheureux enfant? disait la vieille désolée.

— Je ne sais pas, mère... tout droit devant moi... à Paris! C'est ma vocation d'être musicien, comme disait le bonhomme Espoir; et souvent il ajoutait que, s'il avait pu y aller lui-même, il aurait peut-être fait fortune avec son violon! je n'ai plus de violon, moi! N'importe! le pauvre vieux me protégera de là haut... et vous, ma mère, ici vous prierez pour moi... je pars.

Dans les yeux de l'enfant, il y avait une confiance, dans sa voix, une volonté qui me gagnaient moi-même, et qui probablement commençaient à faire impression sur la mère, car, après cette dernière réponse de son fils, elle resta silencieuse.

Pendant ce temps-là, Nicole avait enveloppé dans un double papier gris les fragments du violon brisé, et, posant ce second paquet sur les hardes, il noua solidement les quatre coins du mouchoir.

Tout à coup la vieille retrouva la parole.

— Et moi, que vais-je devenir?.. s'écria-t-elle... seule ici, dans la misère!

— Mère, dit Nicole, vous me brisez l'âme! Mais laissez-moi faire à mon gré; j'ai le pressentiment qu'au bout de mon voyage il y a surtout votre bonheur. Ici, que ferai-je pour vous?... Je suis incapable de travailler, vous le savez bien; je vous suis une charge, pas autre chose. Avec mon violon, passe encore... j'aurais eu quelques petits bénéfices qui auraient été pour vous... Mais maintenant ce n'est plus possible; ils me l'ont détruit, mon pauvre violon!... Oh! ma mère, laissez-moi partir!... Ici tout est pour moi tristesse et empêchement. L'avenir m'attend à Paris; ne me retenez pas! Le premier argent que je gagnerai, ce sera pour vous, ma mère, et je l'enverrai religieusement à M. le curé, qui vous le remettra de ma part.

— Ce n'est pas l'argent qui me tient au cœur, répondit la mère Jeanne, mais toi, mon petit; quand te reverrai-je?

— Ayez espoir, comme disait notre vieil ami, ayez confiance, ma mère. Si je réussis, si j'arrive, oh! vous aurez promptement de mes nouvelles. Et si jamais, par un soir comme celui-ci, vous entendez un violon chantant sous votre fenêtre la ronde favorite du bonhomme Espoir, ouvrez bien vite la porte, ma mère, ce sera votre fils qui reviendra vous apporter la fortune et le bonheur, car c'est pour vous surtout qu'il a de l'ambition. Oh! oui, je vous aime bien, mère! Et je n'entendis plus rien qu'un long embrassement.

Pour ce qui est de voir, mes enfants, ça m'était complétement impossible, attendu que je pleurais comme une bête.

Au bout de quelques minutes, cependant, la voix de la mère Jeanne s'éleva de nouveau, mais calme cette fois, lente et solennelle.

— Nicole, mon Nicole, mon petit, prions, puis dormons. La nuit porte conseil. Je n'ai pas le courage de te dire : « Suis ton instinct! Si tu pars, pars sans me revoir! » Mais là-bas, à Paris, répète-toi chaque jour : « Ma mère m'a béni... ma pauvre mère m'attend! —

Après cela, il n'y eut plus, dans la masure, qu'un bourdonnement confus; puis la lampe s'étant éteinte, je redescendis vers la fête.

Durant toute la journée du lendemain, ce fut vainement que je rôdai autour de la Hutte au Diable... Personne! Le soir seulement, la porte s'étant ouverte, j'aperçus la pauvre mère Jeanne.

Pauvre bonne vieille femme!... elle était seule, elle avait les yeux rouges.

Je n'eus pas même besoin de l'interroger; j'avais compris.

Nicole était en route vers Paris.

IV.

En cet endroit de son récit, le bonhomme Mathurin s'arrêta une seconde fois pour avoir recours au pichet de cidre, et Catherine la Rousse s'empressa de lui dire :

— Voici le maître qui rôde autour de nous en regardant sa montre... Dépêche-toi, bonhomme Mathurin, si tu veux finir. M'est avis qu'il est bientôt l'heure de retourner aux javelles.

Rouvrez donc vivement les oreilles, dit le vieux conteur.

Et tout aussitôt il reprit :

. . . .

Plusieurs années s'écoulèrent sans que personne entendît parler du petit violoneux.


Digitized by Google

La mère Jeanne continuait à habiter la Hutte au Diable. Mais la décrépitude arrivait tout à la fois, et pour la vieille femme et pour la vieille masure: celle-ci se lézardait de toutes parts; chaque orage enlevait à son toit une nouvelle poignée de paille; il y avait déjà longtemps qu'il n'en serait plus rien resté, sans la complaisance de quelques rares amis (j'étais de ceux-là), qui, tout en passant, rajustaient une demi-botte de paille dans la toiture et rebouchaient, avec un peu de torchis, les derniers trous de la muraille.

En même temps, ils donnaient quelques consolations à la mère Jeanne : « La récolte est abondante cette année, disait celui-ci. La moisson s'est faite vite, il y aura beaucoup de glanes pour l'hiver prochain. » Un autre indiquait certaines parties de la forêt où le bois mort était dru par terre, et où l'on pouvait facilement ramasser un fagot. Tous à l'envi lui répétaient: « Nicole reviendra bientôt, ayez bonne espérance, la Bergère. »

Malgré tout cela, la pauvre femme était bien triste; le travail lui devint impossible : c'était la dernière misère. Un dimanche matin, je la vis assise à la porte de l'église : elle tendait la main. Pauvre mère Jeanne!

Mais tout à coup, le lendemain même de ce jour-là, une lettre est arrivée à M. le curé. Qu'est-ce qu'il y avait dans cette lettre? je ne saurais vous le dire, mes enfants, mais M. le curé s'achemina immédiatement vers la Hutte au Diable. Je le suivis de loin, mais j'arrivai trop tard pour rien entendre cette fois. Tout ce que je pus voir, c'est que la mère Jeanne semblait rayonnante de joie, c'est qu'elle riait et pleurait en même temps, c'est qu'elle était déjà rajeunie de dix bonnes années, au moins...

Quelques jours plus tard, la masure était récrépie tout à blanc, et la mère Jeanne avait une robe de laine toute neuve. Elle ne reparut plus en mendiante à la porte de l'église, et on ne la rencontra plus ployant sous le fagot ou glanant sous la chaumée; son cellier comme sa huche fut toujours bien garni. Au lieu de servir les autres, elle eut une petite jeunesse pour servante. D'autres lettres arrivèrent à M. le curé à peu près régulièrement. Il allait bien vite trouver la mère Jeanne, il lui donnait lecture de ce qu'il avait déjà lu lui-même, et ces jours-là, pour la pauvre vieille femme, étaient des jours de grande liesse. Qu'y avait-il donc dans ces lettres?... J'aurais donné bien des choses pour le savoir. J'avais cherché bien souvent à entendre, mais il n'y avait plus de trous dans le mur.

Tout ce que je parvins à remarquer, c'est qu'à chacune de ses visites M. le curé donnait de l'argent à la mère Jeanne. Cet argent arrivait donc avec la lettre : plus de doute, la lettre et l'argent, tout cela venait bien de Nicole.

Mais Nicole devenait donc riche avec son violon! Ça n'était guère probable; à moins, cependant, de supposer, ainsi que les autres, que le diable était pour quelque chose dans tout ce mystère-là!

De nouvelles années se passèrent ainsi. Le petit violoneux, qui maintenant devait être un grand jeune homme, ne reparaissait toujours pas. La mère Jeanne continuait à paraître de plus en plus aisée, à tel point qu'on s'habituait tout doucement à la considérer comme une rentière.

Avec l'âge nonobstant, elle redevenait triste, et bien souvent, assise au soleil sur le seuil de sa cabane, elle disait si haut que j'ai pu l'entendre :

— Il m'avait dit qu'il reviendrait! il m'avait dit qu'un soir, sous ma fenêtre, j'entendrais un violon jouer la ronde favorite du bonhomme Espoir, et que je pourrais ouvrir alors, car ce serait mon fils qui tiendrait l'archet. Il m'avait dit cela, et cependant il ne revient pas... Il ne reviendra peut-être jamais!

Et de grosses larmes, à ces mots, roulaient sur les joues amaigries de la mère Jeanne.

Pauvre bonne vieille! ce n'était pas de l'argent qu'il lui fallait pour être heureuse : c'était son fils!

Un soir, à quelque temps de là, M. le curé rendit une nouvelle visite à la Hutte au Diable. En gravissant la colline, il marchait d'un pas si léger, si rapide, qu'on eût dit qu'il n'avait que vingt ans.

La mère Jeanne vint comme d'habitude à la rencontre du bon vieillard. Il lui dit quelques mots tout bas. Elle jeta un grand cri de joie et tomba comme pâmée dans ses bras.

J'avais vu tout cela de loin, j'accourus à mon tour. Mais je n'avais décidément pas de chance; déjà la mère Jeanne était rentrée dans sa cabane avec M. le curé.

Mais le peu dont j'avais connaissance me donnait beaucoup à penser. Ajoutez à cela certains pressentiments. Bref, je m'en retournai à ma charrue, en me disant à part moi :

— Pour sûr et certain il y aura prochainement du nouveau.

Une semaine néanmoins se passa : rien.

Je commençais à ne plus guère songer à mes suppositions.

Sur ces entrefaites, Claude le braconnier vint me dire à l'oreille :

— Je sais où pincer un chevreuil cette nuit. En es-tu, Mathurin?

N'en dites rien à Jobin, le garde-chasse, mes enfants; il y a tantôt, du reste, vingt années de ça;


Digitized by Google

mais enfin... je répondis oui. Dame! c'est joliment tentant, un chevreuil.

Nous voilà donc partis, le fusil sous le bras, le chapeau rabattu sur les oreilles et tous deux longeant les haies de crainte d'être aperçus.

C'était un vendredi... je m'en souviens encore comme si c'était hier. Un vendredi, jour endiablé! une belle nuit cependant... une nuit d'août... une de ces nuits bleues qui semblent encenser le ciel.

Nous avions atteint la forêt, nous nous étions blottis tous deux dans un excellent affût, nous attendions.

Une heure s'écoule, deux heures, trois heures... Pas plus de chevreuil que sur la main.

Naturellement l'ennui commençait à nous prendre, et, comme nous n'étions guère qu'à une centaine de toises tout au plus de la Hutte au Diable, nous nous mîmes à parler de la mère Jeanne et du petit violoneux.

Comme vous le jugez, mes enfants, il fut question de sorcellerie.

Minuit sonna. A parler franc, nous eûmes comme un frisson de peur.

Et voilà que tout à coup, au milieu de la nuit, au milieu du silence, un chant s'élève dans la forêt... le chant d'un violon... et quel violon! jamais, non jamais, mes enfants, vous n'avez rien entendu de doux comme ça, de suave, de merveilleux! ce n'était pas une musique de la terre assurément.

Et cependant, je ne me trompais pas, non, c'était bien la ronde favorite du bonhomme Espoir.

Stupéfaits d'abord, puis comme enchantés, nous revînmes à nous peu à peu. Nous retrouvâmes le courage de nous glisser à travers le taillis jusqu'à l'endroit d'où semblait partir cette ravissante musique.

C'était des abords mêmes de la Hutte au Diable, mes enfants. Oui, au clair de la lune, nous ne tardâmes pas à apercevoir un homme qui, précisément au-dessous de la fenêtre de la mère Jeanne, continuait à faire chanter son violon.

Il nous tournait le dos, je ne pus distinguer ses traits. Un instant je pensai bien à faire le tour, mais je n'en eus pas le temps.

La fenêtre venait de s'ouvrir, la mère Jeanne s'était montrée, puis tout aussitôt avait disparu en jetant un grand cri.

Le violoneux, immédiatement, s'arrêta de jouer et s'approcha vivement de la porte.

Mais tout d'abord il avait appelé.

A ce signal une voiture qu'assurément nous ne soupçonnions pas là se dégagea de la futaie voisine et vint s'arrêter devant la Hutte au Diable.

La porte en même temps s'ouvrit, la mère Jeanne se précipita dans les bras du violoneux. Il la fit monter dans la voiture, et la voiture à l'instant même partit au galop.

Claude et moi, nous étions restés là immobiles, croyant rêver.

Ce ne fut que lorsque le bruit de la chaise de poste se fut perdu dans l'éloignement que nous nous précipitâmes hors de notre retraite.

La porte de la hutte était restée toute grande ouverte. Nous entrâmes.

Rien... rien... plus personne!

Ce n'était donc pas un rêve.

Cependant, je ne voulus pas croire encore.

Je revins le lendemain matin au grand jour.

Plus de mère Jeanne?

De même les jours suivants.

Et depuis jamais plus on n'entendit reparler ni de la mère Jeanne, ni du petit violoneux.

L'opinion générale des anciens du village, auxquels Claude raconta plus tard ce qu'il avait vu, fut que celui qui était venu jouer du violon sous la fenêtre était tout simplement le diable... et qu'il avait emporté la mère Jeanne, afin de la réunir à son fils tout au fond de l'enfer.

Quant à moi...

Mais décidez vous-mêmes, mes enfants; vous en savez maintenant autant que moi.

Une seule personne pourrait nous éclairer là-dessus... M. le curé... mais, quand on s'est avisé de le questionner à ce sujet, il s'est contenté de sourire. Enfin...

Mais l'heure du travail me semble arrivée depuis longtemps déjà ; d'où vient donc que le maître n'est pas encore venu nous donner le signal?

V.

En même temps, le bonhomme Mathurin s'était relevé tout surpris de voir le soleil déjà fort redescendu sur l'horizon.

— Le maître! fit Catherine la Rousse, eh! mais le voilà qui cause là-bas avec M. le curé et avec un autre monsieur que je ne connais pas.

— Je le connais moi, dit un jeune moissonneur, c'est le Parisien qui vient d'acheter le château; hier soir, il y a fait sa première apparition.

— Ah! ah!

Et tout le monde de fixer ses yeux vers le nouveau propriétaire, qui s'avançait à pas lents entre le digne pasteur et le fermier.

— Bel homme, tout de même! disait le père Mathurin tout en se faisant avec la main un abat-jour contre les rayons du soleil. Ah çà! mais j'ai vu quel-


Digitized by Google

que part ces yeux bleus-là... Attendez donc! je n'ai pas la berlue... mais non, mais non... c'est lui... c'est bien lui... c'est bien Nicole!

Les trois promeneurs étaient arrivés auprès du groupe de paysans. Le curé se retourna.

— Oui, mes amis, c'est Nicole, ou plutôt Nicolini, le célèbre Nicolini, un des artistes les plus aimés de la capitale, et l'orgueil de la Normandie. Toi, père Mathurin, tu as bien connu le petit violoneux? tu sais comme on fut cruel envers lui? Eh bien! loin de garder rancune à son village, le voici qui revient s'y fixer, riche et glorieux. Grâce à sa fortune noblement acquise, il saura faire en sorte qu'il n'y ait plus de malheureux dans son pays natal. Quelques têtes folles ont cru autrefois que le diable nous l'avait pris. Tout ce que j'affirme, moi, mes enfants, c'est que celui qui nous le rend aujourd'hui, c'est le bon Dieu!

Déjà le petit violoneux d'autrefois, l'homme illustre d'aujourd'hui, serrait cordialement la main du père Mathurin.

Puis ce fut le tour des autres moissonneurs et moisonneuses, et le fermier leur ayant donné campo pour le reste du jour, Nicole, escorté par ces bonnes gens, se rendit au château. Tout le village ne tarda pas à se trouver réuni pour boire au retour du petit violoneux, qui, prenant en main son violon, voulut comme jadis monter sur un tonneau, et donna le signal du bal, en exécutant la ronde favorite du bonhomme Espoir.

Charles Delys.

EL NIÑO DE LA ROLLONA.

RÉCIT DES BORDS DU GUADALQUIVIR.

Le Guadalquivir rappelle à son embouchure les grands fleuves de l'Amérique qui semblent tomber à regret dans la mer après avoir parcouru de mystérieuses contrées. Dans sa lente promenade à travers l'Andalousie, combien il a reçu de rivières aux noms sonores et charmants, sans compter le Xenil, qui lui arrive des sommets neigeux de la Sierra-Nevada en s'échappant des fontaines de Grenade! Il a coulé paisiblement le long des grèves dorées et autour des îles verdoyantes où l'oiseau se réfugie durant les brûlantes chaleurs de l'été; il a baigné les murs de Cordoue, la ville des califes, et traversé Séville, la plus insouciante et la plus folle des cités d'Europe. Enfin, au moment de perdre son nom et de s'absorber dans l'Océan, quand il porte déjà de grands navires, ses eaux reflètent encore les ruines du château moresque de San-Lûcar-de-Barrameda. Est-il donc étonnant que le vieil Oued-el-Lébir s'attriste de laisser derrière lui ces villes, ces plaines et ces montagnes illustrées par vingt siècles d'histoire? Ainsi s'afflige le cœur de l'homme qui vieillit, n'emportant de son active carrière et de ses longs voyages que de stériles souvenirs; mais quelle mélancolie ne se dissiperait aux rayons du soleil de l'Andalousie? A peine si l'hiver effleure de son souffle cette province privilégiée. Remontez le Guadalquivir à quelques lieues de son embouchure, et vous verrez les vastes prairies qui le bordent couvertes de pâquerettes à la fin de janvier. Allez un peu plus haut : sur la rive droite, les agaves dressent comme des candélabres leurs tiges fleuries, et sur la rive gauche, des orangers, plus gros, plus élégants surtout que les pommiers normands, s'étendent comme une forêt, tout chargés de fruits mûrs.

Devant un de ces vergers se trouvait amarré, — au mois de février 184..., — un petit navire anglais qui portait écrit sur l'arrière ces deux mots : *Mary-Scilly*. Les *Scilly* sont, comme chacun sait, les innombrables îlots semés à la pointe nord-ouest du pays de Cornwall, que nous appelons les Sorlingues. La goëlette *Mary*, après avoir laissé à Cadix sa cargaison de houille, était venue sur les bords du Guadalquivir charger des oranges. Pendant huit jours, les matelots furent occupés à transporter à bord dans des paniers ces fruits embaumés, qu'ils versaient dans la cale avec la même indifférence et le même flegme que s'il se fût agi d'y entasser du charbon. La beauté du climat et la douceur de la température semblaient ne faire aucune impression sur ces marins endurcis aux fatigues d'un rude métier. Parmi eux cependant il y avait un enfant de douze ans, un mousse, que son âge rendait plus accessible aux influences de ce printemps hâtif. Aux heures de repas, il courait à terre avec bonheur, tout surpris de pouvoir errer à l'aventure sans rencontrer à chaque pas les haies, les barrières, les clôtures de toute sorte qui, en pays anglais, défendent les propriétés contre les atteintes du passant. D'une main avide il cueillait sur les cactus ses fruits épineux chers aux muletiers et aux bohémiens, que l'on nomme en Espagne *higos chumbos*, et croquait à belles dents les olives noires oubliées sous les arbres par le laboureur : il lui semblait que tout devait être délicieux dans un pays où les oranges mûrissent en plein champ.

Le moment vint cependant où la *Mary* allait partir. Deux heures avant le coucher du soleil, tout étant prêt à bord, le petit bâtiment hissa son pavillon, et l'on envoya le mousse larguer les amarres qui le retenaient au rivage. L'enfant accomplit sa tâche; mais, au lieu de retourner sur le navire, il

Digitized by Google

courut se cacher derrière un buisson. Obéissant à l'impulsion du reflux, qui commençait à se faire sentir, la *Mary* prit doucement son essor; puis, une faible brise du soir venant à donner dans les voiles à peine gonflées, elle se mit à glisser sur les eaux calmées avec la rapidité du patineur qui, lancé à toute vitesse, joint ses deux pieds et semble voler sur la glace. Le mousse restait à la même place, immobile, couché dans l'herbe, qu'il étreignait de ses mains comme s'il eût voulu s'accrocher à terre. Les rayons obliques du soleil, se glissant à travers le feuillage, traçaient sur la pelouse les dessins fantastiques d'un tapis moresque. L'air était tiède et tout imprégné de cette humidité féconde qui active la végétation au printemps. Tandis que les grives gourmandes, chassées de nos froids climats par la gelée et par la neige, couraient gaiement sous les arbres sans s'effrayer de sa présence, l'enfant tenait ses yeux fixés sur un vautour venu de la sierra de Ronda, qui se balançait sur ses courtes ailes et décrivait de grands cercles au milieu des airs. Dans le ciel, sur la terre, et aussi sur les eaux du fleuve majestueux régnait un calme profond, une sérénité que l'on ne trouve point dans les pays troublés par le travail incessant de l'homme. C'était sans doute cet instinct du repos, ou, si l'on veut, de la douce paresse, qui se révélait à l'enfant, soumis dès le premier âge à de rudes labeurs. Il rêvait les yeux ouverts, ne pensant à rien, comme si un de ces enchanteurs dont parlent les contes arabes l'eût plongé dans un sommeil extatique.

Cependant la fraîcheur du soir vint le tirer de cette longue somnolence. Rappelé subitement à la réalité, l'enfant monta sur un arbre pour chercher du regard son navire, et, ne l'apercevant plus, il se mit à pleurer. Nous tenons toujours par quelque lien secret aux choses dont nous croyons pouvoir nous détacher avec le plus d'indifférence. L'enfant versa donc des larmes abondantes; il eut peur de se voir tout seul dans ce lieu désert, lorsque les ténèbres lui eurent caché la cause des bruits qui çà et là résonnaient à son oreille. Puis, comme la nature sait proportionner l'intensité des émotions à la force de celui qui les ressent, il céda à la fatigue qui endormait son chagrin, et ne tarda guère à s'assoupir entre deux grosses branches de l'arbre sur lequel il avait grimpé.

On est aussi matinal que les oiseaux, quand on a passé la nuit comme eux à la belle étoile. Au premier chant de l'alouette, l'enfant, poussé par la faim, s'enfonça dans les terres. Des cavaliers au teint hâlé, vêtus à l'andalouse, passaient au galop de leurs chevaux, portant sous le bras la longue lance qui leur sert à piquer les taureaux à travers les plaines. Ils jetaient sur l'enfant étranger un regard si dédaigneux, que celui-ci n'osait leur adresser la parole; d'ailleurs ils n'eussent rien compris à ses questions. Après une longue marche, le petit déserteur arriva à une maison d'assez belle apparence, précédée d'une cour spacieuse, dont la porte, ouverte à deux battants, semblait convier le voyageur à entrer. Il franchit le seuil, allongea la tête en mettant ses mains derrière son dos, et attendit qu'une voix humaine lui criât : Qui es-tu?

Pendant quelque temps, il n'entendit que le chant des muletiers qui vanaient l'avoine dans l'écurie et le roucoulement des pigeons qui gémissaient sur les toits. Deux grands lévriers, couchés près du puits, le contemplaient du coin de l'œil avec une parfaite indifférence, et l'enfant eût attendu longtemps encore, si un barbet de mauvaise humeur, assis sur un fauteuil de cuir près d'une fenêtre n'eût annoncé sa présence par des aboiements qui retentirent dans toute la maison. Alors parut sous le pérystile une duègne à l'œil sévère qui lui fit signe d'avancer. L'enfant, un peu effrayé, fit un pas en avant et ôta sa casquette de laine. Les levriers s'étaient levés, et à la porte de l'écurie se montraient les muletiers, le chapeau pointu fortement incliné sur le front, et rallumant la cigarette de papier déposée derrière leur oreille.

— Qui est là? demanda une voix qui sortait du salon; quelque mendiant sans doute, puisque *Cordero* a aboyé.

— Señora *marquesa*, répondit la duègne, c'est un enfant qui a tout l'air d'un petit vagabond.

— Que demande-t-il? L'aumône, un morceau de pain?

— Il n'a rien demandé encore, señora. Je ne sais pas ce qu'il veut, mais à coup sûr, ce n'est pas là un *gitano*.

La *marquesa* se leva. Suivie de *Cordero*, qui aboyait et grognait alternativement, elle s'approcha du petit mousse et le regarda avec curiosité. Après quelques secondes de réflexion :

— J'y suis, dit-elle à demi-voix, c'est un Anglais... Quel dommage que j'aie oublié cette langue, moi qui lisais autrefois *Rasselas* si couramment! — *You,... you,... Ingles?*

— *Yes, ma'am*, répliqua l'enfant avec un sourire involontaire. Et il fit signe qu'il éprouvait le besoin de faire un solide déjeuner.

— Je l'avais deviné, s'écria la *marquesa* en se tournant vers les serviteurs, qui admiraient son habileté à parler une langue aussi baroque que l'anglais. Ce pauvre enfant aura déserté son navire, parce qu'on le maltraitait : il a l'air de mourir de faim! Holà! Melitona, sers-lui quelque chose à

Digitized by Google

manger... *Bread, higos, wine, tocino*, tu entends, mon enfant, on va te donner tout cela... Comment t'appelle-t-on?... *What's your name?*

— Bill, repartit l'enfant.

— Bien, fit la *marquesa;* Bill pour William; nous disons nous autres Cuillermo; chaque pays, chaque mode. Viens déjeuner, viens... *Pobrecito!* il a l'air tout à fait gentil.

La vieille Melitona se fût bien passée du surcroît de besogne que lui causait l'arrivée imprévue du petit Anglais. L'enfant avait grand besoin d'être lavé, et, sur l'ordre que lui intima sa maîtresse, la Melitona, impatiente et irritée, se mit à le frotter, à le savonner tant et si bien, qu'il sortit de ses mains luisant et poli comme une casserole de cuivre rouge. La *marquesa* eut presque envie de l'embrasser et de passer sa main dans les boucles de ses cheveux blonds; mais les vêtements du mousse étaient imprégnés d'une odeur de goudron et de fumée à peine supportable au grand air, sur le pont d'un navire. Elle se contenta de l'admirer, tandis qu'il dévorait avec un appétit prodigieux les tranches de *tocino* (1) frites dans l'huile et les figues sèches étalées devant lui.

Le repas fini, Rill resta dans la salle à manger, picotant d'une main distraite des grappes de raisin sec : puis il se mit à découper une orange, dont il tailla l'écorce en petit morceaux de toute forme. La Melitona, voyant qu'il ne partait point, essaya de l'y décider en balayant l'appartement, ce qu'elle ne faisait pas tous les jours. Bill demeurait impassible au milieu de la poussière, examinant avec curiosité les grands fauteuils de cuir à clous dorés et les portraits de famille accrochés à la muraille. Quand la marquise eut achevé sa toilette et qu'elle descendit de nouveau pour demander son chocolat, elle fut un peu surprise de le trouver là si confortablement établi.

— Tu te trouves mieux, n'est-ce pas, *you... feel better?*

— *Quite well, perfectly well*, répondit l'enfant, dont les yeux brillaient de joie.

— Diable! se dit la marquise, il se trouve si bien qu'il ne s'en ira pas. Je ne puis cependant le mettre à la porte; où irait-il? Par malheur je suis à bout de mon anglais, et je ne sais comment me faire comprendre... Essayons de lui parler par gestes.— Eh! petit, tu veux donc rester ici?...

L'enfant regarda la marquise d'un air suppliant, rougit et baissa la tête.

— Que va dire Melitona? pensa la marquise, et que ferai-je de ce petit inconnu qui pourrait bien être un mauvais sujet! Avec cela qu'il est sans doute hérétique, le petit monstre!... Il a pourtant l'œil doux et le regard affectueux! Voyons, c'est là une question qu'il faut décider tout de suite...

Vidant d'un trait sa tasse de chocolat, la *marquesa* fit signe à Bill de le suivre. Elle le conduisit dans une petite pièce transformée en chapelle, dont elle ouvrit la porte tout doucement, et fit entrer l'enfant le premier. Bill ôta sa casquette, plongea le doigt dans le bénitier, fit un signe de croix et s'agenouilla. La marquise, transportée de joie, l'attira vivement à elle sur le palier et l'embrassa de tout son cœur.

— Si j'ai oublié l'anglais, dit-elle en lui prenant la main, tu auras bientôt appris l'espagnol. Nous nous entendons sur un point capital, le reste viendra tout seul. Je te garderai, pauvre petit, reste avec nous, puisque la Providence t'a envoyé sous mon toit!

Trois jours après, Bill portait un charmant petit chapeau plat orné d'une touffe, la veste brodée sur toutes les coutures, le pantalon attaché par une ceinture de soie et ouvert au-dessous du genou, ainsi que les guêtres andalouses. On le connaissait dans les habitations voisines sous le nom de *Guillermo et Ingles;* tout le monde lui faisait bonne mine dans la maison, excepté le barbet *Cordero*, jaloux de ne plus occuper exclusivement les loisirs de la *marquesa*. Enfin Melitona, bien qu'elle murmurât quelquefois contre les instincts trop charitables de sa maîtresse, s'habituait à la présence de cet enfant, qui répandait autour de lui le mouvement et la vie. Dans ses moments de bonne humeur, elle se laissait aller à l'appeler familièrement *el Rubiecito*, le blondin.

II.

Doña Fernanda, *marquesa* del Carmejo, avait passé la première jeunesse. La mort de son mari tué dans les guerres civiles l'avait laissée à vingt-cinq ans maîtresse d'elle-même. Se voyant veuve et sans enfant, elle s'était retirée dans sa maison des champs. Cette habitation rustique ne se recommandait ni par son architecture, ni par ses jardins; on n'y remarquait ni tourelles, ni fossés, ni grand parc planté de vieux arbres et percé de longues allées : elle ressemblait plutôt à ces gros logis bourgeois de solide apparence dans lesquels se plaisaient nos pères, avant que la manie de construire des castels se fût emparée de tous les marchands enrichis. Au lieu de massifs groupés avec art et entourés d'allées couvertes de sable fin, la marquise n'avait sous les yeux que de grandes plantations d'orangers et de citronniers, çà et là quelques grenadiers, des lauriers et des chênes verts, le tout enclos de murs assez élevés. Par delà

(1) Viande de porc salé. En argot de bohémien, *tocinos*, signifie des coups de fouet.

Digitized by Google

cette réserve s'étendaient sur les coteaux de véritables forêts d'oliviers au feuillage pâle. Des prairies immenses, dans lesquelles paissaient en liberté des troupeaux de bœufs, complétaient ce domaine. C'était la vie champêtre sans aucun agrément de détail, mais dans toute son ampleur, l'espace, l'abondance, les horizons lointains couronnés par de hautes montagnes, et le mouvement des serviteurs mêlant les refrains de leurs vieilles chansons aux hennissements des mules et aux mugissements des taureaux. Après les premières années de son veuvage, la *marquesa* avait ressenti plusieurs fois les atteintes de la mélancolie au sein de cette nature sévère. Un soir qu'elle était plus triste que de coutume, des larmes coulèrent de ses yeux, et elle demeura longtemps en proie à une inexprimable angoisse. Revenue de cet abattement, elle essuya ses pleurs, et regardant son visage dans le miroir : — J'ai été jolie, se dit-elle, et il m'en reste bien encore quelque chose. En ajoutant à ces débris de beauté beaucoup de bienveillance et d'aménité, je me ferai aimer ici de toutes les bonnes gens qui m'entourent. Cela ne vaut-il pas mieux que d'attendre dans un salon les flatteries qui ne viennent pas toujours? — A partir de ce moment, la *marquesa* avait pris son parti. Un air de bonté cordiale régnait sur sa physionomie calme et légèrement souriante, qui inspirait la confiance et la sympathie. Toute passion s'était apaisée dans son âme, qui ne demandait qu'à répandre au dehors sa bienveillance.

Ce fut donc avec un joyeux empressement que la *marquesa* accueillit l'enfant étranger. Il lui semblait que la Providence l'avait envoyé vers elle tout exprès pour combler le vide de son cœur. Elle n'aurait plus à redouter dans l'avenir les ennuis de la solitude et les langueurs d'une existence sans but. Quelle plus agréable occupation que d'élever, de façonner à sa guise cet enfant abandonné, trop jeune encore pour ne pas suivre avec docilité la direction qui lui serait donnée, assez grand déjà pour comprendre le prix d'un bienfait? — Il me devra tout, pensait la *marquesa*, et moi je lui devrai d'avoir goûté quelque chose des douceurs de la maternité, qui m'ont été refusées! Il m'aimera comme sa mère, puisque je le traite comme mon fils...

Elle commença par lui apprendre à parler l'espagnol. Cet enseignement était plein de charmes. Les mots sont comme l'enveloppe de la pensée, et ces leçons, faites à tout propos durant la promenade, plaçaient Guillermo dans la situation d'un enfant naïf qui reçoit de la bouche d'une mère tendre ses premières inspirations. L'élève faisait des progrès rapides; l'accent natal disparaissait peu à peu de sa prononciation, et la vieille Melitona n'éclatait plus de rire à chaque parole qui sortait du gosier de l'*Inglesito*.

Quand il fut en état de se bien faire comprendre, la *marquesa* lui dit : — Tu peux converser maintenant et t'exprimer en bon castillan. Pour premier exercice de conversation, raconte-moi ton histoire. Qui es-tu?

L'enfant semblait avoir oublié tout son passé. Cette question lui rappelait qu'il était arrivé à la porte de la marquise comme un mendiant, et il se mit à fondre en larmes.

— Mon cher enfant, dit avec émotion la *marquesa*, la question que je t'adresse, d'autres me l'ont faite, et je n'ai su quoi répondre!...

— Ah! señora, répliqua l'enfant, n'aurez-vous pas honte de moi, si je vous dis que je suis un orphelin?...

— *Pobrecito*, je ne t'en aimerai que davantage! Y a-t-il longtemps que tu as perdu tes parents?...

— Mon père habitait Dublin, et il faisait un grand commerce avec les pays lointains. Un jour il disparut; nous étions ruinés... On vendit tout ce qu'il y avait dans la maison. J'avais huit ans alors; ma mère m'emmena à la campagne, où nous vécûmes bien pauvrement.

— Où était allé ton père? demanda la marquise.

— En Australie, señora, répondit l'enfant; il espérait y refaire sa fortune. Pendant cinq années, ma mère attendit de ses nouvelles; aucune lettre n'arriva. Dévorée d'inquiétude, elle partit pour Londres dans l'intention de s'embarquer avec moi : elle voulait aller rejoindre mon père; mais à Londres elle tomba malade. L'argent de notre passage fut bientôt dépensé; il ne nous restait plus qu'une guinée quand ma mère... expira. J'étais orphelin, et dans une complète misère. On me mit à bord d'un navire; un jour que nous chargions des oranges sur les bords du Guadalquivir, je fus pris d'un si grand chagrin, que je me sauvai à terre...

— Ainsi tu es Irlandais, et ton père était un *caballero*.

— Oh! oui, señora, un *gentleman*, comme on dit là-bas, un homme riche, bien élevé, et moi j'étais à bord du navire le serviteur d'une demi-douzaine de matelots grossiers... Si l'on vient me réclamer, vous me cacherez, n'est-ce pas, señora?

— Sois tranquille, mon cher enfant, dit la *marquesa*; tu m'appartiens, et personne n'a aucun droit sur toi. Tu veux bien être mon fils!...

— Oh! señora, s'écria l'enfant en lui prenant les deux mains, je suis si heureux près de vous!

Quelques semaines après cette conversation, la *marquesa*, qui ne se montrait que rarement dans les villes voisines, reparut un dimanche avec Guillermo sur la promenade du Puerto-Santa-Maria. Qui n'a pas vu cette gracieuse petite ville, mollement assise aux bords du Guadelete, en face de Cadix, n'a jamais

Digitized by Google

senti l'enivrement que cause le bonheur de vivre sous un climat privilégié. Il y avait sur le *paseo* toute une société choisie : mères de famille à la démarche solennelle, causant avec dignité de choses futiles; jeunes filles au pas svelte, à l'œil vif, cachant des idées sérieuses sous leur rire épanoui, et qui ressemblaient, par le mouvement de leurs éventails, à de gais oiseaux battant de l'aile. Toutes ces belles promeneuses regardèrent la *marquesa* del Carmejo du coin de l'œil; quelques-unes la saluèrent d'un geste affectueux, d'autres semblèrent avoir oublié son visage. Quant aux *caballeros*, ils s'inclinèrent respectueusement sur son passage, témoignant par leur politesse empressée qu'ils étaient heureux de la revoir. Guillermo marchait à côté de la *marquesa;* cette apparition sur la place publique d'une ville élégante était son entrée dans le monde. Il composait son maintien, et prêtait une oreille attentive aux avis que lui donnait tout bas sa mère adoptive. Chacun se retournait pour le regarder : les messieurs abordaient les dames pour demander s'il n'était pas vrai que la marquise n'eût jamais eu d'enfants; les jeunes filles se poussaient le coude, et imitaient la démarche sérieuse du jeune garçon aux cheveux blonds en disant à demi-voix : *Mira el rubiecito,*— regarde donc le blondin! — Puis elles riaient aux éclats derrière l'éventail.

Bientôt la curiosité fut vivement excitée sur toute la ligne des promeneurs. A peine la *marquesa* avait quitté le *paseo*, que déjà l'on se formait par groupes, et l'on s'entretenait de ce qui importait fort peu à chacun.

— Messieurs, dit enfin une dame âgée, vous ne comprenez pas ce qu'est venue faire ici doña Fernanda? C'est bien simple pourtant. Elle est venue dire : Je ne veux plus me marier; tant pis pour vous ! Il ne fallait pas me laisser dans mon exil... J'ai adopté un fils...

— Mais ce fils, quel est-il ? demanda une petite femme au teint bilieux et à la voix rauque.

— Allez le lui demander, répliqua la dame âgée... Sans doute quelque parent. N'a-t-elle pas de la famille aux environs de Ségovie?

— C'est vrai, interrompit une troisième interlocutrice que l'on reconnaissait à la finesse de ses traits pour une Madrileña : elle a des cousins dans la Vieille-Castille; mais le plus jeune de ses parents éloignés est un capitaine de cavalerie qui m'a fait danser cet hiver à Madrid...

— C'est enfant n'est ni un Castillan, ni un Andalou, reprit un *caballero* à la fine moustache noire relevée en croc. Vous n'avez pas observé comme il marque le pas en marchant à la manière d'un Anglais?...

— Il y a là-dessous un mystère, s'écria la petite femme au teint jaune; il y a là une énigme dont j'aurai le mot avant dimanche prochain. Je connais Fernanda depuis l'enfance; j'étais à son mariage. Elle ne demeure pas si loin du Puerto que je ne puisse lui faire une visite avec ma galère. Après-demain je fais atteler, et je cours lui arracher son secret.

Le surlendemain, doña Bárbara, — tel était le nom de la petite femme qui se disait l'amie de la marquise, — partait dans sa galère attelée de deux mules. On eût dit qu'elle courait entreprendre une expédition de la plus haute importance, tant elle paraissait sérieuse et préoccupée. Il ne s'agissait pourtant que d'aller troubler dans son repos une âme douce et aimante.

L'arrivée du coche de doña Bárbara fut un événement dont s'émurent les muletiers, la vieille Melitona, les deux lévriers et le barbet *Cordero*. L'enfant qui était à étudier dans une chambre haute quitta ses livres pour regarder par la fenêtre, et la *marquesa* ressentit un léger frisson lorsqu'elle vit son ancienne amie s'avancer vers la porte. Il lui sembla que l'indiscrétion en personne faisait irruption sous son toit.

— Ma bonne Fernanda, dit doña Bárbara en lui tendant la main, tu es un peu surprise de me voir? mais tu as beau te cacher, tes amis pensent toujours à toi!... Tu as vraiment là une habitation charmante!... et puis tout alentour des propriétés considérables. Que l'on dise donc qu'il n'y a pas de châteaux en Espagne!

La *marquesa* répondait de son mieux à ces politesses exagérées, et qui ne ressemblaient guère au simple langage de l'amitié. Lorsqu'elle eut fait asseoir doña Bárbara dans le salon, celle-ci prit un air sérieux.

— Fernanda, dit-elle, sais-tu qu'on a beaucoup parlé de toi au Puerto? Vraiment, ma chère, ta présence a fait sensation... Chacun disait que tu n'étais pas changée.

La *marquesa* s'inclina avec un sourire d'incrédulité.

Théodore Pavie.

(La suite au prochain numéro.)

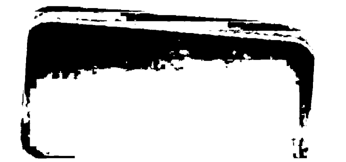
Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, 2, RUE MIGNON.

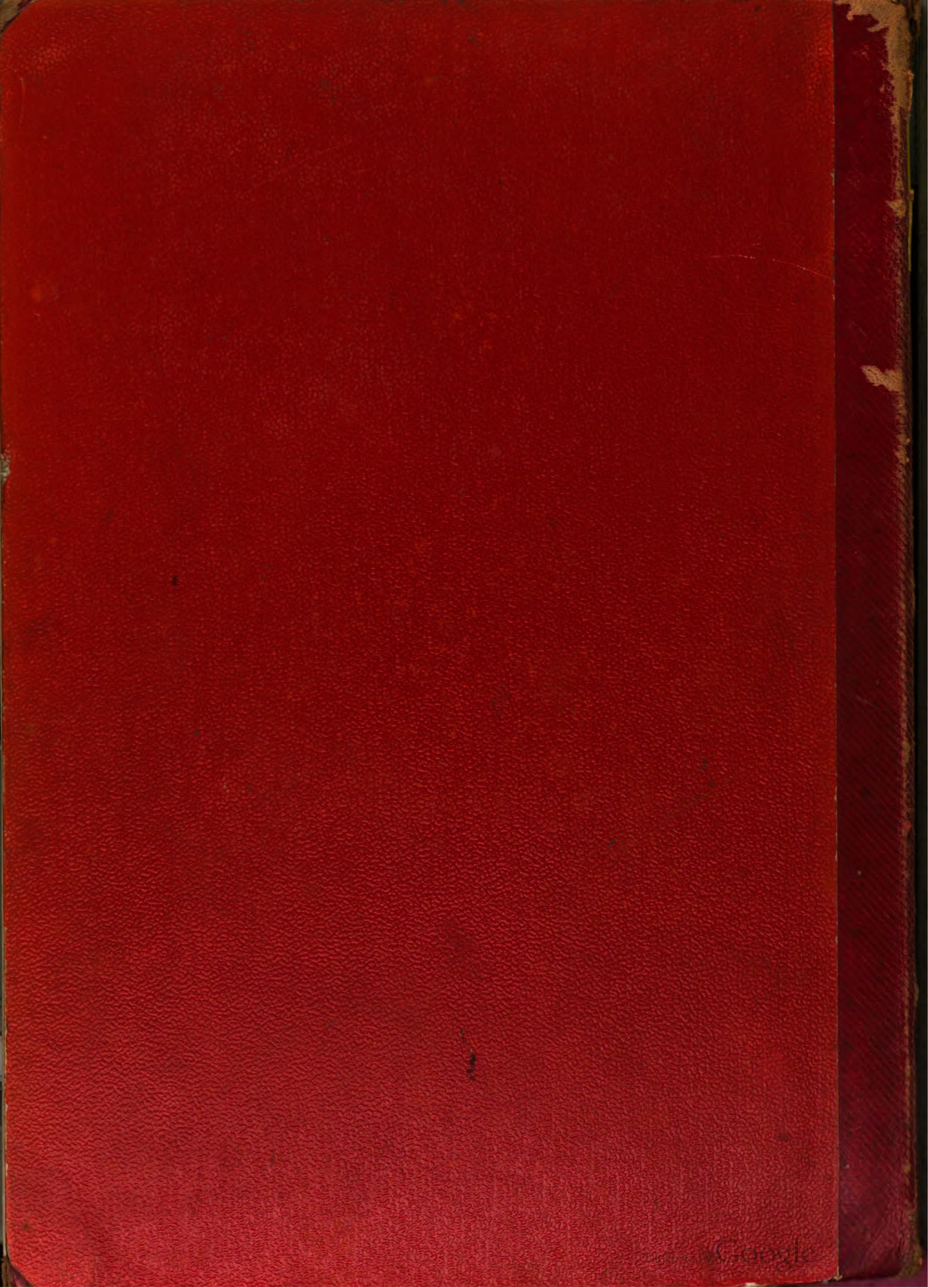
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google